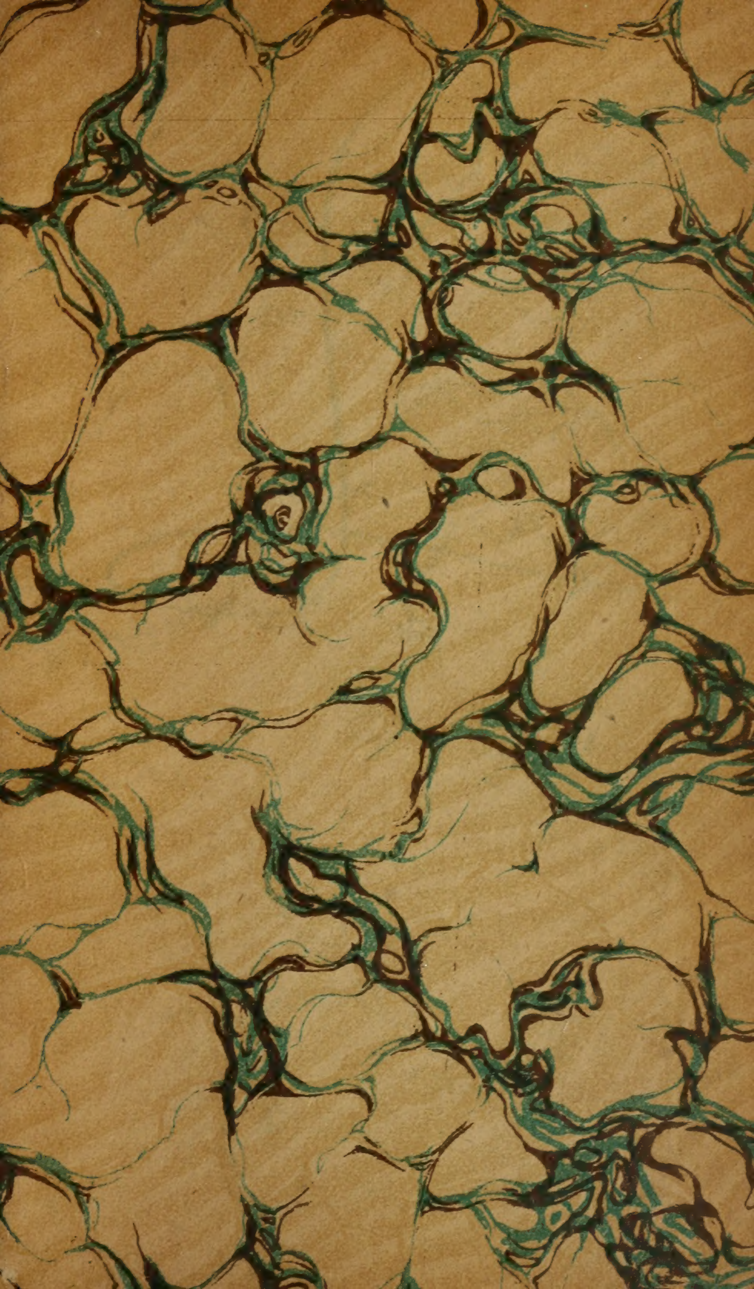
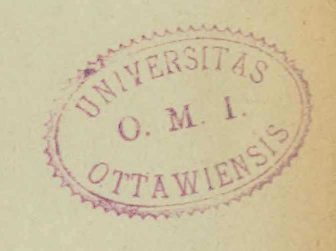
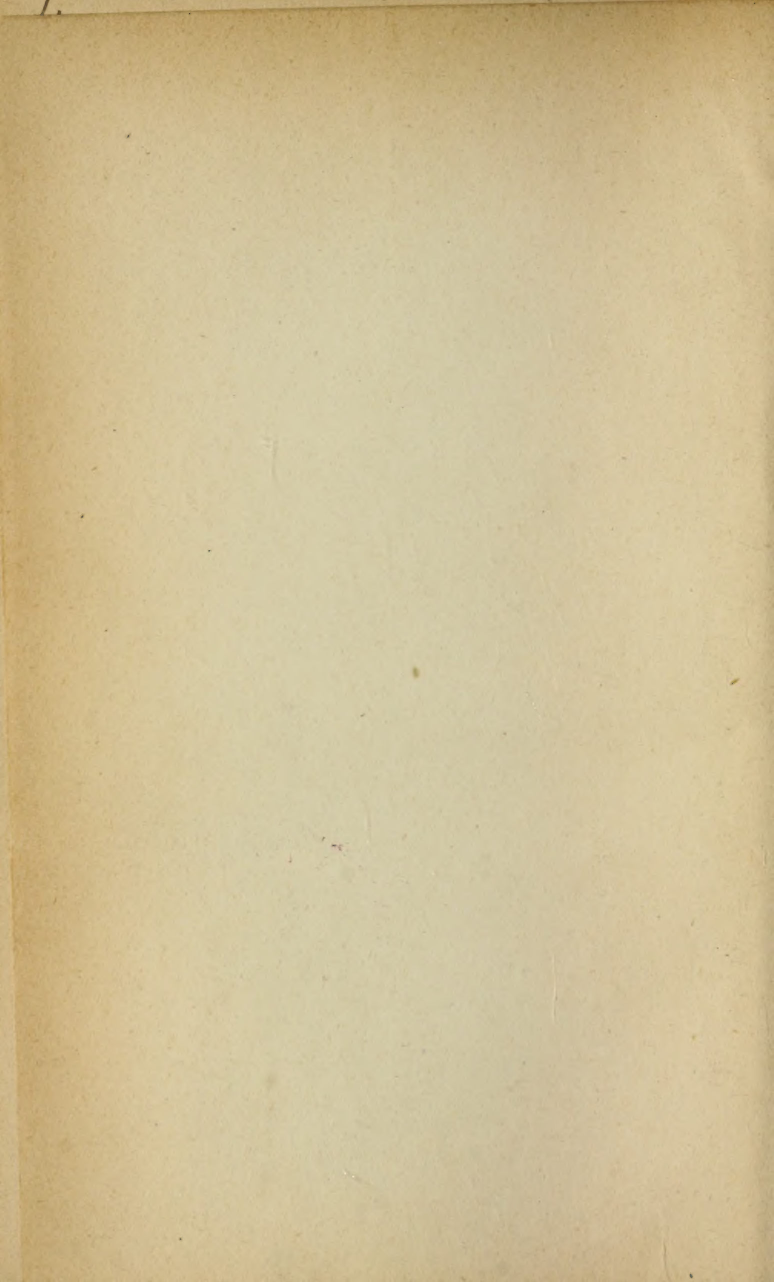


U d'/of OTTAWA
39003002462736





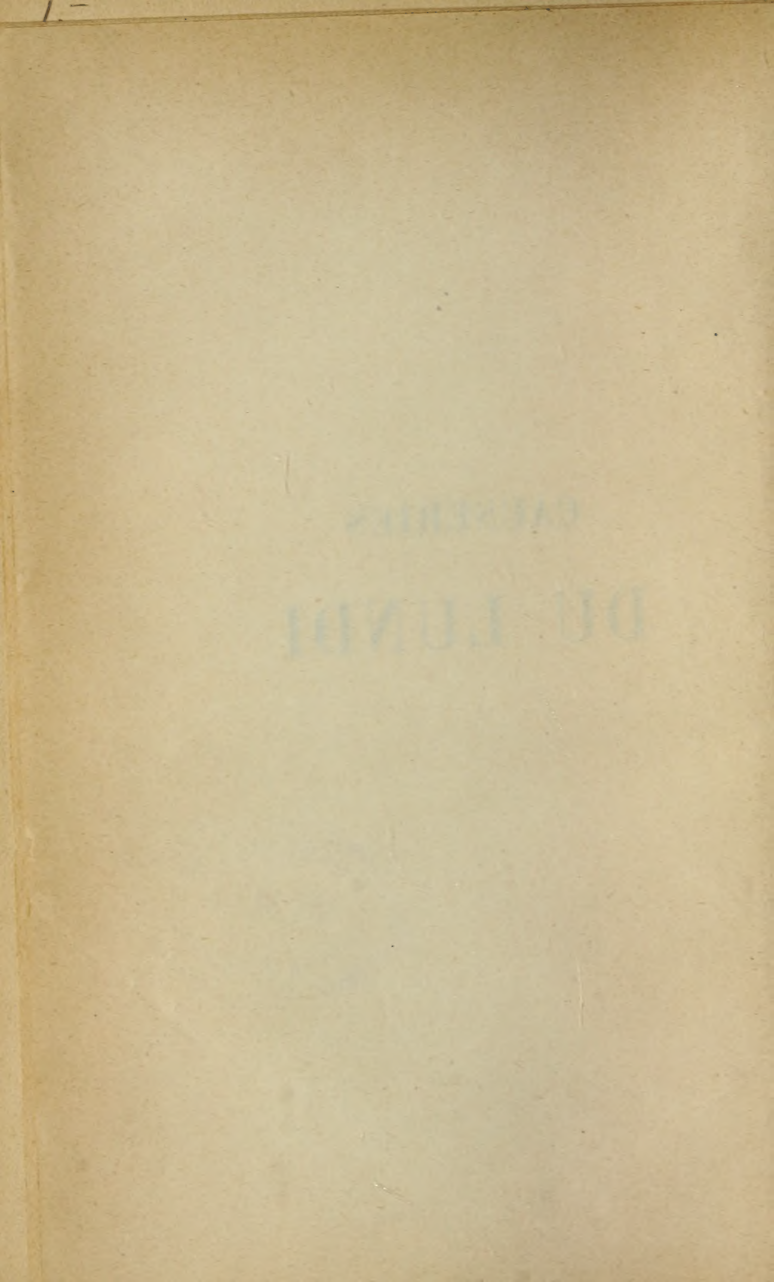




CAUSERIES

DU LUNDI





SAINTE-BEUVE

CAUSERIES DU LUNDI

PORTRAITS LITTÉRAIRES ET PORTRAITS DE FEMMES

EXTRAITS

PUBLIÉS AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

GUSTAVE LANSON

Maître de Conférences Suppléant à l'École Normale supérieure

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1900

SAINTE-BEUVE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

Pour connaître Sainte-Beuve, il faut lire toute son œuvre ; pour écrire sa vie, il faut particulièrement étudier : les *Poésies* et le roman de *Volupté ;* les *Pensées* qui terminent le troisième volume des *Portraits littéraires ;* les *Notes et pensées* qui terminent le onzième volume des *Premiers lundis;* les *Cahiers de Sainte-Beuve* ; les *Lettres* (*Correspondance*, 2 vol. ; *Nouvelle Correspondance ; Lettres à la Princesse*) ; les *Souvenirs et indiscrétions,* réunion de morceaux biographiques écrits par Sainte-Beuve, et d'explications et additions de M. Troubat : les *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*, par M. Jules Troubat; *Sainte-Beuve et ses inconnues*, par A. J. Pons; *Sainte-Beuve*, par Jules Levallois. La *Confession de Sainte-Beuve* de Louis Nicolardot est une œuvre de malignité plutôt que de critique. Il faut lire aussi les lettres de Hugo, dans sa *Correspondance;* et les lettres de George Sand à Sainte-Beuve, publiées par M. Rocheblave, dans la *Revue de Paris* du 15 nov. 1896.

I

« Ma mère, écrivait Sainte-Beuve en 1842 (1), a perdu mon père la première année de son mariage ; elle était enceinte de moi : elle m'a donc porté dans le deuil et la tristesse ; j'ai été abreuvé et baigné de tristesse dans les eaux mêmes de l'amnios ; eh bien, j'ai souvent attribué à ce deuil maternel la mélancolie de mes jeunes années et ma disposition à l'ennui! »

(1) *Corresp.* t. I, p. 299.

Charles-François de Sainte-Beuve, originaire de Moreuil en Picardie, contrôleur principal des droits réunis à Boulogne-sur-Mer, épousa Augustine Coilliot « d'une vieille famille bourgeoise de la basse ville, bien connue ». Ils étaient mariés depuis moins d'un an, quand Charles-François, âgé de cinquante-deux ans, mourut subitement : deux mois et demi après, le 23 décembre 1804, naissait Charles-Augustin Sainte-Beuve, qui devait être poète, romancier et critique.

Notons ici que le fils de Charles-François de Sainte-Beuve, s'appelle Sainte-Beuve tout court. Malgré les actes authentiques qui attribuaient la particule à son père, il ne voulut jamais la reprendre. Il se fit appeler comme sa mère se faisait appeler, bourgeoisement. « Il ne tenait qu'à moi de reprendre le *de*, dit-il;... mais n'étant pas noble, je n'ai pas voulu me donner l'air de l'être. » Avec beaucoup d'aversion pour le gouvernement démocratique, il sera à certains égards très peuple : jamais il ne voudra couper l'attache qui l'unit par ses origines à la roture. Très éloigné de faire le gentilhomme, il ne voulait pas que son nom, même sans fraude aucune, affichât une prétention qu'il n'avait pas.

Considérant l'âge et les goûts de son père, il croyait tenir de lui par hérédité sa vocation littéraire.

« Je me l'explique très bien physiologiquement, disait-il (1), quoiqu'en remontant je ne trouve rien de littéraire dans ma famille. Mais mon père avait fait de bonnes études, et depuis il avait toujours cultivé la chose littéraire avec amour, avec goût. Homme sobre et de mœurs continentes, il m'a eu à plus de cinquante ans, quand son cerveau était le mieux meublé possible et que toute cette acquisition littéraire qu'il avait amassée durant sa vie avait eu le temps de se *fixer* avec fermeté dans son organisation. Il me l'a transmise en m'engendrant ; et dès l'enfance, j'aimais les livres, les notices littéraires, les beaux extraits des auteurs, en un mot ce qu'il aimait. Le point où mon père était arrivé s'est trouvé logé dans un coin de mon cerveau à l'état d'organe et d'instinct, et ç'a été mon point de départ. »

(1) *Cahiers de Sainte-Beuve*, p. 64.

Mais ce père et ses ascendants étaient Picards : un pays d'esprit clair, positif, mordant, de tempéraments vifs, âcres et colériques. Il n'y a pas à chercher beaucoup pour apercevoir en Sainte-Beuve un grain d'irascibilité picarde; et d'autre part, même en ses jours de ferveur romantique et d'illusion religieuse, son clair bon sens de fin Picard le retiendra toujours près de terre, en communication constante avec la réalité, curieux de tout, avec une crainte avisée d'être dupe.

Du côté maternel, il reçut un peu de sang anglais. Est-ce pour cela que le prosaïsme spirituel de l'esprit picard se colora chez lui de poésie? est-ce de là que lui vint un don de sentir poétiquement les réalités domestiques ou vulgaires? est-ce le sérieux moral et religieux de l'Angleterre protestante qui ouvrit l'âme voltairienne et matérialiste de ce Français à certains souffles de haute dévotion chrétienne.

Ce sont là questions qu'on doit poser, quoiqu'on n'y puisse répondre. On aperçoit plus clairement que la mère de Sainte-Beuve et le monde de bonne bourgeoisie boulonnaise où elle vivait, avaient l'horreur des partis révolutionnaires, un goût de l'ordre qui ne répugnait pas à le payer du sacrifice des libertés publiques, un penchant à craindre l'immixtion des classes populaires dans l'administration des intérêts nationaux, et une certaine appréhension des *violences* et des *abîmes*, dès qu'il s'agissait de réformes politiques. Plus tard la bonne Mme Sainte-Beuve tremblera, chaque fois que M. Carrel viendra visiter son fils : il lui semblera qu'avec ce journaliste c'est la Révolution, la Terreur qui entre. Cet esprit se déposa insensiblement chez l'enfant : il en garda certains jugements sur les hommes de la Révolution dont il ne put jamais revenir, malgré l'ouverture de son intelligence et la puissance de son sens critique. Il vit toujours la Terreur et la Montagne à travers les conversations boulonnaises de 1812 ou 1815. Et c'est à ces impressions d'enfance aussi qu'il faut rattacher ses défaillances politiques de 1848 et 1852 : c'était sa mère en lui, et la bourgeoisie de province, qui avaient peur du spectre rouge et le jetaient dans le

parti de l'ordre, aux pieds des sauveurs de la société.

Sainte-Beuve fit ses études à Boulogne, à la pension de M. Blériot. Il avait fini sa rhétorique à treize ans et demi. Il vint alors à Paris (1818), et entra à la pension Landry, d'où il suivit les cours du lycée Charlemagne, puis du collège Bourbon. Il refit ainsi ses dernières classes, de la troisième à la philosophie : il eut pour professeur de rhétorique M. Dubois, pour professeur de philosophie M. Damiron. Ce dut être un élève sérieux, intelligent, cela va de soi, mais exact et appliqué. Son ami de collège à Boulogne fut un enfant nommé Eustache Barbe, esprit grave et serein, tranquillement chrétien, qui se fit prêtre et ne sortit jamais de sa ville natale. A Paris, il se lia avec son condisciple Loudierre, qui devint professeur de rhétorique. Il eut des succès scolaires, et fut lauréat du concours général pour l'histoire et les vers latins.

Evidemment il fit ses études classiques avec une foi entière. Il en garda l'empreinte toute sa vie. Il eut l'amour du grec jusqu'à son dernier jour ; il se fit volontiers honneur de sa culture antique. Tant du collège que de son père, il garda une coquetterie de lettré d'ancien régime, un goût des citations bien placées, où perce une intention délicate ou piquante. Il notait dans ses carnets, au hasard de ses lectures, des mots, des vers, grecs ou latins, dont l'application lui paraissait heureuse et facile : « Pour un ivrogne qui descend d'une guinguette de la barrière, voici un vers d'Ovide :

Ecce suburbana rediens male sobrius æde.
(*Fastes*, dernier livre, vers la fin.)

— Sur le fils d'une mère célèbre, le fils de Mme de Staël, par exemple, ou de Mme de Sévigné, on peut dire ce mot de Stace (Thébaïde, VI) :

... *onerat celeberrima natum*
Mater...

« La gloire d'une mère est un pesant fardeau (1). » Voilà

(1) *Cahiers*, p. 181-182.

pourquoi il disait volontiers : « Il faut avoir fait une bonne rhétorique. » Il aimait à montrer qu'il avait fait la sienne.

La philosophie du collège ne lui laissa pas tant de souvenirs : « Je n'y croyais guère », nous dit-il. Son maître était le bon M. Damiron, un pâle disciple de M. Cousin. Déjà une philosophie plus hardie, irréligieuse et scientifique, l'avait pris. « J'allais vers le soir à l'Athénée, rue de Valois, au Palais-Royal, de sept à dix heures, suivre des cours de physiologie, de chimie, d'histoire naturelle de MM. Magendie, Robiquet, de Blainville, entendre des lectures littéraires, etc. J'y fus présenté à M. de Tracy! »

Il a marqué ailleurs l'influence de ces études sur son esprit. « J'ai commencé franchement et crânement par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamark et la physiologie : là est mon fond véritable (2). » Sa religion de quinze ans s'écaillait à de tels contacts, et tombait, quoiqu'il eût de la peine à en convenir avec son pieux ami Barbe.

En 1823, il sortit de la pension Landry, et sa mère vint demeurer à Paris avec lui. Il suivit les cours de l'École de médecine.

« C'est à elle, dira-t-il plus tard au Sénat, que je dois l'esprit de philosophie, l'amour de l'exactitude et la réalité physiologique, la pure et bonne méthode qui a pu passer dans mes écrits, même littéraires... »

Ainsi ces études médicales, que Sainte-Beuve ne poussa pas jusqu'au doctorat, ont eu une influence décisive et durable sur la formation de son esprit. Il leur dut de ne pouvoir séparer la philosophie de la science, ni concevoir de méthode exacte que celle de l'observation et de l'expérience : il leur dut de n'oublier jamais que les esprits qu'il étudiait avaient logé dans des corps, et ne pouvaient être bien connus sans une connaissance des corps

(1) *Souvenirs et Indiscrétions*, p. 29.

(2) *Pensées*.

qui les logeaient. Avoir fait entrer la physiologie dans la critique littéraire, est une des deux choses dont plus tard il se saura gré.

Il y avait environ un an qu'il s'était engagé dans l'étude de la médecine, quand sa vraie voie lui fut ouverte. M. Dubois venait de fonder le *Globe* en 1824 : il donna à son ancien élève, dont il avait sans doute apprécié l'esprit, l'occasion d'y écrire des articles littéraires, qu'il signait des initiales *S. B.* Il se faisait la main dans ces essais. Le *Globe* était doctrinaire, libéral, rationaliste, critique, et trop attaché au XVIIIe siècle pour n'être pas foncièrement classique : on y accueillait pourtant les nouveautés. Aussi lorsque paraît l'édition des *Odes et Ballades* de 1826, avec leur préface décidément romantique, M. Dubois charge Sainte-Beuve de présenter au public « ce jeune *barbare*, Victor Hugo, qui a du talent, et qui de plus est intéressant par sa vie, son caractère. » L'article est fait (janvier 1827) et tel qu'il satisfait le poète. Il va chez le critique qui lui rend sa visite. Ils deviennent amis. Tous les deux demeuraient rue de Vaugirard ; ils déménagèrent bientôt, mais ils restèrent voisins ; tous les deux se transportèrent rue Notre-Dame-des-Champs. Ainsi s'établirent des relations quotidiennes.

II

Hugo initia Sainte-Beuve au romantisme que jusque-là le royalisme et la mysticité lui rendaient assez antipathique. Il y élargit son goût et son sens de la poésie. « La conversation de Victor Hugo, dit-il, m'ouvrit des jours sur l'art et me révéla les secrets du métier, le *doigté*, si je puis dire, de la nouvelle méthode (1). » Ainsi se compléta son intelligence, recevant de ce commerce ce qui sera, à son jugement, la seconde nouveauté de sa critique : avec la réalité physiologique, elle offrira le charme de la poésie.

(1) *Notes et pensées.*

Il avait déjà fait des vers : mais alors, si près de Victor Hugo, ses facultés artistiques s'excitèrent : des énergies, ou tout au moins des aspirations créatrices se dégagèrent de cette nature critique. Le poète sortit de l'œuf : en 1829, parut « le petit volume in-16, intitulé : *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme.* » Étrange volume, qui fit un peu scandale et choqua les classiques sans enchanter les romantiques.

Dans cette éclosion du poète, le critique s'affirmait encore. Les *Pensées* de Joseph Delorme sont dans leur ensemble une énergique défense du romantisme, de ses principes d'art, de sa technique : et leur intérêt dépasse presque celui des vers.

Les vers aussi attestaient dans quelle armée le poète faisait campagne. Les noms de Victor Hugo, Lamartine, Musset, Ronsard, David (le sculpteur), à qui des pièces étaient dédiées, avaient la valeur d'une profession de foi. Et tout le recueil était intime et personnel : Joseph Delorme, le carabin poète, c'était l'auteur ; sa vie était celle de l'auteur, à peine remaniée, et ses vers, les confidences de l'auteur, le journal de ses peines secrètes. Et tout cela n'était pas d'un romantisme bien flamboyant.

A vrai dire, Sainte-Beuve s'était essayé en conscience à corser la simplicité humble de sa vie morale. Il avait congrument amplifié sa détresse. Joseph Delorme meurt phtisique. Et sa muse tousseuse

pousse en sifflant un cri
Et lance les graviers de son poumon meurtri.

C'est le *Jeune Malade*, l'élégiaque moribond, dont la plainte a rempli la poésie depuis le commencement du siècle! La muse aussi de Lamartine avait été mourante : mais quelle différence! La plainte funèbre, ici, se charge d'observation pathologique, et le mélancolique auteur semble moins réclamer les consolations de la grande nature que le modeste bien-être d'un lit d'hôpital.

Quelque effort qu'il fasse pour exaspérer l'expression de son mal, Joseph Delorme ne nous trompe pas : les notes extrêmes de la détresse et du désespoir sont des

notes fausses. Ce qui est vrai, sincère, original — et aussi éloigné que possible du romantisme d'alors — c'est ce qui est écrit et senti « humblement. bourgeoisement » : paysages de banlieue et scènes de faubourg, détails domestiques et termes de « basse bourgeoisie », horizons bornés et pensées terre à terre. absence de grandes passions et de sublimes envolées, terne grisaille. rehaussée seulement de quelques tons crûment vulgaires, une poésie en un mot qui côtoie la réalité de tous les jours, et en relève seulement par la facture du vers le prosaïsme médiocre.

On sent dans ce Joseph Delorme une âme repliée et qui en souffre, une vie rapetissée, humiliée et qui en devient douloureuse : il semblerait que la misère secrète du poète soit une conscience amère de quelque chose qui lui interdit les magnifiques chimères et les passions folles, dont ses amis les romantiques embellissent leur vie élargie. C'est une âme à qui manque l'orgueil et l'amour, et que son humilité consume. Quelle est la cause de ce malaise étrange? Peut-être est-ce la netteté de l'esprit, qui dissipe trop vite les fantômes de l'imagination et les illusions de l'amour-propre. Mais surtout cette attitude contrainte et rapetissée, devant la vie, en pleine jeunesse, procède d'une cause plus profonde que nous découvrirons bientôt.

En 1830, parurent les *Consolations*. Plus que jamais le poète nage en plein courant romantique. Si la passion immense et folle lui demeure inaccessible, il entre cette fois tout à fait dans les pensées religieuses. Il y a loin de Joseph Delorme « épris de l'impiété audacieuse du dernier siècle », du naturalisme fervent de Diderot et de d'Alembert, à ce poète consolé que Victor Hugo a conduit « au seuil du sanctuaire éternel » : répudiant « les esprits sérieux, moraux, rationnels », à qui suffit la religion philosophique, il veut « s'échapper dans les plaines lumineuses », sur « des ailes d'ange », bien haut, « à une hauteur où les savants ne vont pas » : ce qui veut dire qu'il « accepte Dieu et toutes ses conséquences ».

Tandis qu'il s'abandonnait ainsi, jusqu'à frelater sa na-

ture, il rendait aux romantiques autant qu'il en recevait. Je ne parle pas seulement des artistes dont il recommandait les œuvres : il chanta le triomphe d'*Hernani*, il salua les recueils de vers que jusqu'en 1835 donna V. Hugo. Mais il rendit un service plus essentiel à l'école nouvelle : on n'y avait guère de *jugement :* il en eut. Quoi qu'il ait dit *avoir mis son jugement dans sa poche* et *s'être livré à la fantaisie*, il ne put le faire qu'*un peu*. Les facultés poétiques et romanesques pouvaient se déployer en lui sans contrainte : elles n'étaient pas assez puissantes pour paralyser l'observation et obscurcir la clarté du sens. Il fut avec plus d'ampleur et de force ce qu'Émile Deschamps, ce gentil esprit, si proche du XVIIIe siècle en sa vraie nature, avait tenté d'être : le critique, le philosophe littéraire, le juge éclairé de la nouvelle école. Il fit de la louange un moyen de direction. Il expliqua les romantiques au public et à eux-mêmes.

Il essaya surtout de dégager en eux ce qui était dans la bonne et vraie tradition française : il les rattacha fortement à André Chénier, surtout à Ronsard. Tout ce qu'il écrivait sur la poésie du XVIe siècle était une apologie du romantisme, qui apparaissait moins comme une nouveauté monstrueuse que comme un retour aux sources et à la tradition de la poésie française. Tactique habile, mais qui dénotait chez le champion romantique un fond d'esprit autre que romantique : car c'était parler du romantisme en classique.

Le romantisme avait ramené Sainte-Beuve aux confins du catholicisme (1). Mais cette religion poétique, toute en émotions inquiètes et en effets d'art ne satisfaisait pas son esprit exact : il voulut connaître la vraie religion, celle des croyants qui n'en font pas de la beauté et opèrent par elle leur salut sans penser à rien d'autre qu'à en régler leur vie. Depuis longtemps, il était curieux de connaître Lamennais. Il le vit, il en fut séduit, il lui plut au point que Lamennais voulut l'emmener à Rome en 1831. Il voyait

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 14.

aussi l'abbé Gerbet, Hippolyte de Lamorvonnais, Lacordaire.

Il s'enchantait du rêve de croire, et il essayait sur lui-même les états de l'âme croyante. Mais jamais il ne put se fixer dans la certitude paisible : « Mes sentiments, écrivait-il en 1835, vont toujours avoisinant le rocher de la foi, s'y brisant toujours comme des vagues plutôt qu'y prenant pied comme un naufragé qui aborde enfin » (1). Il voyait l'avantage de croire, sans arriver à croire.

« Religieusement et spirituellement, je souffre aussi de l'absence de foi, de règle fixe et de pôle ; j'ai le sentiment de ces choses ; mais je n'ai pas ces choses mêmes... Plus j'y pense, et plus (à moins d'un changement divin et d'un rayon), plus donc je ne me crois capable que d'un christianisme, si j'osais dire, éclectique : choisissant dans le catholicisme, le piétisme, le jansénisme et le martinisme » (2).

C'est-à-dire qu'en 1836 il ne peut plus se déclarer catholique, même pour ne pas désoler l'ami Barbe. Ce qu'il appelle éclectisme religieux, c'est un goût des choses de la foi, un dilettantisme curieux, qui se plaît à visiter toutes les formes de la vie chrétienne.

En réalité la vocation religieuse de Sainte-Beuve fut toute passagère ou superficielle : ou plutôt il n'y eut en lui que l'historien et le critique qui s'engagèrent à fond, pour connaître, non pour vivre. Il se donna si peu que, pendant tous ces essais de religion, il continuait de se développer en un sens tout contraire. 1830 fit du critique littéraire un journaliste politique, libéral et même, pour le temps, avancé. La Révolution avait dépeuplé les bureaux du *Globe*, en installant les rédacteurs en de bonnes places et de hautes fonctions : Sainte-Beuve, qui n'avait rien demandé ni rien reçu, fit pendant trois mois, pour soutenir le journal et faire plaisir à Leroux, des articles de tout genre ; et il y en eut un entre autres, dont le but était d'aider Hugo à se détacher de la légitimité vaincue, et de

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 28.
(2) *Ibid.*, p. 41.

le rallier à la France libérale. Dans un autre, il exaltait les quatre sergents de la Rochelle et prenait vivement à partie les partisans de la royauté nouvelle qui reniaient la révolution dont elle était sortie.

Je ne sais à quelle occasion, peu après 1830, il se brouilla avec Dubois. La rupture aboutit à un duel, qui donna lieu à un incident souvent rappelé. Sainte-Beuve alla sur le terrain avec son parapluie, le fameux parapluie, sans lequel, jusqu'à son dernier jour, on ne le vit jamais, et qui paraissait inséparable de sa personne. Et comme il pleuvait, il l'ouvrit, et bien abrité contre la pluie, il attendit la balle de son adversaire : « Je veux bien être tué, dit-il à ses témoins, mais je ne veux pas être mouillé. »

Avec l'autre fondateur du *Globe*, avec Leroux, il resta en bons termes. Il aidait cet esprit riche et fumeux à se débrouiller, et il en recevait bien des idées que sa finesse picarde clarifiait (1). Leroux l'introduisit au Saint-Simonisme, qu'il dit avoir *traversé ou plutôt côtoyé* : en réalité, il y pénétra un peu plus. Il resta au *Globe* quelque temps, lorsque les Saint-Simoniens l'eurent acquis. Il connut le Père Enfantin. Il assista aux séances de la rue Taitbout non pas, nous dit-il, « comme Lerminier, en habit bleu de ciel et sur l'estrade, » mais en curieux (2).

« Je les ai vus assez, disait-il encore des Saint-Simoniens, pour me faire une idée de la formation d'une religion. C'est comme si j'avais observé une religion sous cloche... J'ai assisté à leurs discussions orageuses : j'ai vu là comment se fonde une religion. »

Voilà le secret de son cœur, et qui nous expliquera que du Saint-Simonisme il ait passé tout aussitôt à la société de l'*Avenir*. Il poursuivait ses expériences, et ayant vu autour du Père Enfantin la religion en formation, il allait autour de Lamennais la regarder en transformation.

Cependant il ne pouvait s'engager avec les Saint-Simo-

(1) *Cahiers*, p. 45.
(2) *Souvenirs*, p. 45.

niens : il quitta le *Globe* et passa, en 1831, au *National* d'Armand Carrel, où il resta jusqu'en 1834. C'était affirmer au plus fort de sa religiosité poétique, la persistance de son esprit libéral et philosophique. Il pensait alors que la Révolution de Juillet avait tourné en duperie du peuple qui l'avait faite. Il tirait Victor Hugo non plus même du côté de la branche cadette, mais jusqu'à la cause populaire.

Cependant sa vie intime s'épanouissait ; il s'y conduisait une expérience troublante et décisive. S'il s'attardait dans le romantisme, dont il voyait le faux et le ridicule, s'il ne rejetait pas les outrances excentriques et les mystiques rêveries que sa raison jugeait, c'est qu'un charme le retenait, le même charme, dit-il, qui retint Renaud dans les jardins d'Armide. Une femme, pour plusieurs années, le prit, et le fixa dans le Cénacle ; une grande passion élargit sa vie et lui donna ce qui avait manqué à Joseph Delorme, la joie de ressentir, mais surtout la joie d'inspirer l'amour.

Cet homme qui eut toutes les curiosités, eut plus vivement peut-être que toutes les autres, et encore passé la soixantaine, la curiosité de la femme. Cela se voit dans ses études, à l'ardeur avec laquelle il évente les secrets du cœur, à l'intérêt qu'excitent en lui les hommes et les femmes qui ont aimé, à l'acharnement qu'il met à reconnaître la qualité, les accidents, l'*odeur* si je puis dire de chaque amour, en traçant le progrès et la fin, y démêlant le moral et le sensuel. Il aimait à être sous cet article le confident des morts, comme des vivants. Il ne croyait pas connaître un homme ou une femme, s'il ne les avait vus dans leur état d'amour. On sent là l'homme dans la vie duquel la femme a tenu une grande place.

Mais il serait vrai de dire aussi que dans ce goût de la femme, qui s'exerça si régulièrement à travers toute sa vie, l'instinct critique de Sainte-Beuve entrait pour une part notable. Chaque femme qu'il aimait était une expérience qu'il faisait, une étude prise sur le vif de la vie. Il quêtait des documents et des observations, jusque dans ses plaisirs, et les bonnes fortunes du libertin ou de l'amant enrichissaient les cahiers du naturaliste des

esprits. Il s'est peint lui-même, en son premier âge dans *Volupté* : cet Amaury, dans ses fièvres sensuelles, qui le promènent à travers le Paris nocturne, aux quartiers mal famés, autour des maisons louches, cet Amaury rôdeur qui s'expose aux tentations dont il a le dégoût, est moins travaillé d'une inquiétude de jouir que d'une inquiétude de connaître : ce qui l'irrite et qui l'enfièvre, c'est son ignorance ; quand il saura, avec le mystère des choses en sera dissipé le charme.

Cependant, il y avait autre chose dans cet amour de l'amour qui possédait Sainte-Beuve : autre chose que la curiosité inassouvie, autre chose que l'emportement naturel des sens, autre chose que l'habitude du plaisir, ou la chaleur de la passion. Il y avait une de ces dispositions qui font toucher le fond d'une âme.

Sainte-Beuve était laid. Plutôt petit, roux avec des cheveux raides, le nez grand et mal fait, la tête trop grosse pour le corps (1), il n'avait pas cette laideur extraordinaire, inimaginable que ses ennemis se sont égayés à lui prêter ; mais il n'avait ni la beauté qui plaît ni l'air de force qui impose. Il avait la laideur médiocre. En réalité, ce manque de noblesse de la figure était racheté par l'expression d'intelligence, par le pétillement de l'œil et la finesse du sourire : mais ces compensations qui pouvaient suffire aux autres, ne consolaient pas Sainte-Beuve. Il se sentait laid (2), il en souffrait ; et il aggravait la pauvreté de sa mine par la timidité gênée de son maintien. Voilà le secret de Joseph Delorme.

Ce sentiment de son désavantage physique fut la cause profonde du goût qu'il eut pour la femme. Il cherchait l'amour avec une conscience humiliée de son manque de séduction physique, qui rendait son désir plus âcre : et la plus vulgaire de ses bonnes fortunes lui donnait de la joie, comme une preuve qu'il n'était pas si dénué de

(1) Lettre de Just Olivier, citée par Pons, p. 65.

(2) Moi) qui eusse payé joyeusement alors du prix de mon éternité... la séduction facile, la beauté de la chevelure et du visage... (*Volupté*).

moyens de plaire. Quand la femme était de celles qui ne se donnent pas sans un vrai goût, ou une passion ardente, il y avait dans sa possession un charme de gloire et de revanche capable d'attacher cet insatiable curieux autant qu'il pouvait être fixé.

Voilà comment, après d'innocentes amourettes avec une cousine de Boulogne, après une ou deux vagues ébauches de projets de mariage, et surtout après de vulgaires amours d'étudiant noctambule, un sentiment puissant arrêta Sainte-Beuve.

Son meilleur ami, — un très grand poète, — délaissait une femme qu'il avait épousée par amour. Sainte-Beuve s'offrit comme un confident, un consolateur : il adoucit de son amitié empressée l'amertume et l'abandon, et peu à peu il fit qu'on se sentit moins abandonnée. Il fut le compagnon assidu et tendre des longues solitudes, le parrain d'une fille qui naquit. Un recueil de poésies, dont il parle dans la *Préface* des *Pensées d'août* et qu'il ne voulait pas publier (1), nous révèle toutes les phases de cet amour et la descente progressive des hauteurs du rêve aux réalités vulgaires. Cela dura quelques années, puis l'exaltation tomba, le sentiment de la faute s'éveilla dans l'accoutumance; les âmes ne furent plus d'accord : des gênes, des froissements survinrent. Et le mari enfin s'inquiéta. Coupable aussi pour sa part, trop souvent absent du foyer, et, même quand il était là, absent du cœur, il fut surtout sensible à la trahison de l'ami : il rompit avec lui; et comme ses lettres le montrent, par la profondeur d'accent de son affection blessée, par la gravité sobre de son attitude, il eut le beau rôle dans cette délicate conjoncture.

III

En 1834, Sainte-Beuve donna *Volupté*. Ce roman de si riche substance, d'une fine physiologie, d'un art compliqué et original, — une œuvre enfin de peu d'amusement, mais qui devra rester comme une des plus fortes de ce

(1) Cf. Pons, ch. III.

temps, — ce roman de *Volupté* contient tout Sainte-Beuve. résume sa vie antérieure et nous marque le point où il est arrivé. Il semble qu'il l'ait écrit pour repasser toutes ses expériences et prendre congé de son être passé : il y met son éducation, ses fièvres des sens et du cœur, ses excursions intellectuelles de Lamarck à Saint-Martin ; la société d'Auteuil et la conjuration de Cadoudal figurent ses passages à travers le monde opposé de la philosophie et du royalisme. Il inscrit sa grande passion et sa ferveur religieuse. Il entrevoit même Port-Royal et vit avec M. Hamon. Il a lu en lui-même et a trouvé la clef de sa nature : écoutez Amaury s'expliquant à Mme de Couaën :

« J'avais peine à lui faire entendre que l'avidité de savoir est distincte en nous de la fidélité d'aimer ; qu'il y a dans l'homme une grande inquiétude d'apprendre qui a toujours besoin d'errer, de se jeter au dehors, pour ne pas dévorer le dedans ; que dans ce manque de foi fixe où j'étais et avec un large sens ouvert, toutes les idées m'arrivant d'abord par le côté intelligible et plausible, je devais avoir l'air de les croire, de les éprouver éperdument pêle-mêle, tandis que je ne faisais réellement que les connaître jusqu'au bout et les déduire avec activité, sauf à les juger, à les secouer au loin, une fois comprises. »

En amour, en politique, en religion, Amaury n'est qu'un curieux. Et si Sainte-Beuve n'avait pas voulu donner à son roman un dénouement de roman, il n'aurait pas, se substituant la personnalité de Lacordaire, jeté son Amaury au séminaire et dans la prêtrise, pour les missions lointaines. Et il eût trouvé la vraie fin de cet éternel frôleur, que la peur de se fixer pousse hors de toutes les voies. Il l'eût penché sur la passion d'autrui, n'ayant gardé de la sienne qu'une mollesse de cœur sympathique à l'amour, où qu'il soit. Il l'eût fait témoin attentif et dévoué des expériences sincères et vaines de la fougueuse jeunesse de Sand (1), le conseiller des heures troublées et des orageuses querelles dans la liaison avec Musset, l'introducteur curieux de Mérimée et d'autres, assistant aux rencontres de tempé-

(1) Correspondance de G. Sand et de Sainte-Beuve.

raments dissemblables, aux attraits et aux répulsions, comme un chimiste assiste aux combinaisons des corps, pour y noter des effets inconnus et des propriétés singulières. Et il eût assis Amaury chaque jour, dans un bon fauteuil, devant une table de travail, à dépouiller le *Nécrologe* de Port-Royal, ou jeter sur le papier l'article promis à M. Buloz.

Joseph Delorme avait défini l'esprit du critique :

« C'est une grande et limpide rivière, qui serpente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie, comme autour des rochers, des forteresses, des coteaux tapissés de vignes et des vallées touffues qui bordent ses rives... La rivière va de l'une à l'autre, les baigne,... les embrasse d'une eau vive et courante, les *comprend*, les réfléchit... »

Mais Joseph Delorme ne se contentait pas d'être la rivière, il voulait être le vallon aussi, et le coteau, ou la tour féodale. En sortant d'Amaury, Sainte-Beuve paraît tout résigné à tenir l'emploi de la rivière. Dans un article sur *Bayle*, qui est de 1835, il loue chez son devancier le génie qui en lui-même se précise à ce moment.

« Cette indifférence du fond, est une des conditions essentielles du génie critique... (Il) prend tout en considération, fait tout valoir, et se laisse d'abord aller, sauf à revenir bientôt (1). »

A partir de ce temps, on voit qu'étant allé partout, il commence à revenir de tout. Il a vécu tout ce qu'il fallait pour comprendre la vie. Il a tenté l'art tout ce qu'il fallait pour n'être pas dupe des artistes. Il s'installe dans son emploi de confident et de critique. Pourtant il ne renonce pas tout à fait : car renoncer, c'est encore se fixer.

Il aura sa passion d'automne : il a sa poésie de fin d'été.

Le christianisme inconsistant et phraseur des *Consolations* l'avait écarté de sa nature : il y retourne tout

(1) Cf. sur le développement de Sainte-Beuve critique, Levallois, *Sainte-Beuve*, p. 52 et suiv., 80 et suiv., etc.

doucement dans les *Pensées d'août*, qui parurent en 1837. Plus d'exaltations ni d'autosuggestions mystiques : il voit l'Eglise et s'écarte.

> Si le Christ m'attendrit, Rome au moins m'embarrasse.

Il ne lui reste que le goût des émotions religieuses (*Monsieur Jean*), la disposition même qui en ce temps le jette dans le travail immense du Port-Royal. Il a repris le programme libéral : je crois, dit-il,

> A quelque vrai progrès dans l'alliance humaine,
> Au peuple par degrés vivant mieux de sa peine,...
> A l'enfance de tous d'enseignement munie,
> A plus de paix enfin, d'aisance et d'harmonie.

Les vers sont mauvais et le recueil ne réussit pas. Aussi Sainte-Beuve renonça-t-il à la poésie, où il n'avait pas trouvé la gloire : il lui en resta de l'amertume au cœur, et un peu de tristesse du succès éclatant de certains autres dont il voyait les faiblesses. Pourtant avant de savoir son échec, il se détournait de la poésie. La *Préface* des *Pensées d'août* nous marque une pudeur sur l'effusion de l'âme que jamais un vrai lyrique ne ressentit : c'est la preuve que le poète va mourir, ou se taire. Le recueil est une suite d'études analytiques, d'imitations curieuses, de causeries critiques, qui révèlent un homme tout livré à l'étude objective de la vie et de l'art.

L'histoire en effet, l'a pris, et la recherche exacte, minutieuse du passé. Il a entamé l'œuvre capitale de sa vie, la préparation de ce *Port-Royal* qui ne sera achevé qu'en 1857. Ainsi se justifiait en un sens le dénouement de *Volupté* : Sainte-Beuve entrait en religion : le christianisme dont il ne pouvait plus faire un objet de foi, le hantait assez pour s'imposer à lui. Nous avons vu Amaury attiré vers Port-Royal : Sainte-Beuve s'attacha à ce sujet vers 1834 ou 1835, au lendemain de *Volupté* : il le creusa, il s'y plongea. Et, en 1837, il s'en alla exposer à Lausanne le résultat de son étude. Il était à cette date revenu de la foi, mais non pas encore guéri de l'imagination religieuse : il

aimait à se chauffer à l'âme des croyants, à s'enchanter des rêves qu'il ne peut plus faire, à parler le langage chrétien, n'étant plus chrétien. Cela se fera sentir dans le premier volume de *Port-Royal*, qui paraîtra en 1840. Cela s'est fait sentir dans le cours professé à Lausanne, au point de donner à l'auditoire des espérances que, dans le fond, Sainte-Beuve n'était pas disposé à confirmer. Mais c'était la coquetterie de cet esprit souple et curieux, de se présenter aux gens par la face qui pouvait leur donner à croire qu'il leur ressemblait : et tandis qu'on s'efforçait d'achever de le gagner, il s'instruisait, il voyait le fond des convertisseurs et de leur doctrine. Ainsi s'acheva par le monde protestant, calviniste et méthodiste, le voyage de Sainte-Beuve autour de la religion.

Alors ses hésitations comme ses pérégrinations ont cessé. Il a terminé « son cours de physiologie morale. » Le premier volume de *Port-Royal*, où domine encore le goût de la religion, représente l'état d'esprit des années antérieures, qui n'est plus celui du critique en 1840. Dans cette même année, il a donné un article sur La Rochefoucauld qui, a-t-il dit plus tard, indiquerait « une date et un *temps*, un retour décisif dans *sa* vie intellectuelle ». Cet article marquait la fin de la crise religieuse, annonçait un esprit guéri du mysticisme, un retour à la philosophie expérimentale, positive, et défiante qui avait été celle de sa jeunesse.

Le libre-penseur, après toutes ces excursions et pèlerinages, se retrouvait sûr de sa croyance, ou, si l'on veut, de son ignorance.

En même temps que son état moral, sa position matérielle s'affermissait. Depuis bien des années, il vivait sous le nom de Charles Delorme, dans un hôtel garni du passage du Commerce, l'hôtel de Rouen : il y occupait deux chambres au quatrième étage, qu'il payait 25 francs par mois (1) ! Cette vie simple d'étudiant ne paraissait plus convenir à la place qu'il tenait dans la critique. En 1840, Cousin le nomma Bibliothécaire à la Mazarine, ce qui lui

(1) *Souvenirs*, p. 3 et 53.

valut un logement dans les dépendances de la Bibliothèque. En 1844, il entra à l'Académie, pour remplacer Casimir Delavigne. Victor Hugo le reçut : la situation était délicate pour tous les deux : ils s'en tirèrent avec dignité.

Les relations de Sainte-Beuve avaient facilité son succès académique. Il fréquentait volontiers les salons ; il allait chez Mme Récamier, chez Mme de Broglie, chez Mme de Boigne. Il était surtout des familiers de M. Molé, un des chefs de parti dans les Chambres de la monarchie de Juillet, le rival de Guizot et de Thiers, et de plus, académicien. « L'été il passait ses vacances dans un des châteaux de M. Molé..., à Précy, au Thil, à Champlâtreux, ou au Marais (1). » Un charme encore l'attirait : pendant dix ou onze ans, avant 1848, la nièce de M. Molé, Mme d'Arbouville, fut sa meilleure amie ; il vivait auprès d'elle dans « ce doux oubli reconnaissant » (2), qui prolonge dans l'amitié le goût de l'amour. Le curieux y gagnait : tout le personnel politique de la monarchie de Juillet défilait chez M. Molé, et là, comme chez Mme Récamier, ou chez les de Broglie, outre l'intérêt des caractères vivants et en action, que de témoins du demi-siècle écoulé ! que de mémoires de vieillards, qui bien interrogées s'ouvraient sur les choses de l'Empire et de la Révolution, et un peu par delà, sur les derniers jours de l'ancien Régime. Sainte-Beuve faisait ainsi de la conversation mondaine un précieux moyen d'enquête et d'information : outre les faits singuliers, il y puisait le goût, la note, la couleur des époques et des hommes ; il se rapprochait du passé autant qu'il se pouvait, de façon à éviter les grossiers contresens dont la critique purement livresque, et qui n'a pas touché le vif de la vie, a tant de peine à se garantir en interprétant les témoignages écrits.

Ces relations avec M. Molé qu'il estimait extrêmement et surfaisait un peu, permettaient à Sainte-Beuve de tout espérer : et si la monarchie avait duré, sans doute un jour ou l'autre, il se serait trouvé assis à la Chambre des

(1) Pons, p. 197.
(2) *Ibid.* 192.

pairs. Ce n'est pas qu'il eût de grandes sympathies pour la dynastie d'Orléans ; elle ne lui donnait pas ce que ses idées politiques le portaient à désirer avant tout d'un gouvernement : une politique libérale sans complaisance pour les partis de réaction et pour l'égoïsme aristocratique ; une administration vigoureuse qui contînt le peuple en le servant, et assurât l'ordre sans faiblesse. Il faut ajouter — car enfin Sainte-Beuve avait son amour-propre vif et irritable — que lorsque, nouvel académicien, il fut présenté selon l'usage à Louis-Philippe, le roi ne lui adressa pas la parole. Toutes ces raisons firent qu'il se réserva et garda son indépendance entière. Même lorsqu'il fut nommé (en 1837) chevalier de la Légion d'honneur, il refusa ; en 1843 encore, M. Villemain ne put le décider à recevoir sa croix. Et ce ne fut que bien plus tard, quand l'empire le fit officier, qu'il apprit que sa promotion de chevalier avait valu malgré ses refus, les démissions n'étant pas reçues dans l'ordre national.

Il vivait donc à l'égard de la royauté orléaniste dans une sorte de neutralité, sans hostilité, mais sans attache, et au fond sans estime pour le régime : ce n'était pas au gouvernement qu'il tenait, mais d'une façon toute personnelle à certains ministres, ou qui l'avaient été et pouvaient le redevenir, comme M. Molé.

IV

1848 arriva, et après les « glorieuses de Février », les effroyables journées de Juin. Les ennemis de Sainte-Beuve. Veuillot entre autres, se sont égayés des « peurs bleues » ou plutôt « rouges » qu'il aurait eues, et qui l'auraient fait fuir jusque hors de France. C'est là une légende, un grain de vérité fantastiquement développé par la malveillance : voici comment, semble-t-il, les choses se sont passées.

Sainte-Beuve n'aimait pas assez le régime déchu pour être affligé de sa ruine. Il avait des amis, d'anciens amis, Carnot, Charton, Jean Reynaud, dans le gouvernement

provisoire. Il n'avait rien à perdre ni à craindre personnellement à l'avènement de la République. Mais un petit dégoût qu'il eut lui fut très sensible. Une revue publia une liste de gens inscrits comme ayant eu part aux fonds secrets sous la royauté, et le nom de Sainte-Beuve figurait sur la liste pour une somme de 100 francs. Il était ridicule de supposer qu'un homme comme lui, parvenu où il était, se fût laissé acheter à un prix si modique ; et s'il s'agissait d'une aumône, qui pouvait croire qu'ayant besoin de 100 francs, il eût du s'adresser aux fonds secrets ? Cependant, sur ce misérable indice on l'attaqua. Il envoya à Jean Reynaud une note hautaine et catégorique où il démontrait l'absurdité de l'accusation. « Mon cher Reynaud, y disait-il, on m'attaque là par mon côté fort. J'ai mes faiblesses, je vous l'ai dit ; ce sont celles qui donnèrent au roi Salomon le dégoût de tout et la satiété de la vie. » Faible du côté de la femme, pur du côté de l'argent, c'est bien là Sainte-Beuve.

L'explication probable est que les 100 francs corrupteurs avaient payé la réparation d'une cheminée dans l'appartement occupé par Sainte-Beuve au Palais Mazarin ; et que, par un virement bizarre comme en font souvent les administrations, la dépense fut imputée sur les fonds secrets.

Sainte-Beuve était justifié ; mais il trouva que le gouvernement avait été lent et mou à le défendre : fièrement il donna sa démission de bibliothécaire. Il fallait vivre cependant, et voilà le secret de « sa fuite ». Pour vivre, il alla en octobre 1848, professer à l'université de Liège où il resta une année ; de ce cours sortit le livre sur *Châteaubriand et son groupe littéraire* (1).

Il est pourtant vrai qu'il avait eu *sa peur* en 1848, non pas comme l'a dit Veuillot, une de ces honteuses peurs qui désorganisent le moral et le physique, mais une peur réfléchie, une appréhension grave, état tout intellectuel et non physiologique, et où il entrait plus de calcul et de prévoyance que d'effarement.

Il regarda d'abord avec amusement le spectacle de la

(1) *Souvenirs et indiscrétions*, p. 59 et 91.

Révolution : les attitudes diverses, révélatrices des caractères et des intérêts, des puissants de la veille, du personnel gouvernemental brusquement mis en réforme, Guizot, Thiers, Molé; les soudains développements des hommes que les événements portaient au pouvoir, le règne si éphémère de la poésie et de l'idéal avec Lamartine.

Il a noté ses impressions de cette année tragique, elles ne sont d'abord ni d'un désespéré ni d'un trembleur.

« On a sauté de trois étages là où l'on ne comptait descendre que d'un ou deux degrés. On est tout étonné du saut, et de ne pas s'être fait plus de mal. On se tâte et l'on n'a qu'une forte commotion et un très grand étonnement. Nous qui sommes poètes, c'est-à-dire des oiseaux sur la branche et qui ne tenons à rien, nous acceptons le monde comme il tourne...

« J'ai toujours dit que Guizot était un grand professeur d'histoire. Quelle leçon dernière il vient de nous donner là!..

« Les politiques de ces dernières années jouaient une partie d'échecs et ne faisaient attention qu'à leur échiquier; mais la table sur laquelle posait cet échiquier, ils n'y songeaient pas. Or cette table était une table vivante, le dos du peuple qui s'est mis à remuer, et en un clin d'œil au diable l'échiquier et les pièces! Ils oubliaient le dos de la baleine...

« L'opposition constitutionnelle est bien attrapée et confuse du résultat qu'elle a obtenu. Il faut convenir qu'il est dur de couver si longtemps une réforme pour mettre tout à coup au monde une révolution. Ce n'est pas la montagne qui est accouchée d'une souris, c'est la souris qui est accouchée de la montagne. Puisse celle-ci ne pas être la *Montagne* trop à la lettre! »

Il esquissait un railleur et vivant tableau de « ce bon gouvernement Provisoire », arbres de la liberté, illuminations, discours, clubs, députations, processions de gamins porteurs de drapeaux, promenades de bannières à inscriptions humanitaires, toute une anarchie gaie et attendrie; et il concluait en ces termes :

« Toutes les têtes étaient à l'envers et dans ce moment de grandes phrases et de flagornerie populaire universelle, rien ne m'a jamais mieux montré l'éternelle enfance de cette sotte humanité, et que les Français, les Parisiens surtout, sont encore et toujours ce peuple fou et charmant, mobile, insouciant,

amusé, peuple imprévu, dont chaque quiproquo fait le tour du monde; peuple d'enfants, de gamins et de badauds tout comme du temps de Villon et de Rabelais; peuple léger, capricieux, orageux (*fretis acrior Adriæ*), qui veut avoir la *maîtrise en tout*, qu'un mot soulève ou apaise, qu'une parole dorée séduit, qu'enjole aujourd'hui Lamartine, et qu'a si bien connu Voltaire. » (2 avril 1848).

Tout cela est d'un sceptique, actuellement aussi réfractaire à la foi républicaine que jadis à la foi chrétienne : ce n'est pas d'un trembleur. Même il y a des jours où il annonce avec une parfaite sérénité le renversement probable de tout l'édifice social.

« Nous sommes dans la chaudière d'Eson.

« La liberté, la propriété, le mariage même, tels que nous sommes accoutumés à les entendre, ne sont sans doute pas des formes définitives de la société. Et si ces formes sont destinées à subir quelque transformation profonde, ce ne peut être que par une suite de secousses du genre de celles auxquelles nous assistons.

« Nous ne sommes qu'au commencement. »

Il est impossible d'avoir un ton d'observation plus impassible. Il avait si peu de peur que la peur des autres l'amusait : il notait ironiquement l'émoi des propriétaires et capitalistes.

« Une aimable et belle étrangère qui est à Paris disait : « On « n'aime plus. Que je serais donc heureuse d'être aimée comme « les Français aiment leurs propriétés. »

Donc il était tranquille à Paris, ouvrant l'œil, prenant de belles leçons d'histoire et de psychologie. Et pourtant dans sa tranquillité passait parfois une inquiétude : son amusement finissait en frisson. Nous l'avons vu tout à l'heure : par un calembour de belle humeur, il évoque le souvenir de la Montagne. Mais cette image soudain glace son sourire.

Avec son ordinaire perspicacité et sa parfaite probité d'analyse, il avait remarqué en lui-même un état d'anar-

chie, un désaccord intime, tout pareils à ce qu'il observait dans le pays. Il ne lui fallut pas un mois pour s'en rendre compte.

« Mars 1848. J'ai en moi plusieurs sentiments contradictoires et comme des hommes divers qui se combattent.

« Je suis curieux, et le spectacle des choses humaines m'amuse.

« Je suis artiste et les choses lestement faites, galamment troussées, me séduisent. Et quoi de plus galamment troussé que cette affaire-là ?

« Je suis au fond Girondin et républicain par instinct; j'ai l'humeur populaire, et à chaque émotion publique, le vieux levain se remue en moi.

« Mais *j'ai quarante-quatre ans; je suis délicat de santé, de nerfs;* raffiné en goûts littéraires et en mœurs sociales; je suis assis depuis des années, et mes habitudes sont en contradiction avec mes instincts. »

Voilà le grand mot lâché : les habitudes. La Révolution dérange ses habitudes, et le sacrifice des habitudes est peut-être le dernier que fasse un homme. Sainte-Beuve se fait peut-être plus républicain et plus populaire qu'il n'est : en réalité, il avait plus d'aversion pour l'aristocratie que de goût pour le peuple. Son républicanisme était un esprit roturier, égalitaire, une totale absence d'orgueil ou d'amour-propre de classe : il avait en haine la morgue nobiliaire et tout autant la vanité bourgeoise. Mais sa culture d'esprit, sa façon de vivre supposaient une société monarchique, ou tout au moins aristocratique, une séparation des classes : son intelligence délicate le destinait à ne se plaire que dans un monde auquel ses tendances politiques étaient hostiles.

Et c'est cela d'abord qu'il déplora. Il notait indifféremment que la bourgeoisie était culbutée comme jadis la noblesse l'avait été : c'était le tour du peuple d'être maître. Cela n'était pas pour lui déplaire : mais le peuple est rude et voilà à quoi il ne se résignait pas.

« Nous allons tomber dans une grossièreté immense. Le peu

qui nous restait de la princesse de Clèves (et Dieu sait qu'il ne nous en restait pas grand'chose) va s'abîmer pour jamais et s'abolir...

« Rien de plus prompt à baisser que la civilisation dans des crises comme celle-ci ; on perd en trois semaines le résultat de plusieurs siècles. La civilisation, la *vie* est une chose apprise et inventée, qu'on le sache bien. »

Inventas aut qui vitam excoluere per artes.
(*Enéide, VI*)

Les hommes après quelques années de paix oublient trop cette vérité ; ils arrivent à croire que la *culture* est chose innée, qu'elle est la même chose que la *nature*. La sauvagerie est toujours là à deux pas, et dès qu'on lâche pied, elle recommence.

... Je vais le front baissé, et j'ai le deuil dans le cœur. J'ai le deuil de la civilisation que je sens périr. Oh ! comme on comprend mieux en ce moment que c'est une invention délicate et sublime (1) !

Vint l' « horrible journée » du 24 juin, puis la « fatale semaine », la guerre civile après l'anarchie, les « flots de sang » : jamais en ses moins optimistes moments Sainte-Beuve n'avait prévu de telles scènes. Alors certes il s'effara, alors sans doute les images de la Terreur, gravées en son esprit dès l'enfance par les récits maternels, se réveillèrent, l'obsédèrent. Alors il eut peur, une peur qui n'avait rien de personnel. Le retour à la barbarie s'opérait : il souhaita que la civilisation fût sauvée. Il crut qu'elle ne pouvait l'être que par une dictature. Il fit bon marché de toutes les libertés publiques, de toutes les garanties constitutionnelles, de la légalité même et du droit. Pour la civilisation, comme les bourgeois et les paysans pour la propriété, il permit, il offrit tout à l'homme qui assurerait l'ordre. Il fut aveuglé comme les neuf dixièmes de la nation : mais cet abandon qui pouvait s'excuser chez le vulgaire égoïste et ignorant, était une grave défaillance pour un esprit de sa trempe et de sa culture. Peut-être les dix-huit ans de la monarchie de Juillet l'avaient-ils

(1) Tous les extraits qui précèdent sont tirés des *Cahiers*, p. 75, et suiv. 105, etc.

rendu sceptique sur l'efficacité du régime parlementaire : dans les formes et garanties légales, il ne voyait que chinoiseries et grimaces, une couverture des intrigues égoïstes et des marchandages où l'intérêt de l'État est toujours vendu aux intérêts particuliers.

Peut-être aussi le nom de Napoléon, en même temps qu'il l'éblouit, le rassura. Il crut qu'un maître de ce nom, fils et héritier de la Révolution, assurerait à la fois l'ordre et le progrès, qu'il ferait de la politique démocratique en contenant la démocratie, qu'il materait le peuple et serait l'homme du peuple. Le prince Président, puis l'empereur, lui parut l'homme nécessaire qui pouvait satisfaire aux deux aspirations contradictoires entre lesquelles il se sentait partagé : l'esprit populaire et les goûts raffinés. Il fit le rêve d'un empire fort qui rendrait les barbares inoffensifs et heureux. Et c'est un peu l'idée que le second Empire, en ses meilleurs jours, donna de lui.

Et puis, — car il faut tout dire, et Sainte-Beuve par sa confidence nous y invite, — ses quarante-quatre ans aspiraient au repos, ou pour mieux dire, à la sécurité du lendemain. Suivre en paix ses chères études, *sa botanique des esprits*, avoir un journal où exposer ses collections de faits moraux, avoir quelques maisons amies, pour y causer en liberté, recueillir sans trouble les fruits de son travail, un peu de réputation et un peu d'argent, de quoi mettre en tout temps :

Sur *sa* table un lait pur, dans *son* lit un œil noir,

(Et en vieillissant il fallait payer plus cher le second article), avoir ainsi sa vie arrangée et le droit de compter qu'elle ne serait pas dérangée : c'était là le rêve égoïste de Sainte-Beuve qui conspirait, avec son rêve libéral et populaire, à lui faire acclamer le maître dont on sentait la force. L'ombre du despotisme lui paraissait bonne pour vieillir agréablement avec toutes ses aises.

Il se rallia donc à Louis-Napoléon, avec plus d'enthousiasme qu'il n'en avait jamais montré pour aucun pouvoir.

Il ne comprenait pas que tout le monde ne se ralliât pas. Encore excusait-il les Jacobins, les hommes de 1848, pour la beauté de leur utopie dont ils avaient peine à se défaire : mais les Orléanistes lui paraissaient inexplicables dans leur attitude boudeuse et hostile. Il ne leur ménageait pas ses traits dans ses *Causeries du Lundi*, et il fit même un long article où les pressants appels alternaient avec les railleries piquantes, pour leur dénier le droit de rester fidèles à l'équivoque et bâtarde monarchie de Juillet. Le Président, qui tout à l'heure allait être l'empereur, donnait tout ce qu'on avait attendu de Louis-Philippe, et mieux encore, consolidait les résultats de la Révolution, rassurait la propriété, écartait à la fois la réaction légitimiste et la république sociale : il fallait être bien ingrat pour ne pas se jeter dans les bras de ce sauveur. Ce fameux et indiscret article *des Regrets* où le zèle éclate plus que le tact, est une des complaisances fâcheuses de Sainte-Beuve pour Louis-Napoléon (1). A vrai dire le coup d'État n'était pas encore fait, et le prince n'avait pas encore violé la loi. Mais le Deux Décembre ne choqua pas Sainte-Beuve, et il n'eût pas écrit autrement après qu'avant.

V

Pendant les premières années, il sentit surtout le bonheur de « travailler en paix et en sécurité » il fut reconnaissant au régime qui lui permettait de vaquer aux travaux qui lui étaient « utiles ou chers » (2). Aussi mit-il *au service* du gouvernement — ce sont les mots qu'il a lui-même répétés plusieurs fois — son autorité littéraire. En 1852, il avait passé du *Constitutionnel* au *Moniteur*, plus dépendant et presque officiel : il se crut obligé de signaler son dévouement, et il en a jeté les marques au travers de ses études littéraires. Il tiraille à tout propos contre

(1) Il s'excuse spirituellement dans une lettre à Schérer, du 6 mai 1862.

(2) *Nouvelle Correspondance*, p. 204.

les adversaires du régime. Bien sincèrement, je le veux : mais cela n'en donne pas moins aux *Premiers Lundis*, quand on les lit tout d'une suite, un air de complaisance, de domesticité pour l'Empire autoritaire, qui choque un peu en un tel esprit.

Aussi y eut-il un moment où Sainte-Beuve fut en fort mauvaise réputation auprès des opposants de toute nuance. Les Orléanistes surtout ne lui pardonnaient pas les *Regrets*. On le lui fit bien voir quand il fut nommé à la chaire de poésie latine du Collège de France. Il devait faire son cours sur Virgile. Il débuta le 9 mars 1855 : la séance fut troublée par des cris, du tumulte, et « tout l'attirail des moyens d'interruption usités en pareille circonstance » (1). La seconde leçon fut plus orageuse encore. Le cours fut suspendu. Au retour des vacances de Pâques, nulle autorité n'invita Sainte-Beuve à reprendre ; le directeur de la sûreté amicalement le lui déconseilla. Il donna sa démission ; on le consola de cet échec par une chaire de littérature française à l'École Normale, où il professa quatre ans (1857-1861).

L'aventure du Collège de France fut amère à Sainte-Beuve. Elle devait le lier au régime pour lequel il avait souffert l'impopularité : la force des choses pourtant, le délia, et le poussa, peu à peu, vers ces oppositions qui lui avaient été si peu tendres. Ce fut vers 1860, ou un peu avant, qu'il commença à se trouver à la gène dans les cadres de l'Empire.

Une série de petits chocs, de froissements, de dégoûts le détacha insensiblement. Ce fut d'abord pour avoir loué Flaubert et Taine dans le *Moniteur* (1857) : le ministre de l'Intérieur se plaignit, et on lâcha contre Sainte-Beuve un journaliste officieux.

En 1861, en quittant le *Moniteur* pour retourner au *Constitutionnel*, il crut voir que « ses services » ne pesaient pas lourd dans l'esprit du ministre de l'Intérieur, M. Walwski. Il eut le sentiment de ne pas obtenir parmi ces généraux, administrateurs, diplomates, ministres, qui

(1) *Correspondance*, t. I, 205 (Expression de Just Olivier).

avaient l'oreille du maître, la considération et la place que son talent, que surtout la littérature dont il était le représentant, méritaient. Il souffrit de voir les lettres en sa personne rejetées en un rang subalterne, traitées avec une indifférence un peu humiliante par ce monde ignorant, très positif, et assez peu délicat. Il nota qu'il n'avait jamais été admis auprès de l'Empereur ; quand enfin il fut présenté, Napoléon lui dit gracieusement qu'il lisait chaque semaine ses articles du *Moniteur* : ce fut un coup de massue pour Sainte-Beuve ; depuis trois ans, il avait quitté le *Moniteur*. La barbarie du régime, son illibérale grossièreté lui apparurent. Pourtant, après une attente qui le passionna un peu plus qu'il ne veut bien le laisser voir, il fut nommé sénateur (avril 1865). Il en fut touché, c'était la sécurité, l'aisance pour sa vieillesse : il en rendit l'honneur aux lettres.

Et c'est à ce moment qu'il acheva de se détacher de l'Empire. Il eut d'autres raisons que les petits froissements personnels dont j'ai parlé ; et ceux-ci même ne furent guère pour lui que l'occasion de voir à plein la réalité du régime dont il n'avait guère conçu jusque-là que l'idéal. Il était « de ceux qui regardent tous les matins la couleur du temps » (1). Et il ne retrouvait plus le clair soleil des premières années de l'Empire. Dans Napoléon III, il apercevait de moins en moins un Napoléon, l'homme fort, l'esprit net, qui peut donner à la France sécurité, grandeur et gloire. Les silences ténébreux de l'Empereur, sur les questions pressantes, l'inquiétaient : il faut, disait-il « que le sphinx parle enfin (2) ». Et le sphinx ne parlait pas ; et Sainte-Beuve, clairvoyant, n'interprétait pas ce silence en force, mais en faiblesse ; il dénonçait le péril que créait cet « air de doute, de ne pas savoir, d'avoir la volonté malade ». Il disait que la France « n'est pas de ces nations qu'on gouverne avec le bec dans l'eau (3) ». De jour en jour sa confiance diminua. Il mourut à temps

(1) *Lettres à la Princesse*, p. 24.
(2) *Ibid.*, p. 26.
(3) *Ibid.*, p. 19.

pour ne pas voir la grande catastrophe : elle ne l'aurait pas surpris (1).

Une chose l'émut surtout. L'Empire qu'il avait salué, c'était l'Empire des paysans et des ouvriers, l'Empire démocratique qui devait continuer et consolider la Révolution, en mettre les grands résultats à l'abri des entreprises du clergé et des trahisons de la bourgeoisie. Et voici que l'Empire trahissait lui-même la Révolution dont il était issu, le peuple où il puisait son droit : l'Empire se faisait clérical.

Sainte-Beuve, lui, s'était éloigné de plus en plus des points de vue de la foi ; il était bien, comme dit Guy Patin, *guéri du sot*. On peut cueillir dans les lettres des dix dernières années des déclarations significatives.

Je renvoie ces messieurs dos à dos (catholiques et spiritualistes). Vous savez, mon ami, à quel fonds de vérités je crois, autant qu'un tel mot est applicable au faible esprit de l'homme : les années m'affermissent dans cette manière de voir et d'envisager le monde, la nature et ses lois, et notre courte et passagère apparition sur une scène immense où les formes se succèdent au sein d'un grand tout dont nous saisissons à peine quelques aspects et dont l'incompréhensible secret nous échappe. Ce n'est ni triste, ni gai, mais c'est grave ; et quand on en est là, on peut laisser avec leurs airs de dédains tous les esprits disciples et superficiels qui se flattent de tenir la clef des choses, parce qu'ils ont dans la main quelques bibelots chrétiens, païens ou autres, qu'ils adorent. Au diable les fétiches, de quelque bois qu'on les fasse ! » (22 octobre 1866).

« *L'éternité du monde une fois admise, tout s'en déduit.* La fatalité des lois est une consolation pour qui réfléchit, autant et plus qu'une tristesse : on se soumet avec gravité !... Vous êtes, mon cher ami, de la religion de Démocrite, d'Aristote, d'Epicure, de Lucien, de Sénèque, de Spinoza, de Buffon, de Diderot, de Gœthe, de Humboldt. C'est une assez bonne compagnie. » (17 avril 1867).

J'ai toujours été, même à mes heures de religiosité poétique, très opposé à la superstition romaine et les années n'ont fait que développer en moi le côté sensé et philosophique : après avoir beaucoup rêvé, et m'être joué par l'imagination, je me

(1) *Correspondance*, II, 385. Lettres à la Princesse.

suis rabattu à la pensée et à la stricte vérité, autant que l'homme peut la saisir. » (12 déc. 1868).

Le voilà, comme on voit, bien revenu « de toutes les fredaines poétiques et de toutes les caravanes romantiques ». Il s'intitule *rationaliste honoraire*; obéissant « à ses propres inclinations, à sa propre maturité », il s'est fixé.

« Il vient un moment, dit-il, où l'on suspend son nid quelque part, et quoiqu'il puisse encore tomber quelquefois, on a chance de s'y habituer avec le temps, et d'y rester. » (15 mai 1869).

Ainsi disposé, écarté de l'Empereur et de ses principaux ministres, n'estimant guère que M. Duruy, lié avec les membres les plus libéraux de la famille impériale, le libre-penseur prince Napoléon, l'artiste princesse Mathilde, Sainte-Beuve voyait avec chagrin le régime s'alourdir, se faire plus étroit, plus intolérant de toute libre recherche et hardie pensée. Il voyait, par une conjuration de l'autorité, de la religion et des intérêts matériels, la guerre déclarée à l'esprit. Il voyait l'Empire se mettre en réalité au service de l'Eglise, combattant au dehors pour le pouvoir temporel, cette « séculaire et absurde iniquité », réprimant au dedans toute vie spirituelle qui n'était pas soumise au dogme. Cela lui fut insupportable. Il se fit le représentant, l'avocat de la pensée. Un jour il priait pour le *Figaro* menacé d'un procès. Un autre jour, il défendait un ouvrier typographe incarcéré. Puis c'était une marchande de journaux convaincue d'avoir vendu la *Lanterne*. Ou bien il fallait empêcher le professeur Bergmann d'être révoqué, pour avoir corrigé les épreuves des *Évangiles annotés* de Proudhon. A aucun de ces clients Sainte-Beuve ne manquait. Dès qu'il fut au Sénat, il se regarda comme officiellement chargé de représenter les lettres et les sciences, et les hommes de pensée : il n'y avait pas d'orgueil à s'arroger cette mission que personne autre dans le Sénat impérial ne revendiquait. Et il remplit résolument son rôle, sans s'intimider de son isolement au milieu d'une assemblée hostile, qui ne se donna pas même la

peine de le comprendre. Le désaccord était tel, que chacune de ses interventions déchaîna des orages.

Le 29 mars 1867, M. de Ségur d'Aguesseau, incidemment, reproche à M. Rouland d'avoir fait, étant ministre de l'Instruction publique, une *nomination scandaleuse*. Sainte-Beuve aussitôt se lève :

« Si c'est à M. Renan que l'honorable M. de Ségur d'Aguesseau prétend faire allusion, je proteste contre une accusation portée contre un homme de conviction et de talent dont j'ai l'honneur d'être l'ami. »

A ces paroles, le Sénat se souleva. M. le baron de Chapuis-Montlaville, M. le comte de Grossolles-Flamarens, M. de Maupas, M. le maréchal Canrobert prirent successivement la parole pour flétrir l'athéisme et l'auteur de la *Vie de Jésus*.

Sainte-Beuve tint bon. Il expliqua le lendemain sa conduite dans une lettre au président du Sénat.

« Il est des points, écrivait-il à M. Troplong, sur lesquels je ne m'accoutumerai jamais à retenir ma pensée, toutes les fois que je la croirai d'accord avec le vrai, avec le juste, et aussi avec le bien de l'Empire, qui n'a nul intérêt à pencher tout d'un côté, et qui, sorti de la Révolution, ne saurait renier aucune philosophie sérieuse. Nous avons fort reculé, Monsieur le Président, sur le sénat du premier Empire, qui comptait parmi ses membres La Place, Lagrange, Sieyès, Volney, Cabanis, Tracy... Ne serait-il donc plus permis d'être de la religion philosophique de ces hommes ? »

L'Empire lui apparaissait alors comme aussi large que la France, ne devant excommunier ni juger personne pour un crime de pensée. Lorsque trois mois plus tard, il saisit l'occasion de porter ces idées-là à la tribune, il ne fut pas entendu. On lui dénia le droit de parler ainsi ; ses collègues l'accusèrent de trahir son mandat : et c'était le tour de Sainte-Beuve de ne plus comprendre. Il s'agissait ce jour-là d'une pétition de cent deux citoyens de Saint-Etienne qui se plaignaient du choix

des ouvrages destinés à former deux bibliothèques populaires. Le rapporteur approuvait la pétition. Voltaire, Rousseau, Proudhon, Renan, Sand, Balzac, Lanfrey, et jusqu'au rêveur et inoffensif Jean Reynaud étaient dénoncés comme des corrupteurs du peuple. Sainte-Beuve sentit se révolter « sa conscience d'écrivain et d'homme qui se croit le droit d'examen et de libre opinion ». Il fit entendre de sérieux avertissements, exposant l'imprudence qu'il y avait à dénoncer comme ennemis des gens « qui demandent souvent des choses justes au fond et légitimes, et qui seront admises dans un temps plus ou moins prochain ».

« Prenez-y garde, continuait-il, ces calomniés de la veille deviennent les honnêtes gens du lendemain, et ceux que la société porte le plus haut et préconise. Malheur à qui les a persécutés ou honnis ! Agir à leur égard de la sorte, les associer et les accoler à d'indignes voisins pour les confondre dans un même anathème, c'est se faire tort, c'est se préparer de grands mécomptes, et, si le mot était plus noble, je dirais de grands *pieds de nez* dans l'avenir... »

En trois mots, il esquissait un programme de gouvernement :

« Extraire ce qu'il y a de bon dans le socialisme, pour le soustraire à la révolution et pour le faire rentrer dans l'ordre régulier de la société, m'a toujours paru une partie essentielle et originale de la tâche dévolue au second Empire ».

N'est-ce pas là la vraie politique conservatrice, celle que plusieurs fois, en Angleterre, les *tories* au pouvoir ont su heureusement appliquer ? Mais en France, nous avons eu souvent des réactionnaires : avons-nous jamais eu réellement des conservateurs ?

Dans l'indignation et les interruptions qui accueillirent ce discours, Sainte-Beuve ne récolta qu'une provocation en duel : il refusa de se laisser entraîner par M. Lacaze sur un terrain « où la raison n'est plus libre », et prit pour arbitre le public qui rit du belliqueux sénateur.

Sans se troubler de l'inattention et de l'hostilité, Sainte-

Beuve reparut à la tribune le 7 mai 1868, dans la discussion d'une nouvelle loi *sur la presse*. Il parlait *pour* la loi, et ne fit que la critiquer. Il s'indignait de la trouver si peu libérale, réclamait le jury pour les procès de presse, parce qu'il acquitterait ordinairement et dégoûterait le gouvernement de poursuivre, condamnait le maintien des peines corporelles, de la prison contre les journalistes, et montrait que, sous couleur de protéger la vie privée, en ayant l'air de réprimer la diffamation, on menaçait sournoisement la libre discussion. La loi donc ne valait rien : mais enfin c'était une loi ; et il la votait parce que « toute loi vaut mieux qu'un pouvoir discrétionnaire ». De toutes les libertés publiques, celle de la presse était celle que Sainte-Beuve concevait le mieux ; celle-là, il n'en avait pas peur, et il n'admettait pas que les excès ou les abus donnassent un droit de la restreindre.

Quelques jours plus tard (19 mai), on discutait la pétition Giraud qui réclamait la liberté de l'enseignement supérieur : c'était une machine de guerre, « un brulôt contre M. Duruy ». Sainte-Beuve ne donna pas dans le panneau. Quelques libéraux — « ô Français ! toujours des mots ! imprudents et généreux ! » (1) — lui reprochèrent d'avoir parlé contre la liberté : à tous, à M. Havet, à M. Legouvé, à M. Yung, à M. Darimon, Sainte-Beuve fit la même réponse, une réponse d'homme avisé, qui se moque de la doctrine et ne regarde que les réalités.

« Il est dommage sans doute que cette liberté réelle d'enseignement ne se puisse accorder en toute vérité dans le système politique actuellement régnant ; mais ce serait un leurre ; les cléricaux auraient leur liberté complète, et ils travestiraient la science à plaisir. L'Université, bridée par eux, se verrait obligée de la surveiller plus étroitement que jamais, et les libres esprits pourraient tout au plus enseigner à huis clos et d'une manière obscure... (23 mai 1868).

... Croyez-vous donc que sous une loi de prétendue liberté d'enseignement faite dans les conditions présentes, il serait possible à un médecin positiviste de tirer en public, devant

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 305.

mille ou douze cents auditeurs, les conséquences qu'il croit vraies de l'examen du corps humain et des organes ?... (24 mai 1868).

... Le jour où le clergé ne touchera plus quarante-quatre millions sur le budget ; le jour où on ne sera plus sénateur par le droit du chapeau (1) ; le jour où tout le monde sera également sur le pavé, et où tous les esprits, — croyants et fidèles d'un côté, convaincus et scientifiques de l'autre, — se mesureront, bras nus et chemise retroussée, enseignes et doctrines déployées sous le soleil, oh ! ce jour-là, vive la pleine liberté ! mais autrement, et avec toutes les chausse-trapes qui nous entourent, ne jouons pas, imprudents et crânes Français, et par un faux point d'honneur, le métier de niais et de dupes... » (22 mai 1868).

L'égalité d'abord, la liberté, quand on voudra, après l'égalité, quand l'Église n'aura plus un privilège sur les libres esprits : si ce n'était d'un doctrinaire, c'était d'un prévoyant. Si la liberté eût existé, il eût dit sans doute : « La liberté toujours : il faut garder toujours la liberté quand elle est. Mais maintenant, l'égalité : afin que la liberté soit autre chose qu'un nom et un leurre ».

Tous ces actes publics, en séparant visiblement Sainte-Beuve de l'Empire, lui refirent une popularité. La jeunesse lui envoya des adresses, des députations : il harangua dans son jardin de la rue Montparnasse les étudiants en médecine, qui l'acclamèrent. Un Normalien, l'excellent Lalliet, fut exclu de l'Ecole pour avoir eu part dans une lettre collective envoyée à Sainte-Beuve, dont les journaux eurent connaissance. Que de chemin parcouru depuis le tapage du Collège de France ! Suspect au gouvernement, qui frappait ses amis, le critique était la *bête noire* des cléricaux de toutes nuances : et par la haine de ceux-ci, l'enthousiasme de ceux-là, il devint un personnage de légende.

Son crâne chauve et pointu, sa calotte noire et le mouchoir noué sur le front qui la remplaçait à la maison, son gros nez dans sa face ronde, son ventre, ses robes de chambre, toute sa personne replète et soignée de chanoine

(1) De cardinal.

sensuel, furent populaires. On parla, avec sourire ou avec horreur, de ses habitudes, de sa coquetterie, de ses flâneries crépusculaires ou nocturnes, de ses gouvernantes, des visites féminines qu'il recevait, des cousines et nièces qu'il menait au théâtre le dimanche. L'odalisque qu'il était bien obligé de confesser, devint un *sérail* dans la rumeur publique. Sainte-Beuve, modestement, désavouait, flatté au fond plutôt que choqué d'être calomnié dans ses mœurs de vieux garçon. Le second chapitre de la légende était fourni par l'irréligion. Sainte-Beuve fut à la fin du second empire, avec Renan et Littré, un des suppôts les plus authentiques de Satan. Les dîners de Sainte-Beuve faisaient frémir les dévots, et exulter les francs-maçons.

Le dîner Magny d'abord : ce n'était pourtant pas une batterie dressée contre l'Église. Gavarni en avait eu l'idée, pour réunir régulièrement des gens d'esprit qui avaient plaisir à se trouver ensemble. Le dîner avait lieu tous les quinze jours, le lundi, chez le restaurateur Magny, rue Contrescarpe-Dauphine. Avec Gavarni et Sainte-Beuve, les principaux habitués étaient Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, les deux frères de Goncourt, Nefftzer, Schérer, Taine, Robin, Renan, Berthelot, Flaubert. Ce dîner d'*athées* était tout simplement un dîner d'artistes et de savants. Mais on y causait en toute liberté, en cela était l'odeur d'athéisme.

Plus bruyamment célèbre fut le dîner du Vendredi-Saint de 1868. Sainte-Beuve avait eu ce jour-là à sa table six amis, dont le prince Napoléon ; le jour avait été choisi indifféremment, sans respect, mais sans mépris de la religion. Le menu avait été mêlé de maigre et de gras. Veuillot s'occupa de ce « banquet », qui passa pour une insulte à la religion, un défi à l'Église.

Il paraît bien que Sainte-Beuve et ses convives n'avaient eu aucune intention que de dîner ensemble : il leur avait semblé tout naturel, n'étant pas catholiques, de ne pas se soumettre à l'observance du maigre catholique. Ce fut un scandale énorme. Et les fanatiques de la libre pensée, les Homais mangeurs de curés eussent été bien déçus et fâchés d'apprendre que ce dîner n'avait pas été une mani-

festation anti-cléricale, la protestation de la raison contre la superstition.

Toutes ces légendes, comme il arrive ordinairement, enveloppaient une vérité. Dans un acte innocent de Sainte-Beuve, c'était bien la disposition intime de Sainte-Beuve que la foule symbolisait. De jour en jour, il se persuadait davantage que le grand combat se livrait entre la science et la foi, et que la science vaincrait. Dans ses jours de tristesse, il se demandait si elle vaincrait en France, et si victorieuse à Berlin, elle ne se retirerait pas de la France « hispanisée ». Il appelait, il préparait l'établissement d'une « moralité saine et scientifique. »

« Qu'on en gémisse ou non, la foi s'en est allée ; la science, quoi qu'on en dise, la ruine. Dans cette crise, il n'y a qu'une chose à faire pour ne point languir et croupir de décadence, passer vite, et marcher ferme vers un ordre d'idées raisonnables, probables, enchainées, qui donne des convictions à défaut de croyances... Il se crée lentement une morale et une justice à base nouvelle, non moins solide que par le passé, plus solide même, parce qu'il n'y entrera rien de craintes puériles de l'enfance. *Cessons donc le plus tôt possible, hommes et femmes, d'être des enfants...* Dans l'état de société où nous sommes le salut et la virilité d'une nation est là et non ailleurs... » (1) (14 juillet 1867).

Il n'admettait pas qu'on refusât d'accepter la « non-croyance, et l'examen plus ou moins libre, plus ou moins approfondi, avec tous ses résultats et ses conséquences ». Il réclamait pour cet état, « légal depuis 1789 », la tolérance, même le respect.

« Mais, ajoutait-il, il est d'habitude d'injurier cette disposition d'esprit dans toutes les assemblées publiques, et de la dépeindre comme un malheur, tandis qu'à la bien prendre, *c'est une supériorité, et j'ajouterai, une tranquillité.* » (3 mars 1866.)

Aussi refusait-il la pitié des croyants. Aux dames protestantes et catholiques, aux dévots ultramontains, gallicans ou spiritualistes, il répondait doucement que ne se

(1) *Nouvelle Correspondance*, II, 189.

permettant de sermonner personne, il s'étonnait d'être sermonné : pour les fidèles qui lui promettaient des prières, il leur répondait que la théologie n'enseignait pas que les prières, pour être bonnes, dussent être *signifiées*. Il aimait tant les positions nettes, qu'il refusait de souscrire aux doctrines rationalistes, dès qu'elles s'enveloppaient d'une phraséologie religieuse. « Qui dit *religion* dit *religion*, et ne dit pas *philosophie* (1). » Donc point de mots à double entente, point de sous-entendus. Quand on est philosophe, il faut l'être crûment, au grand jour et sans voile.

C'était miracle avec ces dispositions qu'il continuât d'écrire dans les journaux du gouvernement. Il se rapprochait des journaux opposants, moins des *Débats* trop orléanistes et doctrinaires, mais du *Temps* scientifique et critique, même du *Siècle* voltairien. Il avait donné son nom à la souscription pour la statue de Voltaire.

Une circonstance consomma la rupture avec la presse impérialiste, et, du même coup, avec l'Empire. Depuis vingt-cinq ans, Sainte-Beuve allait du *Constitutionnel* au *Moniteur* et du *Moniteur* au *Constitutionnel*. Il arriva qu'en 1868 le *Moniteur*, où il écrivait, cessa d'être officiel. Un *Journal Officiel* fut fondé : le ministère offrit à Sainte-Beuve d'y entrer. Il refusa, et crut être plus libre au *Moniteur* devenu indépendant. Il vit bientôt qu'il s'était trompé. Dans son premier article, une critique de goût, fort bénigne, à l'adresse d'un évêque, effaroucha la direction du journal. On demanda des coupures à Sainte-Beuve : selon le principe de toute sa vie, il les refusa, et se retira en disant : « Au diable les fanatiques ! (2) » L'article fut publié au *Temps*.

Un sénateur écrivant au *Temps* ! Tout l'Empire s'émut. Les journalistes officieux aboyèrent. M. Rouher se fâcha tout rouge. Sainte-Beuve « trahissait ». La princesse Mathilde se laissa imposer la mission de le ramener : assez maladroitement, elle lui rappela qu'il était le *vassal* de

(1) *Nouvelle Correspondance*, II, 301.
(2) *Souvenirs*, p. 271.

l'Empire. *Vassal!* Le mot mit Sainte-Beuve hors de lui. Il ne revit plus la princesse: ainsi finit cette douce et glorieuse amitié dont il avait tant usé pour faire du bien. Tous les liens cette fois étaient rompus.

Quelques mois plus tard, Sainte-Beuve mourait. Il eut le courage de mourir dans la forme qui convenait à sa pensée. Il ne sacrifia rien à l'usage, au *qu'en dira-t-on*, aux convenances bourgeoises. Incroyant, il ne voulut point de prêtre pour le voir mourir, ni que son corps, avant d'être rendu à la terre, traversât l'église. George Sand, les deux Dumas, Raspail, Flaubert, Taine, Robin, plus de six mille personnes le conduisirent au cimetière Montparnasse. Pas un discours ne fut prononcé. Un seul mot fut dit, le seul qu'il eût autorisé : « Adieu. » En ce temps-là, l'enterrement civil d'un sénateur de l'Empire, membre de l'Académie française, commandeur de la Légion d'honneur, fut une chose inouïe : cette sincérité dans la mort fut un dernier scandale que donna Sainte-Beuve à ses contemporains.

VI

Toutes les libertés se tiennent. Sainte-Beuve eut le tort de ne pas l'apercevoir d'abord. Il ne tenait qu'à la liberté de penser : et il lui parut indifférent que le suffrage universel fût libre, que la tribune fût libre. Peu à peu il comprit que, quand personne n'avait sa liberté, l'écrivain ne gardait pas longtemps la sienne. Il connut que les régimes qui gavent le peuple en le muselant, qui suppriment la discussion, et règlent tout par autorité, sont invinciblement poussés à demander la protection et accepter le joug de l'Église, seule capable de brider la pensée. Et si détaché qu'il fût de toute doctrine politique, si dédaigneux des institutions parlementaires et de leurs contrepoids ingénieusement compliqués, il se vit peu à peu exclu de l'Empire par la seule nécessité de maintenir la franchise de sa pensée ; il fut peu à peu repoussé, malgré qu'il en eût, dans les rangs de ces orléanistes et de ces républicains, qui lui avaient paru si longtemps s'amuser à des chinoiseries ou se repaître de chimères. La devise du

cachet de Sainte-Beuve, *Truth*, suffira à nous expliquer l'évolution qui le fit sortir des cadres du régime impérial.

Et en ce sens, la cause profonde de son évolution politique, ce furent ses *Lundis*, où chaque semaine presque sans interruption, pendant vingt ans, s'exerça, s'aiguisa, s'irrita son amour du vrai. *Port-Royal* avait été la grande œuvre de la première moitié de la vie de Sainte-Beuve : les *Lundis*, vingt-huit volumes, furent la grande œuvre de la seconde moitié de sa vie, je devrais dire furent sa vie même. Il sut fournir à d'autres tâches, la revision des derniers volumes de *Port-Royal*, un cours au Collège de France sur *Virgile*, qu'il ne termina pas, mais qu'il prépara et publia, un enseignement à l'École Normale, un livre sur Proud'hon, très étudié, et d'une rare liberté et largeur de pensée. Tout cela ne sont qu'épisodes, excursions, accidents dans sa vie intellectuelle : la trame en est fournie par les *Lundis*. Du jour où il traita, en 1849, avec le *Constitutionnel*, tant qu'il eut un engagement avec ce journal et avec le *Moniteur* et le *Temps*, la *causerie du Lundi* fut l'occupation dévorante, l'obsession perpétuelle de sa pensée.

Il se dévoua à son engagement, par une stricte probité d'abord, mais surtout par une idée morale, par la passion de savoir et l'inquiétude de laisser de l'inconnu. Il s'imposa un sobre régime qui laissait la tête libre pour le travail, déjeunant d'une tasse de thé et de deux brioches, dînant bien, sa journée finie. Il s'enferma pour ménager son temps, n'allant pas dans le monde, écartant les visiteurs, s'accordant à grand'peine quelques échappées vers Saint-Gratien, une visite du salon, ou la débauche d'un dîner Magny, déclinant les occasions qu'un homme de sa réputation a sans cesse de se produire dans le public, ouvrant sa maison à de rares amis, auxquels il faisait rendre encore ce qu'il pouvait y avoir en eux d'utile à ses recherches, rationnant même son vice le plus cher, lui mesurant les heures, et sans nul doute rabattu de l'amour au libertinage par l'économie du temps. Une faiblesse incurable qu'il eut et qu'il ne put jamais sacrifier à l'*article*, fut le goût des lettres antiques : il s'était donné un

maître de grec, M. Pantasidès, avec qui il relisait Homère ou Sophocle. Encore l'*article* en profitait-il : ce régime entretenait la finesse de son sens littéraire, et l'empêchait d'abaisser son idéal. Il ressentait mieux après les vulgarités et les grossièretés modernes.

Toute la semaine s'écoulait à écrire et corriger l'*article*, à préparer le suivant. Des secrétaires, qui furent MM. Octave Lacroix, Levallois (1), Pons, et de 1861 à 1869, M. Troubat, lisaient, écrivaient sous la dictée, copiaient, allaient à la Bibliothèque impériale chercher les ouvrages, qu'un bibliothécaire, M. Chéron, averti du sujet, avait choisis pour Sainte-Beuve.

« Le lundi, le mardi, le mercredi et le jeudi, disait-il à son dernier secrétaire en l'installant, se passent à vous dicter l'article qui paraîtra lundi matin, et à lire, prendre des notes, ruminer l'article qui viendra après ; le vendredi je le jette sur le papier... C'est un accouchement... laborieux... ; le samedi et le dimanche, vous corrigerez les épreuves de l'article qui va paraître le lundi... Le vendredi, je m'enferme tout le jour, je n'y suis pour personne, je mets du coton dans mes oreilles pour qu'aucun bruit ne rompe le charme : je *bâtis* l'article comme un tailleur bâtit un habit... La bonne humeur ne me revient que le dimanche soir, à six heures, quand j'ai signé le dernier bon à tirer au *Constitutionnel*... je me sens soulagé, délivré, j'ai quelques heures devant moi (2). »

C'était cette soirée qu'il prenait pour conduire sa *famille* au théâtre, dans une loge que M. Camille Doucet ne manquait pas de lui envoyer. Souvent aussi il se donnait congé l'après-midi du lundi, et c'était tout.

« Je descends, écrivait-il, au fond d'un puits chaque mardi matin, pour n'en ressortir que le vendredi soir, je ne sais trop à quelle heure (3). »

Chaque semaine il répète ce « tour de force », sentant

(1) De 1855 à 1859.
(2) Troubat, p. 254.
(3) *Nouvelle Correspondance*, p. 189.

son physique — « et le physique est tout, même dans l'esprit » — se tendre horriblement, sachant bien qu'à ce travail « tout en s'y amusant parfois lui-même le premier, il court risque un beau jour de s'y casser un nerf ». Il se plaignait, mais il n'aurait pas pu vivre autrement : sa nature le poussait à cette âpre poursuite du vrai, à cette bataille incessante contre le fait qui se dérobe ou l'expression qui trahit.

« Le propre de tout vrai critique est de ne pouvoir garder longtemps le mot qu'il a sur le bout des lèvres, cela le démange. Tout jeune... j'étais comme cela (1). »

Il a raison : un moment seulement, il avait, sous le charme, accepté la fonction d'avocat du romantisme, mais même alors il « sous-entendait » ce qu'il ne pouvait « cracher nettement ». Toute sa vie il s'est efforcé de ne pas se « laisser trop neutraliser par ces diables d'engagements et de convenances ». Il a pris des « mitaines » quand il a fallu ; mais il a toujours su dire l'essentiel et le faire entendre. Il faut le voir dans sa souple et inentamable liberté, quand, par exemple, en 1838, ayant accepté d'écrire une *Notice* sur Fontanes pour l'édition de ses poésies, il maintient contre la piété filiale de la comtesse Christine de Fontanes, son droit, son devoir de critique : on le tâta de tous les côtés ; il fut admirablement doux, poli, patient, intraitable. « Sur tout au monde je céderais, — pas sur les choses de plume, — quand une fois je crois avoir dit. C'est mon faible. » C'était son fort. Tel il fut avec les de Broglie, tel avec les Castellane, les d'Argenson, plaidant pour leurs parents. Tel avec les Billault et les Rouher, faisant la police de la littérature. Il était toujours prêt à mettre un *erratum* : jamais il ne changea une syllabe par complaisance, jamais il ne consentit à occuper le public d'un ouvrage qu'il n'estimait pas. Il refusa de rien faire sur un livre de Granier de Cassagnac. Il suppliait Mme Louise Collet, trop ardente à réclamer un article, de lui permettre de l'admirer toujours en silence, sans l'obliger à

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 224.

dire au public à quel moment il cessait de l'admirer. Par le même sentiment, il ne voulut jamais faire un article sur l'*Histoire de César*, de l'Empereur : il est trop difficile de dire la vérité des souverains comme des femmes. En revanche, il ne s'inquiétait pas s'il louait au *Moniteur* des gens suspects ou hostiles au pouvoir : il salua d'une sympathie qui fit scandale, malgré les mesures et les réserves, l'école positive et scientifique qui renouvela la littérature et la critique sous le second Empire. Comme il ne ménageait pas son crédit et son appui aux Taine, aux Renan, aux Flaubert, aux Robin, aux Littré, il ne se laissa jamais détourner par aucune pression officielle de saluer d'un mot ou d'étudier longuement leur talent ou leur œuvre (1). Mais avec eux-mêmes, ses amis, les fidèles comme lui du grand « diocèse de la libre-pensée », jamais de complaisance : Littré en fit l'expérience (2).

Ce fut le critique le plus sincère, le plus attaché à dire tout ce qu'il pensait, et à faire entendre ce que les temps ou les circonstances l'obligeaient à ne pas dire : de là souvent ses insinuations, ses ondoiements, ses tortillages.

Cette vérité qui sortait nécessairement de lui, il n'avait rien négligé pour la connaître. Sans doute il eut ses préjugés, ses faiblesses : il fut homme. Ayant tenté le roman et la poésie, et n'ayant pas malgré son mérite réussi, il découvrit peut-être avec trop de plaisir les petitesses et les défauts des grands artistes qui avaient eu de grands succès. Il y a un peu de vengeance avec beaucoup de clairvoyance dans ses études sur Balzac, Hugo, Vigny, Musset. Il n'invente pas le mal, les tares : mais il a un peu trop de plaisir à les voir, à les décrire. Il a aussi une sensibilité plus que féminine qui lui rend la justice difficile à l'égard des œuvres ou des personnes qui blessent son besoin d'élégance, de délicatesse, de propreté : il se détourne malgré lui des talents grossiers. Il avoue lui-même plaisamment que son odorat ne lui a jamais laissé

(1) Une fois pourtant il faillit, sur About, s'il faut en croire Pons (p. 296).

(2) Pons, p. 240.

la liberté d'apprécier la critique de Planche à sa valeur. Il a eu quelques antipathies politiques ou sociales dont la trace s'est empreinte dans sa critique. Mais dans une œuvre aussi vaste que la sienne, ces rares taches disparaissent.

On ne saurait imaginer la peine qu'il prenait pour atteindre le vrai (1), être exact, bien informé, pour trouver et donner la note, la nuance juste, pour être dans la mesure et dans le ton, pour apercevoir le bien dans le mal, le mal dans le bien, se gardant de toute passion, de tout emballement. Aucun détail ne lui semblait indifférent, aucune recherche ne lui coûtait. Il allait aux sources, n'en négligeant point de connues, s'efforçant d'en découvrir d'inconnues, reconnaissant à quiconque lui signalait une édition originale, une pièce inédite, lui envoyait une date, un fait précis, si mince qu'il parût, interrogeant les survivants du temps où son auteur avait vécu, s'il y en avait, et si l'auteur était vivant, lui demandant une *séance* ou deux, pour faire d'après nature. Il n'était pas dogmatique, il comprenait toutes les admirations, toutes les sympathies, comme aussi les haines et les dégoûts : mais il tenait que dans l'affection ou dans l'antipathie, il y a un *ton*, un accent qu'il faut attraper, si l'on veut être vrai. A Granier de Cassagnac, sur qui il refusait de faire un article, il ne reprochait pas d'avoir *dit du mal* de Condorcet, mais d'avoir dit ce mal hors du ton : il y avait manière d'être vrai sur Condorcet en l'abîmant.

Il n'admettait pas de scrupule littéraire, de raison de dignité ou de convenance, qui dispensât de tout dire, qui excusât d'embellir le modèle. Il haïssait la critique qui n'est qu'un « culte des idoles ».

« N'est-il pas nécessaire, écrivait-il à Bersot (2), de rompre avec le faux convenu, avec ce *cant* qui fait qu'on juge un écrivain

(1) Dès 1823, il est frappé de la difficulté de démêler la vérité. (*Nouv. Corr.* p. 5).
(2) *Corr.* p. 315.

non seulement sur ses intentions, mais sur ses prétentions? Il était temps que cela finit... Quoi! je ne verrai de M. de Fontanes que le grand maître poli, noble, élégant, favori, religieux, non l'homme vil, impétueux, brusque, et sensuel, qu'il était?... Voilà trente-cinq ans et plus que je vis devant Villemain, si grand talent, si bel esprit, si déployé et pavoisé de sentiments généreux, libéraux, philanthropiques, chrétiens, civilisateurs, etc. : et l'âme la plus sordide, le plus méchant singe qui existe! Que faut-il faire en définitive? »

Pour lui, il se refuse à « être dupe et duper les autres ». Il réclame le droit « de venir hardiment, bien que discrètement, glisser le scalpel et indiquer le défaut de la cuirasse ». Il ajoutait :

« La littérature y perdra-t-elle? C'est possible : la science morale y gagnera. Nous allons là fatalement. Il n'y a plus guère de question de goût isolée. »

Cette dernière phrase nous découvre le fond de Sainte-Beuve. C'est un lettré délicat, il a un sens exquis de la poésie, du style, il a des intuitions rapides qui lui découvrent les affinités des œuvres, lui permettant de tracer les courants et de constituer les écoles. Mais il voit toujours au delà de la littérature. Ce n'est pas de l'art qu'il veut faire, mais de la science. S'il s'amuse aux pensées et à la beauté formelle qui les revêt, son objet c'est l'esprit, et la vie de l'esprit (1). Ainsi l'étude littéraire n'est pour lui qu'une introduction à l'étude morale. On sait sa prétention d'être un *naturaliste des esprits*, son désir de constituer l'*histoire naturelle littéraire*. Avant tout, ce qui l'intéresse, c'est la *vie* : et dans son multiple et divergent effort, comme il l'a dit, dans le décousu de son activité, de ses rêves, de ses travaux, de ses plaisirs (2), ce qu'il a cherché partout, c'est la vie, pour la sentir, la comprendre, et la connaître. Et peut-être est-ce là qu'il est supérieur, unique : il y a eu bien des gens de goût, bien des criti-

(1) Voyez Levallois, p. 166 et suiv.
(2) Cf. plus loin, pensée XXIII.

ques fins, nul n'a saisi, fixé comme lui l'espèce, le propre et la vie d'un esprit.

C'est que la vie, c'est le *réel* : et il n'a pas conçu qu'on pût chercher le vrai hors du réel. Le vrai peut dépasser le réel, mais il en sort.

Et il faut toujours en revenir là : Sainte-Beuve est un esprit qui a eu l'idée et le besoin du vrai.

« Le *beau*, le *bien*, le *vrai*, est une belle devise et surtout spécieuse. C'est celle de l'enseignement, celle de M. Cousin dans son fameux livre : ce n'est pas la mienne, oserais-je l'avouer? Si j'avais une devise, ce serait le *vrai*, le *vrai* seul. Et que le *beau* et le *bien* s'en tirent ensuite comme ils peuvent! » (1).

Le *beau*, le *bien*, et il faut ajouter pour être juste et complet, l'*utile*. Le *vrai* est l'objet premier de toute activité morale, la condition universelle qui donne valeur à toute pensée, sans laquelle aucune pensée ne vaut : le *vrai*, c'est l'être pour les choses intellectuelles : tout le reste est accident, qualité. Tout Sainte-Beuve tient dans cette devise. Le goût du vrai a été sa vertu, son génie. Le vrai a fait le but constant, l'unité interne de sa vie.

Et par là il est bien un des esprits directeurs de ce siècle : il nous donne et aux générations prochaines la leçon essentielle (2).

GUSTAVE LANSON.

(1) *Corresp.* II, 41.

(2) Sur la critique de Sainte-Beuve, voir mon *Histoire de la Littérature française*, p. 1023 ; et ma *Préface* des *Hommes et Livres*.

AVERTISSEMENT

Les jugements littéraires de Sainte Beuve sur nos principaux écrivains ont été recueillis et classés avec goût par M. Ad. Pichon dans un volume précédemment paru (1). Je n'ai pas tenté de refaire un travail excellemment fait. J'ai voulu faire connaître par des extraits caractéristiques surtout la méthode de Sainte-Beuve, ce don éminent qu'il a eu de démêler et de saisir, de rassembler les traits d'une individualité morale : j'ai voulu le montrer dans cet effort pour constituer l'histoire naturelle des esprits, qui est le côté le plus original et personnel de la critique. On verra, je l'espère, dans ces pages, comment, d'un écrit quelconque, poésies, mémoires et lettres, il savait dégager la physionomie de l'écrivain, et trouver dans l'œuvre le principe vivant qui l'avait créé en sa forme singulière. C'est pour cette raison que je me suis attaché à donner plutôt un petit nombre de longs extraits qu'une série nombreuse de courts fragments où le procédé critique n'aurait pas apparu avec la même évidence.

(1) Librairie Garnier frères. 1 vol. in-12.

EXTRAITS

DE

SAINTE-BEUVE

EXTRAITS

DE

SAINTE-BEUVE

NOTES, PENSÉES ET CONFIDENCES

DE SAINTE-BEUVE (1)

I

Près d'Aigues-Mortes, 1839.

Mon âme est pareille à ces plages où l'on dit que saint Louis s'est embarqué : la mer et la foi se sont depuis longtemps, hélas ! retirées, et c'est tout si parfois, à travers les sables, sous l'aride chaleur ou le froid mistral, je trouve un instant à m'asseoir à l'ombre d'un rare tamarin.

II

Pourquoi je ne fais plus de romans ? — L'imagination pour moi n'a jamais été qu'au service de ma sensibilité propre. Écrire un roman pour moi, ce n'était qu'une manière indirecte d'aimer et de le dire.

(1) On trouvera évidemment l'injustice dans certains jugements de Sainte-Beuve sur nos contemporains. Il se peint lui-même par ces sévérités et ces antipathies, et par ces contrepoids qu'il apporte aux succès qui font monter les gens aux nues.

III

Comme Salomon et comme Épicure, j'ai pénétré dans la philosophie par le plaisir. Cela vaut mieux que d'y arriver péniblement par la logique, comme Hegel ou comme Spinosa.

IV

Il y a des hommes qui ont l'*imagination catholique* (indépendamment du fond de la croyance) : ainsi Chateaubriand, Fontanes, les pompes du culte, la solennité des fêtes, l'harmonie des chants, l'ordre des cérémonies, l'encens, tout cet ensemble les touche et les émeut. — Il y en a d'autres qui (raisonnement à part) ont la *sensibilité chrétienne*, et je suis de ce nombre. Une vie sobre, un ciel voilé, quelque mortification dans les désirs, une habitude recueillie et solitaire, tout cela me pénètre, m'attendrit et m'incline insensiblement à croire.

V

Je suis arrivé dans la vie à l'indifférence complète. Que m'importe, pourvu que je fasse *quelque chose* le matin, et que je sois *quelque part* le soir !

VI

Je ne demande plus aux hommes qu'une chose : c'est de me laisser beaucoup de temps à moi, beaucoup de solitude, et pourtant de se prêter quelquefois encore à mon observation.

VII

Chaque jour je change ; les années se succèdent, mes

goûts de l'autre saison ne sont déjà plus ceux de la saison d'aujourd'hui ; mes amitiés elles-mêmes se dessèchent et se renouvellent. Avant la mort finale de cet être mobile qui s'appelle de mon nom, que d'hommes sont déjà morts en moi ?

Tu crois que je parle de moi personnellement, Lecteur ; mais songe un peu, et vois s'il ne s'agit pas aussi de toi.

VIII

Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie : là est mon fond véritable. De là je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. De là j'ai passé au romantisme poétique et par le monde de Victor Hugo, et j'ai eu l'air de m'y fondre. J'ai traversé ensuite ou plutôt côtoyé le Saint-Simonisme, et presque aussitôt le monde de La Mennais, encore très catholique. En 1837, à Lausanne, j'ai côtoyé le Calvinisme et le Méthodisme, et j'ai dû m'efforcer à l'intéresser. Dans toutes ces traversées, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement (hormis un moment dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme), je n'ai jamais engagé ma croyance, mais je comprenais si bien les choses et les gens que je donnais *les plus grandes espérances* aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation m'entraînaient à cette série d'expériences, qui n'ont été pour moi qu'un long cours de physiologie morale.

IX

En philosophie comme en amour, il est de ces esprits

grossiers qui vont droit au fait, ils pensent aussitôt à réaliser ; c'est supprimer le plus délicat des plaisirs, qui est de connaître le vrai, de le goûter, et de savoir qu'il s'altère aussitôt qu'on le veut mettre en action parmi les hommes. Le vrai, c'est le secret de quelques-uns. En un mot, j'aime à filer lentement l'idée comme le sentiment ; c'est là la parfaite philosophie, comme c'est le parfait amour. Il faut être philosophe comme Hamilton, et non pas comme Condorcet.

X

Je pense sur la critique deux choses qui semblent contradictoires et qui ne le sont pas :

1° La critique n'est qu'un homme *qui sait lire, et qui apprend à lire aux autres.*

2° La critique, telle que je l'entends et telle que je voudrais la pratiquer, est une *invention* et une *création* perpétuelle.

XI

Ce que j'ai voulu en critique, ç'a été d'y introduire une sorte de *charme* et en même temps plus de *réalité* qu'on n'en mettait auparavant, en un mot, de la *poésie* à la fois et quelque *physiologie.*

XII

Je n'ai plus qu'un plaisir, j'analyse, j'herborise, je suis un naturaliste des esprits. — Ce que je voudrais constituer, c'est *l'histoire naturelle littéraire.*

XIII

Il y a lieu plus que jamais aux jugements qui tiennent au vrai goût, mais il ne s'agit plus de venir porter des jugements de rhétorique. Aujourd'hui, l'histoire littéraire se

fait comme l'histoire naturelle, par des observations et par des collections.

XIV

On a besoin de renouveler, de rafraîchir perpétuellement son observation et sa vue des hommes, même de ceux qu'on connaît le mieux et qu'on a peints, sans quoi l'on court risque de les oublier en partie et de les imaginer en se ressouvenant. — Nul n'a droit de dire : « *Je connais les hommes.* » Tout ce qu'on peut dire de juste, c'est : « *Je suis en train de les connaître.* »

XV

Assembler, soutenir et mettre en jeu à la fois dans un instant donné *le plus de rapports*, agir en masse et avec concert, c'est là le difficile et le grand art, qu'on soit général d'armée, orateur ou écrivain. Il y a des généraux qui ne peuvent assembler et manœuvrer plus de dix mille hommes, et des écrivains qui ne peuvent manier qu'une ou tout au plus deux idées à la fois.

Il y a des écrivains qui ressemblent au maréchal de Soubise dans la guerre de Sept Ans : quand il avait toutes ses troupes rassemblées sous sa main, il ne savait qu'en faire, et il les dispersait de nouveau pour mieux se faire battre. Je connais ainsi des écrivains qui, avant d'écrire, congédient la moitié de leurs idées, et qui ne savent les exprimer qu'une à une : c'est pauvre. C'est montrer qu'on est embarrassé de ses ressources mêmes.

XVI

De même qu'un arbre pousse inévitablement du côté d'où lui vient la lumière et développe ses branches dans ce sens, de même l'homme, qui a l'illusion de se croire libre, *pousse* et se porte du côté où il sent que sa faculté

secrète peut trouver jour à se développer. Celui qui se sent le don de la parole se persuade que le gouvernement de tribune est le meilleur, et il y tend ; et ainsi de chacun. En un mot, l'homme est instinctivement conduit par sa faculté à se faire telle ou telle opinion, à porter tel ou tel jugement, et à désirer, à espérer, à agir en conséquence.

XVII

On peut avoir un idéal plus grand que soi, mais chacun fait commencer le joli au point où il sait atteindre lui-même.

XVIII

Si l'on va au delà des jeux éphémères de la littérature actuelle, qui encombrent le devant de la scène et qui gênent la vue, il y a en ce temps-ci un grand et puissant mouvement dans tous les sens, dans toutes les sciences. Notre XIXe siècle, à la différence du XVIIIe, n'est pas dogmatique ; il semble éviter de se prononcer, il n'est pas pressé de conclure ; il y a même de petites réactions superficielles qu'il a l'air de favoriser en craignant de les combattre. Mais, patience ! sur tous les points on est à l'œuvre ; en physique, en chimie, en zoologie, en botanique, dans toutes les branches de l'histoire naturelle, en critique historique, philosophique, en études orientales, en archéologie, tout insensiblement change de face ; et le jour où le siècle prendra la peine de tirer ses conclusions, on verra qu'il est à cent lieues, à mille lieues de son point de départ. Le vaisseau est en pleine mer ; on file des nœuds sans compter ; le jour où l'on voudra relever le point, on sera tout étonné du chemin qu'on aura fait.

XIX

En critique, j'ai assez fait l'avocat, faisons maintenant le juge.

XX

J'avais une *manière;* je m'étais fait à écrire dans un certain tour, à caresser et à raffiner ma pensée; je m'y complaisais. La Nécessité, cette grande muse, m'a forcé brusquement d'en changer: cette Nécessité qui, dans les grands moments, fait que le muet parle et que le bègue articule, m'a forcé, en un instant, d'en venir à une expression nette, claire, rapide, de parler à tout le monde et la langue de tout le monde : je l'en remercie (1).

XXI

Pour garder votre réputation devant la postérité et pour qu'elle s'étende, l'essentiel est que cette postérité croie avoir besoin de vous comme type, comme exemple, comme matière continuelle et commode à citations. Cela vous perpétue plus encore que le mérite intrinsèque de votre œuvre.

En un mot, l'homme qui passe pour avoir eu le plus d'esprit, est celui qui a l'esprit de demain et d'après-demain.

XXII

J'en suis venu, peut-être par excuse secrète pour ma paresse, peut-être par le sentiment plus approfondi du principe que *tout revient au même*, à considérer que quoi que je fasse ou ne fasse pas, travaillant dans le cabinet à un ouvrage suivi, m'éparpillant aux articles, me dispersant au monde, laissant manger mes heures aux fâcheux, aux nécessiteux, aux rendez-vous, à la rue, n'im-

(1) Toutes les pensées qui précèdent sont extraites du tome III des *Portraits littéraires* : ceux qui suivent viennent du tome XI des *Causeries du Lundi.*

porte à qui et à quoi, je ne cesse de faire une seule et même chose, de lire un seul et même livre, livre infini, perpétuel, du monde et de la vie, que nul n'achève, que les plus sages déchiffrent à plus de pages; je le lis donc à toutes les pages qui se présentent, à bâtons rompus, au rebours, qu'importe? je ne cesse de le continuer. Plus la bigarrure est grande et l'interruption fréquente, plus aussi j'avance dans ce livre dans lequel on n'est jamais qu'au milieu; mais le profit, c'est de l'avoir lu ouvert à toutes sortes de milieux différents (1844).

XXIII

L'ambition ne m'est pas naturelle; je me la suis inoculée à propos de ma candidature académique (1844). J'en éprouve assez pour la comprendre et la sentir en abrégé. Je ne l'ai pas à l'état de petite vérole, je l'ai à l'état de vaccine : je n'en resterai pas *gravé*.

XXIV

(Lors de la première candidature de Vatout à l'Académie.)

« Vatout, a dit Latouche, c'est un papillon en bottes à l'écuyère, un papillon en bottes fortes. » — Amitié à part, il est juste que Scribe soit à Vatout. Vatout, c'est l'idéal de l'esprit de dialogue du *Gymnase*, la pointe, le calembour du clerc de notaire spirituel. M. Dupin doit l'adorer; car Vatout, c'est l'esprit de basoche qui se fait élégant, il doit être l'homme du monde idéal pour Dupin. — Un fonds d'idées très commun, mais en très belle humeur. — Il a tout l'esprit que peut comporter et concevoir la femme de l'agent de change; c'est l'Hercule-Farnèse, l'Hercule-Boufflers de la finance, de la rue Laffitte, de la place Saint-Georges. Mme de Girardin elle-même est sur le chemin, et elle peut dire vrai quand

elle déclare qu'elle ne connaît pas d'homme plus spirituel. — Hors de ce quartier-là, dans le monde des idées ou de la délicatesse, il n'est rien, il ne compte pas. — « Nommer M. Vatout, dit M. Royer-Collard, quelle plaisanterie faites-vous là à un homme de mon âge ! Sachez, monsieur, que je prétends nommer *quelqu'un*. »

XXV

(Ma candidature académique.) — Lettre à M... du 7 mars 1844 : « J'ai droit d'en vouloir à M. Flourens qui m'a leurré et croit m'avoir dupé : il se trompe. J'aurai du moins appris en tout ceci à le connaître. Je comprends désormais comment le disciple de Tracy dédie aujourd'hui ses livres contre Gall à la mémoire de Descartes, comment le disciple de Geoffroy Saint-Hilaire a passé à Cuvier. Je sais sa physiologie. Il ne devait pas me si bien recevoir ni me faire croire à un intérêt qu'il n'éprouvait pas... »

— Le *doucereux* Flourens, dit M. Molé ; ne vous y fiez pas.

Quel joli portrait de lui on ferait, onctueux, brillant, transparent, avec son œil clair et félin, miroir de l'âme ! Comme il apparaîtrait injecté au vif et visible à tous, même sans *garance* !

O quoties et quæ nobis Galatea locuta est !

Oh ! que de choses affectueuses, intimes, il m'a dites entre *quatre-z-yeux* et les portes closes ! que d'épanchements familiers, presque touchants ! — « Allons, à huit jours, j'espère bien vous dire *mon cher confrère*. » me répétait-il en me serrant tendrement la main, en ne voulant point absolument me la lâcher, et en me reconduisant jusqu'à la dernière marche de la dernière porte de son dernier escalier, *afin d'avoir le plaisir, le bonheur de me voir un peu plus longtemps*.

Flourens, au moment où il se promettait de ne pas me donner sa voix, me disait avec tendresse : « Je vous assure qu'il ne m'est jamais arrivé d'être reçu dans un Corps savant, sans éprouver en même temps une véritable peine, une peine très vive en songeant aux hommes de talent et de mérite qui se trouvaient évincés et ajournés par ma nomination : au milieu de ma satisfaction personnelle, j'en ressentais une sorte de douleur ! » O sensibilité exquise de la part de celui qui a disséqué tant de chiens !

Montesquieu disait de je ne sais plus qui : « Il est si doux qu'il me fait l'effet d'*un ver qui file de la soie.* » — Flourens me fait l'effet d'une couleuvre plus ou moins innocente qui glisse sur l'herbe.

Flourens dit en causant : « Moi, monsieur, je suis toujours sincère. »

— Les mérites du savant et ses travaux subsistent : je laisse entrevoir l'homme tel qu'il m'est apparu.

XXVI

Villemain me dit un jour, il y a des années, dans la cour de l'Institut : « Je vieillis et vous ne *jeunissez* plus, faisons alliance ! » Cela voulait dire : « Louez-moi toujours, et je ne vous le rendrai jamais. »

XXVII

L'autre jour, dans son *Journal* de Mâcon, Lamartine faisait un article qui commençait : *Le pauvre a faim, et la France a peur*, etc., et le reste sur ce ton d'éloquence. Est-ce plus vrai, plus sensé, plus à propos que quand il prophétisait, il y a vingt-cinq ans, sur le rejeton posthume de la légitimité et lui prédisait une destinée triomphante ?

Ces grands talents, sur tout sujet, ont besoin de chan-

ter haut et fort ; le vrai s'en accommode comme il peut. (1846)

XXVIII

Ce qu'il y a surtout dans Lamartine, c'est le talent immense, l'instrument merveilleux et le besoin d'en jouer : jeune, à une heure sublime de mystère et d'amour, dans ses premières *Méditations ;* plus tard et déjà à l'état de sonate, dans les *Harmonies ;* et aujourd'hui, encore à l'état de sonate, dans la lice oratoire.

— Mais il arrive à être politique, dit-on. — Oui, il arrive à le paraître : cela rentre dans le progrès de son talent et de sa sonate oratoire. Car, quand je dis sonate, j'entends une sonate de plus en plus assortie et appropriée. (Mars 1840)

XXIX

Ce qu'a été le *Lac* de Lamartine pour nous, la *Tristesse d'Olympio* l'est maintenant pour plusieurs. Et qui aime l'une de ces deux poésies, ne saurait aimer beaucoup l'autre.

XXX

Il en est des personnages célèbres comme des choses, la majorité des hommes ne les juge qu'à un certain point de perspective et d'illusion. Est-il bien nécessaire de venir ruiner cette illusion, et de les montrer par le dedans tels qu'ils sont, en leur ouvrant devant tous les entrailles ? Je me le demande, et pourtant je le fais. — Je les ai peints assez souvent au point de vue littéraire et de l'illusion, tels qu'ils voulaient paraître, aujourd'hui je fais l'autopsie.

XXXI

Lamartine, historien, décrit les personnages au

physique, leurs yeux, leurs lèvres, leurs narines : il y a du Balzac dans ces peintures qui sentent la chair.

Il se trompe et doit se tromper à tout moment sur ces détails, sur le *nez grec* qu'il donne à Mme Roland et sur le reste. Quand il se trompe grossièrement (comme quand il fait mourir Target sur l'échafaud), on peut le relever ; mais sur de menus détails on le laisse dire, et on se laisserait aller à le croire, si on n'avait pénétré son procédé d'inventeur. — Il donne à Robespierre un dogue, mais c'était un chien caniche qu'il avait. Et puis à quoi bon introduire ce chien dans l'histoire ? — Quand Thiers, en tête de ses volumes, demandait pardon de donner le prix du savon et de la chandelle, cela avait un sens ; ces détails matériels rentraient dans l'histoire ; mais, chez Lamartine, c'est le procédé de Balzac appliqué en grand et dans la peinture à fresque.

XXXII

Dans les *Girondins*, il y a pour tous les goûts, le *Temple* pour les royalistes, le Robespierre pour les montagnards, et ainsi pour les autres. Le jour de la publication, les journaux de toutes couleurs ont eu chacun leur fragment approprié. Quelque temps avant la publication, les aides de camp de Lamartine colportaient déjà des fragments en épreuves pour préparer et chauffer le succès. On avait soin de choisir selon les personnes. Alexis de Saint-Priest appelait cela plaisamment *des fragments à domicile.*

XXXIII

J'ai fait autrefois ce vers, et j'ai eu raison :

Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme !

XXXIV

« Que m'importe! dit Lamartine quand on lui dit ses erreurs *j'ai pour moi les femmes et les jeunes gens*, je puis me passer du reste. » — Oh! ce n'est pas ainsi qu'on écrit la grande et sérieuse histoire, celle qui est, comme dit Thucydide, une œuvre éternelle et à toujours, *κτῆμα ἐς ἀεί*.

XXXV

Tout me prouve (malgré ce qui est dit plus haut et qui subsiste) le grand talent déployé par Lamartine dans son Histoire; je m'amuse à recueillir des témoignages : les hommes qui ont vu la Révolution assurent que cela leur en rend l'*impression*, le mouvement, les tableaux (M. de Pontécoulant disait cela à M. de Broglie); ce dernier (M. de Broglie) me dit qu'il a trouvé dans cette Histoire bien plus d'esprit et de *vues* qu'il n'imaginait, et il n'est pas indulgent. La vérité de la critique serait dans l'assemblage et la concordance de toutes ces fractions de jugements.

XXXVI

Je lis le chapitre de Nisard sur Descartes : toujours l'esprit français et sa glorification. Nisard est atteint d'une espèce de *chauvinisme transcendental*.

Chaque critique se *pourtrait* de profil ou de trois quarts dans ses ouvrages : Nisard, sous prétexte de maintenir et d'exalter l'esprit français, ne fait autre chose que de célébrer en tout et partout ses propres qualités.

Cette exaltation à toute force et à tout propos de *l'esprit français* par Nisard finit par impatienter et par jeter dans l'excès contraire. Il me fait penser à Voltaire

qui disait en riant que, nous Français, « nous sommes la crème fouettée de l'Europe ».

XXXVII

Musset a l'affectation et la prétention de la négligence : il a voulu rompre avec l'école dite *de la forme* dont il est sorti, et, en rimant mal exprès, il a cru nous donner une ruade. Sa ballade *Andalouse*, en certains endroits, était très bien rimée, il l'a *dérimée* après coup de peur de montrer le bout de cocarde. Emile Deschamps, pendant ce temps-là, s'évertuait à *re-rimer* les ballades de Moncrif. *Sua quemque...*

XXXVIII

Musset a un merveilleux talent de pastiche : tout jeune, il faisait des vers comme Casimir Delavigne, des élégies à l'André Chénier, des ballades à la Victor Hugo; ensuite il a passé au Crébillon fils. Plus tard il a conquis quelque chose de très semblable à la fantaisie shakespearienne, il y a joint des poussées d'essor lyrique à la Byron ; il a surtout refait du *Don Juan*, et avec une pointe de Voltaire. Tout cela constitue bien une espèce d'originalité. *E pure...* On dirait de la plupart de ses jolies petites pièces et *saynètes* que c'est traduit on ne sait d'où, mais cela fait l'effet d'être traduit.

— Dans sa notice un peu précieuse, mais ingénieuse et poétique, mise en tête des premières éditions d'André Chénier, Latouche parlant des tendresses passionnées qui inspirèrent le chantre de Fanny et de Camille, avait dit :

« Amour, qui accables et soutiens les jours du poète, nul peut-être n'était destiné à te rendre avec plus d'éloquence! Il prend sur sa lyre des accents d'une vérité

déchirante, ce sentiment *qui tient à la douleur par un lien, par tant d'autres à la volupté.* »

> Amour, fléau du monde, exécrable folie,
> Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
> Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur !

On a reconnu la matière des vers célèbres de Musset :

L'apostrophe elle-même, si chère à Musset, se retrouve dans la prose de Latouche.

XXXIX

On outre tout. Il y a, dans le succès de Musset, du vrai et de l'engouement. Ce n'est pas seulement le distingué et le délicat qu'on aime en lui : cette jeunesse dissolue adore chez Musset l'expression de ses propres vices ; dans ses vers, elle ne trouve rien de plus beau que certaines poussées de verve où il donne comme un forcené. *Ils prennent l'inhumanité pour le signe de la force.*

— Il est honorable en France d'être mauvais sujet.

— Ils admirent maintenant tout Musset comme autrefois ils admiraient tout Delille, — sur parole. Mais, en fait de passion, on ne discerne en ce temps-ci que les gens qui crient à se tordre les entrailles.

— Quand Musset sent que sa verve traîne et commence à languir, il se jette à corps perdu dans l'apostrophe. Que ce soit au Christ, que ce soit à Voltaire, que cela s'accorde ou jure, peu lui importe, pourvu qu'il montre le poing à quelqu'un et qu'il lui crache à la face l'enthousiasme ou l'invective, et quelquefois les deux ensemble ! Cette violence de geste et de mouvement lui réussit toujours et couvre le néant du fond. Son *Rolla* n'est qu'une suite d'apostrophes ; on peut les compter.

XL

Le style de Cousin est *grand*, il a *grand* air, il rappelle la *grande* époque à s'y méprendre ; mais il ne me paraît pas original, rien n'y marque l'homme, l'individu qui écrit. Bossuet, par moments, ne parlerait pas autrement, et Cousin n'est pas Bossuet. J'aime que le style se ressente davantage des qualités originales et piquantes de l'individu, en un mot qu'il *sente l'homme*, comme dit un poète. — Aussi quand on approche de Cousin, on trouve un tout autre homme que celui qui se donne à connaître par ses écrits, piquant, amusant, un peu comique, et l'on est tenté toujours de s'écrier en comparant : O le sublime farceur ! — Toute une moitié, et la plus réelle, de ses qualités distinctives et de ses traits saillants n'est nullement représentée dans cette manière d'écrire.

XLI

On ne connaît bien un homme que quand on a traversé sa passion : ceci répond aux amis et défenseurs de M. Cousin qui ont pris fait et cause pour sa moralité. Cousin n'aimait ni le luxe, ni la bonne chère, ni les femmes (malgré ses faux airs), ni beaucoup d'autres choses encore : on peut l'en louer si l'on veut ; mais il aimait la domination, la prépondérance, et il n'était pas bon de le croiser ni de le côtoyer dans sa ligne à certains moments. Je laisse ses compétitions politiques et universitaires : il n'y supportait pas d'opposition et s'y aidait, dans la lutte, par tous les moyens : il aurait fallu entendre là-dessus M. de Salvandy. Mais, pour m'en tenir à ses compétitions littéraires, il y était d'une rare intolérance. Le docteur Swift disait de Prior, qui causait trop et qui avait le ton dominant dans la conversation : « Le moyen de vivre avec M. Prior ? il

occupe seul tout l'espace, et il n'en laisse point seulement pour remuer les coudes. » M. Cousin était tel dans les sujets littéraires qu'il aimait et qu'il traitait : il ne souffrait point, je ne dirai pas de rivalité, mais de voisinage. Je l'avais devancé dans des études sur Pascal et sa sœur, sur Mme de Longueville, etc : il le savait : il avait tenu de moi-même le premier manuscrit où il lui fut donné de lire des lettres inédites de Mme de Longueville. Je m'étais empressé de m'en dessaisir sur sa demande, y prenant mes notes en toute hâte. Mais lui, une fois amoureux de ses sujets, n'entendait point y avoir été devancé par personne ; il prétendait bien les avoir découverts : il fit tout pour le faire croire au public. On ne saurait imaginer les petits moyens auxquels recourait ce grand esprit pour n'avoir point à citer les autres : obligé par décence et par un reste d'équité de mentionner leurs noms dans les numéros détachés de la *Revue des Deux Mondes*, il s'empressait de les effacer dès qu'il recueillait ses articles en volumes. Il ne citait en note que lui-même, renvoyant sans façon le lecteur, d'un livre de M. Cousin à un autre livre de M. Cousin. Ses procédés envers M. Faugère sont connus : il fit traduire un article de l'*Edinburgh-Review* sur Pascal, de manière à y grossir ses louanges et à supprimer les éloges donnés à M. Faugère, éditeur des *Pensées :* M. Amédée Pichot, qui était son voisin de campagne à Bellevue, et qui avait une arrière-pensée d'Académie française, reçut cette traduction tronquée des mains de M. Cousin et eut la faiblesse de l'insérer dans sa *Revue Britannique*. Ce même grand esprit (j'en rougis pour lui) ne voulait pas que son libraire, — le libraire Didier, — imprimât un livre de M. Livet sur les *Précieuses*, parce que les Précieuses relevaient jusqu'à un certain point de son domaine. Ah ! ce sont des hommes de *grande vie* que ces princes de l'intelligence, et quand ils sont remuants comme l'était celui-ci, il ne

fait pas bon être leur voisin ; ils empiètent à chaque instant sur vous. Ils sont toujours prêts à étendre la main et à confisquer sans remords ni scrupule la vigne de Naboth, pour peu qu'elle soit à leur convenance. Aussi, quand M. Janet plaide pour la moralité de M. Cousin, il est à côté : il déplace la question, et il ne prouve rien en disant qu'il n'a eu qu'à se louer du maître : lui, en effet, ne lui faisait pas concurrence, il était plus ou moins son disciple. Mais dès qu'on ne l'était pas et qu'on croissait en dehors de lui, dès qu'on suivait sa ligne avec indépendance et sitôt que cette ligne menaçait de croiser celle de M. Cousin ou même s'en rapprochait seulement, oh ! alors, gare aux coups de coude ! il n'y mettait nulle délicatesse, et quand on se permettait de lui faire observer qu'il n'était pas tout à fait dans son droit, il avait sa réponse toute prête, et il la fit un jour le plus effrontément du monde au nez d'un plaignant : « *Mon droit,* lui dit-il, *c'est ma passion.* » — Et plus gaiement (car il y mettait aussi de la gaieté), un jour, à quelqu'un qui voulait écrire sur un sujet dont il s'était occupé, et qui lui en faisait demander par un tiers son agrément, il répondit par un merveilleux sans-gène : « Il le peut ; maintenant ça m'est égal ; *j'aime ailleurs !* » Voilà une jolie parodie d'un mot de Corneille.

Tout cela dit, je continuerai de noter quelques souvenirs, quelques mots encore qui me reviendront çà et là, à l'occasion, et qui sont autant de traits pour la connaissance de ce grand et éloquent esprit et de ce médiocre caractère. Mais j'ai tenu à expliquer une bonne fois comment il s'est pu faire que je me sois trouvé légitimement délié envers lui des sentiments d'amitié respectueuse qui auraient gêné ma parole et retenu ma plume. Son procédé, à la longue, m'a rendu ma pleine liberté. J'ai bien osé écrire la vérité sur l'auteur du *Génie du Christianisme :* pourquoi ne la dirais-je pas sur l'auteur du *Beau,*

du *Bien* et du *Vrai?* Voyons les hommes par l'endroit et par l'envers. Sachons ce que leur morale pratique confère ou retire d'autorité aux doctrines que célèbre et professe avec éclat leur talent. Or, jamais M. Cousin n'a fait consister sa morale à réfréner sa passion principale et actuelle : il n'a été sobre que des choses qu'il ne désirait pas.

XLII

Le La Rochefoucauld est vrai presque partout où on l'examine, partout où il est donné de pénétrer : les moralistes les plus consommés en viennent à juger comme lui après avoir bien connu l'homme : toujours et partout, regardez-y bien, on est dans l'intérêt, dans la vanité, dans l'amour de soi, quelles que soient les formes généreuses qu'affectent nos passions. Il n'y a que lorsqu'on entre par le cœur dans l'ordre chrétien, dans l'ordre de charité et de Jésus-Christ, qu'on sort du La Rochefoucauld ; il n'y a que le christianisme qui *renverse* l'homme : et encore il reste à savoir si ce renversement n'est pas lui-même une dernière forme, la plus subtile de toutes, le dernier tour de force et la *sublimité* de l'amour de soi. La Rochefoucauld, dans une page célèbre, la plus longue qu'il ait écrite, le prétend et m'a bien l'air de le prouver.

XLIII

La Rochefoucauld a contre lui tous les philosophes grandioses : il a osé mettre le doigt sur le grand ressort du joujou humain, et on ne le lui pardonne pas.

Il a aussi contre lui les hommes de gouvernement et d'action ; mais la seule objection de ces derniers se réduit à ceci : « Pourquoi, diantre ! aller mettre le doigt sur le ressort ? laissez-le plutôt jouer sans le dire, et surtout laissez-nous en jouer. »

— Pour bien entendre La Rochefoucauld, il faut se dire que l'amour-propre, dans ses replis de protée et ses métamorphoses, prend parfois des formes sublimes.

XLIV

M. Royer-Collard disait : « Guizot un homme d'État ! c'est une surface d'homme d'Etat ! »

Et encore : « Ses gestes excèdent sa parole, et ses paroles sa pensée... S'il fait par hasard de la grande politique à la tribune, soyez sûr qu'il n'en fait que de la petite dans le cabinet. »

XLV

Tout ce qu'écrit M. Guizot est ferme et spécieux, d'une médiocrité élevée. Cela lui coule de source. Nul effort : c'est son niveau. Mais ne lui demandez pas davantage : ni profondeur, ni originalité vive, ni vérité neuve, etc. — La flamme manque à ses écrits, même dans les meilleures pages : il ne l'a eue que par la contradiction, à la tribune et dans le feu de l'action oratoire.

— Je me plais à recueillir l'opinion de ces hommes qui se connaissent si bien, et à les surprendre se jugeant les uns les autres. Ainsi Villemain spirituel et malin, parlant un jour de Guizot dont le style, quand il écrivait autrefois, manquait de couleur et d'éclat, et qui n'y est arrivé que graduellement par la chaleur qu'il apportait dans sa parole publique, disait : « Je l'ai vu ardent, bien passionné dans ces luttes de tribune. Il me faisait l'effet de Robinson Crusoë lorsqu'il veut faire des vases de terre à l'épreuve du feu, et qu'il s'aperçoit tout à coup que le vernis leur est venu à force de chaleur, par la fonte du gravier qui était mêlé à l'argile et qui a sué à travers les pores : c'est ainsi qu'un jour le vernis s'est trouvé venu à son style et à sa parole par l'excès de

chaleur qu'il y mettait. » — En effet, en 1829, on disait du style de Guizot qu'il était *pâteux*.

XLVI

Aujourd'hui 13 septembre 1846, j'ai achevé la lecture des Lettres de Rancé, et j'ai traduit une idylle (la quatrième) de Théocrite. Croisons nos plaisirs.

XLVII

Quand je vois combien la plupart de ceux qu'on appelle savants sont peu propres à pénétrer la vie du présent, je me demande si ce qu'ils nous disent du passé, est quelque chose de réel.

Niebuhr, lisant à Bonn le discours de Sauzet dans le procès des ministres, Polignac, Peyronnet, Chantelauze, etc., disait à un ami : « Ce M. Sauzet est un homme d'une haute portée... » Ainsi jugent ces grands historiens, de près et à bout portant. Transposez la bévue, substituez à un individu une *gens romana*, prolongez la déviation de lunette jusqu'à Tarquin l'ancien, et vous aurez quelque grande découverte, toute neuve, et d'autant plus sûre que nul, à cette limite, ne la pourra contredire.

XLVIII

M. Thiers sait tout, parle de tout, tranche sur tout. Il vous dira à la fois de quel côté du Rhin doit naître le prochain grand homme, et combien il y a de clous dans un canon. Voilà les défauts : il faut dire le bien. Thiers est l'esprit le plus net, le plus vif, le plus curieux, le plus agile, le plus perpétuellement en fraîcheur et comme en belle humeur de connaître et de dire. Quand il expose, il n'est pas seulement clair, il est lucide. (1841.)

XLIX

Il peut se faire de grandes choses de nos jours, de grandes découvertes par exemple, de grandes entreprises; mais cela ne donne pas à notre époque de la grandeur. La grandeur est surtout dans le point de départ, dans le mobile, dans la pensée. En 89 on faisait tout pour la patrie et pour l'humanité; sous l'Empire, on faisait tout pour la gloire : c'étaient là des sources de grandeur. De nos jours, même quand les résultats semblent grands, ils ne se produisent que dans une vue d'intérêt, et ils se rattachent à une spéculation. C'est là le cachet de notre temps.

L

La vanité de ce temps-ci a un caractère à elle, qui la distingue de la vanité des époques précédentes : elle se combine avec l'*utilité*. Autrefois un homme de lettres était vain, il pouvait l'être jusqu'à la folie. Aujourd'hui, tout fou qu'il puisse être, il songe à son gain à travers sa vanité. L'autre jour, dans un journal, on annonçait qu'un mariage venait d'unir deux personnages étrangers illustres par leur naissance; la femme descendait, je ne sais à quel degré, de la reine Marie Leckzinska, et l'homme avait aussi je ne sais quelle descendance ou parenté royale; puis tout aussitôt on ajoutait : « M. de Balzac était l'un des témoins de ce mariage. » C'est bien, voilà un romancier qui se décrasse, me disais-je; il a la vanité aristocratique, il va chercher ses rois en Bohême, rien de plus innocent. — Mais, en retournant la feuille du journal, je vis en grosses lettres aux annonces la mise en vente de la *Comédie humaine de M. de Balzac,* etc. Ainsi la nouvelle pompeuse n'était qu'une

réclame. Elle poussait à la vente. — O vanité sordide! c'est bien celle de notre temps.

LI

On peut unir certaines qualités estimables ou même éminentes d'esprit ou d'action, la dialectique, l'art de la guerre, le technique dans les divers arts, etc., avec une absence complète de tact et de sentiment des relations humaines. On peut avoir son talent et sa valeur spéciale, et n'être pas moins fâcheux, insolent, grossier, choquant pour les autres, un *animal* en un mot dans la vraie acception, comme tant d'animaux (témoin le castor) qui ont aussi leur talent. Il faudrait à cette espèce d'hommes dans le lieu, dans le cabinet ou l'atelier où ils vaquent à leur talent, une porte de sortie qui donnât, non sur le salon, mais sur l'écurie. On peut s'en servir comme outils, on doit se garer d'eux comme personnes.

LII

L'histoire (même littéraire) transmise est presque toujours factice : à nous de briser la glace, pour retrouver le courant.

LIII

Le Saint-Simonisme que j'ai vu de près et par les coulisses m'a beaucoup servi à comprendre l'origine des religions avec leurs diverses crises, et même (j'en demande bien pardon) Port-Royal et le christianisme. Ainsi pour les expériences physiques : vous faites des mélanges dans un matras, et cela aide à comprendre les météores.

LIV

Chaque époque a sa passion, sa maladie; il est bon

que les jeunes gens l'aient : on a sa petite vérole dont on reste plus ou moins gravé, et puis c'est fini. Le pire est de vivre en un temps qui n'a pas sa maladie nette, sa passion. On cherche, on étouffe : le bouton franc ne peut sortir. Exemple : ce pauvre F....., venu entre le libéralisme, le romantisme et l'humanitarisme, n'a jamais pu choisir ni se dépêtrer : il a eu et il a encore ses trois petites véroles en une, permanentes et confluentes.

LV

« M. Royer-Collard n'a rien de ce temps-ci, disait-on ; tour de pensée et langage, il est tout d'une autre époque ! » — Pardon ! M. Royer-Collard, tout comme M. Ingres, est encore de ce temps-ci, ne serait-ce que par le soin perpétuel de s'en garantir. Leur style, à eux deux, est *marqué*. Nicole ou Raphaël autrefois y allaient plus uniment. On touche encore à son temps, et très fort, même quand on le repousse.

LVI

M. Molé me faisait remarquer que si Thiers était distingué en conversation, il manquait d'élévation en écrivant, et que sitôt qu'il voulait y viser, il tombait dans le commun. Et voilà que l'autre jour, chez Thiers, comme on causait de M. Molé, on se mit à remarquer que, s'il avait la conversation distinguée, il devenait aisément commun dans sa parole publique et dans ses discours de tribune. C'est ainsi que les hommes se contre-jugent réciproquement, et peut-être que les deux jugements sont vrais, si l'on entend, par le commun de M. Molé, un certain *commun élégant*.

LVII

Continuons de nous donner cette vue : les rivaux jugés par les rivaux.

Thiers dit de M. Guizot : « Guizot est un grand orateur, un grand homme de tribune... Mais n'allez pas vous étonner ! en politique Guizot est *bête*. » Cela veut dire que comme homme d'Etat, comme ministre, Guizot manque d'idées, et c'est juste.

En revanche, Guizot dit de Thiers qui voit de loin et qui de près s'engoue et n'y voit goutte : « Mon cher, vous devinez et vous ne voyez pas. »

LVIII

La Bruyère dit qu'il admire combien l'homme est cruel pour l'homme. Hier, j'ai dîné chez Mme de Boigne à Châtenay ; il y avait MM. Pasquier, Decazes, d'Argout, Dumon, etc. ; Mme de Boigne a demandé ce que devenait M. de Cubières (1). Quelqu'un a raconté qu'il était dans sa terre, qu'il avait demandé un *port d'armes*, un *permis de chasse*, et qu'on le lui avait refusé. Mme Decazes fit seule entendre une sorte de parole de pitié qui ne trouva point d'écho. On trouva tout simple que cet homme, ancien général, ancien ministre de la guerre, ne pût pas même porter un fusil pour chasser dans son parc. M. de Cubières, autrefois, était de presque tous ces dîners du dimanche à Châtenay avec ces mêmes hommes ; et tous ces hommes-là sont modérés, obligeants et d'une grande douceur de civilisation (1847).

LIX

Cousin a une éloquence qui fait qu'on lui pardonne toujours tout, dès qu'on l'entend ; en revenant de dîner chez Thiers (31 octobre 1847), il me dit, au milieu d'un torrent de choses vives et justes, ces quelques mots que je retiens :

(1) L'ancien ministre, condamné avec M. Teste par la Cour des Pairs.

« Guizot a compris son rôle ; c'est un admirable *metteur en œuvre ;* il *s'est collé au roi* et il dure.

« Que manque-t-il à Thiers, à ce *lierre incomparable* que nous quittons? Un chêne auquel il s'attache. Tant qu'il n'aura pas trouvé ce chêne-là, tous les vents l'agiteront. C'est un grand orateur politique, ce n'est pas un homme d'Etat.

« Guizot se perd par la stérilité, et Thiers par l'abondance. »

— « Ce que c'est que de durer, disait-il encore ; voyez M. Pasquier ! S'il était mort il y a vingt-cinq ans, il aurait laissé la réputation d'un homme du monde lancé dans la politique, d'un *Martignac en second*, sachant parler en public deux heures de suite et tenir une assemblée sans conclure, flexible, assez intrigant, libertin, avec deux ou trois actes fâcheux ou ridicules dans sa vie (l'affaire Malet par exemple). Mais le voilà qui vit, qui survit ; après 1830, incertain, craignant, n'osant ni donner de l'avant comme M. de Broglie, ni se tenir dans la nuance Mortemart, embarrassé de ce qu'il dirait, il accepte la présidence de la Chambre des Pairs comme moyen de ne pas parler, comme expédient. Tant que l'émeute gronde, il tremble. L'ordre renaît, c'est alors qu'il retrouve toute sa valeur ; son jugement excellent, n'étant plus troublé par la peur ni traversé par l'intérêt, s'applique aux choses avec calme, avec étendue et lucidité ; son caractère obligeant fait merveille. Retranché dans sa dignité inamovible, il est le *médiateur* entre les partis, avec physionomie ministérielle, mais bienveillant pour tous. Juge, il est l'âme des procès, des commissions ; il prend sur lui la responsabilité du premier avis qu'il donne toujours excellent. Enfin, à cette heure, si l'on demande quel est l'homme de France qui jouit de plus de considération, on répondra : « C'est le chancelier. »

Tous ces jugements de Cousin, je ne les donne ici qu'*ad referendum* et sous toutes réserves ; mais comme ils sont spirituellement donnés, et avec feu, avec jeu et action !

LX

Cousin montrait sa bibliothèque à quelqu'un : « Fleury à côté de Bossuet ! s'écria-t-il ; et pourtant quelle distance ! mais il n'y a rien entre deux (1). » Quel parfait jugement et qui caractérise Fleury ! Cousin est plein de ces mots qui sont justes à la volée.

LXI

Cousin a du mime, du comédien en lui.

Lamartine, un jour, après avoir été témoin de la mimique de Cousin, dit : « Il y a du Bergamasque dans cet homme-là. » — Pas mal pour quelqu'un à qui l'on a contesté tout sens critique.

LXII

Décembre 1847. — Ce qui vient de se passer en Suisse contre les Jésuites montre bien à nu, dans un exemple brut, comment procède la *justice sociale*. C'est souvent au moyen d'injustices particulières qu'elle va à son but, c'est sur des débris qu'elle se fonde. Il y a là aussi des voies d'*expropriation* pour cause d'utilité publique : sans quoi les vieilles idées, comme les vieilles masures, demeureraient toujours et gêneraient la route. Car il est des esprits si paresseux et si immobiles qu'ils ne feraient pas d'eux-mêmes un pas, quand ils vivraient une éternité. Si un beau jour quelque empereur chrétien n'avait

(1) C'est le cas de rappeler le mot de Quintilien : « *Aliud proximum esse, aliud secundum.* »

pas abattu de vive force le reste d'idoles et de petits temples qui restaient debout dans les campagnes, il y aurait encore, à l'heure qu'il est, d'honnêtes gens qui adoreraient Jupiter et Cérès : *Panaque Silvanumque patrem!*... Mais quand l'idée nouvelle qui s'empare de la société s'est établie, s'est répandue et presque universalisée, il arrive qu'un matin l'immense majorité s'impatiente de voir encore debout ce qui ne vit plus à ses yeux, et alors, sans trop s'inquiéter du motif, sans prendre même la peine de colorer le prétexte, elle fait quelque *querelle d'Allemand* à ce reste de vieille opinion insolente, et quelquefois innocente, qui l'offusque et qui la gêne. De là un revers de main violent, et ces injustices de détail dont souffrent de près et saignent les cœurs honnêtes. La force sociale, dans ces sortes de remuements, est sourde ; elle agit comme ferait une loi physique. Chaque crise sociale, comme chaque Époque de la Nature, n'enfante qu'en détruisant. Il y a, tant que dure la transition, des interrègnes et des suspensions de la justice ordinaire ; cette justice, telle que l'entendent les cœurs réglés, ne recommence à être écoutée qu'au sein d'un même régime, et dans les limites de sa durée. — Ne pas comprendre ces choses, c'est n'avoir jamais porté son regard hors de la vallée où l'on vit.

LXIII

Thiers cause avec verve de la littérature du dix-septième siècle (12 décembre 1847); il met au-dessus de tout, Bossuet, Molière et Racine ; La Fontaine après, mais fort au-dessous ; Mme de Sévigné à un très haut rang près d'eux ; mais il déclare *en baisse* Fénelon et même Corneille. On se récrie. Il parle de Corneille un peu comme il parle de Puget, comme il parle de Jean-Jacques, et le trouve déclamatoire. Il a le goût du naturel

dit-il, dès le ventre de sa mère, et l'âge n'a fait que l'y confirmer : « Quand je suis venu à Paris, j'étais bien pauvre, plus pauvre que je ne puis dire ; j'allai au *Constitutionnel* où Etienne, sur la recommandation de Manuel, me plaça, me fit faire des articles ; mon premier article fit quelque bruit ; le lendemain on m'appointa, on me donna plus qu'aux autres ; ce qui me fit là bien des ennemis. Léon Thiessé ne me l'a jamais pardonné que quand je fus devenu ministre de l'intérieur et qu'il était préfet. Eh bien ! Tissot, qui était alors une autorité, s'avisa, tout classique qu'il était, de dire je ne sais quoi sur *Esther ;* je le relançai si vertement, moi nouveau venu, qu'il en fit deux jours après un article au *Constitutionnel*, sur la *Jeunesse du jour*. C'était notre conversation qui lui en fournit le sujet. — Je fus présenté au baron Louis ; tout d'abord il me parla de la liberté du commerce ; j'arrivais tellement avec les idées que j'ai eues depuis, que je bataillai à l'instant ; je ne le traitai pas comme j'avais traité Tissot, parce qu'il était un autre homme et un lion à se défendre, mais je bataillai bravement et tant que je pus. Tel j'étais dès mon arrivée, et ces idées que la nature m'avait données toutes faites, l'âge n'a fait que me les confirmer chaque jour. »

En parlant de Corneille, il demande pardon à son ami Cousin qui vient de sortir : « ... Mais mon ami Cousin, ajoute-t-il, dit souvent bien des folies ; *il ferme les yeux, et il s'imagine qu'il voit des statues.* »

Au reste, ces opinions exprimées par Thiers ne sont curieuses et ne font autorité que pour témoigner de sa propre nature. Ces esprits si fertiles et si en train à toute heure ne sont pas faits pour recevoir une impression impartiale des autres ; ils ne les goûtent qu'autant qu'ils y rencontrent leurs idées personnelles, et ils repoussent tout ce qui s'en éloigne. A aucun moment, ils ne sont

assez vacants et assez au repos pour se laisser faire et pour ne pas secouer la balance.

Thiers ne goûte ni Corneille, ni Jean-Jacques, ni Mme de Staël : un jour il disait en riant : « Enfin j'aime tant le naturel, qu'il n'est pas jusqu'à ce *plat* de Dupin à qui je ne pardonne toujours toutes les fois que je le vois, parce qu'il est naturel. »

LXIV

Il ne faut pas avoir le talent trop empressé quand on critique ; autrement dès que l'on commence à lire quelque chose, voilà le talent qui part, qui se jette à la traverse, et l'on n'a pas fini de juger.

LXV

Les amis jugés par les amis. — Au sortir d'une conférence de l'abbé Lacordaire, M. de Montalembert disait : « Quand on vient d'entendre ces choses, on sent le besoin de réciter son *Credo* !

Après avoir entendu un discours de M. de Montalembert, l'abbé Lacordaire disait : « Cet homme sera donc toujours le disciple de quelqu'un ! »

LXVI

Ceux qui, en tout sujet, ont par l'éloquence une grande route toujours ouverte, se croient dispensés de fouiller le pays.

LXVII

Ceux qui ont le don de la parole et qui sont orateurs ont en main un grand instrument de charlatanisme : heureux s'ils n'en abusent pas !

LXVIII

Il a manqué à Rachel d'avoir pour vis-à-vis un homme, un grand talent d'acteur, un Talma. La nature avait peut-être moins fait d'abord pour Talma que pour Rachel. Elle, elle s'est déclarée d'emblée et du premier jour : lui, il lui a fallu des années pour mûrir et se former. Mais aussi il avait bien autrement de sérieux et de moralité comme artiste ; toujours occupé de son art, y ramenant tout, s'y perfectionnant par l'usage du monde et par le commerce des grands hommes. C'est ainsi qu'il est allé grandissant jusqu'à la fin et plus beau que jamais dans ses derniers rôles, fussent-ils de pièces secondaires et de poètes médiocres : il les achevait et les accomplissait. Quant à Rachel, elle n'a jamais été mieux que dans sa première manière et pendant les toutes premières années. Bientôt la femme nuisit en elle à l'artiste : je veux dire que son genre de vie, au lieu d'aider à son talent, y nuisit. Sa fureur de plaisirs lui retirait de ses forces. C'était un Alfred de Musset dans son genre. Elle se tua en dehors de son art : les facultés physiques, excepté aux beaux et sublimes endroits, la trahissaient dans la continuité du rôle. Elle manquait aussi de ce que j'appelle la moralité d'artiste et qu'avait à un si haut degré Talma. Elle savait trop bien qu'elle jouait la comédie. En rentrant de chanter *la Marseillaise* avec un si saisissant effet, elle disait dans la coulisse : « La farce est jouée. » La nature de Talma était autrement probe : il vivait dans ses personnages, et aussi l'impression qu'il a laissée chez tous ceux qui l'ont vu est-elle autrement profonde et d'un ordre plus historique (si je puis dire) que les prodiges passagers de Rachel.

— Talma tirait parti de tout pour son art ; en toute situation, il observait la nature. Lorsqu'on exécuta les

quatre sergents de la Rochelle, il habitait Brunoy et y venait de Paris presque tous les jours. La famille Duveyrier habitait alors ce qu'on appelait le petit château ; Talma passait devant, quand il revenait de Paris. Il y entra ce jour-là. On était dans l'attente après le jugement ; c'était la préoccupation universelle. Dès que Talma entra, M. Duveyrier père lui demanda : « Eh bien ! les *quatre* de la Rochelle ? » — « Exécutés d'hier, » répondit Talma. Une grande tristesse s'empara de toutes les personnes présentes ; la conversation n'alla plus que par monosyllabes : on était sérieusement patriote en ce temps-là. Tout d'un coup, Talma, se levant et sortant sans dire adieu, se retourna au seuil de la porte et lança de son verbe le plus tragique ces admirables vers du rôle d'Auguste qu'il étudiait pour le moment et qu'il s'apprêtait à représenter : il y donna l'accent le plus actuel, le plus pénétré, s'inspirant du sentiment de la situation même et faisant de cette noble emphase cornélienne, la plus saisissante des réalités :

Mais quoi ! toujours du sang et toujours des supplices :
Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile :
Une tête coupée en fait renaître mille ;
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits et non plus assurés.

Et il sortit sans dire un mot de plus.

LXIX

Renouveler les choses connues, vulgariser les choses neuves : un bon programme pour un critique.

LXX

Exprimer ce que nul n'avait encore exprimé et ce que

nul autre que nous ne pourrait rendre, c'est là, selon moi, l'objet et la fin de tout écrivain original.

Avec cela on n'a pas besoin d'avoir toutes sortes de lecteurs, mais seulement des lecteurs qui vous sentent et vous goûtent : les autres n'ont que faire de vous.

LXXI

Il y a une infection de goût qui n'est pas compatible avec la droiture et l'honnêteté de l'âme.

LXXII

Fontenelle trouvait que cette admirable Eglogue de Virgile (*Silène*) était *bizarre*. Oh! que c'est bien cela! Ce jugement de Fontenelle a été contesté par les classiques, mais qui ne le faisaient que par admiration convenue et sans rien sentir en ceci de la portée de leur culte. Et, en effet, toute la calamité de la poésie française, tout son dénùment d'art est dans ce mot de Fontenelle qui est bien le mot d'un Français. Nous autres dits romantiques, ce brave André Chénier en tête, nous avons essayé de pratiquer cette grande manière d'art, selon nos forces, et nous sommes restés aux yeux du grand nombre *bizarres*. Courage, courage pourtant, et nous vivrons!

LXXIII

Tout individu, à côté de l'époque dont il est contemporain, et en tant qu'il s'en détache pour la considérer, me fait l'effet d'être sur un petit rivage le long d'un grand fleuve. Le fleuve roule d'un cours vaste et continu. Une fois sortis de la première enfance, nous courons le long de notre petit rivage dans le même sens que le grand fleuve, et plus vite que lui : nous le devançons. Plus tard, la jeunesse se faisant sérieuse, nous courons

encore, mais de manière à ne le devancer que de peu : nous l'accompagnons. Puis notre pas insensiblement se lasse, notre petit rivage se rétrécit, le grand fleuve coule toujours, et à un moment, sans que nous puissions le suivre, il emporte avec lui la flottille des navires, de plus en plus nombreux, que nous voyons avec étonnement s'éloigner et qui peu à peu nous fuit.

LXXIV

Chaque génération littéraire ne date naturellement que d'elle-même. On ne commence à regarder à sa montre que du moment où l'on prend la file. On ne fait commencer le bal que du moment où l'on entre dans la danse.

Pour celui qui a vingt ans ce jour-là, les *Tristesses d'Olympio* feront l'effet du *Lac* de Lamartine.

Il faut bien de la fermeté et de l'étendue dans l'esprit pour que le jugement triomphe de ces impressions.

LXXV

Qu'est-ce que la vérité? — Nous sommes de pauvres esquifs qui ramons sur la mer sans fin. Nous montrons quelque reflet de lumière sur la vague brisée, et nous disons : *C'est la vérité.*

LXXVI

Le bonheur moral et la vérité sous trois formes : Platon au Sunium (l'humanité un jour de jeunesse et de soleil). — Lucrèce et Épicure sur le promontoire de la sagesse (un grand naufrage dont, tôt ou tard, on fera soi-même partie) : *Edita doctrina*, etc. — Saint Paul ou Jésus, le sermon sur la montagne (circoncision des cœurs. — médiocrité de la forme, beauté rentrée et du

fond). — Une quatrième forme, le scepticisme qui comprend tout, qui se métamorphose tour à tour en chacun, et qui conçoit la pensée humaine comme le rêve de tout et comme créant l'objet de son rêve (Montaigne, Hume)...

LXXVII

(Du temps que j'étais bibliothécaire.) — A la Mazarine, j'ai sous les yeux deux sortes d'objets qui me font continuellement l'effet d'un *memento mori :* cette multitude de livres morts et qu'on ne lit plus, vrai cimetière qui nous attend; et cet énorme globe terrestre où l'Europe et la France font une mine si chétive en regard de ces immenses espaces de l'Afrique et de l'Asie, et de cette bien plus immense étendue d'eau qui couvre presque tout un hémisphère. De mon fauteuil, je vois tout cela, et je tourne une page de plus de mon Gabriel Naudé. (1841)

LXXVIII

Chaque étude en elle-même, pour peu qu'on y entre un peu avant, est infinie, *innombrable.*

L'humanité passe son temps à détruire, à raser le passé, à tâcher de l'abolir; puis, quand on en est bien loin et qu'il est trop tard, à tâcher de le retrouver, de le déterrer et à vouloir s'en ressouvenir. Les moindres débris, les moindres bribes qu'elle en ressaisit la transportent. La difficulté fait le mérite.

LXXIX

Vous qui êtes appelé à écrire sur l'art, rappelez-vous ceci :

La vie humaine, la vie sociale a existé sous toutes

sortes de formes au complet et avec son charme : quand elle s'est évanouie, rien n'est si difficile que de la ressaisir. Mais gardons-nous de la nier.

LXXX

Je disais autrefois : Génin me raille pour n'avoir pas dit assez de bien de Condorcet, et Veuillot m'insulte pour n'avoir pas dit assez de bien de Bonald : allons, j'ai chance d'être dans le vrai : *inter utrumque tene.*

M. Veuillot se prend encore à m'attaquer : c'est bon signe.

J'ai eu très peu de relations avec M. Veuillot. Un jour, ayant eu l'occasion de lui procurer quelques lettres inédites du comte Joseph de Maistre pour une édition qu'il préparait, le libraire Vaton me fit dîner avec lui, et je trouvai un homme d'une grande douceur apparente et avec tous les dehors de la politesse. Une autre fois, je le rencontrai chez M. Bonnetti à la suite d'un dîner où l'on avait réuni l'abbé Gerbet, non encore évêque, l'abbé de Cazalès, etc. Sur ces entrefaites, comme il m'arriva d'écrire sur M. de Bonald un article fort respectueux d'ailleurs, mais qui parut à M. Veuillot non seulement insuffisant, mais attentatoire pour l'un de ses saints, il me fit une algarade dans son journal ; il m'en fit une autre aussi à propos de Rabelais que j'avais eu le tort, en revanche, de trop admirer. Bien plus tard, commençant dans le *Constitutionnel* la série des *Nouveaux Lundis,* j'avais cru pouvoir m'occuper de M. Veuillot, alors sans journal et mis à pied, comme on dit. Je ne lui épargnais pas les objections quant au fond des idées et aussi pour les procédés de polémique qui lui sont familiers ; mais la part faite au talent y était assez large pour qu'il parût satisfait, ou du moins il me l'écrivit. Depuis lors, nos relations étaient muettes et à distance, lorsque, à propos

des scènes du Sénat des 29 mars et 21 juin 1867, il jugea à propos de m'adresser une sorte d'encyclique (14 et 15 août) dans son journal *l'Univers*, qu'il avait ressuscité depuis peu. Je n'aurais pas lieu de trop me plaindre, car je n'y suis pas précisément insulté ; mais M. Veuillot, selon son usage, n'a pu résister à la tentation du burlesque, et il a voulu me tourner en ridicule. Pour mieux y réussir, il a supposé une mienne biographie fantastique, et j'y relève le paragraphe suivant :

« M. Sainte-Beuve a eu des peurs bleues, je veux dire *rouges*, car telle est de nos jours la couleur des belles peurs. Ce fut après février 1848. Il se crut impopulaire et s'exila. En ces passes lugubres, toute la France s'amusa un moment de son hégire à Lausanne. Il est aujourd'hui aux cimes de la popularité, et c'est surtout son courage que l'on admire, cette belle qualité française. Il craignit Caussidière et Sobrier, mais il ne craint pas Jésus-Christ. Il soutient que Jésus-Christ n'est point Dieu. Rien ne fait tant de plaisir à ceux qui n'en sont point convaincus, car ce doute ne laisse pas de les gêner en une multitude d'occasions, etc. »

J'abrège le raisonnement, et je me contenterai de faire remarquer que M. Veuillot, en ce seul passage, prouve qu'il n'a nul souci de la vérité ; car en ce qui me concerne il y a autant d'erreurs que de mots. Tous ceux qui m'ont vu en février 1848 savent quels étaient mes sentiments, et de quel air j'observais jour par jour les événements et les hommes. Je n'ai nullement quitté Paris après février. Conservateur alors à la Bibliothèque Mazarine, je m'étais promis seulement de donner ma démission, ce que j'ai mis à exécution quelques mois après, afin de ne point rester fonctionnaire sous un régime qui m'avait paru, dans une circonstance personnelle, assez peu aimable et ne présentant point de garantie. J'ai refusé les réparations que ce régime m'offrait, comme par exemple d'aller, en compagnie de mon ami Ampère, faire des examens en

province pour l'Ecole administrative, fondée au Collège de France : j'ai jugé plus digne de me passer de ces témoignages publics de confiance. Il est absurde de dire que je suis allé à Lausanne professer en cette année 48; et une pareille bévue trahit une entière ignorance, au moment même où l'on se pique d'esquisser ma biographie. C'est en 1837, c'est-à-dire *onze* années auparavant que je suis allé à Lausanne faire un cours sur *Port-Royal*. *Toute la France* (qui avait d'ailleurs bien autre chose à faire que de penser à moi) n'a donc pu *s'amuser*, en 1848, de mon *hégire* à Lausanne. Ce n'est qu'au mois d'octobre suivant, c'est-à-dire plus de six mois après le 24 février, et sous le régime relativement fort pacifié du général Cavaignac, que j'ai accepté ou même sollicité, pour vivre de ma littérature, une place de professeur à l'Université de Liège. Un homme délicat, s'il daignait entrer dans les motifs qui me déterminèrent, trouverait sujet à me féliciter plutôt qu'à rire : mais M. Veuillot a un grand fonds de gaieté. Comment veut-il, toutefois, nous persuader qu'il a examiné en conscience, qu'il a scruté et contrôlé les faits d'il y a dix-huit cents ans, qui concernent la biographie de Jean, Pierre ou Paul, ou même de Jésus, et que la créance qu'il y attache a quelque valeur, quand on le voit se méprendre si grossièrement sur une biographie d'hier, là où il suffisait d'interroger le premier témoin à sa portée? Et qu'il ne dise pas que la biographie d'un apôtre ou d'un homme-Dieu ne saurait se comparer à celle d'un homme de nos jours. *L'amour de la vérité est un*, et celui qui ment sans vergogne pour mieux faire ses gorges chaudes aux dépens d'un honnête homme, son contemporain, nous montre qu'il ne doit pas être bien scrupuleux, ni difficile en preuves, quand il s'agit de ses saints et oracles dans le passé.

LXXXI

Il n'existe pas proprement de biographie pour un homme de lettres, tant qu'il n'a pas été un homme public : sa biographie n'est guère que la bibliographie complète de ses ouvrages, et c'est ensuite l'affaire du critique-peintre d'y retrouver l'âme, la personne morale. Il est quelque points, cependant, que je tiendrais à bien établir, en ce qui touche surtout l'origine de mes relations avec les écrivains célèbres de ce temps. Dans l'ouvrage, d'ailleurs exact et bienveillant, qui a pour titre : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* il est dit :

« En octobre 1826, M. Victor Hugo publia une réimpression de ses premières *Odes*, augmentée d'Odes nouvelles et de *Ballades*, avec une préface qui arborait résolûment le drapeau de la liberté littéraire. Les partisans des règles établies se jetèrent avec violence sur la préface et sur les vers, qui eurent aussi leurs partisans, moins nombreux, mais aussi énergiques.

« Il y avait alors un journal auquel le nom de ses rédacteurs, MM. Guizot (1), Dubois, Jouffroy, Cousin, etc., donnait une certaine importance, surtout dans les salons. *Le Globe*, universitaire et gourmé, avait pour les novateurs une sorte de bienveillance protectrice. Il s'interposait entre les combattants, enseignant le progrès à droite et la modération à gauche. M. Dubois fit un article plus chaleureux que l'auteur ne l'avait attendu, et presque enthousiaste de l'Ode intitulée *les Deux Iles*.

« M. Victor Hugo ne fermait jamais sa porte, même pendant ses repas. Un matin, il déjeunait, quand la domestique annonça M. Sainte-Beuve. Elle introduisit un jeune homme qui se présenta comme voisin et comme rédacteur d'un journal ami : il demeurait rue Notre-Dame-des-Champs, et il écrivait dans *le Globe*. *Le Globe* ne s'en tiendrait pas, dit-il, à un seul article sur *Cromwell* : c'était lui-même qui ferait les autres. Il avait demandé à s'en charger, redoutant un retour de M. Dubois, qui

(1) M. Guizot n'a jamais été un des rédacteurs du *Globe* ; il n'y était que par ses amis.

n'était pas tous les jours d'une humeur si admirative et qui redeviendrait bien vite professeur. L'entrevue fut fort agréable, et l'on se promit de se revoir, ce qui était d'autant plus facile que M. Victor Hugo allait se rapprocher encore de son critique et loger lui-même rue Notre-Dame-des-Champs. »

Tout ceci n'est point parfaitement exact, et voici comment les choses se sont passées. J'écrivais au *Globe* dès l'origine (1824), mais je ne commençai à y faire des articles qui pouvaient mériter quelque attention que dans le courant de 1826. M. Dubois, mon ancien professeur et le directeur du journal, ne m'y employait d'abord et ne m'y appliquait qu'à de petits articles, comme un élève : ces moindres articles de moi étant signés des initiales S.-B., il serait facile à tout biographe d'y suivre mes tâtonnements, et, si l'on veut, mes progrès. Un certain jour M. Dubois me dit : « Maintenant vous savez écrire, et vous possédez votre instrument. » C'est vers ce temps-là (le 8 juillet 1826) que je rendis compte du *Cinq-Mars* de M. de Vigny, dont le côté historique si faux m'avait choqué, bien que je n'eusse point méconnu le talent de quelques scènes romanesques ; mais je ne m'y étais pas laissé séduire. Un matin que j'allais voir M. Dubois, il me montra sur sa table les deux volumes d'*Odes et Ballades* qu'il venait de recevoir et dont il me proposa de rendre compte : « C'est de ce jeune barbare, dit-il, Victor Hugo, qui a du talent, et qui de plus est intéressant par sa vie, par son caractère ; je le connais et je le rencontre quelquefois. » J'emportai les volumes, et quelques jours après je vins lire à M. Dubois mon article, en lui disant que je n'avais pas trouvé l'auteur si barbare. L'article parut dans *le Globe* du 2 janvier 1827, et c'est même à cette occasion que Gœthe, qui recevait *le Globe*, disait, le jeudi soir 4 janvier, à Eckermann, qui l'a noté dans son Journal : « Victor Hugo est un vrai talent sur lequel la littérature allemande a exercé de l'influence. Sa jeunesse poétique a été malheureusement amoindrie

par le pédantisme du parti classique, mais maintenant le voilà qui a *le Globe* pour lui : il a donc partie gagnée. » Victor Hugo, étant allé remercier M. Dubois, sut de lui mon nom, mon adresse, et vint pour me voir sans me rencontrer. Le hasard voulait que je demeurasse, sans le savoir, porte à porte avec lui : il habitait alors rue de Vaugirard, au n° 90, et moi je demeurais avec ma mère même rue, au n° 94. Au vu de sa carte, je me promis bien de lui rendre sa visite, ce que je m'empressai de faire le lendemain matin à l'heure du déjeuner. L'entrevue fut fort agréable en effet, mais il n'est pas exact de dire que je sois venu lui offrir de mettre *le Globe* à sa disposition. Cela n'eût point été en mon pouvoir, et d'ailleurs, dès ma jeunesse, j'avais toujours compris la critique autrement. Je ne me suis jamais offert ; j'ai attendu qu'on vînt à moi. Il ne put être question non plus, dans cette visite, d'articles à faire sur le *Cromwell* qui n'avait point paru, et dont je n'entendis une lecture que quelque temps après. Mais ce qui est très vrai, c'est qu'à dater de ce jour, commença mon initiation à l'école romantique des poètes. J'y étais assez antipathique jusque-là à cause du royalisme et de la mysticité que je ne partageais pas. Les quelques vers que j'avais faits étaient de sentiment tout intime, avec des inexpériences de forme et de style. Je les avais gardés pour moi seul, ne sentant aucun juge véritable auprès de moi. La conversation de Victor Hugo m'ouvrit des jours sur l'art et me révéla aussi les secrets du métier, le *doigté*, si je puis dire, de la nouvelle méthode. Il eut bientôt mes confidences. Un heureux hasard fit encore que, quittant la rue de Vaugirard le printemps suivant, j'allai demeurer rue Notre-Dame-des-Champs au n° 19, en même temps que Victor Hugo, quittant sa rue de Vaugirard, venait également se loger en cette même rue, alors toute champêtre, au n° 11. Les relations du voisinage se changèrent vite en intimité, et chaque jour, depuis lors, je me sen-

tais dériver, sans m'en défendre, de cette côte un peu sévère et sourcilleuse du *Globe*, vers l'île enchantée de la Poésie.

LXXXII

Tout en étant du groupe romantique le plus étroit, je n'abandonnai point tout à fait, de 1828 à 1830, la collaboration du *Globe* ; j'en étais moins fréquemment ; j'avais bien quelquefois maille à partir avec mon ancien maître, M. Dubois, on me croyait bien un peu fou par moments, ou du moins très engoué : on se le disait quand j'avais le dos tourné, je le savais ; je tenais bon, tout en regimbant à la rencontre ; mais malgré tout, nous avions des alliés dans la place, Leroux, Magnin ; les autres n'étaient point hostiles, et la cause romantique gagnait chaque jour. Quand la Révolution de juillet éclata, il se fit subitement un grand vide dans la rédaction. La plupart des rédacteurs, arrivant d'emblée au pouvoir ou s'en approchant, sentirent qu'ils pourraient difficilement rester journalistes, et l'idée malencontreuse d'arrêter court et de dissoudre le journal entra aussitôt dans leur esprit. Leroux et quelques autres ne furent point de cet avis, et ils me demandèrent dans cette crise le secours plus fréquent de ma plume : j'étais jeune, vif, ardent, vacant ; je ne demandais pas mieux. Pendant les trois mois qui suivirent la Révolution de juillet, je fis nombre d'articles de tout genre, mais je ne perdais point de vue la poésie et nos chers amis les poètes. C'est ainsi que dans le numéro du 19 août 1830, vingt jours après la Révolution, nous insérâmes dans *le Globe* une pièce de vers de Victor Hugo ; et dans les volumes de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, l'auteur a cru devoir citer tout au long l'article du journal qui venait à propos en aide au poète et garantissait le libéralisme de ses sentiments

auprès des générations modernes. Voici cet article du *Globe*, cet *en-tête* qui est de moi :

« La poésie s'est montrée empressée de célébrer la grandeur des derniers événements ; ils étaient faits pour inspirer tous ceux qui ont un cœur et une voix. Voici M. Victor Hugo qui se présente à son tour, avec une audace presque militaire, son patriotique amour pour une France libre et glorieuse, sa vive sympathie pour une jeunesse dont il est un des chefs éclatants : mais en même temps, par ses opinions premières, par les affections de son adolescence, qu'il a consacrées dans plus d'une ode mémorable, le poète était lié au passé qui finit, et avait à le saluer d'un adieu douloureux en s'en détachant. Il a su concilier dans une mesure parfaite les élans de son patriotisme avec ces convenances dues au malheur ; il est resté citoyen de la nouvelle France, sans rougir des souvenirs de l'ancienne ; son cœur a pu être ému, mais sa raison n'a pas fléchi : *Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.* Déjà, dans l'*Ode à la Colonne*, M. Hugo avait prouvé qu'il savait comprendre toutes les gloires de la patrie ; sa conduite, en plus d'une circonstance, avait montré aussi qu'il était fait à la pratique de la liberté : son talent vivra et grandira avec elle, et désormais un avenir illimité s'ouvre devant lui. Tandis que Chateaubriand, vieillard, abdique noblement la carrière publique, sacrifiant son reste d'avenir à l'unité d'une belle vie, il est bien que le jeune homme qui a commencé sous la même bannière continue d'aller, en dépit de certains souvenirs, et subisse sans se lasser les destinées diverses de son pays. Chacun fait ainsi ce qu'il doit, et la France, en honorant le sacrifice de l'un, agréera les travaux de l'autre. » (Suivait la pièce de vers de Victor Hugo : *A la jeune France.*)

Je suis tout fier aujourd'hui en relisant cet article : dans un détroit difficile et toujours assez périlleux à franchir, je faisais comme le pilote côtier qui donne son coup de main, et qui aide le noble vaisseau à doubler l'écueil ou à trouver la passe. Cet article nous amena des démarches du côté des amis de Chateaubriand. J'avais prononcé le mot malsonnant de *vieillard*, un peu tôt peut-être. Le monde de Mme Récamier s'alarma ; M. Lenormant vint trouver Leroux et lui dire que M. de Cha-

teaubriand n'était peut-être pas aussi décidé qu'on le disait à une retraite absolue ; que ses amis ne désespéraient pas de le faire revenir sur une détermination première. On sait la suite, et je n'ai voulu en tout ceci que revendiquer l'honneur de l'article du *Globe*, cité au tome deuxième, page 341, de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

RACINE

[Après avoir raconté l'enfance et la jeunesse de Racine, Sainte-Beuve nous le montre se faisant connaître par son ode de la *Renommée aux Muses*, puis abordant la scène, et pour son coup d'essai, donnant *la Thébaïde*.]

Jusque-là, Racine n'avait trouvé sur sa route que des protecteurs et des amis; son premier succès dramatique éveilla l'envie, et dès ce moment sa carrière fut semée d'embarras et de dégoûts, dont sa sensibilité irritable faillit plus d'une fois s'aigrir ou se décourager. La tragédie d'*Alexandre* le brouilla avec Molière et avec Corneille; avec Molière, parce qu'il lui retira l'ouvrage pour le donner à l'Hôtel de Bourgogne; avec Corneille, parce que l'illustre vieillard déclara au jeune homme, après avoir entendu sa pièce, qu'elle annonçait un grand talent pour la poésie en général, mais non pour le théâtre. Aux représentations les partisans de Corneille tâchèrent d'entraver le succès. Les uns disaient que Taxile n'était point assez honnête homme; les autres, qu'il ne méritait point sa perte; les uns, qu'Alexandre n'était point assez amoureux; les autres, qu'il ne venait sur la scène que pour parler d'amour. Lorsque parut *Andromaque*, on reprocha à Pyrrhus un reste de férocité; on l'aurait voulu plus poli, plus galant, plus achevé. C'était une

conséquence du système de Corneille, qui faisait ses héros tout d'une pièce, bons ou mauvais de pied en cap; à quoi Racine répondait fort judicieusement : « Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons ni tout à fait méchants. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciterait plus l'indignation que la pitié du spectateur, ni qu'ils soient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester. » J'insiste sur ce point, parce que la grande innovation de Racine et sa plus incontestable originalité dramatique consistent précisément dans cette réduction des personnages héroïques à des proportions plus humaines, plus naturelles, et dans cette analyse délicate des plus secrètes nuances du sentiment et de la passion. Ce qui distingue Racine, avant tout, dans la composition du style comme dans celle du drame, c'est la suite logique, la liaison ininterrompue des idées et des sentiments; c'est que chez lui tout est rempli sans vide et motivé sans réplique, et que jamais il n'y a lieu d'être surpris de ces changements brusques, de ces retours sans intermédiaire, de ces *volte-faces* subites, dont Corneille a fait souvent abus dans le jeu de ses caractères et dans la marche de ses drames. Nous sommes pourtant loin de reconnaître que, même en ceci, tout l'avantage au théâtre soit du côté de Racine; mais, lorsqu'il parut, toute la nouveauté était pour lui, et la nouveauté la mieux accommodée au goût d'une cour où se mêlaient tant de faiblesses, où rien ne brillait qu'en nuances, et

dont, pour tout dire, la chronique amoureuse, ouverte par une La Vallière, devait se clore par une Maintenon. Il resterait toujours à savoir si ce procédé attentif et curieux, employé à l'exclusion de tout autre, est dramatique dans le sens absolu du mot; et pour notre part nous ne le croyons pas : mais il suffisait, convenons-en, à la société d'alors, qui, dans son oisiveté polie, ne réclamait pas un drame plus agité, plus orageux, plus *transportant,* pour parler comme Mme de Sévigné, et qui s'en tenait volontiers à *Bérénice,* en attendant *Phèdre*, le chef-d'œuvre du genre. Cette pièce de *Bérénice* fut commandée à Racine par Madame, duchesse d'Orléans, qui soutenait à la cour les nouveaux poètes, et qui joua cette fois à Corneille le mauvais tour de le mettre aux prises, en champ-clos, avec son jeune rival. D'un autre côté, Boileau, ami fidèle et sincère, défendait Racine contre la cohue des auteurs, le relevait de ses découragements passagers, et l'excitait, à force de sévérité, à des progrès sans relâche. Ce contrôle journalier de Boileau eût été funeste assurément à un auteur de libre génie, de verve impétueuse ou de grâce nonchalante, à Molière, à La Fontaine, par exemple; il ne put être que profitable à Racine, qui, avant de connaître Boileau, et sauf quelques pointes à l'italienne, suivait déjà cette voie de correction et d'élégance continue, où celui-ci le maintint et l'affermit. Je crois donc que Boileau avait raison lorsqu'il se glorifiait d'avoir appris à Racine *à faire difficilement des vers faciles;* mais il allait un peu loin, si, comme on l'assure, il lui donnait pour précepte *de faire ordinairement le second vers avant le premier.*

Depuis *Andromaque,* qui parut en 1667, jusqu'à *Phèdre*, dont le triomphe est de 1677, dix années s'écoulèrent; on sait comment Racine les remplit. Animé par la jeunesse et l'amour de la gloire, aiguillonné à la

fois par ses admirateurs et ses envieux, il se livra tout entier au développement de son génie. Il rompit directement avec Port-Royal; et, à propos d'une attaque de Nicole contre les auteurs de théâtre, il lança une lettre piquante qui fit scandale et lui attira des représailles. A force d'attendre et de solliciter, il avait enfin obtenu un bénéfice, et le privilège de la première édition d'*Andromaque* est accordé au sieur Racine, prieur de l'Épinai. Un régulier lui disputa ce prieuré; un procès s'ensuivit, auquel personne n'entendit rien: et Racine ennuyé se désista, en se vengeant des juges par la comédie des *Plaideurs* qu'on dirait écrite par Molière, admirable farce dont la manière décèle un coin inaperçu du poète, et fait ressouvenir qu'il lisait Rabelais, Marot, même Scarron, et tenait sa place au cabaret entre Chapelle et La Fontaine. Cette vie si pleine, où, sur un grand fonds d'étude, s'ajoutaient les tracas littéraires, les visites à la cour, l'Académie à partir de 1673, et peut-être aussi, comme on l'en a soupçonné, quelques tendres faiblesses au théâtre, cette confusion de dégoûts, de plaisirs et de gloire, retint Racine jusqu'à l'âge de trente-huit ans, c'est-à-dire jusqu'en 1677, époque où il s'en dégagea pour se marier chrétiennement et se convertir.

Sans doute ses deux dernières pièces, *Iphigénie* et *Phèdre*, avaient excité contre l'auteur un redoublement d'orage : tous les auteurs sifflés, les jansénistes pamphlétaires, les grands seigneurs surannés et les débris des *précieuses*, Boyer, Leclerc, Coras, Perrin, Pradon, j'allais dire Fontenelle, Barbier-d'Aucourt, surtout dans le cas présent le duc de Nevers, Mme Des Houlières et l'Hôtel de Bouillon, s'étaient ameutés sans pudeur, et les indignes manœuvres de cette cabale avaient pu inquiéter le poète : mais enfin ses pièces avaient triomphé ; le public s'y portait et y applaudissait avec larmes ; Boileau, qui ne flattait jamais, même en amitié, décernait

au vainqueur une magnifique épître, et *bénissait* et proclamait *fortuné* le siècle qui voyait naître *ces pompeuses merveilles*. C'était donc moins que jamais pour Racine le moment de quitter la scène où retentissait son nom; il y avait lieu pour lui à l'enivrement bien plus qu'au désappointement littéraire : aussi sa résolution fut-elle tout à fait pure de ces bouderies mesquines auxquelles on a essayé de la rapporter. Depuis quelque temps, et le premier feu de l'âge, la première ferveur de l'esprit et des sens étant dissipée, le souvenir de son enfance, de ses maîtres, de sa tante religieuse à Port-Royal, avait ressaisi le cœur de Racine : et la comparaison involontaire qui s'établissait en lui entre sa paisible satisfaction d'autrefois et sa gloire présente, si amère et si troublée, ne pouvait que le ramener au regret d'une vie régulière. Cette pensée secrète qui le travaillait perce déjà dans la préface de *Phèdre*, et dut le soutenir, plus qu'on ne croit, dans l'analyse profonde qu'il fit de cette *douleur vertueuse* d'une âme qui maudit le mal et s'y livre. Son propre cœur lui expliquait celui de *Phèdre*; et si l'on suppose, comme il est assez vraisemblable, que ce qui le retenait malgré lui au théâtre était quelque attache amoureuse dont il avait peine à se dépouiller, la ressemblance devient plus intime et peut aider à faire comprendre tout ce qu'il a mis en cette circonstance de déchirant, de réellement senti et de plus particulier qu'à l'ordinaire dans les combats de cette passion. Quoi qu'il en soit, le but moral de *Phèdre* est hors de doute : le grand Arnauld ne put s'empêcher lui-même de le reconnaître, et ainsi fut presque vérifié le mot de l'auteur « qui espéroit, au moyen de cette pièce, réconcilier la « tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur « piété et par leur doctrine ». Toutefois, en s'enfonçant davantage dans ses réflexions de réforme, Racine jugea qu'il était plus prudent et plus conséquent de renoncer

au théâtre, et il en sortit avec courage, mais sans trop d'efforts. Il se maria, se réconcilia avec Port-Royal, se prépara, dans la vie domestique, à ses devoirs de père ; et, comme le roi le nomma à cette époque historiographe ainsi que Boileau, il ne négligea pas non plus ses devoirs d'historien : à cet effet, il commença par faire une espèce d'extrait du traité de Lucien *sur la Manière d'écrire l'histoire*, et s'appliqua à la lecture de Mézerai, de Vittorio Siri et autres.

D'après le peu qu'on vient de lire sur le caractère, les mœurs et les habitudes d'esprit de Racine, il serait déjà aisé de présumer les qualités et les défauts essentiels de son œuvre, de prévoir ce qu'il a pu atteindre, et en même temps ce qui a dû lui manquer. Un grand art de combinaison, un calcul exact d'agencement, une construction lente et successive, plutôt que cette force de conception, simple et féconde, qui agit simultanément et comme par voie de cristallisation autour de plusieurs centres dans les cerveaux naturellement dramatiques ; de la présence d'esprit dans les moindres détails ; une singulière adresse à ne dévider qu'un seul fil à la fois ; de l'habileté pour élaguer plutôt que la puissance pour étreindre ; une science ingénieuse d'introduire et d'éconduire ses personnages ; parfois la situation capitale éludée, soit par un récit pompeux, soit par l'absence motivée du témoin le plus embarrassant ; et de même dans les caractères, rien de divergent ni d'excentrique ; les parties accessoires, les antécédents peu commodes supprimés ; et pourtant rien de trop nu ni de trop monotone, mais deux ou trois nuances assorties sur un fond simple ; — puis, au milieu de tout cela, une passion qu'on n'a pas vue naître, dont le flot arrive déjà gonflé, mollement écumeux, et qui vous entraîne comme le courant blanchi d'une belle eau : voilà le drame de Racine. Et si l'on descendait à son style et à l'harmonie de sa versification, on y suivrait

des beautés du même ordre restreintes aux mêmes limites, et des variations de ton mélodieuses sans doute, mais dans l'échelle d'une seule octave. Quelques remarques, à propos de *Britannicus*, préciseront notre pensée et la justifieront si, dans ces termes généraux, elle semblait un peu téméraire. Il s'agit du premier crime de Néron, de celui par lequel il échappe d'abord à l'autorité de sa mère et de ses gouverneurs. Dans Tacite, Britannicus est un jeune homme de quatorze à quinze ans, doux, spirituel et triste. Un jour, au milieu d'un festin, Néron ivre, pour le rendre ridicule, le força de chanter ; Britannicus se mit à chanter une chanson, dans laquelle il était fait allusion à sa propre destinée si précaire, à l'héritage paternel dont on l'avait dépouillé ; et, au lieu de rire et de se moquer, les convives émus, moins dissimulés qu'à l'ordinaire, parce qu'ils étaient ivres, avaient marqué hautement leur compassion. Pour Néron, tout pur de sang qu'il est encore, son naturel féroce gronde depuis longtemps en son âme et n'épie que l'occasion de se déchaîner ; il a déjà essayé d'un poison lent contre Britannicus. La débauche l'a saisi : il est soupçonné d'avoir souillé l'adolescence de sa future victime ; il néglige son épouse Octavie pour la courtisane Acté. Sénèque a prêté son ministère à cette honteuse intrigue ; Agrippine s'est révoltée d'abord, puis a fini par embrasser son fils et par lui offrir sa maison pour les rendez-vous. Agrippine, mère, petite-fille, sœur, nièce et veuve d'empereurs, homicide, incestueuse, prostituée à des affranchis, n'a d'autre crainte que de voir son fils lui échapper avec le pouvoir. Telle est la situation d'esprit des trois personnages principaux au moment où Racine commence sa pièce. Qu'a-t-il fait ? Il est allé d'abord au plus simple, il a trié ses acteurs ; Burrhus l'a dispensé de Sénèque, et Narcisse de Pallas. Othon et Sénécion, *jeunes voluptueux* qui perdent le prince, sont à peine nommés dans

un endroit. Il rapporte dans sa préface un mot sanglant de Tacite sur Agrippine : *Quæ, cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*, et il ajoute : « Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. » Et malgré ce dessein formel de l'auteur le caractère d'Agrippine n'est exprimé qu'imparfaitement : comme il fallait intéresser à sa disgrâce, ses plus odieux vices sont rejetés dans l'ombre ; elle devient un personnage peu réel, vague, inexpliqué, une manière de mère tendre et jalouse ; il n'est plus guère question de ses adultères et de ses meurtres qu'en allusion, à l'usage de ceux qui ont lu l'histoire dans Tacite. Enfin, à la place d'Acté, intervient la romanesque Junie. Néron amoureux n'est plus que le rival passionné de Britannicus, et les côtés hideux du tigre disparaissent, ou sont touchés délicatement à la rencontre. Que dire du dénouement? de Junie réfugiée aux Vestales, et placée sous la protection du peuple, comme si le peuple protégeait quelqu'un sous Néron? Mais ce qu'on a droit surtout de reprocher à Racine, c'est d'avoir soustrait aux yeux la scène du festin. Britannicus est à table, on lui verse à boire ; quelqu'un de ses domestique goûte le breuvage, comme c'est la coutume, tant on est en garde contre un crime : mais Néron a tout prévu ; le breuvage s'est trouvé trop chaud, il faut y verser de l'eau froide pour le rafraîchir, et c'est cette eau froide qu'on a eu le soin d'empoisonner. L'effet est soudain ; ce poison tue sur l'heure, et Locuste a été chargée de le préparer tel, sous la menace du supplice. Soit dédain pour ces circonstances, soit difficulté de les exprimer en vers, Racine les a négligées dans le récit de Burrhus : il se borne à rendre l'effet moral de l'empoisonnement sur les spectateurs, et il y réussit ; mais on

doit avouer que même sur ce point il a rabattu de la brièveté incisive, de la concision éclatante de Tacite. Trop souvent, lorsqu'il traduit Tacite comme lorsqu'il traduit la Bible, Racine se fraie une route entre les qualités extrêmes des originaux, et garde prudemment le milieu de la chaussée, sans approcher des bords d'où l'on voit le précipice. Nous préciserons tout à l'heure le fait pour ce qui concerne la Bible ; nous n'en citerons qu'un exemple relativement à Tacite. Agrippine, dans sa belle invective contre Néron, s'écrie que d'un côté l'on entendra *la fille de Germanicus*, et de l'autre *le fils d'Ænobarbu*.

> Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
> Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
> Partagent à mes yeux l'autorité suprême.

Or Tacite dit : *Audiretur hinc Germanici filia, inde debilis rursus Burrhus et exsul Seneca, trunca scilicet manu et professoria lingua, generis humani regimen expostulantes*. Racine a évidemment reculé devant l'énergique insulte de *maître d'école* adressée à Sénèque et celle de *manchot* et de *mutilé* adressée à Burrhus, et son Agrippine n'accuse pas ces pédagogues de vouloir *régenter* le monde. En général, tous les défauts du style de Racine proviennent de cette pudeur de goût qu'on a trop exaltée en lui, et qui parfois le laisse en deçà du bien, en deçà du mieux.

Britannicus, *Phèdre*, *Athalie*, tragédie romaine, grecque et biblique, ce sont là les trois grands titres dramatiques de Racine et sous lesquels viennent se ranger ses autres chefs-d'œuvre. Nous nous sommes déjà expliqué sur notre admiration pour *Phèdre* ; pourtant, on ne peut se le dissimuler aujourd'hui, cette pièce est encore moins dans les mœurs grecques que *Britannicus* dans les mœurs romaines. Hippolyte amoureux ressemble encore moins à l'Hippolyte chasseur, favori de Diane, que Néron

amoureux au Néron de Tacite ; Phèdre reine mère et régente pour son fils, à la mort supposée de son époux, compense amplement Junie protégée par le peuple et mise aux Vestales. Euripide lui-même laisse beaucoup sans doute à désirer pour la vérité ; il a déjà perdu le sens supérieur des traditions mythologiques que possédaient si profondément Eschyle et Sophocle ; mais du moins chez lui on embrasse tout un ordre de choses ; le paysage, la religion, les rites, les souvenirs de famille, constituent un fond de réalité qui fixe et repose l'esprit. Chez Racine tout ce qui n'est pas Phèdre et sa passion échappe et fuit : la triste Aricie, les Pallantides, les aventures diverses de Thésée, laissent à peine trace dans notre mémoire. A y regarder de près, ce sont, entre les traditions contradictoires, des efforts de conciliation ingénieux, mais peu faits pour éclairer : Racine admet d'une part la version de Plutarque, qui suppose que Thésée, au lieu de descendre aux enfers, avait été simplement retenu prisonnier par un roi d'Épire dont il avait voulu ravir la femme pour son ami Pirithoüs, et d'autre part il fait dire à Phèdre, sur la foi de la rumeur fabuleuse :

> Je l'aime, non point tel que l'ont vu les Enfers...

Dans Euripide, Vénus apparaît en personne et se venge ; dans Racine, *Vénus tout entière à sa proie attachée* n'est qu'une admirable métaphore. Racine a quelquefois laissé à Euripide des détails de couleur qui eussent été aussi des traits de passion :

> Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
> Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
> Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

dit la Phèdre de Racine. Dans Euripide, ce mouvement est beaucoup plus prolongé : Phèdre voudrait d'abord se

désaltérer à l'eau pure des fontaines et s'étendre à l'ombre des peupliers; puis elle s'écrie qu'on la conduise sur la montagne, dans les forêts de pins, où les chiens chassent le cerf, et qu'elle veut lancer le dard thessalien ; enfin elle désire l'arène sacrée de Limna, où s'exercent les coursiers rapides : et la nourrice qui, à chaque souhait, l'a interrompue, lui dit enfin : « Quelle est donc cette nouvelle fantaisie? Vous étiez tout à l'heure sur la montagne, à la poursuite des cerfs, et maintenant vous voilà éprise du gymnase et des exercices des chevaux! Il faut envoyer consulter l'oracle... » Au troisième acte, au moment où Thésée, qu'on croyait mort, arrive, et quand Phèdre, Œnone et Hippolyte sont en présence, Phèdre ne trouve rien de mieux que de s'enfuir en s'écriant :

Je ne dois désormais songer qu'à me cacher;

c'est imiter l'art ingénieux de Timanthe, qui, à l'instant solennel, voila la tête d'Agamemnon.

Tout ceci nous conduirait, si nous l'osions, à conclure avec Corneille que Racine avait un bien plus grand talent pour la poésie en général que pour le théâtre en particulier, et à soupçonner que, s'il fut dramatique en son temps, c'est que son temps n'était qu'à cette mesure de dramatique; mais que probablement, s'il avait vécu de nos jours, son génie se serait de préférence ouvert une autre voie. La vie de retraite, de ménage et d'étude, qu'il mena pendant les douze années de sa maturité la plus entière, semblerait confirmer notre conjecture. Corneille aussi essaya pendant quelques années de renoncer au théâtre; mais, quoique déjà sur le déclin, il n'y put tenir, et rentra bientôt dans l'arène. Rien de cette impatience ni de cette difficulté à se contenir ne paraît avoir troublé le long silence de Racine. Il écrivait l'histoire de

Port-Royal, celle des campagnes du roi, prononçait deux ou trois discours d'académie, et s'exerçait à traduire quelques hymnes d'église. Mme de Maintenon le tira de son inaction vers 1688, en lui demandant une pièce pour Saint-Cyr : de là le réveil en sursaut de Racine, à l'âge de quarante-huit ans ; une nouvelle et immense carrière parcourue en deux pas : *Esther* pour son coup d'essai, *Athalie* pour son coup de maître. Ces deux ouvrages si soudains, si imprévus, si différents des autres, ne démentent-ils pas notre opinion sur Racine? n'échappent-ils pas aux critiques générales que nous avons hasardées sur son œuvre?

Racine, dans les sujets hébreux, est bien autrement à son aise que dans les sujets grecs et romains. Nourri des livres sacrés, partageant les croyances du peuple de Dieu, il se tient strictement au récit de l'Écriture, ne se croit pas obligé de mêler l'autorité d'Aristote à l'action, ni surtout de placer au cœur de son drame une intrigue amoureuse (et l'amour est de toutes les choses humaines celle qui, s'appuyant sur une base éternelle, varie le plus dans ses formes selon les temps, et par conséquent induit le plus en erreur le poète). Toutefois, malgré la parenté des religions et la communauté de certaines croyances, il y a dans le judaïsme un élément à part, intime, primitif, oriental, qu'il importe de saisir et de mettre en saillie, sous peine d'être pâle et infidèle, même avec un air d'exactitude : et cet élément radical, si bien compris de Bossuet dans sa *Politique sacrée*, de M. de Maistre en tous ses écrits, et du peintre anglais Martin dans son art, n'était guère accessible au poète doux et tendre qui ne voyait l'ancien Testament qu'à travers le nouveau, et n'avait pour guide vers Samuel que saint Paul. Commençons par l'architecture du temple dans *Athalie :* chez les Hébreux, tout était figure, symbole, et l'importance des formes se rattachait à l'esprit de la loi. Mais d'abord je

cherche vainement dans Racine ce temple merveilleux bâti par Salomon, tout en marbre, en cèdre, revêtu de lames d'or, reluisant de chérubins et de palmes : je suis dans le vestibule, et je ne vois pas les deux fameuses colonnes de bronze de dix-huit coudées de haut, qui se nomment, l'une *Jachin*, l'autre *Booz ;* je ne vois ni la mer d'airain, ni les douze bœufs d'airain, ni les lions ; je ne devine pas dans le tabernacle ces chérubins de bois d'olivier, hauts de dix coudées, qui enveloppent l'arche de leurs ailes. La scène se passe sous un péristyle grec un peu nu, et je me sens déjà un peu moins disposé à admettre le *sacrifice de sang* et l'immolation par le couteau sacré, que si le poète m'avait transporté dans ce temple colossal où Salomon, le premier jour, égorgea pour hosties pacifiques vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis. Des reproches analogues peuvent s'adresser aux caractères et aux discours des personnages. L'idolâtrie monstrueuse de Tyr et de Sidon devait être opposée au culte de Jéhovah dans la personne de Mathan, qui, sans cela, n'est qu'un mauvais prêtre, débitant d'abstraites maximes : j'aurais voulu entrevoir, grâce à lui, ces temples impurs de Baal,

. . . . . . Où siégeaient, sur de riches carreaux,
Cent idoles de jaspe aux têtes de taureaux ;
. . . .
Où, sans lever jamais leurs têtes colossales,
Veillaient, assis en cercle et se regardant tous,
Des dieux d'airain posant leurs mains sur leurs genoux.

Le grand prêtre est beau, noble et terrible ; mais on le conçoit plus terrible encore et plus inexorable, pour être le ministre d'un dieu de colère. Quand il arme les lévites, et qu'il leur rappelle que leurs ancêtres, à la voix de Moïse, ont autrefois massacré leurs frères (« Voici ce que dit le Seigneur, Dieu d'Israël : « Que chaque homme place son glaive sur sa cuisse, et que chacun tue son

frère, son ami, et celui qui lui est le plus proche. » Les enfants de Lévi firent ce que Moïse avait ordonné. »), il délaye ce verset en périphrases évasives :

Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?

En somme, *Athalie* est une œuvre imposante d'ensemble, et par beaucoup d'endroits magnifique, mais non pas si complète ni si désespérante qu'on a bien voulu croire. Racine n'y a pas pénétré l'essence même de la poésie hébraïque orientale (1); il y marche sans cesse avec précaution entre le naïf du sublime et le naïf du gracieux, et s'interdit soigneusement l'un et l'autre. Il ne dit pas comme Lamartine :

Osias n'était plus; Dieu m'apparut : je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante;
Les bords éblouissants de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis.

Des séraphins debout sur des marches d'ivoire
Se voilaient devant lui de six ailes de feux;
Volant de l'un à l'autre, ils se disaient entre eux :
Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des dieux!
Toute la terre est remplie de sa gloire!

(1) De la *poésie*, c'est possible; mais de la *religion*, certes, il en avait pénétré l'essence. J'aurais plus d'un point à modifier aujourd'hui dans mon premier jugement : il a commencé à me paraître moins juste, quand des continuateurs exagérés me l'ont rendu comme dans un miroir grossissant. Je reprendrai le Racine chrétien au complet dans mon ouvrage sur Port-Royal; en attendant, je me borne à en tirer les remarques que voici : « Quelle erreur nous avons soutenue autrefois! Il nous paraissait qu'*Athalie* aurait été plus belle, s'il y avait eu les grandes statues dans le vestibule, le bassin d'airain, etc. Cela,

Il ne dirait pas dans ses chœurs, quand il fait parler l'impie voluptueux :

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons :
Enivrez-vous de son haleine,
Ecartez ses tresses d'ébène,
Goûtez les fruits de sa beauté.
Vivez, aimez, c'est la sagesse :
Hors le plaisir et la tendresse,
Tout est mensonge et vanité.

Il ne dirait pas davantage :

O tombeau! vous êtes mon père;
Et je dis aux vers de la terre :
Vous êtes ma mère et mes sœurs.

L'avouerai-je? *Esther*, avec ses douceurs charmantes et ses aimables peintures, *Esther*, moins dramatique qu'*Athalie*, et qui vise moins haut, me semble plus complète en soi, et ne laisse rien à désirer. Il est vrai que ce gracieux épisode de la Bible s'encadre entre deux événements étranges dont Racine se garde de dire un seul mot, à savoir le somptueux festin d'Assuérus, qui dura cent quatre-vingts jours, et le massacre que firent les Juifs de leurs ennemis et qui dura deux jours entiers, sur la prière formelle de la Juive Esther. A cela près, ou plutôt

au contraire, présenté disproportionnément, nous eût caché le vrai sujet, le Dieu un et spirituel, invisible et qui remplit tout. — Peu de décors dans Racine; et il a raison au fond : l'unité du Dieu invisible en ressort mieux. Lorsque Pompée, usant du droit de conquête, entra dans le Saint des Saints, il observa avec étonnement, dit Tacite, qu'il n'y avait aucune image et que le sanctuaire était vide. C'était un dicton populaire, en parlant des Juifs que

« *Nil præter nubes et cæli numen adorant.* »

même à cause de l'omission, ce délicieux poème, si parfait d'ensemble, si rempli de pudeur, de soupirs et d'onction pieuse, me semble le fruit le plus naturel qu'ait porté le génie de Racine. C'est l'épanchement le plus pur, la plainte la plus enchanteresse de cette âme tendre qui ne savait assister à la prise d'habit d'une novice sans se noyer dans les larmes, et dont Mme de Maintenon écrivait : « Racine, qui veut pleurer, viendra à la profession de la sœur Lalie. » Vers ce même temps, il composa pour Saint-Cyr quatre cantiques spirituels qui sont au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il y en a deux d'après saint Paul que Racine traite comme il a déjà fait Tacite et la Bible, c'est-à-dire en l'enveloppant de suavité et de nombre, mais en l'affaiblissant quelquefois. Il est à regretter qu'il n'ait pas poussé plus loin cette espèce de composition religieuse et que, dans les huit dernières années que suivirent *Athalie*, il n'ait pas fini par jeter avec originalité quelques-uns des sentiments personnels, tendres, passionnés, fervents, que recélait son cœur. Certains passages des lettres à son fils aîné, alors attaché à l'ambassade de Hollande, font rêver une poésie intérieure et pénétrante qu'il n'a épanchée nulle part, dont il a contenu en lui, durant des années, les délices incessamment prêtes à déborder, ou qu'il a seulement répandue dans la prière, aux pieds de Dieu, avec les larmes dont il était plein. La poésie alors, qui faisait partie de la *littérature,* se distinguait tellement de la *vie* que rien ne ramenait de l'une à l'autre, que l'idée même ne venait pas de les joindre, et qu'une fois consacré aux soins domestiques, aux sentiments du père, aux devoirs de paroissiens, on avait élevé une muraille infranchissable entre les *Muses* et soi. Au reste, comme nul sentiment profond n'est stérile en nous, il arrivait que cette poésie *rentrée* et sans issue était dans la vie comme un parfum secret qui se mêlait aux moindres paroles, y transpirait

par une voie insensible et leur communiquait une bonne odeur de mérite et de vertu : c'est le cas de Racine, c'est l'effet que nous cause aujourd'hui la lecture de ses lettres à son fils, déjà homme et lancé dans le monde, lettres simples et paternelles, écrites au coin du feu, à côté de la mère, au milieu de six autres enfants, empreintes à chaque ligne d'une tendresse grave et d'une douceur austère et où les réprimandes sur le style, les conseils d'éviter les *répétitions de mots* et les *locutions de la Gazette de Hollande*, se mêlent naïvement aux préceptes de conduite et aux avertissements chrétiens : « Vous avez eu quelque raison d'attribuer l'heureux succès de votre voyage, par un si mauvais temps, aux prières qu'on a faites pour vous. Je compte les miennes pour rien ; mais votre mère et vos petites sœurs prioient tous les jours Dieu qu'il vous préservât de tout accident, et on faisoit la même chose à Port-Royal. » Et plus bas : « M. de Torcy m'a appris que vous étiez dans la *Gazette de Hollande* : si je l'avois su, je l'aurois fait acheter pour la lire à vos petites sœurs, qui vous croiroient devenu un homme de conséquence. » On voit que Mme Racine songeait toujours à son fils absent, et que, chaque fois qu'on servait quelque chose *d'un peu bon* sur la table, elle ne pouvait s'empêcher de dire : « Racine en auroit volontiers mangé. » Un ami qui revenait de Hollande, M. de Bonac, apporta à la famille des nouvelles du fils chéri : on l'accabla de questions, et ses réponses furent toutes satisfaisantes : « Mais je n'ai osé, écrit l'excellent père, lui demander si vous pensiez un peu au bon Dieu, et j'ai eu peur que la réponse ne fût pas telle que je l'aurois souhaitée. » L'événement domestique le plus important des dernières années de Racine est la profession que fit à Melun sa fille cadette, âgée de dix-huit ans : il parle à son fils de la cérémonie, et en raconte les détails à sa vieille tante, qui vivait toujours à Port-Royal dont elle

était l'abbesse (1) ; il n'avait cessé de *sangloter* pendant tout l'office : ainsi, de ce cœur brisé, des trésors d'amour, des effusions inexprimables s'échappaient par ces sanglots ; c'était comme l'huile versée du vase de Marie. Fénelon lui écrivit exprès pour le consoler. Avec cette facilité excessive aux émotions, et cette sensibilité plus vive, plus inquiète de jour en jour, on explique l'effet mortel que causa à Racine le mot de Louis XIV, et ce dernier coup qui le tua ; mais il était auparavant, et depuis longtemps malade du mal de poésie : seulement, vers la fin, cette prédisposition inconnue avait dégénéré en une sorte d'hydropisie lente qui dissolvait ses humeurs et le livrait sans ressort au moindre choc. Il mourut en 1699 dans sa soixantième année, vénéré et pleuré de tous, comblé de gloire, mais laissant, il faut le dire, une postérité littéraire peu virile et bien intentionnée plutôt que capable : ce furent les Rollin, les d'Olivet en critique, les Duché et les Campistron au théâtre, les Jean-Baptiste et les Racine fils dans l'ode et dans le poëme. Depuis ce temps jusqu'au nôtre, et à travers toutes les variations de goût, la renommée de Racine a subsisté sans atteinte et a constamment reçu des hommages unanimes, justes au fond et mérités dans les motifs. Des critiques sans portée ont abusé du droit de le citer pour modèle, et l'ont trop souvent proposé à l'imitation par ses qualités les plus inférieures ; mais, pour qui sait le comprendre, il a suffisamment, dans son œuvre et dans sa vie, de quoi se faire à jamais admirer comme grand poète et chérir comme ami de cœur.

Décembre 1829.

(1) Si ce ne fut pas à Port-Royal même que la fille de Racine fit profession, c'est que ce monastère persécuté ne pouvait plus depuis longtemps recevoir pensionnaires, novices, ni religieuses. Fontaine, vieil ami de Port-Royal, sur lequel il a laissé de bien touchants Mémoires, et réfugié alors à Melun, assista à toutes les cérémonies de vêture.

MADAME DE STAEL

I. — LA JEUNESSE

Mlle Germaine Necker, élevée entre la sévérité un peu rigide de sa mère et les encouragements tantôt enjoués, tantôt éloquents, de son père, dut pencher naturellement de ce dernier côté, et devint de bonne heure un enfant prodigieux. Elle avait sa place dans le salon, sur un petit tabouret de bois, près du fauteuil de Mme Necker, qui l'obligeait à s'y tenir droite ; mais ce que Mme Necker ne pouvait contraindre, c'étaient les réponses de l'enfant aux personnages célèbres, tels que Grimm, Thomas, Raynal, Gibbon, Marmontel, qui se plaisaient à l'entourer, à la provoquer de questions, et qui ne la trouvaient jamais en défaut. Mme Necker de Saussure a peint à merveille ces commencements gracieux dans l'excellente notice qu'elle a écrite sur sa cousine. Mlle Necker lisait donc des livres au-dessus de son âge, allait à la comédie, en faisait des extraits au retour ; plus enfant, son principal jeu avait été de tailler en papier des figures de rois et de reines, et de leur faire jouer la tragédie : ce furent là ses marionnettes comme Goëthe eut les siennes. L'instinct dramatique, le besoin d'émotion et d'expression, se trahissaient en tout chez elle. Dès onze ans, Mlle Necker composait des portraits, des éloges, suivant la mode

d'alors. Elle écrivit à quinze ans des extraits de l'*Esprit des Lois*, avec des réflexions ; à cet âge, en 1781, lors de l'apparition du Compte-rendu, elle adressa à son père une lettre anonyme où son style la fit reconnaître. Mais ce qui prédominait surtout en elle, c'était cette sensibilité qui, vers la fin du dix-huitième siècle, et principalement par l'influence de Jean-Jacques, devint régnante sur les jeunes cœurs, et qui offrait un si singulier contraste avec l'analyse excessive et les prétentions incrédules du reste de l'époque. Dans cette revanche un peu désordonnée des puissances instinctives de l'âme, la rêverie, la mélancolie, la pitié, l'enthousiasme pour le génie, pour la nature, pour la vertu et le malheur, ces sentiments que *la Nouvelle Héloïse* avait propagés, s'emparèrent fortement de Mlle Necker, et imprimèrent à toute la première partie de sa vie et de ses écrits un ton ingénument exagéré, qui ne laisse pas d'avoir son charme, même en faisant sourire. Cette disposition se montra tout d'abord dans son enthousiasme pour son père, enthousiasme que le temps et la mort ne firent qu'accroître, mais qui a sa source en ces premières années ; c'était au point de paraître, en certains moments, comme jalouse de sa mère. Racontant, dans la vie de M. Necker, le long séjour qu'il fit à Paris, jeune et non marié encore, Mme de Staël a pu dire : « Quelquefois, en causant avec moi dans sa retraite, il repassait ce temps de sa vie dont le souvenir m'attendrissait profondément, ce temps où je me le représentais si jeune, si aimable, si seul ! ce temps où nos destinées auraient pu s'unir pour toujours, si le sort nous avait créés contemporains. » Et plus loin, parlant de sa mère : « Il lui fallait l'être unique, elle l'a trouvé, elle a passé sa vie avec lui. Dieu lui a épargné le malheur de lui survivre !... elle a plus mérité que moi d'être heureuse. » Ce culte de Mme de Staël pour son père, c'est, avec plus de solennité et certes non moins

de profondeur, l'inverse et le pendant du sentiment de Mme de Sévigné pour sa fille ; on aime à rencontrer de si ardentes et de si pures affections chez de si brillants esprits. Quant à Mme de Staël, on se rend mieux compte encore de cette chaleur et de cette durée du culte filial : dans cette ruine successive, qui se fait en avançant, de toutes les illusions du cœur et de la pensée, un seul être mortel, un seul entre ceux d'autrefois et des plus anciennement aimés, était resté debout en son souvenir, sans atteinte, sans tache, sans diminution aucune ni infidélité au passé, et sur cette tête auguste reposaient, immortelles et déjà célestes, toutes les flammes, ailleurs évanouies, de sa jeunesse.

A cet âge d'exaltation, la rêverie, les combinaisons romanesques, le sentiment et les obstacles qu'il rencontre, la facilité à souffrir et à mourir, étaient, après le culte singulier pour son père, les plus chères occupations de son âme, de cette âme *vive et triste*, et *qui ne s'amusait que de ce qui la faisait pleurer*. Elle aimait à écrire sur ces sujets de prédilection, et le faisait à la dérobée, ainsi que pour certaines lectures que Mme Necker n'eût pas choisies. Je me la figure dans le cabinet d'étude, sous les yeux de sa mère, assise, elle debout, se promenant de long en large un volume à la main, et tour à tour lisant le livre de rigueur quand elle s'avançait vers sa mère, et puis reprenant le roman sentimental, quelque nouvelle de Mme Riccoboni peut-être, lorsqu'elle s'éloignait à pas lents. Elle disait plus tard que l'enlèvement de Clarisse avait été l'un des événements de sa jeunesse : mot charmant, une fois trouvé, qui résume tout un monde d'émotions premières ; que ce soit à propos de *Clarisse* ou de quelque autre, chaque imagination poétique et tendre peut se redire cela. — Le plus précoce des écrits imprimés de Mlle Necker, s'il était réellement d'elle, devrait être un volume intitulé *Lettres de*

Nanine à Simphal, que M. Beuchot paraît attribuer à notre auteur, mais qui fut désavoué dans le temps (1818). Ce petit roman, qui n'offre rien qu'une jeune personne exaltée et innocente n'ait pu imaginer, et dont le fond ne diffère guère de *Sophie*, de *Mirza*, de *Pauline*, et autres productions du premier début, est d'une expérience de style et de composition plus grande encore. Je n'y ai trouvé à remarquer, comme ton de l'époque, comme couleur du paysage familier aux héroïnes de quatorze ans, que ces paroles de Nanine : « Je parvins hier matin à aller au tombeau ; j'y verrai un torrent de ces larmes précieuses que le sentiment et la douleur fournissent aux malheureux de mon espèce. Une grande pluie qui survint me fit croire la nature sensible à mes maux. Chaque feuille semblait pleurer avec moi ; les oiseaux semblaient interdits par mes gémissements. Cette idée saisit tellement mon âme, que je fis tout haut à l'Éternel les plus véhémentes prières. Ne pouvant rester longtemps dans ce désert, je revins cacher ici ma tristesse, etc. »

Sophie, ou *les Sentiments secrets*, composé à vingt ans, vers 1786 ou même auparavant, est un drame en vers dont la scène se passe dans un jardin anglais, en vue d'une urne environnée de cyprès et d'arbres funèbres. Cécile, enfant de six ans, s'avançant vers la triste Sophie, qu'une passion silencieuse dévore, lui dit :

Pourquoi donc loin de nous restes-tu maintenant?
Mon père est inquiet.

SOPHIE.

Ton père?

CÉCILE.

Mon amie,

Il redoute pour toi de la mélancolie.
Explique-moi ce mot.

N'est-ce pas ainsi que Mlle Necker demanda un jour brusquement à la vieille maréchale de Mouchy ce qu'elle pensait de l'amour? folle histoire dont s'égayait tant M. Necker et dont sa fille aimait chaque fois à le faire ressouvenir. Il y avait, sinon dans les premiers écrits de Mme de Staël, du moins dans sa personne, une vivacité alliée à la tristesse, une spirituelle pétulance à côté de la mélancolie, une facilité piquante à saisir vite son propre ridicule et à en faire justice, qui la sauvait de toute fadeur, et qui attestait la vigueur saine du dedans.

C'est dans la pièce de *Sophie* que se trouvent ces charmants vers dont se souviennent volontiers encore quelques personnes contemporaines de l'auteur : lorsqu'on les entend pour la première fois, on s'étonne de ne les point connaître, on se demande où Mme de Staël a pu les dire ; on ne s'aviserait point de chercher là cette jolie perle un peu noyée :

Mais un jour vous saurez ce qu'éprouve le cœur,
Quand un vrai sentiment n'en fait pas le bonheur;
Lorsque sur cette terre on se sent délaissée,
Qu'on n'est d'aucun objet la première pensée;
Lorsque l'on peut souffrir, sûre que ses douleurs
D'aucun mortel jamais ne font couler les pleurs.
On se désintéresse à la fin de soi-même,
On cesse de s'aimer, si quelqu'un ne nous aime;
Et d'insipides jours, l'un sur l'autre entassés,
Se passent lentement et sont vite effacés.

(Acte II, scène VIII.)

Les trois nouvelles, publiées en 95, et composées dix ans auparavant, *Mirza*, *Adélaïde et Théodore*, *Pauline*, ont tout à fait la même couleur que *Sophie*, et leur prose facile les rend plus attachantes. Ce sont toujours (que la scène se passe en Afrique chez les nègres ou au fond de nos parcs anglais), ce sont des infortunés que la sensibilité enveloppe d'un nuage, des amants que la nou-

velle funeste d'une infidélité réduit à l'état d'ombres; c'est quelque tombeau qui s'élève au sein des bosquets. Je crois, en lisant ces évanouissements, ces morts si promptes, me retrouver avec les personnages, assez semblables, du bon abbé Prevost, ou plutôt je me promène véritablement dans les bosquets de Saint-Ouen où Mlle Necker égarait ses rêves, dans les jardins d'Ermenonville où tant de pèlerinages allaient s'inspirer. Je comprends sous quelles allées ont erré, de quels ombrages sont sorties en pleurs Mmes de Montolieu et Cottin, et Mme Desbordes-Valmore. Ce ne devait être pour Mme de Staël qu'un séjour passager, une saison de sa première jeunesse. Plus tard... bientôt... brisée par le spectacle des passions publiques, avertie peut-être aussi par quelque blessure, elle sera en réaction contre elle-même, contre cette expansion extrême de la sensibilité. Dans son livre *de l'Influence des passions,* elle essayera de les combattre, elle les voudrait supprimer; mais son accent accusateur en est plein encore, et cette voix qui s'efforce ne paraît que plus émue. Tant d'appareil stoïque aboutit bien vite à *Delphine;* elle restera toute sa vie le génie le plus entraîné et le plus aimant.

M. de Guibert avait tracé de Mlle Necker, lorsqu'elle atteignait déjà sa vingtième année, un portrait brillant, cité par Mme Necker de Saussure. Ce morceau est censé traduit d'un poète grec, et exprime bien le goût de la société d'alors, celui du *Jeune Anacharsis;* les portraits du duc et de la duchesse de Choiseul ont été donnés, on le sait, par l'abbé Barthélemy, sous les noms d'Arsame et de Phédime. Voici quelques traits de celui de Zulmé par M. de Guibert : « Zulmé n'a que vingt ans, et elle est la prêtresse la plus célèbre d'Apollon; elle est celle dont l'encens lui est le plus agréable, dont les hymnes lui sont les plus chers... Ses grands yeux noirs étincelaient de génie, ses cheveux de couleur d'ébène retombaient sur

ses épaules en boucles ondoyantes; ses traits étaient plutôt prononcés que délicats, on y sentait quelque chose au-dessus de la destinée de son sexe... » J'ai eu moi-même sous les yeux un portrait peint de Mlle Necker, toute jeune personne; c'est bien ainsi: cheveux épars et légèrement bouffants, l'œil confiant et baigné de clarté, le front haut, la lèvre entr'ouverte et parlante, modérément épaisse en signe d'intelligence et de bonté; le teint animé par le sentiment; le cou, les bras nus, un costume léger, un ruban qui flotte à la ceinture, le sein respirant à pleine haleine; telle pouvait être la Sophie de l'*Emile*, tel l'auteur des *Lettres sur Jean-Jacques,* accompagnant l'admirable guide en son Élysée, s'excitant de chacun de ses pas, allant, revenant sans cesse, tantôt à côté et quelquefois en avant.

Les *Lettres sur Jean-Jacques*, composées dès 1787, sont, à vrai dire, le premier ouvrage de Mme de Staël, celui duquel il faut dater avec elle, et où se produisent, armées déjà de fermeté et d'éloquence, ses dispositions, jusque-là vaguement essayées. Grimm, dans sa Correspondance (1), donne des extraits de *ce charmant ouvrage* comme il l'appelle, dont il ne fut tiré d'abord qu'une vingtaine d'exemplaires, mais qui, malgré les réserves infinies de la distribution, ne put bientôt échapper à l'honneur d'une édition publique. Avant de donner des extraits du livre, le spirituel habitué du salon de Mme Necker vante et caractérise « cette jeune personne entourée de toutes les illusions de son âge, de tous les plaisirs de la ville et de la cour, de tous les hommages que lui attirent la gloire de son père et sa propre célébrité, sans compter encore un désir de plaire tel qu'il suppléerait seul peut-être tous les moyens que lui ont

(1) Grimm ou peut-être son secrétaire et suppléant, l'aimable Meister, qui tenait souvent la plume pour lui en ces années.

prodigués la nature et le destin. » Les *Lettres sur Jean-Jacques* sont un hommage de reconnaissance envers l'auteur admiré et préféré, envers celui même à qui Mme de Staël se rattache le plus immédiatement. Assez d'autres dissimulent avec soin, taisent ou critiquent les parents littéraires dont ils procèdent : il est d'une noble candeur de débuter en avouant, en célébrant celui de qui l'on s'est inspiré, des mains duquel on a reçu le flambeau, celui d'où nous est venu ce large fleuve de la belle parole dont autrefois Dante remerciait Virgile; Mme de Staël, en littérature aussi, avait de la passion filiale. Les *Lettres sur Jean-Jacques* sont un hymne, mais un hymne nourri de pensées graves, en même temps que varié d'observations fines, un hymne au ton déjà mâle et soutenu, où Corinne se pourra reconnaître encore après être redescendue du Capitole. Tous les écrits futurs de Mme de Staël en divers genres, romans, morale, politique, se trouvent d'avance présagés dans cette rapide et harmonieuse louange de ceux de Rousseau, comme une grande œuvre musicale se pose, entière déjà de pensée, dans son ouverture. Le succès de ces Lettres, qui répondaient au mouvement sympathique du temps, fut universel...

II. — MADAME DE STAEL A COPPET.

Revenue à Coppet en 1805, et s'occupant d'écrire son roman-poème (1) Mme de Staël ne put demeurer plus longtemps à distance de ce centre unique de Paris, où elle avait brillé, et en vue duquel elle aspirait à la gloire. C'est alors que se manifeste en elle cette inquiétude croissante, ce *mal de la capitale*, qui ôte sans doute un peu à la dignité de son exil, mais qui trahit du moins la

(1) *Corinne.*

sincérité passionnée de tous ses mouvements. Un ordre de police la rejetait à quarante lieues de Paris : instinctivement, opiniâtrément, comme le noble coursier au piquet, qui tend en tous sens son attache, comme la mouche abusée qui se brise sans cesse à tous les points de la vitre en bourdonnant, elle arrivait à cette fatale limite, à Auxerre, à Châlons, à Blois, à Saumur. Sur cette circonférence qu'elle décrit et qu'elle essaye d'entamer, sa marche inégale avec ses amis devient une stratégie savante ; c'est comme une partie d'échecs qu'elle joue contre Bonaparte et Fouché représentés par quelque préfet plus ou moins rigoriste. Quand elle peut s'établir à Rouen, la voilà, dans le premier instant, qui triomphe car elle a gagné quelques lieues sur le rayon géométrique. Mais ces villes de province offraient peu de ressources à un esprit si actif, si jaloux de l'accent et des paroles de la pure Athènes. Le mépris des petitesses et du médiocre en tout genre la prenait à la gorge, la suffoquait ; elle vérifiait et commentait à satiété la jolie pièce de Picard. L'étonnante conversation de Benjamin Constant conjurait à grand'peine cette vapeur : « Le pauvre Schlegel, disait-elle, se meurt d'ennui ; Benjamin Constant se tire mieux d'affaire avec les bêtes. » Voyageant plus tard en 1808, en Allemagne, elle disait : « Tout ce que je vois ici est meilleur, plus instruit, plus éclairé peut-être que la France, mais un petit morceau de France ferait bien mon mieux affaire. » Deux ans auparavant, en France, en province, elle ne disait pas cela, ou elle le disait alors de Paris, qui seul existait pour elle. Enfin, grâce à la tolérance de Fouché, qui avait pour principe de faire le moins de mal possible quand c'était inutile, il y eut moyen de s'établir à dix-huit lieues de Paris (quelle conquête !), à Acosta, terre de Mme de Castellane ; elle surveillait de là l'impression de *Corinne*. En renvoyant les *épreuves* du livre, elle devait répéter

souvent, comme Ovide : « Va, mon livre, heureux livre, qui iras à la ville sans moi ! » — « Oh ! le ruisseau de la rue du Bac (1) ! » s'écriait-elle quand on lui montrait le miroir du Léman. A Acosta, comme à Coppet, elle disait ainsi ; elle tendait plus que jamais les mains vers cette rive si prochaine (2). L'année 1806 lui sembla trop longue pour que son imagination tînt à un pareil supplice, et elle arriva à Paris un soir, n'amenant ou ne prévenant qu'un très petit nombre d'amis. Elle se promenait chaque soir et une partie de la nuit à la clarté de la lune, n'osant sortir de jour. Mais il lui prit, durant cette aventureuse incursion, une envie violente qui la caractérise, un caprice, par souvenir, de voir une grande dame, ancienne amie de son père, Mme de Tessé, celle même qui disait : « Si j'étais reine, j'ordonnerais à Mme de Staël de me parler toujours. » Cette dame pourtant, alors fort âgée, s'effraya à l'idée de recevoir Mme de Staël proscrite, et il résulta de la démarche une série d'indiscrétions qui firent que Fouché fut averti. Il fallut vite partir, et ne

(1) Mme de Staël demeurait, avant son exil, rue de Grenelle-Saint-Germain, près de la rue du Bac.

(2) Le goût de la nature champêtre ne fut jamais *essentiel* chez Mme de Staël, et cette opiniâtre idée de la rue du Bac achevait de lui en gâter le plaisir. Se promenant un jour à Acosta avec les deux Schlegel et M. Fauriel, celui-ci qui lui donnait le bras se mit involontairement à admirer un point de vue : « Ah ! mon cher Fauriel, dit-elle, vous en êtes donc encore au préjugé de la campagne. » Et sentant aussitôt qu'elle disait quelque chose d'extraordinaire, elle sourit pour corriger cela. — Bien plus tard, après l'Empire, causant un jour avec M. Molé et s'étonnant qu'un homme d'autant d'esprit aimât la campagne, elle s'échappa à lui dire : « Si ce n'était le respect humain, je n'ouvrirais pas ma fenêtre pour voir la baie de Naples pour la première fois, tandis que je ferais cinq cents lieues pour aller causer avec un homme d'esprit que je ne connais pas. » Manière piquante et même flatteuse d'exprimer combien elle préférait la conversation et la société à la nature.

plus se risquer désormais à ces promenades au clair de la lune, le long des quais, du ruisseau favori et autour de cette place Louis XV si familière à Delphine. Bientôt la publication de *Corinne* vint confirmer et redoubler pour M[me] de Staël la rigueur du premier exil (1) : nous la trouvons rejetée à Coppet, où, après tout, elle nous apparaît dans sa vraie dignité, au centre de sa cour majestueuse.

Ce que le séjour de Ferney fut pour Voltaire, celui de Coppet l'est pour M[me] de Staël, mais avec bien plus d'auréole poétique, ce nous semble, et de grandiose existence. Tous deux ils règnent dans leur exil. Mais l'un dans sa plaine, du fond de son château assez mince, en vue de ses jardins taillés et peu ombragés, détruit et raille. L'influence de Coppet (*Tancrède* à part et Aménaïde qu'on y adore) est toute contraire ; c'est celle de Jean-Jacques continuée, ennoblie, qui s'installe et règne tout près des

(1) Les preuves de la dureté avec laquelle elle fut traitée ne sont plus à donner ni à discuter. On lit dans la *Correspondance* imprimée de Napoléon, au commencement d'une lettre de l'Empereur à Cambacérès, écrite d'Osterode, 26 mars 1807 : « J'ai écrit au ministre de la police de renvoyer M[me] de Staël à Genève, en lui laissant la liberté d'aller à l'étranger tant qu'elle voudra. Cette femme continue son métier d'intrigante. Elle s'est approchée de Paris malgré mes ordres. C'est une véritable peste. Mon intention est que vous en parliez sérieusement au ministre, car je me verrais forcé de la faire enlever par la gendarmerie. Ayez aussi l'œil sur Benjamin Constant, et, à la moindre chose dont il se mêlera, je l'enverrai à Brunswick, chez sa femme (?). Je ne veux rien souffrir de cette clique ; je ne veux point qu'ils fassent de prosélytes et qu'ils m'exposent à frapper de bons citoyens. » Napoléon affecte de considérer en principe M[me] de Staël comme étrangère, et de même il affectait alors de ne voir en Benjamin Constant qu'un étranger : cela se raccommoda dans les Cent-Jours. — Sainte-Beuve semble dans cette note ignorer que Benjamin Constant avait épousé en 1783 une dame d'honneur de la duchesse de Brunswick, avec laquelle il dut ensuite divorcer).

mêmes lieux que sa rivale. Coppet contre-balance Ferney et le détrône à demi. Nous tous du jeune siècle, nous jugeons Ferney en descendant de Coppet. La beauté du site, les bois qui l'ombragent, le sexe du poète, l'enthousiasme qu'on y respire, l'élégance de la compagnie, la gloire des noms, les promenades du lac, les matinées du parc, les mystères et les orages inévitables qu'on suppose, tout contribue à enchanter pour nous l'image de ce séjour. Coppet, c'est l'Elysée que tous les cœurs, enfants de Jean-Jacques, eussent naturellement prêté à la châtelaine de leurs rêves. Mme de Genlis, revenue de ses premiers torts et les voulant réparer, a essayé de peindre, dans une nouvelle intitulée *Athénaïs ou le Château de Coppet en* 1807 (1), les habitudes et quelques complications délicates de cette vie que de loin nous nous figurons à travers un charme. Mais on ne doit pas chercher une peinture fidèle dans cette production, d'ailleurs agréable : les dates y sont confuses, les personnages groupés, les rôles arrangés ; M. de Schlegel y devient un grotesque, sacrifié sans goût et sans mesure ; le tout enfin se présente sous un faux jour romanesque, qui altère, à nos yeux, la vraie poésie autant que la réalité. Pour moi, j'aimerais mieux quelques détails précis, sur lesquels ensuite l'imagination de ceux qui n'ont pas vu se plairait à rêver ce qui a dû être. La vie de Coppet était une vie de château. Il y avait souvent jusqu'à trente personnes, étrangers et amis ; les plus habituels étaient Benjamin Constant, M. Auguste Wilhelm de Schlegel, M. de Sabran, M. de Sismondi, M. de Bonstetten, les barons de Voght, de Balk, etc. ; chaque année y ramenait une ou plusieurs fois M. Mathieu de Montmorency, M. Prosper de Barante, le prince Auguste de Prusse, la beauté célèbre tout à l'heure désignée par Mme de Genlis sous le nom

(1) Imprimerie de Jules Didot, 1832.

d'*Athénaïs*, une foule de personnes du monde, des connaissances d'Allemagne ou de Genève. Les conversations philosophiques, littéraires, toujours piquantes ou élevées, s'engageaient déjà vers onze heures du matin, à la réunion du déjeuner ; on les reprenait au dîner, dans l'intervalle du dîner au souper, lequel avait lieu à onze heures du soir, et encore au delà souvent jusqu'à minuit. Benjamin Constant et Mme de Staël y tenaient surtout le dé. C'est là que Benjamin Constant, que nous, plus jeunes, n'avons guère vu que blasé, sortant de sa raillerie trop invétérée par un enthousiasme un peu factice, causeur toujours prodigieusement spirituel, mais chez qui l'esprit, à la fin, avait hérité de toutes les autres facultés et passions plus puissantes (1); c'est là qu'il se montrait avec feu et naturellement ce que Mme de Staël le proclamait sans prévention, *le premier esprit du monde* : il était certes le plus grand des hommes distingués. Leurs esprits du moins, à tous les deux, se convenaient toujours ; ils étaient sûrs de s'entendre par là. Rien, au dire des témoins, n'était éblouissant et supérieur comme leur conversation engagée dans ce cercle choisi, eux deux tenant la raquette magique du discours et se renvoyant, durant des heures, sans manquer jamais, le volant de mille pensées entre-croisées. Mais il ne faudrait pas croire qu'on fût là, de tout point, sentimental ou solennel ; on y était souvent simplement gai ; Corinne avait des jours d'abandon où elle se rapprochait de la signora *Fantastici*. On jouait souvent à Coppet des tragédies, des drames, ou les pièces chevaleresques de Voltaire, *Zaïre*, *Tancrède* si préféré de Mme de Staël, ou des pièces composées exprès par elle ou par ses amis. Ces dernières

(1) Dans cette disposition d'esprit plus fine et railleuse qu'on ne l'aimerait, furent écrites par lui quelques pages qu'on trouvera au *Livre des Cent-et-Un*, tome VII.

s'imprimaient quelquefois à Paris, pour qu'on pût ensuite apprendre plus commodément les rôles ; l'intérêt qu'on mettait à ces envois était vif, et quand on avisait à de graves corrections dans l'intervalle, vite on expédiait un courrier, et, en certaines circonstances, un second pour rattraper ou modifier la correction déjà en route. La poésie européenne assistait à Coppet dans la personne de plusieurs représentants célèbres. Zacharias Werner, l'un des originaux de cette cour, et dont on jouait l'*Attila* et les autres drames avec grand renfort de dames allemandes, Werner écrivait vers ce temps (1809) au conseiller Schneffer (nous atténuons pourtant deux ou trois traits, auxquels l'imagination, malgré lui sensuelle et voluptueuse, du mystique poète, s'est trop complu) : « Mme de Staël est une reine, et tous les hommes d'intelligence qui vivent dans son cercle ne peuvent en sortir, car elle les y retient par une sorte de magie. Tous ces hommes-là ne sont pas, comme on le croit follement en Allemagne, occupés à la former ; au contraire, ils reçoivent d'elle l'éducation sociale. Elle possède d'une manière admirable le secret d'allier les éléments les plus disparates, et tous ceux qui l'approchent ont beau être divisés d'opinions, ils sont tous d'accord pour adorer cette idole. Mme de Staël est d'une taille moyenne, et son corps, sans avoir une élégance de nymphe, a la noblesse des proportions... Elle est forte, brunette, et son visage n'est pas, à la lettre, très beau ; mais on oublie tout dès que l'on voit ses yeux superbes, dans lesquels une grande âme divine, non seulement étincelle, mais jette feu et flamme. Et si elle laisse parler complètement son cœur, comme cela arrive si souvent, on voit comme ce cœur élevé déverse encore tout ce qu'il y a de vaste et de profond dans son esprit, et alors il faut l'adorer comme mes amis A.-W. Schlegel et Benjamin Constant, etc. » Il n'est pas inutile de se figurer l'auteur galant de cette peinture.

Werner, bizarre de mise et volontiers barbouillé de tabac, muni qu'il était d'une tabatière énorme, où il puisait à foison durant ses longues digressions érotiques et platoniques sur l'*androgyne;* sa destinée était de courir sans cesse, disait-il, après cette autre moitié de lui-même, et, d'essai en essai, de divorce en divorce, il ne désespérait pas d'arriver enfin à reconstituer son tout primitif. Le poète danois Œlenschlæger a raconté en détail une visite qu'il fit à Coppet, et il y parle du bon Werner en ce sens ; nous emprunterons au récit d'Œlenschlæger quelques autres traits :

« Mme de Staël vint avec bonté au devant de moi, et me pria de passer quelques semaines à Coppet, tout en me plaisantant avec grâce sur mes fautes de français. Je me mis à lui parler allemand ; elle comprenait très bien cette langue, et ses deux enfants la comprenaient et la parlaient très bien aussi. Je trouvai, chez Mme de Staël, Benjamin Constant, Auguste Schlegel, le vieux baron Voght d'Altona, Bonstetten de Genève, le célèbre Simonde de Sismondi, et le comte de Sabran, le seul de toute cette société qui ne sût pas l'allemand... Schlegel était poli à mon égard, mais froid... Mme de Staël n'était pas jolie, mais il y avait dans l'éclair de ses yeux noirs un charme irrésistible ; et elle possédait au plus haut degré le don de subjuguer les caractères opiniâtres, et de rapprocher par son amabilité des hommes tout à fait antipathiques. Elle avait la voix forte, le visage un peu mâle, mais l'âme tendre et délicate... Elle écrivait alors son livre sur l'Allemagne et nous en lisait chaque jour une partie. On l'a accusée de n'avoir pas étudié elle-même les livres dont elle parle dans cet ouvrage, et de s'être complètement soumise au jugement de Schlegel. C'est faux. Elle lisait l'allemand avec la plus grande facilité. Schlegel avait bien quelque influence sur elle, mais très souvent elle différait d'opinion avec lui, et elle

lui reprochait sa partialité. Schlegel, pour l'érudition et pour l'esprit duquel j'ai un grand respect, était, en effet, imbu de partialité. Il plaçait Calderon au-dessus de Shakspeare ; il blâmait sévèrement Luther et Herder. Il était, comme son frère, infatué d'aristocratie... Si l'on ajoute à toutes les qualités de M[me] de Staël, qu'elle était riche, généreuse, on ne s'étonnera pas qu'elle ait vécu dans son château enchanté, comme une reine, comme une fée ; et sa baguette magique était peut-être cette petite branche d'arbre qu'un domestique devait déposer chaque jour sur la table, à côté de son couvert, et qu'elle agitait pendant la conversation. » Au défaut du rameau de feuillage, du gui sacré, c'était l'éventail, ou le couteau d'ivoire ou d'argent, ou simplement un petit étendard de papier qu'agitait sa main, cette main inquiète du sceptre. Quant au portrait de M[me] de Staël, on voit combien tous ceux qui le crayonnent s'accordent dans les traits principaux, depuis M. de Guibert jusqu'à Œlenschlæger et Werner. Deux fidèles et véritables portraits par le pinceau dispenseraient, d'ailleurs, de toutes ces esquisses littéraires : le portrait peint par M[me] Lebrun (1807), qui nous rend M[me] de Staël en Corinne, nu-tête, la chevelure frisée, une lyre à la main ; et le portrait à turban par Gérard, composé depuis la mort, mais d'après un parfait souvenir. En réunissant quelques ébauches de diverses plumes contemporaines, nous croyons pourtant n'avoir pas fait inutilement : on n'est jamais las de ces nombreuses concordances, à l'égard des personnes chéries, admirées et disparues (1).

(1) Un trait essentiel de la vaste hospitalité de Coppet, c'était un fond d'ordre au milieu de tant de variété et de diversion ; on sentait toute l'aise de la richesse sans rien de ces profusions qui minent trop souvent et dégradent de près de brillantes existences. Ici une main dispensatrice rendait la scène facile et ouvrait une part large au drame et au roman, par une sage

La poésie anglaise, qui, durant la guerre du continent, n'avait pu assister à ce congrès permanent de la pensée dont Coppet fut le séjour, y parut en 1816, représentée par Lewis et par Byron. Ce dernier, dans ses *Mémoires*, a parlé de Mme de Staël d'une manière affectueuse et admirative, malgré quelques légèretés de ton pour l'*oracle*. Il convient, tout blasé qu'il est, qu'elle a fait de Coppet le lieu le plus agréable de la terre par la société qu'elle y reçoit et que ses talents y animent. De son côté, elle le jugeait l'homme *le plus séduisant* de l'Angleterre, ajoutant toutefois : « Je lui crois juste assez de sensibilité pour abîmer le bonheur d'une femme (1). »

Mais ce qu'on ne peut exprimer de Coppet aux années les plus brillantes, ce que vous voudriez maintenant en ressaisir, ô vous tous, cœurs adolescents ou désabusés, rebelles au présent, passionnés du moins des souvenirs, avides d'un idéal que vous n'espérez plus pour vous, —

économie de moyens. En un mot, on jouissait, sans en voir les ressorts, de l'habile ménagement d'une grande fortune. La fille de M. Necker, au milieu de tant de contrastes qu'elle associait, avait encore retenu cela de son père.

(1) Près de l'endroit où elle juge ainsi Byron, elle disait comme par une association naturelle : « Je n'aime pas le livre de B. Constant, je ne crois pas que tous les hommes soient Adolphe, mais les hommes à vanité. » Byron lui-même a dit en ses Mémoires : « Je vous envoie l'*Adolphe* de B. C. ; il contient de sombres vérités, quoique à mon avis ce soit un ouvrage trop triste pour être jamais populaire. La première fois que je le lus, ce fut en Suisse (1816), d'après le désir de Mme de Staël; » et il ajoute un mot contre une supposition fausse qui avait couru. L'original d'Eliénore était Mme Lindsay, celle que M. de Chateaubriand, dans ses Mémoires, appelle *la dernière des Ninons*. — Ce qui pourtant ne veut pas dire qu'il ne s'y soit glissé plus d'un trait applicable à la liaison de l'auteur et de Mme de Staël. Ces personnages de roman sont complexes. Sismondi en a trop dit dans ses lettres, publiées depuis, pour qu'on ne perce pas les masques plus qu'on n'aurait voulu.

ô vous tous qui êtes encore, on l'a dit justement, ce qu'il y a de plus beau sur la terre après le génie, puisque vous avez puissance de l'admirer avec pleurs et de le sentir, c'est le secret et l'entre-croisement des pensées de ces hôtes sous ces ombrages; ce sont les entretiens du milieu du jour le long des belles eaux voilées de verdure. Un hôte habituel de Coppet, qu'interrogeait en ce sens ma curiosité émue (il n'est pas de ceux que j'ai nommés plus haut) (1), me disait : « J'étais sorti un matin du château pour prendre le frais : je m'étais couché dans l'herbe épaisse, près d'une nappe d'eau, à un endroit du parc très écarté, et je regardais le ciel en rêvant. Tout d'un coup j'entendis deux voix : la conversation était animée, secrète, et se rapprochait. Je voulais faire du bruit pour avertir que j'étais là : mais j'hésitai, jusqu'à ce que, l'entretien continuant et s'établissant à quelques pas de moi, il fut trop tard pour interrompre, et il me fallut tout écouter, reproches, explications, promesses, sans me montrer, sans oser reprendre haleine. » — « Heureux homme! lui dis-je; et quelles étaient ces deux voix? et qu'avez-vous entendu? » — Puis, comme le délicat scrupule du promeneur ne me répondait qu'à demi, je me gardai d'insister. Laissons au roman, à la poésie de nos neveux, le frais coloris de ces mystères; nous en sommes trop voisins encore. Laissons le temps s'écouler, l'auréole se former de plus en plus sur ces collines, les cimes, de plus en plus touffues, murmurer confusément les voix du passé, et l'imagination lointaine embellir un jour, à souhait, les troubles, les déchirements des âmes, en ces Édens de la gloire...

(1) Je puis le nommer aujourd'hui, c'était le compositeur Catruffo.

III. — LES DERNIÈRES ANNÉES.

Le livre de *l'Allemagne*, qui n'a paru qu'en 1813, à Londres, était à la veille d'être publié à Paris en 1810; l'impression soumise aux censeurs impériaux, Esménard et autres, s'achevait, lorsqu'un brusque revirement de police mit les feuilles au pilon et anéantit le tout. On sait la lettre du duc de Rovigo et cette honteuse histoire. L'Allemagne ayant été de plus en plus connue, et ayant d'ailleurs marché depuis cette époque, le livre de Mme de Staël peut sembler aujourd'hui moins complet dans sa partie historique; l'opinion s'est montrée dans ces derniers temps plus sensible à ces défectuosités. Mais, à part même l'honneur d'une initiative dont personne autre n'était capable alors, et que Villers seul, s'il avait eu autant d'esprit en écrivant qu'en conversant, aurait pu partager avec elle, je ne crois pas qu'il y ait encore à chercher ailleurs la vive image de cette éclosion soudaine du génie allemand, le tableau de cet âge brillant et poétique qu'on peut appeler le siècle de Goëthe; car la belle poésie allemande semble, à peu de chose près, être née et morte avec ce grand homme et n'avoir vécu qu'une vie de patriarche : depuis, c'est déjà une décomposition et une décadence. En abordant l'Allemagne, Mme de Staël insista beaucoup aussi sur la partie philosophique, sur l'ordre de doctrines opposées à celles des idéologues français; elle se trouvait assez loin elle-même, en ces moments, de la philosophie de ses débuts. Ici se dénote chez elle, remarquons-le bien, un souci croissant de la moralité dans les écrits. Un écrit n'est suffisamment moral, à son gré, que lorsqu'il sert par quelque endroit au perfectionnement de l'âme. Dans l'admirable discours qu'elle fait tenir à Jean-Jacques par un solitaire religieux, il est posé que « le génie ne doit servir qu'à manifester

la bonté suprême de l'âme ». Elle parait très occupée, en plus d'un passage, de combattre l'idée du suicide. « Quand on est très jeune, dit-elle excellemment, la dégradation de l'être n'ayant en rien commencé, le tombeau ne semble qu'une image poétique, qu'un sommeil, environné de figures à genoux qui nous pleurent; il n'en est plus ainsi, même dès le milieu de la vie, et l'on apprend alors pourquoi la religion, cette science de l'âme, a mêlé l'horreur du meurtre, à l'attentat contre soi-même. » Mme de Staël, dans la période douloureuse où elle était alors, n'abjurait pas l'enthousiasme, et elle termine son livre en le célébrant; mais elle s'efforce de le régler en présence de Dieu. L'*Essai sur le Suicide*, qui parut en 1812 à Stockholm, était composé dès 1810, et les signes d'une révolution morale intérieure chez Mme de Staël s'y déclarent plus manifestes encore.

L'amertume que lui causa la suppression inattendue de son livre fut grande. Six années d'études et d'espérances détruites, un redoublement de persécution au moment où elle avait lieu de compter sur une trêve, et d'autres circonstances contradictoires, pénibles, faisaient de sa situation, à cette époque, une crise violente, une décisive épreuve, qui l'introduisait sans retour dans ce que j'ai appelé les années sombres. Qu'elle aille, qu'elle aille! il n'y a plus désormais, malgré la gloire qui ne la quitte pas, il n'y a plus de station ni de chant au Capitole. Jusque-là les orages même avaient laissé jour pour elle à des reflets gracieux, à des attraits momentanés, et, selon sa propre expression si charmante, à quelque *air écossais* dans sa vie. Mais à partir de là tout devient plus âpre. La jeunesse d'abord, cette grande et facile consolatrice, s'enfuit. Mme de Staël avait horreur de l'âge et de l'idée d'y arriver; un jour qu'elle ne dissimulait pas ce sentiment devant Mme Suard, celle-ci lui disait : « Allons donc, vous prendrez votre parti, vous serez une très

aimable vieille. » Mais elle frémissait à cette pensée ; le mot de jeunesse avait un charme musical à son oreille ; elle se plaisait à en clore ses phrases. et ces simples mots, *Nous étions jeunes alors*, remplissaient ses yeux de larmes : « Ne voit-on pas souvent. s'écriait-elle (*Essai sur le Suicide)* le spectacle du supplice de Mézence renouvelé par l'union d'une âme encore vivante et d'un corps détruit, ennemis inséparables ? Que signifie ce triste avant-coureur dont la nature fait précéder la mort, si ce n'est l'ordre d'exister sans bonheur et d'abdiquer chaque jour, fleur après fleur, la couronne de la vie ? » Elle se rejetait le plus longtemps possible en arrière, loin de *ces derniers jours qui répètent d'une voix si rauque les airs brillants des premiers*. Le sentiment dont elle fut l'objet à cette époque de la part de M. Rocca lui rendit encore un peu de l'illusion de la jeunesse ; elle se laissait aller à voir dans le miroir magique de deux jeunes yeux éblouis le démenti de trop de ravages. Mais son mariage avec M. Rocca, ruiné de blessures, le culte de reconnaissance qu'elle lui voua, sa propre santé altérée, tout l'amena à de plus réguliers devoirs. L'*air écossais*, l'*air brillant* du début devint bientôt un hymne grave, sanctifiant, austère. Il fallait que la religion pénétrât désormais, non plus dans les discours seulement, mais dans la pratique suivie. Plus jeune, moins accablée, il lui avait suffi d'aller, à certaines heures de tristesse, faire visite de l'autre côté du parc au tombeau de son père, ou d'agiter avec Benjamin Constant, avec M. de Montmorency, quelque conversation mystiquement élevée : en avançant dans la vie, une fois le ressort brisé contre les souffrances positives et croissantes, quand tout manque, et se fane jour par jour, et se décolore, les inspirations passagères ne soutiennent plus ; on a besoin d'une croyance plus ferme, plus continuellement présente : Mme de Staël ne la chercha qu'où elle le pouvait trouver,

dans l'Évangile, au sein de la religion chrétienne. Avant la résignation complète, le plus fort de sa crise fut durant la longue année qui précéda sa fuite. L'active constance de quelques amis frappés pour elle, l'abandon, les chétives excuses, les *peurs déguisées en mal de poitrine*, de quelques autres, l'avaient touchée au cœur et diversement contristée. Elle se voyait entourée d'une contagion de fatalité qu'elle communiquait aux êtres les plus chers ; sa tête s'exaltait sur les dangers. « *Je suis l'Oreste de l'exil*, » s'écriait-elle au sein de l'intimité qui se dévouait pour elle. Et encore : « *Je suis dans mon imagination comme dans la tour d'Ugolin.* » Trop à l'étroit dans Coppet et surtout dans son imagination terrible, elle voulait à toute force ressaisir l'air libre, l'espace immense. Le préfet de Genève, M. Capelle, qui avait succédé à M. de Barante père révoqué, lui insinuait d'écrire quelque chose sur le roi de Rome : un mot lui eût aplani tous les chemins, ouvert toutes les capitales : elle n'y songea pas un seul instant, et, dans sa saillie toujours prompte, elle ne trouvait à souhaiter à l'enfant qu'une bonne nourrice. Les *Dix Années d'exil* peignent au naturel les vicissitudes de cette situation agitée ; elle s'y représente étudiant sans cesse la carte d'Europe comme le plan d'une vaste prison d'où il s'agissait de s'évader. Tous ses vœux tendaient vers l'Angleterre, elle y dut aller par Saint-Pétersbourg.

C'est dans de telles dispositions longtemps couvées, et après cette crise résolue en une véritable maturité intérieure, que la Restauration trouva et ramena Mme de Staël. Elle avait vu Louis XVIII en Angleterre : « Nous aurons, annonçait-elle alors à un ami, un roi très favorable à la littérature. » Elle se sentait du goût pour ce prince dont les opinions modérées lui rappelaient quelques-unes de celles de son père. Elle s'était entièrement convertie aux idées politiques anglaises, dans cette Angleterre qui lui

semblait le pays par excellence à la fois de la vie de famille et de la liberté publique. On l'en vit revenir apaisée, assagie, pleine sans doute d'impétuosité généreuse jusqu'à son dernier jour, mais fixée à des opinions semi-aristocratiques, qu'elle n'avait, de 93 à 1802, aucunement professées. Son hostilité contre l'Empire, son absence de France, sa fréquentation des souverains alliés et des sociétés étrangères, la fatigue extrême de l'âme qui rejette la pensée aux impressions moins hardies, tout contribua chez elle à cette métamorphose. Mme de Staël, en vieillissant, devait volontiers se rapprocher des idées anciennes de son père. De même qu'on a remarqué que les tempéraments, à mesure qu'on vieillit, reviennent au type primitif qu'ils marquaient dans l'enfance, se dépouillant ainsi par degrés des formes et des variations contractées dans l'intervalle : de même que les révolutions, après leur élan, reviennent à un moindre but que celui qu'elles croyaient d'abord atteindre ou qu'elles avaient dépassé, de même nous voyons Mme de Staël, vers la fin de sa vie, se réfugier dans un système plus mixte, plus tempéré, mais pour elle presque domestique : c'était, pour la fille de M. Necker, s'en revenir simplement à Saint-Ouen que d'accepter en plein la Charte de Louis XVIII.

Les *Considérations sur la Révolution française*, dernier ouvrage de Mme de Staël, celui qui a scellé le jugement sur elle et qui classe naturellement son nom en politique entre les noms honorés de son père et de son gendre, la donnent à connaître sous ce point de vue libéral, mitigé, anglais, et un peu *doctrinaire*, comme on dit, beaucoup mieux que nous ne pourrions faire. Aussitôt après son retour en France, elle ne tarda pas à voir se dessiner les exigences des partis, et toute les difficultés qui compliquent les restaurations. Les ménagements, les mesures de conciliation et de prudence, furent dès

l'abord la voie indiquée, conseillée par elle. Dans son rapprochement de Mme de Duras et de M. de Chateaubriand, elle cherchait à s'entendre avec la portion éclairée, généreuse, d'un royalisme plus vif que le sien : « Mon système, disait-elle en 1816, est toujours en opposition absolue avec celui qu'on suit, et mon affection la plus sincère pour ceux qui le suivent. »

Elle eut dès lors à souffrir incessamment dans beaucoup de ses relations et affections privées par les divergences qui éclatèrent ; le faisceau des amitiés humaines se relâchait, se déliait autour d'elle : quelques acquisitions nouvelles et précieuses, comme celle de M. Mackintosh, ne la dédommageaient qu'imparfaitement.

Jours pénibles, et qui arrivent tôt ou tard dans chaque existence, où l'on voit les êtres préférés, qu'on rassemblait avec une sorte d'art au sein d'un même amour, se ralentir, se déplaire, se rembrunir l'un après l'autre, se tacher, en quelque sorte, dans la fleur d'affection où ils brillaient d'abord !

Ces déchets inévitables, qui ne s'arrêtent pas devant les amitiés les plus chères, affectaient singulièrement Mme de Staël et la détachaient, sinon de la vie, du moins des vanités et des douceurs périssables. Elle avait fini par prendre moins de plaisir à écrire à M. de Montmorency, à *l'admirable ami* lui-même, à cause de ces malheureuses divergences auxquelles, lui, il tenait trop. M. de Schlegel en voulait beaucoup à cette politique envahissante, et se montrait moins à l'aise ou parfois amer, en ces cercles troublés qui ne lui représentaient plus la belle littérature de Coppet. Mme de Staël, sensible à ces effets, et atteinte déjà d'un mal croissant, se réfugiait ou dans la famille, ou, plus haut, dans la fidélité à *Celui qui ne peut nous être infidèle*. Elle mourut environnée pourtant de tous les noms choisis qu'on aime à marier au

sien ; elle mourut à Paris (1) en 1817, le 14 juillet, jour de liberté et de soleil, pleine de génie et de sentiment dans des organes minés avant l'âge, se faisant, l'avant-veille encore, traîner en fauteuil au jardin, et distribuant aux nobles êtres qu'elle allait quitter des fleurs de rose en souvenir et de saintes paroles.

La publication posthume des *Considérations*, qui eut lieu en 1818, fut un événement et constitua à Mme de Staël de briliantes et publiques funérailles. Elle y proposait, à la Révolution française et à la Restauration elle-même, une interprétation politique destinée à un long retentissement et à une durable influence. C'était une *Monarchie selon la Charte* à sa manière ; hors de celle-là et de celle de M. de Chateaubriand, il n'y avait guère de salut possible pour la Restauration : au contraire la marche contenue entre ces deux limites aurait pu se prolonger indéfiniment. Chaque parti, alors dans le feu de la nouveauté, s'empressa de demander au livre des *Considérations* des armes pour son système. Les louanges furent justes, et les attaques passionnées. Benjamin Constant dans *la Minerve*, M. de Fitz-James dans *le Conservateur*, en parlèrent vivement, et sous des points de vue assez opposés l'un à l'autre, comme on peut croire. M. Bailleul et M. de Bonald firent à ce sujet des brochures en sens contraire ; il y eut d'autres brochures encore. L'influence de pensée que par cet ouvrage Mme de Staël exerça sur le jeune parti libéral philosophique, sur celui que la nuance du *Globe* représenta plus tard, fut directe. L'influence conciliante, expansive, irrésistible, qui serait résultée de sa présence, a bien manqué, en plus d'une rencontre, au parti politique qui, pour ainsi dire, émane d'elle, et qui eût continué d'être le sien.

(1) Rue Neuve-des-Mathurins.

Mais c'est dans le domaine de l'art que son action, de plus en plus, je me le figure, eût été belle, efficace, cordiale, intelligente, favorable sans relâche aux talents nouveaux, et les recherchant, les modifiant avec profit pour eux et bonheur.

Parmi tous ceux qui brillent aujourd'hui, mais disséminés et sans lien, elle eût été le lien peut-être, le foyer communicatif et réchauffant ; on se fût compris les uns les autres, on se fût perfectionné à l'union de l'art et de la pensée, autour d'elle.

Oh ! si Mme de Staël avait vécu, admirative et sincèrement aimante qu'elle était, oh ! comme elle eût recherché surtout ce talent éminent de femme que je ne veux pas lui comparer encore ! comme, à certains moments de sévérité du faux monde et des faux moralistes, le lendemain de *Lélia*, comme elle fût accourue en personne, pleine de tendre effroi et d'indulgence ! Delphine, seule entre toutes les femmes du salon, alla s'asseoir à côté de Mme de R...

Au lieu des curiosités banales ou des malignes louanges, comme elle eût franchement serré sur son cœur ce génie plus artiste qu'elle, je le crois, mais moins philosophique jusqu'ici, moins sage, moins croyant, moins plein de vues sûres et politiques et rapidement sensées ! comme elle lui eût fait aimer la vie, la gloire ! comme elle lui eût abondamment parlé de *la clémence du ciel* et *d'une certaine beauté de l'univers, qui n'est pas là pour narguer l'homme, mais pour lui prédire de meilleurs jours !* comme elle l'eût applaudi ensuite et encouragé vers les inspirations plus sereines ! O vous que l'opinion déjà unanime proclame la première en littérature depuis Mme de Staël, vous avez, je le sais, dans votre admiration envers elle, comme une reconnaissance profonde et tendre pour tout le bien qu'elle vous aurait voulu et qu'elle vous aurait fait ! Il y aura toujours dans

votre gloire un premier nœud qui vous rattache à la sienne (1).

Mai 1835.

(1) On comprend bien qu'il s'agit de Mme Sand. — Depuis trente ans que cette étude sur Mme de Staël a paru (mai 1835), il s'est publié bien des écrits et des documents qui l'ont de plus en plus mise en lumière et l'ont fait connaître de plus près, dans quelques parties d'elle-même. Je me contenterai d'indiquer l'article sur *Mme de Staël ambassadrice*, donné par M. Geffroy dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1856 ; le volume intitulé *Coppet et Weimar*, publié par Mme Lenormant en 1862 ; l'ouvrage qui a pour titre *la Comtesse d'Albany*, et le recueil des *Lettres inédites* de Sismondi, publiés par M. Saint-René Taillandier en 1862 et 1863. Mais, sauf quelques correctifs de détail que nous pourrions apporter à notre première idée, les traits essentiels et principaux de l'Étude qu'on vient de lire restent vrais pour nous aujourd'hui comme il y a trente ans. Gardons-nous de défaire sans raison et d'aller gâter les justes admirations, les religions bien fondées de notre jeunesse.

MADAME ROLAND

... Elle s'est peinte de sa propre main de façon à ne pas donner envie de recommencer après elle. A moins d'avoir quelques traits originaux à ajouter aux siens, comme ont fait Lemontey et divers autres contemporains qui l'avaient vue, on n'a qu'à renvoyer, pour l'essentiel de sa personne, à ses délicieux et indispensables Mémoires. Comment raconter la vie de Jean-Jacques, son enfance, ses durs commencements, ses belles années, comment retracer de nouveau les particularités de sa physionomie de jeune homme, après les *Confessions?* Ainsi de Mme Roland. Il ne faut pas repasser le crayon sur le pur dessin de cette figure fine et hardie, grandiose et gracieuse, intelligente et souriante; vouloir ressaisir ce profil simple et net, modeste et fier; oser retoucher ces jours d'enfance dont elle fixait, à travers les grilles de l'Abbaye ou de Sainte-Pélagie, en couleurs si distinctes, la fraîcheur et les enchantements, depuis l'atelier de son père au quai des Lunettes et cet enfoncement favori du petit salon où elle avait élu domicile, depuis les catéchismes de l'église Saint-Barthélemy, la retraite au couvent de la rue Neuve-Saint-Étienne pour sa première communion, et les promenades au Jardin des Plantes, jusqu'à son séjour heureux et recueilli chez sa grand'

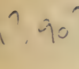
maman Phlipon dans l'île Saint-Louis, son retour au quai paternel proche le Pont-Neuf et ses excursions du dimanche au bois de Meudon. Tout cela est fait, tout cela est à relire. Ces détails si vrais, si faciles, si heureux de présence d'esprit et de liberté d'expression, ces innocents et profonds souvenirs se jouant d'eux-mêmes dans le cadre sanglant, funèbre, qui les entoure, qui les resserre à chaque instant et qui bientôt va les supprimer avant la fin et les écraser, forment une des lectures éternellement charmantes et salutaires, les plus propres à tremper l'âme, à l'exhorter et à l'affermir en l'émouvant.

La Correspondance avec Bancal, et quelques autres lettres inédites encore que nous avons eues sous les yeux, nous présentent Mme Roland durant une partie de sa vie qu'elle a moins retracée en ses Mémoires, après les années purement intérieures et domestiques, et avant l'entrée de son mari au ministère. Parmi les lettres adressées à Bosc et publiées dans la dernière édition des Mémoires, il n'y en a que très peu qui se rapportent à cette époque, c'est-à-dire à l'intervalle de 89 à 92, aux derniers temps de son séjour à Lyon, aux premiers mois de son arrivée à Paris. La Correspondance avec Bancal embrasse précisément cette intéressante période. Les impressions journalières des mémorables événements d'alors, fidèlement transmises coup sur coup par cette grande âme émue, et exhalées au sein de l'amitié, sont précieuses à recueillir. Les secousses souvent contradictoires, les espérances précipitées suivies de découragement, puis de nouveau reprises avec ferveur, les jugements excessifs, passionnés, lancés dans la colère, et que plus tard elle mitigera, le bon sens fréquent qui s'y mêle, la sincérité invariable, tout contribue à faire de ces pages sans art un témoignage bien honorable à celle qui les écrivit, en même temps qu'une utile leçon, suivant nous, pour ceux qui cherchent dans la réflexion du passé

quelque sagesse à leur usage, quelque règle à leurs jugements en matière politique, quelque frein à leurs premiers et généreux entraînements. On y sent mieux que nulle part ailleurs combien l'importance d'un point, d'un arrêt précis, d'une marche mesurée à l'avance, a échappé à l'imprévoyante ardeur de ces âmes *girondines* jetées éperdument entre M. Necker et Robespierre, et ne faisant volte-face à celui-ci que trop tard pour n'en pas être surmontées et dévorées.

Mme Roland et son mari avaient accueilli la Révolution de 89 avec transport. Depuis 1784, ils étaient établis dans la généralité de Lyon, passant quelques mois d'hiver dans cette ville, et la plus grande partie de l'année tantôt à Villefranche et tantôt à deux lieues de là, au clos de La Platière, petit domaine champêtre, en vue des bois d'Alix et proche du village de Thézée. M. Roland, inspecteur des manufactures, se livrait à des études industrielles, économiques, que sa femme partageait en les variant par la lecture des philosophes et des poètes. La Révolution et le mouvement expansif qu'elle communiquait à toutes les âmes patriotiques les mirent naturellement en correspondance avec diverses personnes actives de Paris, en particulier avec Brissot, dont M. Roland estimait les écrits sur les Noirs, les Lettres au marquis de Chastellux, et qui fondait alors *le Patriote*, et aussi avec Bancal, qui venait de quitter le notariat, pour s'adonner aux lettres, à la politique, et que Lanthenas, ami intime et domestique des Roland, avait rencontré durant un voyage dans la capitale. Les Lettres à Brissot, inédites pour la plupart, sont aux mains de M. de Montrol, que nous ne pouvons trop engager à les publier, et à l'amitié de qui nous devons de les avoir parcourues. Le début de cette Correspondance avec Brissot ressemble fort à celui de la Correspondance avec Bancal : « Si mon excellent ami, écrit Mme Roland à Brissot dans les premiers mois de 90, eût eu

quelques années de moins, l'Amérique nous aurait déjà reçus dans son sein : nous regrettons moins cette terre promise depuis que nous espérons une patrie. La Révolution, tout imparfaite qu'elle soit, a changé la face de la France, elle y développe un caractère, et nous n'en avions pas ; elle y laisse à la *vérité* un libre cours dont ses adorateurs peuvent profiter. » Les rapides conquêtes de 89, on le voit, étaient loin de lui suffire ; sa méfiance, son aversion contre les personnages dirigeants de cette première époque, ne tardent pas à éclater. Ainsi, à propos de la séance royale du 4 février 90, de la prestation du serment civique et du discours de Louis XVI qui excita un si général enthousiasme, elle écrivait à Brissot le 11 du même mois : « Les esprits sont ici très partagés... On prête son discours à M. Necker ; quoiqu'il y ait au commencement des tournures ministérielles et un peu de ce pathos qui lui sont assez ordinaires, cependant on y trouve généralement un ton qui ne nous semble pas le sien, et quelquefois une touche de sentiment qu'il n'a jamais su mêler avec son apprêt et ses tortillages. » Cette prévention radicale contre M. Necker, qui remontait au delà de 88, comme l'atteste un mot d'une lettre à M. Bosc, et dont on retrouve l'expression assez peu convenable dans la Correspondance avec Bancal (p. 12), n'est autre chose au fond, dans sa crudité, que ce jugement instinctif et presque invincible des esprits de race girondine sur ceux de famille doctrinaire, jugement au reste si amèrement rétorqué par ceux-ci. Entre Mme Roland et M. Necker, nous saisissons la dissidence à l'origine, le divorce à sa naissance ; mais les partis, ou du moins les familles politiques auxquelles ils se rattachent l'un et l'autre, se sont assez perpétuées ensuite, pour qu'on puisse en généraliser les caractères hors de leurs personnes. Le type girondin, qui se reproduit dans la jeunesse à chaque génération survenante, est ardent,

aventureux, ouvert à la sympathie populaire, confiant sans mesure aux réformes rapides, à la puissance de la seule liberté et à la simplicité des moyens, ombrageux pour ses adversaires, jamais pour ses alliés, prompt et franc à s'irriter contre ce qui sent la marche couverte et le *tortillage*, déniant vite aux habiles qui entravent sa route le *sentiment* et le *cœur*. Ceux-ci à leur tour, aisément restrictifs et négatifs dans leur prudence, n'hésitant pas au besoin, dans leur système complexe, à l'imiter, à entamer le droit par la raison d'État, le rendent bien en inimitié aux esprits de nature girondine, que tantôt ils ont l'air de mépriser comme de pauvres politiques, et que tantôt ils confondent en une commune injure avec la secte jacobine pour les montrer dangereux. Mme Roland, en imputant le machiavélisme à M. Necker, aux comités de l'Assemblée constituante, et aux notabilités nationales

de 99, donnait dans un autre excès. Absente du foyer principal, éloignée du détail des événements dont le spectacle réel, depuis le 5 octobre, aurait peut-être contribué à user son surcroît de zèle et à dégoûter sa confiance, elle était surtout sensible aux lenteurs, aux incertitudes de l'Assemblée et à ses efforts pour arrêter. Elle se traduisait trop littéralement les luttes générales de Paris par celles de Lyon, dans lesquelles les intérêts de l'ancien régime et du nouveau se trouvaient plus directement aux prises sans modérateur intermédiaire. Dégoûtée vite de Lyon, et désespérant de rien voir sortir d'intérêts contraires aussi aveugles à se combattre et aussi passionnés, elle n'apporta que plus d'irritation dans la querelle générale qu'elle n'avait pas suivie de près et dont la complication, même de près et durant la première phase d'enthousiasme, lui eût peut-être également échappé. Méconnaissant donc tout à fait le rôle de plus en plus difficile des hommes sincères de 89, ne voyant dès lors dans l'opposition patriotique et les Constituants qu'amis

et ennemis du peuple en présence, et persuadée que là aussi on n'avait rien à emporter que de haute lutte, son point de départ, pour sa conduite politique active, fut une grave erreur de fait, une fausse vue de la situation. C'est dans ce train de pensée qu'elle arriva à Paris en février 91, déjà très engagée, avant son parti pris, et avec tous ses ressentiments lyonnais, comme avec des troupes fraîches, au secours de Brissot et des autres.

Les lettres de Mme Roland à Bancal et à Brissot offrent quantité de faits intéressants pour l'histoire de Lyon à cette époque. En les rapprochant des événements récents (et on ne peut s'empêcher de le faire en voyant les mêmes intérêts aux mains, les mêmes guerres recrudescentes, et jusqu'aux mêmes devises sur les drapeaux), on apprend combien la vieille plaie a duré et s'est aigrie, combien, à plus de quarante ans de distance, on a peu gagné de remèdes par cette science sociale tant vantée : on rentre dans l'humilité alors, de se voir si médiocrement avancé, bien que sous l'invocation perpétuelle de ce dieu *Progrès* que de toutes parts on inaugure (1).

Mme Roland nous apparaît dès l'abord comme un des représentants les plus parfaits à étudier, les plus éloquents et les plus intègres, de cette génération politique qui avait voulu 89 et que 89 n'avait ni lassée ni satisfaite. Elle se porte du premier pas à l'avant-garde, elle le sait et le dit : « En nous faisant naître à l'époque de la liberté naissante, le sort nous a placés comme les enfants perdus de l'armée qui doit combattre pour elle et triompher ; c'est à nous de bien faire notre tâche et de préparer ainsi le bonheur des générations suivantes. » Tant qu'elle demeure dans cette vue philosophique générale de la situation, son attitude magnanime répond

(1) C'était ici une allusion toute naturelle aux insurrections de Lyon dans les premières années du règne de Louis-Philippe.

au vrai : le temps n'a fait que consacrer ses paroles. Le désintéressement que réclame la chose publique trouve sous sa plume une vertueuse énergie d'expression : « Quand on ne s'est pas habitué, dit-elle, à identifier son intérêt et sa gloire avec le bien et la splendeur du général, on va toujours petitement, se recherchant soi-même et perdant de vue le but auquel on devrait tendre. » Mais au même moment son noble cœur, si désintéressé des ambitions vulgaires, se laisse aller volontiers à l'idée des orages, et les appelle presque pour avoir occasion de s'y déployer. Bancal, lui racontant une ascension qu'il avait faite au Puy-de-Dôme, avait comparé les orages et les tonnerres qu'on rencontre à une certaine hauteur, avec ceux qui attendaient sur leur route péniblement ascendante les amis de la liberté : « L'élévation de votre superbe montagne, lui répond Mme Roland, est l'image de celle où se portent enfin les grandes âmes au milieu des agitations politiques et du bouleversement des passions. » Elle pressentait que c'était là son niveau, et, dans le secret de son cœur, elle ne haïssait pas l'idée d'y être poussée un jour. Mais quand elle se borne à des jugements plus pratiques, à des vues de détail sur le gouvernement, l'insuffisance et le vague de son système deviennent sensibles. Elle professe, dit-elle en un endroit, deux maximes principales, à savoir que *la sécurité est le tombeau de la liberté,* que *l'indulgence envers les hommes en autorité est le moyen de les pousser au despotisme.* Ailleurs, elle demande avant tout à l'Assemblée de consacrer *la liberté indéfinie de la presse*, dont on jouissait pourtant sans trop de restriction en 90. Dans une lettre de décembre même année à Brissot, résumant ses conseils : « *Des comptes et de la raison!* conclut-elle, il n'y a que cela pour ordonner les affaires et pour rendre les peuples heureux. » A travers cette faiblesse et ce manque de science politique

positive, percent à tout moment des vues fort justes et fort prévoyantes qui montrent qu'elle ne se faisait pourtant pas illusion sur l'état réel de la société. A propos d'un pamphlet de Lally-Tollendal, elle disait des hommes de sa couleur : « Ils flattent les passions des *mécontents*, ils séduisent les *hommes légers*, ils ébranlent les *esprits faibles* : ôtez tous ces êtres de la société, comptez la classe ignorante qu'ils influencent à leur manière, et voyez le peu qui reste de bons esprits, de personnes éclairées, pour résister au torrent et prêcher la vérité! » Mais l'entrain de l'attaque et une sorte d'allégresse martiale l'emportaient bientôt sur les prévisions moins flatteuses. L'expression s'anime au péril et étincelle sous sa plume. Elle écrit à Bosc : « On n'ose plus parler, dites-vous, soit; c'est *tonner* qu'il faut faire. » Une lettre à Lanthenas, du 6 mars 90, commence par ce cri trois fois répété : « *Guerre, guerre, guerre!* » Ce sont à chaque fois des refrains de réveil : *Salut et joie!* ou bien : *Vigilance et fraternité!* on dirait le cri de la sentinelle sur le rempart, qui appelle le combat avec l'aurore. Le *morbleu!* s'y trouve et n'y messied pas. Une lettre à Brissot, du 7 janvier 91, finit par ces mots précipités : « Adieu tout court : la femme de *Caton* ne s'amuse point à faire des compliments à *Brutus*. »

A partir du mois de février, époque où Mme Roland vient à Paris, jusqu'au mois de septembre, époque de son retour à Lyon, durant ces six mois si pleins, si effervescents, qui comprennent la fuite du roi et les événements du Champ-de-Mars, nous voyons ses dispositions agressives se déployer de plus en plus et s'exalter au plus haut degré dans l'atmosphère tourbillonnante où elle vit. La Correspondance avec Bancal est surtout précieuse en ce qu'elle nous offre toute l'histoire de ses impressions tumultueuses durant ce séjour. Dans les pages de ses Mémoires qu'elle y consacre, les émotions, vives encore,

sont adoucies par la distance et fondues avec les jugements de date subséquente qui y interviennent : ici elle agit et pense jour par jour. Nous la voyons, dédaignant les jeux du théâtre et les distractions du goût, courir droit à l'Assemblée, la trouver faible, puis corrompue, l'envisager avec sévérité d'abord, bientôt avec indignation et colère : 89 et les impartiaux, elle le déclare net, sont devenus les plus dangereux ennemis de la Révolution. Sieyès, Barnave, Thouret, Rabaut, la plupart de ceux avec qui tout à l'heure elle mourra, n'échappent pas aux qualifications de *lâche* et de *perfide;* Pétion, Buzot, Robespierre, seuls, la satisfont. Mais rien n'est plus expressif et caractéristique qu'un article adressé à Brissot, et tracé par elle à une séance même de l'Assemblée (1), le 20 ou 28 avril. A propos de l'organisation des gardes nationales, on était revenu sur la distinction des citoyens en actifs et passifs : de là sa colère et ses larmes de sang. L'article, qui commence en ces mots : « *Jette ta plume au feu, généreux Brutus, et va cultiver des laitues !* » finit par cette métaphore militaire : *Adieu, battons aux champs ou en retraite, il n'y a pas de milieu !* Et pourtant, malgré ces entraînements passionnés, téméraires, elle gardait une netteté de vue plus digne de son intelligence supérieure. Le jugement sur Mirabeau est d'une belle et calme lucidité. Et quant aux choses, elle a l'air, mainte fois, de les pressentir admirablement, de ne pas dissimuler où l'on va, mais elle ne veut ni se ralentir ni se détourner. Ainsi elle écrit à Bancal : « Il n'est pas encore question de mourir pour la liberté ; il y a plus à faire, il faut vivre pour l'établir, la mériter, la défendre. » Et ailleurs : « Je sais que de bons citoyens, comme j'en vois tous les jours, considèrent l'avenir avec un œil tranquille, et, malgré tout ce que je

(1) M. de Montrol l'a publié dans la *Nouvelle Minerve*.

leur entends dire, je me convaincs plus que jamais qu'ils s'abusent. » Et encore : « Je crois que les plus sages sont ceux qui avouent que le calcul des événements futurs est devenu presque impossible. » Elle s'étend en un endroit (p. 233) avec un sens parfait sur cette *patience*, vertu trop négligée et toutefois si nécessaire aux gens de bien pour arriver à des résultats utiles ; mais, par une singulière contradiction, elle manque, tout aussitôt après de *patience*. Regrettant qu'on ait arrêté Louis XVI fugitif à Varennes, elle donne pour raison que, sans cette fâcheuse capture, *la guerre civile devenant immanquable, la Nation allait forcément à cette grande école des vertus publiques*. Exaspérée par les événements du Champ-de-Mars, elle en vient, dit-elle, à applaudir aux derniers excès de l'Assemblée et à en désirer de plus grands comme le seul moyen d'éveiller l'opinion publique. Je l'aime bien mieux âme vierge, si longtemps contenue et tout d'un coup trop dévorée, quand elle se livre à des perspectives infinies d'espérance pour ces neveux qu'elle ne verra pas, quand elle proclame avec larmes et ravissement sa foi sans réserve en cette religion de l'avenir si respectable à ceux même qui n'en distinguent pas bien le fondement. Témoin ému d'un triomphe éloquent de Brissot aux Jacobins, elle s'écrie : « Enfin j'ai vu le feu de la liberté s'allumer dans mon pays, il ne saurait s'éteindre. Les derniers événements l'ont alimenté ; les lumières de la raison se sont unies à l'instinct du sentiment pour l'entretenir et l'augmenter... Je finirai de mourir quand il plaira à la nature, mon dernier souffle sera encore le souffle de la joie et de l'espérance pour les générations qui vont nous succéder. »

Les jugements de Mme Roland sur La Fayette en particulier ont lieu de nous frapper par le contraste qu'ils offrent avec l'unanime respect dont nous avons entouré cette patriotique vieillesse. Dans sa Correspondance avec

Bancal, Mme Roland se montre mainte fois injuste. Dans une lettre inédite à Brissot (31 juillet 92), très importante historiquement, elle devient, il faut le dire, injurieuse, insultante, et s'échappe à qualifier le vertueux général du même terme dont Voltaire irrité n'a pas craint de qualifier Rousseau. Rougissons pour les passions politiques de ces torts presque inséparables qu'elles entraînent à leur suite et que pleurent plus tard les belles âmes. Mme Roland, quinze jours avant sa mort, rétractait sans aucun doute ses anciennes âcretés contre La Fayette, en justifiant dans les termes suivants Brissot, accusé par Amar de complicité avec le général : « Il avait partagé l'erreur de beaucoup de gens sur le compte de La Fayette : *ou plutôt* il paraît que La Fayette, d'abord entraîné par des principes que son esprit adoptait, n'eut pas la force de caractère nécessaire pour les soutenir quand la lutte devint difficile, *ou* que *peut-être*, effrayé des suites d'un trop grand ascendant du peuple, il jugea prudent d'établir une sorte de balance. » Ces diverses suppositions sont évidemment des degrés par lesquels Mme Roland revient, redescend le plus doucement qu'elle peut de son injustice première. Mais on remarquera, aux précautions qu'elle prend, combien, l'injustice une fois construite et si promptement d'ordinaire, il est pénible ensuite, par un reste de fausse honte, d'en redescendre (1).

Revenue à Paris à la fin de l'année 91, Mme Roland

(1) Il faut voir dans la *Vie de Mme de La Fayette*, par Mme de Lasteyrie (1858), les rapports et la correspondance de Mme de La Fayette avec Roland ministre, lorsqu'elle fut mise en arrestation en septembre 1792 : il y eut là aussi une gradation marquée, depuis la première rigueur jusqu'au réveil des sentiments d'humanité et de justice. Mme de La Fayette, dans son généreux désir d'aller au secours du général captif, avait fini par avoir pour appui sincère Roland, c'est-à-dire Mme Roland.

entra, on peut le dire, au ministère avec son mari, en mars 92. La correspondance avec Bancal, qui arrive lui-même à Paris, devient très rare. Au sortir de ce premier ministère, Roland et sa femme habitèrent tantôt une campagne à Champigny-sur-Marne, tantôt un logement rue de la Harpe, nº 81 (1). Durant les mois qui précédèrent le 10 août, l'activité politique de notre héroïne n'avait pas cessé, mais l'expérience avait porté fruit : elle commençait à moins pousser au mouvement tel quel, et à enrayer un peu. En pratiquant les hommes influents et les meneurs, elle les avait bien vite pénétrés avec la finesse d'une femme et mis à leur place avec la fermeté d'une mâle intelligence. De petits désaccords entre son mari et Brissot ou Clavières lui avaient démontré la difficulté d'une marche unie et combinée de la part même des plus gens de bien. Aux approches de la crise imminente du 10 août, elle ne réclamait déjà plus, comme après Varennes, des mesures brusques, absolues ; elle désirait que les sections réunies demandassent, non *la déchéance*, difficile à prononcer sans déchirer l'acte constitutionnel, mais *la suspension provisoire*, qu'il serait possible, quoique avec peine, écrivait-elle dix jours avant le 10 août à Brissot, d'accrocher, pour ainsi dire, à l'un des articles de la Constitution. Une lettre de Louvet à Brissot, de sept jours seulement avant le 10 août, est dans le même sens et dénote les mêmes craintes entre la faiblesse d'une part et l'exagération de l'autre. Mme Roland, comme Louvet, se plaignait du silence à l'Assemblée et de l'attitude incertaine de leur ami en des circonstances si menaçantes. Le jugement que porte Mme Roland des hommes politiques de la seconde époque révolutionnaire, de ceux qu'elle a connus et éprouvés, est aussi distinct

(1) Aujourd'hui occupé par M. Litois (1835). — Tout cela a disparu depuis ; un nouveau Paris a comme aboli l'ancien.

et décisif que son mépris des hommes de 89 a pu paraître confus et aveugle : c'est qu'à partir de 91 elle vit de près la scène et posséda tous les éléments de situation et de conduite. Ses Mémoires contiennent de brillants et véridiques portraits de ses amis, un peu à la Plutarque ; mais il est plus curieux de les retrouver saisis par elle dans l'action même et sous le feu de la mêlée, confidentiellement et non plus officiellement, dans le privé et non pour la postérité. La lettre à Brissot, déjà citée (du 31 juillet 92), ayant pour objet de le prémunir contre les facilités de caractère et de jugement auxquelles il était enclin, présente des indications très particulières sur les principaux de ce groupe illustre et fraternel que de loin une seule auréole environne. Chacun y est touché et marqué en quelques lignes ; ils passent tous l'un après l'autre devant nous dans leurs physionomies différentes, et le digne Sers (depuis sénateur), aimable philosophe, habitué aux jouissances honnêtes, mais lent, timide et par là même incapable en révolution ; et Gensonné si faible à l'égard de Dumouriez dans l'affaire de Bonne-Carrère, qui ne sait pas saisir le moment de perdre un homme quand il le faut ; avec trop de formes dans l'esprit et pas assez de résolution dans le caractère ; et l'estimable Guadet, au contraire trop prompt, trop vite prévenu ou dédaigneux, s'étant trompé d'ailleurs sur la capacité de Duranthon qu'il a poussé aux affaires, et ayant à tout jamais compromis son jugement par cette bévue sans excuse ; et Vergniaud qu'elle n'aime décidément pas ; trop épicurien, on le sent, trop voluptueux et paresseux pour cette âme de Cornélie : elle ne se permettrait pas de le juger, dit-elle, mais les temporisations subites de l'insouciant et sublime orateur ne s'expliquent pas pour elle, aussi naturellement que pour nous, en simples caprices et négligences de génie ; mais elle le trouve par trop vain de sa toilette, et se méfie, on ne sait pourquoi, de son

regard voilé, qui pourtant s'éclairait si bien dans la magie de la parole. Le portrait final qu'elle a donné de lui, en réparant ce que l'impression passagère avait d'injuste, témoigne assez de ce peu de sympathie réciproque. L'*ami* Clavière, en revanche, lui paraît fort solide, et même aimable quand il n'est pas quinteux. Mme de Staël répondait à quelqu'un qui lui reprochait de juger trop à fond ses amis : « Qu'y faire ? j'irais à l'échafaud, que je ne pourrais m'empêcher de juger encore les amis qui m'accompagneraient. » C'est ce qu'a fait Mme Roland. Entre tous ces hommes de bien et de mérite elle cherche vainement un grand caractère propre à rassurer dans cette crise et à rallier le bon parti par ses conseils. Oh ! qu'elle dut alors regretter un Mirabeau honnête homme et désintéressé ! Tout en excitant Brissot à être ce grand caractère, on voit assez qu'elle y compte peu, et qu'elle le connaît *excessivement confiant, naturellement serein, même ingénu*. Elle-même, si elle avait été homme, eût-elle pu devenir ce bon génie patriotique, sauveur de l'empire ? on aime à le croire, et rien dans sa conduite d'alors ne dément l'idée d'une audace clairvoyante, d'une capacité supérieure et applicable.

Mais, pour nous en tenir au jugement qu'elle a fait des autres, acteur incomplet et gêné qu'elle était à cause de son sexe, je suis frappé de cette fermeté et de cette pénétration de coup d'œil qu'elle y porte, même quand la passion l'offusque encore. Ses invectives sur Garat, par exemple, sont d'une grande dureté, et ne laissent pas jour aux qualités secondaires de cet homme de talent, de sensibilité même, aimable, disert, aussi bon et aussi sincère qu'on peut l'être n'étant que sophiste brillant et sans la trempe de la vertu : pourtant, après avoir relu l'apologie de Garat lui-même en ses Mémoires, je trouve que, malgré les dénégations de l'écrivain et ses explications ingénieuses, analytiques, élégantes, les jugements

de Mme Roland subsistent au fond et restent debout contre lui. Comme on conçoit, en lisant les descriptions subtiles et les périodes cicéroniennes de celui qui n'osait flétrir ni Clodius ni Catilina, comme on conçoit l'indignation de Mme Roland pour ces palliatifs, pour cette douceur de langage en présence de ce qu'elle appelait crime, pour les prétentions conciliatrices de cette souple intelligence toute au service d'une imagination vibratile! Mme Roland pressentait et ruinait d'avance ces justifications futures, quand elle lui écrivait de sa prison : « Fais maintenant de beaux écrits, explique en philosophe les causes des événements, les passions, les erreurs qui les ont accompagnés; la postérité dira toujours : *Il fortifia le parti qui avilit la représentation nationale*, etc. » Quant à Brissot, nous adoptons tout à fait le jugement de Mme Roland sur lui, sur son honnêteté profonde et son désintéressement; nous le disons, parce qu'il nous a été douloureux et amer de voir les auteurs d'une Histoire de la Révolution qui mérite de s'accréditer, auteurs consciencieux et savants, mais systématiques, reproduire comme incontestables des imputations odieuses contre la probité du chef de la Gironde. Il est difficile, à cinquante ans de distance, de laver Brissot des calomnies de Morande; mais toute la partie publique de sa vie repousse et anéantit les récriminations adressées à la partie antérieure et obscure. Né dans un pays où Brissot séjourna d'abord, à Boulogne-sur-Mer ou il travailla avec Swinton, où il se maria, parent des personnes qui l'accueillirent alors et de cette famille Cavilliers qui l'a précisément connu en ces années calomniées, je n'ai jamais ouï un mot de doute sur son intégrité constante et sa pauvreté en tout temps vertueuse. La biographie de Brissot, présentée comme on vient de le tenter, serait-elle un acheminement à l'immolation *théorique* qu'on veut faire de la Gironde *protestante et corrompue* à Robespierre

catholique et pur? à la bonne heure! Ce qu'on peut affirmer, c'est que ce dernier sourirait de son plus mauvais sourire en lisant la biographie de sa victime, ainsi chargée à l'avance de bandelettes un peu souillées.

On voit dans la Correspondance avec Bancal figurer fréquemment Blot et Lanthenas, que des dissidences d'opinion éloignèrent bientôt de leurs illustres amis. Lanthenas, dont Mme Roland parle en ses Mémoires comme d'un amoureux peu exigeant, et qu'elle appelle en ses lettres *le bon apôtre*, l'était en effet dans toute l'acception, même vulgaire, du mot. Excellent homme, empressé, exalté, un de ceux que la Révolution saisit du premier coup et enleva dans les airs comme des cerfs-volants, jusque-là d'une grande utilité domestique, l'idéal du *famulus*, il voulut plus tard agir et penser par lui-même et perdit la tête dans la mêlée, — c'est l'esprit que je veux dire; car Marat, pour comble d'injure, Marat, son ex-confrère en médecine et qui l'avait apprécié sans haine, le fit rayer de la liste fatale, comme simple d'esprit (1). On conçoit, on pressent cette fâcheuse destinée de Lanthenas, dès qu'on le voit adresser à Brissot des articles aussi niaisement intitulés que celui-ci : *Quand le peuple est mûr pour la liberté, une nation est toujours digne d'être libre*, ou bien lorsqu'il propose à Bancal de *faire quelque grande confédération pour travailler dans quelques années, en même temps en Angleterre et en France, à nous débarrasser absolument des prêtres*. Quoi qu'il en soit, par les qualités de son cœur et son amour de vieille date pour Mme Roland, le bon Lanthenas méritait de mieux finir...

Pour qui lirait superficiellement toute cette Correspondance, il pourrait se faire qu'un des traits les plus inté-

(1) « Quant au docteur *Lanternas*, disait-il en plein Convention, tout le monde sait que c'est un simple d'esprit. »

ressants à y saisir échappât. Il se passe en effet, il se noue et se dénoue entre Mme Roland et Bancal, durant ces deux années, une espèce de roman; oui, un roman de cœur, dont, à travers les distractions des grands événements et la discrétion du langage, on poursuit çà et là les traces à demi couvertes. Bancal, dès les commencements de la liaison, paraît en avoir été vivement attiré. On voit, par une raillerie aimable que lui adresse Mme Roland, qu'il soutenait que leur rapprochement n'était pas dû à la Révolution, qu'il aurait eu lieu également sans les circonstances patriotiques, et qu'ils étaient comme fatalement prédestinés à une amitié mutuelle : « *Il est des nœuds secrets, il est des sympathies.* » Dans un séjour qu'il fit au clos La Plâtière vers septembre 90, cet attrait avait redoublé pour lui, et quelque conversation confidentielle s'était un jour engagée, dans laquelle il n'avait pu taire à son amie les sentiments de trouble qu'elle lui inspirait. Étant reparti bientôt, il écrivit une lettre commune à M. et à Mme Roland ; mais celle-ci, à qui son mari absent (il était à Lyon ou à Villefranche) l'envoya, y saisit quelques expressions qu'elle interpréta d'une manière plus particulière, et elle se hasarda à écrire de la campagne, dans l'absence et à l'insu de M. Roland, une lettre du 8 octobre, que nous livrons ainsi expliquée, à la sensibilité des lecteurs. L'émotion, au reste, que trahit cette lettre, n'était l'indice que d'un sentiment et non d'une passion. Mme Roland, dans une autre lettre *à part* (28 octobre), y revient en tâchant de calmer et de ramener au vrai l'imagination de son ami. Ailleurs, 30 novembre, elle se plaint assez agréablement et avec une sorte de coquetterie voilée, dans la fable du *Rossignol* et de la *Fauvette*, de l'immanquable oubli du voyageur qui semblait en effet les négliger. On retrouve aussi, dans les lettres de consolation, quelques promesses de fidélité à des souvenirs assez intimes ; puis,

au retour de Londres, l'expression d'une tendre inquiétude sur la mélancolie prolongée dont elle est témoin : mais tout se termine alors par l'aveu d'une nouvelle passion de Bancal, pour laquelle Mme Roland, en amie généreuse et dévouée, lui prodigue, avec ses conseils, des offres délicates d'intervenir. Ce ne devait pas être là encore la passion sérieuse, véritable, longtemps retardée, qui saisit enfin l'âme puissante de Mme Roland, et à laquelle elle fait allusion en deux endroits de ses Mémoires, lorsqu'elle parle des *bonnes raisons* qui, vers le 31 mai, la poussaient au départ pour la campagne, et lorsque, saluant l'empire de la philosophie qui succédait chez elle au sentiment religieux, elle ajoute que ces sauvegardes ininterrompues semblaient devoir la préserver à jamais de l'orage des passions, dont pourtant, *avec la vigueur d'un athlète, elle sauve à peine l'âge mûr !* Quel fut l'objet pour elle de cette seule, de cette tardive et déchirante passion de cœur ? Un préjugé public a nommé Barbaroux, parce qu'elle l'a loué dans un admirable portrait pour sa tête d'Antinoüs ; mais rien ne prouve que ce fût lui. Un voile sacré continuera donc de couvrir cet orage de plus, qui roulait et grossissait silencieusement aux approches de la mort, dans une si grande âme (1) !

Mme Roland a nommé une fois Mme de Staël dans une lettre qui s'est trouvée mêlée aux papiers de Brissot, mais qui ne s'adresse pas à lui, car la date (22 novembre 89) ne permettrait pas entre eux la familiarité de liaison qui s'y voit : « On nous fait ici (*à Lyon*), dit Mme Roland, des contes sur Mme de *Staal* (*sic*) qu'on dit

(1) Il est certain aujourd'hui que c'était Buzot qui eut l'honneur d'occuper ainsi l'âme de Mme Roland. On a retrouvé et publié des lettres d'elle qu'elle lui écrivait dans sa prison ; et enfin des passages supprimés d'abord, qu'on a rétablis récemment dans le texte de ses *Mémoires* imprimés, contiennent un aveu formel.

être fort exacte à l'Assemblée, qu'on prétend y avoir des chevaliers auxquels de la tribune elle envoie des billets pour les encourager à soutenir les motions patriotiques ; on ajoute que l'ambassadeur d'Espagne lui a fait de graves reproches à la table de son père. Vous ne pouvez vous représenter l'importance que nos aristocrates mettent à ces bêtises nées peut-être dans leur cerveau ; mais ils voudraient montrer l'Assemblée comme conduite par quelques étourdis excités, échauffés par une dizaine de femmes. » Mme de Staël, en revanche, n'a nulle part (que je me le rappelle) nommé Mme Roland. Etait-ce instinct de vengeance filiale à cause de son père méconnu et maltraité ? était-ce faiblesse de femme qui se détourne d'une rivale ? Mme Roland, dans ce qui est dit au chapitre des *Considérations* sur le groupe des Girondins, brille par son absence. Quoi qu'il en soit, on ne peut éviter de rapprocher en idée ces deux femmes illustres et de les comparer. Mme Roland, de onze ans plus âgée, dut à l'avantage de son éducation bourgeoise d'échapper tout d'abord à bien des faux-brillants, au factice de la vanité et de la société. Ce petit enfoncement dans le salon, proche de l'atelier de son père, valait mieux comme asile d'enfance, comme berceau d'étude ou de réflexion sévère, que le fauteuil, au salon de Mme Necker, dans le cercle des beaux-esprits, ou même que les bosquets romanesques de Saint-Ouen. Mlle Phlipon se fit donc un caractère plus mâle et plus simple ; elle eut de bonne heure l'habitude de réprimer sa sensibilité, son imagination, de s'arrêter à des principes raisonnés, et d'y ranger sa conduite. On ne la voit pas prendre feu par la tête, à quinze ans, pour un M. de Guibert, et M. de Boismorel, dont le rôle près d'elle semble analogue, ne fut qu'une figure très régulière et très calme à ses yeux. La teinte philosophique et raisonnable qu'elle revêt, qu'elle affecte un peu, la rend même plutôt antipathique et injuste pour les beaux esprits et les litté-

rateurs en vogue, si chers à Mlle Necker : c'est le contraire de l'engouement ; elle ne perd aucun de leurs ridicules, elle trouve la mine de d'Alembert chétive, le débit de l'abbé Delille maussade ; Ducis et Thomas lui paraissent se prôner l'un l'autre, comme les deux ânes de la fable, et elle verrait volontiers un homme de lettres médiocre en celui dont Mme de Staël a dit si parfaitement : « Garat, alors ministre de la justice, et, dans des temps plus heureux pour lui, l'un des meilleurs écrivains de la France. » Qu'on n'aille pas faire de Mme Roland toutefois un pur philosophe stoïque, un citoyen rigide comme son mari, en un mot autre chose qu'une femme. Elle l'est ; on la retrouve telle, sous sa philosophie et sa sagesse, par le besoin d'agir sinon de paraître, de faire jouer les ressorts sinon de s'en vanter. Avec quelle satisfaction souriante elle se peint à sa petite table, dans ce cabinet que Marat appelait un *boudoir*, écrivant, sous le couvert du ministre, la fameuse lettre au Pape ! Plus d'une fois durant le second ministère de Roland, elle fut inopinément mandée à la barre de la Convention : elle y venait et répondait à tout avec modestie, mais avec développement, et une netteté, une propriété unique d'expression. Sous son air modeste, on apercevait son rayonnement et sa joie d'être ainsi active aux choses publiques. Après ses six mois de Paris en 91, à son retour à Villefranche, bien loin alors de prévoir le ministère pour son mari et à la veille de rentrer dans la vie privée, dans l'obscurité étouffante et la nullité de la province (lettre à Bancal, 11 septembre), comme elle souffre ! comme son cœur se serre ! Elle aussi se sentait faite pour un rôle actif, influent, multiplié, pour cette scène principale où l'on rencontre à chaque pas l'aliment de l'intelligence et l'émotion de la gloire ; elle aussi, loin de Paris, exilée à son tour de l'existence agrandie et supérieure qu'elle avait goûtée, elle aurait redemandé, mais tout bas, le ruisseau de sa

rue de la Harpe. Certes, si quelque prophétique vision, quelque miroir enchanté lui avait déroulé à l'avance sa carrière publique si courte et si remplie, ses dépêches au Pape et au roi du fond du boudoir austère, son apparition toujours applaudie à la barre des assemblées, et, pour clore le drame, elle-même en robe blanche, la chevelure dénouée, montant triomphalement à l'échafaud, si elle eût pu choisir, certes elle n'aurait pas hésité ; comme l'antique Achille, elle eût préféré la destinée militante, tranchée à temps et immortelle, à quelque obscure félicité du coin du feu. Et, avec cela, elle ressentait la vie domestique, la vocation maternelle, pratiquait le ménage dans sa simplicité et savait écouter la nature dans ses secrètes solitudes. Le détail des champs, la couleur des vignes et des noyers, les sueurs des vignerons, la récolte, la basse-cour, les réserves de fruits secs, les *poires tapées*, l'occupent et la passionnent : « J'*asine* à force, » écrit-elle à Bosc dans une petite lettre richement et admirablement rustique, foisonnante pour ainsi dire (1), qui aurait assez mal sonné, je crois, sous les ombrages majestueux de Coppet (2), mais telle que notre pseudonyme George Sand en écrirait du fond de son Berry en ses meilleurs jours. Pour couronner le tableau des qualités domestiques chez Mme Roland, il ne faut plus que rappeler le début de cette autre lettre écrite à Bosc, de Villefranche : « Assise au coin du feu, mais à onze heures du matin, après une nuit paisible et les soins divers de la matinée, mon ami à son bureau, ma petite à tricoter, et moi causant avec l'un, veillant l'ouvrage de l'autre, sa-

(1) *Saturæ sordida rura casæ*, dit Martial. « J'*asine* à force et m'occupe de tous les petits soins de la vie *cochonne* de la campagne. » (Lettre du 12 octobre 1785.). Ce mot d'*asiner* est amené parce que Mme Roland était alors au lait d'ânesse.

(2) Mme de Staël disait qu'*elle aimerait assez l'agriculture, si l'agriculture sentait moins le fumier*.

vourant le bonheur d'être bien chaudement au sein de ma petite et chère famille, écrivant à un ami tandis que la neige tombe, etc. » A côté de ces façons d'antique aloi, de ces qualités saines et bonnement bourgeoises, osons noter l'inconvénient ; à défaut du chatouillement aristocratique, la jactance plébéienne et philosophique ne perce-t-elle pas quelquefois ? Mme Roland me choque, avec son accent d'esprit fort, lorsqu'elle fronde d'un sourire de supériorité les *disciples de Jésus*. En écrivant, à l'imitation de Jean-Jacques, sur certaines particularités qu'il sied à toute femme d'ensevelir, elle se complaît, avec une sorte de belle humeur stoïcienne et de dédain des sexes, en des allusions moins chastes qu'elle qui était la chasteté même. Sa vertueuse légèreté en pareille matière lui permet de trouver tout simplement *jolis* et de *bon goût* les romans de Louvet. Ces petits travers *philosophiques* n'allaient pas à gâter un ton accompli de femme et une grâce perfectionnée que le frottement révolutionnaire ne put jamais flétrir, bien qu'en ait dit l'équivoque de Mme de Créqui (1), qui d'ailleurs a tracé d'elle un jeune portrait charmant.

La parole, le style de Mme Roland est plus ferme, plus concis, plus net que le style de Mme de Staël en sa première manière ; cette différence tient au caractère, aux habitudes d'éducation des deux écrivains, et à dix années de plus chez Mme Roland. Celle-ci avait écrit beaucoup et de longue main, dans ses loisirs solitaires, sur toutes sortes de sujets ; elle arriva à la publicité, prête et mûre ; ses pages, tracées à la hâte et d'un jet, attestent une plume déjà très exercée, un esprit qui savait embrasser et exprimer à l'aise un grand nombre de rapports. Mme de Staël, à la barre des mêmes assemblées, aurait probablement parlé avec moins de calme et de contenu,

(1) C'est-à-dire la Créqui de M. de Courchamps.

elle eût été vite à l'émotion, à l'éclat. L'une, comme une dame romaine, tempérant la modestie et l'orgueil, cachait sous les plis du vêtement son stylet et ses tablettes. Delphine, palpitante et dont le sein se gonfle, un peu femme du Nord, ne craignait pas de montrer sa harpe et de laisser flotter sa ceinture. Et cependant Mme Roland est bien sous le même souffle, sous la même inspiration sentimentale que cette autre fille de Jean-Jacques : « Quoi qu'il en soit du fruit de l'observation et des règles de la philosophie, écrit-elle à Bancal, je crois à un guide plus sûr pour les âmes saines, c'est le *sentiment*. » Comme Mme de Staël encore, elle lit Thompson avec larmes; si plus tard, dans sa veine républicaine, elle s'attache à Tacite et ne veut plus que lui, l'auteur républicain du livre *de la Littérature* ne se nourrissait-il pas aussi de Salluste et des Lettres de Brutus? Toutes les deux laissent échapper dans leurs récits un enjouement marqué, une verve également méprisante et moqueuse contre les persécuteurs de bas étage dont on les entoure; elles sont maîtresses, dès qu'il le faut, en ce jeu de l'ironie, arme aisée des femmes supérieures. Avec les années, je pense, l'une écrivant, se produisant davantage, et rabattant par degrés son stoïcisme au pied de la réalité, l'autre se dégageant de son nuage et continuant de mûrir, elles auraient de moins en moins différé (1).

(1) On a quelquefois rapproché le nom de Mme Roland de celui de mistress Hutchinson, femme forte également, auteur de Mémoires qui ne sont ni très amusants ni très variés, mais solides et d'une saine lecture. Mistress Hutchinson s'appesantit trop, durant plus d'un volume, sur les démêlés de son mari, gouverneur de Nottingham, avec les comités locaux, et ne développe pas assez sa conduite au Parlement, dans l'affaire du roi et après; mais tout le commencement et la fin sont parfaits, et sensiblement imprégnés ou plutôt pétris d'honnêteté. Il est touchant de voir quel respect d'amour mistress Hutchinson

Un éloge bien rare à donner aux grandes et glorieuses existences, tout à fait particulier à Mme Roland, c'est que plus on va au fond de sa vie, de ses lettres, plus l'ensemble paraît simple : toujours le même langage, les mêmes pensées sans réserve : pas un repli, nulle complication ou de passions ou de vœux et de tendances diverses. Cette dernière et mystérieuse passion elle-même, dont on ignore l'objet et que deux traits seulement dénoncent, est majestueuse dans son silence. Quant au reste, vérité, évidence, limpidité parfaite ; pas une tache, pas un voile à jeter ; regardez aussi avant que vous voudrez dans sa maison de verre, transparente comme avait souhaité ce Romain : la lumière de l'innocence et de la raison éclaire un intérieur bien ordonné, purifiant. Comme cette femme soutient le regard au point de vue de la réalité ! Près de mourir, elle a pu s'écrier, sans fiction aucune, dans son hymne d'adieu : « Adieu, mon enfant, mon époux, ma bonne, mes amis ; adieu, soleil dont les rayons brillants portaient la sérénité dans mon âme comme ils la rappelaient dans les cieux ; adieu, campagnes solitaires dont le spectacle m'a si souvent émue, et vous, rustiques habitants de Thézée, qui bénissiez ma présence, dont j'essuyais les sueurs, adoucissais la misère et soignais les maladies, adieu ! — adieu, cabinets paisibles où j'ai nourri mon esprit de la vérité, captivé mon imagination par l'étude, et appris, dans le silence de la méditation, à commander à mes sens et à mépriser la vanité. »

Août 1835.

porte à son noble époux, avec quelle modestie elle lui attribue toutes ses propres vertus. « Ce qu'elle était, c'était lui tant qu'il était présent : et ce qu'elle est maintenant n'en est plus qu'une image décolorée. » Mais mistress Hutchinson et Mme Roland diffèrent autant d'ailleurs que les deux Révolutions qui les ont produites. L'une se sent du voisinage de Rousseau, l'autre du voisinage de Milton.

DU GÉNIE CRITIQUE ET DE BAYLE

...Bayle a toujours très peu résidé à Paris, malgré son vif désir. Il y passa quelques mois comme précepteur, en 1675; il y vint quelquefois pendant ses vacances de Sedan; il y resta dans l'intervalle de son retour de Sedan à son départ pour Rotterdam : mais on peut dire qu'il ne connut pas le monde de Paris, la belle société de ces années brillantes; son langage et ses habitudes s'en ressentent d'abord. Cette absence de Paris est sans doute cause que Bayle paraît à la fois en avance et en retard sur son siècle, en retard d'au moins cinquante ans par son langage, sa façon de parler, sinon provinciale, du moins gauloise, par plus d'une phrase longue, interminable, à la latine, à la manière du XVIe siècle, à peu près impossible à bien ponctuer (1); en avance par son

(1) J'ai surtout en vue certaines phrases de Bayle à son point de départ. On en peut prendre un échantillon dans une de ses lettres (*Œuvres diverses*, t. I, page 9, au bas de la seconde colonne. C'est à tort qu'il y a un point avant les mots : *par cette lecture*, il n'y fallait qu'une virgule). Bayle partit donc en style de la façon du XVIe siècle, ou du moins de celle du XVIIe libre et non académique; il ne s'en défit jamais. En avançant pourtant et à force d'écrire, sa phrase, si riche d'ailleurs de gallicismes, ne laissa pas de se former; elle s'épura, s'allégea beaucoup, et souvent même se troussa fort lestement.

dégagement d'esprit et son peu de préoccupation pour les formes régulières et les doctrines que le XVIIe siècle remit en honneur après la grande anarchie du XVIe. De Toulouse à Genève, de Genève à Sedan, de Sedan à Rotterdam, Bayle contourne, en quelque sorte, la France du pur XVIIe siècle sans y entrer. Il y a de ces existences pareilles à des arches de pont qui, sans entrer dans le plein de la rivière, l'embrassent et unissent les deux rives. Si Bayle eût vécu au centre de la société lettrée de son âge, de cette société polie que M. Rœderer vient d'étudier avec une minutie qui n'est pas sans agrément, et avec une prédilection qui ne nuit pas à l'exactitude; si Bayle, qui entra dans le monde vers 1675, c'est-à-dire au moment de la culture la plus châtiée de la littérature de Louis XIV, avait passé ses heures de loisir dans quelques-uns des salons d'alors, chez Mme de La Sablière, chez le président Lamoignon, ou seulement chez Boileau à Auteuil, il se fût fait malgré lui une grande révolution en son style. Eût-ce été un bien? y aurait-il gagné? Je ne le crois pas. Il se serait défait sans doute de ses vieux termes *ruer, bailler,* de ses proverbes un peu rustiques. Il n'aurait pas dit qu'il voudrait bien aller de temps en temps à Paris *se ravictuailler en esprit et en connoissances;* il n'aurait pas parlé de Mme de La Sablière comme d'une femme de grand esprit *qui a toujours à ses trousses La Fontaine, Racine* (ce qui est inexact pour ce dernier), *et les philosophes du plus grand nom;* il aurait redoublé de scrupules pour éviter dans son style *les équivoques, les vers, et l'emploi dans la même période d'un* on *pour* il, etc., toutes choses auxquelles, dans la préface de son *Dictionnaire critique,* il assure bien gratuitement qu'il fait beaucoup d'attention; en un mot, il n'aurait plus tant osé écrire *à toute bride* (Mme de Sévigné disait *à bride abattue*) ce qui lui venait dans l'esprit. Mais, pour mon compte, je

serais fâché de cette perte ; je l'aime mieux avec ses images franches, imprévues, pittoresques, malgré leur mélange. Il me rappelle le vieux Pasquier avec un tour plus dégagé, ou Montaigne avec moins de soin à aiguiser l'expression. Ecoutez-le disant à son frère cadet qui le consulte : « Ce qui est propre à l'un ne l'est pas à l'autre ; il faut donc faire la guerre à l'œil et se gouverner selon la portée de chaque génie..... il faut exercer contre son esprit le personnage d'un questionneur fâcheux, se faire expliquer sans rémission tout ce qu'il plaît de demander. » Comme cela est joli et mouvant ! Le mot vif, qui chez Bayle ne se fait jamais longtemps attendre, rachète de reste cette *phrase longue* que Voltaire reprochait aux jansénistes, qu'avait en effet le grand Arnauld, mais que le Père Maimbourg n'avait pas moins. Bayle lui-même remarque, à ce sujet des périodes du Père Maimbourg que ceux qui s'inquiètent si fort des règles de grammaire, dont on admire l'observance chez l'abbé Fléchier ou le Père Bouhours, se dépouillent de tant de grâces vives et animées, qu'ils perdent plus d'un côté qu'ils ne gagnent de l'autre. Montesquieu, qui conseillait plaisamment aux asthmatiques les *périodes* du Père Maimbourg n'a pas échappé à son tour au défaut de trop écourter la phrase ; ou plutôt Montesquieu fait bien ce qu'il fait ; mais ne regrettons pas de retrouver chez Bayle la phrase au hasard et etendue, cette liberté de façon à la Montaigne, qui est, il l'avoue ingénument, *de savoir quelquefois ce qu'il dit, mais non jamais ce qu'il va dire*. Bayle garda son tour intact dans sa vie de province et de cabinet, il ne l'eût pas fait à Paris ; il eût pris garde davantage, il eût voulu se polir ; cela eût bridé et ralenti sa critique.

Une des conditions du génie critique dans la plénitude où Bayle nous le représente, c'est de n'avoir pas d'*art* à soi, de *style* : hâtons-nous d'expliquer notre pensée.

Quand on a un style à soi, comme Montaigne, par exemple, qui certes est un grand esprit critique, on est plus soucieux de la pensée qu'on exprime et de la manière aiguisée dont on l'exprime, que de la pensée de l'auteur qu'on explique, qu'on développe, qu'on critique : on a une préoccupation bien légitime de sa propre œuvre, qui se fait à travers l'œuvre de l'autre, et quelquefois à ses dépens. Cette distraction limite le génie critique. Si Bayle l'avait eue, il aurait fait durant toute sa vie un ou deux ouvrages dans le goût des *Essais*, et n'eût pas écrit ses *Nouvelles de la République des Lettres*, et toute sa critique usuelle, pratique, incessante. De plus, quand on a un *art* à soi, une poésie, comme Voltaire, par exemple, qui certes est aussi un grand esprit critique, le plus grand, à coup sûr, depuis Bayle, on a un goût décidé, qui, quelque souple qu'il soit, atteint vite ses restrictions. On a son œuvre propre derrière soi à l'horizon : on ne perd jamais de vue ce clocher-là. On en fait involontairement le centre de ses mesures. Voltaire avait de plus son fanatisme philosophique, sa passion, qui faussait sa critique. Le bon Bayle n'avait rien de semblable. De passion aucune : l'équilibre même : une idée de la profonde bizarrerie du cœur et de l'esprit humain, et que tout est possible, et que rien n'est sûr. De style, il en avait sans s'en douter, sans y viser, sans se tourmenter à la lutte comme Courier, La Bruyère ou Montaigne lui-même ; il en avait suffisamment, malgré ses longueurs et ses parenthèses, grâce à ses expressions charmantes et de source. Il n'avait besoin de se relire que pour la clarté et la netteté du sens : heureux critique ! Enfin il n'avait pas d'*art*, de *poésie*, pardevers lui. L'excellent Bayle n'a, je crois, jamais fait un vers français en sa jeunesse, de même qu'il n'a jamais rêvé aux champs, ce qui n'était guère de son temps encore, ou qu'il n'a jamais été amoureux, passionnément

amoureux d'une femme, ce qui est davantage de tous les temps. Tout son art est critique, et consiste, pour les ouvrages où il se déguise, à dispenser mille petites circonstances, à assortir mille petites adresses afin de mieux divertir le lecteur et de lui colorer la fiction : il prévient lui-même son frère de ces artifices ingénieux, à propos de la *Lettre des Comètes*.

Je veux énumérer encore d'autres manques de talents, ou de passions, ou de dons supérieurs, qui ont fait de Bayle le plus accompli critique qui se soit rencontré dans son genre, rien n'étant venu à la traverse pour limiter ou troubler le rare développement de sa faculté principale, de sa passion unique. Quant à la religion d'abord, il faut bien avouer qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'être religieux avec ferveur et zèle en cultivant chez soi cette faculté critique et discursive, relâchée et accommodante. Le métier de critique est comme un voyage perpétuel avec toutes sortes de personnes et en toutes sortes de pays, par curiosité. Or, comme on sait,

> Rarement à courir le monde
> On devient plus homme de bien ;

rarement du moins, on devient plus croyant, plus occupé du but invisible. Il faut dans la piété un grand jeûne d'esprit, un retranchement fréquent, même à l'égard des commerces innocents et purement agréables, le contraire enfin de se répandre. La façon dont Bayle était religieux (et nous croyons qu'il l'était à un certain degré) cadrait à merveille avec le génie critique qu'il avait en partage. Bayle était religieux, disons-nous, et nous tirons cette conclusion moins de ce qu'il communiait quatre fois l'an, de ce qu'il assistait aux prières publiques et aux sermons, que de plusieurs sentiments de résignation et de confiance en Dieu, qu'il manifeste dans ses lettres. Quoiqu'il

avertisse quelque part (1) de ne pas se fier aux lettres d'un auteur comme à de bons témoins de ses pensées, plusieurs de celles où il parle de la perte de sa place respirent un ton de modération qui ne semble pas tenir seulement à une humeur calme, à une philosophie modeste, mais bien à une soumission mieux fondée et à un véritable esprit de christianisme. En d'autres endroits voisins des précédents, nous le savons, l'expression est toute philosophique : mais avec Bayle, pour rester dans le vrai, il ne convient pas de presser les choses ; il faut laisser coexister à son heure et à son lieu ce qui pour lui ne s'entre-choquait pas (2). Nous aimons donc à trouver que le mot de *bon Dieu* revient souvent dans ses lettres d'un accent de naïveté sincère. Après cela, la religion inquiète médiocrement Bayle ; il ne se retranche par scrupule aucun raisonnement qui lui semble juste, aucune lecture qui lui paraît divertissante. Dans une lettre tout à côté d'une belle phrase sincère sur la Providence, il mentionnera l'*Hexameron rustique* de la Mothe-Le-Vayer avec ses obscénités : « *Sed omnia sana sanis,* » ajoute-t-il tout aussitôt, et le voilà satisfait. Si, par impossible,

(1) *Nouvelles de la République des Lettres*, avril 1684.

(2) Voir une lettre intéressante (*Ouv. div.*, I, 184) où il explique pourquoi il n'était pas en bonne odeur de religion. — L'illustre Joseph de Maistre, si acharné aux athées, ne s'est pas montré trop rigoureux à l'endroit de Bayle : « Bayle même, le père de l'incrédulité moderne, ne ressemble point à ses successeurs. Dans ses écarts les plus condamnables on ne lui trouve point une grande envie de persuader, encore moins le ton de l'irritation ou de l'esprit de parti ; il nie moins qu'il ne doute, il dit le pour et le contre ; souvent même il est plus disert pour la bonne cause que pour la mauvaise (comme dans l'article *Leucippe* de son *Dictionnaire*). » *Principe générateur des Constitutions politiques*, LXII. — Rappelons encore ce mot sur Bayle, qui a son application en divers sens : « Tout est dans Bayle, mais il faut l'en tirer. » (Ce mot n'est pas de M. de Maistre, comme M. Sayous l'a cru.)

quelque bel esprit janséniste avait entretenu une correspondance littéraire, y rencontrerait-on jamais des lignes comme celles qui suivent? « M. Hermant, docteur de Sorbonne, qui a composé en français les Vies de quatre Pères de l'Église grecque, vient de publier celle de saint Ambroise, l'un des Pères de l'Église latine. M. Ferrier, bon poète françois, vient de faire imprimer les *Preceptes galants :* c'est une espèce de traité semblable à l'*Art d'aimer* d'Ovide. » Et quelques lignes plus bas : « On fait beaucoup de cas de la *Princesse de Clèves*. Vous avez ouï parler sans doute de deux decrets du pape, etc. » Plus ou moins de religion qu'il n'en avait aurait altéré la candeur et l'expansion critique de Bayle.

Si nous osions nous égayer tant soit peu à quelqu'un de ces badinages chez lui si fréquents, nous pourrions soutenir que la faculté critique de Bayle a été merveilleusement servie par son manque de désir amoureux et de passion galante (1). Il est fâcheux sans doute qu'il se soit laissé aller à quelque licence de propos et de citations. L'obscénité de Bayle (on l'a dit avec raison) n'est que celle même des savants qui s'émancipent sans bien savoir, et ne gardent pas de nuances. Certains dévots n'en gardent pas non plus dans l'expression, dès qu'il s'agit de ces choses, et l'on a remarqué qu'ils aiment à salir la volupté, pour en dégoûter sans doute. Bayle n'a pas d'intention si profonde. Il n'aime guère la femme ; il ne songe pas à se marier : « Je ne sais si un certain fonds de paresse et un

(1) Ce qu'on a dit sur les amours de Bayle et de Mme Jurieu n'est pas une objection à ce qu'on remarque ici. En supposant (ce qui me paraît fort possible) que l'abbé d'Olivet ait été bien informé, et que son récit, consigné dans les *Mémoires* de d'Artigny, mérite quelque attention, il en résulterait que Bayle, âgé de vingt-huit ans alors, dérogea un moment, auprès de la femme avenante du ministre, aux habitudes de son humeur et au régime de toute sa vie. L'occasion aidant, il n'était pas besoin de grande passion pour cela.

trop grand amour du repos et d'une vie exempte de soins, un goût excessif pour l'étude et une humeur un peu portée au chagrin, ne me feront toujours préférer l'état de garçon à celui d'homme marié. » Il n'éprouve pas même au sujet de la femme et contre elle cette espèce d'émotion d'un savant une fois trompé, de l'*antiquaire* dans Scott, contre le *genre-femme*. Un jour à Coppet, en 1672, c'est-à-dire à vingt-cinq ans, dans son moment de plus grande galanterie, il prêta à une demoiselle le roman de *Zayde*; mais celle-ci ne le lui rendait pas : « Fâché de voir lire si lentement un livre, je lui ai dit cent fois le *tardigrada, domiporta* et ce qui s'ensuit, avec quoi on se moque de la tortue. Certes, voilà bien des gens propres à dévorer les bliblothèques ! » Dans un autre moment de galanterie, en 1675, il écrit à Mlle Minutoli ; et, à cet effet il se pavoise de bel esprit, se raille de son incapacité à déchiffrer les modes, lui cite, pour être léger, deux vers de Ronsard sur les cornes du bélier, et les applique à un mari : « Au reste, mademoiselle, dit-il à un endroit, le coup de dent que vous baillez à celui qui vous a louée, etc. » L'état naturel et convenable de Bayle à l'égard du sexe est un état d'indifférence et de quiétisme. Il ne faut pas qu'il en sorte : il ne faut pas qu'il se ressouvienne de Ronsard ou de Brantôme pour tâcher de se faire un ton à la mode. S'il a perdu à ce manque d'émotions tendres quelque délicatesse et finesse de jugement, il y a gagné du temps pour l'étude (1), une plus grande capacité pour ces im-

(1) Dans une note de son article *Erasme* du *Dictionnaire critique*, parlant des transgressions avec les personnes qui sont obligées de sauver les apparences, il dit de ce ton de naïveté un peu narquoise qui lui va si bien : « Elles exigent des préliminaires, elles se font assiéger dans toutes les formes. Se sont-elles rendues, c'est un bénéfice qui demande résidence... Il est rare qu'on ne tombe qu'une fois dans cette espèce d'engage-

pressions moyennes qui sont l'ordinaire du critique, et l'ignorance de ces dégoûts qui ont fait dire à La Fontaine : *Les délicats sont malheureux*. Si Bayle en demeura exempt, l'abbé Prévost, critique comme lui, mais de plus romancier et amoureux, ne fut pas sans en souffrir.

On lit dans la préface du *Dictionnaire critique* : « Divertissements, parties de plaisir, jeux, collations, voyages à la campagne, visites et telles autres récréations nécessaires à quantité de gens d'étude, à ce qu'ils disent, ne sont pas mon fait ; je n'y perds point de temps. » Il était donc utile à Bayle de ne point aimer la campagne ; il lui était utile même d'avoir cette santé frêle, ennemie de la bonne chère, ne sollicitant jamais aux distractions. Ses migraines, il nous l'apprend, l'obligeaient souvent à des jeûnes de trente et quarante heures continues. Son sérieux habituel, plus voisin de la mélancolie que de la gaieté, n'avait rien de songeur, et n'allait pas au chagrin ni à la bizarrerie. Une conversation gaie lui revenait fort par moments, et on aurait été près alors de le loger dans la classe des rieurs. Il se sentit toujours peu porté aux mathématiques ; ce fut la seule science qu'il n'aborda pas et ne désira pas posséder. Elle absorbe en effet, détourne un esprit critique, chercheur et à la piste des particularités ; elle dispense des livres, ce qui n'était pas du tout le fait de Bayle. La dialectique, qu'il pratiqua d'abord à demi par goût et à demi par métier (étant professeur de philosophie), finit par le passionner et par empiéter un peu sur sa faculté littéraire. Il a dit de Nicole et l'on peut dire de lui que « sa coutume de pous-

ment ; on ne s'en retire qu'avec un morceau de chaîne qui forme bientôt une nouvelle captivité. Aussi on m'avouera qu'un homme qui a presque toujours la plume et les livres à la main ne sauroit trouver assez de temps pour toutes ces choses. »

ser les raisonnements jusqu'aux derniers recoins de la dialectique le rendait mal propre à composer des pièces d'éloquence. »

Ce désintéressement où il était pour son propre compte dans l'éloquence et la poésie le rendait d'autre part plus complet, plus fidèle dans son office de rapporteur de la république des lettres. Il est curieux surtout à entendre parler des *poëtes et pousseurs de beaux sentiments*, qu'il considère assez volontiers comme une espèce à part, sans en faire une classe supérieure. Pour nous qui, en introduisant l'art, comme on dit, dans la critique, en avons retranché tant d'autres qualités, non moins essentielles, qu'on n'a plus, nous ne pouvons nous empêcher de sourire des mélanges et associations bizarres que fait Bayle, bizarres pour nous à cause de la perspective, mais prompts et naïfs reflets de son impression contemporaine : le ballet de *Psyché* au niveau des *Femmes savantes ;* l'*Hippolyte* de M. Racine et celui de M. Pradon, *qui sont deux tragédies très achevées ;* Bossuet côte à côte avec *le Comte de Gabalis*, l'*Iphigénie* et sa préface qu'il aime presque autant que la pièce, à côté de *Circé*, opéra à machines. En rendant compte de la réception de Boileau à l'Académie, il trouve que « M. Boileau est d'un mérite si distingué qu'il eût été difficile à messieurs de l'Académie de remplir aussi avantageusement qu'ils ont fait la place de M. de Bezons. » On le voit, Bayle est un véritable républicain en littérature. Cet idéal de tolérance universelle, d'anarchie paisible et en quelque sorte harmonieuse, dans un Etat divisé en dix religions comme dans une cité partagée en diverses classes d'artisans, cette belle page de son *Commentaire philosophique*, il la réalise dans sa république des livres et, quoiqu'il soit plus aisé de faire *s'entre-supporter* mutuellement les livres que les hommes, c'est une belle

gloire pour lui, comme critique, d'en avoir su tant concilier et tant goûter.

Un des écueils de ce goût si vif pour les livres eût été l'engouement et une certaine idée exagérée de la supériorité des auteurs, quelque chose de ce que n'évitent pas les subalternes et caudataires en ce genre, comme Brossette. Bayle, sous quelque dehors de naïveté, n'a rien de cela. On lui reprochait d'abord d'être trop prodigue de louanges ; mais il s'en corrigea, et d'ailleurs ses louanges et ses respects dans l'expression envers les auteurs ne lui dérobèrent jamais le fond. Son bon sens le sauva, tout jeune, de la superstition littéraire pour les illustres : « J'ai assez de vanité, écrit-il à son frère, pour souhaiter qu'on ne connoisse pas de moi ce que j'en connois, et pour être bien aise qu'à la faveur d'un livre qui fait souvent le plus beau côté d'un auteur, on me croie un grand personnage... Quand vous aurez connu personnellement plus de personnes célèbres par leurs écrits, vous verrez que ce n'est pas si grand'chose que de composer un bon livre... » C'est dans une lettre suivante à ce même frère cadet qui se mêlait de le vouloir pousser à je ne sais quelle cour, qu'on lit ce propos charmant : « Si vous me demandez pourquoi j'aime l'obscurité et un état médiocre et tranquille, je vous assure que je n'en sais rien... Je n'ai jamais pu souffrir le miel, mais pour le sucre je l'ai toujours trouvé agréable : voilà deux choses douces que bien des gens aiment. » Toute la délicatesse, toute la sagacité de Bayle, se peuvent apprécier dans ce trait et dans le précédent.

L'équilibre et la prudence que nous avons notés en lui, cette humeur de tranquillité et de paresse dont il fait souvent profession, ne l'induisirent jamais à aucun de ces ménagements pour lui-même, à rien de cet égoïsme discret dont son contemporain Fontenelle offre, pour ainsi

dire, le chef-d'œuvre. La parcimonie, le méticuleux propre à certaines natures analytiques et sceptiques, est chose étrangère à sa veine. Cet esprit infatigable produit sans cesse, et qualité grandement distinctive, il se montre abondant, prodigue et généreux, comme tous les génies.

Décembre 1835.

MADAME DE PONTIVY

[Comme je cherche surtout dans ce volume à faire connaître Sainte-Beuve historien des esprits, et connaisseur des choses de l'âme, j'ai cru devoir mettre à sa date, parmi les études de personnages réels, cette délicate fiction, très digne de l'auteur de *Volupté*.]

Non, il n'est pas vrai que l'amour n'ait qu'un temps plus ou moins limité à régner dans les cœurs; qu'après une saison d'éclat et d'ivresse, son déclin soit inévitable; que *cinq années*, comme on l'a dit, soit le terme le plus long assigné par la nature à la passion que rien n'entrave et qui meurt ensuite d'elle-même. Non, il n'est pas vrai que l'amour, en des cœurs complets, soit comme un je ne sais quoi qu'un rien a fait naître et qu'un rien aussi fait évanouir; que cette passion la plus élevée et la plus belle soit comme un cristal précieux que tôt ou tard un accident détruit, et qui d'un coup se brise à terre, sans plus pouvoir se réparer. Cela quelquefois a lieu ainsi. Mais quand la pensée et l'âme y tiennent la place qui convient à ce nom d'amour, quand les souvenirs déjà anciens et en mille façons charmants se sont mêlés et pénétrés, quand les cœurs sont restés fidèles, un accident, une froideur momentanée ne sont pas irréparables. L'amour, comme tout ce qui tient à la pensée, ne

saurait être à la merci d'un jeu du dehors, d'un tort sans intention; il ne se brise pas comme le verre dont le cadre neuf a tout d'un coup joué sous un rayon ardent ou sous une pluie humide. Ces sortes d'images n'ont rien de commun avec lui. Ce n'est pas même un diamant qui peut être rayé. Car, lui, il est l'âme même; il vit d'une vie invisible; il se guérit par ses propres baumes, il se répare, il recommence. il n'a pas cessé; il va jusqu'à la tombe et s'éternise au delà. Voilà bien l'amour, tel qu'il mérite d'être rappelé sans cesse. tel qu'on l'a vu en de tendres exemples. Plus d'un (et des plus beaux sans doute) ont été cachés: car c'est le propre de l'amour le plus vrai de chérir le mystère et de vouloir être enseveli. Dévoilons-en pourtant, avec la pudeur qui sied, un modèle de plus, déjà bien ancien, et dont les monuments secrets nous sont venus dans un détail heureux où nous n'aurons qu'à choisir. On y verra, en une situation simple, toute l'ardeur et toute la subtilité de ce sentiment éternel; on y verra surtout la force de vie et d'immortalité qui convient à l'amour vrai, cette impuissance à mourir, cette faculté de renaître, et cette jeunesse de la passion recommençante avec toutes ses fleurs, comme on nous le dit des rosiers de Pœstum qui portent en un an deux moissons.

Mme de Pontivy, d'abord Mlle d'Aulquier, orpheline, avait été appelée par une tante à Paris, et placée avec la faveur de Mme de Maintenon à la maison de Saint-Cyr. Au milieu de cette génération gracieuse, jaseuse, légère et peu passionnée, qui allait devenir l'élite des jeunes femmes du commencement de Louis XV, elle gardait sa sensibilité concentrée et dormante. Une sorte de fierté modeste, ou de sauvagerie timide, isolait son âme et permettait de la méconnaître. On l'eût crue indifférente de nature, quand seulement elle était indifférente aux riens, et qu'elle attendait. Elle ne vit point

Racine et n'eut point ses leçons pour *Esther ;* il était mort qu'elle naissait à peine. Mais les traditions du tendre instituteur s'étaient transmises : elle vit jouer ses pièces sacrées, elle y eut son rôle peut-être ; elle dut néanmoins peu réussir à ces jeux, comme si elle se réservait pour les affections sérieuses.

Un voile couvrait sa voix ; un voile couvrait son âme et ses yeux et toutes ses beautés, jusqu'à ce que vînt l'heure. Sa vie devait être comme ces vallées presque closes, où le soleil ne paraît que lorsqu'il est déjà ardent, et sur les onze heures du matin. Pour ses sentiments, comme pour ses agréments, il y avait eu peu de signes précurseurs et peu de nuances. On aurait pu dire d'elle, en changeant quelque chose au vers du poète :

> Et la grâce elle-même attendit la beauté

Au sortir de Saint-Cyr, quand déjà la mort de Louis XIV entraînait la chute des pouvoirs élevés par ce roi avec le plus de complaisance, Mlle d'Aulquier, qui perdait l'appui de Mme de Maintenon, fut demandée en mariage par un gentilhomme breton qui la rencontra à la terre de sa tante et en devint soudainement amoureux. Le peu de fortune qu'elle avait, et l'envie de sa tante de se débarrasser d'une pupille de cet âge, décidèrent à l'accorder. M. de Pontivy l'emmena aussitôt en Bretagne dans un manoir des plus sombres. C'était le moment où des troubles commencèrent à éclater dans cette province, et l'on passa vite à la rébellion ouverte. Une correspondance avec l'Espagne envenimait la situation. La jeune fille de Saint-Cyr, tombée ainsi au milieu de ces gentilshommes révoltés, et de ce *prochain* de Bretagne moins *joli* et plus tumultueux que jamais, le prit sur un tout autre ton d'intérêt et d'émotion, on peut le croire, que Mme de Sévigné en son temps simple spectatrice pour son

plaisir, du bout de son avenue des *Rochers*. M. de Pontivy se trouvait au nombre des plus ardents et des plus compromis. Mme de Pontivy croyait l'aimer, et elle l'aimait d'un premier amour peut-être, mais faible et de peu de profondeur : elle ne soupçonnait pas alors qu'on pût sentir autrement. Plus tard elle se rappela qu'un jour, un soir, six mois environ après le mariage, elle qui était inquiète d'ordinaire et toute à la minute quand son époux ne rentrait pas, avait laissé sonner l'heure à la petite et à la grosse horloge sans faire attention et s'oubliant à quelque rêverie. C'est qu'à partir de ce jour-là, ce premier amour, comme un enfant qui ne devait pas vivre, était mort en elle. Mais elle ne se rendit compte de cela qu'ensuite, et alors elle était simplement et aveuglément dévouée, quoique souffrant de cette vie étrange.

La révolte manqua, comme on eût pu s'y attendre. Un grand nombre de gentilshommes furent arrêtés. M. de Pontivy avec d'autres parvint à s'échapper par mer, et se réfugia en Espagne. Mme de Pontivy arriva en hâte à Paris, réclamée par sa tante, qu'effrayait cette idée d'une parente compromise. Pour elle, elle ne songeait qu'à obtenir, à force de démarches, la grâce de son mari, ou du moins le maintien des biens en vue de sa fille : car elle avait, de la première année de son mariage, une fille qu'elle chérissait avec une passion singulière telle que M. de Pontivy n'en avait jamais excité en elle, et qui donnait à entrevoir la puissance de tendresse de cette âme encore confuse.

Établie chez sa tante, elle se trouva dans le monde le plus différent de celui qu'elle venait de quitter, dans un monde pourtant à sa manière presque aussi belliqueux. On était au fort des intrigues molinistes, et Mme de Noyon, sa tante, liée avec les Tencin, les Rohan, tenait bannière levée pour ce parti. Mais, à travers toutes les sortes de discussions sur la Bulle, et au plus vif de ses propres

inquiétudes pour obtenir la grâce impossible de son mari, Mme de Pontivy rencontra chez sa tante M. de Murçay.

M. de Murçay était un caractère très à part, fort peu extérieur et tout nuancé, qu'elle n'aurait jamais eu l'occasion d'apprécier sans doute, si, pour lui rendre service dans l'angoisse touchante où il la vit, il ne s'était approché d'elle avec plus d'entraînement qu'il n'avait coutume. Allié ou parent éloigné de Mme de Maintenon, il était né protestant : on l'avait converti de bonne heure à la religion catholique. Fort jeune, il avait servi avec distinction dans la dernière guerre de Louis XIV, et il avait été honoré à Denain d'une magnifique apostrophe de Villars. Mais une délicatesse très éveillée et très fine lui eût défendu, même si ce règne avait duré, de se prévaloir de la faveur de sa parente et des avantages d'une conversion imposée à son enfance. Il rougissait à ce seul souvenir, peu calviniste d'ailleurs, aussi bien que légèrement catholique, homme *sensible*, comme bientôt on allait dire, inclinant à la philosophie, mais dissimulant tout cela sous une discrétion habituelle. Le poli de ses dehors recouvrait à la fois un caractère ferme et un cœur tendre. Quoique l'expiration du règne de Louis XIV et de la dévotion régnante fût pour lui un énorme poids de moins, quoiqu'il se sentît avec joie délivré de cette condition de faveur à laquelle il aurait pu difficilement se soustraire, et dont l'idée le blessait par une honte secrète (lui converti, enfant, par astuce et intérêt), pourtant il ne voyait dans la Régence qu'un débordement déplorable et la ruine de toutes les nobles mœurs. Sa pensée se reportait en arrière, et ce temps, dont il n'aurait pas voulu la continuation, il le regrettait par une sorte de contradiction singulière, et qui n'est pas si rare. En un mot, ses mœurs et ses rêves d'idéal étaient assez au rebours de ses autres opinions, et, comme on aurait dit plus tard, de ses principes. Cette espèce d'opposition s'est depuis rencontrée

souvent, mais jamais, je crois, dans une nature d'âme plus noblement composée et mieux conciliante en ses contrastes que celle de M. de Murçay.

Par sa condition dans le monde et ses avantages personnels, il avait d'ailleurs conservé assez d'accès et de crédit, un crédit toujours désintéressé. Lorsqu'il vit chez Mme de Noyon cette jeune nièce, belle et naïve, redevenue ou restée un peu sauvage malgré l'éducation de Saint-Cyr, si entièrement occupée d'un mari qui l'avait mise en de cruels embarras, et apportant un dévouement vrai parmi tant d'agitations factices, il en fut touché d'abord, et demanda à la tante la permission d'offrir à Mme de Pontivy, avec ses hommages, le peu de services dont il serait capable. Il fut agréé et se mit à solliciter, pour elle, dans une affaire de plus en plus désespérée.

A force de voir Mme de Pontivy, de s'intéresser à ce mari en fuite, de chercher du moins à maintenir les biens, à force de visiter les gens du roi convoqués à l'Arsenal, et de rapporter son peu de succès à la cliente qu'il voulait servir, il l'aima, et ne put plus en douter un soir que son cœur, comme de lui-même, se trahit. Mme de Pontivy était plus charmante ce soir-là que de coutume : la mode des paniers, qu'elle adoptait pour la première fois, faisait ressortir la finesse d'une taille qui n'en avait pas besoin; une langueur plus douce semblait attendrir sa figure, soit que ce fût l'effet de la poudre légère répandue snr ses boucles de cheveux jusque-là si bruns, soit que ce fût déjà un peu d'amour. On venait de s'entretenir avec feu du désastre du *Système*, et la perte que plus d'un interlocuteur y faisait avait animé le discours. On y avait mêlé, avec non moins de zèle, l'enregistrement de la Bulle. L'affaire de Mme de Pontivy, venant après sur le tapis, profita d'un reste de ce feu et de ce zèle. Chacun ouvrait un avis et essayait un conseil. Il faut dire encore que la figure et la situation de Mme de

Pontivy commençaient à faire bruit; que ce dévouement, si naturel chez elle et si simple, allait lui composer, sans qu'elle y songeât, une existence à la mode, et que Mme de Noyon, d'abord indifférente ou contrariée, s'accommodait déjà mieux, dans sa vanité de tante, d'une nièce à réputation d'Alceste. On était donc à s'étendre assez complaisamment à l'article des sollicitations de Mme de Pontivy, quand Mme de Tencin, qui venait de la complimenter sur son redoublement de beauté, ajouta tout d'un coup, comme saisie d'une inspiration lumineuse : « Mais que ne voit-elle M. le Régent? c'est M. le Régent qu'il faut voir. » Un sourire rapide et équivoque passa sur quelques visages de femmes, mais presque toutes s'accordèrent à répéter : « C'est M. le Régent qu'il faut que vous voyiez! » Mme de Noyon, que frappait une nouvelle perspective, entrait dans cet avis avec une facilité et une satisfaction qui ne semblait en peine d'aucune conséquence; et Mme de Pontivy elle-même, dans la franchise de son âme, ouvrait la bouche pour dire : « Eh bien! oui, je verrai, s'il le faut, M. le Régent, » quand M. de Murçay, qui jusque-là avait gardé le silence, s'avançant brusquement vers Mme de Pontivy, dont le bilboquet (c'était alors la fureur) venait fort à propos de tomber à terre, lui dit assez bas en le lui remettant et en lui serrant la main avec signification : « Gardez-vous-en bien! » Mme de Pontivy, qui allait consentir, rougit subitement, et sans trop savoir pourquoi, répondit avec bonheur : « Il serait peu convenable, j'imagine, de voir moi-même M. le Régent; » et l'avis de Mme de Tencin, qui allait passer tout d'une voix, se retira et tomba de lui-même comme indifféremment.

Mais, à son geste, à son bond impétueux de cœur, M. de Murçay avait senti qu'il aimait.

Mme de Pontivy avait senti aussi s'agiter en elle quelque chose d'inconnu; et quand elle fut seule et qu'elle

en chercha le nom, et que celui d'amour vint à sa pensée, elle s'effraya et se jeta à genoux dans son oratoire en cachant sa face dans ses mains: et le lendemain, dans la matinée, comme sans se rendre compte, elle embrassait plus fréquemment sa fille, l'enfant réveilla son effroi en lui disant : « Pourquoi est-ce que vous m'aimez encore plus aujourd'hui ? »

Elle se rassurait pourtant en pensant que toutes les démarches et toutes les conversations de ces derniers jours avaient eu pour but M. de Pontivy, son rappel, ou du moins la conservation des biens et l'honneur de sa maison. Et il arrivait que cette pensée, commençant par M. de Pontivy, n'aboutissait bientôt qu'à sentir et à admirer tout ce qu'avait de délicat la conduite de M. de Murçay, qui, l'aimant (elle n'en pouvait douter), agissait si sincèrement pour le retour et dans l'intérêt d'un rival. Mais cette idée de rival était un trait qui la faisait de nouveau bondir, en lui montrant présent le danger. Ce qui n'empêchait pas qu'à la prochaine visite, en ne voulant causer avec M. de Murçay que des moyens de sauver et de ramener l'absent, elle l'oubliait insensiblement tout à fait, pour jouir du charme de cette conversation si attentive et si tendre, si variée dans son prétexte unique, et si doucement conduite.

Elle luttait ainsi en vain contre une passion dont elle ne s'était pas soupçonnée capable, et qu'elle découvrait déjà formée en elle. Elle souffrait, et sa santé s'en altérait; mais chaque jour, sous la langueur croissante, dans les traits un peu pâlis de sa beauté, redoublait la grâce.

Le printemps venait de l'emmener dans une terre assez éloignée avec sa tante, lorsque M. de Murçay, qui était resté à Paris jusqu'à la terminaison de l'affaire, arriva une après-midi de mai pour leur en annoncer le résultat. Ces dames étaient au jardin, et il les alla

joindre sous les berceaux. Il ne fit qu'entrevoir et saluer en chemin Mme de Noyon, qu'une visite, au même moment, rappelait au salon, et il se trouva seul en face de Mme de Pontivy qui ne l'attendait pas, assise ou plutôt couchée sur un banc, au pied d'une statue de l'Amour qui semblait secouer sur elle son flambeau, et dans une effusion d'attitude à faire envie aux nymphes. Il la put voir quelques instants du fond de l'entrée, avant qu'elle l'aperçût. Elle s'élança à sa voix, et balbutia toute troublée. — « J'arrive, lui dit-il; la grâce absolue a été bien loin rejetée. Le bannissement à vie, c'est à quoi il a fallu se rabattre. Voilà toute notre amnistie. A ce prix, les biens sont conservés. » — « Le bannissement! » dit-elle, et elle montra du doigt une lettre qu'elle venait de recevoir, et qui était restée entr'ouverte sur le banc du berceau. M. de Murçay, enhardi par ce signe, la prit et la lut, tandis qu'elle gardait le silence; il y vit que M. de Pontivy, qui l'écrivait, y parlait, en cas de bannissement définitif, d'un projet de départ pour elle-même qui irait le rejoindre en Espagne : « Eh! quoi? partirez-vous? » s'écria-t-il; et il l'interrogeait bien moins qu'il ne l'implorait. — « Oh! je le devrais, répondit-elle avec pleurs, je le devrais pour lui, pour moi. Ma fille, il est vrai, est un lien; mais, ma fille!... pour elle aussi je devrais partir;... et je ne puis, je ne puis! » Et elle cachait sa tête dans ses mains avec sanglots. Il s'approcha d'elle, et mit un genou en terre; elle ne le voyait pas. Il lui prit une main avec force et respect, et, sans lever les yeux vers elle : « A toujours! lui dit-il; partez, restez, vous avez ma vie! »

Mme de Noyon, qui ne tarda pas à rentrer dans le cabinet de verdure, rompit leur trouble. Une vie nouvelle commença pour eux. La souffrance de Mme de Pontivy se changea par degrés en une délicieuse rêverie qui

elle-même, à la fin, disparut dans une joie charmante. M. de Murçay avait une terre voisine de celle de Mme de Noyon. Ces dames l'y vinrent voir durant toute une semaine, et il put jouir, à chaque pas, dans ses jardins et ses prairies, de l'ineffable partage d'un amant sensible qui fait les honneurs de l'hospitalité à ce qu'il aime. Quant à elle, la seule idée d'avoir dormi sous le même toit que lui, *sous le toit de son ami*, était sa plus grande fête et l'attendrissait à pleurer.

L'hiver, à Paris, multipliait les occasions naturelles de se voir, chez Mme de Noyon et ailleurs ; leur vie put donc s'établir sans rien choquer. Les assiduités de M. de Murçay, même lorsqu'elles devinrent continuelles, changèrent peu de chose à la situation extérieure de Mme de Pontivy. La plus prudente discrétion, il est vrai, ne cessait de régler leurs rapports. Et puis le monde, ayant voulu d'abord absolument que Mme de Pontivy fût une héroïne conjugale, tint bon dans son dire. Cela arrangeait apparemment. Mme de Pontivy était à peu près la seule en ce genre, et le monde, qui a besoin de personnifier certains rôles, lui garda le sien dont aucune femme, il faut le dire, n'était bien jalouse. Ce fut donc comme une *utilité* convenue, dans les propos du monde, que ce rôle de dévouement assigné à Mme de Pontivy ; et je ne répondrais pas que bien des femmes n'aient cru faire une épigramme piquante, en disant d'elle et de ses rêveries, comme Mme du Deffand ne put s'empêcher un jour : « Quant à Mme de Pontivy, on sait qu'elle n'a de pensée que pour son prochain absent. »

La passion, telle qu'elle peut éclater en une âme puissante, illuminait au dedans les jours de Mme de Pontivy. L'amour, l'amour même et l'amour seul ! Le reste était comme anéanti à ses yeux, ou ne vivait que par là. Les ruses de la coquetterie et ses défenses gracieusement irritantes, qui se prolongent souvent jusque

dans l'amour vrai, demeurèrent absentes chez elle. L'âme seule lui suffisait ou du moins lui semblait suffire : mais quand l'ami lui témoigna sa souffrance, elle ne résista pas, elle donna tout à son désir, non parce qu'elle le partageait, mais parce qu'elle voulait ce qu'elle aimait pleinement heureux. Puis, quand les gènes de leur vie redoublaient, ce qui avait lieu en certains mois d'hiver plus observés du monde, et elle ne souffrait pas et ne se plaignait pas de ces gènes, pourvu qu'elle le vît. Elle était divinement heureuse quand elle avait pu, durant une absence de Mme de Noyon, passer une journée entière avec lui sous prétexte d'aller à la Visitation de Chaillot voir une amie d'enfance, et elle désirait alors avec passion jours et nuits semblables. Elle n'était pas moins heureuse divinement, quand elle l'avait vu une demi-heure de soirée au milieu d'une compagnie qui empêchait toute confidence, et ce bonheur dû au seul regard et à la présence de la personne chérie la possédait tout entière sans qu'elle crût manquer de rien. Il est des poisons si violents, qu'une goutte tue aussi bien que le feraient toutes les doses. Son amour, en sens contraire, était pour elle un de ces généreux poisons. La violence du philtre rejetait les mesures. Elle vivait autant d'un quart d'heure de présence quasi muette, qu'elle aurait vécu d'une éternité partagée.

M. de Murçay était aussi bien comblé ; mais le bonheur dans chacun a ses teintes ; elles étaient pâlissantes chez lui. Il s'y mêlait vite une sorte de tristesse qui en augmentait peut-être le charme, mais qui en dérobait l'éclat. C'était l'aspect habituel de son amour : il n'y manquait rien, mais une certaine ardeur désirable ne le couronnait pas. Cet esprit si fin, cette âme si tendre, qui avait eu tous ses avantages dans les préambules de la passion, se reposait volontiers maintenant et se perdait dans les flammes de son amie, comme l'étoile du matin

dans une magnifique aurore. Mme de Pontivy remarquait par instants ce peu de rayonnement d'un cœur au fond si pénétré, et elle lui en faisait des plaintes tendres qu'apaisaient bientôt de parfaites paroles ou mieux des soupirs brûlants; et puis, son propre soleil, à elle, couvrait tout. Ils étaient donc heureux sans que le monde les soupçonnât et les troublât. Pas de jalousie entre eux, nulle vanité; elle, toute flamme; lui, toute certitude et quiétude. L'histoire des heureux est courte. Ainsi se passèrent des années.

Il arriva pourtant que le désaccord de la situation et des caractères se fit sentir. Mme de Pontivy ne voyait que la passion. Pourvu que cette passion régnât et eût son jour, son heure, ou même seulement un mot à la dérobée et un regard, les sacrifices, les absences et les contraintes ne lui coûtaient pas : elle l'estimait de valeur unique qu'on ne pouvait assez payer. M. de Murçay, qui pensait de même, souffrait pourtant à la longue de ces heures vides ou envahies par les petitesses. Esprit libre, éclairé, il avait fini par se révolter de cette fabrique d'intrigues molinistes dont la maison de Mme de Noyon devenait le foyer de plus en plus animé. Il en avait ri autrefois, il s'en irritait désormais, car il lui fallait adorer Mme de Pontivy dans ce cadre, et l'en séparer sans cesse par la pensée. Son esprit si juste allait par moments jusqu'à l'exagération sur ce point, et quand il se la représentait, elle, sa chère idole, comme au milieu d'un arsenal et d'une fournaise théologique, et qu'il lui recommandait de ne pas s'y fausser les yeux, elle n'avait qu'un mot à dire pour lui montrer qu'il se grossissait un peu le fantôme, et qu'il oubliait les du Deffand, les Caylus et les Parabère (sans compter lui-même), qui apportaient parfois à cette monotonie de bulles et de conciles un assez agréable rafraîchissement. Son monde à lui, en effet, selon ses goûts, aurait été plutôt celui dont elle citait là les noms, ou en-

core le monde de Mme de Lambert et de M. de Fontenelle. Il penchait assez décidément pour les *modernes*, et s'il avait fallu placer Mme de Pontivy au milieu de quelque querelle, il aurait mieux aimé qu'elle fût dans celle-ci que dans l'autre.

Une lettre encore de l'époux arrivait à de certains intervalles, et ramenait, au sein de leur certitude habituelle, une crainte, un point noir à l'horizon, que Mme de Pontivy écartait vite de sa passion, comme un soleil d'été repousse les brouillards, mais que lui, moins ardent, quoique aussi sensible, ne perdait jamais entièrement de vue. Par une délicatesse rare, autant il avait été question entre eux, au début, de cet époux, leur matière ordinaire, autant, depuis l'amour avoué, il n'en était jamais fait mention qu'à l'extrémité, pour ainsi dire. M. de Murçay, qui peut-être y pensait le plus constamment, évitait surtout d'en parler; c'était au plus par quelque allusion de lieu qu'il le désignait : et je croirais, en vérité, que, depuis la déclaration du berceau, il ne lui arriva jamais de nommer le mari de Mme de Pontivy par son nom dans le tête-à-tête. Cette pensée ne laissait pourtant pas d'être une épine cachée.

Mme de Pontivy, sans être exigeante, mais parce qu'elle était passionnée, trouvait nécessaire et simple que M. de Murçay se retranchât quelquefois certaines paroles, certains jugements, certaines relations même, qui pouvaient aliéner de lui l'esprit de sa tante, plus absolue en vieillissant, et rendre leur commerce moins facile. Placée au centre d'une seule idée, elle ne voyait partout alentour que des moyens, et elle ne concevait pas qu'un goût de philosophie, judicieux ou non, une opinion quelconque sur les oracles ou les miracles, ou encore sur le chapeau de l'abbé Dubois, pût venir jeter le moindre embarras dans la chose essentielle et sacrée. Il lui répliquait là-dessus avec toutes sortes de développements :

« Mon amie, la passion, croyez-le, est chez moi comme en vous, mais avec ses différences de nature qu'il faut bien accepter. Vous êtes mon soleil ardent, vous le savez ; je ne suis peut-être que l'astre qui s'éclaire de vous, qui s'éteint en vous, et que vous ne voyez briller que quand vous semblez disparaître. Mais, quoi qu'il en soit de moi en particulier, n'oubliez pas aussi que l'homme a des facultés diverses, et que l'amour le mieux régnant laisse encore à un amant réfléchi le loisir de regarder. Tâchons donc que ce soit du même point que nous regardions même ce qui n'est pas nous. Et je ne parle pas seulement de ce qui intéresse l'honnêteté naturelle et la justice : soyons d'accord en causant de tout, même des choses de bel-esprit, afin de mieux appuyer l'exact rapport de nos âmes. Voyons avec justesse les spectacles même indifférents à notre amour, pour que la préférence de notre amour ait tout son prix. Quand vous lisez Mme de Motteville ou Retz qui vous charment tant, et que nous en causons, il nous est doux de sentir notre amour tendrement animé sous cette concordance unie de notre jugement, comme il nous était doux l'autre jour, en marchant, de causer à travers la grande charmille. On se retrouve à de certaines ouvertures du feuillage ; on se regarde un moment, on se touche la main ; et l'on continue derrière le riant rideau. »

Il lui parlait souvent ainsi, essayant d'orner et d'introduire une part de raison durable dans la passion toujours vive, et rien alors ne semblait plus manquer à leur vie embellie. Mais comme l'illusion d'une certaine perspective a besoin de se retrouver même dans les choses de l'amour lorsque son règne se prolonge, ces personnages, qui, de loin, sous leurs lambris élégants et leurs berceaux, nous semblent réaliser un idéal de vie amoureuse, enviaient eux-mêmes d'autres cadres et d'autres groupes qui leur figuraient un voisinage plus heureux. Ils auraient

voulu vivre près d'Anne d'Autriche avant la Fronde, à la cour de Madame Henriette durant ses voyages de Fontainebleau, ou aux dernières belles années de Louis XIV, dans les labyrinthes encore illuminés de Versailles, entre Mmes de Maintenon et de Montespan. Ils étaient bien d'accord à former ensemble ces vœux, sur lesquels ils reportaient et variaient sans cesse leur présent bonheur. Leur roman était là, car le roman n'est jamais le jour que l'on vit : c'est le lendemain dans la grande jeunesse ; plus tard c'est déjà la veille et le passé.

Aux raisonnements aimables de M. de Murçay, Mme de Pontivy, charmée par instants et souriant en toute complaisance, répondait que c'était juste, mais au fond ne demeurait pas convaincue. Elle en revenait toujours à son idée, que la passion est tout, et le reste insignifiant ou très secondaire ; ou bien elle accordait que les distinctions de M. de Murçay étaient parfaites, qu'il y avait nécessité pour elle de se rendre plus raisonnable et un peu moins tendre, et qu'elle tâcherait l'un et l'autre ; ce qu'il n'entendait pas du tout ainsi. Il résultait de là, souvent de simples contradictions enjouées, parfois aussi des tiraillements réels et des froideurs, à la suite desquelles, au milieu de leurs entraves, se ménageaient bientôt des raccommodements passionnés. L'entraînement, après ces désaccords, reprenant avec moins d'équilibre et de prudence, aurait pu leur devenir fatal. En ces instants de vrai délire, elle était capable de tout témoignage. La mort ou la ruine lui eussent peu coûté ; elle désirait mourir avec lui.

Cet amour durait depuis des saisons et composait, après tout, un rare bonheur dans une exacte fidélité, sans aucune des coquetteries du monde, ni aucun échec du dehors ; il n'était troublé que de lui-même et par des torts légers. Un jour qu'ils étaient à une grande fête de Sceaux (quand la duchesse du Maine, dans les années qui

suivirent sa prison, eut rouvert sa cour), la soirée avait été belle ; la nuit étoilée repoussait de sa blancheur les flambeaux qui luttaient avec elle d'éclat ; les promenades s'étaient prolongées tard dans les parterres, au bruit des orchestres voilés et les couples fuyants et reparus, les clartés scintillantes dans le feuillage, les douces bizarreries des ombres sur les gazons, devenaient une magie complète où ne manquait pas le concert des deux amants ; M. de Murçay, après les lents détours vingt fois recommencés, salua Mme de Pontivy, comme pour retourner à Paris cette nuit même, y ayant une affaire dès le matin ; il promettait d'être de retour à Sceaux au réveil des dames. Elle lui dit : « Quoi ! vous ne restez pas ! » — « C'est impossible, répondit-il, j'ai promis ; » et il répéta qu'il serait de retour au lever même. Mais cette idée, après une nuit presque toute passée ensemble dans les bosquets, de coucher encore sous le même toit (même sans aucune autre facilité de tendresse), cette pure idée lui échappa : il eut un tort. Le lendemain au réveil, il était là, il avait dévoré le chemin. Mais l'impression n'était pas la même. « Oh ! ce n'eût pas été ainsi dans les premiers temps, » lui dit-elle alors, en respirant tristement la rose et le réséda du matin qu'il lui offrait ; et elle le fit souvenir du sentiment délicieux qu'elle avait en dormant chez lui à la campagne, *sous son toit*, dans ce premier printemps : « Oh ! alors ce n'eût pas été ainsi, » répétait-elle. Il comprit qu'il avait manqué ; il se confessa coupable de n'avoir pas saisi à l'instant cette même impression. Mais la passion de Mme de Pontivy avait souffert, et elle travaillait sur elle-même, pour la diminuer, disait-elle, et la mettre à ce niveau de raisonnable tendresse.

« Allez ! lui disait-elle encore d'autres fois, l'âge arrive, le cœur se flétrit, même dans le bonheur ; je n'aurai plus tant d'efforts à faire bientôt pour éteindre en moi ce dont votre juste affection se plaint, cette flamme impru-

dente où elle se brûle. » Et il la rassurait, la conjurait de rester ainsi, et qu'il l'aimait pour telle, et qu'il s'estimerait éternellement malheureux comme objet d'une passion moindre. Elle le croyait un moment ; mais le lendemain elle revenait à la charge, et disait : « Hier, dans mon amour de vingt ans, je croyais qu'il n'y a rien d'impossible, de la part d'un homme qui aime, pour l'objet aimé. Mon ami, c'était une illusion. Aujourd'hui j'ai vieilli, j'ai réfléchi, je me suis donné tort ; et vous n'avez, mon ami, à recevoir aucun pardon, n'étant en rien coupable. » La combattant sur ce découragement, qu'il sentait injuste, il obtenait de meilleurs aveux, et négligeait ces petits souvenirs accumulés, les croyant dévorés chaque fois par la passion survenante. Il comptait de toute certitude sur elle, sur son amour toujours le même, quand un automne arriva.

Mme de Pontivy, emmenée par sa tante dans une campagne éloignée, dut ne pas voir durant tout ce temps M. de Murçay, qui (en refroidissement d'ailleurs avec Mme de Noyon pour quelques sorties un peu vives contre l'esprit persécuteur) se confina de son côté dans une terre isolée, autre que celle où il avait reçu une fois son amie. C'est alors que, sans cause extérieure, et en ce calme triste et doux, une révolution faillit arriver dans leur amour. Les lettres de Mme de Pontivy étaient plus rares, plus abattues ; tous les souvenirs attiédissants s'accumulaient en elle de préférence, et lui devenaient son principal aliment. Une sorte de scrupule de convenance lui naissait aussi, comme prétexte qu'elle se donnait involontairement dans ses sentiments un peu froissés. L'idée de sa fille, encore au couvent, mais qui n'avait plus un très grand nombre d'années pour en sortir, l'idée aussi de son mari, alors en Amérique, et qui avait peu de chances sans doute, peut-être même assez peu de fantaisie de revenir en France, mais dont pourtant, depuis

la mort du Régent, on pouvait parler à M. le Duc, ces flottantes pensées s'élevaient et grossissaient en elle comme des vapeurs, dans le vide où elle se sentait. Elle n'y résistait pas, et s'en laissait entourer, réservant seulement en son sein l'affection profonde. « Oh ! mon ami, lui écrivait-elle, quelle femme riche d'amour et de flamme est morte en moi ! Ne croyez pas, mon bien cher ami, que je puisse ne plus vous aimer; au fond et au-dessous vous êtes toujours l'être nécessaire à mon existence... Mais votre Hermione n'est plus qu'une bien triste Aricie. Mon ami, j'ai bien souffert ! » Et lui, sans douter d'elle, sans croire à la mort de l'amour, ne pouvait pourtant se dissimuler un changement essentiel. Il se disait qu'elle ne l'aimait plus de la même manière qu'aux autres absences des dernières années; que quelque chose s'était calmé en elle à son sujet; et, tout en se répétant cela dans l'avenue la plus enfoncée et la plus ténébreuse où il passait ses journées, il heurtait machinalement du pied chaque tronc d'arbre, il aspirait le soupir du vent à travers les feuilles à peine émues, et se surprenait à désirer de se perdre bientôt dans d'autres Élysées funèbres, sans plus garder de sentiment immortel ni de souvenir.

La crise était grave. Cet amour sans infidélité, sans soupçons, sans accident du dehors, se mourait, en quelque sorte, de lui-même et de sa propre langueur. Quant à M. de Murçay pourtant, son sentiment, un peu éclipsé durant le règne enflammé de l'autre, recommençait à briller dans sa nuance la plus douce, et cette saison solitaire lui était d'un attendrissement inexprimable, dont les plaintes n'arrivaient qu'imparfaites dans ses lettres à Mme de Pontivy.

Tout pour lui donnait cours et sujet à l'unique pensée. Que ne le savait-elle ? que ne le suivait-elle dans les bois ? Il était sorti un matin selon son habitude; les derniers jours avaient été ardents; et il regagnait son

avenue voilée, quoique le ciel, ce jour-là, fût plus frais et comme formé d'un dais de petits nuages suspendus. Il remarquait pour la première fois quelque arbre qui avait déjà jonché la terre de ses feuilles jaunies : « Oh ! ce n'est pas l'automne, c'est un coup de soleil, disait-il ; c'est ce pauvre arbuste des îles qui se dépouille avant l'heure. » Mais, le soir, quand les nuages eurent fui, et qu'il vit vers les collines, sur un horizon transparent et froid, la lune naissante, il comprit que c'était l'automne, venu cette année-là plus tôt, et il en tirait présage, se demandant et demandant à ce croissant, à ce ciel pâli, à la nuit, si c'était déjà aussi l'automne de l'amour.

Il y avait des moments plus sombres et comme désespérés, quand le silence de Mme de Pontivy, après une lettre tendre qu'il avait écrite, se prolongeait trop longtemps. Il errait aux endroits les plus déserts, ne sachant que se redire à lui-même ces mots : *Laissez-moi, tout a fui !* Et, pour continuer sa plainte et la tirer tout entière, il aurait fallu les pleurs d'Orphée.

Ce qu'il écrivait de ses pensées rompues à Mme de Pontivy ne recevait que réponses rares et bonnes, mais chaque fois plus découragées. L'automne s'achevant, il revint à Paris, et il attendait, pour se présenter chez Mme de Noyon, qu'il avait quittée en froid, un mot, un signe de Mme de Pontivy, elle-même de retour. Mais rien. Il allait se hasarder à une démarche, quand, un soir, en entrant chez Mme de Ferriol qui avait nombreuse compagnie, il y trouva Mme de Noyon et sa nièce déjà arrivées. Sa vue avait porté du premier coup d'œil sur Mme de Pontivy : il contint mal son émotion.

Elle était entourée de femmes, assez proche de la cheminée, dont la séparait un seul fauteuil occupé ; et elle semblait elle-même assez émue pour ne pas songer à se prêter à un entretien avec lui. Elle ne bougea point de sa place. Après plus d'une heure d'attente et de propos

saccadés, frivoles, par où s'exhalait une irritation étouffée, après avoir essuyé quelques traits de Mme de Noyon. et avoir fait une espèce de paix suffisante pour le moment, M. de Murçay, allant droit à Mme de Pontivy, toujours entourée, lui dit assez haut pour que sa voisine du coin de la cheminée l'entendît, qu'il désirait l'entretenir quelques instants de ce qu'elle savait, et qu'il lui en demandait la faveur avant qu'elle se retirât. « Certainement, » répondit Mme de Pontivy ; et la voisine, qui voulut bien comprendre à demi, se leva après quelques minutes. M. de Murçay, s'asseyant à la hâte près de celle dont il ne pouvait se croire désuni, commença en des termes aussi passionnés que le permettait le lieu, et, avec des regards que mouillaient, malgré lui, des larmes à grand'peine dévorées : « Quoi ! lui disait-il, est-il possible ? est-ce bien possible que ce soit là en effet la fin d'un amour comme le nôtre ? Quoi ! madame, le ralentissement, le silence, et puis rien ? Quoi ! si je n'avais insisté presque contre la convenance tout à l'heure, je manquais, après des mois, la première occasion de vous parler ? Quoi ! votre cœur n'a pas eu un cri à ma rencontre ? J'ai eu des torts, des détails de froideur, de négligence ; je le confesse et j'en pleure : mais que sont-ils ? et combien me les suis-je reprochés ! combien de fois ai-je souffert ! Je les aurais rachetés aussitôt échappés, mais le monde survenant me contraignait ; et ma foi en vous, d'ailleurs, répondait à tout. Je croyais à un feu perpétuel qui purifie. Je croyais tellement à un abîme sans fond où aucun de mes torts ne s'amassait ! Oh ! madame, ajoutait-il, en élevant de temps en temps la voix sur ce mot (car il fallait aussi songer au monde d'alentour), cette amitié, cette affection que vous m'offrez à toujours et avec fidélité, avec une fidélité à laquelle je crois tout aussi fermement que jamais, oh ! je ne la méprise pas, je ne la rejette pas avec

dédain, cette affection, mais je ne puis m'en satisfaire. Elle me laisse vide et désert aux prix des précédentes douceurs. Je ne veux pas être aimé ainsi. Non, et si les obstacles qui séparent notre existence cessaient, si *celui* d'Amérique mourait demain dans son exil, je ne voudrais pas, au taux de cette tendresse que vous m'offrez sans passion, je ne voudrais pas des douceurs d'un commerce et d'une union continue. Non, être aimé comme devant, ou être malheureux toujours! Le souvenir de la passion perdue m'est plus beau qu'une tiède jouissance. Je partirai, j'irai en de lointains voyages, je reviendrai dans cette vieille terre pleine de vous, où je vous ai reçue; je ne vous reverrai jamais! mais je vivrai d'un passé détruit, et ma vie sera une désolation éternelle et fidèle. » Et en parlant ainsi, il reprenait ses avantages près de ce cœur qui le revoyait s'animer comme au temps des premiers charmes. Cette nature sensible, à côté de l'autre nature plus passionnée mais lassée, lui rendait en ce moment tous les rayons pleins de chaleur qu'il en avait longtemps reçus, et elle le regardait avec larmes : « Eh bien! c'est assez; demain onze heures, à Chaillot, » lui dit-elle; et il se retira dans une angoisse et une attente voisines des plus jeunes serments.

Le lendemain, à l'heure de midi, par un de ces ciels demi-riants dont on ne saurait dire la saison, ils marchaient ensemble dans les allées solitaires, et vertes encore, d'un vaste jardin non cultivé, qui ne recevait qu'eux. M. de Murçay, reprenant le discours de la veille, récapitulait leur amour et disait : « Quoi! tout cela brisé en un jour... sans cause! pour un mot dit ou omis çà et là sans intention! pour un tort indéfinissable et dont on ne saurait marquer le moment! Quoi! l'amour brisé comme un simple ressort, comme une porcelaine tombée des mains! vous ne le croyez pas!... Laissez-moi faire,

ô mon amie! Oubliez, oubliez seulement. Promettez que rien n'est accompli, supposez que rien n'est commencé. Redevenez *Sylvie*. Je veux reconquérir votre cœur: je l'espère. Je veux remonter en vous pas à pas les degrés de mon trône. Je le ferai; vous ne me reconnaîtrez plus, ce sera un autre que vous croirez aimer, et ce n'est qu'à la fin, en comparant, que vous verrez que c'était bien le même. Laissez, je veux ressusciter en vous l'Amour, cet enfant mort qui n'était qu'endormi. » Elle écoutait avec charme et silence, et, soulevant du doigt, pendant qu'il parlait, la dentelle noire qui la voilait à demi, elle ne perdait rien de ce qu'ajoutaient les regards. « Oh! permettez-moi, disait-il en lui tenant la main avec le respect le plus tendre, dites que vous me permettez de reprendre courage et de vous adresser mes timides espérances, dites que vous tâcherez de m'aimer et que vous me permettez de vouloir vous convaincre. » — « Eh bien! je tâcherai, lui dit-elle avec une grâce attendrie, et je vous permets. A ce soir donc, chez ma tante. » Et elle s'échappa là-dessus, et courut à la petite porte qui donnait vers le couvent voisin, le laissant assez étonné de sa brusque sortie, et comme si, dans ce début nouveau qu'il implorait, elle essayait déjà les ruses des premières rencontres.

Elle n'eut pas à s'efforcer beaucoup ni à raffiner les ruses; la flamme revint naturelle, où l'ardeur n'avait pas cessé. Un peu plus d'attention, de volonté s'y mêla sans doute de part et d'autre, mais pour unir tout et sans rien refroidir. Il reprit son assiduité chez Mme de Noyon, et, partout où Mme de Pontivy alla durant cet hiver, il était le premier, en entrant, qu'elle y rencontrât: le dernier, à la sortie, qui la quittât du regard. Il l'entourait d'un soin affectueux, d'une fraîcheur de désir et de jeunesse, que son sentiment n'avait jamais connue d'abord dans cette vivacité, mais qu'une fois averti, il puisait avec vérité

dans sa profondeur. Elle recevait tout avec une grâce plus clairvoyante, avec un sourire plus pénétré, qu'elle-même n'en avait témoigné autrefois dans les temps de l'aveugle ardeur. Il y avait un léger échange de rôles entre eux ; ils s'étaient donné l'un à l'autre quelque chose d'eux-mêmes qui s'entre-croisait dans cette seconde moisson ; ou plutôt ils arrivaient à la fusion véritable et parfaite des âmes. Elle évitait pourtant de se prononcer encore.

Aux premiers jours du printemps, ils allèrent à Sceaux pour une semaine ; la petite cour s'y trouvait d'un brillant complet. Une après-dînée, la conversation tourna, comme il arrivait souvent, sur les questions de cœur, et on y agita les caractères et la durée de l'amour. De grandes autorités furent invoquées ; on cita le grand Condé, alors duc d'Enghien, aux prises avec Voiture et Mlle de Scudéry ; on cita M. le Duc son fils, à la maison de Gourville à Saint-Maur, tenant tête à Mmes de Coulanges et de La Fayette, en leurs grands jours de subtilités.

Mme du Maine, en vraie Condé qu'elle était, possédait à merveille tous ces précédents. Mais lorsqu'on en vint à la durée de l'amour, même fidèle, Mme du Deffand, de son esprit railleur, éclata, et dit que la plus longue éternité, quand éternité il y avait, en était de cinq ans. Et comme quelques-uns se récriaient sur ce lustre tracé au compas, M. de Malezieu, l'oracle, et qui avait connu La Bruyère, cita de lui ce mot : « En amour, il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés. » M. de Murçay et Mme de Pontivy se regardèrent et rougirent ; ils se taisaient dans une même pensée plus sérieuse que tous ces discours. On discuta à perte de vue ; mais on en était généralement à adopter la pensée de La Bruyère dans le tour plus épigrammatique de Mme du Deffand, quand Mme du Maine, s'adressant à Mlle de Lau-

nay qui ne s'était pas mêlée aux propos : « Et vous, Launay, que décidez-vous ? » dit-elle. Et celle-ci, de ce ton de gaieté, pourtant sensible, où elle excellait : « En fait d'amour et de cœur, je ne sais qu'une maxime, répliqua-t-elle ; le contraire de ce qu'on en affirme est possible toujours. »

A un quart d'heure de là, M. de Murçay et M[me] de Pontivy, qui avaient le besoin de se voir seuls, se rencontrèrent, par un instinct secret, en un endroit couvert du jardin.

De subites larmes brillèrent dans leurs yeux, et ils tombèrent aux bras l'un de l'autre! Après le premier épanchement et le renouvellement confus des aveux, M. de Murçay, promenant ses regards, fit remarquer à son amie que ce berceau, dans sa disposition, était tout pareil à celui où ils s'étaient pour la première fois déclarés. Une statue de l'Amour était ici également ; mais le dieu (sans doute pour les illuminations des nuits) élevait et croisait sur sa tête deux flambeaux : « Voilà notre second amour, dit-il. Oh! non, ce n'est pas l'automne encore! »

Ils eurent de la sorte plusieurs printemps, et, dans cette harmonie rétablie, il eût été de plus en plus malaisé de distinguer en eux les différences premières. Son ardeur, à elle, laissait les nuances ; ses lueurs, à lui, allaient à l'ardeur. L'ivresse entre eux régnait plus égale, plus éclaircie, bien que toujours de l'ivresse. Le mari cependant, qui était aux Antilles, mourut. Mais il était tard déjà, et ils se trouvaient si heureux, si amoureux du passé, qu'ils craignirent de rien déranger à une situation accomplie, d'où disparaissait même la crainte lointaine. Sa fille d'ailleurs avait grandi ; et c'était elle plutôt qu'il fallait songer à marier. On la maria en effet ; mais bientôt elle mourut à son premier enfant. Ce fut une grande douleur, et leur lien encore, s'il était pos-

sible, se resserra. Et ils s'avançaient ainsi dans les années qu'on peut appeler *crépusculaires*, et où un voile doit couvrir toutes choses en cette vie, même les sentiments devenus chaque jour plus profonds et plus sacrés.

15 mars 1837.

MADAME DE KRUDNER

[L'article est écrit à l'occasion de la publication de la *Vie de Mme de Krüdner*, par Charles Eynard.]

La mémoire de Mme de Krüdner est désormais assurée contre l'oubli, et, ce qui vaut mieux, contre le dénigrement facile qui naissait d'une demi-connaissance. On la suit dès le berceau, on assiste à ses jeux, à ses rêveries d'enfance, à son mariage, à sa première vie diplomatique, à ce premier débordement d'imagination qui cherchait un objet idéal, même dans son sage mari ; on la voit, à Venise (1784-1786), laissant s'exalter près d'elle la passion d'Alexandre de Stakieff, le jeune secrétaire d'ambassade, dont elle fera plus tard le Gustave de *Valérie*, ne favorisant pas ouvertement cette passion, ne la partageant pas au fond, mais en jouissant déjà et certainement reconnaissante. M. Eynard établit très bien, d'ailleurs, que Mlle de Vietinghoff, mariée à dix-huit ans au baron de Krüdner, qui avait juste vingt ans de plus qu'elle, qui était veuf ou plutôt qui avait divorcé deux fois, s'efforça sérieusement de l'aimer et de trouver en lui le héros de roman qu'elle s'était de bonne heure créé dans ses rêves. C'était dans les premiers temps un parti pris chez elle d'aimer, d'admirer son mari : « On ne sait d'abord, écrivait-elle, ce qu'on aime le plus en lui, ou de sa figure noble et éle-

vée, ou de son esprit qui est toujours agréable et qui s'aide encore d'une imagination vaste et d'une extrême culture ; mais, en le connaissant davantage, on n'hésite pas : c'est ce qu'il tire de son cœur qu'on préfère ; c'est quand il s'abandonne et se livre entièrement qu'on le trouve si supérieur. Il sait tout, il connaît tout, et le savoir en lui n'a pas émoussé la sensibilité. Jouir de son cœur, aimer et faire du bonheur des autres le sien propre, voilà sa vie. » Quoique M. de Krüdner fût un homme de mérite, sa jeune femme lui prêtait assurément dans ce portrait flatté ; toute leur relation peut se résumer en deux mots : elle était romanesque, et il était positif. Ajoutons qu'il avait quarante ans quand elle en avait vingt. Durant ce séjour à Venise, « sans cesse occupée de lui, dit M. Eynard, elle passait sa vie à lui prouver sa tendresse par des attentions infructueuses à force de délicatesse. Elle entreprenait des courses lointaines et fatigantes pour lui procurer des fleurs et des fraises dans leur primeur. D'autres fois, la vue d'un danger, les caprices d'un cheval fougueux que son mari se plaisait à monter, lui causaient de si vives terreurs qu'elle en perdait connaissance... » Toutes ces recherches et ces inventions de sensibilité étaient peine perdue. Un jour, le baron de Krüdner était allé faire une visite à la campagne ; vers le soir, un orage éclate. Mme de Krüdner s'inquiète ; les heures s'avancent, l'orage ne cesse pas ; sa tête se monte : elle se figure le sentier qui longe la Brenta envahi par les eaux, son mari luttant avec le péril ; elle veut l'en arracher. La voilà sortie au milieu de la nuit, allant à la découverte, interrogeant les rares passants, puis raccourant au logis pour faire lever sa femme de chambre, et se mettant en route à l'aventure. M. de Krüdner, qu'elle finit par rencontrer, s'étonne, la rassure, la gronde : « Mais quelle folie, ma chère amie ! Pouviez-vous croire que je courusse le moindre danger ?

Vous auriez dû vous coucher. Vous vous tuerez avec une pareille sensibilité. » M. Eynard, qui raconte très bien cette petite scène, ajoute que ces mots pleins de raison plongeaient un poignard dans le cœur de Mme de Krudner : « Hélas ! pensait-elle, à ma place il se serait couché, et il aurait dormi !... »

Peu à peu Mme de Krüdner se détacha de son mari : elle eut quelques aventures aussi qui le détachèrent d'elle.

Mme de Krüdner, après avoir franchement déclaré à son mari que *le lien conjugal était rompu*, habite le Nord pendant quelques années, et ne revient en Suisse, puis à Paris, que vers 1801, à cette époque d'une renaissance sociale universelle. Elle n'a pas alors moins de trente-sept ans ; elle les déguise avec art sous une grâce divine que les femmes mêmes sont forcées d'admirer ; mais elle sent que le moment est venu d'appeler à son aide les succès de l'esprit et de prolonger la jeunesse par la renommée. C'est un parti pris chez elle : elle était forte pour les partis pris, et son imagination ensuite, sa faculté d'exaltation et de sensibilité tenaient la gageure. La tête commençait, le cœur après entrait en jeu. Elle se dit donc qu'il est temps pour elle d'ajouter, de subsistuer insensiblement un attrait à un autre ; elle veut devenir célèbre par le talent, et elle ne ménage pour cette fin aucun moyen. Liée avec Mme de Staël, avec Châteaubriand, qui venait de donner *Atala*, ne négligeant point pour cela son vieil ami Saint-Pierre, accueillant les poètes et n'oubliant pas les journalistes, elle dresse ses batteries pour atteindre du premier coup à un grand succès. Le roman de *Valérie* était à peu près achevé ; elle en confiait sous main le manuscrit, elle en faisait à demi-voix des lectures ; elle demandait des conseils et essayait les admirateurs. Tout était prêt pour la publication désirée, quand M. de Krüdner dérangea des me-

sures si bien prises en mourant brusquement d'apoplexie le 14 juin 1802.

Après deux mois de deuil et de retraite à Genève, Mme de Krüdner se rendit à Lyon pour y passer l'automne et l'hiver de cette même année. Elle était déjà très consolée ; elle revoyait peu à peu le monde, recommençait à danser cette *danse du schall* qu'elle dansait si bien, et ressongeait à Paris, son vrai théâtre. Mais elle ne voulait pas y revenir comme une simple mortelle, et puisqu'elle avait été forcée de le quitter au moment d'obtenir son succès littéraire, elle voulait que le retard servît du moins à rendre le retour plus éclatant. M. Eynard, sur ce point, ne nous laisse rien ignorer, et ce chapitre de son ouvrage est un des plus piquants que nous offre l'histoire secrète de la littérature. Mme de Krüdner se trouvait très liée avec le docteur Gay, médecin homme d'esprit (1), et très propre au manège qu'elle désirait.

Il s'agissait pour elle de revenir à Paris le plus tôt possible, sans plus tenir compte de son deuil, et en y paraissant comme forcée par ses nombreux amis et par ses admirateurs. Pour monter à souhait cette rentrée en scène, elle imagina de faire faire à Paris, par les soins du docteur Gay, des vers à sa louange dont elle envoyait de Lyon le canevas : ces vers adressés à *Sidonie* (Sidonie, c'était comme Valérie, l'héroïne d'un de ses romans, c'était elle-même), ces vers devaient se trouver

(1) Les médecins, quand ils se mêlent d'être charlatans, ne le sont pas à demi ; ils connaissent mieux que d'autres la trame humaine. M. Eynard cite à ce sujet le docteur Portal et son procédé si souvent raconté pour se créer, à son arrivée à Paris, une réputation et une clientèle ; mais en rapportant ce trait de charlatanisme aux premières années du siècle, il commet un anachronisme de plus de trente ans. Portal était membre de l'Académie des sciences et professeur au Collège de France dès 1770.

insérés comme par hasard dans quelque journal de Lyon ou de Paris. Voici, au reste, la lettre qu'elle adressait à l'habile docteur; j'en rougis pour mon héroïne, mais M. Eynard a déchiré le voile, et il est désormais inutile de dissimuler : « J'ai une autre prière à vous adresser, lui écrivait-elle; faites faire par un bon faiseur des vers pour notre amie Sidonie. Dans ces vers que je n'ai pas besoin de vous recommander, et qui doivent être du meilleur goût, il n'y aura que cet envoi : *A Sidonie.* On lui dira : *Pourquoi habites-tu la province? Pourquoi la retraite nous enlève-t-elle tes grâces, ton esprit? Tes succès ne t'appellent-ils pas à Paris? Tes grâces, tes talents y seront admirés comme ils doivent l'être. On a peint ta grâce enchanteresse* (1), *mais qui peut peindre ce qui te fait remarquer?* — Mon ami, c'est à l'amitié que je confie cela : je suis honteuse pour Sidonie, car je connais sa modestie; vous savez qu'elle n'est pas vaine : j'ai donc des raisons plus essentielles pour elle qu'une misérable vanité pour vous prier de faire ces vers, et bientôt : dites surtout qu'elle est dans la retraite, et qu'à Paris seulement on est apprécié. Tâchez qu'on ne vous devine pas. Faites imprimer ces vers dans un journal du soir... Envoyez-moi bien vite le journal où cela sera imprimé... Si le journal ne voulait pas s'en charger ou qu'il tardât trop, envoyez-moi les écrits à la main, et on les insérera ici dans un journal... » Puis vient le prêté-rendu, la récompense offerte au bon docteur, la promesse de contribuer *à lui faire acquérir* en retour *cette réputation que méritent ses talents et ses vertus :* « Oui, digne et excellent homme, j'espère bien y travailler ; j'attends avec impatience le moment où, rendue à Paris, mon temps, mes

(1) Mme de Staël, dans le roman de *Delphine*, qui venait de paraître.

soins et mon zèle vous seront consacrés : vous me ferez connaître La Harpe, auprès duquel est déjà un de vos amis. Je travaillerai auprès de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, d'une foule d'étrangers de ma connaissance, et nous réussirons, *car les intentions pures réussissent toujours.* »

Là est surtout ce qui me choque, le jargon de pureté et de piété qui se mêle à de tels manèges. C'est, je le répète, ce qui m'effraye un peu pour l'avenir de Mme de Krüdner : lorsqu'on s'est livré une fois à de pareilles combinaisons et qu'on y excelle, est-on bien sûr, même en changeant de matière, de se guérir jamais? M. Eynard est de ceux qui croient qu'il y a un remède efficace et souverain par qui l'homme vraiment se régénère et parvient à se transformer du tout au tout. Des physiologistes et des moralistes plus positifs pensent seulement que celui qui a l'air de se convertir se retourne, et qu'à la bien suivre, la même nature, aux divers âges et dans les divers emplois, se retrouverait au fond jusque sous le déguisement. — Dans toutes ses lettres au docteur Gay, Mme de Krüdner continue de commander instamment les vers désirés et de varier l'inépuisable thème cher à son amour-propre ; elle continue de *faire l'article*, comme on dit : « Je vous ai prié d'envoyer des vers à Sidonie, nous les ferons insérer ici. Mais tout en disant qu'on avait peint son talent pour la danse, il ne faut pas dire simplement *on*, mais dire : *Un pinceau savant peignit ta danse, tes succès sont connus, tes grâces sont chantées comme ton esprit, et tu les dérobes sans cesse au monde : la retraite, la solitude, sont ce que tu préfères. Là, avec la piété, la nature et l'étude, heureuse*, etc., etc... Voilà, mon cher ami, ce que je vous demande pour elle, et je vous expliquerai pourquoi. » Cependant les vers arrivent ; elle en est enchantée, mais non satisfaite encore : elle veut plus et

mieux. « Je vous remercie de vos vers, ils sont charmants. Si vous pouviez, par vos relations, en avoir du grand faiseur Delille! N'importe ce qu'ils diraient, ce serait utile à Sidonie. Vous savez comme je l'aime! » Et elle ajoute avec une crudité dont je ne l'aurais jamais crue capable : « Le monde est si bête! C'est ce *charlatanisme* qui met en évidence et qui fait aussi qu'on peut servir ses amis. Je brûle de savoir votre projet et de travailler comme je l'espère, de toutes mes forces à vous être utile. » Le docteur doit se tenir pour bien averti : le prix de ses services lui est à chaque instant offert comme à bout portant: qu'il soit utile avec zèle, et on le lui sera en retour. On sent le trafic. Tout cela n'est ni délicat ni beau. Dans ce même temps, Mme de Krüdner écrivait à une amie plus simple, à Mme Armand, restée en Suisse, et elle lui parlait sur le ton de l'humilité, de la vertu, en faisant déjà intervenir la Providence : « Quel bonheur, mon amie! Je ne finirais pas si je vous disais combien je suis fêtée. Il pleut des vers; la considération et les hommages luttent à qui mieux mieux. On s'arrache un mot de moi comme une faveur : on ne parle que de ma réputation d'esprit, de bonté, de mœurs. *C'est mille fois plus que je ne mérite; mais la Providence se plaît à accabler ses enfants, même des bienfaits qu'ils ne méritent pas...* » Le malin fabuliste avait dit précisément la même chose :

. . . . Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Ce voyage à Paris, qu'elle désire de toute son âme et qu'elle vient de provoquer, elle le présente comme une obligation sérieuse et plutôt pénible; peu s'en faut qu'elle n'en parle presque déjà comme une mission sacrée : « Je regarderais comme une lâcheté, écrit-elle à

Mme Armand, de ne pas produire un ouvrage qui peut être utile (son roman), et *voilà comme mon voyage à Paris devient un devoir*, tandis que mon cœur, mon imagination, tout m'entraîne au bord de votre lac où je brûle d'aller, dégoûtée du séjour de Paris, blasée sur ses succès, n'aimant que le repos et les affections douces. » En produisant de telles lettres, M. Eynard (qu'il y prenne garde) ouvre, sur l'intérieur de Mme de Krüdner, tout un jour profond qu'il suffit de prolonger désormais pour donner raison à plus d'un sceptique. M. Eynard croit qu'à une certaine heure Mme de Krüdner s'est soudainement convertie et corrigée : pour moi, j'aurais encore plus de confiance dans la sainte, s'il ne m'avait appris si bien à connaître la mondaine. Comment ne me resterait-il pas dans l'esprit un léger nuage sur le rôle que remplira près d'elle le pasteur Empeytas, depuis qu'on me l'a fait voir prenant si résolument le docteur Gay pour compère ?

Dès cette époque, elle avait l'habitude de mêler Dieu à toutes choses, à celles même auxquelles sans doute il aime le moins à être mêlé. Parcourant dernièrement les papiers de Chênedollé, j'y trouvais quelques passages relatifs à Mme de Krüdner, et je remarquais qu'à cette date de 1802, dans le monde de Mme de Beaumont et de M. Joubert, on la traitait un peu légèrement (1). Mais voici une parole plus grave, que je n'ai plus aucune raison pour dérober ; elle est de M. de Lézay, de celui même qui est une des autorités qu'on invoque le plus volontiers quand il s'agit de sa fervente amie. « Lézay prétend (dit Chênedollé) que Mme de Krüdner, dans les moments les plus décisifs avec son amant, fait une

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 juin 1849, page 919 ; et dans *Chateaubriand et son Groupe littéraire*, tome II, page 254.

prière à Dieu en disant : *Mon Dieu, que je suis heureuse ! Je vous demande pardon de l'excès de mon bonheur !* Elle reçoit ce sacrifice comme une personne qui va recevoir sa communion. » Le mot est vif, il est sanglant, venant d'un ami intime ; mais il marque quelle était alors la disposition mystico-mondaine de la sainte future, ce que j'appelle l'amalgame, et le trait s'accorde bien avec les révélations que nous devons à M. Eynard sur cette époque de transition. Ai-je donc eu raison de dire que le trop de connaissance du dedans me gâtait désormais le personnage de Valérie, et que l'idéal y périssait.

Il y a lieu pourtant de trouver que c'est bien dommage, car le talent de Mme de Krüdner, à l'heure dont nous parlons, s'était dégagé des vagues déclamations de sa première jeunesse, et devenait un composé original d'élévation et de grâce. Sa plume, comme sa personne, avait de la magie. Pendant cet automne de 1802, entre autres manières de se rappeler au public de Paris, elle eut soin de faire insérer (peut-être par l'entremise de M. Michaud, alors très monté pour elle) quelques *pensées* détachées dans *le Mercure* (1) ; le rédacteur disait en les annonçant : « Les pensées suivantes sont extraites des manuscrits d'une dame étrangère, qui a bien voulu nous permettre de les publier dans notre journal. Quand on pense avec tant de délicatesse, on a raison de choisir pour s'exprimer la langue de Sévigné et de La Fayette. »

Voici quelques-unes de ces pensées, qui sont en effet délicates et fines ; l'esprit du monde s'y combine avec un souffle de rêve et de poésie.

« Les gens médiocres craignent l'exaltation, parce qu'on leur a dit qu'elle pouvait avoir des suites nuisi-

(1) 10 vendémiaire an XI.

bles ; cependant c'est une maladie qu'on ne peut pas leur donner.

« Il y a des gens qui ont eu presque de l'amour, presque de la gloire, et presque du bonheur.

« On cherche tout hors de soi dans la première jeunesse ; nous faisons alors des appels de bonheur à tout ce qui existe autour de nous, et tout nous renvoie au dedans de nous-même peu à peu.

« Les âmes froides n'ont que de la mémoire ; les âmes tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent.

« Le meilleur ami à avoir, c'est le passé.

« Dire aux hommes ne suffit pas, il faut redire, et puis redire encore ; l'enfance n'écoute pas, la jeunesse ne veut pas écouter, et si la vérité est enfin accueillie, c'est que de sa nature elle est infatigable, et qu'après avoir été tant rebutée, elle trouve enfin accès par sa persévérance.

« Les âmes fortes aiment, les âmes faibles désirent.

« La vie ressemble à la mer, qui doit ses plus beaux effets aux orages.

« C'est un bel éloge à faire de quelqu'un au milieu de la corruption du monde, que de le croire digne d'être appelé romanesque. Ce sont des titres de chevalerie où chacun ne ferait pas facilement ses preuves.

« Il y a des femmes qui traversent la vie comme ces souffles du printemps qui vivifient tout sur leur passage. »

Elle était elle-même une de ces femmes : dans le monde comme dans la pénitence, toute son ambition fut qu'on la prît pour une de ces brises vivifiantes du printemps ; et quand il n'y eut plus moyen de se faire illusion sur le printemps terrestre, elle aspira, elle avisa à paraître dès ici-bas un soufle et un soupir du printemps éternel.

Ces quelques pages du *Mercure* se terminaient par

cette pensée qui exprimait à ravir son rêve et sa prétention du moment : « La mélancolie des âmes tendres et vertueuses est la station entre deux mondes. On sent encore ce que cette terre a d'attachant, mais on est plus près d'une félicité plus durable. » Cette sorte de *station* intermédiaire est précisément l'état dans lequel elle se plaisait à se dessiner alors, et dans lequel nous nous plaisions nous-mêmes à la considérer, en nous prêtant à sa coquetterie à demi angélique. Il n'y a plus moyen, après les révélations récentes, de s'en tenir à ce demi-jour douteux entre le boudoir et le sanctuaire. Nous savons trop bien de quoi il retournait dans la coulisse, et on nous a fait toucher du doigt les ficelles.

Valérie parut en décembre 1803. « Toutes les batteries de Mme de Krüdner, dit M. Eynard, étaient montées pour saluer son apparition. Aucune ne manqua son effet. Amis dévoués, journalistes, littérateurs indépendants, adversaires, envieux, chacun à sa manière s'occupa de Mme de Krüdner et de son livre. Elle-même ne se fit pas défaut, et pendant plusieurs jours, se dévouant avec la plus persévérante ardeur à assurer son triomphe, elle courut les magasins de modes les plus en vogue pour demander incognito tantôt des écharpes, tantôt des chapeaux, des plumes, des guirlandes, des rubans *à la Valérie*. En voyant cette étrangère, belle encore et fort élégante, descendre de voiture, d'un air si sûr de son fait, pour demander les objets de fantaisie qu'elle inventait, les marchands se sentaient saisis d'une bienveillance inexprimable et d'un désir si vif de la contenter qu'il fallait bien qu'on parvînt à s'entendre... Grâce à ce manège, elle parvint à exciter dans le commerce une émulation si furieuse en l'honneur de Valérie, que pour huit jours au moins tout fut *à la Valérie*. » On est aux regrets d'apprendre de telles choses, si piquantes qu'elles soient. En les apprenant hier, une admiratrice de *Valé-*

rie, qui avait pleuré en la lisant autrefois, disait spirituellement : « Ah ! que je voudrais reprendre mes larmes ! »

Par cette page si agréablement écrite, M. Eynard nous montre que s'il avait voulu appliquer dans tout son ouvrage le même esprit de critique, il s'en fût acquitté très finement; mais dès qu'il aborde la vie religieuse de Mme de Krüdner, lui qui a été si adroit à pénétrer la personne mondaine, il croit tout d'abord à la sainte : il s'arrête saisi de respect, n'examinant plus, et ne voulant pas admettre que, même sur un fond incontestable de croyance et d'illusion, c'est-à-dire de sincérité, il a dû se glisser bien des réminiscences plus ou moins involontaires de ce premier jeu, bien des retours de cet ancien savoir-faire. Quand on a été une fois excellente comédienne, cela ne se perd jamais. Remarquez que dès lors elle entrait dans sa seconde veine; elle commençait à voir partout le doigt de Dieu; et, même après avoir monté de la sorte ce succès de *Valérie*, elle est toute disposée après coup à s'en émerveiller et à y dénoncer un miracle : « Le succès de *Valérie*, écrivait-elle à Mme Armand, est complet et inouï, et l'on me disait encore l'autre jour : Il y a quelque chose de *surnaturel* dans ce succès. *Oui, mon amie, le Ciel a voulu que ces idées, que cette morale plus pure se répandissent en France, où ces idées sont moins connues...* » En écrivant ainsi, elle avait déjà oublié ses propres ressorts humains, et elle rendait grâce de tout à Dieu. Mais cette facilité d'oubli et de confusion me rend méfiant pour l'avenir. Qui me répond qu'elle n'ait pas fait plus d'une fois de ces confusions, qu'elle n'ait pas eu plus tard de ces oublis-là ?

Parmi les témoignages d'admiration en l'honneur de *Valérie*, M. Eynard cite le passage d'une lettre d'Ymbert Galloix, jeune homme de Genève, mort à

Paris en 1828, et il le proclame *un jeune poète plein de génie*. Puisque j'en suis aux sévérités et à montrer que M. Eynard, sur quelques points, n'a pas eu toute la critique qu'on aurait pu exiger, je noterai (et le biographe du médecin Tissot me comprendra) qu'Ymbert Galloix, que nous avons beaucoup connu et vu mourir, n'avait réellement pas de *génie*, mais une sensibilité exaltée, maladive, surexcitée, et qu'il est mort s'énervant lui-même. Il suffirait que sur quelques articles le biographe eût apporté la même complaisance et facilité de jugement, pour que nous eussions le droit de modifier certaines de ses conclusions.

Malgré tout, c'est chez lui désormais, et nulle part ailleurs, qu'il faut apprendre à connaître la vie religieuse de Mme de Krüdner; journaux manuscrits, correspondance intime, entretiens de vive voix avec les principaux personnages survivants, il a tout recherché et rassemblé avec zèle, et, dans la riche matière qu'il déroule à nos yeux, on ne pourrait se plaindre, par endroits, que du trop d'abondance. Les événements de 1815 surtout, et le rôle qu'y prit Mme de Krüdner par son influence sur l'empereur Alexandre, sont présentés sous un jour intéressant, dans un détail positif et neuf, emprunté aux meilleures sources. M. Eynard a été guidé, pour le fil de cette relation délicate, par une personne d'un haut mérite, initiée dès l'origine à la confidence de Mme de Krüdner et de l'empereur, Mlle de Stourdza, depuis comtesse Edling. Sur quelques points, chemin faisant, M. Eynard, qui veut bien tenir compte avec indulgence de notre ancienne esquisse de Mme de Krüdner, a pris soin d'en rectifier les traits qu'il trouve inexacts, et de réfuter aussi l'esprit un peu léger où se jouait notre crayon. Il a raison assez souvent, je le lui accorde; en deux ou trois cas seulement, je lui demanderai la permission de ne pas me rendre à ses autorités. Par

exemple, j'ai raconté une visite de Mme de Krüdner à Saint-Lazare, l'effet que la prêcheuse éloquente produisit sur ces pauvres pécheresses, la promesse qu'elle leur fit de les revoir, et aussi son oubli d'y revenir. M. Eynard s'autorise, à cet endroit, du témoignage de M. de Gérando, qui avait conduit Mme de Krüdner à Saint-Lazare, et il me réprimande doucement du sourire que j'ai mêlé à mon éloge ; mais cette critique, qu'il le sache bien, ce n'est pas moi qui l'ai faite : c'est M. de Gérando lui-même, qui, interrogé par moi, me répondit en ce sens. Il y a différentes manières d'interroger les témoins, même les plus véridiques. Quand j'interrogeai M. de Gérando sur Mme de Krüdner, cet homme de bien me répondit comme à une personne qui ne désirait à l'avance aucune réponse plus ou moins favorable, et qui se bornait à écouter avec curiosité. Quand M. Eynard l'interrogea, M. de Gérando vit en sa présence une personne qui désirait avant tout savoir tout le bien, et lui-même (qui d'ailleurs par nature souriait peu) il supprima son sourire. C'est ainsi que M. Eynard range parmi ses autorités bien des témoins qui faisaient leurs réserves, et qui même n'épargnaient pas la raillerie quand il leur arrivait de causer en liberté. La duchesse de Duras, qu'il a l'air de ranger parmi les adhérents, était de ce nombre. — Dans le récit que j'ai fait du voyage de Mme de Krüdner en Champagne, pour la grande revue de la plaine de Vertus (1), M. Eynard me suppose plus

(1) « Dans les premiers jours de septembre de cette année (1815), une grande revue de troupes russes eut lieu sous les yeux d'Alexandre, dans les plaines de Vertus en Champagne. Mme de Krudner avec son monde, sa fille, son gendre, et le jeune ministre Empestas qui la dirigeait, était allée loger au château de Menil près de là. Dès le matin les voitures de l'empereur la vinrent prendre... Tête nue, ou tout au plus couverte d'un chapeau de paille qu'elle jetait volontiers, cheveux

d'imagination que je n'en ai en réalité; il se croit trop sûr de m'avoir réfuté à l'aide du Journal de Mlle Armand. J'ai pour garant de mon récit un témoin oculaire, très spirituel, appartenant à la famille chez qui Mme de Krüdner avait logé pendant le peu d'heures qu'elle passa en ces lieux. Ce peu d'heures avait tout à fait suffi pour que la prédication commençât auprès des hôtes. Les personnes enthousiastes qu'un beau zèle anime n'y mettent pas tant de façons. A peine arrivée le soir au château où elle devait coucher, Mme de Krüdner et son monde se mirent donc à prêcher et le maître et les gens; et, comme il y avait menace d'orage ce soir-là, le bon gentilhomme de campagne, qui craignait que le vent n'enlevât sa toiture, et qui avait hâte d'aller fermer les fenêtres de son grenier, se voyant arrêté sur l'escalier par une prédication, trouvait que c'était mal prendre son heure. J'aurais, de la sorte, bien des petites réponses à faire à M. Eynard; mais c'est assez d'en indiquer l'esprit essentiel et le principe.

Là, en effet, est entre nous la dissidence, et il faut oser l'articuler. Il croit à une transfiguration et à une régénération complète, là où je ne vois guère qu'une métamorphose. Un spirituel et sage moraliste, Saint-Évremond, qui avait vu en son temps bien des conversions de femmes du grand monde, a écrit d'agréables pages pour expliquer et démêler les secrets motifs et les ressorts qu'il continuait de suivre sous ces change-

toujours blonds, séparés et pendant sur les épaules, avec une boucle quelquefois qu'elle ramenait et rattachait au milieu du front, en robe sombre, à taille longue, élégante encore par la manière dont elle la portait, et nouée d'un simple cordon, telle à cette époque on la voyait, telle dans cette plaine elle arriva dès l'aurore, telle debout, au moment de la prière, elle parut comme un Pierre l'Ermite au front des troupes prosternées. » (*Portraits de femmes*, page 401).

ments (1). Une vie comme celle de Mme de Krüdner, et de la façon dont vient de l'écrire M. Eynard, serait la pièce à l'appui la plus commode dans laquelle un moraliste de l'école de Saint-Évremond et de Fontenelle trouverait à justifier son point de vue. Voici, j'imagine, à peu près comme il raisonnerait, et j'emprunterai le plus que je pourrai les paroles mêmes des maîtres :

« Les dames galantes qui se donnent à Dieu lui donnent ordinairement une âme inutile qui cherche de l'occupation, et leur dévotion se peut nommer une passion nouvelle, où un cœur tendre, qui croit être repentant, ne fait que changer d'objet à son amour (2).

« A qui voyons-nous quitter le vice dans le temps qu'il flatte son imagination, dans le temps qu'il se montre avec des agréments et qu'il fait goûter des délices? On le quitte lorsque ses charmes sont usés, et qu'une habitude ennuyeuse nous a fait tomber insensiblement dans la langueur. Ce n'est donc point ce qui plaisait qu'on quitte en changeant de vie, c'est ce qu'on ne pouvait plus souffrir; et alors le sacrifice qu'on fait à Dieu, c'est de lui offrir des dégoûts dont on cherche, à quelque prix que ce soit, à se défaire (3).

« La patience, a-t-on dit (4), est l'art d'espérer. L'art du bonheur dans la dévotion est de se donner une dernière illusion plus longue que la vie, et dont on ne puisse se détromper avant la mort.

« La vie ordinaire des hommes est semblable à celle des saints : ils recherchent tous leur satisfaction, et ne

(1) Voir, dans les Œuvres de Saint-Évremond, la *Lettre à une dame galante qui voulait devenir dévote*, et le petit Essai *Que la dévotion est le dernier de nos amours.*

(2) Saint-Évremond.

(3) *Idem.*

(4) Vauvenargues.

diffèrent qu'en l'objet où ils la placent (1). — Le cœur humain se retrouve partout avec les mêmes mobiles; partout c'est le désir du bien-être, soit en espoir, soit en jouissance actuelle, et le parti qui le détermine est toujours celui où il y a le plus à gagner (2).

« La dévotion, a dit Montesquieu, est une croyance qu'on vaut mieux qu'un autre; — ou du moins qu'on possède ce qui vaut mieux, qu'on est plus heureux, qu'on peut indiquer aux autres le chemin du plus gras pâturage. Si humble qu'on soit, l'amour-propre est flatté de cette idée de connaissance singulière et de privilège. — Une séduction secrète nous fait voir de la charité pour le prochain là où il n'y a rien qu'un excès de complaisance pour notre opinion (3).

« Mme de Krüdner flottait entre quarante et cinquante ans, âge ingrat pour les femmes, quand elle se convertit décidément : avec ses goûts tendres, avec sa complexion sentimentale et mystique, qu'avait-elle de mieux à faire? Du moment surtout qu'elle eut découvert en elle cette faculté merveilleuse de prédication qui pouvait lui rendre l'action et l'influence, tout fut dit, elle eut un débouché pour son âme et pour son talent; sa vocation nouvelle fut trouvée. Elle n'avait jamais été une nature bien sensuelle : elle n'avait que l'ambition du cœur et l'orgueil de l'esprit. Elle avait un immense besoin que le monde s'occupât d'elle : sous une forme inattendue, ce besoin allait être satisfait. Elle aimait à parler d'amour ; ce mot chéri allait déborder plus que jamais de ses lèvres, et des foules entières affluaient déjà à ses pieds.

« Où est dans tout cela le secret mobile ? c'est l'amour-propre, toujours l'amour-propre, dont le ressort se revêt,

(1) Pascal.
(2) Volney, *Voyage en Egypte et en Syrie*, tome II, chap. VII.
(3) Saint-Évremond.

se retourne, et a l'air de jouer en sens inverse contre lui-même. Mais tout dépend en définitive du même cordon de sonnette que tire le *moi*.

« En doutez-vous? Elle va nous l'avouer elle-même et laisser échapper son orgueil, son ivresse de sainte, sous les semblants de l'humilité : « On ne peut méconnaître, écrivait-elle d'Aarau (en avril 1816), les grandes voies de miséricorde de Dieu qui veut, avant les grands châtiments, faire avertir son peuple et sauver ce qui peut être sauvé. *Il donne à tout ce monde un tel attrait pour moi, un tel besoin de m'ouvrir leur cœur, de me demander conseil, de me confier toutes leurs peines, enfin un tel amour*, qu'il n'est pas étonnant que les gouvernements qui ne connaissent pas l'immense puissance que le Seigneur accorde aux plus misérables créatures qui ne veulent que sa gloire et le bonheur de leurs frères, n'y comprennent rien. Plus la terre s'enfuit sous nos pas, plus je méprise, plus je hais ce que les hommes ambitionnent, et *plus j'ai de pouvoir sur leur cœur*. »

« La voilà telle qu'elle était dès l'origine : régner sur les cœurs, en se déclarant une misérable créature; voir à sa porte *servantes et duchesses*, comme elle dit, et empereur; se croire en toute humilité l'organe divin. l'instrument choisi, à la fois vil et préféré, que lui faut-il de plus? et n'est-ce pas la gloire d'amour dans son plus délicieux raffinement? »

C'est à peu près ainsi, j'imagine, que raisonnerait, en lisant les volumes de M. Eynard, un moraliste qui saurait les tours et les retours, les façons bizarres de la nature humaine; mais je ne puis qu'indiquer le sens et l'intention de l'analyse, aimant peu pour mon compte à pousser à bout ces sortes de procès. Seulement, à voir les excès de dévouement et de charité auxquels s'épuisait de plus en plus en vieillissant cette femme fragile,

il faudrait, pour être juste, conclure avec Montesquieu : « J'appelle la dévotion une maladie du cœur qui donne à l'âme une folie dont le caractère est le plus aimable de tous. »

Le livre de M. Eynard est dédié *A mes amis Albert de Falloux et Albert de Rességuier*, avec une épigraphe tout onctueuse tirée de saint Paul, ce qui semblerait indiquer que la jeune Rome et la jeune Genève ne sont pas si brouillées qu'autrefois ; mais ces exceptions entre natures affables et bienveillantes, ces avances où il entre autant de courtoisie que de christianisme, ne prouvent rien au fond. Je me plais du moins à noter ce procédé-ci à titre de bon goût et de bonne grâce.

15 septembre 1849.

MADAME RÉCAMIER

Lundi, 26 novembre 1849.

Au mois de mai dernier a disparu une figure unique entre les femmes qui ont régné par leur beauté et par leur grâce ; un salon s'est fermé, qui avait réuni longtemps, sous une influence charmante, les personnages les plus illustres et les plus divers, où les plus obscurs même, un jour ou l'autre, avaient eu chance de passer. Les premiers en renommée, dans ce groupe de noms mémorables, ont été frappés par la mort presque en même temps que celle qui en faisait l'attrait principal et le lien. Quelques-uns à peine survivent, dispersés et inconsolés aujourd'hui ; et ceux qui n'ont fait que traverser un moment ce monde d'élite, ont le droit et presque le devoir d'en parler comme d'une chose qui intéresse désormais chacun et qui est devenue de l'histoire.

Le salon de Mme Récamier était bien autre chose encore, mais il était aussi, à le prendre surtout dans les dernières années, un centre et un foyer littéraire. Ce genre de création sociale, qui eut tant d'action en France et qui exerça un empire si réel (le salon même de Mme Récamier en est la preuve), ne remonte pas au delà du XVIIe siècle. C'est au célèbre hôtel de Rambouillet qu'on est convenu de fixer l'établissement de la société polie, de cette société où l'on se réunissait pour causer

entre soi des belles choses et de celles de l'esprit en particulier. Mais la solennité de ce cercle Rambouillet convient peu à l'idée que je voudrais réveiller en ce moment, et j'irais plutôt chercher dans des coins de monde plus discrets et plus réservés les véritables *précédents* du genre de salons dont le dernier sous nos yeux vient de finir. Vers le milieu du XVIIe siècle, au haut du faubourg Saint-Jacques, dans les dehors du monastère de Port-Royal, se retirait une personne célèbre par son esprit et par le long éclat de ses succès : la marquise de Sablé. Dans cette demi-retraite, qui avait un jour sur le couvent et une porte encore entr'ouverte au monde, cette ancienne amie de M. de La Rochefoucauld, toujours active de pensée, et s'intéressant à tout, continua de réunir autour d'elle, jusqu'à l'année 1678, où elle mourut, les noms les plus distingués et les plus divers, d'anciens amis restés fidèles, qui venaient de bien loin, de la ville ou de la Cour, pour la visiter, des demi-solitaires, gens du monde comme elle, dont l'esprit n'avait fait que s'embellir et s'aiguiser dans la retraite, des solitaires de profession, qu'elle arrachait par moments, à force d'obsession gracieuse, à leur vœu de silence. Ces solitaires, quand ils s'appelaient Arnauld ou Nicole, ne devaient pas être trop désagréables en effet, et Pascal, une ou deux fois, dut être de ce nombre. Ce petit salon de Mme de Sablé, si clos, si visité, et qui, à l'ombre du cloître, sans trop s'en ressentir, combinait quelque chose des avantages des deux mondes, me paraît être le type premier de ce que nous avons vu être de nos jours le salon de l'Abbaye-aux-Bois (1). Je n'ai à parler ici que de ce dernier.

(1) J'ai eu depuis la satisfaction de retrouver cette vue dans le livre de M. Cousin sur *Madame de Sablé*, 1854, fin du chapitre Ier, page 63 : « ..... Elle avait, dit Mme de Sablé, de la raison, une grande expérience, un tact exquis, une humeur

M. de Chateaubriand y régnait, et, quand il était présent, tout se rapportait à lui ; mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des *à-parte* pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en confidence et un peu moins haut qu'ailleurs. Tout le monde, ou du moins bien du monde allait dans ce salon, et il n'avait rien de banal ; on y respirait, en entrant, un air de discrétion et de mystère. La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise, et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très-important pour le jeu de l'entretien, une promptitude à entrer dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard rencontrait d'abord un sourire qui disait si bien : *Je comprends*, et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas même une première fois sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons distingués au XVIIIe siècle, ceux de Mme Geoffrin, de Mme d'Houdetot, de Mme Suard. Mme Récamier les connaissait tous et en parlait très-bien ; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle ; mais aucun ne devait ressembler au sien.

agréable. — Quand je me la représente telle que je la conçois d'après ses écrits, ses lettres, sa vie, ses amitiés, à moitié dans la solitude, à moitié dans le monde, sans fortune et très en crédit, une ancienne jolie femme à demi retirée dans un couvent et devenue une puissance littéraire, je crois voir, de nos jours, Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois. »

C'est qu'aussi elle ne ressemblait à personne. M. de Châteaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme, et c'est elle qu'il faudrait tâcher de montrer à ceux qui ne l'ont pas connue ; car vouloir la rappeler aux autres est inutile, et la leur peindre est impossible. Je me garderai bien d'essayer ici de donner d'elle une biographie : les femmes ne devraient jamais avoir de biographie, vilain mot à l'usage des hommes, et qui sent son étude et sa recherche. Même quand elles n'ont rien d'essentiel à cacher, les femmes ne sauraient que perdre en charme au texte d'un récit continu. Est-ce qu'une vie de femme se raconte ? Elle se sent, elle passe, elle apparaît. J'aurais bien envie même de ne pas mettre du tout de date, car les dates en tel sujet, c'est peu élégant. Sachons seulement, puisqu'il le faut, que Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde Bernard était née à Lyon, dans cette patrie de Louise Labé, le 3 décembre 1777. De tous ces noms de baptême que je viens d'énumérer, le seul qui lui fût resté dans l'habitude était celui de *Julie* transformé en *Juliette*, quoiqu'il ne dût jamais y avoir de Roméo. Elle fut mariée à Paris dans sa seizième année (le 24 avril 1793) à Jacques-Rose Récamier, riche banquier ou qui tarda peu à le devenir. Au début du Consulat, on la trouve brillante, fêtée, applaudie, la plus jeune reine des élégances, donnant le ton à la mode, inventant avec art des choses simples qui n'allaient qu'à la suprême beauté. Nous qui n'y étions pas, nous ne pouvons parler qu'avec une extrême réserve de cette époque comme mythologique de Mme Récamier, où elle nous apparaît de loin telle qu'une jeune déesse sur les nuées ; nous n'en pouvons parler comme il siérait, non pas qu'il y ait rien à cacher sous le nuage, mais parce qu'une telle beauté tendre et naissante avait de ces finesses qui ne se peuvent rendre si on ne les a du moins aperçues. Qui s'aviserait de vouloir peindre l'au-

rore, s'il n'avait jamais vu que le couchant? Pourtant, comme on ne peut bien comprendre le caractère et le doux génie de Mme Récamier, cette ambition de cœur qui, en elle, a montré tant de force et de persistance sous la délicatesse; comme on ne peut bien saisir, disons-nous, son esprit et toute sa personne sans avoir une opinion très nette sur ce qui l'inspirait en ce temps-là, et qui ne différait pas tellement de ce qui l'inspira jusqu'à la fin, j'essayerai de toucher en courant quelques traits réels à travers la légende, qui pour elle, comme pour tous les êtres doués de féerie, recouvre déjà la vérité. Quand on veut juger Mme de Sévigné ou Mme de Maintenon, et se rendre compte de leur nature, on est bien obligé d'avoir une idée générale et une *théorie* sur elles. Pour bien entendre, par exemple, ce qu'était Mme de Maintenon auprès de Louis XIV, ou Mme de Sévigné auprès de sa fille, et quel genre de sentiment ou de passion elles y apportaient, il faut s'être posé sur la jeunesse de ces deux femmes plusieurs questions, ou plus simplement il faut s'en être posé une, la première et presque la seule toujours qu'on ait à se faire en parlant d'une femme : A-t-elle aimé? et comment a-t-elle aimé?

Je poserai donc la question, ou plutôt elle se pose d'elle-même malgré moi pour Mme Récamier; et pour elle comme pour Mme de Maintenon, comme pour Mme de Sévigné (la Mme de Sévigné non encore mère), je répondrai hardiment : *Non*. Non, elle n'a jamais aimé, aimé de passion et de flamme; mais cet immense besoin d'aimer que porte en elle toute âme tendre se changeait pour elle en un infini besoin de plaire, ou mieux d'être aimée, et en une volonté active, en un fervent désir de payer tout cela en bonté. Nous qui l'avons vue dans ses dernières années, et qui avons saisi au passage quelques rayons de cette bonté divine, nous savons si elle avait de quoi y suffire, et si l'amitié ne retrouvera pas en définitive chez

elle de cette flamme que n'avait jamais eue l'amour.

Il faut noter deux époques très distinctes dans la vie de Mme Récamier : sa vie de jeunesse, de triomphe et de beauté, sa longue matinée de soleil qui dura bien tard jusqu'au couchant : puis le soir de sa vie après le soleil couché, je ne me déciderai jamais à dire sa vieillesse. Dans ces deux époques si tranchées de couleur, elle fut la même au fond, mais elle dut paraître bien différente. Elle fut la même par deux traits essentiels et qui seuls l'expliquent, en ce que jeune, au plus fort des ravissements et du tourbillon, elle resta toujours pure ; en ce que, retirée à l'ombre et recueillie, elle garda toujours son désir de conquête et sa douce adresse à gagner les cœurs, disons le mot, sa coquetterie ; mais (que les docteurs orthodoxes me pardonnent l'expression) c'était une coquetterie angélique.

Il y a des natures qui naissent pures et qui ont reçu *quand même* le don d'innocence. Elles traversent, comme Aréthuse, l'onde amère ; elles résistent au feu, comme ces enfants de l'Écriture que leur bon Ange sauva, et qu'il rafraîchit même d'une douce rosée dans la fournaise. Mme Récamier, jeune, eut besoin de cet Ange à côté d'elle et en elle, car le monde qu'elle traversa et où elle vécut était bien mêlé et bien ardent, et elle ne se ménagea point à le tenter. Pour être vrai, j'ai besoin de baisser un peu le ton, de descendre un moment de cette hauteur idéale de Laure et de Béatrix où l'on s'est accoutumé à la placer, de causer d'elle enfin plus familièrement et en prose. En définitive, je l'espère, elle n'y perdra pas.

Au moment où elle apparaît brillante sous le Consulat, nous la voyons aussitôt entourée, admirée et passionnément aimée. Lucien, le frère du Consul, est le premier personnage historique qui l'aime (car je ne puis compter Barrère, qui l'avait connue enfant autrefois). Lucien aime, il n'est pas repoussé, il ne sera jamais accueilli.

Voilà la nuance. Il en sera ainsi de tous ceux qui vont se presser alors, comme de tous ceux qui succéderont. Je voyais dernièrement, dans le palais du feu roi de Hollande, à La Haye, une fort belle statue d'Ève. Ève, dans sa première fleur de jeunesse, est en face du serpent qui lui montre la pomme : elle la regarde, elle se retourne à demi vers Adam, elle a l'air de le consulter. Ève est dans cet extrême moment d'innocence où l'on joue avec le danger, où l'on en cause tout bas avec soi-même ou avec un autre. Eh bien ! ce moment indécis, qui chez Ève ne dura point et qui tourna mal, recommença souvent et se prolongea en mille retours dans la jeunesse brillante et parfois imprudente dont nous parlons ; mais toujours il fut contenu à temps et dominé par un sentiment plus fort, par je ne sais quelle secrète vertu. Cette jeune femme, en face de ces passions qu'elle excitait et qu'elle ignorait, avait des imprudences, des confiances, des curiosités presque d'une enfant ou d'une pensionnaire. Elle allait au péril en souriant, avec sécurité, avec charité, un peu comme ces rois très chrétiens du vieux temps, un jour de semaine sainte, allaient à certains malades pour les guérir. Elle ne doutait pas de son fait, de sa douce magie, de sa vertu. Elle tenait presque à vous blesser d'abord le cœur, pour se donner ensuite le plaisir et le miracle de vous guérir. Quand on se plaignait ou qu'on s'irritait, elle vous disait avec une désespérante clémence : « Venez, et je vous guérirai. » Et elle y a réussi pour quelques-uns, pour le plus grand nombre. Tous ses amis, à bien peu d'exceptions près, avaient commencé par l'aimer d'amour. Elle en avait beaucoup, et elle les avait presque tous gardés. M. de Montlosier lui disait un jour qu'elle pouvait dire comme le Cid : *Cinq cents de mes amis*. Elle était véritablement magicienne à convertir insensiblement l'amour en amitié, en laissant à celle-ci toute la fleur, tout le par-

fum du premier sentiment. Elle aurait voulu tout arrêter en *avril*. Son cœur en était resté là, à ce tout premier printemps où le verger est couvert de fleurs blanches et n'a pas de feuilles encore.

Je pourrais ici raconter de souvenir bien des choses, si ma plume savait être assez légère pour passer sur ces fleurs sans les faner. A ses nouveaux amis (comme elle voulait bien quelquefois les appeler), Mme Récamier parlait souvent et volontiers des années anciennes et des personnes qu'elle avait connues. « C'est une manière, disait-elle, de mettre du passé devant l'amitié. »

Sa liaison avec Mme de Staël, avec Mme Moreau, avec les blessés et les vaincus, la jeta de bonne heure dans l'opposition à l'Empire, mais il y eut un moment où elle n'avait pas pris encore de couleur. Fouché, voyant cette jeune puissance, eut l'idée de s'en faire un instrument. Il voulut faire entrer Mme Récamier, à l'origine, comme dame d'honneur dans la maison impériale ; il n'aimait pas la noblesse, et aurait désiré avoir là quelqu'un d'influent et de dévoué. Elle ne voulut pas se prêter à un tel rôle. Bientôt elle fut dans l'opposition, surtout par ses amis et par l'idée qu'on se faisait d'elle.

Elle n'y était pas encore, un jour qu'elle dînait chez une des sœurs de Bonaparte. On avait voulu la faire rencontrer avec le premier Consul ; il y était en effet. A table, elle devait être placée à côté de lui ; mais, par un malentendu qui eut lieu au moment de s'asseoir, elle se trouva placée à côté de Cambacérès, et Bonaparte dit à celui-ci en plaisantant : « Eh bien ! consul Cambacérès, toujours auprès de la plus jolie ! »

Le père de Mme Récamier, M. Bernard, était dans les postes et royaliste ; il fut compromis sous le Consulat, arrêté et mis au secret. Elle apprit cela subitement, ayant à dîner chez elle Mme Bacciochi, sœur de Bonaparte. Celle-ci promit de tout faire pour intéresser le Consul.

Aprés le dîner, Mme Récamier sortit et voulut voir Fouché, qui refusa de la recevoir, « de peur d'être touché, disait-il, et dans une affaire d'État ». Elle courut rejoindre, au Théâtre-Français, Mme Bacciochi, qui était avec sa sœur Pauline, laquelle était tout occupée du casque de Lafon : « Mais voyez, disait-elle, comme ce casque est mal mis, comme il est de côté ! » Mme Récamier était au supplice ; Mme Bacciochi voulait rester jusqu'à la fin de la tragédie, peut-être à cause de sa sœur Pauline. Bernadotte était dans la loge ; il vit l'air altéré de Mme Récamier ; il lui offrit son bras pour la reconduire, et de voir lui-même à l'instant le Consul. C'est de ce moment que date le vif sentiment de Bernadotte pour elle ; il ne la connaissait point auparavant. Il obtint la grâce du père. Ce qui est dit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, à ce sujet, est inexact. Mme Récamier ne vit pas Bonaparte à cette occasion ; ce fut Bernadotte qui se chargea de tout.

Bernadotte l'aima donc, et ce fut un de ses chevaliers. Les Montmorency, rentrés alors de l'émigration, ne l'étaient pas moins. Mathieu de Montmorency, qui fut depuis un saint, Adrien (depuis duc de Laval), bien plus tard le fils d'Adrien, qui se trouvait ainsi le rival de son père, tous l'aimaient de passion. Henri de Laval se rencontrait souvent chez elle avec le duc de Laval son père ; il tenait bon et ne sortait pas, ce dont le bon duc enrageait, et, comme il avait de l'esprit, il écrivait à Mme Récamier le plus agréablement du monde : « Mon fils lui-même est épris de vous, vous savez si je le suis; c'est au reste le sort des Montmorency :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

Mme Récamier était la première à raconter ces choses, et elle en souriait avec gaieté. Elle a conservé presque jusqu'à la fin ce rire enfant, ce geste jeune qui lui faisait

porter son mouchoir à la bouche comme pour ne pas éclater. Mais, dans la jeunesse, cette enfance de sentiments, avec le gracieux manège qui s'y mêlait, amena plus d'une fois (peut-on s'en étonner?) des complications sérieuses. Tous ces hommes attirés et épris n'étaient pas si faciles à conduire et à éluder que cette dynastie pacifiée des Montmorency. Il dut y avoir autour d'elle, à de certaines heures, bien des violences et des révoltes dont cette douce main avait peine ensuite à triompher. En jouant avec ces passions humaines qu'elle ne voulait que charmer et qu'elle irritait plus qu'elle ne croyait, elle ressemblait à la plus jeune des Grâces qui se serait amusée à atteler des lions et à les agacer. Imprudente comme l'innocence, je l'ai dit, elle aimait le péril, le péril des autres, sinon le sien ; et pourquoi ne le dirai-je pas aussi? à ce jeu hasardeux et trop aisément cruel, elle a troublé, elle si bonne, bien des cœurs ; elle en a ulcéré, sans le vouloir, quelques-uns, non seulement d'hommes révoltés et aigris, mais de pauvres rivales, sacrifiées sans qu'elle le sût et blessées. C'est là un côté sérieux que sa charité finale n'a pas été tout à fait sans comprendre ; c'est une leçon que la gravité suprême qui s'attache à sa noble mémoire n'interdit pas de rappeler. Avec son instinct de pureté et de bonté céleste, elle le sentait bien elle-même : aussi, elle si admirée et si adorée, on ne la vit point regretter la jeunesse, ni ses matinées de soleil, ni ses orages, même les plus embellis. Elle ne concevait point de parfait bonheur hors du devoir ; elle mettait l'idéal du roman là où elle l'avait si peu rencontré, c'est-à-dire dans le mariage ; et plus d'une fois en ses plus beaux jours, au milieu d'une fête dont elle était la reine, se dérobant aux hommages, il lui arriva, disait-elle, de sortir un moment pour pleurer.

Telle je la conçois dans le monde et dans le tourbillon, avant la retraite. Il y aurait à son sujet une suite de cha-

pitres à écrire que je ne puis même esquisser. L'un de ces chapitres serait celui de ses relations et de son intimité avec Mme de Staël, deux brillantes influences si distinctes, bien souvent croisées, presque jamais rivales, et qui se complétaient si bien. Ce fut en 1807, au château de Coppet, chez Mme de Staël, que Mme Récamier vit le prince Auguste de Prusse, l'un des vaincus d'Iéna; elle l'eut bientôt vaincu et conquis à son tour, prisonnier royal, par habitude assez brusque et parfois embarrassant. Cette brusquerie même le trahissait. Un jour qu'il voulait dire un mot à Mme Récamier dans une promenade à cheval, il se retourna vers Benjamin Constant qui était de la partie : « Monsieur de Constant, lui dit-il, si vous faisiez un petit temps de galop? » Et celui-ci de rire de la finesse allemande.

Un autre chapitre traiterait de la conquête aisée que Mme Récamier fit à Lyon du doux Ballanche, lequel se donna du premier jour à elle, sans même le lui dire jamais. Un autre chapitre offrirait ses relations moins simples, moins faciles d'abord, mais finalement si établies avec M. de Chateaubriand. Mme Récamier l'avait vu pour la première fois chez Mme de Staël, en 1801; elle le revit pour la seconde fois en 1816 ou 1817, vers le temps de la mort de Mme de Staël, et chez celle-ci encore. Mais ce n'avaient été là que des rencontres, et la liaison véritable ne se noua que tard, dans le temps où M. de Chateaubriand sortit du ministère, et à l'Abbaye-aux-Bois.

Il y aurait aussi un chapitre à faire sur la liaison étroite avec Benjamin Constant, laquelle date seulement de 1814-1815. Les lettres de celui-ci adressées à Mme Récamier, y aideraient beaucoup; mais elles seraient très-insuffisantes, au point de vue de la vérité, si l'on n'y ajoutait la contre-partie, ce qu'il écrivait pour lui seul au sortir de là, et que bien des gens ont lu, et enfin si l'on n'éclairait le tout par les explications de mora-

liste qui ne se trouvent point d'ordinaire dans les plaidoiries des avocats. Mais cela me rappelle qu'il y a tout un fâcheux procès entamé à ce sujet, et j'ai hâte de me taire.

Avant le chapitre de Benjamin Constant, il y aurait encore à faire celui du voyage d'Italie en 1813, le séjour à Rome, la liaison avec Canova, le marbre de celui-ci, qui cette fois, pour être idéal n'eut qu'à copier le modèle; puis le séjour à Naples auprès de la reine Caroline et de Murat. Ce dernier, si je ne me trompe, resta quelque peu touché. Mais c'est assez de rapides perspectives.

Quand Mme Récamier vit s'avancer l'heure où la beauté baisse et pâlit, elle fit ce que bien peu de femmes savent faire : elle ne lutta point : elle accepta avec goût les premières marques du temps. Elle comprit qu'après de tels succès de beauté, le dernier moyen de paraître encore belle était de ne plus y prétendre. A une femme qui la revoyait après des années, et qui lui faisait compliment sur son visage : « Ah! ma chère amie, répondait-elle, il n'y a plus d'illusion à se faire. Du jour où j'ai vu que les petits Savoyards dans la rue ne se retournaient plus, j'ai compris que tout était fini. » Elle disait vrai. Elle était sensible en effet à tout regard et à toute louange, à l'exclamation d'un enfant ou d'une femme du peuple, tout comme à la déclaration d'un prince. Dans les foules, du bord de sa calèche élégante qui n'avançait qu'avec lenteur, elle remerciait chacun de son admiration par un signe de tête et par un sourire.

A deux époques, M. Récamier avait essuyé de grands revers de fortune : la première fois au début de l'Empire, la seconde fois dans les premières années de la Restauration. C'est alors que Mme Récamier se retira dans un appartement de l'Abbaye-aux-Bois, en 1819. Elle ne tint jamais plus de place dans le monde que quand elle fut dans cet humble asile, à une extrémité de Paris. C'est de

là que son doux génie, dégagé des complications trop vives, se fit de plus en plus sentir avec bienfaisance. On peut dire qu'elle perfectionna l'art de l'amitié et lui fit faire un progrès nouveau : ce fut comme un bel art de plus qu'elle avait introduit dans la vie, et qui décorait, ennoblissait et distribuait tout autour d'elle. L'esprit de parti était alors dans sa violence. Elle désarmait les colères, elle adoucissait les aspérités; elle vous ôtait la rudesse et vous inoculait l'indulgence. Elle n'avait point de repos qu'elle n'eût fait se rencontrer chez elle ses amis de bord opposé, qu'elle ne les eût conciliés sous une médiation clémente. C'est par de telles influences que la société devient société autant que possible, et qu'elle acquiert tout son liant et toute sa grâce. C'est ainsi qu'une femme, sans sortir de sa sphère, fait œuvre de civilisation au plus haut degré, et qu'Eurydice remplit à sa manière le rôle d'Orphée. Celui-ci apprivoisait la vie sauvage; l'autre termine et couronne la vie civilisée.

Un jour, en 1802, pendant cette courte paix d'Amiens, non pas dans le brillant hôtel de la rue du Mont-Blanc, que Mme Récamier occupait alors, mais dans le salon du château de Clichy où elle passait l'été, des hommes venus de bien des côtés différents étaient réunis, Adrien et Mathieu de Montmorency, le général Moreau, des Anglais de distinction, M. Fox, M. Erskine et beaucoup d'autres : on était en présence, on s'observait; c'était à qui ne commencerait pas. M. de Narbonne, présent, essayait d'engager la conversation, et, malgré son esprit, il n'avait pu y réussir. Mme Récamier entra : elle parla d'abord à M. Fox, elle dit un mot à chacun, elle présenta chaque personne à l'autre avec une louange appropriée; et à l'instant la conversation devint générale, le lien naturel fut trouvé.

Ce qu'elle fit là un jour, elle le fit tous les jours. Dans son petit salon de l'Abbaye, elle pensait à tout, elle éten-

dait au loin son réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu, pas une distinction qu'elle n'aimât à connaître, à convier, à obliger, à mettre en lumière, à mettre surtout en rapport et en harmonie autour d'elle, à marquer au cœur d'un petit signe qui était sien. Il y a là de l'ambition, sans doute; mais quelle ambition adorable, surtout quand, s'adressant aux plus célèbres, elle ne néglige pas même les plus obscurs, et quand elle est à la recherche des plus souffrants! C'était le caractère de cette âme si multipliée de Mme Récamier d'être à la fois universelle et très particulière, de ne rien exclure, que dis-je? de tout attirer, et d'avoir pourtant le choix.

Ce choix pouvait même sembler unique. M. de Chateaubriand, dans les vingt dernières années, fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres (elle ne sacrifiait personne qu'elle-même), mais auquel elle subordonnait tout. Il avait ses antipathies, ses aversions et même ses amertumes, que les *Mémoires d'outre-tombe* aujourd'hui déclarent assez. Elle tempérait et corrigeait tout cela. Comme elle était ingénieuse à le faire parler quand il se taisait, à supposer de lui des paroles aimables, bienveillantes pour les autres, qu'il lui avait dites sans doute tout à l'heure dans l'intimité, mais qu'il ne répétait pas toujours devant des témoins! Comme elle était coquette pour sa gloire! Comme elle réussissait parfois aussi à le rendre réellement gai, aimable, tout à fait content, éloquent, toutes choses qu'il était si aisément dès qu'il le voulait! Elle justifiait bien par sa douce influence auprès de lui le mot de Bernardin de Saint-Pierre : « Il y a dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. » Et ici à quelle tristesse elle avait affaire! tristesse que René avait apportée du ventre de sa mère, et qui s'augmentait en vieillissant! Jamais Mme de Maintenon ne s'ingénia à

désennuyer Louis XIV autant que Mme Récamier pour M. de Chateaubriand. « J'ai toujours remarqué, disait Boileau en revenant de Versailles, que, quand la conversation ne roulait pas sur ses louanges, le Roi s'ennuyait d'abord, et était prêt ou à bâiller ou à s'en aller. » Tout grand poète vieillissant est un peu Louis XIV sur ce point. Elle avait chaque jour mille inventions gracieuses pour lui renouveler et rafraîchir la louange. Elle lui ralliait de toutes parts des amis, des admirateurs nouveaux. Elle nous avait tous enchaînés aux pieds de sa statue avec une chaîne d'or.

Une personne d'un esprit aussi délicat que juste, et qui l'a bien connue, disait de Mme Récamier : « Elle a dans le caractère ce que Shakspeare appelle *milk of human kindness* (le lait de la bonté humaine), une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait leurs infirmités physiques. » Elle était donc la sœur de Charité de leurs peines, de leurs faiblesses, et un peu de leurs défauts.

Que dans ce procédé habituel il n'y eût quelques inconvénients à la longue, mêlés à un grand charme ; que dans cet air si tiède et si calmant, en donnant aux esprits toute leur douceur et tout leur poli, elle ne les amollît un peu et ne les inclinât à la complaisance, je n'oserai le nier, d'autant plus que je crois l'avoir, peut-être, éprouvé moi-même. C'était certainement un salon où non seulement la politesse, mais la charité nuisait un peu à la vérité. Il y avait décidément des choses qu'elle ne voulait pas voir et qui pour elle n'existaient pas. Elle ne croyait pas au mal. Dans son innocence obstinée, je tiens à le faire sentir, elle avait gardé de l'enfance. Faut-il s'en plaindre? Après tout, y aura-t-il encore un autre lieu dans la vie où l'on retrouve une bienveillance si réelle au sein d'une illusion si ornée et si embellie? Un

moraliste amer, La Rochefoucauld, l'a dit : « On n'aurait guère de plaisir si on ne se flattait jamais. »

J'ai entendu des gens demander si Mme Récamier avait de l'esprit. Mais il me semble que nous le savons déjà. Elle avait au plus haut degré non cet esprit qui songe à briller pour lui-même, mais celui qui sent et met en valeur l'esprit des autres. Elle écrivait peu ; elle avait pris de bonne heure cette habitude d'écrire le moins possible ; mais ce peu était bien et d'un tour parfait. En causant, elle avait aussi le tour net et juste, l'expression à point. Dans ses souvenirs elle choisissait de préférence un trait fin, un mot aimable ou gai, une situation piquante, et négligeait le reste ; elle se souvenait avec goût.

Elle écoutait avec séduction, ne laissant rien passer de ce qui était bien dans vos paroles sans témoigner qu'elle le sentît. Elle questionnait avec intérêt, et était tout entière à la réponse. Rien qu'à son sourire et à ses silences, on était intéressé à lui trouver de l'esprit en la quittant.

Quant à la jeunesse, à la beauté de son cœur, s'il a été donné à tous de l'apprécier, c'est à ceux qui en ont joui de plus près qu'il appartient surtout d'en parler un jour. Après la mort de M. Ballanche et de M. de Chateaubriand, quoiqu'elle eût encore M. Ampère, le duc de Noailles, et tant d'autres affections autour d'elle, elle ne fit plus que languir et achever de mourir. Elle expira le 11 mai 1849, dans sa soixante-douzième année. Cette personne unique, et dont la mémoire vivra autant que la société française, a été peinte avec bien de la grâce par Gérard dans sa fraîcheur de jeunesse. Son buste a été sculpté par Canova dans son idéal de beauté. Achille Deveria a tracé d'elle, le jour de sa mort, une esquisse fidèle qui exprime bien la souffrance et le repos.

LETTRES

DE LA

MARQUISE DU DEFFAND

Lundi, 11 mars 1850.

On a réimprimé dans ces derniers temps bien des classiques, et même de ceux qui ne le sont pas. Les Lettres de Mme Du Deffand, je ne sais pourquoi, n'ont pas eu cet honneur. Le recueil le plus considérable de ces Lettres a été publié pour la première fois en 1810 à Londres, d'après les manuscrits trouvés dans les papiers d'Horace Walpole. Cette édition a été reproduite à Paris en 1811, en 1812, en 1824, avec quelques corrections et aussi quelques *suppressions*. On ne s'est pas donné la peine, depuis, de réimprimer le texte en l'épurant, en le comparant avec l'édition de Londres pour rétablir les quelques endroits retranchés ou altérés. Et pourtant Mme Du Deffand méritait bien ce soin, car elle est un de nos classiques par la langue et par la pensée, et l'un des plus excellents. C'est ce caractère que je voudrais essayer de déterminer en elle aujourd'hui.

J'ai parlé une fois ici de Mme de Sévigné, et tout récemment de Mme Sand. Entre ces deux femmes si éloi-

gnées et si distantes, quels sont les noms qui comptent véritablement, qui méritent de figurer en première ligne dans la série des femmes célèbres par leur talent d'écrivain? Tout à côté de Mme de Sévigné, avec moins d'imagination dans le style et de génie de détail, mais avec une invention poétique et romanesque pleine de tendresse, et une légèreté, une justesse d'expression incomparable, on trouve Mme de La Fayette. Puis on a Mme de Maintenon, esprit juste, tête saine, parole agréable et parfaite dans un cercle tracé. A l'autre extrémité de la chaîne, nous rencontrons Mme de Staël. Mais entre Mme de Staël et Mme de Maintenon, quelle lacune! On trouverait bien encore, au commencement du XVIIIe siècle, cette autre Mme de Staal (Mlle de Launay), auteur des charmants Mémoires, esprit élevé et ferme autant que fin; mais elle n'a pas assez longtemps vécu, et, par les circonstances de sa condition première, elle n'a jamais été assez avant mêlée dans le plein milieu de la société, pour la personnifier de loin à nos yeux. Tout le XVIIIe siècle, on peut le dire, ferait donc défaut et n'aurait, pour le représenter littérairement, que des femmes d'un mérite inégal et d'un goût mélangé, s'il n'avait à offrir Mme Du Deffand. Celle-ci se rattache par ses origines à l'époque de Louis XIV, à cette langue excellente qui en est sortie. Née en 1697, morte en 1780, elle a traversé presque tout le XVIIIe siècle, dont, encore enfant, elle avait devancé d'elle-même les opinions hardies, et, à aucun moment, elle ne s'est laissé gagner par ses engouements de doctrine, par son jargon métaphysique ou sentimental. Elle est avec Voltaire, dans la prose, le classique le plus pur de cette époque, sans même en excepter aucun des grands écrivains.

Née d'une famille noble de Bourgogne, Mlle de Chamrond avait reçu une éducation très irrégulière, très incomplète, et ce fut son esprit seul qui en fit tous les

frais. On raconte que dans un couvent de la rue de Charonne, où elle était élevée, elle avait de bonne heure conçu des doutes sur les matières de foi, et elle s'en expliquait assez librement. Ses parents ne lui envoyèrent pas moins que Massillon en personne pour la réduire. Le grand prédicateur l'écouta, et dit pour toute parole en se retirant : « Elle est charmante. » L'abbesse insistant pour savoir quel livre il fallait donner à lire à cette enfant, Massillon répondit, après un moment de silence : « Donnez-lui un catéchisme de cinq sous. » Et l'on n'en put tirer autre chose. Il semblait désespérer d'elle dès le premier jour. Mme Du Deffand eut cela de particulier du moins, entre les esprits forts de son siècle, de n'y point mettre de bravade, de sentir que la philosophie qu'on affiche cesse d'être de la philosophie, et elle se contenta de rester en parfaite sincérité avec elle-même. Quand Mlle Aïssé mourante désira un confesseur, ce fut Mme Du Deffand qui, avec Mme de Parabère, aida à le lui procurer.

Mme Du Deffand regrettait souvent de n'avoir pas eu une autre éducation, et maudissait celle qu'elle avait reçue : « On se fait quelquefois, disait-elle, la question si l'on voudrait revenir à tel âge? Oh! je ne voudrais pas redevenir jeune, à la condition d'être élevée comme je l'ai été, de ne vivre qu'avec les gens avec lesquels j'ai vécu, et d'avoir le genre d'esprit et de caractère que j'ai; j'aurais tous les mêmes malheurs que j'ai eus : mais j'accepterais avec grand plaisir de revenir à quatre ans, d'avoir pour gouverneur un Horace... » Et là-dessus elle se traçait l'idéal de tout un plan d'éducation sous un homme éclairé, instruit, tel que l'était son ami Horace Walpole. Le plan qu'elle imaginait était sérieux et beau, mais l'éducation qu'elle se donna, ou plutôt qu'elle ne dut qu'à la nature et à l'expérience, fit d'elle une personne plus originale et plus à part. On n'aurait pas su

tout ce qu'elle était ni tout ce qu'elle valait comme esprit, comme droiture et lumière de jugement, si elle n'avait pas tout tiré d'elle-même. De tout temps, elle fut la personne qui demanda le moins à son voisin ce qu'il fallait penser.

On la maria, selon le bel usage, à un homme qui ne lui convenait que par la naissance. Elle le jugea du premier coup d'œil, le prit en dégoût, le quitta, essaya par moments de se remettre avec lui, en trouva l'ennui trop grand, et finit par se passer avec franchise toutes les fautes et les inconséquences qui pouvaient nuire à la considération, même en ce monde de mœurs relâchées et faciles. Dans sa fleur de beauté sous la Régence, elle en respira l'esprit; elle fut la maîtresse du Régent et de bien d'autres. Allant de mécompte en mécompte, elle cherchait toujours à réparer sa dernière faute par quelque expérience nouvelle. Plus tard, dans sa vieillesse, on la voit, jusqu'à la fin, faire tant qu'elle peut de nouvelles connaissances pour combler les vides ou diversifier le goût des anciennes : elle dut faire à plus forte raison la même chose en amour durant la première moitié de sa vie. Pourtant, à partir d'un certain moment, on la trouve établie sur un pied assez honorable de liaison régulière avec le président Hénault, homme d'esprit, mais incomparablement inférieur à elle. Elle s'accommodait finalement de lui, comme l'eût fait une personne sensée dans un mariage de raison. Vers ce temps (1740), Mme Du Deffand a un salon qui est devenu un centre : elle est liée avec tout ce qu'il y a d'illustre dans les Lettres et dans le grand monde. De tout temps amie de Voltaire, elle l'est aussi de Montesquieu, de d'Alembert. Elle les connaît et les juge dans leur personne, dans leur caractère plus volontiers encore que dans leurs écrits ; elle apprécie leur esprit à sa source, sans dévotion à aucun, avec indé-

pendance. Si elle les lit, son jugement s'échappe aussitôt et ne se laisse arrêter à aucune considération du dehors. Les mots les plus vifs et les plus justes qu'on ait retenus sur les hommes célèbres de son temps, c'est elle qui les a dits.

Le trait distinctif de son esprit était de saisir la vérité, la réalité des choses et des personnes, sans illusion d'aucun genre. « N'est-il pas insupportable, disait-elle de son monde factice, de n'entendre jamais la vérité ? » Et comme si elle avait cherché pourtant quelque chose au delà, quand elle avait découvert cette réalité, elle n'était pas satisfaite, et le dégoût, l'ennui commençait. L'*ennui* était son grand effroi, son redoutable ennemi. Nature ardente sous ses airs de sécheresse, elle voulait repousser ce mortel ennui à tout prix ; il semblait qu'elle portât en elle je ne sais quel instinct qui cherchait vainement son objet. Une des personnes de sa société qu'elle appréciait le plus était la duchesse de Choiseul, femme du ministre de Louis XV, personne bonne, vertueuse, régulière à la fois et charmante, et qui n'avait d'autre défaut à ses yeux que d'être trop parfaite ; elle lui écrivait un jour : « Vous ne vous ennuyez donc point, chère grand'maman (c'était un sobriquet de société qu'elle lui donnait), et je le crois, puisque vous le dites. *Votre vie n'est point occupée, mais elle est remplie*. Permettez-moi de vous dire ce que je pense, c'est que si elle n'était pas occupée, elle ne serait pas remplie. Vous avez bien de l'expérience ; mais il vous en manque une que, j'espère, vous n'aurez jamais : c'est *la privation du sentiment, avec la douleur de ne s'en pouvoir passer*. » Nous touchons là le point profondément douloureux de cette nature qu'on a crue sèche et qui ne l'était pas. C'est par ce sentiment à la fois d'impuissance et de désir que Mme Du Deffant fait, en quelque sorte, le lien entre le XVIII siècle et le nôtre. Mme de Main-

tenon aussi s'ennuyait, mais ce n'était pas de même ; c'était plus raisonnablement. Si je ne craignais de commettre un anachronisme de langage, je ne croirais pas en commettre un au moral, en disant qu'il y avait déjà en Mme Du Deffand de ce qui sera *Lélia*, mais Lélia sans aucune phrase.

Elle cherchait donc autour d'elle cette ressource qu'une femme trouve bien rarement en elle-même et en elle seule. Elle cherchait un *autre* ou plutôt elle ne le cherchait plus. Elle l'aurait vainement espéré dans la société où son regard inexorable ne voyait guère qu'une collection de ridicules, de prétentions et de sottises. Les hommes de Lettres de son temps, quand ils s'appelaient Voltaire, Montesquieu ou d'Alembert, l'amusaient assez mais il n'y avait dans aucun d'eux de quoi pleinement la satisfaire ; leurs atomes et les siens ne s'étaient jamais accrochés qu'à demi. Elle avait eu un vif attrait d'esprit pour l'aimable Mme de Staal (de Launay) qu'elle perdit de bonne heure. Elle avait pourtant un ami vrai, Formont ; un ami d'habitude, le président Hénault, et assez de liaisons du monde pour combler une autre existence moins exigeante ; mais le tout ensemble ne suffisait au plus qu'à distraire la sienne. Dans un voyage de santé qu'elle fit aux eaux de Forges pendant l'été de 1742, elle écrivit plusieurs lettres au président Hénault et en reçut bon nombre de lui. On a cette Correspondance, qui est curieuse par le ton. Mme Du Deffand, à peine arrivée, attend les lettres du président avec une impatience qui ne se peut imaginer, et elle lui déduit les preuves de ce goût qu'elle a pour lui, de peur qu'il n'en ignore : « J'ai vu avec douleur que j'étais aussi susceptible d'ennui que je l'étais jadis ; j'ai seulement compris que la vie que je mène à Paris est encore plus agréable que je ne le pouvais croire, et que je serais infiniment malheureuse s'il m'y fallait renoncer. Concluez de là

que vous m'êtes aussi nécessaire que ma propre existence, puisque tous les jours, je préfère d'être avec vous à être avec tous les gens que je vois : ce n'est pas une douceur que je prétends vous dire, c'est une démonstration géométrique que je prétends vous donner. » A ces douceurs d'un ordre si raisonné, le président répond par des galanteries de sa façon, et qui ne sont pas toutes très délicates. Il lui donne des nouvelles de la Cour et de ses propres soupers : « Notre souper fut excellent, et, ce qui vous surprendra, nous nous divertîmes. Je vous avoue qu'au sortir de là, si j'avais su où vous trouver, j'aurais été vous chercher; il faisait le plus beau temps du monde, la lune était belle... » On peut juger si Mme Du Deffand le plaisante sur cette *lune* ; elle réduit cet éclair de sentiment à sa juste valeur, et, tout en essayant de lui dire quelques paroles aimables, elle livre la clef de sa propre nature au physique et au moral. Ici j'affaiblirai un peu son aveu, et je le traduirai : au physique indifférence, et au moral point de roman (1).

Ajoutez-y une activité dévorante qui ne savait comment se donner le change, et vous commencerez à la comprendre.

Telle elle était à l'âge où expirent les derniers rayons de la jeunesse. C'est une dizaine d'années après, qu'elle sentit graduellement sa vue s'affaiblir, et qu'elle entrevit dans un avenir prochain l'horrible cécité. Poursuivie de cette idée de solitude et d'éternel ennui, elle essaya alors de se donner une compagne dans Mlle de Lespinasse. On sait l'histoire : la jeune demoiselle de compagnie, après quelques années, se brouilla avec sa patronne, et lui enleva toute une partie de sa société d'Alembert en tête. La défection fit éclat et partagea la société en deux camps. On prit fait et cause pour ou

(1) J'oserai plus dans une note; elle disait tout net : « *Ni tempérament, ni roman.* »

contre Mlle de Lespinasse ; en général, le jeune monde et la littérature, les Encyclopédistes en masse furent pour elle. Ce qu'on peut dire, c'est que l'union ne pouvait guère subsister entre ces deux femmes, y eussent-elles chacune beaucoup mis du leur. Elles avaient l'une et l'autre trop d'esprit, un esprit trop exigeant, et elles étaient de générations trop différentes. Mme Du Deffant représentait le siècle avant Jean-Jacques, avant l'exaltation romanesque ; elle avait pour maxime que « le ton de roman est à la passion ce que le cuivre est à l'or ». Et Mlle de Lespinasse était de cette seconde moitié du siècle dans laquelle entrait à toute force le roman. Le divorce, tôt ou tard, devait éclater.

Mme Du Deffand en était là, aveugle, ayant un appartement dans le couvent de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique (quelques chambres du même appartement qu'avait occupé autrefois Mme de Montespan, la fondatrice) ; elle avait soixante-huit ans ; elle vivait dans le très grand monde, comme si elle n'était pas affligée de la plus triste infirmité, l'oubliant tant qu'elle le pouvait, et tâchant de la faire oublier à tous à force d'adresse et d'agrément ; se levant tard, faisant de la nuit le jour ; donnant à souper chez elle ou allant souper en compagnie, ayant pour société intime le président Hénault, Pont-de-Veyle, le monde des Choiseul dont elle était parente, les maréchales de Luxembourg et de Mirepoix, et d'autres encore dont elle se souciait plus ou moins, lorsque arriva d'Angleterre à Paris, dans l'automne de 1765, un Anglais des plus distingués par l'esprit, Horace Walpole : ce fut le grand événement littéraire et romanesque (pour le coup, c'est bien le mot) de la vie de Mme Du Deffand, celui à qui nous devons sa principale Correspondance et tout ce qui la fait mieux connaître. Cette vieille aveugle s'éprit à l'instant de l'esprit vif, hardi, délicat et coloré d'Horace Walpole, lequel n'était taillé sur le patron

d'aucun de ceux qu'elle voyait depuis cinquante ans. Elle sentit en lui aussitôt et les qualités propres à cet homme si distingué et celles de la race forte à laquelle il appartenait : elle lui en sut gré également ; et elle qui n'avait jamais aimé d'amour, qui n'avait eu que des caprices et point de roman ; qui, en fait d'amitiés, n'en comptait que trois jusqu'alors sérieuses dans sa vie, celle de Formont et celle de deux femmes, dont l'une encore l'avait trompée ; cette moraliste à l'humeur satirique devint tout d'un coup tendre, émue autant qu'amusée, d'une sollicitude active, passionnée ; elle ne s'appartint plus. Bref, aveugle et à soixante-huit ans, elle trouva à placer son cœur, et cette fois (pour la rareté du cas) elle le plaça sur un Anglais, homme recherché, répandu, qui n'avait pas cinquante ans, dont elle aurait pu être la mère, qui devait passer sa vie loin d'elle, et qu'elle embarrassait fort par ses vivacités de tendresse. Tant il est vrai qu'elle était destinée, comme on l'a dit, à être toujours sage en jugement, et à faire toujours des sottises en conduite.

Mais nous, nous ne trouvons pas que c'était une sottise : car c'est le beau côté de Mme Du Deffand, celui qui la relève, qui nous montre que, pour avoir économisé jusque-là sa sensibilité, elle n'en était pas dépourvue, qu'elle était capable de passion même. Enfin, si l'on pardonne à Mme de Sévigné d'avoir aimé follement sa fille, on pardonnera à Mme Du Deffand d'avoir eu pour Walpole cette passion qu'on ne sait comment qualifier, qui lui était entrée par l'esprit dans le cœur, mais qui était fervente, élevée et pure.

La première fois qu'Horace Walpole la vit à Paris, il en écrivit à l'un de ses amis (6 octobre 1765). Après quelques détails sur ses propres variations d'impressions et d'humeur depuis son arrivée :

« A présent, ajoutait-il, je commence, tout à fait à l'anglaise,

à m'octroyer le droit d'être à ma guise. Je ris, je dis ce qui me passe par la tête, et je les force de m'écouter. Il y a deux ou trois maisons où je suis entièrement sur ce pied-là... Je ne paye point tribut à leurs grands auteurs du jour. Chaque femme, ici, en a un ou deux qui ne bougent de chez elle... Le vieux président Hénault est la pagode de chez Mme Du Deffand, une vieille aveugle, une débauchée d'esprit, chez qui j'ai soupé la nuit dernière. Le président est presque tout à fait sourd et a plus que fait son temps. »

En écrivant ainsi, il ne se doutait pas encore que celle qu'il appelait une *débauchée d'esprit* allait se prendre pour lui d'une véritable passion d'esprit, et que cette passion chez elle deviendrait une passion de cœur, la seule peut-être qu'elle ait eue, et qui dura quinze ans, aussi vive le dernier jour que le premier.

Je viens de regarder d'assez près cette relation de Walpole et de Mme Du Deffand, et je trouve qu'en général on n'est pas juste envers tous deux. De Walpole on ne veut guère voir que la crainte qu'il avait, dans ce monde moqueur d'alors, d'encourir un ridicule par cette passion affichée de la vieille aveugle : et quant à Mme Du Deffand, nous la jugeons trop comme l'ont fait Grimm, Marmontel, la coterie encyclopédique, à travers laquelle la tradition nous est venue. Nous la jugeons trop, en un mot, comme si nous étions du bord de son ennemie, Mlle de Lespinasse, ou de celui de Mme Geoffrin. Le jugement sérieux, véritable, sur Mme du Deffand, c'est dans les Lettres de Walpole qu'il faut le chercher : car Walpole, malgré ses rigueurs plus apparentes que réelles, appréciait sa vieille amie à tout son prix et l'admirait extrêmement. Il revint plusieurs fois à Paris exprès pour elle. Dans une lettre adressée au poète Gray et qu'il écrivait trois mois après celle que j'ai citée (janvier 1766), il disait, en dessinant à ravir les deux figures rivales de Mme Geoffrin et de Mme Du Deffand :

« Sa grande ennemie, Mme Du Deffand, a été un moment mai-

tresse du Régent : elle est maintenant tout à fait vieille et aveugle : mais elle a gardé toute sa vivacité, saillies, mémoire, jugement, passions et agrément. Elle va à l'Opéra, à la Comédie, aux soupers et à Versailles ; elle donne à souper deux fois la semaine : elle se fait lire toutes les nouveautés : elle fait de nouvelles chansons et des épigrammes, en vérité admirables, et se ressouvient de tout ce qu'on a fait en ce genre depuis quatre-vingts ans (1). Elle correspond avec Voltaire, dicte de charmantes lettres à son adresse, le contredit, n'est bigote ni pour lui ni pour personne, et se rit à la fois du Clergé et des philosophes. Dans la discussion où elle incline aisément, elle est pleine de chaleur, et pourtant elle n'a presque jamais tort. Son jugement sur chaque sujet est aussi juste que possible : sur chaque point de conduite elle se trompe autant qu'on le peut : car elle est tout amour et tout aversion, passionnée pour ses amis jusqu'à l'enthousiasme, s'inquiétant toujours qu'on l'aime, qu'on s'occupe d'elle, et violente ennemie, mais franche. »

D'après ce premier portrait auquel Walpole ajoutera encore plus d'un coup de pinceau, on peut déjà voir une Mme Du Deffand bien autrement vive et animée qu'on ne s'est plu à nous la peindre d'ordinaire.

Walpole quitte Paris le 17 avril 1766, après un séjour de sept mois, et Mme Du Deffand lui écrit dès le 19. Il est vrai qu'elle avait déjà reçu une lettre de lui la veille, et cette lettre était surtout pour lui recommander le secret, la prudence. A quoi bon, dira-t-on, tant de prudence ? C'est qu'alors il y avait un cabinet noir ; on décachetait les lettres, et une lettre trop tendre, trop vive, de la part d'une femme de soixante-dix ans, une telle

(1) On cite un couplet d'elle sur son ami le duc de Choiseul. Elle avait autrefois fait une parodie de la tragédie d'*Inès de Castro* sur l'air de *Mirliton*. Dans un temps où Mme de Prye et elle étaient encore jeunes, elles n'avaient rien imaginé de mieux, pour tromper l'ennui, que de s'envoyer tous les matins les couplets satiriques qu'elles composaient l'une contre l'autre. N'oublions pas non plus que Mme Du Deffand était de Bourgogne ; elle semble tenir de cette verve du terroir, qui inspira tant de piquants *noëls* aux Piron et aux La Monnoye.

lettre divulguée pouvait aller au roi, à la Cour, amuser les courtisans, faire composer, sur ce commerce un peu singulier, quelques-uns de ces couplets satiriques comme Mme Du Deffand elle-même en savait si bien faire. Mme Du Deffand était plus aguerrie : « On s'est moqué de nous, dites-vous ; mais ici on se moque de tout, et l'on n'y pense pas l'instant d'après. » Cette crainte de Walpole revient sans cesse ; il modère le plus qu'il peut sa vieille amie ; il la raille d'être *romanesque*, *sentimentale* ; il la pique en la taxant de métaphysique, ce qu'elle abhorre le plus. Elle lui répond avec colère, avec soumission, avec sentiment. Elle est ingénieuse à revenir sans cesse sur ce qu'il lui défend, sur cette pensée constante qui n'est que vers lui. S'il est malade, s'il n'écrit pas assez souvent, elle le menace agréablement des plus violentes extrémités :

« Remarquez bien, dit-elle, que ce ne sont point des lettres que j'exige, mais de simples bulletins : si vous me refusez cette complaisance, aussitôt je dirai à Viart (*son secrétaire*) : Partez, prenez vos bottes, allez à tire-d'aile à Londres, publiez dans toutes les rues que vous y arrivez de ma part, que vous avez ordre d'y résider auprès d'Horace Walpole, qui est mon tuteur, que je suis sa pupille, que j'ai pour lui une passion effrénée, et que peut-être j'arriverai incessamment moi-même ; que je m'établirai à Strawberry-Hill, et qu'il n'y a point de scandale que je ne sois prête à donner.

« Ah ! mon tuteur, prenez vite un flacon, vous êtes prêt à vous évanouir ; voilà pourtant ce qui vous arrivera, si je n'ai pas de vos nouvelles deux fois la semaine. »

Ici elle se moque. D'autres fois elle est triste, amère, et jette sur la vie un coup d'œil désespéré :

« Ah ! mon Dieu ! que vous avez bien raison ! l'abominable, la détestable chose que l'amitié ! par où vient-elle ? à quoi mène-t-elle ? sur quoi est-elle fondée ? quel bien en peut-on attendre ou espérer ? Ce que vous m'avez dit est vrai ; mais pour-

quoi sommes-nous sur terre, et surtout pourquoi vieillit-on?... J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie qui était chez moi; hommes et femmes me paraissaient des machines à ressort qui allaient, venaient, parlaient, riaient, sans penser, sans réfléchir, sans sentir; chacun jouait son rôle par habitude : Mme la duchesse d'Aiguillon crevait de rire; Mme de Forcalquier dédaignait tout; Mme de La Vallière jabotait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles, et moi j'étais abîmée dans les réflexions les plus noires : je pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions; que je m'étais creusé moi-même tous les abimes dans lesquels j'étais tombée; que tous mes jugements avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités, et qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne; que je n'en avais pas été connue non plus, et que peut-être je ne me connaissais pas moi-même. On désire un appui, on se laisse charmer par l'espérance de l'avoir trouvé : c'est un songe que les circonstances dissipent et sur qui elles font l'effet du réveil. »

On a les deux tons. Ce dernier ton, c'est-à-dire l'accent pénétrant et sérieux, qui va au fond de tout, n'est point rare dans ces Lettres de Mme Du Deffant. Walpole, en bon Anglais qu'il est malgré ses traits d'esprit à la française, lui a fait lire Shakspeare : elle l'a aussitôt goûté, elle s'est récriée comme à la découverte d'un monde nouveau : « Oh ! j'admire votre Shakspeare. Je lus hier *Othello*, je viens de lire *Henri VI*; je ne puis vous exprimer quel effet m'ont fait ces pièces, elles m'ont ressuscitée. » Elle aussi, à sa manière, elle a sa vue du fond comme Shakspeare, et sa Lettre LXIVe est ce que j'appelle chez elle son monologue d'Hamlet. J'engage les curieux à relire le passage qui commence par ces mots :

« Dites-moi pourquoi, détestant la vie, je redoute la mort... » et qui finit par ces mots : « J'avoue qu'un rêve vaudrait mieux. » Un critique anglais, au moment où les Lettres parurent à Londres, remarquait avec justesse que Mme Du Deffand semble avoir combiné dans la trempe de son esprit quelque chose des qualités des deux nations, le

tour d'agrément et la légèreté de l'une avec la hardiesse et le jugement vigoureux de l'autre.

Ce qu'elle avait aimé tout d'abord dans Walpole, c'était sa liberté de penser et de juger. Elle aimait le vrai avant tout, et qu'on fût bien soi-même. Le goût de son temps l'excédait : « Ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence m'est devenu si odieux, que j'y préférerais le langage des halles ; à force de rechercher l'esprit, on l'étouffe. » Ses jugements littéraires, qui durent paraître d'une excessive sévérité dans le moment, se trouvent presque tous confirmés aujourd'hui. « Ce Saint-Lambert, dit-elle, est un esprit froid, fade et faux ; il croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même. » Ce qu'elle dit là de Saint-Lambert, elle le disait, sauf variantes, de bien d'autres. Comme elle choisit dans Voltaire ! comme elle distingue en lui le bon à travers le médiocre, ce qui est de source d'avec le *rabâchage* ! Elle fait de même chez Jean-Jacques : « Ne sachant que lire, j'ai repris l'*Héloïse* de Rousseau ; il y a des endroits fort bons, mais ils sont noyés dans un océan d'éloquence verbiageuse. » Sur Racine, sur Corneille, elle a des jugements sains et droits. Il n'y a qu'un seul ouvrage qu'elle voudrait avoir fait, un seul, parce qu'il lui paraît, à tous égards, avoir atteint la perfection, et cet ouvrage est *Athalie*. On a dit d'elle qu'en fait de lectures, *elle ne s'était jamais rien refusé que le nécessaire*. C'est un mot spirituel, mais léger. Sans doute elle n'avait pas eu de fonds de lecture régulière, systématique. Comme on ne lui avait pas dit d'avance ce qu'il fallait admirer, elle n'avait que son avis net, son instinct franc et lumineux ; d'ordinaire il la guidait bien.

« Vous autres Anglais, disait-elle à Walpole, vous ne vous soumettez à aucune règle, à aucune méthode ; vous laissez croître le génie sans le contraindre à prendre telle ou telle

forme; vous auriez tout l'esprit que vous avez, si personne n'en avait eu avant vous. Oh! nous ne sommes pas comme cela; nous avons des livres; les uns sont *l'art de penser:* d'autres *l'art de parler, d'écrire, de comparer, de juger*, etc. »

Mais si elle a l'air ici de flatter Walpole et d'épouser le goût de sa nation, elle ne le complimente pas toujours, et sait au besoin lui résister. Elle tient bon pour Montaigne, qu'il ne goûtait pas; elle s'en étonne, elle lui oppose ses raisons en maint endroit :

« Je suis bien sûre que vous vous accoutumerez à Montaigne; on y trouve tout ce qu'on a jamais pensé, et nul style n'est aussi énergique; il n'enseigne rien, parce qu'il ne décide de rien; c'est l'opposé du dogmatisme : il est vain, — eh! tous les hommes ne le sont-ils pas? et ceux qui paraissent modestes ne sont-ils pas doublement vains? Le *je* et le *moi* sont à chaque ligne; mais quelles sont les connaissances qu'on peut avoir, si ce n'est pas le *je* et le *moi*? Allez, allez, mon tuteur, c'est le seul bon philosophe et le seul bon métaphysicien qu'il y ait jamais eu. »

Et dans un autre passage charmant où elle le compare à Walpole dans son manoir de Strawberry-Hill, elle conclut : « Allez, allez, Horace ressemble plus à Michel qu'il ne croit. » Ce qu'elle aime aussi dans Montaigne, c'est qu'il avait un ami et qu'il croyait à l'amitié. Ainsi cette personne, incrédule à tout, dans l'extrême vieillesse était arrivée à croire à quelque chose, et c'est pour cela qu'il lui sera beaucoup pardonné.

Mme de Sévigné était alors très en vogue dans la société; on lisait le recueil de ses Lettres, assez récemment publié; on s'en prêtait d'inédites sur le procès de Fouquet. Horace Walpole raffolait d'elle et ne l'appelait que *Notre-Dame-de-Livry*. Oh! que de fois Mme Du Deffand, pour lui plaire, envia le style de cette *sainte de Livry!* « Mais gardez-vous bien de l'imiter! lui

disait Walpole ; votre style est à vous, comme le sien est à elle. » Mme de Sévigné, d'ailleurs, est parfaitement jugée par Mme Du Deffand, ainsi que son cousin Bussy. Mme de Maintenon n'est pas moins saisie au naturel : « Je persiste à trouver que cette femme n'était point fausse, mais elle était sèche, austère, insensible, sans passion .. » Tout ce portrait de Mme de Maintenon est à lire chez Mme Du Deffand, et reste le plus ressemblant de tous ceux qu'on a pu faire. On serait même tenté de le lui appliquer en partie à elle-même dans les conclusions, si Mme Du Deffand, en aimant Walpole, n'avait démenti par ce rajeunissement inespéré son antique renom de sécheresse.

Walpole était un curieux, un amateur, antiquaire, bibliophile, ayant toutes sortes de goûts et peut-être même quelques manies. Mme Du Deffand lui portait envie de ce qu'il ne s'ennuyait jamais dans la solitude ; mais, avec son goût sévère, elle ne comprenait pas qu'on aimât pêle-mêle tant de choses, qu'on pût lire à la fois Shakspeare et *la Guerre de Genève* de Voltaire, admirer Mme de Sévigné et se plaire aux romans d'un Crébillon fils. Elle le lui dit. En fait d'histoire pourtant et de Mémoires, elle se félicite d'avoir un rapport de goût avec lui. On me permettra de citer encore ce passage, parce qu'on a accusé Mme Du Deffand de ne point aimer Plutarque, et que je suis sûr que, si elle ne l'a point aimé, c'est qu'elle a découvert un tant soit peu de rhéteur en lui :

« J'aime les noms propres aussi, dit-elle ; je ne puis lire que des faits écrits par ceux à qui ils sont arrivés, ou qui en ont été témoins ; je veux encore qu'ils soient racontés sans phrases, sans recherche, sans réflexions ; que l'auteur ne soit point occupé de bien dire ; enfin je veux le ton de la conversation, de la vivacité, de la chaleur, et, par-dessus tout, de la facilité, de la simplicité. Où cela se trouve-t-il ? Dans quelques livres

qu'on sait par cœur, et qu'on n'imite pas assurément dans le temps présent. »

C'est assez indiquer le côté que j'appelle classique dans le sens élevé du mot chez Mme Du Deffand, celui par lequel elle est en dehors et au-dessus de son siècle. Je n'insisterai pas ici sur les portraits qu'elle a tracés des personnes de sa société. Elle excellait dans le *portrait* et y fixait les ridicules, les sottises, d'une façon pittoresque, ineffaçable. Elle ne voyait volontiers dans les différentes manières d'être que des variétés de la sottise universelle. Du fond de son fauteuil, aveugle qu'elle était, elle voyait tout ; elle emploie perpétuellement ce mot *voir;* elle oublie qu'elle n'a plus d'yeux, et on l'oublie en l'écoutant. Elle jugeait même du jeu des acteurs, des actrices, et c'est elle qui a marqué d'un mot le caractère de Mlle Raucourt à ses débuts : « *C'est une démoniaque sans chaleur.* »

J'ai dit qu'Horace Walpole revint d'Angleterre la voir plusieurs fois. Il est curieux de recueillir les impressions de ce spirituel et clairvoyant ami ; il se relève dans notre esprit et se fait absoudre de ses petites duretés et froideurs à son égard par la manière dont il parle d'elle à d'autres qu'elle. Il ne rougit point, je vous assure, de parler de sa *chère vieille amie.* A chaque voyage, il la trouve comme rajeunie, et il est bien pour quelque chose dans le miracle.

« A soixante-treize ans, dit-il (7 septembre 1769), elle a le même feu qu'à vingt-trois. Elle fait des couplets, les chante, se ressouvient de tous ceux qu'on a faits. Ayant vécu depuis la plus agréable époque jusqu'à celle qui est la plus raisonneuse, elle unit les bénéfices des deux âges sans leurs défauts, tout ce que l'un avait d'aimable sans la vanité, tout ce que l'autre a de raisonnable sans la morgue. Je l'ai entendue discuter avec toutes sortes de gens sur toutes sortes de sujets, et je ne l'ai jamais trouvée en faute. Elle rabat les savants,

redresse les disciples, et trouve le mot pour chacun. Aussi vive d'impressions que Mme de Sévigné (quel éloge dans la bouche de Walpole !), elle n'a aucune de ses préventions, mais un goût plus universel. Avec une machine des plus frêles, son énergie de vitalité l'emporte dans un train de vie qui me tuerait, s'il me fallait rester ici. Si nous revenons à une heure du matin de souper à la campagne, elle vous propose de s'en aller faire un tour aux boulevards ou à la foire, parce qu'il est *de trop bonne heure* pour se coucher. J'eus grand'peine, la nuit dernière, de lui persuader, quoiqu'elle ne fût pas bien, de ne pas rester debout jusqu'à deux ou trois heures pour la comète : car elle avait, à cette intention, fait dire à un astronome d'apporter son télescope chez le président Hénault, dans l'idée que cela m'amuserait. »

Le pauvre président Hénault, on le voit, n'était pas mort ; mais, depuis des années, il n'en valait guère mieux, et n'était qu'une ruine. Mme Du Deffand, jusqu'à la fin de sa vie, resta la même, vive, infatigable, d'une *faiblesse herculéenne*, comme disait Walpole. Elle ne dormait plus : elle avait plus que jamais besoin de passer sa nuit dans le monde : « Quand cela nuira à ma santé, disait-elle, ou que cela ne s'accordera pas avec le régime des gens avec qui j'aime à vivre, *je me coucherai à minuit s'il le faut.* » Comme le vieux Venceslas, elle ne voulait s'endormir que le plus tard possible :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.

Dans un des voyages qu'il fit à Paris (août 1775), Walpole, au débotté, voit arriver à son hôtel Mme Du Deffand ; elle assiste à sa toilette, ce qui n'a nul inconvénient, remarque-t-elle, puisqu'elle ne voit rien. Walpole va souper avec elle et ne la quitte qu'à deux heures et demie dans la nuit, et le matin, avant d'avoir les yeux bien ouverts, il avait déjà une lettre à lire de sa part. « Bref, dit-il, son âme est immortelle, et force son corps à lui tenir compagnie. »

Il y a deux traditions sur Mme Du Deffand : la tradition purement française, qui nous est arrivée à travers ceux qu'elle avait jugés si sévèrement, à travers les gens de Lettres et les Encyclopédistes ; il y a autre chose encore, la tradition directe et plus vraie, plus intime, et c'est chez Walpole qu'il faut l'aller puiser comme à sa source. On y trouve avec surprise une femme ardente, passionnée, capable de dévouement, et même bonne. « Ah ! mon Dieu ! la grande et estimable vertu que la bonté ! s'écrie-t-elle en un endroit. Je fais tous les jours la résolution d'être bonne, je ne sais si j'y fais des progrès... » Rapprochez de cela, en contraste, un de ces mots terribles comme elle en dit, à la manière de La Rochefoucauld : « Il n'y a pas une seule personne à qui on puisse confier ses peines sans lui donner une maligne joie, et sans s'avilir à ses yeux. » Eh bien ! les deux traditions, celle qui la fait insensible, et celle qui la montre passionnée, doivent se combiner pour donner une vue complète. Mais la clef profonde de ce cœur est dans son sentiment pour Walpole. Mme Du Deffand regrette à un certain endroit que Walpole n'ait pas été son *fils*, ce qui eût été possible à la rigueur d'après les âges. Et, en effet, on peut voir dans cette soudaine passion d'une vieillesse stérile une sorte de tendresse maternelle qui n'a jamais eu son objet, et qui tout à coup s'éveille sans savoir son vrai nom. Pour n'en être pas choqué et en saisir l'instinct secret, appelez-la une tendresse d'adoption. Elle aime Walpole comme la plus tendre des mères aurait aimé un fils longtemps perdu et tout à coup retrouvé. Beaucoup de ces passions singulières et bizarres, où la sensibilité s'abuse, ne sont souvent ainsi que des revanches de la nature qui nous punit de n'avoir pas fait les choses simples en leur saison.

Je ne dirai rien des lettres de Mme Du Deffand au point de vue historique, et du jour curieux qu'elles jettent sur

la fin de Louis XV et sur les premières années de Louis XVI. Je ne dirai même rien de l'esprit et du ton de sa société qui se perpétua assez fidèlement après elle dans le cercle des Beauvau, et jusque dans le salon de la princesse de Poix sous l'Empire. Je ne veux plus que rappeler une chose, c'est cette dernière lettre si contenue et si touchante qu'elle dicta pour Walpole. Le fidèle secrétaire Viart, qui venait de l'écrire, ne put la relire tout haut à sa maîtresse sans laisser éclater ses sanglots : elle lui dit alors ce mot si profondément triste dans son naïf étonnement : « *Vous m'aimez donc?* » La plaie de toute sa vie est là, incrédulité et désir. — Elle avait recommandé que son chien *Tonton* fût envoyé à Walpole pour qu'il s'en chargeât après elle. Le fidèle Viart, dans la lettre où il raconte à Walpole les détails de la maladie et de la mort, ajoute en terminant : « Je garderai *Tonton* jusqu'au départ de M. Thomas Walpole; j'en ai le plus grand soin. Il est très doux ; il ne mord personne : il n'était méchant qu'auprès de sa maîtresse. » Or, dans une lettre de Walpole, datée du 4 mai 1781, je lis ces mots : « Le petit chien de ma pauvre chère Mme Du Deffand est arrivé. Elle m'avait fait promettre d'en prendre soin la dernière fois que je la vis ; ce que je ferai très religieusement; et je rendrai la pauvre bête aussi heureuse que possible. » Je n'ai pas voulu faire comme Buffon, et oublier le chien de l'aveugle.

LETTRES

DE

MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Lundi 20 mai 1850.

En parlant une fois avec intérêt de Mme Du Deffand, je ne me suis pas interdit pour cela de m'occuper une autre fois de Mlle de Lespinasse. Le critique ne doit point avoir de partialité et n'est d'aucune coterie. Il n'épouse les gens que pour un temps, et ne fait que traverser les groupes divers sans s'y enchaîner jamais. Il passe résolument d'un camp à l'autre ; et de ce qu'il a rendu justice d'un côté, ce ne lui est jamais une raison de la refuser à ce qui est vis-à-vis. Ainsi, tour à tour, il est à Rome ou à Carthage, tantôt pour Argos et tantôt pour Ilion. Mlle de Lespinasse, à un certain moment, s'est brouillée à mort avec Mme Du Deffand, après avoir vécu dix années dans l'intimité avec elle. Les amis furent forcés alors d'opter entre l'une ou l'autre de ces rivales déclarées, et il n'y eut moyen pour aucun de continuer de se maintenir auprès de toutes les deux. Pour nous, nous n'avons pas à opter : nous avons paru rester très attaché

et très fidèle à Mme Du Deffand, nous n'en serons pas moins très attentif aujourd'hui à Mlle de Lespinasse.

Les titres de Mlle de Lespinasse à l'attention de la postérité sont positifs et durables. Au moment de sa mort, elle fut universellement regrettée, comme ayant su, sans nom, sans fortune, sans beauté, et par le seul agrément de son esprit, se créer un salon des plus en vogue et des plus recherchés, à une époque qui en comptait de si brillants. Toutefois, ce concert flatteur de regrets qui s'adressaient à la mémoire de l'amie de d'Alembert n'aurait laissé d'elle qu'une idée un peu vague et bientôt lointaine, si la publication qu'on fit, en 1809, de deux volumes de *Lettres* d'elle, n'était venue la révéler sous un aspect tout différent, et montrer non plus la personne aimable et chère à la société, mais la femme de cœur et de passion, la victime brûlante et dévorée. Ces deux volumes de *Lettres* de Mlle de Lespinasse à M. de Guibert sont un des monuments les plus curieux et les plus mémorables de la passion. On a publié en 1820, sous le titre de *Nouvelles Lettres* de Mlle de Lespinasse, un volume qui ne saurait être d'elle, qui n'est digne ni de son esprit ni de son cœur, et qui est aussi plat que l'autre est distingué, ou, pour mieux dire, unique. Je prie qu'on ne confonde pas du tout ce plat volume de 1820, pure spéculation et fabrication de librairie, avec les deux volumes de 1809, les seuls qui méritent confiance, et dont je veux parler. Ces Lettres d'amour adressées à M. de Guibert furent publiées par la veuve même de M. de Guibert, assistée dans ce travail par Barrère, le Barrère de la Terreur, ni plus ni moins, qui aimait fort la littérature, comme on sait, et surtout celle de sentiment. Au moment où ces Lettres parurent, ce fut un grand émoi dans la société où vivaient encore, à cette date, quelques anciens amis de Mlle de Lespinasse. On déplora fort cette publication indiscrète ; on

réprouva la conduite des éditeurs qui déshonoraient ainsi, disait-on, la mémoire d'une personne jusque-là considérée, et qui livraient son secret à tous sans en avoir le droit. On invoqua la morale et la pudeur ; on invoqua la renommée même de Mlle de Lespinasse. Cependant on jouissait avidement de cette lecture qui passe de bien loin en intérêt les romans les plus enflammés, et qui est véritablement la nouvelle Héloïse en action (1). Aujourd'hui la postérité, indifférente aux considérations de personnes, ne voit plus que le livre ; elle le classe dans la série des témoignages et des peintures immortelles de la passion, et il n'en est pas un si grand nombre qu'on ne les puisse compter. Dans l'antiquité, on a Sapho pour quelques accents et quelques soupirs de feu qui nous sont arrivés à travers les âges ; on a la *Phèdre* d'Euripide, la *Magicienne* de Théocrite, la *Médée* d'Apollonius de Rhodes, la *Didon* de Virgile, l'*Ariane* de Catulle. Parmi les modernes, on a les Lettres latines d'Héloïse ; celles d'une Religieuse portugaise ; *Manon Lescaut*, la *Phèdre* de Racine, et quelques rares productions encore, parmi lesquelles les Lettres de Mlle de Lespinasse sont au premier rang. Oh! si feu

(1) Voici une anecdote que je tiens d'original. Dans la saison où ces Lettres parurent, une brillante société était réunie aux bains d'Aix en Savoie. On était allé en visite à Chambéry ; au retour, il y avait une voiture où se trouvaient Mme de Staël, Benjamin Constant, Mme de Boigne, Adrien de Montmorency, etc. Pendant ce voyage, maint accident survint au dehors, tempête, tonnerre, empêchements et retards de toute sorte. En arrivant à Aix, les personnes qui étaient dans la voiture trouvèrent les gens de l'hôtel sur la porte tout inquiets et les interrogeant. Mais eux, les voyageurs, ils n'avaient rien vu ni remarqué de ces petits accidents : c'est que Mme de Staël avait parlé pendant tout ce temps-là, et qu'elle parlait des Lettres de Mlle de Lespinasse, et de ce M. de Guibert, qui avait été sa première flamme.

Barrère n'avait jamais rien fait de pis dans sa vie que de publier ces Lettres, et s'il n'avait jamais eu de plus grosse affaire sur la conscience, nous dirions aujourd'hui de grand cœur en l'absolvant : *Que la terre lui soit légère !*

La vie de Mlle de Lespinasse commença de bonne heure par être un roman et plus qu'un roman. « Quelque jour, écrivait-elle à son ami, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost ni dans ceux de Richardson... Quelque soirée, cet hiver, quand nous serons bien tristes, bien tournés à la réflexion, je vous donnerai le passe-temps d'entendre un récit qui vous intéresserait si vous le trouviez dans un livre, mais qui vous fera concevoir une grande horreur pour l'espèce humaine... Je devais naturellement me dévouer à haïr, j'ai mal rempli ma destinée. » Elle était fille adultérine de Mme d'Albon, une dame de condition de Bourgogne, dont la fille légitime avait épousé le frère de Mme Du Deffand. C'est chez ce frère que, dans un voyage en Bourgogne, Mme Du Deffand rencontra à la campagne la jeune fille, alors âgée de vingt ans, opprimée, assujettie à des soins domestiques inférieurs et dans une condition tout à fait dépendante. Elle s'éprit d'elle à l'instant, ou mieux, elles s'éprirent l'une de l'autre, et on le conçoit ; si on ne regarde qu'au mérite des esprits, il n'arrive guère souvent que le hasard en mette aux prises de plus distingués. Mme Du Deffand n'eut de cesse qu'elle n'eût tiré cette jeune personne de sa province, et qu'elle ne l'eût logée avec elle au couvent de Saint-Joseph pour lui tenir compagnie, lui servir de lectrice et lui être d'une ressource continuelle. La famille n'avait qu'une crainte : c'était que cette jeune personne ne profitât de sa position nouvelle et des protecteurs qu'elle y trouverait, pour revendiquer le nom d'Albon et sa part d'héritage. Elle l'aurait pu, à la rigueur, car elle était née du vivant

de M. d'Albon, mari de sa mère. Mme Du Deffand crut devoir prendre ses précautions, et lui dicta assez peu délicatement ses conditions là-dessus, avant de la faire venir près d'elle ; pour quelqu'un qui appréciait si bien son esprit, c'était bien mal connaître son cœur. Cet arrangement de vie commune se fit en 1754, et dura jusqu'en 1764 : dix ans de ménage et de concorde, c'était bien long, plus long qu'on n'aurait pu l'espérer entre deux esprits aussi égaux en qualité et associés à des éléments aussi impétueux. Mais, vers la fin, Mme Du Deffand, qui se levait tard et n'était jamais debout avant six heures du soir, s'aperçut que sa jeune compagne recevait en son particulier chez elle, une bonne heure auparavant, la plupart de ses habitués, et qu'elle prenait ainsi pour elle seule la primeur des conversations. Elle se sentit lésée dans son bien le plus cher, et poussa les hauts cris, comme s'il se fût agi d'un vol domestique. L'orage fut terrible et ne se termina que par une rupture. Mlle de Lespinasse quitta brusquement le couvent de Saint-Joseph ; ses amis se cotisèrent pour lui faire un salon et une existence rue de Bellechasse. Ces amis, c'étaient d'Alembert, Turgot, le chevalier de Chastellux, Brienne le futur archevêque et cardinal, l'archevêque d'Aix Boisgelin, l'abbé de Boismont, enfin la fleur des esprits d'alors. Cette brillante colonie suivit la spirituelle émigrante et sa fortune. Dès ce moment, Mlle de Lespinasse vécut à part et devint, par son salon et par son influence sur d'Alembert, une des puissances reconnues du XVIIIe siècle.

Heureux temps ! toute la vie alors était tournée à la sociabilité ; tout était disposé pour le plus doux commerce de l'esprit et pour la meilleure conversation. Pas un jour de vacant, pas une heure. Si vous étiez homme de Lettres et tant soit peu philosophe, voici l'emploi régulier que vous aviez à faire de votre semaine : dimanche et jeudi,

dîner chez le baron d'Holbach; lundi et mercredi, dîner chez Mme Geoffrin; mardi, dîner chez M. Helvétius; vendredi, dîner chez Mme Necker. Je ne parle pas de déjeuners du dimanche de l'abbé Morellet, qui ne vinrent, je crois, qu'un peu plus tard. Mlle de Lespinasse, n'ayant moyen de donner à dîner ni à souper, se tenait très exactement chez elle de cinq heures à neuf heures du soir, et son cercle se renouvelait tous les jours dans cet intervalle de la *première soirée*.

Ce qu'elle était comme maîtresse de maison et comme lien de société, avant et même depuis l'invasion et les délires de sa passion funeste, tous les Mémoires du temps nous le disent. Elle s'était fort attachée à d'Alembert, enfant illégitime comme elle, et qui, comme elle, avait négligé avec fierté de se mettre en quête pour des droits qu'il n'aurait pas dus à la tendresse. D'Alembert logeait d'abord rue Michel-le-Comte, chez sa nourrice, la bonne vitrière : il y avait bien loin de là à la rue de Bellechasse. Une maladie grave qui lui survint, et durant laquelle Mlle de Lespinasse l'alla soigner, lui fit ordonner par les médecins un meilleur air, et le décida à aller demeurer tout simplement avec son amie. Depuis ce jour, d'Alembert et Mlle de Lespinasse firent ménage, mais en tout bien tout honneur, et sans qu'on en jasât autrement. La vie de d'Alembert en devint plus douce, la considération de Mlle de Lespinasse s'en accrut.

Mlle de Lespinasse n'était point jolie : mais, par l'esprit, par la grâce, par le don de plaire, la nature l'avait largement récompensée. Du premier jour qu'elle fut à Paris, elle y parut aussi à l'aise, aussi peu dépaysée que si elle y avait passé sa vie. Elle profita de l'éducation de ce monde excellent où elle vivait, comme si elle n'en avait pas eu besoin. Son grand art en société, un des secrets de son succès, c'était de sentir l'esprit des autres, de le faire valoir, et de sembler oublier le sien. Sa con-

versation n'était jamais au-dessus ni au-dessous de ceux à qui elle parlait ; elle avait la mesure, la proportion, la justesse. Elle réflétait si bien les impressions des autres et recevait si visiblement l'effet de leur esprit, qu'on l'aimait pour le succès qu'on se sentait avoir près d'elle. Elle poussait cette disposition jusqu'à l'art : « Ah ! que je voudrais, s'écria-t-elle un jour, connaître le faible de chacun ! » D'Alembert a relevé ce mot et lui a reproché comme venant d'un trop grand désir de plaire, et de plaire à tous. Même dans ce désir et dans les moyens qu'il lui suggérait, elle restait vraie, elle était sincère. Elle disait d'elle-même et pour expliquer son succès auprès des autres, qu'elle avait *le vrai de tout,* tandis que d'autres femmes n'ont *le vrai de rien*. En causant, elle avait le don du mot propre, le goût de l'expression exacte et choisie : l'expression vulgaire et triviale lui faisait mal et dégoût : elle en restait tout étonnée et ne pouvait en revenir. Elle n'était pas précisément simple, tout en étant très naturelle. De même dans sa mise, « elle donnait, a-t-on dit, l'idée de la richesse qui, par choix, se serait vouée à la simplicité. » Son goût littéraire était plus vif que sûr ; elle aimait, elle adorait Racine, comme le maître du cœur, mais elle n'aimait pas pour cela le trop fini, elle aurait préféré le rude et l'ébauché.

Ce qui la prenait par une fibre secrète l'exaltait, l'enlevait aisément ; il n'est pas jusqu'au *Paysan perverti* auquel elle ne fît grâce, pour une ou deux situations qui lui étaient allées à l'âme. Elle a imité Sterne dans deux chapitres, qui sont peu de chose. Comme écrivain, là où elle ne songe pas à l'être, c'est-à-dire dans sa Correspondance, sa plume est nette, ferme, excellente, sauf quelques mots tels que ceux de *sensible* et de *vertueux*, qui reviennent trop souvent et qui attestent l'influence de Jean-Jacques. Mais nul lieu commun

d'ailleurs, nulle déclamation : tout est de source et vient de nature.

Arrivons vite à son titre principal, à sa gloire d'amante. Malgré sa tendre amitié pour d'Alembert, amitié qui fut sans doute un peu plus à l'origine, on peut dire que Mlle de Lespinasse n'aima que deux fois dans sa vie : elle aima M. de Mora et M. de Guibert. C'est la lutte de ces deux passions, l'une expirante, mais puissante encore, l'autre envahissante et bientôt souveraine, c'est ce combat violent et acharné qui constitue le drame déchirant auquel nous a initiés la publication des Lettres. Les contemporains de Mlle de Lespinasse, ses amis les plus proches et les mieux informés, n'y avaient rien compris : Condorcet, écrivant à Turgot, lui parle souvent d'elle et de ses crises de santé, mais sans rien paraître soupçonner du fond ; ceux qui, comme Marmontel, en avaient deviné quelque chose, se sont trompés tout à côté, et ont pris le change sur la date et l'ordre des sentiments. D'Alembert lui-même, si intéressé à bien voir, ne connut le mystère que par la lecture de certains papiers, après la mort de son amie. Ne cherchons donc la vérité sur les sentiments secrets de Mlle de Lespinasse que dans ses propres aveux et chez elle seule.

Elle aimait M. de Mora depuis déjà cinq ou six ans quand elle rencontra, pour la première fois, M. de Guibert. Le marquis de Mora était le gendre du comte d'Aranda, ce ministre célèbre qui avait chassé les Jésuites d'Espagne ; il était fils du comte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne à la Cour de France. Tout atteste que M. de Mora, fort jeune encore, était un homme d'un mérite supérieur et destiné à un grand avenir, s'il avait vécu. Nous n'en avons pas seulement pour garant Mlle de Lespinasse, mais les moins sujets à s'engouer parmi les contemporains : l'abbé Galiani, par exemple, qui, apprenant à Naples la mort de M. de Mora, écrivait

à Mme d'Épinay (18 juin 1774) : « Je n'ose parler de Mora. Il y a longtemps que je l'ai pleuré. Tout est destinée dans ce monde, et l'Espagne n'était pas digne d'avoir un M. de Mora ». Et encore (8 juillet) : « Il y a des vies qui tiennent à la destinée des empires. Annibal, lorsqu'il apprit la défaite et la mort d'Asdrubal son frère, qui valait plus que lui, ne pleura point, mais il dit : *Je sais à présent quelle sera la destinée de Carthage.* J'en dis de même sur la mort de M. de Mora. » M. de Mora était venu en France vers 1766 ; c'est alors que Mlle de Lespinasse l'avait connu et l'avait aimé. Il avait fait plusieurs absences dans l'intervalle, mais il revenait toujours. Sa poitrine s'étant prise, on lui ordonna le climat natal. Il quitta Paris, pour n'y plus revenir, le vendredi 7 août 1772. Mlle de Lespinasse, qui, bien que philosophe et incrédule, était sur un point superstitieuse comme l'eût été une Espagnole, comme l'est une amante, remarqua qu'ayant quitté Paris un *vendredi*, ce fut un *vendredi* aussi qu'il repartit de Madrid (6 mai 1774), et qu'il mourut à Bordeaux le *vendredi* 27 mai. Quand il partit de Paris, la passion de Mlle de Lespinasse et celle qu'il lui rendait n'avaient jamais été plus vives. On en prendra idée quand on saura que, dans un voyage qu'il fit à Fontainebleau dans l'automne de 1771, M. de Mora avait écrit à son amie *vingt-deux* lettres en *dix* jours d'absence. Les choses étaient montées à ce ton, et l'on s'était quitté avec tous les serments et toutes les promesses, lorsque Mlle de Lespinasse, au mois de septembre 1772, rencontra pour la première fois au Moulin-Joli, chez M. Watelet, M. de Guibert.

M. de Guibert, alors âgé de vingt-neuf ans, était un jeune colonel pour lequel toute la société s'était mise depuis peu en frais d'enthousiasme. Il venait de publier un *Essai de Tactique*, précédé d'un discours sur l'état de la politique et de la science militaire en Europe. Il y

avait là des idées généreuses, *avancées*, comme on dirait aujourd'hui. Il discutait le système de guerre du grand Frédéric. Il allait concourir à l'Académie sur des sujets d'éloges patriotiques ; il avait en portefeuille des tragédies sur des sujets nationaux. « Il ne prétend à rien moins, disait La Harpe, qu'à remplacer *Turenne, Corneille* et *Bossuet.* » Il serait trop aisé après coup et peu juste de venir faire une caricature de M. de Guibert, de cet homme que tout le monde, à commencer par Voltaire, considéra d'emblée comme voué à la grandeur et à la gloire, et qui a tenu si médiocrement la gageure. Héros avorté de cette époque de Louis XVI qui n'a eu que des promesses, M. de Guibert entra dans le monde la tête haute et sur le pied d'un génie ; ce fut sa spécialité pour ainsi dire que d'avoir du *génie*, et vous ne trouvez pas une personne du temps qui ne prononce ce mot à son sujet. « Une âme, s'écriait-on, qui de tous côtés s'élance vers la gloire ! » Il était là dans une attitude difficile à soutenir, et la chute, à la fin, pour lui fut d'autant plus rude. Reconnaissons toutefois qu'un homme qui put être à ce point aimé de Mlle de Lespinasse, et qui, ensuite, eut le premier l'honneur d'occuper Mme de Staël, devait avoir de ces qualités vives, animées, qui tiennent à la personne, qui donnent le change sur les œuvres tant que leur *père* est là présent. M. de Guibert avait ce qui divertit, ce qui remue et ce qui impose : il avait toute sa valeur dans un cercle brillant, mais se refroidissait vite et était comme dépaysé au sein de l'intimité. Dans l'ordre des sentiments, il avait le mouvement, le tumulte et le fracas de la passion, non pas la chaleur.

Mlle de Lespinasse, qui finit par le juger ce qu'il était et par l'estimer à son taux sans pouvoir jamais s'empêcher de l'aimer, avait commencé avec lui par l'admiration. « L'amour, a-t-on dit, commence d'ordinaire par

l'admiration, et il survit difficilement à l'estime, ou du moins il n'y survit qu'en se prolongeant par des convulsions. » Ce fut là, en elle, l'histoire de cette passion funeste qui fut si prompte qu'on a peine à y distinguer des degrés. Elle avait alors (faut-il le dire?) quarante ans; elle regrettait amèrement le départ de M. de Mora, ce véritable homme délicat et sensible, ce véritable homme supérieur, quand elle s'engagea à aimer M. de Guibert, ce faux grand homme, mais qui était présent et séduisant. Sa première lettre est datée du samedi soir 15 mai 1773. M. de Guibert allait partir et faire un long voyage en Allemagne, en Prusse, peut-être en Russie. On a la Relation imprimée de ce voyage de M. de Guibert, et il est curieux de mettre ces notes spirituelles, positives, instructives souvent, parfois emphatiques et romantiques, en regard des lettres de sa brûlante amie. M. de Guibert, au départ, a déjà un tort. Il dit qu'il part le mardi 18 mai, puis le mercredi, et il se trouve qu'il n'est parti que le jeudi 20, et sa nouvelle amie n'en avait rien su. Il est évident que ce n'est pas elle qui a eu la dernière pensée et le dernier adieu. Elle en souffre déjà, elle se reproche d'en souffrir; elle vient de recevoir une lettre de M. de Mora, toute pleine de confiance en elle; elle est prête à lui tout sacrifier, « mais il y a deux mois, ajoute-t-elle, je n'avais pas de sacrifice à lui faire. » Elle croit qu'elle aime encore M. de Mora, et qu'elle peut arrêter, immoler à volonté le nouveau sentiment qui la détache et l'entraîne loin de lui. La lutte commence, elle ne cessera plus un moment. M. de Mora absent, malade, fidèle (quoi qu'en ait dit cette méchante langue de Mme Suard), lui écrit, et, à chaque lettre, va raviver sa blessure, ses remords. Que sera-ce quand, revenant exprès pour elle, il va tomber plus malade et mourir en route à Bordeaux? Ainsi, jusqu'à la fin, on la verra partagée dans son délire entre le besoin, le désir de mourir

pour M. de Mora, et l'autre désir de vivre pour M. de Guibert : « Concevez-vous, mon ami, l'espèce de tourment auquel je suis livrée ? J'ai des remords de ce que je vous donne, et des regrets de ce que je suis forcée de retenir. » Mais nous ne sommes qu'au commencement.

M. de Guibert, qui est à la mode et assez fat, laisse après lui, en partant plus d'un regret. Il y a deux femmes dont l'une qu'il aime, lui répond assez mal ; et dont l'autre, de qui il est aimé, l'occupe peu. La pauvre Mlle de Lespinasse s'intéresse à ces personnes, à l'une surtout, et elle essaye de se glisser entre les deux. Que voulez-vous ? quand on aime tout de bon, on n'est pas fier, et elle se dit avec le Félix de *Polyeucte* :

> J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables ;
> J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables,
> J'en ai même de...

Elle n'ose achever avec Corneille : *J'en ai même de bas*. Elle voudrait pour elle une place à part ; elle ne sait trop encore laquelle.

« Réglons nos *rangs*, dit-elle, donnez-moi ma place ; mais, comme je n'aime pas à en changer, donnez-la-moi un peu bonne. Je ne voudrais point celle de cette malheureuse personne, elle est mécontente de vous ; et je ne voudrais point non plus celle de cette autre personne, vous en êtes mécontent. Je ne sais pas où vous me placerez, mais faites, s'il est possible, que nous soyons tous les deux contents ; ne chicanez point ; accordez-moi beaucoup, vous verrez que je n'abuse point. Oh ! vous verrez comme je sais bien aimer ! Je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer. »

Voilà l'éternelle note qui commence, elle ne cessera plus. Aimer, c'est là son lot. Phèdre, Sapho ni Didon ne l'eurent jamais plus entier ni plus fatal. Elle se trompe sur elle-même quand elle dit : « J'ai une force ou une faculté qui rend propre à tout : c'est de savoir souffrir, et beaucoup souffrir sans me plaindre. » Elle sait souf-

frir, mais elle se plaint, elle crie ; elle passe en un clin-d'œil de la convulsion à l'abattement : « Enfin, que vous dirai-je ? l'excès de mon inconséquence égare mon esprit, et le poids de la vie écrase mon âme. Que dois-je faire ? que deviendrai-je ? Sera-ce Charenton ou ma paroisse qui me délivrera de moi-même ? » Elle compte les lettres qu'elle reçoit ; sa vie dépend du facteur : « Il y a un certain courrier qui, depuis un an, donne la fièvre à mon âme. » Pour se calmer dans l'attente, pour obtenir un sommeil qui la fuit, elle ne trouve rien de mieux que de recourir à l'opium, dont on la verra doubler les doses avec le progrès de son mal. Que lui importe la destinée des autres femmes, ces femmes du monde qui « la plupart n'ont pas besoin d'être aimées, car elles veulent seulement être *préférées ?* » Elle, c'est être aimée qu'elle veut, ou plutôt c'est aimer, dût-elle ne pas être payée de retour : « Vous ne savez pas tout ce que je *vaux* ; songez donc que je sais souffrir et mourir ; et voyez après cela si je ressemble à toutes ces femmes, qui savent plaire et s'amuser. » Elle a beau s'écrier par instants : « Oh ! je vous hais de me faire connaître l'espérance, la crainte, la peine, le plaisir : je n'avais pas besoin de tous ces mouvements ; que ne me laissiez-vous en repos ? Mon âme n'avait pas besoin d'aimer ; elle était remplie d'un sentiment tendre, profond, partagé, *répondu*, mais douloureux cependant ; et c'est ce mouvement qui m'a approchée de vous : vous ne deviez que me plaire, et vous m'avez touchée ; en me consolant, vous m'avez attachée à vous... » Elle a beau maudire ce sentiment violent qui s'est mis à la place d'un sentiment plus égal et plus doux, elle a l'âme si prise et si ardente, qu'elle ne peut s'empêcher d'en être transportée comme d'ivresse : « Je vis, j'existe si fort, qu'il y a des moments où je me surprends à aimer à la folie jusqu'à mon malheur. »

Tant que M. de Guibert est absent, elle se contient un peu, si on peut appeler cela se contenir. Il revient pourtant à la fin d'octobre (1773), après avoir été distingué du grand Frédéric, avoir assisté aux manœuvres du camp de Silésie, et resplendissant d'un nouvel éclat (1). C'est ici qu'il est impossible, avec un peu d'attention, de ne pas noter un moment décisif, le moment qu'il faudrait voiler, et qui répond à celui de la grotte dans l'épisode de Didon. Une année après, dans une lettre de Mlle de Lespinasse, datée de minuit (1775), on lit ces mots qui laissent peu de doute : « C'est le 10 février de l'année dernière (1774) que je fus enivrée d'un poison dont l'effet dure encore... » Et elle continue cette commémoration délirante et douloureuse, dans laquelle l'image, le spectre de M. de Mora, mourant à deux cents lieues de là, revient se mêler à l'image plus présente et plus charmante qui l'enveloppe d'un attrait funeste.

A partir de ce moment, la passion est au comble, et, durant les deux volumes, il n'y a plus une page qui ne soit de flamme. Des personnes scrupuleuses, tout en lisant et goûtant ces Lettres, ont fort blâmé M. de Guibert de ne les avoir pas détruites, de ne les avoir pas rendues à Mlle de Lespinasse, qui les lui redemande souvent. Il ne paraît pas, en effet, que l'ordre et l'exactitude aient été au nombre des qualités de M. de Guibert : il brouille volontiers les lettres de son amie, il les mêle à ses autres papiers, il les laisse volontiers tomber de ses poches par mégarde, en même temps qu'il oublie de cacheter les

(1) Dans une lettre de Condorcet à Turgot, datée du 20 décembre 1773, on lit : « Mlle de Lespinasse avait été passablement depuis mon arrivée ; il y a environ huit jours qu'elle va en empirant. L'insomnie et l'accablement augmentaient, et la toux est revenue hier. Peu de personnes ont été plus maltraitées, et l'ont moins mérité. » Voilà le contre-coup de l'arrivée de M. de Guibert qui se fait sentir.

siennes. Il lui en rend quelquefois ; mais il s'en trouve alors dans le nombre qui ne sont pas d'elle. Voilà M. de Guibert au naturel. Pourtant, je ne vois pas pourquoi on le rendrait responsable et coupable aujourd'hui du plaisir que nous font ces Lettres. Il en a sans doute beaucoup rendu ; il y en a eu beaucoup de détruites. Mais Mlle de Lespinasse en écrivait tant! Ce n'en est qu'une poignée conservée au hasard que nous avons ici. Qu'importe? le fil est bien suffisant. C'est presque partout la même lettre toujours nouvelle, toujours imprévue qui recommence.

Je ne veux qu'y prendre çà et là quelques mots pour donner l'idée de ce qui est partout à l'état de lave et de torrent :

« Mon ami, je vous aime comme il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir...

« Mon ami, je n'ai plus d'opium dans la tête ni dans le sang, j'y ai pis que cela, j'y ai ce qui ferait bénir le Ciel, chérir la vie, si ce qu'on aime était animé du même mouvement.

« Oui, vous devriez m'aimer à la folie ; je n'exige rien, je pardonne tout, et je n'ai jamais un mouvement d'humeur. Mon ami, je suis parfaite, car je vous aime en perfection.

« Savez-vous pourquoi je vous écris? C'est parce que cela me plaît : vous ne vous en seriez jamais douté, si je ne vous l'avais dit.

« Vous n'êtes pas mon ami, vous ne pouvez pas le devenir : je n'ai aucune sorte de confiance en vous ; vous m'avez fait le mal le plus profond et le plus aigu qui puisse affliger et déchirer une âme honnête : vous me privez, peut-être pour jamais, dans ce moment-ci, de la seule consolation que le Ciel accordait aux jours qui me restent à vivre : enfin, que vous dirai-je? vous avez tout rempli : le passé, le présent et l'avenir ne me présentent que douleur, regrets et remords : eh bien! mon ami, je pense, je juge tout cela, et je suis entraînée vers vous par un attrait, par un sentiment que j'abhorre, mais qui a le pouvoir de la malédiction et de la fatalité...

« Que diriez-vous de la disposition d'une malheureuse créature qui se montrerait à vous pour la première fois, agitée, bouleversée par des sentiments si divers et si contraires?

Vous la plaindriez : votre bon cœur s'animerait : vous voudriez secourir, soulager cette infortunée. Eh bien! mon ami, c'est moi : et ce malheur, c'est vous qui le causez et cette âme de feu et de douleur est de votre création... »

Et à travers ces déchirements et ces plaintes, un mot charmant, le mot éternel et divin, revient à bien des endroits, et il rachète tout. Voici une de ses lettres en deux lignes, et qui en dit plus que toutes les paroles :

« De tous les instants de ma vie (1774).

« Mon ami, je souffre, je vous aime, et je vous attends. »

Il est très rare en France de rencontrer, poussé à ce degré, le genre de passion et de *mal sacré* dont Mlle de Lespinasse fut la victime. Ce n'est pas un reproche que je fais (Dieu m'en garde!) aux aimables personnes de notre nation : c'est une simple remarque que d'autres ont exprimée avant moi. Un moraliste du XVIIIe siècle, qui savait son monde, M. de Meilhan, a dit : « En France, les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. » M. de Mora ne trouvait pas même que les femmes espagnoles pussent entrer en comparaison avec son amie : « Oh! elles ne sont pas dignes d'être vos écolières, lui disait-il sans cesse ; votre âme a été chauffée par le soleil de Lima, et mes compatriotes semblent être nées sous les glaces de la Laponie. » Et c'était de Madrid qu'il écrivait cela. Il ne la trouvait comparable qu'à une Péruvienne, à une fille du Soleil. « Aimer et souffrir, s'écrie-t-elle en effet, le Ciel ou l'enfer, voilà à quoi je me dévouerais, voilà ce que je voudrais sentir ; voilà *le climat que je voudrais habiter.* » Et elle prend en pitié le climat tempéré où l'on vit, où l'on végète, où l'on agite l'éventail autour d'elle : « Je n'ai connu que le climat de l'Enfer, quelquefois celui du

Ciel. » — « Ah! mon Dieu! dit-elle encore, que la passion m'est naturelle, et que la raison m'est étrangère! Mon ami, jamais on ne s'est fait voir avec cet abandon. » C'est cet abandon qui fait l'intérêt et l'excuse de cette situation morale, la plus vraie et la plus déplorable qui se soit jamais trahie au regard.

Cette situation d'âme est même si visiblement déplorable, qu'elle s'offre à nous sans danger, je le crois, tant l'idée de maladie y est inhérente, et tant il s'y montre pêle-mêle de délire, de fureur et de malheur. Tout en admirant une nature capable d'une si forte manière de sentir, on est tenté, en lisant, de supplier le Ciel de détourner de nous, et de ce que nous aimons, une telle fatalité invincible, un tel coup de tonnerre. J'essaierai de noter la marche de cette passion, autant qu'on peut noter ce qui est l'irrégularité et la contradiction même. Avant le voyage de M. de Guibert en Allemagne, Mlle de Lespinasse l'aime, mais n'a pas encore cédé. Elle l'admire, elle s'exalte, elle souffre cruellement déjà, et se fait du poison de tout. Il revient, elle s'enivre, elle cède; elle a des remords; elle le juge mieux; elle voit avec effroi sa méprise; elle le voit tel qu'il est, homme de bruit, de vanité, de succès, non d'intimité, ayant, avant tout, besoin de se répandre, agité, excité du dehors sans être profondément ému. Mais à quoi sert-il de devenir clairvoyante? L'esprit d'une femme, si grand qu'il soit, a-t-il jamais arrêté son cœur? « L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison. » C'est La Rochefoucauld qui dit cela, et Mlle de Lespinasse le justifie. Elle continue donc de l'aimer tout en le jugeant. Elle souffre de plus en plus; elle l'appelle et le gourmande avec un mélange d'irritation et de tendresse : « Remplissez donc mon âme, ou ne la tourmentez plus; faites que je vous aime toujours, ou que je ne vous aie jamais aimé; enfin,

faites l'impossible, calmez-moi, ou je meurs. » Au lieu de cela, il a des torts; il trouve moyen, dans sa légèreté, de blesser même son amour-propre; elle le compare avec M. de Mora; elle rougit pour lui, pour elle-même, de la différence : « Et c'est vous qui m'avez rendue coupable envers cet homme! Cette pensée soulève mon âme, je m'en détourne. » Le repentir, la haine, la jalousie, le remords, le mépris de soi et quelquefois de lui-même, elle éprouve en un instant tous les tourments des damnés. Pour s'assoupir, pour se distraire et faire trève à son supplice, elle recourt à tout. Elle essaye de *Tancrède* qui la touche et qu'elle trouve beau, mais rien n'est au ton de son âme. Elle essaye de la musique d'*Orphée* qui réussit mieux, et qui lui procure de douloureuses délices. Elle recourt surtout à l'opium pour suspendre sa vie et engourdir sa sensibilité dans les attentes. Elle prend quelquefois la résolution de ne plus ouvrir les lettres qu'elle reçoit; elle en garde une cachetée pendant *six jours*. Il y a des jours, des semaines, où elle se croit presque guérie, revenue à la raison, au calme : elle célèbre la raison et sa douceur : ce calme même est une illusion. Sa passion n'a fait la morte que pour se réveiller plus ardente et plus ulcérée. Elle ne regrette plus alors ce calme trompeur, insipide : « Je vivais, disait-elle; mais il me semblait que j'étais *à côté de moi*. » Elle le hait, elle le lui dit, mais on sait ce que cela veut dire : « Vous savez bien que quand je vous hais, c'est que je vous aime à un degré de passion qui égare ma raison. » Sa vie se passe ainsi à aimer, à haïr, à défaillir, à renaître, à mourir, c'est-à-dire à aimer toujours. Tout finit chaque fois par un pardon, par un raccommodement, par une étreinte plus violente. M. de Guibert pense à sa fortune et à son établissement; elle s'en occupe pour lui. Oui, elle s'occupe de le marier. Quand il se marie (car il a le front de se marier au plus

fort de cette passion), elle s'y intéresse; elle loue sa jeune femme qu'elle rencontre : hélas! c'est peut-être à cette louange généreuse que nous devons la conservation des Lettres, que tout d'ailleurs, entre de telles mains rivales, semblait devoir anéantir. On croirait que ce mariage de M. de Guibert va tout rompre; la noble insensée le croit d'abord elle-même; mais erreur! la passion se rit de ces impossibilités sociales et de ces barrières. Elle continue donc, malgré tout, à aimer M. de Guibert, sans plus rien lui demander que de se laisser aimer. Après bien des luttes, tout est revenu le dernier jour, comme s'il n'y avait rien eu de brisé entre eux. Aussi bien, elle se sent mourir; elle redouble l'usage de l'opium. Elle ne veut plus que vivre au jour le jour, sans avenir : la passion a-t-elle donc de l'avenir? « Je ne me sens le besoin d'être aimée qu'aujourd'hui; rayons de notre dictionnaire les mots *jamais*, *toujours*. » Le second volume n'est plus qu'un cri aigu avec de rares intermittences. On n'imagine pas quelles formes inépuisables elle sait donner au même sentiment : le fleuve de feu déborde à chaque pas en sources rejaillissantes. Résumons avec elle : « Tant de contradictions, tant de mouvements contraires sont vrais et s'expliquent par ces trois mots : *Je vous aime.* »

Remarquez qu'à travers cette vie d'épuisement et de délire, Mlle de Lespinasse voit le monde; elle reçoit ses amis tant qu'elle peut; elle les étonne bien parfois avec ses variations d'humeur, mais ils attribuent cette altération chez elle à ses regrets de l'absence, puis de la mort de M. de Mora. « Ils me font l'honneur de croire que je suis restée abîmée par la perte que j'ai faite. » Ils l'en louent et l'en admirent, ce qui redouble sa honte. Le pauvre d'Alembert, qui demeure sous le même toit, essaye vainement de la consoler, de l'entretenir; il ne peut comprendre qu'elle le repousse par moments avec

une sorte d'horreur. Hélas! c'était l'horreur qu'elle avait de sa propre dissimulation avec un tel ami. Cette longue agonie eut son terme. Mlle de Lespinasse expira le 23 mai 1776, à l'âge de quarante-trois ans et demi. Sa passion pour M. de Guibert durait depuis plus de trois ans.

Au milieu de cette passion qui dévore et qui semble ne souffrir rien d'étranger, ne croyez pas que la Correspondance ne laisse point voir l'esprit charmant qui s'unissait à ce noble cœur. Que de moqueries fines en passant sur le *bon* Condorcet, sur le chevalier de Chastellux, sur Chamfort, sur les personnes de la société! que de grâce! Les sentiments élevés, généreux, le patriotisme et la virilité des vues, se révèlent aussi en plus d'un endroit, et nous font apprécier la digne amie de Turgot et de Malesherbes. Quand elle cause avec lord Shelburne, elle sent tout ce qu'il y a de grand et de vivifiant pour la pensée à être né sous un Gouvernement libre. « Comment n'être pas désolé d'être né dans un Gouvernement comme celui-ci? Pour moi, faible et malheureuse créature que je suis, si j'avais à renaître, j'aimerais mieux être le dernier membre de la Chambre des Communes, que d'être même le roi de Prusse. » Si peu disposée qu'elle soit à bien augurer en rien de l'avenir, elle a un moment de transport et d'espoir quand elle voit ses amis devenus ministres, et qui mettent courageusement la main à l'œuvre de la régénération publique. Mais, même alors, qu'est-ce donc qui l'occupe le plus? Elle se fait apporter les lettres qui viennent de M. de Guibert, partout où elle est, chez Mme Geoffrin, chez M. Turgot lui-même, à table, pendant le dîner. — « Que lisez-vous donc ainsi? lui demandait une voisine, la curieuse Mme de Boufflers. C'est sans doute quelque Mémoire pour M. Turgot? » — « Eh! oui, justement, Madame, c'est un Mémoire que j'ai à lui remettre tout à l'heure, et je veux le lire avant de le lui donner. »

Ainsi tout pour elle se rapporte à la passion, tout l'y ramène, et c'est la passion seule qui donne la clef de ce cœur étrange et de cette destinée si combattue. Le mérite inappréciable des Lettres de Mlle de Lespinasse, c'est qu'on n'y trouve point ce qu'on trouve dans les livres ni dans les romans; on y a le drame pur au naturel, tel qu'il se révèle çà et là chez quelques êtres doués : la surface de la vie tout à coup se déchire, et on lit à nu. Il est impossible de rencontrer de tels êtres, victimes d'une passion sacrée et capables d'une douleur si généreuse, sans éprouver un sentiment de respect et d'admiration, au milieu de la profonde pitié qu'ils inspirent. Pourtant, si l'on est sage, on ne les envie pas; on préfèrera un intérêt calme, doucement animé; on traversera, comme elle le fit un jour, les Tuileries par une belle matinée de soleil, et avec elle on dira : « Oh! qu'elles étaient belles! le divin temps qu'il faisait! l'air que je respirais me servait de calmant; j'aimais, je regrettais, je désirais; mais tous ces sentiments avaient l'empreinte de la douceur et de la mélancolie. Oh! cette manière de sentir a plus de charme que l'ardeur et les secousses de la passion! Oui, je crois que je m'en dégoûte; je ne veux plus aimer fort; j'aimerai doucement... » Et pourtant, au même moment où elle dit qu'elle aimera doucement, elle ajoute : « *mais jamais faiblement.* » Et voilà la morsure qui la reprend. Oh! non, ceux qui ont une fois goûté au poison ne s'en guérissent jamais.

CHATEAUBRIAND

[COMMENT M. DE CHATEAUBRIAND AIMAIT.]

27 mai 1850.

...M. de Chateaubriand était un homme à bonnes fortunes, mais il l'était comme Louis XIV ou comme Jupiter. Il serait curieux de suivre et d'énumérer les principaux noms de femmes vraiment distinguées qui l'ont successivement et quelquefois concurremment aimé, et qui se sont dévouées pour lui. L'ingrat! dans cet épisode de Charlotte (1), il a osé dire, voulant faire honneur à cet amour de la jeune Anglaise : « Depuis cette époque, je n'ai rencontré qu'un attachement assez élevé pour m'inspirer la même confiance. » Cet attachement unique pour lequel il fait exception, est celui de Mme Récamier. Cette charmante femme méritait certes bien des exceptions; une telle parole toutefois est ingrate et fausse. Eh! quoi? il supprime d'un trait tant de femmes tendres, dévouées, qui lui ont donné les plus chers et les plus irrécusables gages. Il supprime, il oublie tout d'abord Mme de Beaumont. O vous toutes qui l'avez aimé, et dont

(1) C'est une jeune Anglaise qu'il a aimée en Angleterre. Voyez les *Mémoires d'outre-tombe*. (Note de l'éditeur des extraits.)

quelques-unes sont mortes en le nommant. Ombres adorables, Lucile, dont la raison s'est d'abord troublée pour lui seul peut-être, et vous, Pauline, qui mourûtes à Rome et qui fûtes si vite remplacée, et tant de nobles amies qui auraient voulu, au prix de leur vie, lui faire la sienne plus consolée et plus légère ; vous, la dame de Fervaques ; vous, celle des jardins de Méréville ; vous, celle du château d'Ussé ; levez-vous, Ombres d'élite, et venez dire à l'ingrat qu'en vous rayant toutes d'un trait de plume, il ment à ses propres souvenirs et à son cœur.

Ce que voulait M. de Chateaubriand dans l'amour, c'était moins l'affection de telle ou telle femme en particulier que l'occasion du trouble et du rêve, c'était moins la personne qu'il cherchait que le regret, le souvenir, le songe éternel, le culte de sa propre jeunesse, l'adoration dont il se sentait l'objet, le renouvellement ou l'illusion d'une situation chérie. Ce qu'on a appelé *de l'égoïsme à deux* restait chez lui de l'égoïsme à un seul. Il tenait à troubler et à consumer bien plus qu'à aimer. On nous a assuré que, quand il voulait plaire, il avait pour cela, et jusqu'à la fin, des séductions, des grâces, une jeunesse d'imagination, une fleur de langage, un sourire qui étaient irrésistibles, et nous le croyons sans peine. « Oh ! que cette race de René est aimable ! s'écriait une femme d'esprit qui l'a bien connu ; c'est la plus aimable de la terre. » Pourtant il n'était pas de ceux qui portent dans l'amour et dans la passion la simplicité, la bonté et la franchise d'une saine et puissante nature. Il avait surtout de l'enchanteur et du fascinateur. Il s'est peint avec ses philtres et sa magie, comme aussi avec ses ardeurs, ses violences de désir et ses orages, dans les épisodes d'Atala, de Velléda, mais nulle part plus à nu que dans une lettre, une espèce de testament de René, qu'on lit dans *les Natchez*. Cette lettre est, sur l'article qui nous occupe,

sa vraie confession entière. Rappelons-en ici quelque chose; c'est là le seul moyen de le pénétrer à fond, cœur et génie, et de le bien comprendre.

René, qui se croit en péril de mourir, écrit à Céluta, sa jeune femme indienne, une lettre où il livre le secret de sa nature et le mystère de sa destinée. Il lui dit :

« Un grand malheur m'a frappé dans ma première jeunesse : ce malheur m'a fait tel que vous m'avez vu. J'ai été aimé, trop aimé...

« Céluta, il y a des existences si rudes, qu'elles semblent accuser la Providence et *qu'elles corrigeraient de la manie d'être*. Depuis le commencement de ma vie, je n'ai cessé de nourrir des chagrins : j'en portais le germe en moi comme l'arbre porte le germe de son fruit. Un poison inconnu se mêlait à tous mes sentiments...

« Je suppose, Céluta, que le cœur de René s'ouvre maintenant devant toi : vois-tu le monde extraordinaire qu'il renferme? *Il sort de ce cœur des flammes qui manquent d'aliment, qui dévoreraient la création sans être rassasiées, qui te dévoreraient toi-même...* »

C'est bien cela, et il nous la définit en maître cette flamme sans chaleur, cette irradiation sans foyer, qui ne veut qu'éblouir et embraser, mais qui aussi dévaste et stérilise.

On aura remarqué cette incroyable expression, *la manie d'être*, pour désigner et comme insulter l'attachement à la vie. Ce sentiment instinctif et universel qui fait que pour tout mortel, même malheureux, la vie peut se dire douce et chère, qui fait aimer, regretter à tous les êtres, une fois nés, *la douce lumière du jour*, il l'appelle une manie.

Il continue sur ce ton, bouleversant à plaisir tous les sentiments naturels, avec une magie pleine d'intention et d'artifice. Il écrit à Céluta pour lui dire qu'il ne l'aime pas, qu'il ne peut pas l'aimer, et, connaissant la nature

du cœur des femmes, il se sert de ce moyen pour lui lancer un dernier trait, pour l'émouvoir et la remuer davantage. Il se représente, en une page trop vive pour être citée, comme aux prises, dans la solitude, avec un fantôme qui vient mêler l'idée de mort à celle du plaisir: « Mêlons des voluptés à la mort! que la voûte du ciel nous cache en tombant sur nous! » C'est l'éternel cri qu'il reproduira dans la bouche d'Atala, de Velléda; c'est ainsi qu'il a donné à la passion un nouvel accent, une note nouvelle, fatale, folle, cruelle, mais singulièrement poétique : il y fait toujours entrer un vœu, un désir ardent de destruction et de ruine du monde.

En même temps qu'il dit à Céluta qu'il ne l'aime pas, qu'il ne l'a jamais aimée et qu'elle ne l'a jamais connu, il a la prétention de ne vouloir jamais être oublié d'elle, de ne pouvoir jamais être remplacé: « Oui, Céluta, si vous me perdez, vous resterez veuve : qui pourrait vous environner de cette flamme que je porte avec moi, *même en n'aimant pas?* » Ainsi il prétend, dans son orgueil, qu'en ne donnant rien il en fait plus que les autres ne font en donnant tout, et que ce rien suffit pour tout éclipser à jamais dans un cœur. Ce qui est singulier, c'est qu'il n'a guère dans sa vie rencontré de femme qui ne lui ait donné raison. Tant la séduction était grande!

A côté de ces étranges paroles que j'abrège et que j'affaiblis encore, se trouve cet autre aveu qu'il a varié depuis et répété sur tous les tons:

« Je m'ennuie de la vie; l'ennui m'a toujours dévoré: *ce qui intéresse les autres hommes ne me touche point.* Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de ma houlette ou de ma couronne? Je serais également fatigué de la gloire et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'infortune. En Europe, en Amérique, la société et la nature m'ont lassé. Je suis vertueux sans

plaisir; si j'étais criminel, je le serais sans remords. Je voudrais n'être pas né, ou être à jamais oublié. »

Ce qu'il disait là à ses débuts, il le répéta à satiété jusqu'au dernier jour : *Je m'ennuie, je m'ennuie !* Dans une lettre écrite de Genève, en septembre 1832, à une femme aimable et supérieure, qui eut le don jusqu'à la fin (et sans être Mme Récamier) de le dérider un peu et de le distraire, il écrivait :

« Puissance et amour, tout m'est indifférent; tout m'importune. J'ai mon plan de solitude en Italie, et la mort au bout. J'ai vu un plus grand siècle, et les nains (*ceci nous regarde*) qui barbotent aujourd'hui dans la littérature et la politique ne me font rien du tout. Ils m'oublieront comme je les oublie. »

On voit qu'il parlait en 1832 tout comme en 1795. Il voudrait être tout, et toujours, et partout. Le reste ne lui est rien.

Je reviens à cette singulière lettre de René des *Natchez*. Céluta a une fille. René, parlant de cette fille qui est aussi la sienne, regrette de l'avoir eue; il recommande à sa mère de ne pas le faire connaître à elle, à sa propre enfant : « Que René reste pour elle un homme inconnu, dont l'étrange destin raconté la fasse rêver sans qu'elle en pénètre la cause : je ne veux être à ses yeux que ce que je suis, un pénible songe. » Ainsi, perversion étrange du sentiment le plus pur et le plus naturel ! René, pour paraître plus grand, aime mieux frapper l'imagination que le cœur ; il aime mieux (même dans ce cas où il se suppose père) être *rêvé* de sa fille que d'en être connu, regretté et aimé. Il fait de tout, même du sentiment filial, matière à apothéose et à vanité.

Ces sentiments divers qu'on trouve exprimés dans la lettre du René des *Natchez*, on les vérifierait dans les

autres écrits et dans la vie de M. de Chateaubriand, en la serrant d'un peu près. Comme poète, en donnant à la passion une expression plus pénétrante et parfois sublime, il a su tout usé de ce procédé qui consiste à mêler l'idée de mort et de destruction, une certaine rage satanique, au sentiment plus naturel et ordinairement plus doux du plaisir : et c'est ici que j'ai à mieux définir cette sorte d'*épicuréisme* qui est le sien, et dont j'ai parlé.

Ce sentiment de volupté et d'abandon suprême, qui, chez les anciens, chez Homère, chez les Patriarches, chez la bonne Cérès ou chez Booz, comme chez le bon Jupiter aux bras de Junon, est si simple, si facile, qui coûte si peu à la nature, qui est si doux, qui fait naître des fleurs à l'entour, et qui voudrait dans sa propre félicité féconder la terre entière, se raffine avec les ages ; il devient plus senti, plus délicat, plus sophistique aussi, chez les épicuriens des siècles plus avancés. Horace ne traite pas l'amour comme un pasteur, ni comme un patriarche, ni comme un dieu de l'Olympe. Horace, Pétrone, Salomon lui-même, qui était déjà de la décadence, ils aiment tous à mêler l'idée de la mort et du néant à celle du plaisir, à aiguiser l'une par l'autre. Ils feront chanter à leur maîtresse, à l'heure du festin, une chanson funèbre qui rappelle la fuite des ans, la brièveté des jours. Mais ici, chez René, c'est plus que de la tristesse sentie, c'est une sorte de rage ; l'idée de l'éternité s'y mêle ; il voudrait engloutir l'éternité dans un moment. Le Christianisme est venu, qui, là où il n'apporte pas la paix, apporte le trouble et laisse le glaive dans le cœur, y laisse la douleur aiguë. Le Christianisme perverti refait un épicuréisme qui n'est plus le même après qu'auparavant, et qui se sent de la hauteur de la chute. C'est l'épicuréisme de l'Archange. Toi-même, ô doux Lamartine, dans ton Ange déchu, tu n'en fus pas exempt ! Tel est aussi celui de René, celui d'Atala mourante, quand elle

s'écrie, parlant de Chactas : « Tantôt j'aurais voulu être avec toi la seule créature vivante sur la terre : tantôt, sentant une Divinité qui m'arrêtait dans mes horribles transports, j'aurais désiré que cette Divinité se fût anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme *avec les débris de Dieu et du monde!* » Nous touchons là à l'accent distinctif et nouveau qui caractérise Chateaubriand dans le sentiment et dans le cri de la passion. Il n'a pu se l'interdire tout à fait, même dans le récit, d'ailleurs plus pur et plus modéré, qu'il a fait de Charlotte. Il se trahit tout à la fin, et, dans l'odieuse supposition qu'il l'eût pu séduire en la revoyant après vingt-sept années, il s'écrie : « Eh bien ! si j'avais serré dans mes bras épouse et mère, celle qui me fut destinée vierge et épouse, c'eût été *avec une sorte de rage...* » N'est-ce pas ainsi encore que René écrivait, dans cette fameuse lettre à Céluta : « Je vous ai tenue sur ma poitrine au milieu du désert... J'aurais voulu vous poignarder pour fixer le bonheur dans votre sein, et pour me punir de vous avoir donné ce bonheur! »

Eh! pourquoi donc cette rage perpétuelle de vanité jusque dans l'amour? Il semble que, même alors qu'il se pique d'aimer, cet homme voudrait détruire le monde, l'absorber en lui bien plutôt que le reproduire et le perpétuer; il le voudrait allumer de son souffle pour s'en faire un flambeau d'hyménée, et l'abîmer en son honneur dans un universel embrasement.

Qu'il y a loin de là, de cette volupté forcenée et presque sanguinaire, à Milton et à ces chastes scènes que lui-même, Chateaubriand, a si bien traduites! Milton lui donnait pourtant une belle et pure leçon. Opposons vite ce divin tableau d'Ève encore innocente aux flammes quelque peu infernales qu'on trouve sous le faux christianisme de René :

« Ainsi parla notre commune mère, dit le chantre du *Paradis*, et, avec des regards pleins d'un charme conjugal non repoussé, dans un tendre abandon, elle s'appuie, en l'embrassant à demi, sur notre premier père ; son sein demi-nu, qui s'enfle, vient rencontrer celui de son époux, sous l'or flottant des tresses éparses qui le laissent voilé. Lui, ravi de sa beauté et de ses charmes soumis, Adam sourit d'un amour supérieur, comme Jupiter sourit à Junon lorsqu'il féconde les nuages qui répandent les fleurs de mai : Adam presse d'un baiser pur les lèvres de la mère des hommes. Le Démon détourne la tête d'envie... »

Ce Démon, ce glorieux Lucifer, n'est-ce pas le même qui, avec tous les charmes de la séduction et sous un air de vague ennui, se glissant encore sous l'arbre d'Éden, a pris sa revanche en plus d'un endroit des scènes troublantes de Chateaubriand ?

Ce que Chateaubriand est là dans ses écrits à l'état idéal, il l'était aussi plus ou moins dans sa vie, auprès des femmes qu'il désirait et dont il voulait se faire aimer. Il ne se piqua jamais d'être fidèle : les dieux le sont-ils avec les simples mortelles qu'ils honorent ou consument en passant ? Tant qu'il put marcher et sortir, la badine à la main, la fleur à sa boutonnière, il allait, il errait mystérieusement. Sa journée avait ses heures et ses stations marquées comme les signes où se pose le Soleil. De une à deux heures, — de deux à trois heures, — à tel endroit, chez telle personne ; — de trois à quatre, ailleurs ; — puis arrivait l'heure de sa représentation officielle hors de chez lui ; on le rencontrait en lieu connu et comme dans son cadre avant le dîner. Puis le soir (n'allant jamais dans le monde), il rentrait au logis en puissance de Mme de Chateaubriand, laquelle alors avait son tour, et qui le faisait dîner avec de vieux royalistes, avec des prédicateurs, des évêques et des archevêques : il redevenait l'auteur du *Génie du Christianisme* jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'au lendemain

matin. Le soleil se levait plus beau : il remettait sa fleur à sa boutonnière, sortait par la porte de derrière de son enclos, et retrouvait joie, liberté, insouciance, coquetterie, désir de conquête, certitude de vaincre, de une heure jusqu'à six heures du soir. Ainsi, dans les années du déclin, il passait sa vie, et trompa tant qu'il put la vieillesse.

Les Mémoires nous feraient croire vraiment qu'il se convertit tout à fait dans ces vingt dernières années, et qu'il n'adora plus qu'une Béatrix unique. Tout cela est bon pour les lecteurs qui ne l'ont pas connu, ou pour ceux qui ne voient jamais de la scène que le devant. J'ai sous les yeux des lettres, presque des lettres de cœur, adressées par Chateaubriand à une personne distinguée, qu'il se gardera bien de nommer dans ses Mémoires (fi donc ! il faut de l'unité dans les œuvres de l'art). Cette vive, courtoise et assez affectueuse correspondance, nouée à Rome en 1829, marquée d'interruptions et de retours, va jusqu'en avril 1847, c'est-à-dire bien près de sa fin. Quelques lettres sont charmantes, et même quand elles ne le sont pas, elles restent toujours naturelles, ce qui n'est pas commun chez lui. Ici, il avait affaire à une personne aussi élevée par l'esprit que noble et facile par le caractère, belle et jeune encore, et n'en abusant pas ; qui le comprenait par ses hauts côtés, qui lui ôtait tout sentiment de lien, tout soupçon de tracasserie ; il était gai avec elle, aimable, maussade aussi parfois, souriant le plus souvent, et s'émancipant comme un écolier échappé aux regards du maître : « J'ai peur que les temps de courte liberté, dont je jouis si rarement dans ma vie, ne viennent à m'échapper de nouveau. » Il écrivait cela en août 1832, en courant les grandes routes de Paris à Lucerne. Il aurait bien désiré que l'aimable personne à qui il s'adressait, et que les Mémoires, qui parlent de tant d'idoles, ne mentionnent pas, le vint

rejoindre à ce moment même. Il l'invitait à ce voyage de Suisse, à ces scènes du Saint-Gothard, dans ce court et unique intervalle de liberté ; il lui disait :

« Si vous me mettez à part des autres hommes et me placez hors de la loi vulgaire, vous m'annoncerez votre visite comme une Fée : les tempêtes, les neiges, la solitude, l'inconnu des Alpes iront bien à vos mystères et à votre magie. *Ma vie n'est qu'un accident : je sens que je ne devais pas naître. Acceptez de cet accident la passion, la rapidité et le malheur ; je vous donnerai plus dans un jour qu'un autre dans de longues années.* »

C'est toujours, on le voit, le René des *Natchez* qui parle, qui redit sa jeune chanson avec la mélodie dans la voix, et qui croit, même à soixante-quatre ans, pouvoir donner en un jour plus qu'un autre en toute sa vie. La dame invoquée ne vint pas. Il la plaint naïvement de n'être pas venue : « Oui, vous avez perdu une partie de votre gloire en me quittant (c'est-à-dire *en ne venant pas*) ; il fallait m'aimer, ne fût-ce que par amour de votre talent et intérêt de votre renommée. » Voilà, du moins, qui est sincère. En septembre 1832, à Genève, il n'est plus seul ; il est rentré sous ses assujettissements domestiques habituels : « Ah ! que ne veniez-vous il y a un mois ! j'étais libre. Ma vie est maintenant resserrée plus que jamais. Je souffre cruellement, et je voudrais arriver plus vite au bout de ma carrière. »

A chaque ligne de cette correspondance naïve, je vois l'ennui, le mépris du présent, la haine des générations vivantes, de « ces myrmidons d'aujourd'hui qui se fagotent en grands hommes, » le culte surtout, l'idolâtrie de la jeunesse, de celle qu'il n'a plus : « Je suis toujours triste, parce que je suis vieux... Restez jeune, il n'y a que cela de bon. » L'Élégiaque grec ne dit pas autrement, mais il est Grec et païen. Chateaubriand, en le

disant, oublie qu'il va à la messe et qu'il est allé au Calvaire.

Il a (comme le René des *Natchez* encore) la prétention de n'être pas connu, de n'être pas compris : « Vous prenez mon sourire pour de la gaieté, vous vous y connaissez mal. Attendez ma mort et mes Mémoires pour vous détromper. » — Un jour, on lui avait dit que quelqu'un avait parlé de lui avec intérêt, avec bienveillance. Il se révolte contre cette idée d'une bienveillance dont il serait l'objet :

« Je ne sais qui vous voyez et qui peut vous parler de moi : quelque bienveillant qu'on puisse être, on ne me connaît pas, car je ne connais personne. Un de mes défauts est d'être renfermé en moi-même et de ne m'être jamais montré à qui que ce soit. »

La vérité finale et *vraie* sur lui, la voulez-vous ? Il va nous dresser son dernier inventaire et déposer le bilan de son âme :

« *Dimanche*, 6 juin 1841. J'ai fini de tout et avec tout : mes Mémoires sont achevés ; vous m'y retrouverez quand je ne serai plus. Je ne fais rien : je ne crois plus ni à la gloire ni à l'avenir, ni au pouvoir ni à la liberté, ni aux rois ni aux peuples. J'habite seul, pendant une absence, un grand appartement où je m'ennuie et attends vaguement je ne sais quoi que je ne désire pas et qui ne viendra jamais. Je ris de moi en bâillant, et je me couche à neuf heures. J'admire ma chatte qui va faire ses petits, et je suis éternellement votre fidèle esclave : sans travailler, libre d'aller où je veux et n'allant nulle part. Je regarde passer à mes pieds ma dernière heure. »

Religion et morale à part, il n'y a qu'à s'incliner, convenons-en, devant l'expression d'une si désolée et si suprême mélancolie.

Eh bien ! cet homme-là que nous avons vu à la fin, assis, muet, maussade, disant *non* à toute chose, cet

homme cloué dans tous ses membres, et qui se ronge de rage comme un vieux lion, il a sous sa main des retours charmants, des éclairs. S'il peut s'échapper encore un instant, s'il peut se traîner, un jour de soleil, au Jardin-des-Plantes auprès de celle qui du moins sait l'égayer dans un rayon et lui rendre le sentiment du passé, il s'anime, il renaît, il se reprend au printemps, à la jeunesse ; il se ressouvient de Rome, il s'y revoit comme par le passé : « Voyez-vous toujours ce chemin fleuri qui part de l'Obélisque de Saint-Jean-de-Latran ? » Il retrouve la grâce, l'imagination, presque de la tendresse. Et même quand il ne peut plus bouger de son fauteuil, et quand tous le jugent baissé et absent, il mérite que celle qui avait si bien senti et fait durer sa nature poétique dise encore de lui :

« Chateaubriand est dans une belle langueur. On est charmé, en le revoyant, de sa manière si distinguée, si fine, si douce, si différente et si au-dessus de tout. Son ennui, son indifférence ont de la grandeur : son génie se montre encore tout entier dans cet ennui : il m'a fait l'effet des aigles que je voyais le matin au Jardin-des-Plantes, les yeux fixés sur le soleil, et battant de grandes ailes que leur cage ne peut contenir. En les quittant, je trouvais Chateaubriand assis devant sa fenêtre, regardant le soleil, ne pouvant marcher, et ne se plaignant qu'à peine et doucement de son esclavage... »

J'ai dit les défauts, je n'ai pas voulu taire le charme. De quelque nature qu'il semble, et si mélangé qu'on le suppose, il dut être bien puissant et bien réel pour être ainsi senti et rendu en avril 1847, exactement le même qu'il avait paru cinquante années auparavant à Amélie ou à Céluta.

GŒTHE ET BETTINA

Lundi 29 juillet 1850.

...Au printemps de 1807, il y avait à Francfort une charmante jeune fille, âgée de dix-neuf ans, et si petite qu'elle n'en paraissait que douze ou treize. Bettina Brentano, fille d'un père Italien établi et marié à Francfort, appartenait à une famille très originale et dont tous les membres avaient un cachet de singularité et de fantaisie. C'était un propos qui avait cours dans la ville, que, « là où la folie finit chez les autres, elle ne faisait que commencer chez les Brentano ». La petite Bettina n'aurait pas pris ce mot pour une injure : « Ce que d'autres appellent extravagance est compréhensible pour moi, disait-elle, et fait partie d'un savoir intérieur que je ne puis exprimer. »Elle avait en elle le démon, le lutin, la fée, ce qu'il y a au monde de plus opposé à l'esprit bourgeois et formaliste, avec qui elle était en guerre déclarée. Restée Italienne par son imagination, qui était colorée, pittoresque et lumineuse, elle y combinait la rêverie et l'exaltation allemande, qu'elle semblait pousser par moments jusqu'à l'hallucination et l'illuminisme : « Il y a en moi, disait-elle, un démon qui s'oppose à tout ce qui veut faire de la réalité. » La poésie était son monde naturel. Elle sentait l'art et la nature comme on ne les sent qu'en

Italie; mais ce sentiment, commencé à l'italienne, se traduisait, se terminait trop souvent en vapeurs et en brouillards, non sans avoir passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Bref, au milieu de tant de qualités rares qui décoraient la petite Bettina et qui en faisaient une merveille, il ne lui manquait que ce qu'on appellerait tout net *le bon sens français*, lequel n'est peut-être pas compatible avec tous ces autres dons. Il semblait que la famille de Bettina, en venant d'Italie en Allemagne, fût passée, non par la France, mais par le Tyrol, en compagnie de quelque troupe de gais Bohèmes. Au reste, ces défauts que j'indique peuvent se marquer en avançant dans la vie; mais, à dix-neuf ans, ce n'est qu'un piquant de plus et qu'une grâce.

En parlant si librement de Bettina, j'ai presque besoin de m'en excuser, car Bettina Brentano, devenue Mme d'Arnim, veuve aujourd'hui d'Achim d'Arnim, l'un des poètes distingués de l'Allemagne, vit à Berlin, entourée des hommes les plus remarquables, jouissant d'une considération qui n'est pas due seulement aux facultés élevées de l'esprit, mais qui tient aussi aux vertus excellentes de l'âme et du caractère. Cette fée, si longtemps lutine, se trouve être, assure-t-on, l'un des plus dévoués des cœurs de femme. Mais c'est elle-même qui, en 1835, deux ans après la mort de Gœthe, a publié cette Correspondance qui nous la fait connaître tout entière, et qui nous permet, qui nous oblige d'en parler si à notre aise et si hardiment. Ce livre, traduit en français par une femme de mérite qui s'est dérobée sous le pseudonyme de *Sébastien Albin*, est un des plus curieux et des plus propres à nous faire pénétrer dans les différences qui séparent le génie allemand du nôtre. La préface de l'auteur commence par ces mots : « *Ce livre est pour les bons et non pour les méchants.* » C'est comme qui dirait : *Honni soit qui mal y pense !*

Ce fut donc cette jeune fille de dix-neuf ans, Bettina, qui se mit un jour brusquement à aimer le grand poète Gœthe d'un amour idéal, et sans l'avoir encore vu. Un matin qu'assise dans le jardin parfumé et silencieux, elle rêvait à son isolement, l'idée de Gœthe se présenta à son esprit : elle ne le connaissait que par sa renommée, par ses livres, par le mal même qu'elle entendait quelquefois dire autour d'elle de son caractère indifférent et froid. Son imagination se prit à l'instant, et l'objet de son culte fut trouvé.

Gœthe avait alors cinquante-huit ans ; il avait un peu aimé dans sa jeunesse la mère de Bettina. Il vivait depuis longues années à Weimar, à la petite Cour de Charles-Auguste, dans la faveur, ou, pour mieux dire, dans l'amitié et l'intimité du prince, dans une étude calme, variée, universelle, dans une fécondité de production incessante et facile, en tout au comble de la félicité, du génie, et de la gloire. La mère de Gœthe habitait Francfort : Bettina se lia avec elle, et se mit à aimer, à étudier et à deviner le fils dans la personne de cette mère si remarquable, et si digne de celui qu'elle avait mis au monde.

Cette vieille mère de Gœthe, *Mme la Conseillère de Gœthe*, comme on l'appelait, d'un caractère si élevé, si noble, j'allais dire si auguste, toute pleine de grandes paroles et de conversations mémorables, n'aime rien tant que d'entendre parler de son fils ; elle a, quand on lui parle de lui, *de grands yeux d'enfant* qui se fixent sur vous et dans lesquels brille le plus parfait contentement.

Elle a fait de Bettina sa favorite : celle-ci, en entrant, s'assied sur un petit tabouret à ses pieds, entame la conversation à tort et à travers, dérange la gravité des alentours et se permet toute licence, sûre d'être toujours pardonnée. La digne Mme de Gœthe, qui a en elle le sen-

timent du réel et le bon sens, a compris tout d'abord que cet amour de la jeune fille pour son fils ne tirait pas à conséquence, que cette flamme, ce feu de *fusée* ne brûlerait personne. Elle se raille du rêve de la jeune fille, qui le lui rend de reste en lutineries, et, tout en la raillant de ce rêve, elle en profite, car il n'est pas de jour où, dans sa solitude, cette mère heureuse ne pense à son fils, « et ces pensées, dit-elle, sont de l'or pour moi ». Mais à qui en parlerait-elle ? devant qui compterait-elle son or, cet or qui n'est pas fait pour les profanes, sinon devant Bettina ? Aussi, quand cette folâtre est absente, quand elle court les bords du Rhin, comme cela lui arrive souvent, et qu'elle va faire l'école buissonnière à chaque vieille tour et à chaque rocher, elle manque bien à sa chère Mme la Conseillère :

« Dépêche-toi de revenir à la maison, lui écrit celle-ci. Cette année, je ne me sens pas aussi bien que l'année dernière : quelquefois je te désire avec une certaine frayeur, et je reste des heures entières à penser à Wolfgang (prénom de Gœthe), quand il était enfant et qu'il se roulait à mes pieds ; puis, comme il savait si bien jouer avec son frère Jacques, et lui raconter des histoires ! Il me faut absolument quelqu'un à qui je puisse dire tout cela, *et personne ne m'écoute aussi bien que toi*. Je voudrais vraiment que tu fusses là, près de moi. »

Bettina revient donc près de la mère de celui qu'elle vénère et qu'elle adore ; et ce sont des conversations sans fin sur cette enfance de Gœthe, sur ce qu'il annonçait de bonne heure, sur les circonstances de sa naissance, sur le poirier que planta son grand-père pour marquer ce beau jour, et qui prospéra si bien, sur la *chaise verte* où s'asseyait sa mère quand elle lui contait les histoires sans fin qui l'émerveillaient, sur les présages et les premiers indices de son génie en éveil. Jamais enfance d'un dieu n'a été épiée et recueillie dans ses moindres événe-

ments avec plus de curiosité pieuse. Une fois qu'il traversait la rue avec plusieurs autres enfants, sa mère, et une personne qui était avec elle à la fenêtre, remarquèrent qu'il marchait *avec beaucoup de majesté*, et lui dirent que cette manière de se tenir droit le distinguait des autres enfants de son âge. « C'est par là que je veux commencer, répondit-il ; plus tard je me distinguerai par toutes sortes de choses. » — Et cela s'est réalisé, » ajoutait la mère. — Bettina sait toutes ces choses des commencements mieux que Gœthe lui-même ; c'est à elle qu'il aura recours dans la suite, quand il voudra les retrouver pour les enregistrer dans ses Mémoires, et elle aura raison de lui dire : « Quant à moi, qu'est-ce que ma vie, sinon un profond miroir de ta vie ? »

Un jour Gœthe était déjà un beau jeune homme, le plus beau de ceux de son âge ; il aimait fort l'exercice du patin, et il engagea sa mère à venir voir comment il y réussissait. Il faisait un beau soleil d'hiver. La mère de Gœthe, qui aimait la magnificence, mit « une pelisse fourrée de velours cramoisi, qui avait une longue queue et des agrafes d'or, » et elle monta en voiture avec des amis :

« Arrivés au Mein, raconte-t-elle, nous y trouvâmes mon fils qui patinait. Il volait comme une flèche à travers la foule des patineurs ; ses joues étaient rougies par l'air vif, et ses cheveux châtains tout à fait dépoudrés. Dès qu'il aperçut ma pelisse cramoisie, il s'approcha de la voiture et me regarda en souriant très gracieusement : — Eh bien ! que veux-tu ? lui dis-je. — Mère, vous n'avez pas froid dans la voiture, donnez-moi votre manteau de velours. — Mais tu ne veux pas le mettre, au moins ? — Certainement que je veux le mettre. — Allons, me voilà ôtant ma bonne pelisse chaude ; il la met, jette la queue sur son bras, et s'élance sur la glace *comme un fils des dieux*. Ah ! Bettine, si tu l'avais vu ! il n'y a plus rien d'aussi beau ; j'en applaudis de bonheur ! Je le verrai toute ma vie, sortant par une arche du pont et rentrant par l'autre : le vent soule-

vait derrière lui la queue de la pelisse, qu'il avait laissée tomber. »

Et elle ajoute que la mère de Bettina était sur le rivage et que c'était à elle que son fils, ce jour-là, voulait plaire. Mais n'avez-vous pas senti dans ce simple récit de la mère tout l'orgueil de Latone : *C'est un fils des dieux?* Ne croirait-on pas vraiment entendre, non la femme d'un bourgeois de Francfort, mais l'épouse d'un sénateur romain, une impératrice romaine ou Cornélie?

Ce que sentait cette mère alors, toute l'Allemagne depuis l'a senti pour Gœthe : Gœthe, c'est la *patrie allemande*.

En lisant ces Lettres de Bettina, on fait comme elle, on se surprend à étudier Gœthe dans sa mère, et on l'y retrouve plus grand, plus simple du moins et plus naturel, avant l'étiquette, et dans la haute sincérité de sa race, On voudrait qu'il se fût un peu plus ressouvenu dans son génie de ce mot de sa mère : « Il n'y a rien de plus grand que quand l'homme se fait sentir dans l'homme. » — On a dit que Gœthe aimait peu sa mère, qu'il l'aimait froidement, que, pendant de longues années, séparé d'elle seulement par une quarantaine de lieues, il ne la visita point : on l'a taxé à ce sujet d'égoïsme et de sécheresse. Je crois qu'ici on a exagéré. Avant de refuser une qualité à Gœthe, il faut y regarder à deux fois, car le premier aspect chez lui est celui d'une certaine froideur, mais cette froideur recouvre souvent la qualité première subsistante. Une mère ne continue pas d'aimer et de révérer à ce point un fils jusqu'à la dernière heure, quand il a envers elle un tort grave. La mère de Gœthe n'en trouvait aucun à son fils, et il ne nous appartient pas d'être plus sévère qu'elle. Ce fils aimait sa mère à sa manière, à la manière de tous

deux, et, quoique cette façon filiale ne soit pas peut-être de celles qui doivent se proposer en modèle, il n'était point ingrat : « *Tiens chaud de cœur à ma mère*, écrivait-il à Bettina... Je voudrais cordialement être à même de te récompenser de tes soins pour ma mère. Il me venait un *courant d'air* de son côté. Maintenant que je te sais près d'elle, je suis rassuré, j'ai chaud. « Ce *courant d'air* pourtant ne laisse pas de faire sourire ; Fontenelle n'eût pas mieux dit. J'ai pensé quelquefois qu'on pourrait définir Gœthe à notre usage, un *Fontenelle revêtu de poésie*. Au moment où il perdit sa mère, Bettina lui écrivait, en faisant allusion à cette disposition froide et ennemie de la douleur, qu'on lui attribue : « On prétend que tu te détournes de ce qui est triste et irréparable : ne te détourne pas de l'image de ta mère mourante : sache combien elle fut aimante et sage à son dernier moment, et combien *l'élément poétique* prédominait en elle. » Par ce dernier trait, elle montre bien qu'elle sait l'endroit par où il faut le pénétrer. Gœthe lui répond avec des paroles senties de reconnaissance pour tout ce que sa mère lui a dû de soins dans sa vieillesse et de *reverdissement*. Mais, à dater de ce jour, celle qui faisait leur principal lien leur manqua, et la liaison bientôt s'en ressentit.

Cependant j'ai dit que Bettina s'était éprise d'amour pour Gœthe, et on pourrait demander à quels signes cet amour se reconnaissait. Oh! ce n'était point un amour vulgaire ; ce n'était pas même un amour naturel, comme ceux de Didon, ou de Juliette, ou de Virginie, un de ces amours qui brûlent et consument jusqu'à ce qu'il y ait eu satisfaction du désir : c'était un amour idéal, mieux qu'un amour de tête, et pas tout à fait un amour de cœur. Je ne sais trop comment l'expliquer, et Bettina y était bien embarrassée elle-même. Le fait est que, douée d'une vive imagination, d'un sens poétique exquis, d'un

sentiment passionné de la nature, elle personnifiait tous ses goûts et toutes ses inspirations de jeunesse dans la figure de Gœthe, et qu'elle l'aimait avec transport comme le type vivant de tout ce qu'elle rêvait. Aussi cet amour ne faisait nullement son tourment à elle, mais plutôt son bonheur : « Je sais un secret, disait-elle : quand deux êtres sont réunis et que le génie divin est avec eux, c'est là le plus grand bonheur possible. » Et il lui suffisait le plus souvent que cette réunion fût en idée et en esprit. Lui qui connaissait la vie et les sens non moins que l'idéal, il avait tout d'abord classé cet amour, et il ne s'en défiait pas, à condition de ne pas trop le laisser approcher de lui. Le privilège des dieux est, comme on sait, une éternelle jeunesse : même à cinquante-huit ans, Gœthe n'eût pas sans doute été un vieillard assez aguerri pour supporter tous les jours, sans danger, le voisinage et les familiarités, les agaceries innocentes de Bettina. Mais Bettina vivait loin de lui ; elle lui écrivait des lettres pleines de vie, brillantes de sensations, de couleurs, de sons et d'arabesques de tout genre, qui l'intéressaient et le rajeunissaient agréablement. C'était un être nouveau et plein de grâce, qui venait s'offrir à son observation de poète et de naturaliste, elle lui rouvrait tout *un livre* imprévu *d'admirables images et de charmantes représentations*. Pour lui, il valait autant lire ce livre-là qu'un autre, d'autant plus que son nom s'y trouvait encadré dans l'auréole à chaque page. Il appelait ces pages de Bettina *les Évangiles de la nature :* « Continue de prêcher, lui disait-il, les Évangiles de la nature ». Il se sentait le dieu *fait homme* de cet Évangile-là. Elle lui rendait surtout, et *utilement* pour son talent d'artiste, les impressions et la fraîcheur du passé qu'il avait perdues dans sa vie un peu factice : « Mes souvenirs de jeunesse connaissent tout ce que tu me dis, lui écrivait-il ; cela me fait l'effet

du lointain qu'on se rappelle tout à coup distinctement, quoiqu'on l'ait pendant longtemps oublié. » Il ne se prodigue pas pour elle, mais jamais il ne la rebute : il lui donne la réplique tout juste assez pour qu'elle ne se décourage pas et qu'elle continue.

La première fois qu'elle le vit, ce fut une singulière scène, et, à la manière dont elle la raconte, on voit bien qu'elle n'est pas en France et qu'elle n'a pas affaire à des rieurs malins. C'était à la fin d'avril 1807 ; elle accompagnait sa sœur et son beau-frère qui avaient à aller à Berlin, et qui lui avaient promis de revenir par Weimar. Il fallait traverser les armées qui occupaient le pays. Elle fit le voyage en habit d'homme, montée sur le siège de la voiture pour voir de plus loin, aidant à chaque poste à dételer et à atteler les chevaux, tirant le pistolet au matin dans les forêts, grimpant aux arbres comme un écureuil. Car, disons-le en passant, c'est une des qualités de Bettina d'être agile comme un écureuil, comme un lézard (Gœthe l'appellait *petite souris*). Partout où elle peut grimper, aux arbres, aux rochers, aux arcades des églises gothiques, elle y grimpe et s'y pose en se jouant. Un jour que, dans une de ses lutineries, elle était montée, au couchant du soleil, jusque dans les sculptures gothiques de la cathédrale de Cologne, elle se donnait le plaisir d'écrire à la mère de Gœthe : « Madame la Conseillère, que cela vous eût fait peur de me voir, du milieu du Rhin, *assise dans une rose gothique!* » — « J'aime mieux danser que marcher, dit-elle encore quelque part, et j'aime mieux voler que danser. »

Bettina, courant, jouant, s'ébattant, est donc en route cette fois pour Weimar. Elle n'y arrive qu'après avoir passé plusieurs nuits sans dormir sur le siège de la voiture. Elle court, en arrivant chez Wieland qui connaissait sa famille, et se munit d'un billet de lui pour Gœthe.

Elle entre, on l'introduit. Après quelques instants d'attente, la porte s'ouvre et Gœthe paraît :

« Il était là, sérieux, solennel, et il me regardait fixement. Je crois que j'étendis les mains vers lui ; je me sentais défaillir. Gœthe me reçut sur son cœur : *Pauvre enfant! vous ai-je fait peur?* Ce furent les premières paroles qu'il prononça et qui pénétrèrent dans mon âme. Il me conduisit dans sa chambre et me fit asseoir sur le canapé en face de lui. Nous nous taisions tous deux. Il rompit enfin le silence : « Vous aurez lu dans le journal, dit-il, que nous avons fait, il y a quelques jours, une grande perte en la personne de la duchesse Amélie (la duchesse douairière de Saxe-Weimar). — Ah! lui répondis-je, je ne lis pas le journal. — Vraiment! je croyais que tout ce qui arrivait à Weimar vous intéressait? — Non, rien ne m'intéresse que vous, et je suis beaucoup trop impatiente pour feuilleter un journal. — Vous êtes une aimable enfant. » Longue pause. J'étais toujours exilée sur ce fatal canapé, tremblante et craintive. Vous savez qu'il m'est impossible de rester assise en personne bien élevée. Hélas! mère (c'est à la mère de Gœthe qu'elle adresse ce récit), peut-on se conduire comme je l'ai fait! Je m'écriai : « Je ne puis rester sur ce canapé! » Et je me levai précipitamment. « Eh bien! faites ce qu'il vous plaira, » me dit-il. Je me jetai à son cou, et lui m'attira sur ses genoux et me serra contre son cœur. »

Nous avons besoin de nous rappeler que nous sommes en Allemagne pour nous rassurer. La voilà donc sur son cœur, c'est bon pour un instant ; mais le singulier, c'est qu'elle y resta assez de temps pour s'y endormir, car elle venait de passer plusieurs nuits en voyage, et elle mourait de fatigue. Ce n'est qu'au réveil qu'elle commença un peu à causer. Gœthe cueillit une feuille de la vigne qui grimpait à sa fenêtre, et lui dit : « Cette feuille et ta joue ont la même fraîcheur, le même duvet. » Vous croyez peut-être que cette scène est tout enfantine et puérile, mais peu après Gœthe lui parle des choses les plus sérieuses et du profond de son âme ; il lui parle de Schiller, mort depuis deux printemps ; et, comme Bettina

l'interrompait pour lui dire qu'elle aimait peu Schiller, il se mit à lui expliquer cette nature de poète si différente de la sienne, et pourtant si grande, si généreuse, et qu'il avait eu, lui aussi, la générosité d'embrasser si pleinement et de comprendre. Ces paroles de Gœthe sur Schiller allèrent jusqu'à l'attendrissement. Le soir de ce jour-là ou le lendemain, Bettina revit Gœthe chez Wieland, et, comme elle faisait la jalouse d'un bouquet de violettes qu'il tenait à la main et qu'elle supposait qu'une femme lui avait donné, il le lui jeta en disant : « Ne peux-tu te contenter que je te les donne ? » C'est un mélange singulier que ces premières scènes de Weimar, à demi enfantines, à demi mystiques, et dès l'abord si vives ; il n'aurait pas fallu pourtant les recommencer tous les jours. A la seule rencontre qui eut lieu à Wartbourg, à quelques mois d'intervalle, comme la voix manquait à Bettina pour s'exprimer, Gœthe lui posa la main sur la bouche et lui dit : « Parle des yeux, je comprends tout. » Et quand il s'aperçut que les yeux de la charmante enfant, de *l'enfant brune et téméraire*, étaient remplis de larmes, il les lui ferma, en ajoutant avec grande raison : « Du calme ! du calme ! c'est ce qui nous convient à tous deux. » Mais n'êtes-vous pas tenté de vous demander en lisant ces scènes : *Qu'en dirait Voltaire ?*

Sortons un peu des habitudes françaises pour nous faire une idée juste de Gœthe. Personne n'a mieux parlé que lui de Voltaire même, ne l'a mieux défini et compris comme le type excellent et complet du génie français ; tâchons à notre tour de lui rendre la pareille en le comprenant, lui le type accompli du génie allemand. Gœthe est, avec Cuvier, le dernier grand homme qu'ait vu mourir le siècle. Le propre de Gœthe était l'étendue, l'universalité même. Grand naturaliste et poète, il étudie chaque objet et le voit à la fois dans la réalité et dans l'idéal ;

il l'étudie en tant qu'individu, et il l'élève, il le place à son rang dans l'ordre général de la nature ; et cependant il en respire le parfum de poésie que toute chose recèle en soi. Gœthe tirait de la poésie de tout ; il était curieux de tout. Il n'était pas un homme, pas une branche d'étude dont il ne s'enquît avec une curiosité, une précision qui voulait tout en savoir, tout en saisir, jusqu'au moindre repli. On aurait dit d'une passion exclusive ; puis, quand c'était fini et connu, il tournait la tête et passait à un autre objet. Dans sa noble maison, qui avait au frontispice ce mot : *Salve*, il exerçait l'hospitalité envers les étrangers, les recevant indistinctement, causant avec eux dans leur langue, faisant servir chacun de sujet à son étude, à sa connaissance, n'ayant d'autre but en toute chose que *l'agrandissement de son goût* : serein, calme ; sans fiel, sans envie. Quand une chose ou un homme lui déplaisait, ou ne valait pas la peine qu'il s'y arrêtât plus longtemps, il se détournait et portait son regard ailleurs dans ce vaste univers où il n'avait qu'à choisir, non pas indifférent, mais non pas attaché ; curieux avec insistance, avec sollicitude, mais sans se prendre au fond ; bienveillant comme on se figure que le serait un dieu ; véritablement *olympien* : ce mot-là de l'autre côté du Rhin, ne fait pas sourire. Paraissait-il un poète nouveau, un talent marqué d'originalité, un Byron, un Manzoni, Gœthe l'étudiait aussitôt avec un intérêt extrême et sans y apporter aucun sentiment personnel étranger ; il avait *l'amour du génie*. Pour Manzoni, par exemple, qu'il ne connaissait nullement, quand *le Comte de Carmagnola* lui tomba entre les mains, le voilà qui s'éprend, qui s'enfonce dans l'étude de cette pièce, y découvrant mille intentions, mille beautés, et un jour, dans son recueil périodique (*Sur l'Art et l'Antiquité*), où il déversait le trop-plein de ses pensées, il annonce Manzoni à l'Europe. Quand une revue anglaise l'atta-

qua, il le défendit et par toutes sortes de raisons auxquelles Manzoni n'avait certes pas songé. Puis, quand il vit M. Cousin et qu'il sut que c'était un ami de Manzoni, il se mit à l'interroger avec détail, avec une insatiable curiosité, sur les moindres particularités physiques et morales du personnage, jusqu'à ce qu'il se fût bien représenté cet objet, cet *être*, cette production nouvelle de la nature qui avait nom *Manzoni*, absolument comme lui botaniste, il aurait fait d'une plante. Ainsi de tout. Pour Schiller il fut admirable de sollicitude, de conseil. Il vit ce jeune homme ardent, enthousiaste, qui était emporté par son génie sans savoir le conduire. Mille différences, qui semblaient des antipathies, les séparaient. Gœthe n'usa pas moins de son crédit pour faire nommer Schiller professeur d'histoire à Iéna. Puis, un incident heureux les ayant rapprochés, la fusion se fit, il prit insensiblement en main ce génie qui cherchait encore sa vraie voie. La Correspondance, publiée depuis, a montré Gœthe le conseillant, influant salutairement sur lui sans se faire valoir, le menant à bien comme eût fait un père ou un frère. Il appelait Schiller *un Être magnifique*. Gœthe comprenait tout dans l'univers, — tout, excepté deux choses peut-être, le *chrétien* et le *héros*. Il y eut là chez lui un faible qui tenait un peu au cœur. Léonidas et Pascal, surtout le dernier, il n'est pas bien sûr qu'il ne les ait pas considérés comme deux énormités et deux *monstruosités* dans l'ordre de la nature.

Goethe n'aimait ni le sacrifice ni le tourment. Quand il voyait quelqu'un malade, triste et préoccupé, il rappelait de quelle manière il avait écrit *Werther* pour se défaire d'un opportune idée de suicide : « Faites comme moi, ajoutait-il, mettez au monde cet enfant qui vous tourmente, et il ne vous fera plus mal aux entrailles. » Sa mère savait également la recette : elle écrivait un jour à Bettina, qui avait perdu par un suicide une jeune amie,

la chanoinesse Gunderode, et qui en était devenue toute mélancolique : « Mon fils a dit : *Il faut user par le travail ce qui nous oppresse.* Et quand il avait un chagrin, il en faisait un poème. Je te l'ai répété mainte fois, écris l'histoire de Gunderode, et envoie-la à Weimar ; mon fils la désire ; il la conservera, et au moins elle ne te pèsera plus sur le cœur. »

Tel était, autant qu'un rapide aperçu peut l'embrasser, l'homme que Bettina s'était mise à aimer, mais qu'elle aimait comme il leur seyait à tous deux, c'est-à-dire d'une flamme qui caresse et qui ne brûle pas.

A partir de ce jour de l'entrevue, et après être retournée à Francfort, elle lui écrivit sur toutes choses, lui envoya toutes ses pensées, tantôt sur le ton de l'hymne et de l'adoration, tantôt sur celui de la gaieté et du badinage. Quelquefois cette effusion à laquelle elle se livre est bien étrange et touche de près au ridicule : « Quand je suis au milieu de la nature, dont votre esprit, lui écrit-elle, m'a fait comprendre la vie intime, souvent je confonds et votre esprit et cette vie. Je me couche sur le gazon vert en l'embrassant... » Elle lui répète trop souvent : « Tu es beau, tu es grand et admirable, et meilleur que tout ce que j'ai connu... Comme le soleil, tu traverses la nuit... » Elle lui parle dans ces moments comme on parlerait à Jéhovah. Mais, à côté, il y a des légèretés et des fraîcheurs de pensée et d'expression ravissantes. La lettre qu'on peut appeler *Sous le tilleul*, à cause d'un tilleul creux qui y est décrit, est toute pleine de vie, de gazouillements d'oiseaux, de bourdonnements, d'abeilles dans le rayon. Elle-même, en ces moments, s'adressant au poète et se plaignant de n'être pas aimée comme elle aime, a raison de s'écrier : « Ne suis-je pas l'abeille qui s'en va volant et qui te rapporte le nectar de chaque fleur ? » Mais Gœthe est comme Jean-Jacques, comme tout poète : il est amoureux, mais *amoureux de*

l'héroïne de son roman et de son rêve. Rousseau n'aurait pas donné la Julie de sa création pour Mme d'Houdetot elle-même. Bettina a des moments de bon sens et des éclairs de passion vraie où elle s'aperçoit et se plaint de cette inégalité d'échange : « Oh ! ne pèche pas contre moi, dit-elle à Gœthe, ne te fais pas d'*idole sculptée* pour ensuite l'adorer, tandis que tu as la possibilité de créer entre nous un lien merveilleux et spirituel. » Mais ce lien tout spirituel et métaphysique qu'elle rêve, cet amour *en l'air*, pourrait-on lui dire, est-ce là le vrai lien ?

Gœthe, à la différence de Rousseau, est charmant pour celle même qu'il tient à distance ; il répare à l'instant, par un mot gracieux et poétique, ses froideurs apparentes ou réelles, il les recouvre d'un sourire. Cette aimable et joueuse enfant lui remet en pensée le temps où il était meilleur, plus vraiment heureux, où il n'avait pas encore détourné et en partie sacrifié à la contemplation et à la réflexion du dehors son âme primitive, intérieure et plus délicate. Il reconnait qu'il lui doit un rajeunissement d'esprit et un retour à la vie spirituelle. Il lui renvoie souvent ses propres pensées à elle, revêtues du rhythme ; il les fixe en sonnet : « Adieu, ma charmante enfant, lui dit-il ; écris-moi bientôt, afin que j'aie bientôt quelque chose à *traduire.* » Elle lui fournit des *thèmes* de poésie : il les brode, il les exécute. Oserons-nous dire qu'il nous semble souvent que la fleur naturelle est devenue par là une fleur artificielle plus brillante, plus polie, mais aussi plus glacée, et qu'elle a perdu de son parfum ? Il paraît, au reste, reconnaître lui-même cette supériorité d'une nature riche et capricieuse, qui se produit chaque fois sous une forme toujours surprenante, toujours nouvelle : « Tu es ravissante, ma jeune danseuse, lui dit-il ; à chaque mouvement, tu nous jettes à l'improviste une couronne. »

C'est qu'aussi elle le comprend si bien, elle sait si bien l'admirer! On extrairait de ces Lettres de Bettina non seulement un Gœthe idéal, mais un Gœthe réel, vivant, beau encore et superbe sous les traits de la première vieillesse, souriant sous son front paisible, « avec ses grands yeux noirs un peu ouverts, et tout remplis d'amabilité quand ils la regardent. » Elle sent si bien en lui *la dignité qui vient de la grandeur de l'esprit :* « Quand je te vis pour la première fois, ce qui me parut remarquable en toi et m'inspira tout à la fois une vénération profonde et un amour décidé, c'est que toute ta personne exprime ce que le roi David dit de l'homme : *Chacun doit être le roi de soi-même.* » Et cette dignité chez Gœthe, dans le talent comme dans la personne, se marie très bien avec les grâces, non pas avec les grâces tendres ou naïves, mais avec les grâces sévères et un peu réfléchies : « Ami, lui dit-elle encore avec passion, je pourrais être jalouse des Grâces; elles sont femmes, et elles te précèdent sans cesse; où tu parais, paraît avec toi la sainte Harmonie. » Elle le comprend sous les différentes formes qu'a revêtues son talent, sous la forme passagère et orageuse de Werther, comme sous la figure plus calme et supérieure qui a triomphé : « Torrent superbe, oh! comme alors tu traversais bruyamment les régions de la jeunesse, et comme tu coules maintenant, fleuve tranquille, à travers les prairies! » Avec quel dédain un peu jaloux elle s'en prend à Mme de Staël, qui s'attendait d'abord à trouver dans Gœthe un second Werther, et qui était toute désappointée et au regret de l'avoir trouvé si différent, comme si elle l'en avait jugé moindre! « Mme de Staël s'est trompée deux fois, disait Bettina, la première dans son attente, la seconde dans son jugement. »

Cependant cette jeune fille si vive, ce lutin mobile qui a en lui je ne sais quoi de l'esprit éthéré de Mab ou de

Titania, a aussi, comme *Mignon* de *Wilhelm Meister*, du sang italien dans les veines. Bettina a beau se faire Allemande autant que possible, elle ne peut se contenter tout à fait de cette vénération *esthétique* et idéale qui ne suffit pas à la nature. Il y a des moments où, sans bien s'en rendre compte, elle désire plus ; elle voudrait passer tout un printemps avec son auguste ami. Elle voudrait se donner tout entière en esprit, mais qu'on se donnât aussi en retour : « Peut-on recevoir un présent sans se donner, soi aussi, en présent? remarque-t-elle très bien. Ce qui ne se donne pas tout entier et pour toujours, peut-on l'appeler un don? » Or Gœthe se montre, mais il ne se donne pas. Il lui écrit des lettres courtes, et quelquefois par un secrétaire ; elle s'irrite alors, elle boude. Elle demande peu, mais que ce peu soit au moins tout entier de lui : « Tu m'as dans mes lettres, dit-elle ; mais moi, t'ai-je dans les tiennes? » Depuis la mort de la mère de Gœthe, Bettina a plus de sujet de se plaindre ; car cette bonne mère connaissait son fils et expliquait à la jeune fille comme quoi l'émotion du poète se retrouvait dans ces quelques lignes légèrement tracées, et qui eussent paru peu de chose venant d'un autre : « Moi, je connais bien Wolfgang (Gœthe), disait-elle ; il a écrit ceci le cœur plein d'émotion. » Mais, depuis que Bettina n'a plus cette clairvoyante interprète pour la rassurer, il lui arrive de douter quelquefois. Au reste, la douleur n'a pas le temps de se glisser à travers toutes ces explosions de fantaisie et ces fusées brillantes, et l'on se prend, en la lisant, à répéter avec Gœthe lui-même que ce sont là d'aimables illusions : « Car qui pourrait raisonnablement croire à tant d'amour? Il vaut mieux accepter tout cela comme un *rêve* »...

DIDEROT

Lundi 20 janvier 1851.

(*Etude sur Diderot*, par M. Bersot, 1851
— *Œuvres choisies de Diderot*, avec Notice, par M. Génin, 1847.)

Diderot, né à Langres en 1713, fils d'un père coutelier (comme l'était le père de Rollin), eut dès l'enfance le sentiment de famille à un haut degré, et il le tenait des siens : c'était une race d'honnêtes gens. Il était l'aîné ; il avait une sœur d'un caractère original, d'un cœur excellent, brave fille qui ne se maria point pour mieux servir son père, « vive, agissante, gaie, décidée, prompte à s'offenser, lente à revenir, sans souci ni sur le présent ni sur l'avenir, ne s'en laissant imposer ni par les choses ni par les personnes : libre dans ses actions, plus libre encore dans ses propos : une espèce de *Diogène femelle.* » On entrevoit en quoi Diderot tenait d'elle, et en quoi il en différait : elle était la branche restée rude et sauvageonne, lui le rameau greffé, cultivé, adouci, épanoui. Il avait de plus un frère avec qui on lui trouverait moins de ressemblance, singulier d'humeur, d'une sensibilité rentrée et contrainte, un peu bizarre d'esprit comme de caractère, de son état chanoine de la cathédrale de Langres, très dévot et l'un des grands saints du diocèse. Sorti de cette forte souche bourgeoise, mais

ayant reçu en propre de la nature une inclination des plus expansives, Diderot fut le mauvais sujet de la famille, et il en devint la gloire. Il étudia d'abord chez les Jésuites de sa ville natale, lesquels l'auraient bien voulu retenir; puis son père le mit à Paris au Collège d'Harcourt. Au sortir de là, il vécut dans ce Paris d'alors (1733-1743) de la vie de jeune homme, aux expédients, essayant de maint état sans se décider pour aucun, prenant de la besogne de toute main, lisant, étudiant, dévorant avec avidité toute chose, donnant des leçons de mathématiques qu'il apprenait chemin faisant; se promenant au Luxembourg en été, « en redingote de pluche grise, avec la manchette déchirée et les bas de laine noire recousus par derrière avec du fil blanc; « entrant chez Mlle Babuti, la jolie libraire du quai des Augustins (qui devint plus tard Mme Greuze), avec *cet air vif, ardent et fou* qu'il avait alors, et lui disant : « Mademoiselle, les *Contes* de La Fontaine, s'il vous plaît, un Pétrone..., » et le reste. Voilà un vilain côté et sur lequel nous aurons trop de sujet de revenir. En un mot, et avant son mariage (un mariage d'amour qu'il fit à trente ans), et encore après, Diderot continua trop de mener cette vie de hasard, d'occasion, d'expédients, de labeur et d'improvisation continuelle. Son génie, car il en avait, et on ne saurait donner un autre nom à une telle largeur et à une telle puissance de facultés diverses, s'y plia si bien, qu'on ne sait aujourd'hui s'il eût été propre à un autre régime, et qu'on est tenté de croire qu'en se dispersant ainsi et en se versant de toutes parts et à tous venants, il a le mieux rempli sa destinée.

Sa grande œuvre, son œuvre pour ainsi dire individuelle, fut l'*Encyclopédie*. Dès que les libraires qui en avaient conçu la première idée eurent mis la main sur lui, ils sentirent bien qu'ils avaient leur homme; cette idée à l'instant s'étendit, prit corps et s'anima. Diderot

s'en empara si vivement et la présenta dans un si beau jour, qu'il sut la faire agréer du pieux Chancelier Daguesseau, et le décider à donner son assentiment, sa protection à l'entreprise : Daguesseau en fut le premier patron. Durant près de vingt-cinq ans (1748-1772), Diderot fut, d'abord avec d'Alembert, et ensuite seul, le soutien, la colonne et comme l'Atlas de cette énorme entreprise, sous laquelle on le voit un peu courbé et voûté, mais toujours serein et souriant. L'Histoire de la Philosophie, qu'il y traite de seconde main, il est vrai, la Description des Arts mécaniques, dans laquelle il se montre peut-être plus original ; trois à quatre mille planches qu'il fit dessiner sous ses yeux, la charge et la direction du tout enfin, ne purent jamais l'absorber ni émousser sa vivacité de verve. Jetant les regards en arrière, il poussait vers la fin de sa vie un soupir de regret et il disait : « Je sais, à la vérité, un assez grand nombre de choses, mais il n'y a presque pas un homme qui ne sache sa chose beaucoup mieux que moi. Cette médiocrité dans tous les genres est la suite d'une curiosité effrénée et d'une fortune si modique, qu'il ne m'a jamais été permis de me livrer tout entier à une seule branche de la connaissance humaine. J'ai été forcé toute ma vie de suivre des occupations auxquelles je n'étais pas propre, et de laisser de côté celles où j'étais appelé par mon goût... » Je ne sais s'il ne s'abusait point en parlant ainsi, et si cette diversité d'objets sans cesse renaissants n'était point selon ses goûts mêmes. Il a remarqué que, dans son pays de Langres, les vicissitudes de l'atmosphère sont telles, qu'on passe en vingt-quatre heures du froid au chaud, du calme à l'orage, du serein au pluvieux, et qu'il est difficile que cette mobilité du climat n'aille pas jusqu'aux âmes : « Elles s'accoutument ainsi, dès la plus tendre enfance, dit-il, à tourner à tout vent. La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église

au haut d'un clocher; elle n'est jamais fixe dans un point: et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour s'y arrêter. Avec une rapidité surprenante dans les mouvements, dans les désirs, dans les projets, dans les fantaisies, dans les idées, ils ont le parler lent. Pour moi, *je suis de mon pays;* seulement le séjour de la capitale et l'application assidue m'ont un peu corrigé. Je suis constant dans mes goûts... » Constant dans ses goûts, je le veux bien ; mais, certes, extrêmement mobile dans ses expressions, et il le dit lui-même en face de son portrait par Michel Vanloo, portrait dans lequel il avait peine à se reconnaître: « Mes enfants, je vous préviens que ce n'est pas moi. J'avais en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté: j'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste ; mais je ne fus jamais tel que vous me voyez là... » Et il ajoute, car il nous importe dès l'abord de le bien voir: « J'avais un grand front, des yeux très vifs, d'assez grands traits, la tête tout à fait d'un ancien orateur, une bonhomie qui touchait de bien près à la bêtise, à la rusticité des anciens temps. »

Représentons-nous donc Diderot tel qu'il était en effet, selon le témoignage unanime de tous ses contemporains, et non tel que l'ont fait les artistes, ses amis, Michel Vanloo et Greuze, qui l'ont plus ou moins manqué, à ce point que la gravure d'après ce dernier le faisait ressembler à Marmontel: « Son front large, découvert et mollement arrondi, portait, nous dit Meister, l'empreinte imposante d'un esprit vaste, lumineux et fécond. » On ajoute que Lavater crut y reconnaître des traces d'un caractère timide, peu entreprenant; et il y a lieu de remarquer en effet qu'avec l'esprit hardi, Diderot avait le ressort de conduite et d'action un peu faible. Moyennant quelque adresse, on faisait de lui ce qu'on voulait; et, avec toute sa chaleur soudaine et rapide, il manquait

de foi en lui-même. « L'ensemble du profil, ajoute le même Meister, se distinguait par un caractère de beauté mâle et sublime ; le contour de la paupière supérieure était plein de délicatesse ; l'expression habituelle de ses yeux, sensible et douce ; mais, lorsque sa tête commençait à s'échauffer, on les trouvait étincelants de feu. Sa bouche respirait un mélange intéressant de finesse, de grâce et de bonhomie. » Voilà l'homme qui n'était tout entier lui-même que lorsqu'il s'animait et s'échauffait, ce qui lui arrivait si aisément. Le port de sa tête alors prenait « beaucoup de noblesse, d'énergie et de dignité. » Celui qui n'a connu Diderot que par ses écrits, affirment tous ses contemporains, ne l'a point connu (1). Lui si affable et si ouvert à tous, il craignait le monde, le beau monde ; il ne put jamais s'acclimater aux salons de Mme Geoffrin, de Mme Du Deffand, de Mme Necker et autres belles dames. Il y apparaissait quelquefois, mais il en sortait dès qu'il le pouvait. Mme d'Épinay, aidée de Grimm, eut bien de la peine à l'apprivoiser chez elle : elle méritait d'y réussir par la manière vive dont elle le goûtait : « Quatre lignes de cet homme me font plus rêver, disait-elle, et m'occupent plus qu'un ouvrage complet de nos prétendus beaux esprits. » L'impératrice de Russie, la grande Catherine, apprivoisa également le philosophe à force de supériorité et de bonne grâce ; il alla la voir, comme on sait, à Saint-Pétersbourg, et il n'est pas bien sûr qu'il ne l'ait pas traitée quelquefois,

(1) Le Président de Brosses, dans des lettres écrites de Paris (1754) raconte comment il fit la connaissance de Diderot par l'entremise de Buffon : « Je veux connaître, lui disait-il, cette furieuse tête métaphysique ; » et quand il l'a vu, il ajoute : « C'est un gentil garçon, bien doux, bien aimable, grand philosophe, fort raisonneur, mais faiseur de digressions perpétuelles. Il m'en fit bien vingt-cinq hier, depuis neuf heures qu'il resta dans ma chambre jusqu'à une heure. Oh ! que Buffon est bien plus net que tous ces gens-là ! »

en causant comme un camarade. « Allez toujours, lui disait-elle, quand elle le voyait hésiter par hasard dans quelque liberté de propos, *entre hommes* tout est permis. » Dans la soirée d'adieux qu'il passa avec elle, il y eut un moment où, sur une parole de bonté et d'amitié qu'elle lui adressa, il se mit à *pleurer à chaudes larmes*, « et elle presque aussi, » assure-t-il. Il fallait se faire avec lui à ces éclats de nature, et s'il se les était interdits, il eût paru un peu affecté. Il n'était tout à fait à son aise que dans une société familière et intime, et alors il se déployait en plein abandon, avec des facultés riches, puissantes, colorées et affectueuses, qui enchaînaient à lui tous ceux qui l'écoutaient : il était impossible de le connaître et de le haïr.

On a dit de l'abbé Morellet, strict observateur de la méthode et de l'exactitude, que, même quand il marchait, « il allait toujours les épaules serrées en devant pour être plus près de lui-même. » Cette attitude était tout le contraire de celle de Diderot, qu'on se représente la tête en avant, les bras tendus, la poitrine ouverte, toujours prêt à être hors de lui et à vous embrasser, pour peu que vous lui plaisiez, à la première rencontre. L'attitude de l'homme était ici l'image même de son esprit.

Si l'*Encyclopédie* fut l'œuvre sociale et principale de Diderot en son temps et à son heure, sa principale gloire à nos yeux aujourd'hui est d'avoir été le créateur de la critique émue, empressée et éloquente : c'est par ce côté qu'il survit et qu'il nous doit être à jamais cher à nous tous, journalistes et improvisateurs sur tous sujets. Saluons en lui notre père et le premier modèle du genre.

Avant Diderot, la critique en France avait été exacte, curieuse et fine avec Bayle, élégante et exquise avec Fénelon, honnête et utile avec Rollin ; j'omets par pudeur les Fréron et les Des Fontaines. Mais nulle part elle

n'avait été vive, féconde, pénétrante, et, si je puis dire, elle n'avait pas trouvé son âme. Ce fut Diderot qui, le premier, la lui donna. Naturellement porté à négliger les défauts et à prendre feu pour les qualités, « je suis plus affecté, disait-il, des charmes de la vertu que de la difformité du vice : je me détourne doucement des méchants, et *je vole au devant des bons.* S'il y a dans un ouvrage, dans un caractère, dans un tableau, dans une statue, un bel endroit, c'est là que mes yeux s'arrêtent ; je ne vois que cela, je ne me souviens que de cela, le reste est presque oublié. Que deviens-je lorsque tout est beau !... » Cette disposition de bon accueil, de facilité universelle et d'enthousiasme, avait son péril sans doute. On a dit de lui qu'il était singulièrement heureux en deux points, « en ce qu'il n'avait jamais rencontré ni un méchant homme, ni un mauvais livre. » Car si le livre était mauvais, il le refaisait, et il imputait, sans y songer, à l'auteur quelques-unes de ses propres inventions à lui-même. Il trouvait de l'or dans le creuset, comme l'alchimiste, parce qu'il l'y avait mis. J'indique l'inconvénient et l'abus. Pourtant c'est bien à lui que revient l'honneur d'avoir introduit le premier chez nous la critique féconde des *beautés*, qu'il substitua à celle des *défauts;* et, en ce sens, Chateaubriand lui-même, dans cette partie du *Génie du Christianisme* qui traite éloquemment de la critique littéraire, ne fait que suivre la voie ouverte par Diderot.

L'abbé Arnaud disait à Diderot : « Vous avez l'inverse du talent dramatique : il doit se transformer dans tous les personnages, et vous les transformez tous en vous. » Mais si Diderot n'était rien moins qu'un poète dramatique, s'il n'était nullement suffisant à ce genre de création souveraine et de transformation tout à fait impersonnelle, il avait en revanche au plus haut degré cette faculté de *demi*-métamorphose, qui est le jeu et le

triomphe de la critique, et qui consiste à se mettre à la place de l'auteur et au point de vue du sujet qu'on examine, à lire tout écrit *selon l'esprit qui l'a dicté*. Il excellait à prendre pour un temps et à volonté cet esprit d'autrui, à s'en inspirer et souvent mieux que cet autre n'avait fait lui-même, à s'en échauffer non seulement de tête, mais de cœur; et alors il était le grand journaliste moderne, l'Homère du genre, intelligent, chaleureux, expansif, éloquent, jamais chez lui, toujours chez les autres, ou, si c'était chez lui et au sein de sa propre idée qu'il les recevait, le plus ouvert alors, le plus hospitalier des esprits, le plus ami de tous et de toute chose, et donnant à tout son monde, tant lecteurs qu'auteurs ou artistes, non pas une leçon, mais une fête.

MALLET DU PAN

Lundi 1er septembre 1851.

Il n'est pas de pages plus vives et plus fortes que celles dans lesquelles Mallet étalait le bilan de l'Assemblée constituante, et l'état *désemparé* où elle laissait la France; il n'en est pas de plus mémorables que le tableau qu'il traçait des torts et des fautes des partis en avril 1792, au moment où lui-même quittait le jeu qui n'était plus tenable, abandonnait la rédaction du *Mercure* après huit ans de travaux assidus, dont trois de combats acharnés, et se préparait à sortir de France.

On retrouve quelques-unes de ces pensées et de ces expressions tout à fait poignantes dans la brochure qu'il publia à Bruxelles en mars 1793 (CONSIDÉRATIONS SUR LA NATURE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE, *et sur les Causes qui en prolongent la durée*), et dans laquelle il dit à tous de grandes vérités.

Mallet du Pan, arrivant de France avec une mission secrète de Louis XVI, très désigné d'ailleurs à l'attention des souverains et des Cabinets comme à celle des Princes émigrés par sa rédaction politique du *Mercure*, se trouvait consulté, et sollicité de parler de divers côtés à la fois. Le maréchal de Castries, du côté des Princes, frères du roi, lui écrivait : « J'ai vu l'impression que vos écrits

faisaient sur tous les bons esprits... Il est temps de parler à la nation et de l'éclairer. » Mallet reprit la plume pour parler non à la nation, qui, à cette date, avait peu de liberté d'oreille et d'entendement, mais aux chefs des Cabinets et à ceux de l'Émigration, pour les éclairer, s'il se pouvait, sur ce qui, selon lui, était raisonnable et nécessaire ; car il ne voyait plus qu'un moyen de mener à bien cette grande *guerre sociale*, comme il l'appelait : c'était d'en faire une guerre à la Révolution seule, à la Convention qui résumait en elle l'esprit vital de la Révolution, non à la France.

Dès le début, on sent l'homme désabusé qu'un devoir ramène sur la scène bien plus que l'illusion ou l'espérance :

« Lorsqu'on a atteint quarante ans, et qu'on n'est pas absolument dépourvu de jugement, on ne croit pas plus à l'empire de l'expérience qu'à celui de la raison : leurs instructions sont perdues pour les Gouvernements comme pour les peuples ; et l'on est heureux de compter cent hommes sur une génération à qui les vicissitudes humaines apprennent quelque chose.

« De loin en loin il s'élève quelques hommes d'État supérieurs aux événements qu'ils savent prévoir, préparer et conduire (*Frédéric le Grand*, *Franklin*, par exemple) ; mais la routine ou la nécessité gouvernent ordinairement le monde, et la vieille Europe renferme malheureusement plus d'ouvriers que d'architectes. »

Pourtant, la Révolution n'étant plus française exclusivement, mais cosmopolite, « tout homme, remarque l'auteur, a droit de montrer ses inquiétudes... Chaque Européen est aujourd'hui partie dans ce dernier combat de la Civilisation : nous avons corps et biens sur le vaisseau entr'ouvert. » Cela dit, Mallet entre en matière résolument, et procède à l'inspection du mal et à la recherche de ce qu'il croit le remède.

Dès l'abord, on voit que si Mallet est partisan des gou-

vernements mixtes et des monarchies tempérées ; que si, élevé et nourri dans sa petite république au sein des troubles populaires, il en a conclu que les gouvernements mixtes sont « les seuls compatibles avec la nature humaine, les seuls qui permettent la rectitude et la stabilité des lois, les seuls en particulier qui puissent s'allier avec la dégénération morale où les peuples modernes sont arrivés, » on voit, dis-je, que si sa profession de foi est telle, ce n'est pas qu'il méconnaisse le principe puissant et la force transportante de la démocratie : bien au contraire, et c'est pour cela qu'il la redoute : il ne faut pas s'y méprendre, écrit-il, « de toutes les formes de gouvernement, la démocratie, chez un grand peuple, est celle qui électrise le plus fortement et généralise le plus vite les passions. Elle développe cet amour de la domination qui forme le second instinct de l'homme ; rendez-lui aujourd'hui l'indépendance, demain il l'aimera comme moyen d'autorité, et, une fois soustrait à la puissance des lois, son premier besoin sera de l'usurper. » — « Il est de l'essence de la démocratie, pense-t-il encore, d'aller toucher le pôle tant qu'aucun obstacle ne l'arrête. »

Analysant avec une force de dissection effrayante les idées fausses, vagues, les sophismes de divers genres qui ont filtré dans toutes les têtes au milieu d'une nation amollie et de caractères déformés par l'épicuréisme, Mallet du Pan montre comment on n'a jamais opposé au mal que des moyens impuissants et des espérances dont se berçait la présomption ou la paresse : « Cependant on s'endormait sur des adages et des brochures : *Le désordre amène l'ordre*, disaient de profonds raisonneurs ; *l'anarchie recomposera le despotisme. — La démocratie meurt d'elle-même ;* la nation est affectionnée à ses rois. » C'est surtout aux émigrés, on le sent, qu'il parle ainsi ; et, tandis que les partis se nourrissaient de leurs illusions et de leurs rêves, les Jacobins seuls mar-

chaient constamment au but : « Les Jacobins seuls formaient une *faction*, les autres partis n'étaient que des *cabales*. » Et il montre en quoi consiste cette faction, son organisation intérieure, son affiliation par toute la France, ses moyens prompts, redoutables, agissant à la fois sur toutes les mauvaises passions du cœur humain. « Le désordre est un effet qui devient cause toute-puissante lorsqu'il est manié par une force qu'aucune autre ne contrebalance : » il s'accroît de ses propres ravages, il se fortifie, il s'organise, il crée des intérêts nouveaux, tout s'enchaîne. On croit qu'il va se limiter lui-même ; mais ce genre de raisonnement, qui peut être vrai pour une période historique de quelque étendue, est tout à fait trompeur et décevant pour les courtes périodes d'années qui sont si essentielles dans la vie d'une génération : « Tandis que cette foule de gens d'esprit, dit-il, pour qui la Révolution est encore une émeute de séditieux, attendent, comme le paysan d'Horace, l'écoulement du ruisseau ; tandis que les déclamateurs phrasent sur la chute des arts et de l'industrie, peu de gens observent que, par sa nature destructive, la Révolution amène nécessairement *la République militaire*. » Il continue de raisonner en ce sens avec vigueur, avec ironie. Sa conclusion, c'est que, la force révolutionnaire grandissant chaque jour, on sera vaincu par elle, fût-on toute l'Europe, si on n'oppose à cette flamme volcanique envahissante qu'une guerre sans passion, sans concert, qu'une guerre de routine, et qu'il n'aille pas se susciter et puiser des ressources jusqu'au cœur de la France. Or, ces alliances au cœur de la France, il n'y a, selon lui, qu'un moyen, qu'une chance de les provoquer, c'est de déclarer bien haut et avec franchise que la cause qu'on soutient énergiquement par les armes n'est pas celle des rois, mais celle de tous les peuples, et de la France la première avant tous les autres. Mallet voudrait donc

qu'en redoublant d'habileté et d'activité militaire, et en laissant les vieilles lenteurs stratégiques qui ont été si funestes, on proclamât en même temps, par une manifestation publique éclatante, qu'on ne va pas faire la guerre indistinctement à tout ce qui a trempé dans la Révolution; il voudrait qu'on ne la déclarât, et à titre de guerre sociale, qu'à la Convention et au Jacobinisme, qu'on ne proposât à la France que le rétablissement de la royauté, en laissant à toutes les nuances de royalistes, et même aux plus constitutionnels d'entre eux, le libre accès du retour; en un mot, qu'on fît tout pour déraciner des esprits cette idée que c'est la cause des rois absolus qu'on maintient et qu'on veut faire prévaloir. Si l'on n'en venait pas à bout, « je le prononce hautement, s'écrie Mallet, la Révolution serait indestructible. » — Pensant évidemment aux héros de Coblentz : « Il faut donc abandonner aux *gascons de la politique*, ajoute-t-il, l'idée que la force seule réussirait à soumettre le royaume. La soumission possible, celle qu'on doit invoquer, celle qui, en écrasant les bases d'une féroce anarchie, préviendrait de nouvelles révolutions, ne résultera jamais que de la *force* et de la *persuasion* réunies. »

Cette brochure de Mallet, écrite et publiée en pleine Émigration, fit un éclat épouvantable. « Il faut écrire avec un fer rouge pour exciter maintenant quelque sensation, » avait-il dit. Il avait touché la plaie avec ce fer rouge. Les plus chauds des émigrés à Bruxelles, groupés au Parc, le dénonçaient comme républicain et ne parlaient que de le pendre après la contre-révolution opérée. Montlosier, ami fervent, était comme un lion à le défendre. Le maréchal de Castries, ami des princes, qui avait attiré le brûlot, en était un peu effrayé. Mallet, dans une lettre datée du 4 septembre 1793, expliquait au maréchal qu'étant neutre, sans conséquence et par-

faitement désintéressé, il avait cru pouvoir développer avec franchise, à l'adresse des Cabinets étrangers, plusieurs considérations qu'on n'eût pas écoutées deux minutes dans une autre bouche :

« J'ai demandé qu'on voulût bien se pénétrer de la certitude et de la profondeur du danger, qu'on le combattît partout, et surtout avec les véritables armes, et qu'on se désabusât de l'idée qu'avec des sièges, des virements systématiques de troupes et quelques prises de possession, on parvînt à effleurer le monstre. » — « Cet Écrit, continuait-il, a produit une assez forte sensation sur quelques Cabinets : c'est à eux, c'est à quiconque influe sur cette crise que je m'adressais, et non au vulgaire des insensés et des furieux, à qui le malheur ôte la raison, et dont les emportements ne sont pardonnables qu'en faveur des souffrances qui les occasionnent. Il est tout simple que l'adversité dérange des esprits qui n'y ont pas été élevés : il est tout simple qu'elle ne leur ait donné *ni une leçon, ni une idée, ni une notion de rien.* »

On voit que Mallet connaissait son monde de l'Émigration : c'était bien en 1793 les mêmes gens qu'on a vus rentrer en 1814, pour retomber en 1830.

Il ne connaissait pas moins bien les Cabinets d'Europe, et il en espérait peu, tout en leur adressant ses conseils. Des conseils de cet ordre, en effet, n'ont chance de réussir que quand ils rencontrent à la tête des États des hommes qui sont de force à s'en passer et à se les donner eux-mêmes.

Lundi, 8 septembre 1851.

... Nul n'a mieux saisi et noté que Mallet du Pan les diverses étapes et les temps d'arrêt de la Révolution : à Paris dans le *Mercure*, et à Bruxelles dans sa brochure publiée en 1793, il n'avait cessé de l'étudier, de la caractériser dans sa marche d'invasion et dans sa période croissante : après le 9 Thermidor et depuis la chute de Robespierre, il va le suivre pas à pas dans sa période de

décours, absolument comme un savant médecin qui suit et distingue toutes les phases d'une maladie.

Robespierre mort et la Convention délivrée d'une terreur inouïe ainsi que toute la France, le caractère de la Révolution change à l'instant; Mallet n'hésite pas à marquer les signes nouveaux qui indiquent qu'elle vient de passer à une tout autre phase. Tous les grands acteurs qui avaient jusque-là joué les premiers rôles ayant été ou massacrés ou mis en fuite et dépopularisés, « la Convention, dit-il, et ses partis se trouvent dépourvus de gens à talents et à caractère, ou possédant un degré même médiocre de capacité administrative. Ce sont des valets qui ont pris le sceptre de leurs maîtres après les avoir assassinés. » C'est bien là le caractère en effet des Thermidoriens purs; et, montrant les causes qui rendent impossible sur ce terrain bouleversé et ensanglanté la formation de toute grande popularité nouvelle : « Tous ont appris à se défier, ajoute-t-il, de cette périlleuse élévation; fussent-ils tentés d'y aspirer, ils n'y parviendraient pas, car les racines de toute autorité individuelle sont desséchées, ni l'Assemblée, avertie par l'exemple de Robespierre, ni le peuple, dégoûté de ses démagogues, ne le souffriraient. On peut donc regarder l'existence des idoles populaires et des charlatans en chef comme étant irrévocablement finie. » C'est ce qui arriva en effet; l'ère qui s'ouvre à dater du 9 Thermidor n'est plus celle des grand meneurs, mais des intrigants, le règne des Barras.

Pour savoir lire les journaux du temps, pour distinguer la vraie note sous le masque gonflé et retentissant que gardent encore après le 9 Thermidor les orateurs de la Convention, il faut une clef. Mallet du Pan en avertit les correspondants qui le consultent : « Chaque séance est un mensonge de plusieurs heures, à l'aide duquel on déguise ses propres intentions. La crainte d'être soup-

çonné d'idées contraires à celles que l'on professe fait exagérer encore la dissimulation. Les papiers publics qui transcrivent les débats de la Convention ne représentent donc que l'histoire d'une mascarade. »

Cette Convention, ainsi décapitée et privée des chefs qui faisaient sa terreur et sa force, n'est pourtant pas à mépriser; Mallet du Pan n'a garde de s'y méprendre, et, en général, il pense que « c'est un mauvais conseil que le mépris de son ennemi. » — « Individuellement, dit-il, la Convention est composée de pygmées; mais ces pygmées, toutes les fois qu'ils agissent en masse, ont la force d'Hercule, — celle de la fièvre ardente. »

Quant au peuple, au public en France, à la masse de la population, Mallet la connait bien; il ne lui prête ni ne lui ôte rien quand il la montre, au sortir du 9 Thermidor, n'ayant qu'un désir et qu'une passion, le repos et la paix, avec ou sans monarchie, et plutôt sans monarchie s'il est possible :

« Celle-ci (c'est-à-dire la monarchie), écrit-il à l'abbé de Pradt le 1er novembre 1794, n'a encore que des partisans timides. La masse commence à oublier qu'il y ait jamais eu un roi, et, une fois la paix faite au dehors et un régime doux au dedans, le peuple n'aura plus d'intérêt à désirer un autre ordre de choses. Ceux qui y aspirent, étant sauvés des cachots et des guillotines, se contenteront d'une mauvaise auberge, sans faire un pas pour atteindre un château, où ils seraient beaucoup mieux logés. »

Le grand corps social, qui s'est senti si près d'une destruction entière, aspire donc en toute hâte à une guérison, mais à une guérison quelconque, à une guérison plâtrée : qu'on la lui offre, et il s'en contentera.

Ce qui frappe Mallet aux diverses époques de notre Révolution, surtout pendant la période qui suit la Terreur, et au lendemain des nouvelles rechutes (telles que le 13 Vendémiaire, le 18 Fructidor), c'est l'absence com-

plète d'opinion et d'esprit public, dans le sens où on l'entend dans les États libres :

« L'esprit public proprement dit, écrit-il le 28 janvier 1796, est un esprit de résignation et d'obéissance ; chacun cherche à se tirer, coûte que coûte, c'est-à-dire par mille bassesses infâmes, de la détresse générale. Depuis le 13 Vendémiaire (jour de la victoire de la Convention par le canon de Bonaparte), le découragement est général ; ce qui n'empêche pas le beau monde d'aller à la Comédie en passant sur les pavés encore teints du sang de leurs parents ou voisins tués par la mitraille de Barras. Personne ne peut parler du roi à Paris sans se faire rire au nez. Les puissances y ont à peu près autant de considération : on ne doute pas de les culbuter bientôt dans le Rhin. »

Ce Genevois connaissait bien le Parisien, et cette facilité qu'il a de se tirer de tout danger qui n'est pas présent, qui n'est pas en deçà de la barrière.

Il le redira sous toutes les formes à ses correspondants de toute qualité, à Louis XVIII lui-même et au comte d'Artois ou à ses amis, il ne faut pas s'exagérer les chances d'un mouvement royaliste en France. Il écrivait au comte de Sainte-Aldegonde, le 27 mars 1796 (M. de Sainte-Aldegonde était l'homme du comte d'Artois) :

« Toutes les opinions se ramifient à l'infini ; mais le premier qui sera en état de se faire roi et de promettre une tranquillité prochaine les absorbera toutes.

« L'habitude du malheur et des privations, l'état affreux où ont vécu les Parisiens sous Robespierre, leur fait trouver leur situation actuelle supportable. La paix, *comme qu'elle* fût donnée (c'est une locution genevoise, mais la pensée est bonne), comblerait de joie la nation. La lassitude est à son comble, chacun ne pense qu'à passer en repos le reste de ses jours. Que Carnot ou le duc d'Orléans, que Louis XVIII ou un Infant d'Espagne soient roi, pourvu qu'ils gouvernent tolérablement, le public sera content. On ne pense qu'à soi, et puis à soi, et toujours à soi. »

Il est pourtant deux traits d'exception à cet égoïsme

presque universel, et Mallet les relève, comme il est juste de les relever aussi : 1° le peuple, ce qu'il appelle le bas peuple (mais cela s'étend très loin), n'a pas cessé, selon lui, d'être atteint de son hydrophobie, il n'en est nullement revenu : « C'est toujours un animal enragé, dit-il, malgré sa misère profonde. » Cette rage qui survit même à la souffrance et à la misère, c'est *la soif de l'égalité* et la haine du tyran. Et Mallet insiste en plus d'un endroit sur ce fanatisme d'égalité qui fait le fond de ce qu'il appelle la religion révolutionnaire. 2° Il n'est pas moins obligé de reconnaître, comme trait d'exception à cet égoïsme de la masse du public, le sentiment militaire dévoué : le soldat, l'officier a beau avoir son arrière-pensée, « des différences d'opinions et de motifs n'entraînent aucune différence dans la manière de combattre : un esprit, un sentiment communs animent tous les soldats. Nul ne veut avoir l'air d'être vaincu par des étrangers, nul n'aime ces étrangers. » Il suffit que le soldat se trouve en présence d'armées royalistes à combattre, pour qu'il perde toute velléité d'être royaliste lui-même. Mallet, selon moi, n'appelle pas de son vrai nom cette disposition du soldat français à s'oublier sous le drapeau, quand il l'attribue surtout à la vanité ; il faut appeler cette vanité de son vrai titre social, qui est l'honneur. Mais si, dans la froideur et le bon sens de sa nature genevoise et de sa race protestante, il n'est nullement en sympathie avec ces dispositions tant populaires que militaires du génie français, et d'où plus d'une fois a jailli l'héroïsme, on ne saurait l'accuser de les avoir méconnues.

Son honneur à lui, c'est de n'avoir jamais, même aux moments les plus désespérés et les plus amers, cédé d'un point sur les conditions qu'il jugeait essentielles au rétablissement de la monarchie en France : « Il est aussi impossible de refaire l'ancien régime, pensait-il, que de

bâtir Saint-Pierre de Rome avec la poussière des chemins. » Consulté de Vérone par Louis XVIII, et d'Édimbourg par le comte d'Artois, dans leurs projets excentriques de Restauration, il ne cesse de leur redire : « Il faut écouter l'intérieur si l'on veut entreprendre quelque chose de solide... Ce n'est pas à nous à diriger l'intérieur, c'est lui qui doit nous diriger. »

Dans une Note écrite pour Louis XVIII en juillet 1795, Mallet du Pan lui pose les vrais termes de la question, que ce roi ne paraissait pas comprendre entièrement alors, et qu'il fallut une plus longue adversité pour lui expliquer et lui démontrer: « La grande pluralité des Français ayant participé à la Révolution par des erreurs de conduite ou par des erreurs d'opinion, écrivait Mallet, il n'est que trop vrai qu'elle ne se rendra jamais à discrétion à l'ancienne autorité et à ses dépositaires; il suffit de descendre dans le cœur humain pour se convaincre de cette vérité. » Il ajoutait qu'une partie des principes du jour ayant résisté aux horreurs de la Révolution, « la génération courante, infectée de ce levain, ne pourrait s'en délivrer qu'avec le temps et sous un gouvernement ferme et éclairé. » Il analysait successivement l'esprit des villes en général, celui des bourgeois de toutes les classes, l'esprit des campagnes où le paysan, devenu propriétaire et acquéreur des biens d'émigrés, s'accommodait très bien du régime nouveau et ne craignait rien tant que le retour à l'ancien. Ce n'était point par un coup de main, fût-il heureux, qu'on pourrait faire face et satisfaire à tant d'intérêts et de sentiments de nouvelle espèce et de formation récente: « Les coups de main sont pernicieux tant qu'on n'a point pourvu à leur lendemain; » et un succès partiel n'entamerait point la République, « à moins qu'en même temps et avant tout on ne frappât juste sur les esprits et les intérêts, en saisissant le point de conciliation auquel on peut espérer

d'amener les volontés et les efforts. » Telle est la doctrine de Mallet du Pan, et Louis XVIII n'était pas mûr à cette date pour l'entendre.

Mallet du Pan, depuis Thermidor et avant le canon de Vendémiaire, avant l'équipée de Quiberon, avait eu un violent accès d'espérance ; il avait senti, de son coup d'œil de tacticien, que c'était le moment ou jamais d'agir, et qu'avec une charge à fond on pouvait enfoncer l'armée ennemie, c'est-à-dire la Convention. Depuis lors une pareille chance ne se retrouvera plus à ses yeux, et, même à la veille du 18 Fructidor, il n'aura qu'un retour d'espoir bien douteux et bien fugitif.

C'est qu'à cette date il n'avait plus rien à apprendre sur les Princes émigrés et sur leurs irrémédiables chimères, et qu'il pressentait que la solution prochaine, même quand elle produirait un roi et un maître, ne l'irait pas chercher de leur côté.

Mallet était déjà dans ces dispositions très peu espérantes quand il publia à Hambourg, en 1796, quelques mois après les événements du 13 Vendémiaire, sa brochure intitulée *Correspondance politique pour servir à l'Histoire du Républicanisme français*. La partie remarquable de cette brochure est l'Avant-propos et l'Introduction, dans laquelle Mallet reprend ce tableau tant de fois tracé de la Révolution et le grave en traits de Juvénal. Dans sa brochure publiée à Bruxelles en 1793, nous l'avons vu s'adresser plutôt aux chefs des Cabinets et aux Princes français qu'à la France même : ici, c'est le contraire ; il désespère de l'étranger, et c'est pour la France qu'il écrit, c'est pour ceux du dedans qu'il s'agit de ramener. Son but a été de dire ce que ne peuvent et n'osent dire à Paris une foule de gens sensés. Et puis sa parole même, fût-elle inutile, il ne peut le retenir : « Je vais faire, écrivait-il, une moisson de mécontents. J'ai écrit comme j'écrirais dans vingt ans. Il ne reste d'autre bien que

l'indépendance, *il faut s'en servir à se soulager.* »

Je n'analyserai pas l'Avant-propos et l'Introduction, qui mériteraient d'être lus en entier. L'objet de Mallet serait de prouver que la vraie liberté ne se trouve que dans une monarchie modérée, et que dans la république on a la servitude. Il tient à rassurer d'abord ceux du dedans qui peuvent se figurer, d'après les déclamations des exagérés, que la monarchie amène nécessairement avec elle l'oppression de la pensée et l'interdiction du raisonnement :

« Il s'est formé, dit-il, en Europe une ligue de sots et de fanatiques qui, s'ils le pouvaient, interdiraient à l'homme la faculté de voir et de penser. L'image d'un livre leur donne le frisson : parce qu'on a abusé des lumières, ils extermineraient tous ceux qu'ils supposent éclairés ; parce que des scélérats et des aveugles ont rendu la liberté horrible, ils voudraient gouverner le monde à coups de sabre et de bâton. Persuadés que, sans les gens d'esprit, on n'eût jamais vu de révolution, ils espèrent la renverser avec des imbéciles. Tous les mobiles leur sont bons, excepté les talents. Pauvres gens qui n'aperçoivent pas que ce sont les passions beaucoup plus que les connaissances qui bouleversent l'univers, et que si l'esprit a été nuisible, il faut encore plus d'esprit que n'en ont les méchants pour les contenir et pour les vaincre ! »

Tout cela est fort spirituel en même temps qu'habile, et rentre bien dans la ligne habituelle de Mallet du Pan. Autant il est peu de l'école de Jean-Jacques et du *Contrat social*, autant il aime à se proclamer de celle de Montesquieu. « Si je pouvais faire en sorte, disait Montesquieu, que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois ; qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve, je me croirais le plus heureux des mortels. »

Or, l'impression que produit Rousseau en politique est toute contraire : il fait que chacun, après l'avoir lu, est plus mécontent de son état. Cette épidémie de Constitutions politiques, « qui succéda alors en France et en Europe aux pantins et aux aérostats » (deux modes du jour), date de lui :

« Pas un commis-marchand formé par la lecture de l'*Héloïse*, dit Mallet du Pan, point de maître d'école ayant traduit dix pages de Tite-Live, point d'artiste ayant feuilleté Rollin, pas un bel-esprit devenu publiciste en apprenant par cœur les logogriphes du *Contrat social*, qui ne fasse aujourd'hui une Constitution...

« Cependant la société s'écroule durant la recherche de cette pierre philosophale de la politique spéculative; elle reste en cendres au fond du creuset. Comme rien n'offre moins d'obstacles que de *perfectionner l'imaginaire*, tous les esprits remuants se répandent et s'agitent dans ce monde idéal. C'est là une des causes principales des succès qu'ont obtenus les nouveautés gallicanes. Elles laissent en arrière d'elles tous les système de liberté connus; elles enivrent l'imagination des sots, en même temps qu'elles allument les passions populaires. On commence par la curiosité, on finit par l'enthousiasme. Le vulgaire court à cet essai comme l'avare à une opération de magie qui lui promet des trésors, et, dans cette fascination puérile, chacun espère de rencontrer à la fin ce qu'on n'a jamais vu, même sous les plus libres gouvernements, *la perfection immuable, la fraternité universelle, la puissance d'acquérir tout ce qui nous manque et de ne composer sa vie que de jouissances.* »

Nul, on l'avouera, n'a mieux connu et plus expressément décrit la maladie sociale de son temps que Mallet, et on croirait, par endroits, qu'il n'a fait que décrire celle du nôtre, celle de ce matin : c'est que, sauf de très légères variantes de surface, c'est bien la même maladie qui, après cinquante ans, nous travaille encore et cherche son issue; elle la cherchera longtemps. Ces grandes épidémies morales par lesquelles passent les sociétés, et qui les transforment, qui ne les laissent pas après ce

qu'elles étaient devant, usent bien des générations et constituent les véritables époques de l'histoire (1).

Comme le petit nombre de médecins consciencieux et sévères, Mallet du Pan est plus hardi à sonder et à décrire le mal qu'à proposer le remède. L'avenir, il le sait peu, et il n'en dit jamais plus qu'il ne sait. Bien fou, selon lui, qui proposerait des conjectures : « Les conjectures sont à pure perte, et les prédictions des folies. » Les contemporains pourtant veulent à tout prix des solutions et se plaignent qu'on les en laisse manquer. C'est le reproche qui lui fut fait dans le temps même pour cet écrit de 1796 : « Il est naturel aux infortunés, disait-on, de croire que celui qui développe si bien les causes de leur misère connaît aussi les moyens de les soulager : au contraire, son livre éloigne l'espérance, il n'assigne aucun terme à la Révolution, et on se trouve plus malheureux après l'avoir lu qu'auparavant. » Et en effet, le seul remède qu'indiquât Mallet du Pan, ce lointain remède de la monarchie constitutionnelle, est présenté par lui dans des termes qui marquent bien à quel point il en sentait l'incertitude dans son application à la France :

« Si jamais, disait-il, un Législateur tire la France de l'oppression de ses légistes et la ramène à un gouvernement, ce ne peut être par une législation simple adaptée aux convenances primitives. Son habileté et son bonheur seront au comble s'il parvient seulement à mettre en harmonie d'anciens préjugés avec les nouveaux, les intérêts qui précédèrent et ceux qui suivirent la Révolution : *fragile mais désirable alliance de l'autorité monarchique et de la liberté, contre laquelle lutteront sans cesse les souvenirs, soit de la toute-puissance royale, soit de l'indépendance révolutionnaire....* »

(1) Ce sont des *maladies de croissance*, disent les partisans de la perfectibilié et de l'éducation progressive du genre humain. Cette pauvre humanité est un rude enfant, et qui coûte terriblement à élever! Le fait est que, même en visant à des choses impossibles, on obtient à la longue des choses possibles auxquelles on n'eût jamais atteint autrement.

Il pressentait combien le génie français, toujours dans les extrêmes, et composé d'insouciance et d'impatience, était peu propre à cette lutte continuelle, à cet équilibre qui exige suite, vigilance, et modération jusque dans le conflit.

Il a dit ailleurs un mot terrible et qui nous jugerait bien sévèrement. Exposant dans son *Mercure britannique*, peu de mois avant sa mort, en janvier de l'an 1800, le caractère de la grande commotion qui allait continuer de peser sur le nouveau siècle et qui ouvrait une époque de plus dans l'histoire des vicissitudes humaines, il y montrait en vrai philosophe que le caractère de cette Révolution portait avant tout sur la destruction de toutes les distinctions héréditaires préexistantes, que c'était au fond une guerre à toutes les inégalités créées par l'ancien ordre social, une question d'*égalité*, en un mot : « C'est sur ce conflit, ajoutait-il, *infiniment plus que sur la liberté, à jamais inintelligible pour les Français*, qu'a porté et que reposera jusqu'à la fin la Révolution. » Espérons que, même en tenant moins à la liberté qu'il ne faudrait (ce qui est trop évident), nous la comprendrons pourtant assez pour démentir un pronostic si absolu et si sévère...

SIEYÈS

Étude sur Sieyès, par M. Edmond de Beauverger.

1851

Mardi 9 décembre 1851.

Je m'attacherai avant tout à montrer l'homme et à bien dessiner cette forme d'esprit, l'une des plus hautes et des plus absolues qui soient sorties des mains de la nature. Emmanuel-Joseph Sieyès, que nous avons vu mourir le 20 juin 1836, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, était né à Fréjus, dans le Var, le 3 mai 1748, ce qui lui donna quarante ans accomplis lorsque la Révolution de 89 éclata. A quoi se passèrent ces quarante premières années de méditation et de réforme solitaire ? — Sa famille était d'honnête bourgeoisie ; il était le cinquième des enfants. Il fit ses premières études dans la maison paternelle et aux Jésuites de sa ville natale, et il les acheva chez les Doctrinaires à Draguignan. Il eût désiré entrer, comme plusieurs de ses camarades, dans l'artillerie ou le génie militaire ; mais la faiblesse de sa santé et de sa complexion le fit destiner et, selon lui, condamner par sa famille à l'état ecclésiastique. Il fut envoyé à Paris pour y faire ses études de philosophie et de théologie à Saint-Sulpice ; il avait tout au plus quinze ans. Il étudia beaucoup et sur d'autres matières

encore que celles qu'on y enseignait, ou du moins il les prit dans un tout autre sens, et s'annonça dès cet âge comme un esprit philosophique et indépendant. Je dis indépendant, car il ne s'asservit à aucun des maîtres du jour, ni aux Encyclopédistes, ni à Condillac, ni à Rousseau. Politiquement même, on ne peut dire que Sieyès ait été un disciple de Rousseau ; il l'a jugé de bonne heure et réfuté. Sieyès était un esprit *né maître*, si on peut ainsi parler ; et il refaisait la plume à la main chacun des ouvrages de métaphysique ou d'économie politique qu'il lisait. On possède tous ses manuscrits de cette époque de Saint-Sulpice ou des années qui suivirent, et l'on conçoit aisément que ses supérieurs, en parcourant de telles ébauches hardies, en aient pris quelque ombrage. Sieyès, avant la fin de son cours d'études, fut amicalement invité à se retirer dans un autre établissement, et il alla terminer le temps voulu pour la licence de Sorbonne au séminaire de Saint-Firmin, dans le quartier Saint-Victor. Après quoi en 1772, il entra dans le monde à vingt-quatre ans ; mais le monde paraît s'être borné longtemps pour lui à quelques relations particulières assez rares. Même jeune, il vivait très-renfermé, bien qu'il fît preuve, assure-t-on (et je le crois sans peine), de l'esprit le plus fin et le plus gracieux, lorsqu'il consentait à s'ouvrir et à se développer.

Il avait appris la musique à Saint-Sulpice. Il avait une voix charmante, « un peu faible et voilée dans la conversation, mais douce et expressive dans le chant (1). »

J'ai eu sous les yeux quantités de réflexions de lui sur la musique, des airs notés de sa main, et ce qu'il appelait le « Catalogue de ma petite musique, » c'est-à-dire de toutes les ariettes, ambigus ou romances tirées des

(1) Notice de M. Fortoul.

opéras-comiques en vogue, et qu'il s'était procurées : on voit même une liste de celles qu'il désirait acquérir. Je lis à la première page de ce Catalogue :

AIRS FUGITIFS :

D'Albanèse : « *Bergère légère, je crains...* » N° 55.
De Trial : « *Il faut voir Annette pour...* » N° 19.
De La Borde : « *Vois-tu ces coteaux se noircir...* » N° 109, etc.

Puis viennent les *Ambigus* :

« *Aimez-vous, aimez-vous sans cesse...* » N° 168.
« *Jeunes amants, imitez le zéphir...* » N° 170, etc., etc.

Mais si, dans ce Catalogue, on ne peut entrevoir que le jeune abbé virtuose, celui dont une femme un jour dira : « Quel dommage qu'un homme si aimable ait voulu être profond ! » tout à côté, dans ses réflexions sur la musique, le Sieyès philosophe reparaît : il est « à la recherche d'une langue philosophique *universelle*, mélodieuse, harmonique et instrumentale. » De bonne heure il rapporte tout, même la musique, à ses idées de réforme et de perfectionnement social, et il se promet bien de lui faire jouer un grand rôle dans les fêtes publiques, quand cette société idéale qu'il aime à concevoir sera établie.

La suite de ces réflexions écrites de 1772 à 1775 sur toutes les matières et sur tous les livres dont il s'occupe qu'il réfute ou qu'il refait, sur Condillac, sur Bonnet, sur Helvétius, sur les Économistes, demanderait une suite de chapitres, et je ne puis ici donner qu'un aperçu général. Mais je remarque d'abord que, dans cette masse d'études de Sieyès, il est question de tout : de métaphysique, d'économie politique, de langues, de mathématiques, de musique, — oui, de tout, hormis de l'*histoire*.

Celle-ci en effet fut toujours en défaveur auprès de cet esprit absolu qui visait à tout tirer de la raison. Voici un morceau qui porte la date de 1772 et qui est inscrit sous le titre d'*Économie politique* ; tout le dédain des faits existants, tout ce premier dessein de politique idéale qui occupa et passionna si longtemps l'intelligence de Sieyès, s'y déclarent et s'y accusent sans détour :

« Je laisse les nations formées au hasard. Je suppose que la raison tardive va présider à l'établissement d'une société humaine, et je veux offrir le tableau analytique de sa Constitution.

« On me dira que c'est un *roman* que je vais faire. Je répondrai : Tant pis ! j'aurais mieux aimé trouver dans la suite des faits ce qu'il m'a fallu chercher dans l'ordre des possibles. Assez d'autres se sont occupés à combiner des idées *serviles*, toujours d'accord avec les événements. Quand on les médite plein du seul désir de l'intérêt public, on est obligé à chaque page de se dire que la saine politique n'est pas la science de *ce qui est*, mais de *ce qui doit être*. Peut-être un jour se confondront-elles, et l'on saura bien alors distinguer l'histoire des sottises humaines de la science politique.

« Si nous donnons le nom de *roman* au plan d'un édifice qui n'existe pas encore, un roman est à coup sûr une folie en physique : ce peut être une excellente chose en politique. Je ne devine pas pourquoi on a voulu prescrire une même marche à toutes les sciences, sans consulter la différence essentielle de leur objet et de leur génie. Que le physicien se contente d'observer, de recueillir des faits, rien de plus sensé. Il a pour objet de connaître la nature, et, puisqu'il n'a pas été appelé à mettre la main au plan de la machine du monde, qu'elle existe et se maintient indépendamment de ses méditations *correctrices*, il faut bien qu'il se borne à l'expérience. La physique ne peut être que la connaissance de *ce qui est*. Mais l'*art*, dont l'objet est de plier et d'accommoder les faits à nos besoins et à nos jouissances, l'*art* est à nous. La spéculation et l'opération nous appartiennent également. Il est bon non seulement d'observer, soit en rapprochant ou séparant les causes, soit en les fortifiant ou les affaiblissant. Convenez qu'ici l'agent le plus utile n'est pas celui qui ne sait et ne veut pas voir au delà de *ce qui est*. »

Voilà qui est formel. Il est curieux de remarquer qu'une partie de ce morceau, écrit dès 1772, a été inséré par Sieyès quinze ans après, en 1788, dans sa première brochure intitulée : *Vues sur les moyens d'exécution*, dans laquelle il traçait leur marche et leur code aux États-Généraux prochains. Il y ajouta alors une note, pour ainsi dire qu'il ne niait pas « que le tableau historique des peuples ne pût fournir d'utiles sujets de méditation. » Il y faisait une sorte de réserve pour l'histoire étudiée sans superstition. Mais ce n'était là qu'une politesse du métaphysicien et un coup de chapeau pour la forme. Sieyès ne croyait guère plus à l'histoire qu'à la théologie ou à la mythologie :

« Il me semble, disait-il nettement, que juger de ce qui se passe par ce qui s'est passé, c'est juger du connu par l'inconnu. Il est plus juste de juger le passé sur le présent, et de convenir que les prétendues vérités historiques n'ont pas plus de réalité que les prétendues vérités religieuses. »

Aussi rien ne fut d'abord plus opposé que sa méthode à celle de Montesquieu, toute fondée sur des considérations historiques, et qui tient compte de tous les *précédents* de l'humanité.

Sieyès, qui se sépare si décisivement de Montesquieu, ne se rapproche-t-il point par cela même de Jean-Jacques Rousseau ? Pas autant qu'on le croirait. Il accorde de prime abord à la société tout ce que Rousseau lui refuse ; il l'accorde, non pas à la société telle qu'on l'avait alors sous les yeux, et qu'on la subissait dans tous les développements de la vie, mais à une société vraiment moderne qu'il concevait, et où l'art du réformateur eût présidé. Il a écrit plus tard, en 1794, au sortir de la Terreur, en parlant de Rousseau :

« Hélas ! un écrivain justement célèbre, qui serait mort de

douleur s'il avait connu ses disciples, un philosophe aussi parfait de sentiment que faible de vues, n'a-t-il pas dans ses pages éloquentes, riches en détails accessoires, pauvres au fond, confondu lui-même les *principes* de l'art social avec les *commencements* de la société humaine ? »

Tout ce qu'imprime un écrivain grave a de la valeur, mais ce qu'il écrit pour lui à l'état de simple note en a plus encore, en ce que j'y saisis sa pensée sans aucune forme de précaution ou de politesse. Or, voici la note que je lis dans les papiers de Sieyès, et qu'il écrivit du temps de la Convention, en vue des abus et des excès du système :

« Rousseau. — Ils prennent les *commencements* de la société pour les *principes* de l'*art social*, de l'art social dont les Français n'avaient pas d'idée il y a peu d'années, et dont le nom a été hasardé pour la première fois dans les *Moyens d'exécution* (c'est sa première brochure de 1788). Que diraient-ils si l'on entreprenait la construction d'un vaisseau de ligne avec la seule théorie employée par les Sauvages dans la construction de leurs radeaux? Tous les arts se perdraient en reculant ainsi à leur origine. L'art en toutes choses est venu fort tard. Il suppose de grands progrès depuis leur premier âge. »

Cet art social, que Sieyès se piquait d'avoir découvert, ou du moins professé le premier, consistait surtout dans la division du travail, appliquée aux diverses fonctions et aux divers pouvoirs de la société. Sieyès, cet ennemi de tout privilège et de toute aristocratie, n'avait pas moins d'éloignement pour la démocratie pure, et il croyait que l'*art* consistait précisément à rendre la force populaire raisonnablement applicable aux nations modernes, moyennant un système de représentation qu'il combine avec une ingéniosité infinie.

La Machine de Marly ou encore la Machine arithmétique de Pascal ne sont pas plus compliquées que ne l'était la Constitution finale de Sieyès. Celle-ci me fait

l'effet d'une horloge savante à mettre sous verre et à placer dans un Conservatoire comme curiosité. Elle est toute conçue en vue d'élever et de transformer le principe populaire, d'en extraire et d'en faire redescendre dans tous les sens une action de raison pure. Elle prouve, du moins, en quoi l'art de Sieyès diffère de la logique élémentaire et *à bout portant* de Rousseau.

Un jour, le 25 janvier 1791, après un dîner chez Mme de Staël, l'Américain Gouverneur Morris, qui était des convives, écrivait le soir dans son Journal.

« A trois heures, je vais dîner chez Mme de Staël. J'y trouve l'abbé Sieyès ; il disserte avec beaucoup de suffisance sur la science du Gouvernement, méprisant tout ce qui a été dit sur ce sujet avant lui. Mme de Staël dit que les écrits et les opinions de l'abbé formeront une nouvelle ère en politique comme ceux de Newton en physique. »

Sieyès un Newton en politique! voilà un bien grand mot; mais ce qui me paraît certain, et ce qui le serait, je le crois, pour tous ceux qui auraient jeté les yeux sur cette suite de pensées neuves et hardies, produites par lui dès sa première jeunesse, c'est qu'il y avait en Sieyès du Descartes, c'est-à-dire de l'homme qui fait volontiers table rase de tout ce qui a précédé, et qui recommence en toute matière, sociale, économique et politique, une organisation nouvelle et *une*.

Cette unité, il y tenait essentiellement, et ne faisait cas que de ce qui s'y rapportait. Une des raisons du peu d'estime qu'il faisait de Buffon, qu'il appelle « un brillant déclamateur, » c'est que, dans la suite des vues de ce grand naturaliste, il y en a qui ne concordent pas entre elles, et qui même, si on les rapproche, pourraient paraître contradictoires (1). Sieyès ne voyait donc sou-

(1) Si j'osais dire une chose singulière, j'avancerais que Buffon est à la fois *spiritualiste* et *athée*. Le premier de ses

vent, dans les *généralités* majestueuses de Buffon, qu'une fausse unité, dont le défaut se déguisait sous l'ampleur des mots. Pour lui, il songe à réformer la langue comme le reste; et même c'est par là, selon lui, qu'il faudrait commencer; car une découverte qu'il croit avoir faite, c'est que « nos langues sont *plus savantes que nos idées,* c'est-à-dire annoncent des idées, des connaissances qui n'existent pas, et qui cependant fixent tous les jours les efforts d'une quantité prodigieuse de scrutateurs. » Ces scrutateurs se repaissent tant bien que mal de ce qui leur apparaît sous forme d'expressions consacrées. Sieyès exprime cette méprise, trop naturelle à l'homme, par une image un peu bizarre, mais très ingénieuse: « Je crois que la tête de l'homme est une somme de petites *cases* ressemblant à des *estomacs;* elles veulent se remplir n'importe comment, et tout y est bon (on les dirait à l'épreuve du poison). Dès qu'elles sont pleines de sottises ou de vérités, elles sont contentes. » Il y a des sciences entières fausses, c'est-à-dire fondées sur ce qui n'est pas (on voit bien qu'il en veut surtout à la théologie et à l'ancienne métaphysique), et ces sciences doivent leur origine à de *faux rapports* revêtus de *mots* dont se paye ensuite le vulgaire et même la foule des lettrés:

« Les signes restent, dit-il, et portent dans les générations suivantes l'existence des chimères et l'épouvante qu'elles causent. La revision des connaissances ou la vérification des leçons reçues ne se fait plus dans les générations éduquées, si leur malheur a permis que ces signes *postiches* s'opposassent à cette opération, la montrassent comme périlleuse, ou même comme impossible. L'ignorance est alors répandue sur la surface de la

chapitres sur l'Homme est d'un idéaliste. Ses discours sur la Nature et ses *Epoques* sont d'un naturaliste qui se passe aisément de Dieu.

terre, et les malheureux humains ne peuvent plus espérer qu'une vie chargée des poids horribles du désordre. »

On croit entendre dans ces passages le poète romain Lucrèce ou quelque austère épicurien de l'ancienne Rome, déplorant mélancoliquement, du haut de sa morne sagesse, les erreurs des humains égarés hors de la voie (1).

Telle est pour moi l'attitude du méditatif Sieyès durant ces années d'étude solitaire. Son erreur, à lui, comme celle de presque tous les solitaires, si puissants qu'ils soient, est de croire qu'une réformation radicale est possible, et que le genre humain, ne fût-ce que dans son élite, peut obéir une fois pour toutes à la raison. Sieyès voudrait tout d'abord une langue simple, philosophique, sans prestige :

« La langue la plus raisonnable, dit-il, devrait être celle qui se montre le moins, *qui laisse passer*, pour ainsi dire, *le coup d'œil de l'entendement* et lui permet de ne s'occuper que des choses ; et point du tout cette langue coquette qui cherche à s'attirer les regards ; ou, si vous aimez mieux, la langue, ne devant être que le *serviteur* des idées, ne peut point vouloir représenter à la place de son *maître*. Pourquoi donc ces longues dissertations sur l'harmonie, sur la période et sur toutes les qualités du style ? Il y a bien du faux dans toutes ces prétentions. »

Plus tard, quand il aura vu l'abus du langage et de l'éloquence dans les grandes assemblées, et les déviations d'opinion qui en résultent, il le dira avec un sentiment vif encore ; et, quoique le passage suivant ne paraisse s'appliquer qu'au style académique, il a

(1) Et cette autre pensée sur la Religion, c'est du Lucrèce encore : « L'homme arrivé sur la terre observe pour jouir : il commence à se former la science des causes. La Religion vient arrêter ses recherches et pose (?) les causes dans le Ciel. Dès cet instant la perfectibilité de l'homme est arrêtée ; et ses

trait à plus d'un genre d'éloquence dans la pensée de Sieyès :

« Pourquoi notre style oratoire et académique est-il si apprêté ?... Véritablement nous n'avons plus d'objet ; l'auditoire auquel s'adresse mon discours assiste à un jeu où il est désintéressé... Il veut bien en examiner les formes, juger le talent. C'est tout. Je voudrais bien savoir si dans la Grèce, si dans Rome libre, les orateurs s'occupaient d'un autre art que de celui d'aller à leur but. Nous, qui n'en avons point, nous ornons, nous faisons de la musique pour les sens, des images, etc. Nous avons de beaux arts, nous produisons des effets sensitifs, nous communiquons des émotions vagues ou particularisées, mais nous ignorons l'art d'éclairer un parti, et de pousser à le prendre... Les discours qui se tiennent au Parlement d'Angleterre ont un but ; ils ne ressemblent point à notre style oratoire ; il n'y a point cette emphase, ce ton de dignité... Ce sont des gens qui ont des affaires ; nous sommes oiseux et nous nous arrêtons à faire les beaux. Ils marchent, nous dansons ; nous avons de beaux arts, et nous négligeons l'*art*, parce que nous n'en avons que faire.

« Vous me parlez des genres démonstratif, judiciaire, etc. Soit. — Ces genres doivent-ils se ressentir des inégalités féodales, des préjugés du bon ton ? Faut-il *dorer* sa pensée afin d'employer une couleur de style digne de gens qui auraient honte d'avoir rien de commun avec le peuple ? Faut-il ôter aux fleurs leurs couleurs naturelles pour les colorier avec plus de noblesse ? »

Mais ici il est trop facile de lui répondre : L'homme

efforts détournés, au lieu d'accroître ses connaissances et ses jouissances sur la terre, sont transportés et égarés dans les cieux. La Religion fut donc la première ennemie de l'homme. » — J'ai marqué ailleurs l'abîme qui séparait Sieyès de Chateaubriand qu'il appelait tout net un *charlatan*. Il ne pouvait lire jusqu'au bout un seul de ses livres. Je le crois bien : ils étaient de deux familles directement opposées et antipathiques : l'un métaphysicien et tout interne, l'autre tout en dehors ; Sieyès iconoclaste des fausses idées, Chateaubriand adorateur et réinventeur des brillantes idoles. Ce dernier a entravé l'œuvre des Sieyès et des Condorcet ; il a voué le siècle renaissant à l'imagination extérieure et au culte des images.

est ainsi fait. Croire que le peuble aime moins la *parole dorée* que le beau monde ne l'aime, est une erreur. Ces orateurs de Rome et de la Grèce, qu'invoque de loin Sieyès à l'appui de sa pensée, n'étaient souvent eux-mêmes que de brillants ou de généreux séducteurs. Les hommes, jusque dans les questions où ils sont le plus intéressés, veulent être séduits, charmés ou entraînés encore plus que redressés et convaincus. « Il faut être *fou* ou *ivre* pour bien parler dans les langues connues, » écrit quelque part Sieyès. Soit. Il en faudrait seulement conclure que le monde est plein de gens légèrement fous ou enivrés. Et Sieyès lui-même, ce puissant cerveau, doué au plus haut degré de l'intensité de la conception, accorderait-il ainsi à l'idée pure le premier rôle, s'il était également en possession de cette langue dorée et de ces chaînes électriques dont l'éloquence se plaît à jeter le réseau autour d'elle (1).

Sieyès nous apparaît sous sa première forme, tel qu'il sera plus tard et jusqu'à la fin, tout d'une pièce quant à la pensée, voulant la liaison exacte, rigoureuse, le par-

(1) L'esprit humain, en définitive, ne fait jamais que ce qu'il est obligé et mis en demeure de faire. Bossuet, par exemple, doué d'une parole naturelle puissante, abondante, qui se verse d'elle-même et tombe, comme les fleuves, *du sein de Jupiter*, n'a pas besoin de chercher des idées, ni un ordre de cho es autre part qu'autour de lui. Aussi n'est-il, à le bien prendre, et comme on l'a dit, que « le sublime orateur des idées communes. » Au contraire un esprit à parole difficile comme Hégel (ou à parole rare comme Sieyès) s'ingénie, cherche midi à quatorze heures et creuse. L'un creuse des puits dans le rocher neuf : l'autre fait des tableaux et des fresques sur toutes les murailles et sous toutes les coupoles connues. — Je ne sais pas d'esprits qui soient plus à l'opposite et aux antipodes que Bossuet, le panégyriste et l'apologiste magnifique de toutes les choses établies, de toutes les doctrines reçues et dominantes, — un esprit qui n'a jamais eu un doute ! et Sieyès réédifiant, réinventant la société et l'entendement humain de la base au sommet, de fond en comble !

fait enchaînement et l'ordre *un* dans tous les objets de chaque science, et même dans la somme totale de nos connaissances : « Sans cela, dit-il, on n'a que des cerveaux *décousus* dont les connaissances ne tiennent à rien : ils ne savent rien, quoiqu'il y ait beaucoup dans leur mémoire, et ne sont d'aucun usage. » Rien n'égale son mépris pour ces cerveaux *décousus* qui constituent malheureusement l'immense majorité des hommes, et même des hommes distingués. Il les compare à des pièces de musique qui manquent de *l'unité de mélodie :* « Les gens de lettres ressemblent trop à la musique sans unité. » Pour lui, dans toute cette première partie de sa vie, et quand on le surprend comme je l'ai pu faire, grâce à cette masse de témoignages de sa main, dans l'intimité de sa méditation et de son intelligence, on le reconnaît et on le salue tout d'abord (indépendamment de ses erreurs) un grand *harmoniste* social, un esprit qui a sincèrement le désir d'améliorer l'humanité et d'en perfectionner le régime; qui a en lui, sinon l'amour qui tient à l'âme et aux entrailles, du moins le haut et sévère enthousiasme qui brille au front de l'artiste philosophe pour la grande architecture politique et morale.

Cependant on n'est pas du Midi impunément, et un coup d'œil positif et pratique, prompt à saisir les occasions, ne laisse pas de se mêler chez Sieyès à ce qui, chez un philosophe du Nord, deviendrait aisément du rêve. Si timide, si fier et si ombrageux qu'il fût, le jeune abbé cherchait à se faire sa place dans ce vieux monde si mal ordonné. Ses hautes facultés, appréciées de tous ceux qui l'avaient vu dès l'enfance, le firent attacher en qualité de chanoine (1775) à l'évêque de Tréguier, et il le suivit dans son diocèse. Durant ces années, il assista comme député de ce diocèse aux États de Bretagne, et il en rapporta une horreur profonde contre la classe privi-

légiée qu'il y avait vue en plein exercice dans cette rude province. Plus tard, nommé par le diocèse de Chartres conseiller-commissaire à la Chambre supérieure du Clergé de France, il vécut à Paris, hautement estimé dans son Ordre pour sa capacité administrative, allant dans les meilleures sociétés sans s'y prodiguer, et poursuivant les études profondes auxquelles les événements allaient donner un soudain à-propos.

Bertrand de Moleville, dans une note du premier volume de son *Histoire de la Révolution*, semble dire qu'il ne tint qu'à une abbaye de 12.000 livres de rente, et à une étourderie de moins de la part du ministre Brienne, archevêque de Sens, que l'abbé Sieyès ne fût un des apôtres les plus zélés de l'ancien régime. Sieyès s'était fait remarquer en 1787, à l'Assemblée provinciale d'Orléans, par son opposition continuelle et souvent embarrassante aux vues du Gouvernement ; on en parla au ministre comme d'un adversaire très dangereux, et dont il importait de s'assurer. Voici le dialogue supposé entre le ministre et l'informateur officieux :

« — Mais quel moyen de s'en assurer? — Il n'y en a qu'un, c'est de l'enchaîner, non avec du fer, mais avec des chaînes de bon or. — Quoi! vous croyez qu'on pourrait le gagner? — Je n'en doute pas ; il n'est pas riche, il aime la dépense, la bonne chère, et par conséquent l'argent. — Combien faudrait-il lui donner? Croyez-vous qu'une pension de six mille livres sur une abbaye fût assez? — Non, il vaut mieux que ça. — Eh bien! douze. — Fort bien ; mais au lieu de les lui donner en pension, donnez-lui une abbaye de la même valeur. »

L'affaire ainsi commencée, puis bientôt négociée auprès de l'abbé Sieyès, qui y donna les mains, n'aurait manqué, selon Bertrand de Moleville, que par une distraction du ministre qui, deux fois, ne se souvint ni de sa promesse ni de celui qui en était l'objet. Rien n'empêche d'admettre en gros cette anecdote, sans pour cela

qu'on soit obligé d'en tirer la même conséquence. Croire que l'homme qui, dès 1772, réformait solitairement la société et préparait en silence ce qu'il appelait ses *délinéaments* politiques, aurait subitement changé de vue et de marche à l'aurore de 1789, et se serait retourné de fond en comble au gré de la Cour, c'est une méprise qui tient à l'ignorance complète du fond. Chez Sieyès, à cette date, il y avait toute autre chose qu'un homme délicat et dégoûté, aimant les aises de la vie et la bonne chère : il y avait le philosophe artiste, ardemment préoccupé de son œuvre, de son plan chéri, et qui ne pouvait résister bientôt à le produire, eût-il dû être un peu gêné et retardé un moment par une grâce du ministre. Son orgueil et sa conviction d'inventeur, et j'ose ajouter, son amour du bien public à ce début, l'auraient bien vite fait sauter à pieds joints sur cette difficulté-là.

Trois brochures capitales de Sieyès parurent dans l'intervalle qui s'écoula entre la dissolution de l'Assemblée des Notables et la réunion de l'Assemblée constituante : 1° la brochure intitulée *Vues sur les Moyens d'exécution*, 1788... ; 2° l'*Essai sur les Privileges*, 1788 ; et 3° la fameuse brochure : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat?* janvier 1789.

Par ces trois écrits, Sieyès fut un des précurseurs de la Révolution de 89, de cette même Révolution que, dix ans après, il congédiait, pour ainsi dire, en la remettant, au 18 Brumaire, entre les mains de Bonaparte ; car il eut cette singulière destinée d'être le même à l'ouvrir et à la fermer, et de jouer un premier rôle le premier jour comme le dernier.

On n'attend pas que j'analyse en détail ces brochures ; et tout d'abord je dirai en quoi il me semble que Sieyès a échoué et erré, et en quoi il a réussi. Il a complètement erré en croyant que la raison pouvait s'enseigner en masse aux hommes et devenir la loi des sociétés à

venir. Parlant de l'ancien régime et de l'ancien monde, il écrivait, vers 1774 : « Le genre humain est un corps gangrené d'une part, et dont les mouvements sont convulsifs de l'autre. Les hommes qui pensent sont la partie vive et libre qui redonnera la vie à tout le corps. Si la pensée était perdue, adieu le genre humain ! » Il s'est trompé en posant si absolument le problème, en condamnant, comme il l'a fait, tout le passé, et en se promettant tout de la pensée pour les âges futurs. Il a bien plus erré lorsqu'il s'est figuré que le bonheur du monde allait tenir à telle ou telle forme de Constitution qu'il ne cessait de méditer dans ses veilles législatrices, et qu'il demandait à la mécanique sociale la plus rationnelle et la plus compliquée. Un moment il s'est cru, comme Mme de Staël le disait de lui, le grand promulgateur de la loi de l'avenir. Ce sont des ambitions gigantesques et que la nature des choses a bientôt déjouées. Mais là où il a complètement réussi, c'est dans sa guerre à mort aux privilèges, c'est dans la conception d'une société qui en serait entièrement purgée et chez qui l'égalité civile ferait loi. Cette conquête de 89, à laquelle Sieyès a pour jamais attaché son nom, subsiste : elle a traversé les différentes formes de Gouvernement depuis 89, et elle semble destinée à les traverser encore, comme une condition désormais inhérente de tout ce qui veut durer.

Je ne sais si Descartes a réellement fondé une philosophie, et, quoique quelques-uns de ces soi-disant disciples me l'assurent, j'en doute ; mais je sais bien qu'il a fait main basse sur les derniers empêchements que la Scolastique mettait à l'esprit humain, et c'est là sa gloire. Je dirai la même chose de Sieyès par rapport aux privilèges que, plus que personne alors, il a combattus et contribué à détruire.

Historiquement, comme Descartes, il est injuste ; il ne

daigne pas se rendre compte du passé ; il considère tout d'abord les privilèges comme d'informes *excroissances* du Corps social, et que la barbarie seule a pu considérer comme des beautés. Il méconnait l'élément généreux que la Noblesse, vue à son jour et à son heure, introduisit dans la Constitution de l'État. Il la poursuit en toute rencontre d'une âcre et dénigrante ironie. Chose remarquable! toutes les fois qu'il a à parler du Clergé, il est plus sage. Lui qui méprise tant les faits, ici il en tient compte, c'est que les faits du Clergé le touchent, et qu'en cette matière l'intérêt personnel l'avertit de ne pas s'en remettre à la théorie pure.

Un des principaux titres de Sieyès, avec l'abolition des privilèges, et qui n'en est qu'une application et une conséquence, ç'a été la destruction des barrières des provinces, la nouvelle division égale du territoire par départements, d'où est sortie plus entière et définitive l'unité de la France ; il en a été le promoteur et l'un des grands coopérateurs.

Je ne prétends pas dans ce court espace suivre Sieyès dans sa vie politique ; je m'attacherai seulement à noter les variations et les crises de ce grand esprit, sans répéter ce qu'on peut lire ailleurs.

Mis en contact avec l'expérience, il fut prompt à se désabuser ; il avait, je l'ai dit, le sens juste, « des aperçus utiles et lumineux dans les crises les plus sérieuses ; » il en fit preuve aux moments les plus décisifs de la Révolution, là où il y avait place au conseil (1). Ce ne sont pas ses amis seulement qui pensent de la sorte à son sujet, ce sont ses adversaires.

(1) Remarquez comme Sieyès a compris, présagé tous les temps principaux de la Révolution, et les a marqués par des mots qui restent :

A la veille de la convocation des États-Généraux, il demande : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?* et il répond hardiment : *C'est tout.*

« Ceux qui ne l'ont considéré, dit Mallet du Pan, que sous le rapport d'un métaphysicien politique et d'un manufacturier de Constitutions, ne le connaissaient que de profil. Fertile en découvertes d'exécution, sachant se taire et attendre, ne concevant point de plans chimériques, et alliant la dextérité à la constance, personne ne sait mieux, lorsqu'un grand intérêt l'exige, conserver de l'empire sur lui-même et en obtenir sur les autres. »

Il ne faut pas confondre Sieyès avec Condorcet, son premier disciple : disciple de Sieyès dans la seconde partie de sa vie comme il l'avait été de Turgot dans la première. Condorcet, se noyait, quand il tenait la plume, dans les exposés théoriques et les déductions analytiques qui portaient souvent sur des utopies arides. Il n'était, auprès de Sieyès, qu'un vulgarisateur abstrait ; mais celui-ci, outre l'originalité de l'invention, avait des vues et quelquefois des pratiques d'homme d'État.

On sait les magnifiques paroles par lesquelles Mirabeau, dans la séance de l'Assemblée constituante du 20 mai 1790, où se discutait la motion sur le droit de paix et de guerre, invoqua les lumières et l'avis d'un homme « dont je regarde, dit-il, le silence et l'inaction comme une calamité publique. » J'ai sous les yeux la série des lettres ou billets de Mirabeau à Sieyès, depuis

Au moment de la scission des deux Ordres avec les députés du Tiers, il trouve pour ceux-ci la dénomination d'*Assemblée nationale* qui tranche le conflit et annule les privilégiés.

Quand l'Assemblée constituante, en proie aux passions et aux intrigues, s'égare décidément dans son œuvre, il laisse échapper ce mot qui constate l'ère des déviations : « *Ils veulent être libres, et ils ne savent pas être justes !* »

Sous la Terreur, il prononce le seul mot du sage : *J'ai vécu !* comme qui dirait : *Cache ta vie !*

A la fin du Directoire, lui qui représente l'idée, il est le premier à sentir son impuissance, et il s'écrie : *Il me faut une épée.*

Ce sont là de ces mots décisifs qui nomment et, si j'ose dire, qui *baptisent* chaque situation.

le jour où il lui accuse réception et le remercie de ses deux brochures sur les *Privilèges* et le *Tiers-État* (23 février 1789) : « Il y a donc un homme en France ! s'écriait-il dès lors, et certes un homme appelé à nous servir de guide dans l'Assemblée nationale qui va décréter notre destinée. » Ce sentiment très profond de déférence, Mirabeau ne cesse de le lui exprimer dans chaque billet, où il l'appelle en toute occasion *le maître* : — « *Mon maître*, car vous l'êtes, même malgré vous ! » Il essaye, à plus d'une reprise, de nouer alliance avec lui, il lui propose l'union : « Il devient bien important que je vous parle, que mon audace se réunisse à votre courage, et ma verve à votre admirable logique. » Mais Sieyès, selon son habitude, se réserve et se tient sur ses gardes. Un jour, à l'Assemblée, pendant une séance orageuse, ils échangent sur un petit billet, à demi énigmatique pour nous, des questions et des réponses. Mirabeau s'y plaint de cette méfiance naturelle à Sieyès ; celui-ci écrit sur le billet : « A qui faut-il s'en fier pour se sauver des événements ? » Et Mirabeau lui répond au bas : « A qui faut-il s'en fier ? *à ceux qui ont un grand intérêt et une grande responsabilité de gloire : à vous et à moi, par exemple !* » Lui envoyant, en juin 1790, le discours prononcé à l'occasion du droit de paix et de guerre, et dans lequel se trouvait cette solennelle apostrophe sur la *calamité* de son silence ; y joignant de plus la motion qu'il venait de faire le jour même sur le deuil solennel qu'il avait fait décréter à l'Assemblée pour la mort de Franklin, il lui écrivait ce billet plein d'effusion et d'hommages :

« Le 11 juin 1790. — Voici, mon très cher maître, mon *Droit de la guerre*, qui vous sera un éternel monument (si toutefois vous ne le brûlez pas) de mes sentiments et de mes reproches.

« Voici ma Motion d'aujourd'hui dont le succès vous aura

fait plaisir. Notre nation de singes à larynx de perroquets, et qui sera telle tant que vous ne l'aurez pas refaite par un système d'éducation publique tel qu'il n'en existe point encore, prostituera cette nouvelle formule de respect (*la solennité d'un deuil national*): autrement les législatures à venir porteront aussi votre deuil. Puisse cette époque être dans un demi-siècle! *Vale et me ama.* »

Notez pourtant cette parole injurieuse et sanglante: *notre nation de singes à larynx de perroquets,* et mesurez l'abîme qu'il y a entre une telle idée et les théories législatives auxquelles en même temps on s'efforçait d'associer cette même nation.

Sieyès n'en était pas à s'apercevoir pour la première fois de cette contradiction, et il commençait à se retrancher dans la méfiance qui était naturelle à son esprit (1). Il était de ceux dont parle Juvénal et qui ont aisément la passion du silence:

Rarus sermo illis et magna libido tacendi.

(1) Dans une note manuscrite de lui, écrite vers 1788, et peut-être plus tôt, on lit cette espèce de description intime qui nous livre le fond de son humeur morale: c'est le point de départ de son caractère avant la Révolution:

« Héraclite, Démocrite.

« Je ne suis exclusivement ni Démocrite ni Héraclite. Le sentiment intérieur, l'amour des hommes, appellent l'intérêt, les larmes; bientôt je m'indigne, je frémis, j'en veux aux tyrans, et je finis, non par m'apaiser, mais par me distraire. Le sentiment de l'indignation est le plus fréquent; en revenant sur le même objet, ce n'est plus contre la tyrannie qu'il est dirigé, j'en veux à la lâcheté, à la bassesse des victimes, je les méprise: je vois qu'elles ne souffrent pas tout ce qu'elles méritent, qu'elles n'en ont pas encore assez; je les vois qui s'enorgueillissent de leur abjection, de leur malheur, et je ris, non de gaieté, mais de mépris; et tout de suite je détourne les yeux comme pour ne pas les souiller d'un spectacle honteux. »

Quand il vit la Révolution emportée comme un char, et qui échappait à tous les calculs, à tout l'art des conducteurs, il s'abstint. Il entra dans ce qu'il appelait *le silence philosophique*. Nommé membre de la Convention, témoin des luttes intérieures de cette formidable Assemblée, sa disposition au mépris et au dédain ne fit que s'accroître, et j'en ai saisi plus d'un témoignage tracé de sa main dans des notes intimes. On sait qu'à ceux qui lui demandaient ce qu'il avait fait durant ces mois terribles de la Terreur, il répondait : *J'ai vécu*. Je lis dans une page de lui une traduction indirecte, plus expressive et plus émue, de la même pensée :

« Maucroix, dit-il par une sorte d'allusion à cette situation menacée et précaire, et où nul ne pouvait se promettre un lendemain ; Maucroix, mort en 1708, fit à l'âge de quatre-vingts ans ces vers charmants :

Chaque jour est un bien que du Ciel je reçois ;
Jouissons aujourd'hui de celui qu'il nous donne :
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne. »

A la suite de ces vers, où l'on reconnaît l'ami de La Fontaine, je lis, écrites de la main de Sieyès également, des pensées latines extraites de Salluste et surtout de Lucain ; entre autres : *Jusque datum sceleri* (Le crime eut force de loi), dont il a fait usage dans la Notice qu'il publia sur sa propre vie en l'an III, et cet autre passage :... *Ruit irrevocabile vulgus*, qui exprime la force fatale de la démocratie triomphante.

Un passage très significatif encore, et qui s'était vérifié à ses yeux dans les luttes et les sanglantes défaites de parti dont il avait été témoin est celui-ci :... *Semper nocuit differre paratis* (Quand on est prêt, c'est toujours un danger que de remettre un coup d'État),

A l'occasion de je ne sais quelle séance de comité à

laquelle il assista vers ce temps de pleine anarchie, il écrivait pour lui, sur un bout de papier, ces notes inachevées, mais qui rendent au vif l'impression répulsive d'une noble intelligence à la vue de procédés si déshonorants pour une nation et pour l'esprit humain :

« Comité du 20 mars. — Paillasse (Chalier?), demi-ivre, dissertant sur le plan de la guerre, et examinant le ministre par interrogats et censure ;

« Les auditeurs ne s'apercevant même pas combien cela est ridicule et à quel point de perfection l'orateur porte la bêtise :

« Le malheureux ministre, échappant aux questions par une réponse de café et l'historique des campagnes;

« Ce sont là les hommes chargés de conduire les affaires et de sauver la République! »

— « Brillant de ses succès, H. de S. (quelque autre sans-culotte, Hérault de Séchelles peut-être), dans sa distraction, il avait l'air d'un drôle bien heureux qui sourit au coquinisme de ses pensées. »

Ce sont les croquis révolutionnaires de Sieyès. Et si, dans quelque séance pareille, il suppose cette question qui revient si souvent à son sujet: « Vous vous taisez? » — « *Qu'importe!* se répond-il à lui-même, *qu'importe le tribut de mon verre de vin dans un torrent de rogomme?* »

Mais c'est dans les pensées suivantes que se répand et déborde en toute plénitude l'amertume de cet esprit supérieur déchu d'un espoir immense et désespérant à jamais des hommes. Il y a dans cette douleur et cette expression de mépris de Sieyès un excès maladif, et le Lycurgue, qui s'est brisé contre l'expérience humaine, a tourné au misanthrope. Il suppose que quelqu'un lui adresse ce reproche:

« On abuse de tout. Vous auriez dû voir que les vérités les plus certaines, que les meilleures idées ouvrent aux fripons et aux coquins de nouveaux moyens d'exercer leurs funestes passions. »

Voici sa réponse :

« Avec le jugement le plus réfléchi, on n'est pas dupe deux fois, mais on peut l'être une. Cet effet de nouvelles vérités a été frappant, et cependant il (Sieyès) l'a aperçu longtemps avant vous, et *il a fermé sa main*. Vous qui l'accusez, vous avez deux torts plus que lui. Après avoir partagé sa première méprise, l'avoir partagée avec tout votre pays, vous avez concouru vivement à abuser (1), à gâter, à renverser, jusqu'aux antipodes les principes offerts : enfin, vous qui exigez une expérience que vous étiez loin d'avoir vous-même, vous trouvez mauvais aujourd'hui qu'on profite de l'expérience acquise, et qu'on ne veuille pas s'exposer de nouveau à vos reproches.

« Taisons-nous ! »

Ce *taisons-nous* est le refrain perpétuel. Lui qui croyait tenir la vérité et n'avoir qu'à la distribuer aux hommes, il la retire et il ferme la main.

Il dira encore, en continuant d'exhaler pour lui seul sa méfiance des hommes, et en ressentant avec ulcération leurs calomnies :

« Aucun d'eux ne dit : il voit mieux que nous. Ils disent tous : Il voit autrement, donc c'est un homme dangereux, etc. Vous en tenez un, et vous lui parlez raison, s'il entend, il vous dit bientôt de bonne foi : Que ne fais-tu quelque chose ? Que n'imprimes-tu ? Il faut instruire... — *Malheur à qui instruit ! Les hommes veulent, souffrent qu'on leur plaise ; ils ne souffrent pas qu'on les instruise*. Voir plus loin, plus profondément qu'eux leur faire part de meilleures idées, raisonner, etc., ne leur paraît qu'un commencement de confidence d'un homme qui a tramé plus profondément. Vous êtes pour eux un coquin plus habile. Ils vous suspectent, vous êtes dangereux. Les pas scientifiques, la profondeur du raisonnement sont pour eux des tentatives, des projets, des trahisons certaines. Ils se méfient du mouvement intellectuel qui résout un problème politique, comme d'une machination scélérate. *S'enfoncer dans les allées*

(1) En transcrivant textuellement ces notes, j'en respecte les incorrections grammaticales.

de l'Académie, c'est à leurs yeux se cacher dans un bois. C'est donc *folie que de parler avec eux*, et surtout que de chercher à les instruire. Ils vous diraient volontiers que, pour eux, ils se contentent d'être honnêtes gens : ils vous ont regardé comme voulant les attirer dans une conjuration. »

Dans la notice qu'il a publiée sur lui-même, Sieyès a reproduit quelques-unes de ces idées, mais nulle part avec cette verve et cet épanchement d'amertume.

Après avoir rendu de grands services diplomatiques à la République française dans son ambassade de Berlin et ailleurs, et avoir influé à l'intérieur sur beaucoup d'actes importants de comité ou de cabinet, nommé membre du Directoire, Sieyès se vit une puissance reconnue et fut recherché de toutes parts. J'ai parcouru une masse de lettres de tout genre qui lui furent adressées à cette époque par tout ce que la France avait de plus distingué, et l'Allemagne y joignait aussi de ces hommages enthousiastes qu'elle n'accorde qu'à ses grands philosophes. Rien de tout cela n'adoucissait ni ne guérissait cette âme, dont je surprends encore à cette date le cri douloureux, échappé du sein même de la puissance :

« Ils me recherchent !!!

« Je déteste la société, parce qu'on n'y croit pas à la bonté morale. Si l'on parle des mesures qui ont eu du succès, de quelque intrigue habile, de quelque projet momentanément applaudi, ils vous regardent avec un air fin et d'intelligence ; ils vous louent presque et vous caressent comme voulant mériter auprès de vous d'entrer en participation de l'habile dessein qu'ils vous supposent ; ils *croient* à votre infâmie, parce qu'eux s'en revêtiraient comme d'un honneur. C'est de leur part moitié immoralité, moitié ignorance. Mais ils me choquent, et mon premier mouvement, si je m'y livrais, serait de leur dire : *Fi !* parce que vous êtes des misérables, des hommes vils, vous supposez bien aisément qu'on vous ressemble ! Je finirai par les haïr. Quoi ! j'aurai passé ma vie entière dans le travail le plus forcé, dans le malheur pour moi, et dans les sentiments les plus généreux, le plus ardent pour le bonheur des

autres, et ma récompense sera d'être regardé par eux comme un homme à talents capable d'être adopté par des coteries de vils coquins! Les hommes, je le répète, ne croient ni à la probité ni à la bonté morale. Tout esprit public leur est étranger. Ils se partagent en coteries d'intrigants, complices de quelque lâcheté ou d'une suite de lâchetés distinctive de chaque société. Les moins bien placées pour combiner en ce genre, celles qui en sont réduites à l'avidité, à l'ambition de voler quelques sous, de tromper son voisin pour le plus petit intérêt, celles-là sont ce que l'on appelle les bonnes gens de la campagne, les classes probes ou vertueuses! »

On voit à quel degré de pessimisme et véritablement d'injustice il en est venu. Et il continue d'agiter ce même problème personnel comme aurait fait Alceste ou Jean-Jacques, et à tourmenter sa plaie irritée.

« Ils ne se sont jamais approchés de moi qu'avec l'intention et l'espoir de me tromper. Comment se fait-il que, leur ayant toujours parlé le langage de la vérité, et, en ce sens, ayant toujours été complètement dupe, j'aie pourtant échappé si souvent à leurs pièges? C'est qu'ils n'ont jamais cru que ma réponse fût celle que je devais ou voulais faire. Ils ne m'ont jamais attendu que sur un chemin différent de celui que j'annonçais. Ils m'ont trompé en mentant : je le leur ai rendu sans le vouloir en disant vrai. »

On n'écrit pas de telles pages pour soi seul, quand on n'est pas profondément convaincu de la vérité de ce qu'on écrit. J'en conclus que Sieyès, en effet, avait été beaucoup calomnié, que son sentiment moral élevé en avait souffert, que sa délicatesse orgueilleuse s'était révoltée, et qu'il en était résulté dans la partie la plus sensible de son être une maladie du genre de celle dont Rousseau et d'autres grands esprits solitaires se sont vus atteints (1). Ceci m'explique encore comment

(1) Dans l'ironie de Sieyès, dans son égoïsme final, dans son mépris consommé pour les hommes, il y avait du Swift. Celui-

plus tard Sieyès rendit si aisément les armes à Bonaparte, et (sous forme de récompense nationale) se laissa enrichir et combler par lui. Il avait bu dès longtemps la calomnie, et il se dit finalement qu'il serait bien dupe, là où son repos le conviait, de s'inquiéter désormais des propos des humains en quelque chose.

Danton, dans sa grossièreté énergique, disait : « *Je suis saoul des hommes.* » Sieyès en était au moins saturé.

Cet esprit altier, puissant, profond, ingénieux et fin, un peu bizarre, mais toujours original, en tombant du haut de cette idée de réforme première et radicale qu'il méditait dans toutes les branches de la connaissance, de la condition et, comme il disait, de la *socialité* humaine, en était venu (étrange extrémité!) à penser « que ce qu'on appelle le *sens commun*, loin d'être *commun* en effet, est une anomalie, une *difformité* dans la nature humaine. » Il méprisait cet esprit humain qui avait si peu répondu à ses vues. Il méconnaissait lui même la conquête réelle, la seule, mais si importante, à laquelle il avait atteint et que rien désormais ne pouvait ravir, une société sans privilèges.

Toutes ses illusions étaient perdues, qu'il en nourrissait peut-être une encore : c'était qu'on adopterait enfin cette Constitution-modèle qu'il avait de longue main élaborée, qui devait rompre le flot de la démocratie en le divisant, et triompher des passions des hommes en les balançant et les contre-pesant l'une par l'autre. Les premières séances consultatives qui suivirent le 18 Brumaire firent évanouir cette illusion dernière de l'artiste plus encore que du philosophe. Il vit qu'on ne prendrait jamais ses idées qu'en les tronquant et en les altérant, c'est-à-

ci exprimait sa misanthropie sous forme satirique et humoristique, l'autre sous forme de réflexion morale directe.

dire en les rendant indignes d'être avouées et reconnues par lui. Car, pour lui, homme d'unité, une idée morcelée perdait tout son prix : *Tout ou rien !* c'était sa devise.

Enseveli dans le silence et dans une méditation morose sous l'Empire, plus tard exilé pendant quinze ans en Belgique sous la Restauration, nous l'avons vu, après 1830, revenir isolé et finir parmi nous comme un témoin oublié d'un autre âge. L'oracle avait cessé ; il était accoutumé à se taire, mais non pas également peut-être à n'être plus même consulté. Vers la fin, Sieyès habitait plus que jamais au dedans et au fond de lui, et il n'en sortait plus. Quand on le pressait, pendant son exil de Bruxelles, de fixer ses souvenirs, de raconter et de dicter ce qu'il avait vu, il répondait :

« *Cui bono?* à quoi bon ? Notre œuvre est assez grande pour se passer de nos commentaires : nos actes instruiront ceux qui auront la curiosité de connaître nos pensées, et tous nos avertissements seraient inutiles pour mettre en garde contre nos fautes les hommes qui, venus après nous, n'acquerront notre sagesse qu'au prix des mêmes malheurs (1). »

Des personnes qui l'ont approché dans ses dernières années (et le nombre en est petit) me le peignent immobile, renfermé, pratiquant plus que jamais cette opiniâtre passion de se taire : « Je ne vois plus, disait-il, je n'entends plus, je ne me souviens plus, je ne parle plus : je suis devenu entièrement négatif. »

Il s'arrêtait quelquefois au milieu d'une phrase commencée, et disait : « Je ne trouve plus le mot, il se cache dans quelque coin obscur. »

Il revenait pourtant encore avec quelque plaisir sur ses anciens jours, et y rectifiait quelques points de récit qui appartiennent à l'histoire.

(1) Notice de M. Fortoul.

« Le premier, disait-il, qui cria : *Vive la Nation!* et cela étonna bien alors, ce fut moi. »

Il niait avoir prononcé les paroles qu'on lui prête après le 18 Brumaire : « *Messieurs, nous avons un maître; ce jeune homme sait tout, peut tout et veut tout.* » Le mot d'ailleurs est beau, et digne d'avoir été prononcé. Mais il dit seulement à Bonaparte, qui lui demandait pourquoi il ne voulait pas rester Consul avec lui, et qui insistait à lui offrir cette seconde place : « Il ne s'agit pas de Consuls, et je ne veux pas être votre aide de camp. »

Il niait aussi avoir prononcé, dans le jugement de Louis XVI, ce fameux mot : *La mort sans phrase.* Il dit seulement, ce qui est beaucoup trop : *La mort.* Il supposait que, quelqu'un s'étant enquis de son vote, on aurait répondu : *Il a voté la mort, sans phrase;* ce qui a passé ensuite pour son vote textuel.

Il a dû regretter ce vote fatal, sans lequel il aurait eu droit en effet de dire ce qu'il écrivait un jour à Rœderer dans l'intimité : « Vous me connaissez; vous ne m'avez jamais vu prendre part au mal, vous m'avez vu quelquefois prendre part au bien qui s'est fait. »

Il s'indignait qu'on attribuât à ce mot : *J'ai vécu*, qu'il avait dit pour résumer sa conduite sous la Terreur, un sens d'égoïsme et d'insensibilité qu'il n'y avait pas mis.

Il souriait de pitié aux injures dont il avait été l'objet à l'époque du 18 Brumaire. On avait débité des calomnies sur l'emploi des sommes restées dans la caisse du Directoire. Ces calomnies sont réfutées par les pièces mêmes de la comptabilité officielle : elles le sont mieux encore par les *Mémoires* de Napoléon, qui reconnaît à la fois le faible de l'homme et son fonds d'intégrité; il y est dit : « Il aimait l'argent, mais il était d'une probité sévère, ce qui plaisait fort à Napoléon ; c'était la

qualité première qu'il estimait dans un homme public. »

Il fut, en 1832, assez malade de la grippe pour que sa tête s'en ressentit. Il dit un jour à son valet de chambre : « Si M. de Robespierre vient, vous lui direz que je n'y suis pas. » Et le valet de chambre, dans sa simplicité, avait transmis la consigne à un autre domestique. Robespierre était son cauchemar et son délire dans ses dernières années, et on l'a entendu répéter : « Eloignez de moi cet infâme ! »

Dénoncé à la société des Jacobins peu de temps avant le 9 Thermidor, il aimait à raconter qu'il avait été sauvé par son cordonnier qui se leva et dit : « Ce Sieyès, je le connais, il ne s'occupe pas du tout de politique, il est toujours dans ses livres : c'est moi qui le chausse, et j'en réponds. »

LE MARÉCHAL MARMONT

Lundi 5 avril 1852.

Des trois articles consacrés par Sainte-Beuve au maréchal Marmont, je ne prends que ce qui a trait au problème psychologique et au cas de conscience que sa conduite en 1814 oblige de peser.

... Peu après la reprise de la campagne (1), à Düben, Marmont, au moment de se coucher, est mandé de la part de Napoléon ; il est près d'une heure du matin. L'Empereur, qui a fait sa nuit depuis six ou sept heures du soir, n'est point pressé ; il garde avec lui son lieutenant jusqu'après l'heure du déjeuner qui a lieu à six heures du matin. Dans cette conversation de plus de cinq heures, il passe en revue tous les points importants qui l'occupent, discute les divers partis qui lui restent à suivre, et, après les questions militaires, il en aborde d'autres plus générales, comme il faisait souvent. Il se plaint de ses alliés, de son beau-père l'empereur François et là-dessus il se jette sur une distinction entre l'*homme de conscience* et l'*homme d'honneur*. Avec l'homme d'honneur, avec celui qui tient purement et simplement sa parole et ses engagements, on sait sur quoi compter, tan-

(1) Celle de 1813.

dis qu'avec l'autre, avec l'homme de conscience qui fait ce qu'il croit être le mieux, on dépend de ses lumières et de son jugement. Et développant sa pensée : « Mon beau-père l'empereur d'Autriche, disait-il, a fait ce qu'il a cru utile aux intérêt de ses peuples : c'est un honnête homme, un homme de conscience, mais ce n'est pas un homme d'honneur. Vous, par exemple (et il prenait le bras de Marmont), si, l'ennemi ayant envahi la France et étant sur la hauteur de Montmartre, vous croyiez, même avec raison, que le salut du pays vous commandât de m'abandonner, et que vous le fissiez, vous seriez un bon Français, un brave homme, un homme de conscience, et non un homme d'honneur.

« Ces paroles, continue Marmont avec une émotion bien explicable, prononcées par Napoléon et adressées à moi le 11 octobre 1813, ne portaient-elles pas l'empreinte d'un caractère tout à fait extraordinaire? N'y a-t-il pas quelque chose de surnaturel et de prophétique? Elles sont revenues à ma pensée après les événements d'Essonne, et m'ont fait alors une impression que l'on conçoit, et qui jamais ne s'est effacée de ma mémoire. »

On verra plus tard comment à Vienne, après 1830, dans une conversation familière qu'eut le maréchal avec le duc de Reichstadt, avec le fils de Napoléon, ce jeune homme de mystérieuse et pathétique mémoire saisit l'occasion de reprendre, de rectifier en quelque sorte la parole de son père, et de porter une consolation délicate dans l'âme du noble guerrier. Il le lui devait ; car, par un retour singulier du sort, ce fut Marmont, si maltraité finalement par Napoléon, qui, le seul de ses maréchaux, eut pour mission comme spéciale de voir son fils, de lui parler de son père, de lui démontrer, cartes en main, cette gloire militaire qui jusque-là n'était, pour l'enfant de Vienne, qu'un culte et qu'une religion. Ce sont là de ces jeux du sort, lequel, au milieu de ses rigueurs, a aussi ses répa-

rations et presque ses piétés, et qui semble ici avoir voulu apprendre la réconciliation et la clémence aux hommes...

Les vicissitudes extrêmes de cette rapide campagne (1) ont amené Marmont avec Mortier auprès de Paris, dont Napoléon est éloigné, et que les armées étrangères atteignent et pressent déjà. C'est là qu'il va livrer un des plus glorieux combats dont les annales françaises conservent le souvenir, le dernier combat de 1814. Arrivé à Charenton et sentant l'importance du poste de Romainville pour la défense de la capitale, il envoie un officier pour reconnaître si la position est déjà occupée par l'ennemi. L'officier, sans y aller, fait son rapport et dit que l'ennemi n'y est pas. Marmont s'y porte ; il part de Charenton une heure avant le jour (30 mars) pour aller occuper le plateau avec 1.000 ou 1.200 hommes d'infanterie, du canon et quelque cavalerie. Il y arrive à la pointe du jour. L'ennemi y était et l'affaire s'engage ; mais la défense à l'instant prend un tout autre caractère ; elle est offensive et fière, et l'ennemi étonné de cette brusque attaque, n'agit plus qu'avec circonspection, lui qui peut engager en tout plus de 50.000 hommes, quand les deux maréchaux ensemble n'en ont pas 14.000. Marmont n'avait à lui que 7.500 hommes d'infanterie appartenant à 70 bataillons différents, et par conséquent ne se composant que de débris, et 1.500 chevaux. Il tint constamment la tête de la défense.

Jusqu'à onze heures du matin, le combat se maintient avec une sorte d'équilibre. Vers midi, l'affaire, un moment très compromise, se rétablit encore. Cependant le roi Joseph donne de Montmartre l'autorisation aux maréchaux d'entrer en pourparlers avec le prince de Schwarzenberg et l'empereur de Russie. Marmont envoie le colonel Fabvier pour dire au roi Joseph que, si

(1) De 1814.

les choses ne vont pas plus mal sur le reste de la ligne, rien ne presse encore ; il avait l'espérance de pousser la défense jusqu'à la nuit. Le colonel Fabvier ne trouve plus le roi Joseph à Montmartre ; le roi, emmenant le ministre de la guerre et tout le cortège du pouvoir, était parti pour Saint-Cloud et Versailles. Cependant, vers trois heures et demie ou quatre heures, l'ennemi, s'apercevant du peu de forces qu'il a en face de lui, déborde et débouche de toutes parts ; on va être pris de vive force ; c'est le moment de capituler. On envoie des officiers en parlementaires ; un seul parvient à pénétrer jusque dans les rangs ennemis. Le maréchal, voulant s'assurer par lui-même, descend dans la grande rue de Belleville :

« Mais à peine avais-je descendu quelques pas, je reconnus, dit Marmont, la tête d'une colonne russe qui venait d'y arriver. Il n'y avait pas une seconde à perdre pour agir, le moindre délai nous eût été funeste. Je me décidai à prendre à l'instant même un poste de 60 hommes, qui était à portée ; sa faiblesse ne pouvait pas être aperçue par l'ennemi dans un pareil défilé. Je chargeai à la tête de cette poignée de soldats avec le général Pelleport et le général Meynadier. Le premier reçut un coup de fusil qui lui traversa la poitrine, dont heureusement il n'est pas mort ; et moi j'eus mon cheval blessé et mes habits criblés de balles. La tête de la colonne ennemie fit demi-tour. »

Les troupes françaises se replièrent sur le plateau en arrière de Belleville et où se trouvait un moulin à vent. C'est alors seulement que l'officier envoyé en parlementaire, qui avait franchi les avant-postes ennemis, revint avec un aide-de-camp du prince de Schwarzenberg et un autre de l'empereur Alexandre, et que le feu qui durait depuis douze heures cessa. Il fut convenu que les troupes se retireraient dans les barrières, et que les arrangements seraient pris et arrêtés pour l'évacuation de la capitale.

« Telle est, dit Marmont en terminant cette partie de ses Mémoires, telle est l'analyse et le récit succinct de cette bataille de Paris, objet de si odieuses calomnies, fait d'armes si glorieux, je puis le dire, pour les chefs et pour les soldats. C'était le soixante-septième engagement de mon corps d'armée depuis le 1er janvier, jour de l'ouverture de la campagne, c'est-à-dire dans un espace de quatre-vingt-dix jours, et où les circonstances avaient été telles que j'avais été dans l'obligation de charger moi-même l'épée à la main, trois fois, à la tête d'une faible troupe. »

Pour achever de le peindre dans cette dernière attitude où nous l'avons vu, repoussant la colonne russe à la tête de 60 hommes, qu'on se rappelle que son bras droit était hors de service depuis la bataille d'Arapilès, que sa main gauche avait le pouce et l'index fracassés depuis Leipzig. Tel il était, à pied, car son cheval venait d'être blessé sous lui (le cinquième cheval depuis l'ouverture de la campagne). Il portait dans le combat cette tête haute qu'on lui connaît, la poitrine et le cœur en dehors. Joignez-y sa tenue martiale et ce costume qui lui est particulier, le frac sans broderies, le chapeau à plumes blanches, un pantalon blanc toujours et de fortes bottes à l'écuyères. C'est ainsi que nous le voyons rentrer dans Paris couvert de la poussière et frémissant de l'émotion du combat. Il n'avait à cette époque que quarante ans.

Est-ce là un noble guerrier ? Est-ce un traître ? et peut-il en trois ou quatre jours le devenir ?

Il aurait dû mourir ce jour-là pour sa gloire, disent des historiens que j'estime, mais qui ne voient que le côté brillant et purement militaire de la destinée ; et peut-être bien que lui-même, à certaines heures, ulcéré dans son honneur de soldat, il aura dit comme eux. Et moi, je crois qu'il faut dire, en embrassant toute la condition humaine : « Il est mieux qu'il ait vécu pour montrer ce que peut le malheur, la force des circonstances.

une certaine fatalité s'attachant, s'acharnant à plus d'une reprise à une belle vie, un cœur généreux ressentant l'outrage sans en être abattu, sans en être aigri, et finalement une belle intelligence trouvant en elle des ressources pour s'en nourrir et des résultats avec lesquels elle se présente aujourd'hui, en définitive, devant la postérité. »

Au sortir du sanglant et glorieux combat du 30 mars, Marmont, rentrant à Paris en son hôtel rue Paradis-Poissonnière, vit arriver chez lui, dans la soirée, ce qui restait dans la ville de grands fonctionnaires, les chefs de la garde nationale, les magistrats municipaux, et les personnages marquants de tout genre. Il y reçut l'impression parisienne du moment, qui était très vive, non seulement celle de la banque et de la finance, mais celle de la bourgeoisie élevée et de tout ce qui avait le sentiment pacifique et civil. Ce passage de quelques heures à Paris eut la plus grande influence sur sa manière d'agir les jours suivants.

Chacun paraissait d'accord sur la chute de l'Empereur : le nom des Bourbons était déjà prononcé par quelques-uns. Celui qui, ce soir-là, en parla le plus énergiquement, était M. Laffitte : il plaidait pour eux et pour les chances favorables d'une Restauration. A quelques objections que Marmont lui adressa : « Eh ! monsieur le maréchal, répondit-il, avec des garanties écrites, avec un ordre politique qui fondera nos droits, qu'y a-t-il à redouter ? »

Les serviteurs les plus dévoués du régime impérial, ceux qui plus tard en ont paru les martyrs, n'étaient pas alors des derniers à céder à la force des choses. M. de Lavalette, directeur général des postes, était ce soir-là chez le maréchal : celui-ci, voulant emmener avec lui le plus d'artillerie possible, lui demanda un ordre pour prendre tous les chevaux dont disposait l'ad-

ministration. M. de Lavalette refusa, de peur de se compromettre.

M. de Talleyrand vint ce soir-là chez le maréchal avec une arrière-pensée. Il demanda à le voir seul ; il l'entretint longuement des malheurs publics, et il cherchait jour sensiblement à une ouverture. Le maréchal ne lui en donna pas l'occasion. Il avait peu de goût pour M. de Talleyrand et pour ses manœuvres.

Ce qui n'était pas une manœuvre et une intrigue, c'était le sentiment public alors répandu dans les classes supérieures et aisées de la société, et qui faisait explosion pour la première fois. Marmont, par son esprit, par ses lumières, par cette rapidité d'impressions dont il était susceptible, s'y laissa gagner plus qu'il n'eût convenu à un homme qui n'eût voulu rester que dans sa ligne de soldat. Il sortit de Paris le 31 mars au matin, ayant reçu un choc électrique dans un autre sens que sa religion militaire.

Il avait compris la situation par tous ses côtés. Trop comprendre est souvent une difficulté de plus pour agir. Il allait se trouver partagé.

N'ayant en tout ceci d'autre désir que d'être vrai et d'autre rôle que d'exposer fidèlement un caractère auquel le mot de traître ne convient pas, un de ceux auxquels il s'applique le moins, je demande à bien définir la question politique d'alors, telle que nos souvenirs calmés nous la laissent voir à cette distance, et je veux d'abord l'élever à sa juste hauteur.

Il y avait en 1814 deux opinions, deux sentiments en présence. Il y avait l'honneur des armes, la défense patriotique du sol, le vœu fervent d'en repousser les étrangers, l'exaltation subsistante dans une partie de la jeunesse, dans les populations ouvrières des grandes villes et dans celles des campagnes en quelques provinces. Il y avait cette magie du nom de Napoléon en-

flammant la masse et les rangs inférieurs de l'armée, et restant pour elle synonyme de France ; enfin, pour répéter un mot que je viens d'employer et qui dit tout, il y avait une *religion*.

De l'autre côté, il y avait des intérêts civils, patriotiques aussi, mais surtout positifs, des idées longtemps étouffées et qui voulaient renaître ; idées en travail, intérêts en souffrance, lassitude profonde et besoin de paix, chez quelques-uns d'anciens sentiments qui se réveillaient, c'était tout un ensemble d'opinion déjà puissante et mal définie ; mais surtout, à ces premiers jours de 1814, et en face d'une *religion* militaire qui épuisait ses derniers miracles, il y avait une *raison*.

Pour prendre des noms très purs et presque consacrés qui représentent l'un et l'autre de ces deux aspects de la France, je nommerai comme expression de la raison publique alors, des hommes tels que M. Lainé, et comme type de la religion et de la fidélité militaire, le général Drouot.

Le malheur de Marmont est d'avoir été entre les deux, d'être allé à l'une, lui qui était de l'autre. Placé entre une religion et une raison, il les comprit, il les balança, il essaya de les concilier. Militaire et homme du drapeau, il donna accès, dès le premier jour, au sentiment civil : c'est là son seul crime. Dans le moment, il crut y voir son honneur. Pour ceux qui ont examiné, il est certain qu'aucune pensée de calcul étroit ni d'intérêt particulier n'entra dans ses résolutions.

Ou du moins, si l'instinct de la conservation y entra pour quelque chose, s'il se dit que c'était assez de sacrifice, s'il eut ce sentiment commun et naturel alors à toutes les grandes existences établies de surnager et de survivre, il l'eut certes moins nettement, moins sciemment que beaucoup d'autres maréchaux, et il ne méritait pas plus de blâme.

Nous le suivrons dans les actes décisifs auxquels il prit part alors. Le 31 mars au matin, il quitte, avec toutes ses troupes, Paris qui a capitulé, et il occupe la position d'Essonne, en avant de Fontainebleau. Dans la nuit du 31 mars au 1er avril, il va trouver l'Empereur à Fontainebleau et lui rendre compte des derniers événements. L'Empereur le loue fort de sa belle défense devant Paris et lui ordonne de lui préparer une liste de récompenses. « L'Empereur comprenait alors sa position : il était abattu et disposé enfin à traiter. » Le lendemain, de bon matin, 1er avril, Napoléon arrive à Essonne et visite la position du 6e corps. Cette conversation du 1er avril fut marquée par divers incidents. Pendant que l'Empereur était là, arrivèrent les deux officiers que le maréchal avait laissés à Paris pour faire la remise des barrières aux Alliés, les colonels Fabvier et Denys (de Damrémont) ; ils apprirent à l'Empereur ce qui s'était passé à l'entrée des troupes ennemies dans la capitale ; ils ne dissimulèrent pas les transports indécents qui avaient accueilli les Alliés à leur passage dans les plus brillants quartiers ; ils lui firent part de la déclaration de l'empereur Alexandre, par laquelle les Souverains proclamaient « qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon ni avec aucun membre de sa famille. » Ce récit fit révolution sur l'esprit de Napoléon et changea à l'instant le cours de ses idées : il revint à la résolution de combattre en désespéré : « Eh bien ! la guerre à tout prix, puisque la paix est impossible ! » Il assigna aux 10.000 hommes du maréchal des mouvements et des positions, et, sur la remarque que lui fit Marmont que, loin de disposer de 10.000 hommes qu'il n'avait plus depuis longtemps, il n'en avait guère alors que la moitié, l'Empereur (soit calcul, soit oubli) continua de raisonner dans la supposition des 10.000. Comme il parlait de passer la Seine et d'aller attaquer l'ennemi là où on avait

combattu devant Paris deux jours auparavant, il fallut que Marmont lui rappelât que la Marne était sur la route, et que les ponts de cette rivière avaient été détruits. Après quelques ordres de détails, l'Empereur, agitant ainsi le tumulte et l'orage de ses pensées, repartit pour Fontainebleau. C'est la dernière fois que Marmont le vit, et il dut conserver depuis lors de cet entretien inachevé un amer et douloureux souvenir.

De loin, aujourd'hui, il n'est pas jusqu'à cet instant de trouble et de confusion dans les idées qui ne nous touche chez le grand capitaine poussé à bout, et qui se retourne comme le lion blessé ; cet éclair égaré est d'une beauté dramatique et d'une grandeur épique suprême.

Mais alors, mais dans le moment, Marmont demeura surtout frappé de ce soudain revirement dont il avait été témoin, et de l'inutile danger d'une lutte désespérée : et lui-même ne venait-il pas d'affronter cette lutte et d'en supporter tout l'effort? Les nouvelles de Paris se succédaient à chaque heure ; les décrets du Gouvernement provisoire, les actes du Sénat arrivaient au quartier général d'Essonne. M. de Montessuis, ancien aide de camp du maréchal, lui fut envoyé de Paris cette journée même du 1er avril, avec des lettres de personnes considérables et de tout point honorables, et des sollicitations de tout genre. Sauvez la France, sauvez le pays, lui écrivait-on ; donnez, par votre adhésion, appui et force au Gouvernement provisoire : repliez-vous vers Rouen, où est Jourdan, conservez dans la Normandie une armée à la France. — Le nom de Monk, le grand médiateur, si souvent invoqué, ne manquait pas de revenir comme exemple. Ici commença, dans l'esprit du maréchal, une lutte morale sur laquelle il faudrait lui-même l'entendre : d'un côté, un ami, un bienfaiteur, le plus grand capitaine dont il avait été de bonne heure l'aide de camp et l'un des lieutenants préférés, mais ce grand capitaine,

auteur lui-même de sa ruine, qui semblait déjà consommée ; de l'autre, un pays qui criait grâce, une situation politique désastreuse dont, plus éclairé que beaucoup d'autres, il avait le secret, et dont il envisageait toutes les extrémités. N'avait-il donc pas, durant toute cette campagne, et hier encore, payé personnellement toute sa dette à l'un, et n'était-il pas temps de songer à l'autre? Ce qu'on peut dire après avoir écouté Marmont, et ce que diront tout ceux qui l'entendront un jour, c'est que, dans la résolution qu'il prit, il n'entra rien de cet égoïsme qui songe avant tout à soi et non au bien public, et qui déshonore. « Il est facile à un homme d'honneur de remplir son devoir quand il est tout tracé ; mais qu'il est cruel de vivre dans des temps où l'on peut et où l'on doit se demander où est le devoir ! » Il fut donné à Marmont de se poser deux fois ce fatal problème : « Heureux, s'écriait-il, heureux ceux qui vivent sous l'empire d'un Gouvernement régulier, ou qui, placés dans une situation obscure, ont échappé à cette cruelle épreuve ! ils doivent être indulgents ! »

Ne voulant pourtant rien prendre sur lui sans avoir consulté ses généraux de division, il les assembla, leur fit part des nouvelles de Paris, obtint leur adhésion unanime, et il fut résolu qu'on reconnaitrait le Gouvernement provisoire. Deux considérations agissaient surtout sur l'esprit de Marmont : donner à ce Gouvernement une force militaire et morale qui lui permît de compter près des Alliés, et obtenir pour Napoléon déchu des conditions meilleures.

Son corps d'armée en conséquence serait allé se joindre en Normandie au corps de Jourdan, et y aurait formé une sorte de petite armée nationale ou croyant l'être.

Une réponse fut faite en ce sens par Marmont aux ouvertures du prince de Schwarzenberg, et, en attendant

l'acceptation définitive, une autre lettre fut préparée par lui et adressée à l'Empereur, dans laquelle il lui disait qu'ayant rempli ce qu'il devait au salut de la patrie, il venait désormais remettre en ses mains sa tête et sa personne. Cette lettre, qui ne fut point envoyée, ne paraîtra point invraisemblable à ceux qui connaissent Marmont ; et, si incohérente que puisse sembler cette double action, elle est peut-être ce qui exprimerait le mieux la lutte et la contradiction de ses pensées dans toute cette crise. Tout pour lui eût été concilié en 1814, s'il eût pu dire : J'ai donné mon corps d'armée au Gouvernement provisoire pour l'aider à traiter, et moi je demande à aller à l'île d'Elbe. — De telles pensées ne passèrent dans son esprit sans doute qu'à l'état d'éclair, mais elles suffisent pour le peindre. Il aurait voulu accorder l'inconciliable.

Cependant les événements marchaient : les maréchaux, réunis à Fontainebleau, avaient arraché l'abdication de Napoléon. Macdonald et Ney, et le duc de Vicence, qui en étaient porteurs, passèrent le 4 avril au quartier-général d'Essonne, et y virent Marmont, à qui ils dirent l'objet de leur message : ils allaient plaider pour le Roi de Rome et pour une Régence. Marmont, dès les premiers mots, comprit que cette décision changeait tout, et qu'il ne pouvait continuer de s'isoler en négociant. Il apprit aux trois plénipotentiaires ce qu'il avait entamé, où il en était, et déclara qu'il ne ferait qu'un désormais avec eux. La première idée fut qu'il ne conclurait rien avant leur retour et qu'il se rendrait jusque-là invisible ; la seconde idée, plus simple, qui vint des maréchaux et de Ney en particulier, fut : « Mais pourquoi ne venez-vous pas à Paris avec nous? Vous nous y aiderez. » Marmont y consentit avec empressement. Avant de quitter Essonne, il eut soin d'expliquer aux généraux à qui il laissait le commandement, Souham le plus ancien,

Compans et Bordesoulle, les motifs de son absence, son prochain retour. Ordre fut donné devant les plénipotentiaires de ne faire aucun mouvement de troupes jusque-là.

Arrivés à Petit-Bourg, où était le quartier général, dans la soirée du 4 avril, pendant que les maréchaux parlementaient, Marmont vit le prince de Schwarzenberg, qui lui dit que ses propositions étaient acceptées ; mais Marmont, lui expliquant le nouvel état de choses résultant de l'abdication, demanda à être dégagé ; ce qui fut entendu et convenu à l'instant. Arrivés très tard dans la soirée à Paris, Marmont et les autres maréchaux furent reçus par l'empereur Alexandre, et aucun ne plaida plus vivement que lui pour la Régence et pour les droits du Roi de Rome. Les détails et les anxiétés de cette nuit mémorable du 4 au 5 avril sont dans les histoires. L'empereur Alexandre, hélas! tenait en ses mains la balance de nos destinées et semblait se plaire à prolonger l'incertitude. Au matin, Marmont était chez le maréchal Ney, lorsque le colonel Fabvier, arrivant en toute hâte d'Essonne, lui apprit que, contrairement à ses ordres, les généraux avaient mis les troupes en mouvement vers les lignes ennemies, et qu'une défection était imminente. Marmont dépêche, à la minute, un aide de camp et va partir lui-même pour tout arrêter, lorsqu'un autre officier survient annonçant que le 6e corps doit être, en ce moment, arrivé à Versailles, et qu'il est trop tard. Ce mouvement fatal, exécuté en un si fâcheux moment, avait été provoqué par une sorte de panique des généraux Souham et autres. L'Empereur avait envoyé dans la soirée du 4 avril plusieurs officiers d'ordonnance à Essonne pour mander Marmont à Fontainebleau, ou en son absence le général commandant à sa place. Craignant que l'Empereur n'eût été informé des négociations précédemment entamées, les généraux avaient pris sur eux

de se soustraire à sa colère et d'emmener les troupes à travers les lignes ennemies.

Mais l'on n'était pas au bout de la journée (5 avril). Les troupes, en se voyant ainsi menées hors de leurs voies et contre leur vœu, se révoltent ; elles crient à la trahison. Marmont qui, dans le premier moment, dès qu'il avait su la démarche irréparable, n'avait songé qu'à conserver les troupes au Gouvernement provisoire, à les maintenir sous le drapeau, et qui accourait pour cela à Versailles, apprend en chemin cette sédition furieuse. Tous les généraux lui conseillent de rétrograder : il n'en fait rien, il envoie aide de camp sur aide de camp pour tâcher de préparer les esprits, et lui-même il rejoint les soldats en désordre à Trappes. Il fait faire cercle d'officiers, il harangue les troupes, il les rallie. A force de présence d'esprit, d'émotion et de cordialité, il ramène à l'ordre ce corps d'armée, qui reprend les armes et le salue d'un dernier cri.

Un grand émoi régnait dans Paris : tout pouvait être grave alors. Aussi, quand, ce soir du 5 avril, Marmont revint et qu'il entra chez M. de Talleyrand, il fut fêté, entouré de tous. Bourienne nous le montre dans le salon, dînant seul à part sur un petit guéridon, et devenu le héros. On exaltait ses services. Il dut croire en avoir rendu un bien réel pour cet acte de vigueur qui avait empêché la dispersion et le sacrifice inutile de braves gens. Généreux comme il l'était, il pensa qu'il valait mieux tout couvrir, ne pas laisser peser sur ses généraux une responsabilité accablante ; il voulut absoudre tout le monde au moyen d'une déclaration où il prendrait tout sur lui.

La négociation avec le prince de Schwarzenberg, qui n'avait pas été contractée ni conclue, fut censée l'avoir été, et les pièces qui la constataient, mises *après coup* à la date du 4 avril, furent insérées au *Moniteur* le 7 ;

le tout pour cacher la confusion et régulariser ce qui n'avait été que l'effet de la peur et du désordre.

Dans toute cette suite rapide de déterminations et d'actes si décisifs, on voit à chaque instant Marmont agir sous l'impression de sentiments vifs et sincères, qu'il ne croit pas avoir besoin de justifier. On l'en louait si fort dans le moment autour de lui, qu'il fut assez longtemps à s'apercevoir que cette flatterie des uns allait donner un redoublement de pâture à la calomnie des autres. Aussi, quand il lui fallut répondre là-dessus et se justifier, il le fit avec étonnement, avec surprise et tout en mêlant l'indignation à la négligence. Une des pièces les plus positives qu'il eût pu produire et qui est une lettre du général Bordesoulle à lui adressée, par laquelle les généraux s'excusent d'avoir exécuté ce mouvement du 4 au 5 avril qu'on était convenu de suspendre, cette lettre avait été négligée, omise par le maréchal, et ne fut retrouvée au fond d'un tiroir qu'après 1830, par ses amis, occupés alors à le justifier.

Pendant les journées qui suivirent, Marmont était des plus vifs à défendre les intérêts de l'armée, le maintien des couleurs nationales qui représentaient pour lui tout un ordre de sentiments patriotiques et modernes. Pendant qu'on discutait là-dessus, M. de Talleyrand fit si bien, qu'on apprit tout à coup que le vieux maréchal Jourdan, en sa qualité d'ancien républicain, avait pris le premier à Rouen et fait prendre à son corps d'armée la cocarde blanche, ce qui tranchait de fait la question. A Jourdan on avait fait accroire, pour le décider, que Marmont l'avait déjà prise, et à Marmont on répondait : « Mais que faire ? voilà Jourdan qui l'a adoptée déjà. » Et malgré tout, lors de l'entrée à Paris de M. comte comte d'Artois, le 12 avril, Marmont fut du petit nombre des officiers qui avaient gardé la cocarde tricolore : ce dont on se souvint toujours, et dont on lui

sut peu de gré. — Sa position fausse commençait déjà (1).

Je n'ai pas à faire son histoire durant les deux Restaurations, et il me suffit de dessiner sa ligne générale de conduite et d'opinion. En mars 1815, à la nouvelle du débarquement de Napoléon, Louis XVIII envoya un courrier à Châtillon-sur-Seine pour mander à l'instant Marmont, dont l'avis fut de tenir bon à Paris et de résister. De tels conseils étaient trop forts pour ceux qui les demandaient, et Marmont, nommé commandant de toute la maison militaire du roi, dut se borner à diriger la retraite vers la frontière et jusqu'à Gand. Au moment où s'ouvrit la campagne contre la France, le maréchal n'admit pas un seul instant qu'un corps français pût faire partie de l'armée anglaise et associer son drapeau à celui de l'étranger : lui-même il quitta Gand et alla à Aix-la-Chapelle, d'où il partit pour rejoindre le roi à Mons, lors de la seconde rentrée.

Pendant les Cent-Jours, il avait répondu, par un Mémoire justificatif daté de Gand (1er avril), à l'accusation de trahison lancée contre lui par Napoléon dans sa Proclamation du golfe de Juan. Qu'il nous suffise de dire que lorsqu'un des officiers longtemps attaché au maréchal, le colonel Fabvier, se plaignit vivement de cette qualification dans une note écrite qui fut mise sous les yeux de Napoléon, l'Empereur répondit alors au général Drouot qui s'en était chargé : « Calmez Fabvier ; ce que

(1) M. de Vaulabelle, dans son *Histoire*, dit que, ce jour de l'entrée du comte d'Artois, *tous* les maréchaux avaient la cocarde tricolore, et ne distingue point en cela Marmont. Mais, dans le temps, l'opinion royaliste pure sut très bien le distinguer, et parce que l'on comptait davantage sur lui, et parce que, dans les discussions qui avaient porté sur ce point, il s'était mis plus en avant qu'un autre pour le maintien des couleurs nationales.

j'ai dit, j'ai dû le dire dans l'intérêt de ma politique. Je sais comment les choses se sont passées. Marmont s'est trouvé en face d'événements plus forts que les hommes : tout s'arrangera ; il nous reviendra avant peu. »

Dans tout ce que je dis ici sur Napoléon, je sens combien la lutte est inégale entre lui et Marmont, et je ne prétends nullement l'établir ; mais j'aime à recueillir les bonnes paroles, celles qui tendaient à réparer. Marmont, aux heures habituelles, aimait à résumer ainsi le sens de toute sa conduite avec Napoléon : « Tant qu'il a dit : *Tout pour la France*, je l'ai servi avec enthousiasme ; quand il a dit : *La France et moi*, je l'ai servi avec zèle ; quand il a dit : *Moi et la France*, je l'ai servi avec dévouement. Il n'y a que quand il a dit : *Moi sans la France*, que je me suis détaché de lui. » Je rappellerai plus tard des paroles de lui sur Napoléon plus émues et plus semblables aux impressions de sa jeunesse.

LES REGRETS

Lundi, 23 août 1852.

[Cet article, qui n'est pas l'étude d'un esprit, est un document utile pour l'étude de l'esprit de l'auteur.]

J'aurais grand besoin cette fois qu'un moraliste fin, discret, adroit et prudent, un Addison, me prêtât son pinceau sans mollesse et sans amertume : car c'est d'un mal moral que je voudrais traiter, et d'un mal présent ; j'ai en vue de décrire la maladie d'une partie notable de la société française (de la fleur et non pas du fond de cette société), et, en la décrivant au naturel, de faire sentir à de belles et fines intelligences qu'elles ont tort de loger et d'entretenir si soigneusement en elles un hôte malin qui, à la longue, est de nature à porter atteinte à la santé même de l'esprit.

Qu'est-ce donc que ce mal dont est visiblement atteinte, depuis quelque temps, une partie de la société brillante et pensante ? C'est l'ironie, c'est le dépit, moins encore le regret de ce qui n'est plus, que l'étonnement, la surprise, la colère d'assister à ce qui est, et à ce qui est sans nous. On n'en revient pas de n'avoir plus à gouverner le monde. Tant qu'il n'y a eu que chute, catastrophe, anarchie universelle, on a eu du bon sens, de la

philosophie, et quelques-uns même du courage; après la première secousse, qui a été rude, on ne s'est pas trop abandonné, on est revenu à soi et on a donné la main à d'autres; on a travaillé à remettre la société à flot et à s'y remettre soi-même. Etait-ce donc le seul espoir de ressaisir le gouvernail, qui soutenait tous ces naufragés de la veille revenant sur l'eau, quand on les voyait si activement, pour leur part, aider à construire le radeau après la perte du navire? N'était-ce donc pas le sentiment du péril immense et le désir du salut commun? Le fait est que, durant les trois années d'un état précaire pour la France et presque déshonorant pour la civilisation d'un grand peuple, les mêmes hommes, après le premier étourdissement passé, ont assez pris leur parti, qu'ils ont assez bien vécu et n'ont pas trop désespéré, et que depuis qu'il y a un établissement régulier, il leur semble qu'on ne puisse plus vivre : c'est que cet établissement s'est fait sans eux, c'est que ce régime n'est plus le leur; on supporte encore la chute, non pas le remplacement.

Le grand malheur des révolutions fréquentes et périodiques auxquelles notre France s'est vue sujette depuis quarante ans, a été de faire de vastes coupes réglées dans les générations qui formaient la tête de la société, de les déposséder presque en masse du pouvoir en un seul jour, et de donner aux générations survenantes le caractère d'une conquête et d'une invasion. L'Empire tombe en 1814 et en 1815; les serviteurs de l'Empire, à peu d'exceptions près, sont jetés de côté à l'instant, et la face de la France gouvernante est renouvelée. La Restauration tombe en 1830; les hommes de la Restauration disparaissent, et une nouvelle génération se saisit du gouvernement de la société dans toutes les directions et à tous les degrés. C'est cette génération, accoutumée au pouvoir durant dix-huit ans, pleine encore de force.

de capacité, d'intelligence, se ramifiant dans les classes élevées et dans les moyennes, qui, frappée à son tour, est malade en ce moment du genre d'irritation que je signale. Naturellement, c'est toujours le dernier pouvoir tombé qui est le plus irrité contre celui qui succède : l'avant-dernier est déjà fait à la patience.

Cette irritation, qui, je le répète, n'était pas née après la chute même et dans l'intervalle anarchique qui a duré près de quatre ans ; cette irritation, qui était alors paralysée et par la peur très permise et par des retours d'espérance, s'est développée au plus haut degré depuis l'établissement d'un régime qui annule ces espérances en même temps qu'il rassure contre les craintes extrêmes. On a du loisir et de la liberté d'esprit, et l'on se croit en droit d'en profiter sans beaucoup de reconnaissance. Il s'est donc déclaré aussitôt, dans une partie de cette belle société à la fois outrée et rassurée, une disposition frondeuse, railleuse, qui se manifeste de mille manières ironiques depuis longtemps tombées en désuétude, par des journaux à la main, par des bulletins publiés à l'étranger, par des couplets à la Maurepas, que sais-je ? Tout cela ne mériterait pas même l'attention, si la disposition fondamentale qui est là-dessous ne tendait à persister jusque dans de bons et graves esprits, à les envahir, ou, si c'est trop dire, à les marquer d'un coin qu'on ne se serait jamais attendu à trouver en eux. La prétention, en effet, des principaux chefs de cette génération qui ne relevait ni du droit divin ni d'aucun principe préconçu, et qui arrivait à la politique par l'étude des choses et de l'histoire, était de tout comprendre ; et, depuis quelque temps, ils me semblent, en vérité, ne se plus mettre en peine de cela. Dans ce moment même, qu'ils daignent, je les en prie, ne pas prendre ou donner le change sur ma pensée : je ne viens pas ici conseiller d'épouser le pouvoir, mais simplement de ne pas le nier

avec obstination, de ne pas bouder la société qui l'a ratifié, le fond et le vrai de la société de notre temps.

Les regrets et les affections, je les conçois, je les respecte : là où de tels sentiments sincères se rencontrent, on ne peut que passer en s'inclinant. Les principes, je les conçois aussi, je les respecte également, à condition qu'ils soient nets et avérés. Si dans les hommes irrités dont je parle, il en est qui aient gardé le culte des purs sentiments libéraux, de la vieille liberté entendue comme en 89 ou en 1819, qui aient aimé cette liberté de la même manière avant et pendant le pouvoir, qui n'aient jamais senti, alors qu'ils étaient les maîtres, qu'il fallait faire fléchir les principes eux-mêmes devant les nécessités publiques et les périls imminents, s'il est de tels hommes qui aient conservé chastement en eux ce premier idéal de la nature humaine et de la nature française gouvernable, à ceux-là je leur accorde tout ; de tels modèles sont beaux de temps en temps à contempler à distance dans l'histoire. Respect aux Thraséas partout où il s'en rencontre ! Si la France en possède deux ou trois, qu'elle en garde les bustes, en attendant les statues.

Mais ici quelques remarques sont nécessaires : la prétention et la ressource de tous les pouvoirs déchus est d'invoquer aussitôt la justice et de s'identifier avec elle. Quand nous étions jeunes et que nous entendions ceux qu'on appelait alors les hommes de l'ancien régime raisonner de politique, que disaient-ils ? « Nous sommes les représentants du droit, de la justice, de la vérité et de la légitimité sociale ; vous, au contraire, enfants de la Révolution, vous êtes des usurpateurs et des hommes de fait. » Cela nous faisait sourire, car nous raisonnions sur ce grand fait révolutionnaire, nous montrions qu'il avait été provoqué, justifié en partie, qu'il avait ses raisons d'être : et les plus fortes têtes d'entre nous poussaient

cette logique des événements jusqu'à établir par maximes une sorte de loi et de fatalité historique inévitable. Aujourd'hui, un grand nombre de ces jeunes hommes d'alors, après avoir passé par le pouvoir et par le gouvernement à leur tour, se voyant déchus à l'improviste et dépossédés, vont recommencer, s'ils n'y prennent pas garde, le raisonnement des hommes d'autrefois : ils vont vous démontrer point par point qu'ils représentent le droit, la justice, la légitimité sociale ; tout cela, à les entendre, est en eux seuls et non pas en d'autres : ils en gardent le dépôt, et ils vous en parleront avec autant de zèle et de componction qu'aurait pu faire un bon royaliste au lendemain de Juillet 1830. Pour un simple observateur désintéressé, ce changement subit de rôles est extrêmement curieux.

L'autre jour, j'entendais causer un homme de grand esprit, un ancien ministre de l'instruction publique sous Louis-Philippe, et qui a, durant des années, administré, sous un titre ou sous un autre, cette branche importante du pouvoir : il critiquait les innovations récentes apportées dans l'enseignement ; et, sur quelques observations générales qui lui étaient faites, et qui méritaient au moins d'être écoutées : « Je crois à la vérité absolue, s'écria-t-il en rompant la conversation, je crois au bien. » Il appelait apparemment le bien ce qu'il avait fait : le mal, c'était ce que faisaient les autres.

Nous sommes tous plus ou moins tentés de parler ainsi, si nous nous livrons à la vivacité de notre premier mouvement et si ce que Pascal appelait la *pensée de derrière* ne nous avertit. Le danger, aujourd'hui, pour quantité d'esprits distingués, atteints dans leurs habitudes, dans leur symbole politique, et qui ont à se plaindre des choses, serait de se fixer dans une disposition habituelle de rancune, d'hostilité sans grandeur, de jugement ironique et satirique : il en résulterait une altéra-

tion, à la longue, dans le fond même de leur esprit et de leur jugement. Rappelons-nous, encore une fois, pour ne pas les imiter, ces hommes d'esprit que nous avons connus dans notre jeunesse et qui nous paraissaient plus ou moins d'un autre âge : ils avaient cessé de prendre la société de droit fil; ils avaient contracté leur pli à une certaine date restée pour eux mémorable bien plus que pour nous. M. de Lally-Tolendal et ses amis s'étaient arrêtés à un certain jour de l'Assemblée constituante ; la justice et la vérité politique se prolongeaient pour eux jusqu'à ce jour-là, et ne subsistaient pas vingt-quatre heures de plus. Sur tout le reste, ils parlaient bien et semblaient ouverts ; mais gare si l'on abordait ce côté! Il y en avait d'autres qui disputaient encore sur les chances qu'aurait eues l'entreprise militaire de M. de Bouillé, si la fuite de Louis XVI avait réussi en juin 1791. Combien de montres s'étaient ainsi arrêtées durant la Révolution à tel ou tel jour de secousse violente! Tâchons donc, même quand nous ne prendrions aucun plaisir au temps qui passe, de remonter notre montre tous les soirs et de la tenir à l'heure; c'est une habitude excellente pour l'esprit.

Avez-vous jamais réfléchi à ce que c'était que ces hommes de la Chambre de 1815, dont en général les montres s'étaient arrêtées subitement au 18 Brumaire, et qui, après quinze ans d'isolement, de colère ou de bouderie à l'écart, se virent un jour appelés à l'exercice d'un gouvernement nouveau et à remettre en vigueur les formes parlementaires et délibératives? On pouvait croire, au premier abord, qu'il y avait de leur côté de la ressource, parce que leurs caractères n'étaient point usés, et parce qu'ils avaient vécu en dehors du tourbillon qui entraînait l'Europe. « Ils avaient dû trouver, disaient d'ingénieux publicistes, dans leurs pensées toujours refoulées, un exercice qui doublait leurs forces. »

C'était une erreur. Ces hommes de la Chambre de 1815 arrivèrent ou revinrent impraticables parce qu'ils étaient violents, parce qu'ils avaient accumulé en silence mille aigreurs et mille rancunes, parce qu'ils étaient restés, dix années durant, à l'état de pistolets chargés : quand on vint à vouloir s'en servir de nouveau, ils éclatèrent dans la main qui les employait.

Hommes de la génération de 1830, tombés en 1848, désormais évincés et très ajournés, vous qui vous êtes toujours piqués de tout comprendre dans l'histoire, et qui, par l'étude, par les idées, par une habituelle et libre ouverture de l'intelligence, vous êtes crus et êtes, en effet, si supérieurs aux plus hommes d'esprit de cette race de 1815, n'admettez en vous trop longtemps aucun grain d'aigreur et d'amertume, aucun levain pareil au leur et qui est de nature à se loger si aisément au cœur de l'homme. Votre faible a été, de tout temps, de vous croire privilégiés, ne vous y fiez pas trop ; vous êtes hommes aussi, vous êtes dans une époque critique ; ne vous fixez pas dans le dépit. Les fortes colères vaudraient encore mieux. Mais plutôt mettez votre honneur et votre supériorité à n'avoir ni dépit ni colère, à garder de vos idées ce que vous en croyez juste et durable, sauf à les confronter perpétuellement avec l'état de la société, à les corriger sans cesse par l'observation de ce monde qui marche et qui change, et qui de nos jours tourne si vite à l'indifférence du passé. « Il est inutile de se fâcher contre les choses, disait Mme de Staël, car cela ne leur fait rien du tout (1). » Ce que je demande ici est difficile :

(1) Le mot avait cours dans le monde de Mme de Staël, mais il n'est pas d'elle, comme je l'avais cru d'abord; il n'est pas même de Turgot, à qui je le vois aussi attribué : il est purement et simplement d'Euripide, cité par Stobée (titre 54) :

Τοῖς πράγμασιν γὰρ οὐχὶ θυμοῦσθαι χρεών·
Μέλει γὰρ αὐτοῖς οὐδέν. . . . .

le mérite vous en sera plus grand. Il y a un mal terrible et rebelle à guérir, une maladie non décrite et qui n'a pas pris place encore dans les livres de médecine; je l'ai peu observée directement, je l'ai entrevue toutefois, et je me la suis fait raconter par des témoins, et presque par des malades eux-mêmes : je puis en donner un léger aperçu que de plus experts compléteront.

Cette maladie est celle du *pouvoir perdu*. Elle est déjà ancienne, elle l'est presque autant que le monde, mais longtemps elle a été limitée à un petit nombre de cas, ou bien elle prenait une autre forme. Du temps de la monarchie et de la Cour, elle se confondait avec la maladie du *courtisan disgracié* ou de la *perte de la faveur;* depuis l'émancipation de la société et la participation plus ou moins directe d'un grand nombre à l'exercice du pouvoir, la maladie, dans sa forme simple, s'est fort répandue, et il y avait des moments où elle a le caractère d'une épidémie. Ne la prenons que dans les exemples saillants et dignes d'être observés.

Pascal, qui avait si bien pénétré l'homme dans sa grandeur et dans sa misère, et qui, en son âme ardente, s'était représenté plus d'une fois sans doute les vives images de l'ambition politique, a écrit, comme pour s'en dégoûter :

« Prenez-y garde! Qu'est-ce autre chose d'être Surintendant, Chancelier, Premier Président, sinon d'être en une condition où l'on a, dès le matin, un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et, quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les envoie à leurs maisons des champs, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux. »

En effet, le pouvoir, considéré au point de vue moral,

et sous sa forme la plus générale, consiste à ne pas s'appartenir un seul moment, à faire de grandes choses peut-être, mais à être envahi aussi par les petites, à n'avoir pas une minute à soi dès le réveil : tel est le plaisir. L'espoir des grandes actions vous tente et vous soutient, j'aime à le croire : en attendant, les actions vaines ne prennent pas moins de place. Les affaires et les gens vous assiègent, vous cherchent, vous poursuivent. Les importuns et les sots même entre les solliciteurs ne vous déplaisent pas ; ils donnent le sentiment de ce qu'on peut, même quand on refuse. Le *moi* humain se dilate et s'étend comme naturellement à tout ce qui entoure. Il y a une expression en grec qui m'a toujours frappé : pour signifier un homme d'importance, un héros, un chef, on dit : *Ceux qui sont autour de lui*. Par exemple au lieu de nommer tout simplement *Achille* ou *Agamemnon*, on dira : *Ceux qui sont autour d'Achille* ou *d'Agamemnon*, tant on est loin de concevoir le personnage isolé et sans son cortège ! Ainsi de tout temps pour l'homme de pouvoir : il n'est jamais seul. Mais qu'il tombe : le soir même de la disgrâce, m'assure-t-on, subitement, rudement, avec une brutalité dont je n'ai jamais été témoin, le vide se fait autour de lui : quand je dis le soir, ce n'est peut-être que le lendemain ; car je ne puis supposer que, pour la forme, quelques politesses au moins n'arrivent pas ; puis, la cérémonie faite, il ne reste que les amis. On sent alors qu'on n'est plus que soi, qu'on n'a plus dans les mains cet aimant qui attirait. Les premiers jours on a peine à s'y accoutumer ; on attend machinalement, habitué qu'on est à recevoir son occupation du dehors ; il semble que l'huissier soit en défaut. Mais rien n'est plus vrai pourtant, votre porte ne s'ouvre plus que pour un petit nombre ; il faut peu à peu s'y faire. Si quelqu'un entre alors pour une affaire particulière, quelque subalterne

surtout, on le retient, on amène la conversation sur la chute récente, sur l'ingratitude des hommes, sur l'état général des affaires publiques qui se gâte et devient tout à fait affligeant : on s'épanche, on cherche de l'écho. C'est ici que la différence des humeurs et des caractères se déclare, et aussi celle de l'éducation. Je connais des hommes d'une nature sociale heureuse et d'un bon sens bien tempéré qui ont peut-être retrouvé leur philosophie dès le soir même. Je sais des gens de goût qui ont pu ressentir l'amertume, mais qui l'ont dissimulée galamment : une grande fortune et une situation faite sont un excellent coussin dans la chute, pour parer aux contre-coups. Les natures moins délicates ou moins maîtresses d'elles-mêmes ne peuvent se retenir ; il en est qui s'exhalent en propos vifs et outrageants, d'autres tournent au tendre et à l'élégie. M. de Chateaubriand éclatait tout haut avec rage et menaces ; M. de Martignac avait des bons mots et des soupirs. M. de Serre, emportant sa blessure au foie en silence, s'en allait mourir à Naples ; M. de Villèle, moins idéal et plus positif, s'en allait faire les affaires de sa province, de sa commune et de sa municipalité, et il les fait encore : sur une échelle ou sur une autre, est-ce que toutes les affaires ne se ressemblent pas ? Dans le vieux temps, Sully, après la mort de Henri IV, prenait le bon parti, celui qui sied aux ministres survivants d'une grande époque et d'un grand règne : il en dictait l'histoire à quatre secrétaires à la fois, et se la faisait raconter tout le long du jour, s'enfermant et se murant ainsi dans ses souvenirs. Il devenait même poète du coup, et rimait l'éloge de Henri IV et son propre *Adieu à la Cour* en deux pièces de vers qui se sont conservées. Au temps de la Fronde, un disciple de Richelieu et qui n'était pas indigne de lui pour sa capacité et son ardeur, M. de Chavigny, dans ses heures de disgrâce, faisait visite au monastère de Port-

Royal-des-Champs et tâchait de s'y complaire à la pénitence ; effort pénible et qui ne durait pas ! Daguesseau, à Fresne, pas plus que L'Hôpital en sa maison de Vignay, ne doit se considérer comme un ministre en disgrâce ; c'était un magistrat homme d'études, qui retrouvait, un peu mélancoliquement peut-être, mais sans trop d'ennui, les habitudes de la vie de cabinet. Maurepas, qui fut exilé vingt-cinq ans dans sa terre, après avoir été ministre et avant de le redevenir, avait passé ce long intervalle avec une légèreté de grand air, qui faisait illusion, même à Montesquieu : « J'arrive de Pont-Chartrain avec Mme d'Aiguillon, où j'ai passé huit jours très agréables, écrivait-il ; le maître de la maison a une gaieté et une fécondité qui n'a point de pareille. Il voit tout, il lit tout, il rit de tout. C'est l'homme du monde que j'envie davantage : il a un caractère unique. » Maurepas se consolait par la légèreté et la satire, et en faisant collection de tous les noëls moqueurs où l'on chansonnait les gens.

La plus belle disgrâce ministérielle que l'on puisse citer est celle du duc de Choiseul à Chanteloup ; elle fut triomphante d'abord comme une faveur ; l'idée de popularité commençait à naître. N'y comptez pas trop cependant ; les premiers jours de Chanteloup sont enivrants ; mais je ne répondrais pas des autres, et on ne nous a pas tenus au courant de la suite. En récompense, voici un charmant et naïf tableau d'une autre disgrâce un peu antérieure, de celle du comte d'Argenson, ancien ministre de la guerre sous Louis XV, et renvoyé en 1757 pour avoir pris parti contre Mme de Pompadour au moment de l'assassinat de Damiens ; la page qu'on va lire de Marmontel est un renseignement précieux pour la peinture de la maladie morale que nous étudions :

« Dans l'un de ces heureux voyages que je faisais à Saumur,

dit-il en ses *Mémoires*, je profitai du voisinage de la terre des Ormes pour y aller voir le comte d'Argenson, l'ancien ministre de la guerre, que le roi y avait exilé. Je n'avais pas oublié les bontés qu'il m'avait témoignées dans le temps de sa gloire. Jeune encore, lorsque j'avais fait un petit poème sur l'établissement de l'Ecole militaire, dont il avait le principal honneur, il s'était plu à faire valoir ce témoignage de mon zèle. Chez lui, à table, il m'avait présenté à la noblesse militaire comme un jeune homme qui avait des droits à sa reconnaissance et à sa protection. Il me reçut dans son exil avec une extrême sensibilité. O mes enfants ! quelle maladie incurable que celle de l'ambition ! quelle tristesse que celle de la vie d'un ministre disgracié ! Déjà usé par le travail, le chagrin devait achever de ruiner sa santé. Son corps était rongé de goutte, son âme l'était bien plus cruellement de souvenirs et de regrets ; et, à travers l'aimable accueil qu'il voulut bien me faire, je ne laissai pas de voir en lui une victime de tous les genres de douleur.

« En me promenant avec lui dans ses jardins, j'aperçus de loin une statue de marbre ; je lui demandai ce que c'était. « C'est, me dit-il, ce que je n'ai plus le courage de regarder ; » et en nous détournant : « Ah ! Marmontel ! si vous saviez avec quel zèle je l'ai servi ! Si vous saviez combien de fois il m'avait assuré que nous passerions notre vie ensemble, et que je n'avais pas au monde un meilleur ami que lui ! Voilà les promesses des rois ! voilà leur amitié ! » Et, en disant ces mots, ses yeux se remplirent de larmes. »

Le comte d'Argenson, bien qu'il fût caustique d'esprit, était de ceux, on le voit, qui dans le malheur tournent à l'élégie et à l'attendrissement : il en est d'autres qui, de colère, auraient montré le poing à cette statue du roi, et l'auraient peut-être mise à bas s'ils l'avaient osé : « Je ne suis plus ministre, donc tu ne seras plus roi. » C'est ainsi que quelques-uns ont raisonné.

« Le soir, continue Marmontel parlant toujours de cette visite chez le comte d'Argenson, pendant que l'on soupait, nous restions seuls dans le salon. Ce salon était tapissé de tableaux qui représentaient les batailles où le roi s'était trouvé en personne avec lui. Il me montrait l'endroit où ils étaient placés durant l'action : il me répétait ce que le roi lui avait dit ; il

n'en avait pas oublié une parole. « Ici, me dit-il en parlant de l'une de ces batailles, je fus deux heures à croire que mon fils était mort : le roi eut la bonté de paraître sensible à ma douleur. Combien il est changé ! rien de moi ne le touche plus. » Ces idées le poursuivaient ; et, pour peu qu'il fût livré à lui-même, il tombait comme abîmé dans sa douleur. Alors sa belle-fille, Mme de Voyer, allait bien vite s'asseoir auprès de lui, le pressait dans ses bras, le caressait ; et lui, comme un enfant, laissant tomber sa tête sur le sein ou sur les genoux de sa consolatrice, les baignait de ses larmes, et ne s'en cachait point.

« Le malheureux, qui ne vivait que de poisson à l'eau, à cause de sa goutte, était encore privé par là du seul plaisir des sens auquel il eût été sensible ; car il était gourmand. Mais le régime le plus austère ne procurait pas même du soulagement à ses maux. En le quittant, je ne pus m'empêcher de lui paraître vivement touché de ses peines : « Vous y ajoutez, me dit-il, le regret de ne vous avoir fait aucun bien, lorsque cela m'eût été si facile. » Peu de temps après, il obtint la permission d'être transporté à Paris. Je l'y vis arriver mourant, et j'y reçus ses derniers adieux. »

Tous les traits sont à remarquer dans ce vif et véridique tableau, notamment celui-ci qui est pris sur nature, lorsque d'Argenson se reproche de n'avoir pas assez fait pour Marmontel, quand il était puissant. Nous avons vu ainsi des ministres qui, après leur chute, disaient volontiers à tous ceux qu'ils rencontraient en chemin : « J'ai eu bien des torts envers vous, je ne vous ai pas traité comme je l'aurais dû. » Rendez-leur le pouvoir demain, ils en feront autant (1).

(1) Je trouve dans une lettre inédite de Deleyre à Jean-Jacques Rousseau, écrite de Paris le 10 février 1757, quelques particularités de plus, et assez intéressantes, ce me semble, sur cette disgrâce et cette chute du comte d'Argenson : « Enfin cet homme si méchant est livré à lui-même, c'est-à-dire à ses remords, s'il pouvait en avoir. Le voilà au fond de sa terre, le seul endroit où il pourrait être heureux, et celui où il le sera le moins ; mais laissons-l'y vivre en paix. Je n'ai point appris dans vos écrits ni dans votre commerce à triompher de la

Une autre remarque plus frappante porterait sur l'espèce de conseil que le digne Marmontel donne à ses enfants en leur présentant ce triste exemple de l'ambition politique. De nos jours cette ambition a fait tant de progrès et a tellement gagné toutes les classes et tous les ordres d'esprits, que ce ne sont plus seulement les d'Argensons qui en sont atteints, ce sont les Marmontels eux-mêmes qui en sont victimes. Le nombre diminue de plus en plus, même parmi les gens de Lettres, de ceux qui peuvent dire comme d'Alembert : « Je ne suis absolument propre, par mon caractère, qu'à l'étude, à la retraite, et à la société la plus bornée et la plus libre. »

On a, ce me semble, la maladie suffisamment décrite ; ajoutez-y cependant, pour la situation d'aujourd'hui, une complication très grave, le mal de la *parole perdue*, ce qui est cuisant après un Gouvernement d'orateurs. Mais ceci ouvrirait toute une veine nouvelle et nous mènerait trop loin. Le remède à ce mal immodéré des regrets, quand on ne le trouve point dans une grande égalité d'humeur et dans le tempérament naturel, est dans le

chute des grands. Je suis bien aise de voir l'Etat respirer un moment, et je souhaite que le remplacement de nos ministres fasse un bon effet dans les affaires, que ceux qui leur succèderont soient meilleurs et ne deviennent pas pires. Croiriez-vous cependant que cet homme disgracié trouve encore des amis, et que le meilleur de ces amis soit un homme de lettres ? M. de Moncrif a quitté le poste où il avait huit ou dix mille livres de rentes pour suivre aux Ormes M. d'Argenson, qui n'en a pas quinze actuellement. Voilà ce qu'on appelle des exemples édifiants. Vous qui craignez tant la dépendance et les suites où la reconnaissance peut exposer un homme vertueux, pensez-vous que celui qui sacrifie si généreusement les bienfaits à son bienfaiteur les ait acquis par le crime et par la bassesse ? Ayez meilleure opinion de l'homme et de vous-même. Estimons-nous un peu pour valoir quelque chose... » Ainsi, dans la disgrâce de d'Argenson comme en d'autres disgrâces célèbres, ce furent encore les Lettres qui restèrent le plus fidèles.

travail, dans l'occupation sérieuse et suivie, dans tout ce qui maintient la force et l'équilibre de l'esprit, et qui se communique à l'âme. Si la partie élevée de nous-même ne nous parle pas assez haut, consultons du moins la partie sensée dans le silence. Qu'on se dise bien, en y réfléchissant, que, s'il est peu de douleurs qui attirent la pitié des autres, il n'en est aucune de moins sympathique que celle des ambitieux ou des gouvernants déçus. Je crois bien ne pas trop différer en cela de la société de mon temps : je sais gré à tout Gouvernement qui me procure l'ordre et les garanties de la civilisation, le libre développement de mes facultés par le travail : je le remercie et suis prêt, pour mon humble part, à l'appuyer. Mais, cela dit, n'entrons pas dans le domaine du cœur ; ne touchons pas trop la corde du sentimental. Surtout je ne puis, pour mon compte, avoir grande pitié des gens auxquels il n'est arrivé d'autre malheur inconsolable que celui de ne me plus gouverner.

Il est un exemple qui, depuis quelque temps, me frappe, et dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître de l'élévation native et de la force : je veux parler de celui de M. de Lamartine. Il y a des années que je ne suis guère accoutumé à le flatter ; pourtant, depuis qu'il a perdu le pouvoir sans en avoir fait l'usage qu'il pouvait, et bien qu'il en gémisse tout bas peut-être, il n'en laisse rien percer dans ses écrits ; il produit avec l'abondance qu'on sait, mais sans amertume, sans y mêler de ressentiment personnel, et sans s'écrier à toute heure que les temps sont changés, que le monde va de mal en pis. Là est l'écueil, là est la tentation en effet pour ceux qui ont dû se lever de table avant la fin du repas : ils aiment à se persuader qu'à partir de là l'empoisonnement commence. Il est permis à l'un de ceux qui se tiennent debout à regarder, de leur répondre : Non, le monde n'est pas en train d'aller plus mal depuis hier seulement ; s'il dégé-

nère, c'est de votre temps et du temps de vos pères que cela a commencé, non pas du jour où vous n'y avez plus la haute main. Les générations ne sont pas à la veille de tomber dans la barbarie parce qu'elles apprendront un peu plus de sciences et un peu moins de Lettres proprement dites, parce qu'on saura des mathématiques, de l'astronomie physique, de la botanique et de la chimie, qu'on se rendra mieux compte de cet univers où l'on vit et qu'il était honteux d'ignorer. Un esprit bien fait, qui saura ces choses, et qui y joindra assez de latin pour goûter seulement Virgile, Horace et Tacite (je ne prends que ces trois-là), vaudra tout autant pour la société actuelle et prochaine que des esprits qui ne sauraient rien que par les livres, par les auteurs, et qui ne communiqueraient avec les choses réelles que par de belles citations littéraires. A ce monde nouveau, pour l'intéresser, il faudra une littérature différente, plus solide et plus ferme à quelques égards, moins modelée sur l'ancienne, et qui, aux mains des gens de talent, aura elle-même son originalité. Telle est mon espérance ; j'aime à compter sur des successeurs. Il est difficile aux hommes de notre âge, avec nos habitudes et nos goûts, d'être des satisfaits ; c'est assez d'éviter le faible des mécontents. N'ayons pas un intérêt d'amour-propre et de métier à ce que la société aille mal, à ce que toutes les fautes se commettent. Malheur à qui vit longtemps en espérant les fautes d'autrui ! Il commet lui-même la plus grande, et il en est puni dans la droiture et dans l'étendue de son intelligence. Il commence à voir à contre-sens le monde, et, si un retour de fortune lui ménage un rôle dans l'avenir, il n'y rentre plus qu'à contre-temps. On m'assure qu'il y a pour le moment des protestants français qui croient à la révocation de l'Edit de Nantes ; il y a des universitaires qui croient ou qui crient à l'invasion du moyen âge : eh bien ! des gens qui croiraient de ces

choses dix ans de suite, n'en sortiraient pas sans un tic fâcheux dans l'esprit. C'est assez user, pour aujourd'hui, du conseil et du sermon : mais démentons, je vous en supplie, ce moraliste chagrin que je rencontrai l'autre jour, et qui me disait en souriant : « Vous ne savez pas? je suis en ce moment occupé à observer et à vérifier un fait curieux : *Comment les générations évincées, si elles n'y prennent garde, passent vite à l'émigré du dedans, à l'ultra, au voltigeur de Louis XV, ou comment les ailes de pigeon leur poussent.* Et je le vérifie sur des gens qui se piquaient d'être graves et intelligents avant tout, et, comme ils le disaient, de *comprendre*. Les graves eux-mêmes tournent à l'ironique et au frivole. » Je l'arrêtai court : je lui soutins, pour l'honneur de ma génération, qu'il avait tort, que cela ne se passerait point ainsi : mais je me promis pourtant de pousser le cri d'alarme, d'avertir les intéressés mêmes, et de le faire de la seule manière dont ces sortes d'avis peuvent se donner, c'est-à-dire publiquement, à mes risques et périls. Je leur rappelle donc, pour qu'ils s'en méfient, ce qu'ils savent aussi bien que moi : De toutes les dispositions de l'esprit, l'ironie est la moins intelligente. De toutes les passions, le dépit est la plus petite ; et, de tout temps, ç'a été peut-être la plus grande des passions françaises (1).

(1) Cet article des *Regrets* a fait un certain bruit ; il a été reproduit par la plupart des journaux, même par *le Moniteur* ; et, pour qu'il n'y manquât rien, il a obtenu une réfutation de M. Cuvillier-Fleury dans le *Journal des Débats* du 26 septembre 1852. Cette réfutation, qui s'est fait attendre, prouverait seule combien l'article a touché juste. Le coup a porté en plein sur l'état-major des salons.

FRANKLIN

[SA JEUNESSE]

Lundi, 15 novembre 1852.

Il y a des noms étrangers qui, à quelques égards, appartiennent ou du moins touchent de près à la France. Le XVIII[e] siècle en a plusieurs qui ont été, à certains moments, accueillis et presque adoptés par nous ; on en formerait toute une liste depuis Bolingbroke jusqu'à Franklin. En nommant ces deux-là, j'ai nommé deux grands inoculateurs dans l'ordre moral ou philosophique ; mais Bolingbroke en exil, et venu au début du siècle, n'a agi que sur quelques-uns, tandis que Franklin, venu tard, et à une époque de fermentation générale, opéra sur un grand nombre. L'histoire des idées et de l'opinion, dans les années qui ont précédé la Révolution française, ne serait pas complète si l'on ne s'arrêtait à étudier Franklin. Je tâcherai de le faire en m'aidant de quelques travaux publiés récemment sur lui, et surtout en l'écoutant directement lui-même (1).

Franklin a écrit ses Mémoires, qu'il n'a malheureusement point achevés. La première partie, adressée à son

(1) Voir la dernière et la seule complète édition de ses Œuvres publiée par M. Jared Sparks, à Boston (10 volumes, 1840).

fils, fut écrite pendant son séjour en Angleterre, en 1771; il y donne son histoire détaillée et intime jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Les grandes affaires, dans lesquelles il fut bientôt engagé de plus en plus, lui ôtant tout loisir, il ne reprit son récit que sur les instances de quelques amis, dans son séjour à Passy, en 1784. Cette seconde partie de ses Mémoires, qui le montre s'occupant des affaires d'intérêt public et du ménage politique de la Pensylvanie, s'étend jusqu'à l'époque de sa première mission en Angleterre (1757), lorsque, âgé déjà de cinquante et un ans, il est chargé par ses compatriotes d'aller y plaider leurs intérêts contre les descendants de Penn, qui abusaient de leurs droits. A partir de là, on n'a plus que des fragments de récits et la Correspondance, laquelle, il est vrai, est aujourd'hui des plus complètes et ne laisse rien à désirer. Toutefois le judicieux, le fin et l'aimable guide ne nous tient plus par la main jusqu'au bout, et cela manque. Les deux parties des Mémoires qu'on possède sont, d'ailleurs, bien suffisantes pour nous donner tout l'homme, et pour faire une des lectures les plus originales et les plus fructueuses qui se puissent procurer dans ce genre familier et tout moderne.

Franklin est un des hommes les mieux nommés, et qui a le plus justifié son nom; car ce mot de *Franklin* signifiait primitivement un homme libre, un franc-tenancier, jouissant dans un petit domaine à lui de la vie naturelle et rurale. Sa famille était originaire du comté de Northampton, et y possédait, au moins depuis trois cents ans, un petit bien auquel se joignait le produit d'une forge. Ces forgerons cultivateurs étaient des protestants de vieille roche; ils étaient restés fidèles au dogme anglican, même sous le règne persécuteur de la reine Marie. Vers la fin du règne de Charles II, un oncle de Franklin et son frère adoptèrent les dogmes de quelques prédi-

cants non conformistes. Le père de Franklin émigra jeune, en 1682, et emmena femme et enfants en Amérique, dans la Nouvelle-Angleterre. Il s'établit à Boston.

Benjamin Franklin y naquit le 17 janvier 1706, le dernier garçon de sa nombreuse famille ; il n'avait que deux sœurs plus jeunes que lui, et en tout seize frères ou sœurs de deux lits différents. Son père, qui était teinturier en Angleterre, s'était fait à Boston fabricant de chandelles et de savon. Il avait d'abord pensé à consacrer Benjamin au service de l'Eglise, comme étant *la dime* de sa famille ; mais, son peu de fortune s'y opposant, il le mit simplement dans son état, l'occupant à couper des mèches et à remplir des moules de suif. Le jeune Franklin avait un goût prononcé pour la marine : il y eût trouvé une carrière bien propre à exercer ses qualités de hardiesse, de prudence et d'observation continuelle. Son père s'y opposa. Ce père, simple artisan, était, au dire de son fils, un homme de grand sens et d'un esprit solide, bon juge en toute matière d'intérêt privé ou général qui demandait de la prudence. Son avis comptait pour beaucoup, et les personnages du pays ne se faisaient faute, au besoin, de le consulter. Il mourut à quatre-vingt-neuf ans, et la mère de Franklin mourut à quatre-vingt-cinq. Benjamin, dans son humble sphère première, tenait donc d'une forte et saine race ; il en fut le rejeton émancipé, et il la perfectionna en lui.

Cette émancipation de son intelligence semble n'avoir souffert aucune gêne ni aucun retard. Il avait dès l'enfance un goût passionné pour la lecture ; la bibliothèque de son père, on peut le croire, n'était guère riche ni bien fournie ; elle consistait surtout en livres de polémique religieuse. Il les lut ; il lut surtout les Vies de Plutarque, qui, par un heureux hasard, s'y étaient mêlées. Il acheta quelques livres de voyages ; un peu plus tard, un volume dépareillé du *Spectateur* d'Addison lui tomba

sous la main et lui servit à se former au style. Moitié souvenir, moitié invention, il essayait ensuite de traiter à sa manière quelques-uns des mêmes sujets : puis, en comparant avec l'original, il corrigeait ses fautes, et il lui semblait même quelquefois que, sur des points de détail, il n'était pas toujours battu.

Quand il lisait ce volume dépareillé du *Spectateur*, il n'était plus dans la boutique de son père. Celui-ci voyant son dégoût pour l'état de fabricant de chandelles, et après avoir essayé de le diriger vers quelque profession mécanique proprement dite (menuisier, tourneur, etc.), le fit engager comme apprenti chez un autre de ses fils imprimeur. Benjamin avait douze ans, et il devait y rester jusqu'à vingt et un. Son grand souci cependant était de se procurer des livres et de se ménager du temps pour les lire, tout en faisant exactement son travail. Ayant lu vers l'âge de seize ans un livre qui recommandait de se nourrir exclusivement de végétaux, il voulut essayer de cette diète toute végétale comme plus philosophique et plus économique. Tandis que ses compagnons étaient hors de l'imprimerie pour prendre leur repas, il y faisait vite le sien qu'il préparait frugalement de ses mains, et il lisait le reste du temps, se formant à l'arithmétique, aux premiers éléments de géométrie, lisant surtout Locke sur *l'Entendement humain*, et *l'Art de Penser* de Messieurs de Port-Royal.

Jamais esprit plus vigoureux et plus sain ne s'éleva à moins de frais lui-même, et ne réagit sur lui d'une façon plus libre, avec moins de préjugés d'école. Qu'on se représente ce que pouvait être Boston ou toute autre ville de l'Amérique du Nord à cette date. Il y avait tel État où les quakers faisaient à peu près le tiers de la population ; les diverses sectes presbytériennes ou chrétiennes dissidentes avaient la majorité. Dès le premier regard qu'il porta autour de lui sur ces congrégations

plus ou moins émanées de Calvin, Franklin ne put en accepter les dogmes anti-naturels et écrasants ; il fut esprit-fort et déiste, et d'abord il le fut avec ce premier feu et ce besoin de prosélytisme qu'a aisément la jeunesse. Il aimait les disputes sur ces matières et y aiguisait sa subtilité dialectique ; mais il s'efforça peu à peu de s'en corriger. S'étant procuré les *Dits mémorables* de Socrate par Xénophon, il y prit plaisir et s'appliqua à en reproduire la méthode ; il avoue que ce ne fut point sans en abuser quelquefois. Il s'amusait à tirer de celui avec qui il causait des concessions dont l'interlocuteur ne prévoyait pas les conséquences, et il triomphait bientôt de l'embarras inextricable où il l'avait mis. Un des maîtres imprimeurs chez qui il travailla plus tard à Philadelphie (Keimer) y avait été pris si souvent, qu'il se refusait vers la fin à répondre aux questions les plus simples de Franklin avant de lui demander d'abord : « Que prétendez-vous en conclure ? » Cette méthode un peu scotique et sophistique, à laquelle Socrate lui-même ne me paraît pas avoir entièrement échappé, fut un des travers de jeunesse de Franklin ; il s'en guérit peu à peu, se bornant à garder volontiers dans l'expression de sa pensée la forme dubitative et à éviter l'apparence dogmatique. Il avait beaucoup réfléchi sur la manière de prendre les hommes dans leur propre intérêt, et il avait reconnu qu'il ne faut pas pour cela sembler trop certain et trop assuré de son opinion ; les hommes agréent plus aisément et consentent mieux à recevoir de vous ce qu'ils peuvent croire avoir trouvé en partie eux-mêmes.

Montesquieu, dans les *Lettres Persanes*, a parlé d'un de ces personnages au ton tranchant et absolu comme nous en connaissons encore : « Je me trouvai l'autre jour, écrit Rica à Usbek, dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes his-

toriques, et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un *décisionnaire* si universel. » Franklin était tout le contraire de cet homme-là ; il avait fini par supprimer dans son vocabulaire ces mots *Certainement, Indubitablement* : « J'adoptai en place, dit-il, *Je conçois, Je présume, J'imagine* que telle chose est ainsi ou ainsi ; ou bien *Cela me paraît ainsi quant à présent*. Lorsqu'un autre avançait quelque chose que je croyais une erreur, je me refusais à moi-même le plaisir de le contredire brusquement et de démontrer à l'instant quelque absurdité dans sa proposition ; et, en répondant, je commençais par faire observer que, dans certains cas ou circonstances, son opinion pouvait être juste, mais que, dans le cas présent, *il me paraissait, il me semblait* qu'il y avait quelque différence, etc. J'éprouvai bientôt l'avantage de ce changement de ton. Les conversations où j'entrais en étaient plus agréables ; la manière modeste dans laquelle je proposais mes opinions leur procurait un plus facile accueil et moins de contradiction ; j'avais moins de mortification moi-même quand je me trouvais dans mon tort, et je venais plus à bout de faire revenir les autres de leurs erreurs et de les faire tomber d'accord avec moi quand je me trouvais avoir raison. Et cette méthode, que je n'adoptai pas d'abord sans faire quelque violence à mon inclination naturelle, me devint à la longue aisée et si habituelle que, peut-être, depuis ces cinquante dernières années, personne n'a jamais entendu une expression dogmatique échapper de ma bouche. » Il attribue à cette précaution, après son caractère reconnu d'intégrité, le crédit qu'il obtint auprès de ses compatriotes dans ses diverses propositions d'intérêt public. Il nous dit son secret ; l'artifice est simple et innocent, il vient primitivement de Socrate ; gardons-nous de le confondre, dans aucun cas, avec le mensonge d'Ulysse.

Le frère de Franklin commença vers 1720 ou 1721 à imprimer un journal ; c'était le second qui paraissait en Amérique. Benjamin, qui le voyait faire, qui entendait causer ceux qui y contribuaient de leur plume, et qui lui-même travaillait à l'imprimer, eut l'idée de donner quelques articles ; mais, sentant bien qu'on les refuserait avec dédain à cause de sa jeunesse, si on l'en savait l'auteur, il les fit arriver d'une manière anonyme et en déguisant son écriture. Les articles réussirent ; il en jouit intérieurement, et retint assez longtemps son secret jusqu'à ce qu'il eût épuisé ce qu'il avait à dire. Cependant son frère fut arrêté et emprisonné par ordre du président de l'Assemblée générale du pays pour avoir inséré un article politique d'opposition : il ne fut relâché que moyennant défense de continuer à imprimer son journal. Il éluda cette défense en passant le journal sous le nom de son frère, le jeune Benjamin, auquel il remit à cet effet, et pour la forme, son brevet d'apprentissage avec libération ; il fut convenu toutefois, par un nouvel engagement destiné à rester secret, que Benjamin continuerait de le servir comme apprenti jusqu'au terme primitivement convenu. Ici, nous trouvons l'aveu d'une faute de Franklin, et ce qu'en son langage d'imprimeur il appelle l'un des premiers errata de sa vie. Maltraité par son frère, qui était violent et qui en venait quelquefois aux coups, en l'un de ces jours de querelle il résolut de le quitter, et il s'autorisa pour cela du certificat d'acquittement, sachant bien qu'on n'oserait produire contre lui le second engagement secret.

Les aveux que Franklin nous fait de ses fautes (et nous en trouvons trois ou quatre dans ces années de jeunesse) ont un caractère de sincérité et de simplicité qui ne laisse aucun doute sur la disposition qu'il exprime. Quand Rousseau, dans ses *Confessions*, nous fait de tels aveux, il s'en vante presque, au même mo-

ment où il s'en accuse, Franklin, qui n'a, du reste, à se reprocher que des fautes assez légères, s'accuse moins fort et ne se vante pas du tout. Il dit d'une manière charmante, au début de ses Mémoires, que, si la Providence lui en laissait le choix, « il n'aurait aucune objection pour recommencer la même carrière de vie depuis le commencement jusqu'à la fin, réclamant seulement l'avantage qu'ont les auteurs de corriger dans une seconde édition les fautes de la première ».

Au sortir de l'imprimerie de son frère, ne pouvant trouver d'ouvrage à Boston, il part pour New-York, et de là pour Philadelphie, qui va devenir sa patrie d'adoption. Il y arrive dans un assez piteux état, en habit d'ouvrier, mouillé par la pluie, ayant ramé durant la traversée ; il ne lui restait que bien peu d'argent en poche, et il voulut pourtant payer son passage aux bateliers. Ceux-ci refusèrent d'abord, disant qu'il avait payé en ramant : il insista pour donner son shilling de cuivre : « L'homme, remarque-t-il, est quelquefois plus généreux quand il a peu d'argent que quand il en a beaucoup : peut-être pour empêcher qu'on ne soupçonne qu'il n'en a que peu. » Il fit son entrée dans la ville, tenant trois gros pains qu'il venait d'acheter, un sous chaque bras, et mangeant à même du troisième ; il passa ainsi devant la maison de sa future femme, miss Read, qui était à sa porte, et qui lui trouva l'air un peu extraordinaire. Il avait dix-sept ans, et le voilà seul à faire son chemin dans le monde.

Il entra chez un des deux imprimeurs de la ville, et reconnut bientôt que ces deux imprimeurs entendaient peu leur métier. Il fut remarqué du gouverneur, sir William Keith. En ces pays neufs, il y a moins de distance entre les classes que dans les pays anciens. Ce gouverneur, qui semble le prendre en gré, lui fait de belles promesses et de grandes offres sous main pour

l'engager à s'établir à son compte. Après un an de séjour, Franklin va faire une visite à Boston pour obtenir de son père la permission de s'établir ; il est bien vêtu, il a de l'argent en poche et le fait sonner devant ses anciens compagnons d'imprimerie dans une visite à son frère, qui ne lui pardonne pas. Le père de Franklin, qui ne le trouve pas assez mûr, et qui se méfie d'un certain penchant qu'il lui suppose pour le pamphlet et pour la satire, résiste à la lettre du gouverneur Keith, mais permet toutefois à son fils de retourner à Philadelphie. Franklin y retourne et, tout en restant ouvrier imprimeur, il continue de se former à l'étude, à la composition littéraire ; il se lie avec les jeunes gens de la ville qui aiment comme lui la lecture ; il fait un peu la cour à miss Read : puis, tenté de nouveau par les promesses du gouverneur, qui lui parle sans cesse d'un établissement, il se décide à faire le voyage d'Angleterre pour y acheter le matériel d'une petite imprimerie.

Il s'embarque pour ce premier voyage d'Angleterre à la fin de l'année 1724 ; il n'avait pas dix-neuf ans. Il trouve en arrivant que les prétendues lettres de recommandation du gouverneur Keith ne sont que des leurres et des mystifications.

Il entre dans une grande imprimerie, chez Palmer, puis chez Watts, s'y perfectionne dans son métier, cherche à y moraliser ses compagnons, à leur inculquer une meilleure hygiène, un régime plus sain, et à les prêcher d'exemple. Il voit cependant quelques gens de lettres ; en *composant*, comme imprimeur, un livre sur la *Religion naturelle* de Wollaston, il a l'idée d'écrire une petite Dissertation métaphysique pour le réfuter en quelques points. Cet ouvrage, tiré à un petit nombre d'exemplaires, le met en relation avec quelques esprits forts. Bref, dans ce séjour de dix-huit mois à Londres, il se lance en plus d'un sens, il fait quelques

écoles, mais aussi il se mûrit vite dans la connaissance pratique des hommes et de la vie.

En partant de Philadelphie, il avait échangé des promesses avec miss Read qu'il comptait épouser. Une des erreurs, un des *errata* de sa vie, c'est que, dans les premiers temps de son séjour à Londres, il écrit une seule lettre à cette jeune et digne personne, et pour lui annoncer qu'il n'est pas probable qu'il retourna à Philadelphie de si tôt : il résulta de cette indifférence que la jeune fille, sollicitée par sa mère, se maria à un autre homme, fut d'abord très malheureuse, et que Franklin ne l'épousa que quelques années plus tard, lorsqu'on eut fait rompre ce premier mariage et qu'elle eut recouvré sa liberté.

Ici une réflexion commence à naître. Il manque à cette nature saine, droite, habile, frugale et laborieuse de Franklin un idéal, une fleur d'enthousiasme, d'amour, de tendresse, de sacrifice, tout ce qui est la chimère et aussi le charme et l'honneur des poétiques natures. Dans ce que nous allons dire de lui, nous ne prétendons nullement le diminuer ou le rabaisser, mais simplement le définir. Prenons-le en amour. Jeune, il n'éprouve aucun sentiment irrésistible ni entraînant ; il voit miss Read ; elle lui convient, il conçoit pour elle du respect et de l'affection, mais le tout subordonné à ce qui est possible et raisonnable. Arrivé en Angleterre et nonobstant les promesses échangées, il doute de pouvoir les réaliser, et il la prévient honnêtement, sans autrement s'en chagriner beaucoup : « Dans le fait, dit-il par manière d'excuse, les dépenses que j'étais obligé de faire me mettaient dans l'impossibilité de payer mon passage. » Lorsque plus tard il sera de retour à Philadelphie, déjà établi, et qu'il verra miss Read triste, mélancolique, veuve ou à peu près, il reviendra à elle, mais seulement après avoir manqué lui-même un autre mariage, et parce que l'état

de célibat lui paraît plein de vices et d'inconvénients (1). Il cherchera à corriger de son mieux sa première faute, et il y réussira. Marié à vingt-quatre ans, il trouvera en elle durant des années une tendre et fidèle compagne, et qui l'aidera beaucoup dans le travail de sa boutique. C'est l'idéal : ne lui demandez pas davantage. Vieux, ayant passé une journée à Auteuil, à dire des folies avec Mme Helvétius, à lui conter qu'il voulait l'épouser et qu'elle était bien dupe de vouloir être fidèle à son feu mari le philosophe Helvétius, Franklin écrit le lendemain matin de Passy, à sa voisine, une très jolie lettre, dans laquelle il suppose qu'il a été transporté en songe dans les Champs-Elysées ; il y a trouvé Helvétius en personne, qui s'y est remarié, et qui paraît très étonné que son ancienne compagne prétende lui être fidèle sur la terre. Pendant qu'il cause agréablement avec Helvétius, survient la nouvelle Mme Helvétius apportant le café qu'elle vient de préparer : « A l'instant, continue l'enjoué vieillard, je l'ai reconnue pour Mme Franklin, mon ancienne amie américaine. Je l'ai réclamée, mais elle me disait froidement : J'ai été votre bonne femme quarante-neuf années et quatre mois, presque un demi-siècle : soyez content de cela. J'ai formé ici une nouvelle connexion qui durera à l'éternité. — Mécontent de ce refus de mon Eurydice, j'ai pris tout de suite la résolution de quitter ces ombres ingrates, et de revenir en ce bon monde revoir le soleil et vous. Me voici : vengeons-nous. » Tout

(1) « Le mariage, après tout, est l'état naturel de l'homme. Un garçon n'est pas un être humain complet : il ressemble à la moitié dépareillée d'une paire de ciseaux qui n'a pas encore trouvé son autre branche, et qui, par conséquent, n'est pas même à moitié aussi utile que les deux pourraient l'être ensemble. » Lettre de Franklin à M. Jourdan, du 18 mai 1787. Il a redit la même pensée, à quelques variantes près, à toutes les époques de sa vie.

cela est gai, d'une douce et piquante plaisanterie de société, mais le fond du sentiment s'y découvre.

Il y a une fleur de religion, une fleur d'honneur, une fleur de chevalerie, qu'il ne faut pas demander à Franklin. Il n'est pas obligé de comprendre la chevalerie par exemple, et il ne se donne non plus aucune peine pour cela. Quand il s'agira de fonder l'Ordre de Cincinnatus, il y sera opposé avec grande raison, mais il ne fera aucune réserve en faveur de la chevalerie, considérée historiquement et dans le passé. Il oubliera lord Falckland, ce chef-d'œuvre de la délicate et galante morale entée sur l'antique loyauté. Il appliquera à l'examen de la chevalerie une méthode d'*arithmétique morale* qu'il aime à employer, et partant de ce principe « qu'un fils n'appartient qu'à moitié à la famille de son père, l'autre moitié appartenant à la famille de sa mère, » il prouvera par chiffres qu'en neuf générations, à supposer une pureté de généalogie intacte, il ne reste dans la personne qui hérite du titre de chevalier que la *cinq cent douzième* partie du noble ou chevalier primitif. C'est ainsi qu'il ramène tout à l'arithmétique et à la stricte réalité, sans faire sa part à l'imagination humaine.

De même pour la religion. Il y reviendra, après ses premières licences, d'une manière sincère et touchante : je ne sais aucun déiste qui témoigne un sentiment de foi plus vif que Franklin ; il paraît croire, en toute occasion, à une Providence véritablement présente et sensible : mais là encore, qu'est-ce qui a le plus contribué à le ramener? Ç'a été de voir que, dans le temps où il était décidément esprit-fort, il a manqué à la fidélité d'un dépôt, et que deux ou trois autres libres-penseurs de sa connaissance se sont permis des torts d'argent ou de droiture à son égard : « Je commençai à soupçonner, dit-il, que cette doctrine, bien qu'elle pût être vraie,

n'était pas très profitable. » Il revient donc à la religion elle-même par l'utilité. L'utile en tout est volontiers sa mesure.

Franklin est par nature au-dessus de tous les soucis des Childe-Harold, au-dessus de toutes les susceptibilités des Chateaubriand. Nous autres qui sommes de race française et prompte, nous voudrions qu'il en eût quelque peu en lui. Le dévouement d'un chevalier d'Assas, la passion d'un chevalier Des Grieux, la poésie de *Parisina* ou d'Ariel, tout cela se tient dans la pensée, et il nous semble, au moins dans la jeunesse, que c'est manquer d'ailes et d'essor que de ne point passer à volonté d'un de ces mondes à l'autre. Voyons Franklin pourtant tel qu'il est dans sa beauté morale et dans sa juste stature. Cet homme judicieux, ferme, fin, entendu, honnête, sera inébranlable quand l'injustice l'atteindra lui et ses compatriotes. Il fera tout pendant des années, auprès de la mère-patrie, pour éclairer l'opinion et conjurer les mesures extrêmes ; jusqu'au dernier moment, il s'efforcera d'atteindre à une réconciliation fondée sur l'équité ; un jour qu'un des hommes influents de l'Angleterre (lord Howe) lui en laissera entrevoir l'espérance à la veille même de la rupture, on verra une larme de joie humecter sa joue : mais, l'injustice s'endurcissant et l'orgueil obstiné se bouchant les oreilles, il sera transporté de la plus pure et de la plus invincible des passions ; et lui qui pense que *toute paix est bonne*, et que *toute guerre est mauvaise*, il sera pour la guerre alors, pour la sainte guerre d'une défense patriotique et légitime.

Dans l'ordre habituel de la vie, Franklin reste le plus gracieux, le plus riant et le plus persuasif des utilitaires. « J'approuve, pour ma part, qu'on s'amuse de temps en temps à la poésie, dit-il, autant qu'il faut pour se perfectionner le style, mais pas au delà. » Il a pourtant lui-même, sans y songer, des formes d'imagination et des

manières de dire qui font de lui non seulement le philosophe, mais quelquefois le poète du sens commun. Dans un petit Journal de voyage écrit à l'âge de vingt ans (1726), pendant son retour de Londres à Philadelphie, parlant de je ne sais quelle peinture atroce qu'on lui fait d'un ancien gouverneur de l'île de Wight : « Ce qui me surprit, dit-il, ce fut que le vieux bonhomme de concierge qui me parlait de ce gouverneur eût une si parfaite notion de son caractère. En un mot, je crois qu'il est impossible qu'un homme, eût-il toute la ruse d'un démon, puisse vivre et mourir comme un misérable, et pourtant le cacher si bien qu'il emporte au tombeau la réputation d'un honnête homme. Il arrivera toujours que, par un accident ou un autre, il se démasquera. La vérité et la sincérité ont un certain lustre naturel distinctif qui ne peut jamais bien se contrefaire ; *elles sont comme le feu et la flamme, qu'on ne saurait peindre.* »

Indiquant un moyen d'économie pour avoir toujours de l'argent dans sa poche, moyen qui consiste, indépendamment du conseil fondamental du travail et de la probité, « à dépenser toujours un sou de moins que le bénéfice net, » il ajoute : « Par là ta poche si plate commencera bientôt à s'enfler et n'aura plus jamais à crier qu'elle a le ventre vide. Tu ne seras pas insulté de tes créanciers, pressé par le besoin, rongé par la faim, transi par la nudité. *L'horizon tout entier brillera plus vivement à tes regards, et le plaisir jaillira dans chaque recoin de ton cœur.* » Si jamais la doctrine de l'économie est arrivée, à force de contentement et d'allégresse, à une sorte de poésie familière d'expression, c'est dans Franklin qu'il la faut chercher. Une chaleur intérieure de sentiment anime sa prudence ; mais un rayon de soleil éclaire et égaie sa probité.

Franklin revient de ce premier voyage d'Angleterre à

Philadelphie, et, après quelques essais encore, il s'y établit imprimeur à vingt et un ans (1727), d'abord avec un associé et bientôt seul. Il nous fait en quelque sorte son inventaire moral à ce moment décisif de sa vie ; il y énumère ses principes dont il ne se départira jamais : « Je demeurai convaincu que la *vérité*, la *sincérité* et l'*intégrité* dans les relations entre les hommes étaient de la dernière importance pour la félicité de la vie, et je formai la résolution écrite, qui est toujours consignée dans mon livre-journal, de les pratiquer tant que je vivrais. » A cette probité réelle et fondamentale, Franklin tenait aussi à joindre le profit social légitime qui en revient ; mais, en remarquant les petites adresses et les petites industries qu'il mettait à se rendre de plus en plus vertueux au dedans et à être de plus en plus considéré au dehors, on ne saurait jamais séparer chez lui l'apparence d'avec la réalité. C'était, si l'on veut, le plus fin et le plus prudent des honnêtes gens, mais aussi le moins hypocrite des hommes.

« Afin d'assurer, dit-il, mon crédit et ma réputation comme commerçant, je pris soin non seulement d'être *en réalité* laborieux et économe, mais aussi d'éviter les apparences du contraire. Je m'habillais simplement, et on ne me voyait dans aucun des lieux de réunion oisive. Je ne faisais jamais de parties de pêche ni de chasse : il est bien vrai qu'un livre me débauchait quelquefois de mon travail, mais c'était rarement, c'était au logis et sans donner de scandale. Et pour montrer que je n'étais pas au-dessus de mon métier, j'apportais quelquefois à la maison le papier que j'avais acheté dans les magasins, à travers les rues, sur une brouette. » On a quelquefois cité cette brouette de Franklin par contraste avec sa destinée future ; mais, on le voit, elle était plutôt, de sa part, une petite adresse très légitime qu'une nécessité de sa position.

En même temps, Franklin formait un club composé des jeunes gens instruits de sa connaissance, pour s'entretenir et s'avancer dans la culture de l'esprit et la recherche de la vérité. Après avoir donné quelques articles dans le journal déjà existant à Philadelphie, il ne tarda pas à avoir lui-même sa Gazette, dont il était l'imprimeur, et à disposer ainsi des principaux moyens d'influence et de civilisation dans la ville et dans la province.

Pour juger Franklin littérateur, économiste et auteur de différentes inventions utiles, il convient de se bien représenter ce jeune homme à sa date et à sa place, au milieu de ses compatriotes si rudes, si inégalement instruits et si peu faits à tous les arts de la vie. Franklin parmi eux apparait comme un éducateur infatigable et un civilisateur. Dans les premiers articles qu'il donnait une fois par semaine dans les Gazettes du lieu, il s'efforçait de polir les mœurs, les usages, de corriger les mauvaises et inciviles habitudes, la grosse plaisanterie, les visites trop longues et importunes, les préjugés populaires superstitieux et contraires aux bonnes pratiques. Il ne faut point demander à ces Essais une portée générale qu'ils n'ont pas. Plus tard, dans les relations diplomatiques, lord Shelburne, traitant avec Franklin, observait que son caractère principal en affaires était « de ne point s'embarrasser de faire naître les événements, mais seulement de bien profiter de ceux qui arrivaient ; » et il lui reconnaissait la science de la *médecine expectative.*

Dans la première partie de sa vie, bien qu'il paraisse plein d'inventions et un grand promoteur en toute matière d'utilité publique, Franklin ne l'est jamais que dans la mesure immédiate qui est applicable ; il ne sort point du cadre ; il est avant tout pratique.

« Chose étonnante ! a remarqué un des écrivains de

l'école de Franklin (1), une des passions que l'homme a le moins et qu'il est le plus difficile de développer en lui, c'est la passion de son bien-être. » Franklin fit tout pour l'inoculer à ses compatriotes, pour leur faire prendre goût à ces premiers arts utiles et pour améliorer la vie. Il ne contribua pas seulement à fonder par souscription la première bibliothèque commune, la première société académique (qui deviendra l'Université de Philadelphie), le premier hôpital ; il leur apprenait à se chauffer au logis par des poêles économiques, à paver les rues, à les balayer chaque matin, à les éclairer de nuit par des réverbères de forme commode. Ce qu'il n'invente pas directement, il le perfectionne, et l'idée, en passant par lui, devient à l'instant plus ingénieuse et plus simple. En entrant dans les détails si minutieux, il sent le besoin de s'excuser, mais il pense que rien n'est à dédaigner de ce qui sert à tout le monde et tous les jours : « Le bonheur des hommes est moins le résultat de ces grands lots de bonne fortune qui arrivent rarement, que de mille petites jouissances qui se reproduisent tous les jours. » Pendant ces années de sa jeunesse et de la première moitié de sa vie, il ne se fait pas un seul projet d'intérêt public en Pensylvanie sans qu'il y mette la main. Ses compatriotes le savaient bien, et, lorsqu'on leur proposait quelque nouvelle entreprise par souscription, le premier mot était : « Avez-vous consulté Franklin ? qu'est-ce qu'il en pense ? » Et lui, avant de rien proposer directement, avait soin d'y préparer l'esprit public en écrivant quelque chose là-dessus dans sa Gazette. Il évitait pourtant de signer et de mettre son nom en avant, afin de ménager l'amour-propre des autres. Jamais on n'a mieux usé du journal, ni plus salutairement que lui. En tout, il était rusé pour le bien.

(1) M. Charles Dunoyer.

Le conseiller, l'instituteur et le bienfaiteur de la cité, voilà, en résumé, son rôle avant la collision des colonies avec la métropole.

Avec cela il a soin de nous avertir que cette application au bien général se faisait sans dommage pour ses intérêts particuliers; il ne croit nullement que la première condition pour bien faire les affaires du public soit de commencer par mal faire les siennes propres. Il arrivait, par une voie laborieuse, à une fortune honnête et à une indépendance qui allait le mettre en état de se livrer à ses goûts pour l'étude et pour les sciences.

Franklin eut, pendant toute sa vie, une marche constante, progressive, et qui tenait à un plan invariable. Vers l'âge de vingt-quatre ans, il conçut le projet hardi et difficile de parvenir à la *perfection morale,* et, pour y atteindre, il s'y prit comme un physicien habile qui, moyennant des procédés très simples et de justes mesures qu'il combine, obtient souvent de très grands résultats. Il nous a exposé en détail sa méthode presque commerciale, son *livret* des treize vertus (*tempérance, silence, ordre, résolution, économie,* etc.), et le petit tableau synoptique sur lequel il *pointait* ses fautes chaque jour de la semaine, s'occupant chaque semaine plus spécialement d'une seule vertu, puis passant à une autre, de manière à en faire un cours complet en treize semaines, ce qui faisait juste quatre cours de vertu par an. « Et de même, dit-il, que celui qui a un jardin à sarcler n'entreprend point d'arracher toutes les mauvaises herbes à la fois (ce qui excéderait sa portée et sa force), mais travaille sur un seul carré d'abord, et, ayant fini du premier, passe à un second, de même j'espérais bien avoir l'encourageant plaisir de voir sur mes pages le progrès fait dans une vertu, à mesure que je débarrasserais mes lignes de leurs mauvais points, jusqu'à ce

qu'à la fin, après un certain nombre de tours, j'eusse le bonheur de voir mon livret clair et net. »

Il nous est difficile de ne pas sourire en voyant cet *art de vertu*, ainsi dressé par lui pour son usage individuel, et en l'entendant nous dire que de plus, à cette même époque, il avait conçu le plan de former, parmi les hommes de toutes les nations, un *parti uni pour la vertu*. Franklin eut là son coin de chimère et d'ambition morale excessive, dont les hommes les plus pratiques ne sont pas toujours exempts. Il était très frappé de ce que peut faire de prodigieux changements dans le monde un seul homme d'une capacité raisonnable, quand il s'applique avec suite et fixité à son objet, et quand il *s'en fait une affaire*. A ses heures de spéculation, il laissait volontiers aller sa pensée, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, à des conjectures et à des hypothèses très hardies et très lointaines. Mais, pour lui qui maîtrisait ses passions et qui se gouvernait par prudence, ces sortes d'aventures d'un moment et d'échappées à travers l'espace n'avaient point d'inconvénients ; il revenait dans la pratique de chaque jour à l'expérience et au possible : ce que ses disciples, nous le verrons, ne firent pas toujours.

Rien donc ne vint à la traverse de ses premiers projets d'amélioration si bien calculés pour l'état social et moral de ses compatriotes. Parmi ses moyens d'action, il faut mettre les *Almanachs* qu'il publia, à partir de 1732, sous le nom de *Richard Saunders*, autrement dit *le Bonhomme Richard*. Franklin avait naturellement ce don populaire de penser en proverbes et de parler en apologues ou paraboles. Je ne rappellerai parmi les proverbes qu'il a frappés et mis en circulation que les plus connus :

« L'oisiveté ressemble à la rouille, elle consume plus vite

que le travail n'use. La clef dont on se sert est toujours claire. »

« Pour peu que vous aimiez la vie, ne gaspillez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite. »

« Un laboureur sur ses jambes est plus haut qu'un gentilhomme à genoux. »

« Si vous êtes laborieux, vous ne mourrez jamais de faim : car la faim peut bien regarder à la porte de l'homme qui travaille, mais elle n'ose y entrer. »

« Le second vice est de mentir, le premier est de s'endetter. Le mensonge monte à cheval sur la dette. »

« Le carême est bien court pour ceux qui doivent payer à Pâques. »

« L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin et qui est bien plus insolent. »

« La pauvreté prive souvent un homme de tout ressort et de toute vertu : il est difficile à un sac vide de se tenir debout. »

Plus d'un de ces proverbes, par le sens comme par le tour, rappelle Hésiode ou La Fontaine, mais surtout Hésiode parlant en prose et à la moderne, chez une race rude et positive, que n'avaient pas visitée les Muses.

Quant aux apologues et aux contes, c'était une forme habituelle chez Franklin ; tout lui fournissait matière ou prétexte. Dans sa vieillesse, il ne parlait même un peu de suite que quand il faisait des contes. Il y en quelques-uns qui, écrits, peuvent sembler un peu enfantins ; il y en a d'autres agréables ; mais la plupart perdent à ne plus être sur sa lèvre à demi souriante. — En voici un, entre les deux, qui peut donner idée des autres :

« La dernière fois que je vis votre père, écrivait-il, vieux, à l'un de ses amis de Boston (le docteur Mather), c'était au commencement de 1724, dans une visite que je lui fis après ma première tournée en Pensylvanie. Il me reçut dans sa bibliothèque ; et, quand je pris congé de lui, il me montra un chemin plus court pour sortir de la maison à travers un étroit

passage, qui était traversé par une poutre à hauteur de tête. Nous étions encore à causer comme je m'éloignais, lui m'accompagnant derrière, et moi me retournant à demi de son côté, quand il me dit vivement : « Baissez-vous ! baissez-vous ! » Je ne compris ce qu'il voulait me dire que lorsque je sentis ma tête frapper contre la poutre. C'était un homme qui ne manquait jamais une occasion de donner une leçon utile, et là-dessus il me dit : « Vous êtes jeune, et vous avez le monde devant vous ; baissez-vous pour le traverser, et vous vous épargnerez plus d'un bon choc. » Cet avis, ainsi inculqué, m'a été fréquemment utile, et j'y pense souvent quand je vois l'orgueil mortifié et les mésaventures qui arrivent aux gens pour vouloir porter la tête trop haute. »

Il commença à entrer dans les affaires publiques proprement dites en 1736, à l'âge de trente ans, en qualité de secrétaire de l'Assemblée générale. C'était une place pour lui très importante en elle-même, et en raison des affaires d'impression qu'elle lui procurait. La première année il fut choisi sans opposition ; mais, à la seconde, un membre influent parla contre lui, et il s'annonçait comme devant le contrecarrer à l'avenir. Franklin imagina un moyen de le gagner sans sollicitation ni bassesse, et ce moyen, ce fut de se faire rendre un petit service par lui : « Ayant appris, dit-il, qu'il avait dans sa bibliothèque un certain livre très rare et curieux, je lui écrivis un mot où je lui exprimais mon désir de parcourir ce volume, et où je demandais qu'il me fît la faveur de me le prêter pour peu de jours : il me l'envoya immédiatement, et je le lui renvoyai au bout d'une semaine avec un autre billet qui lui exprimait vivement ma reconnaissance pour cette faveur. La prochaine fois que nous nous rencontrâmes à la Chambre, il me parla (ce qu'il n'avait jamais fait auparavant), et avec beaucoup de civilité ; et il témoigna toujours depuis un empressement à me servir en toute occasion, si bien que nous devînmes grands amis, et que notre amitié dura jusqu'à sa mort. C'est une nouvelle preuve de la vérité

d'une vieille maxime que j'avais apprise, et qui dit : *Celui qui vous a une fois rendu un service sera plus disposé à vous en rendre un autre, que celui que vous avez obligé vous-même.* »

C'est par ces degrés de sagacité morale, de sagesse de conduite, de rectitude et d'adresse, d'amour du bien public et de bonne entente de toutes choses, que Franklin se préparait peu à peu, et sans le savoir, au rôle considérable que lui réservaient les événements. Si digne d'estime qu'il fût parmi les siens, il eût pourtant été difficile de deviner en lui, à cette date, celui dont lord Chatham un jour, pour le venger d'une injure, parlera si magnifiquement à la Chambre des lords, comme d'un homme « qui faisait honneur non seulement à la nation anglaise, mais à la nature humaine. »

LA FONTAINE.

...J'ai à cœur aujourd'hui de revenir sur la plus grande attaque qui ait été portée à la réputation de La Fontaine, et de discuter un moment l'opinion de M. de Lamartine.

C'est dans une page détachée de ses *Mémoires* que le célèbre poète moderne, parlant des premiers livres qu'on lui donnait à lire dans son enfance, s'est exprimé ainsi : « On me faisait bien apprendre aussi par cœur quelques Fables de La Fontaine : mais ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille ni sur la page, me rebutaient. D'ailleurs, ces histoires d'animaux qui parlent, qui se font des leçons, qui se moquent les uns des autres, qui sont égoïstes, railleurs, avares, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous, me soulevaient le cœur. Les Fables de La Fontaine sont plutôt la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard que la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant : c'est du fiel... » J'abrège cette page injurieuse (1), et je

(1) On peut la lire en entier dans le 1er numéro du journal *le*

n'y veux voir que ce qui y est, en effet, l'antipathie des deux natures et le conflit des deux poésies. Réduisant l'opinion de M. de Lamartine à son véritable sens, j'y cherche moins encore une erreur de son jugement qu'une conséquence de sa manière d'être et de sentir.

Voltaire, voulant expliquer le peu de goût de Louis XIV pour La Fontaine, a dit : « Vous me demanderez pourquoi Lous XIV ne fit pas tomber ses bienfaits sur La Fontaine comme sur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand siècle. Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les Fables de La Fontaine comme les tableaux de Teniers, dont il ne voulait voir aucun dans ses appartements. » C'est à une antipathie de ce genre qu'il faut rapporter l'anathème lancé par M. de Lamartine contre La Fontaine. Lui aussi, il a naturellement le goût noble, celui de l'harmonie régulière et des grandes lignes en tout genre. Et de plus M. de Lamartine représente une poésie sentimentale, élevée, un peu métaphysique, qui était nouvelle en France au moment où il parut, et qui se trouvait opposée à l'esprit français en ce que celui-ci a toujours eu de positif, de malin, de moqueur.

Qu'on veuille bien se retracer avec netteté la différence des deux races : d'une part, nos vieux Gaulois, nos auteurs de Contes et de Fabliaux, Villon, Rabelais, Regnier, et tous ceux, plus ou moins connus, dont l'esprit vient se résumer et se personnifier en La Fontaine comme en un héritier qui les couronne et les rajeunit, si bien qu'on le peut définir le dernier et le plus grand des vieux poètes français, l'Homère en qui ils s'assemblent une dernière fois librement, et se confondent. D'une autre part, il y a

Conseiller du Peuple, janvier 1850, page 27, ou dans la première Préface des *Méditations* (1849), de l'édition commentée par M. de Lamartine; la même opinion est reproduite dans les *Confidences*.

eu en France, à divers moments, des tentatives pour introduire et naturaliser le genre élevé, romanesque, sentimental; mais toujours ce genre, après une vogue passagère, a plus ou moins échoué et a été sacrifié en définitive : l'esprit de la race gauloise première a prévalu. On a eu, du temps de d'Urfé, un essai de roman qui rappelle à quelques égards le genre métaphysique et analytique moderne. Cet essai a continué jusque dans les grands romans si chers à l'hôtel de Rambouillet. Au temps de Jean-Jacques Rousseau, la tentative a été reprise par une plume ardente, avec un talent supérieur et une appropriation directe à l'état des âmes. A partir seulement de cette date, on peut dire que le sentimental, aidé de l'éloquence et secondé du pittoresque, a fait invasion dans notre littérature. Le philosophe du dix-huitième siècle, en attaquant le Christianisme, en avait, par contre-coup, ravivé le sentiment dans quelques âmes. Mme de Staël et M. de Chateaubriand, en survenant à l'heure propice, éveillèrent, chacun à sa manière, le goût du mystérieux ou de l'infini ; il y eut une génération où plus d'un esprit ressentit de ces malaises et de ces désirs inconnus à nos pères. Le Christianisme, quand il se retire des âmes, y fait, a-t-on dit, un vide ou un désert qu'elles ne connaissaient point avant lui. C'est alors que Lamartine paraissant trouva en poésie des accents nouveaux qui répondirent à ce vague état moral des imaginations et des cœurs. Toute sa première tentative poétique, la seule qui compte véritablement pour l'originalité, la tentative des *Méditations*, a consisté à vouloir doter la France d'une poésie sentimentale, métaphysique et un peu mystique, lyrique et musicale, religieuse et pourtant humaine, prenant les affections au sérieux et ne souriant pas. Il est tout simple que le grand représentant de cette poésie qui avait toujours manqué à la France, s'en prenne à La Fontaine qui est l'Homère de la vieille race

gauloise. C'est après tout, et sous une forme assez naturelle, le combat des dieux nouveaux contre les dieux anciens.

Et notez bien que, s'il n'y avait pas de La Fontaine dans le passé, ou que si l'on cessait de le goûter et de l'aimer dans l'avenir, il n'y aurait pas ce coin d'esprit français mêlé jusque dans la poésie, qui ne se contente pas de la sensibilité pure, qui raille le vague du sentiment et, pour tout dire, qui sourit souvent même aux beaux endroits de Lamartine. En deux mots, Lamartine vise habituellement à l'ange, et La Fontaine, s'il semble élever les bêtes jusqu'à l'homme, n'oublie jamais non plus que l'homme n'est que le premier des animaux.

On opposera peut-être à mon explication que Bernardin de Saint-Pierre, de qui Lamartine procède à bien des égards si évidemment, et qui est un des maîtres de l'école idéale et harmonieuse, goûte pourtant et chérit La Fontaine autant que personne, et qu'il ne perd aucune occasion de le citer et de le louer. Mais je ferai remarquer que Bernardin de Saint-Pierre, en adoptant ainsi la morale du Fabuliste, n'est point, autant qu'on pourrait croire, en contradiction avec lui-même ; car, si Bernardin est optimiste, c'est pour les hommes tel qu'il les rêve, et nullement pour ceux qu'il a rencontrés et connus ; il juge ces derniers avec sévérité bien plus qu'avec indulgence. Je ferai remarquer encore qu'il y a sous l'idéal de Bernardin de Saint-Pierre un arrière-fond de réalité, comme il convient à un homme qui a beaucoup vécu de la vie pauvre et naturelle. On n'aurait même pas de peine à découvrir chez lui un certain goût sensuel que l'on pourrait dire innocent et primitif, contemporain des patriarches, mais qui l'empêche de se perdre dans le raffiné des sentiments. Il avait beaucoup observé les animaux, et il s'était accoutumé à ne voir en eux qu'une sorte d'étage très développé de l'édifice humain, une

sorte de démembrement varié de l'harmonie humaine dans ses parties simples. Il disait de La Fontaine : « Si ses Fables n'étaient pas l'histoire des hommes, elles seraient encore pour moi un supplément à celle des animaux. » Lamartine, tout en tenant beaucoup de Bernardin, n'a pas également ce côté naturel ; il échappe à la matière dès qu'il le peut, il n'a point de racines en terre, et il ramène volontiers en chaque rencontre son idéal séraphique et céleste : ce qui est l'opposé de La Fontaine.

Voilà, ce me semble, le point du débat bien défini et dégagé de tout ce qui serait trop personnel et injurieux. Maintenant La Fontaine sera-t-il vaincu ? Sortira-t-il de la lutte amoindri et tant soit peu diminué en définitive, et cette belle poésie première de Lamartine, qui a excité tant d'émotions, fera-t-elle baisser d'un cran la sienne, si naturelle, si précise et si parlante ? Je ne le crois pas, et l'on peut déjà s'en apercevoir : la poésie des *Méditations* est noble, volontiers sublime, éthérée et harmonieuse, mais vague : quand les sentiments généraux et flottants auxquels elle s'adressait dans les générations auront fait place à un autre souffle et à d'autres courants, quand la maladie morale qu'elle exprimait à la fois et qu'elle charmait, qu'elle caressait avec complaisance, aura complètement cessé, cette poésie sera moins sentie et moins comprise, car elle n'a pas pris soin de s'encadrer et de se personnifier sous des images réelles et visibles, telles que les aime la race française, peu idéale et peu mystique de sa nature. Nous ne savons pas bien, personne, quelle est cette figure vaporeuse et à demi angélique d'*Elvire*. Le poète a essayé depuis de nous la montrer en prose, mais ses vers ne le disaient pas. *Le Lac*, si admirable d'inspiration et de souffle, n'est pas lui-même si bien dessiné que *les Deux Pigeons*, et, quand j'entends réciter aujourd'hui, à quelques années de distance, quelqu'une de ces belles pièces

lyriques qui sont de Lamartine ou de son école, j'ai besoin, moi-même qui ai été malade en mon temps de ce mal-là, d'y appliquer toute mon attention pour la saisir, tandis que La Fontaine me parle et me rit dès l'abord dans ses peintures :

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée...

Et le début de *Perrette* au pot au lait, et celui des *Deux Chèvres*, et celui de *la Perdrix* :

Quand la Perdrix
Voit se petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle...

et cent autres débuts brillants de vie et de fraîcheur, comme ils nous prennent aujourd'hui aussi vivement qu'au premier jour ! comme ils ne vieillissent ni ne pâlissent pas ! Ici rien ne s'évanouit. Évidemment, La Fontaine ne se met à conter et à peindre que quand il a vu. Son tableau lui échappe pour ainsi dire, et nous saute aux yeux ; et, dès les quatre premiers vers, il nous a fait tout voir. — Je laisse à chacun de poursuivre la comparaison, et de conclure, s'il y a lieu. Ma conviction bien paisible, c'est que La Fontaine, comme Molière, n'a rien qu'à gagner du temps ; le bon sens, si profondément mêlé à son talent unique et naïf, lui assure de plus en plus l'avenir.

GUI PATIN

Lundi, 2 mai 1853.

La branche épistolaire de la littérature française commence à proprement parler au dix-septième siècle. Auparavant les gens de lettres et les doctes, à part de rares exceptions (dont celle d'Etienne Pasquier est la plus notable), s'écrivaient en latin. Une grande et belle littérature latine épistolaire régnait depuis la Renaissance ; pour la fixer au Nord et de ce côté des Alpes entre deux noms illustres, on peut dire qu'elle s'étend d'Érasme à Casaubon. La littérature française ne se dégage complètement dans le genre épistolaire qu'à dater de Malherbe et de Balzac. Malherbe n'avait donné que quelques échantillons de lettres pour les grandes occasions, ne s'astreignant point à soigner son style dans l'ordinaire de la vie : Balzac s'y appliqua et en fit proprement son domaine ; il fut toute sa vie le grand *épistolier* de France. Tout sujet de lettres lui était bon comme matière à esprit et presque à éloquence : « un bouquet, un paire de gants, une affaire d'un écu : prier le maire d'une ville de faire raccommoder un mauvais chemin, recommander d'un procès à un président, » tout cela, sous sa plume, devenait un texte à belles pensées et à beau langage, et ne lui fournissait pas moins de quoi plaire « que toute la gloire et toute la grandeur des

Romains. » La plupart des lettres des littérateurs et beaux esprits du temps de Balzac sont taillées sur son patron : ainsi celles de Maynard, de M. de Plassac, du chevalier de Méré ; mais plus on se rapproche de la Cour et de Voiture, plus le badinage et une certaine familiarité recherchée s'y mêlent et tendent à corriger la solennité du premier maître. Gui Patin a pourtant raison de dire que, bien qu'on joigne souvent pour les comparer, Voiture à Balzac, il ne doute point que ce dernier « ne le doive emporter de beaucoup, tant pour son *érudition universelle* que pour la *force de son élocution.* »

Gui Patin ne ressemble, est-il besoin de le remarquer? ni à l'un ni à l'autre : ses Lettres sont purement naturelles et nous rendent le jet de sa conversation même. Elles sont à la gauloise, sans cérémonie aucune, à des amis avec qui il pense tout haut et à qui il raconte ses affaires, celles de la Faculté, les nouvelles de la ville, les curiosités du monde savant, les livres qui s'impriment, les meurtres, les assassinats qui se commettent, les exécutions, les faits de tout genre tels qu'ils le frappent et qu'ils lui arrivent : « Vous voyez que je n'y mets aucun soin de style et d'ornement, dit-il, et que je n'y emploie *ni Phœbus ni Balzac.* » Le premier mot qui lui vient, français ou latin, est celui qu'il écrit ; c'est souvent un gros mot, et quelquefois un bon mot ; mais cela vibre toujours et a de l'accent. On lit, en tête du Recueil des *plus belles Lettres françaises* par Richelet, un jugement fort exact et fort net sur Gui Patin et sur sa personne ; ses Lettres y sont louées pour leurs bonnes parties, pour leur liberté et leur enjouement, pour les bons contes et les faits curieux qu'elles renferment : « Ces choses, dit-on, doivent obliger à n'en point regarder de si près le langage : car il n'est pas toujours selon Vaugelas ni Patru. » Ainsi, du temps de la jeunesse de Gui Patin, il y avait une séparation bien marquée dans le

genre épistolaire : d'un côté, l'art, et rien que l'art et la rhétorique, comme chez Balzac et ceux de cette école : de l'autre côté, le naturel, et rien que le naturel, avec tous ses hasards et ses crudités comme chez Gui Patin. La réunion d'un certain art et du naturel au sein de l'imagination la plus vive n'aura lieu que chez Mme de Sévigné ; et cet art encore plus insensible et qui n'est plus que du goût, joint au naturel le plus parfait et le plus continu, ne se rencontrera qu'une fois dans tout son complet, chez Voltaire.

Revenons en arrière avec Gui Patin, et voyons-le sans exagération et sans forcer les traits : il les a déjà bien assez saillants par eux-mêmes. Littéralement, il relève, dans ses admirations et dans ses lectures, des hommes du seizième siècle, des Scaliger et de ceux qui ont succédé. M. de Saumaise, par exemple, est pour lui le type du grand homme littéraire contemporain, le demeurant des savants de *la grande bande* ; il l'appelle habituellement « ce grand héros des Belles-Lettres ». Il se tient au courant de tous ses pas et démarches ; il regrette de le voir se détourner de ses travaux herculéens pour répondre aux critiques du jour : « Si ce grand héros de la république des Lettres allait son grand chemin, dit-il, sans se détourner pour ces petits docteurs ; s'il faisait comme la lune, qui ne s'arrête point pour les petits chiens qui l'aboient, nous pourrions jouir de ses plus grands travaux, qui nous feraient plus de bien que toutes ces menues controverses ; sans faire tant de petits livrets, il nous obligerait fort de nous donner son grand Pline. » L'Histoire naturelle de Pline est un des livres qu'affectionne le plus Gui Patin ; « c'est une grande mer dans laquelle il fait bon pêcher. » Il aime avant tout ces livres étoffés, fussent-ils de compilation et d'érudition mêlée beaucoup plus que d'invention et de méthode : « L'Histoire de Pline est un des plus beaux livres du

monde : c'est pourquoi il a été nommé la *Bibliothèque des pauvres*. Si l'on y met Aristote avec lui, c'est une bibliothèque presque complète. Si l'on y ajoute Plutarque et Sénèque, toute la famille des bons livres y sera, père et mère, aîné et cadet. »

Un jour, en 1648, il a une velléité de voyage, quoique en général il goûte peu les voyages et les estime « une agitation de corps et d'esprit en pure perte ». Mais, dans cet itinéraire dont il trace du moins le plan, son grand but, après avoir embrassé ses bons amis de Lyon, les Spon, les Falconnet, ce serait d'aller à Bâle voir « le tombeau du grand Érasme ». Puis, après une pointe en Allemagne, pour y visiter son collègue Hofmann « qu'il serait ravi de voir et d'embrasser avec sa vieille Pénélope, » il se mettrait sur le Rhin et reviendrait par la Hollande : « Je chercherais à Rotterdam le lieu de la naissance de l'incomparable Érasme, et à Leyden je visiterais avec un dévotieux respect le tombeau du très grand Joseph Scaliger. » Ce sont là les saints pour lesquels Gui Patin a un vrai culte. Il sait et célèbre les anniversaires de leur mort. Il date sa vie par rapport à eux : il avait sept ans quand Scaliger est mort en 1609, à Leyde, tel jour de janvier, la veille d'une éclipse : « Ce démon d'homme-là savait tout, et plût à Dieu que je susse ce qu'il avait oublié ! » Il s'estimerait heureux et riche de ses restes. « Scaliger a été, par ses bonnes parties, un des plus grands hommes qui aient vécu depuis les Apôtres. » Et le médecin Fernel, ce moderne héritier de Galien, Gui Patin a, pour l'honorer, des paroles sans mesure ; il disait un jour à une personne de cette famille, « qu'il tiendrait à plus grande gloire d'être descendu de Fernel que d'être roi d'Écosse ou parent de l'empereur de Constantinople. » Gui Patin a ainsi l'expression pittoresque, inattendue, la comparaison *voyante ;* il y a un peu de carnaval jusque dans son sérieux. Une fois il regrette de

n'avoir pas fait tout exprès le pèlerinage du Perche pour y connaître la fille de Fernel, qui y était morte il y avait peu d'années, il aurait voulu se donner l'honneur de la voir et de lui baiser les mains : « On nous fait baiser bien des reliques qui ne valent pas celle-là. » Telle est la religion littéraire dans laquelle Gui Patin a été nourri et dans laquelle il persévère jusqu'à la fin, entouré d'amis qui la partagent plus ou moins, des Gassendi, des Gabriel Naudé et autres de cette race, de ce qu'il appelle les *restes du siècle d'or*. Ne lui parlez pas trop de Descartes, de ces génies qui viennent faire table rase et renouveler les méthodes du monde. L'abbé médecin Bourdelot, revenu de Suède et qui est dans le train moderne, essaye de lui donner quelque idée de la philosophie nouvelle ; Gui Patin résiste et nous dit en se raillant de Bourdelot : « Il est tout atrabilaire de corps et d'esprit, sec et fondu, qui dit que tout le monde est ignorant, qu'il n'y a jamais eu au monde de philosophe pareil à M. Descartes ; que notre médecine commune ne vaut rien ; qu'il faut des remèdes nouveaux et des règles nouvelles ; que tous les médecins d'aujourd'hui ne sont que des pédants avec leur grec et leur latin... » Bourdelot, on l'entrevoit, a pu lui dire quelques bonnes vérités, mais un peu trop neuves, et qui lui ont paru des scandales.

« Il y a bien des Tourangeaux qui n'ont l'esprit qu'à fleur de tête, » a dit un jour Gui Patin dans une de ses gaietés de style : il n'a pas assez compris qu'il suffisait d'un Tourangeau comme Descartes pour ruiner son observation de fond en comble. — En vieillissant, il s'enfonce dans ses idées sans les modifier. Spon l'a questionné au sujet des vaisseaux lymphatiques dont on s'occupait alors (1656) : « Pour leurs vaisseaux lymphatiques, répond-il, je n'en dis mot : je n'y connais rien et ne m'en soucie point ; *ad majora et ad meliora*

propero ; tous ces messieurs-là sont trop curieux de telles nouveautés. Il vaudrait mieux qu'ils étudiassent la science des anciens dans Hippocrate, Galien et Fernel... » Toujours l'érudition et l'autorité plutôt que l'expérience (1). Joignez à ces entêtements, et pour les racheter en partie, bien du bon sens de détail et des observations pratiques. Mais nous tenons l'homme dans sa génération directe, et nous nous heurtons à ses limites.

Une remarque qui est à faire, c'est que tout en s'opiniâtrant ainsi à ses admirations du seizième siècle jusqu'à faire tort à ses contemporains et jusqu'à résister à leur mérite, Gui Patin n'était pas de pied en cap un savant de cette vieille trempe : il n'était qu'un homme très instruit. Les savants de Hollande, ces savants en *us* qu'il exalte tant, ne le reconnaissaient pas du tout comme un des leurs. *Vir probus, sed minime doctus*, disait de lui Heinsius après l'avoir vu et entretenu. Cela étonne d'abord, cela est injuste, mais cela se conçoit. Et, par exemple, lui qui savait si bien le latin et qui avait une des plus belles bibliothèques de particulier, il avait peu étudié le grec, et des oracles qu'il citait sans cesse, il y avait une bonne moitié qu'il ne prenait pas directement

(1) Sur ces résistances de Gui Patin aux découvertes anatomiques, physiologiques et thérapeutiques de son temps, et en général sur ses parties scientifiques, on peut voir les articles de M. Flourens dans le *Journal des savants* (novembre et décembre 1847) ; — et aussi on se rappelle involontairement cet incomparable discours, dans *le Malade imaginaire*, lorsque M. Diafoirus dit en parlant de son fils : « Mais sur toute chose, ce qui me plait en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine. » Les créations comiques de Molière sont immortelles en ce qu'elles ont pied à tout moment dans la réalité.

à leur source : « J'ai grand regret, écrivait-il à Spon, de n'avoir exactement appris la langue grecque tandis que j'étais jeune et que j'en avais le loisir ; cela me donnerait grande intelligence des textes d'Hippocrate et de Galien, lesquels seuls j'aimerais mieux entendre que savoir toute la chimie des Allemands, ou bien la théologie sophistique des Jésuites... »

Pour bien juger Gui Patin, il le faut voir en son cadre, en sa maison, dans son étude ou cabinet, et, par exemple, le jour enfin où, ayant été nommé doyen de la Faculté (honneur pour lequel il avait déjà été porté plus d'une fois, mais sans que le sort amenât son nom), il traite ses collègues dans un festin de bienvenue (1er décembre 1650) :

« Trente-six de mes collègues firent grande chère : je ne vis jamais tant rire et tant boire pour des gens sérieux, et même de nos anciens. C'était du meilleur vin vieux de Bourgogne que j'avais destiné pour ce festin. Je les traitai dans ma chambre, où par-dessus la tapisserie se voyaient curieusement les tableaux d'Erasme, des deux Scaliger père et fils, de Casaubon, Muret, Montaigne, Charron, Grotius, Heinsius, Saumaise, Fernel, feu M. de Thou (*l'ami de Cinq-Mars et le décapité*), et notre bon ami M. Naudé... Il y avait encore trois autres portraits d'excellents hommes, de feu M. de Sales, évêque de Genève, M. l'évêque de Belley, mon bon ami, Justus Lipsius ; et enfin de François Rabelais, duquel autrefois on m'a voulu donner vingt pistoles. Que dites-vous de cet assemblage ?... »

L'assemblage, en effet, est curieux, et, pour que saint François de Sales pût se trouver si près de Rabelais, il a fallu que le bon Camus, évêque de Belley, fût entre deux.

Ces années de son décanat furent le moment le plus glorieux de la vie de Gui Patin. C'est alors qu'il quitta sa maison rue des Lavandières-Sainte-Opportune

pour en acheter une autre plus convenable et plus spacieuse place du Chevalier-du-Guet. Les dix mille volumes dont se composait sa bibliothèque purent y être bien rangés « en belle place et en bel air ». Il a décrit sa nouvelle étude avec orgueil et avec amour :

« Je vous puis assurer qu'elle est belle, écrit-il à Falconnet. J'ai fait mettre sur le manteau de la cheminée un beau tableau d'un Crucifix qu'un peintre que j'avais fait tailler (*de la pierre*) me donna l'an 1627. Aux deux côtés du bon Dieu, nous y sommes tous deux en portrait, le maître et la maîtresse (*c'est-à-dire lui et sa femme*). Au-dessous du Crucifix sont les deux portraits de feu mon père et de feu ma mère. Aux deux coins sont les deux portraits d'Érasme et de Joseph Scaliger. Vous savez bien le mérite de ces deux hommes divins. Si vous doutez du premier, vous n'avez qu'à lire ses Adages, ses Paraphrases sur le Nouveau Testament et ses Épîtres. J'ai aussi une passion particulière pour Scaliger, des œuvres duquel j'aime et chéris les Épîtres et les Poëmes particulièrement ; j'honore aussi extrêmement ses autres œuvres, mais *je ne les entends point*... »

Ici se décèle plus naïvement qu'on n'aurait pu l'attendre la part de superstition et de croyance sur parole qui se mêlait à ces cultes et à ces admirations ultra-classiques de Gui Patin. Il continue :

« Outre les ornements qui sont à ma cheminée, il y a au milieu de ma bibliothèque une grande poutre qui passe par le milieu de la largeur, de bout en bout, sur laquelle il y a douze tableaux d'hommes illustres d'un côté, et autant de l'autre, y ayant assez de lumière par les croisées opposées ; si bien que je suis, Dieu merci, en belle et bonne compagnie avec belle clarté.

On sent dans tout cela l'honnête homme, non pas celui d'aujourd'hui (car c'est un mot dont on abuse bien), mais celui d'autrefois, plein de solidité, dans son cadre domestique tout uni, avec ses traits marqués, un peu

heurtés, sa physionomie grave et heureuse, et d'une naturelle franchise.

Et un mot d'abord sur ce Crucifix qui domine tout. On ne connaît jamais bien l'homme qu'on étudie, tant qu'on ne s'est pas demandé quelle est sa religion et qu'on ne s'est pas fait la réponse. Cette réponse n'est pas toujours facile, et, même lorsqu'on croit savoir à quoi s'en tenir, il n'est pas bon toujours de trahir de tristes et arides vérités. Pour Gui Patin, on peut parler tout haut et faire comme lui-même. Il est inconséquent peut-être, mais il n'est pas irréligieux. Je me suis appliqué à recueillir sur ce point et à rapprocher bien des passages de ses Lettres. Il y a des moments où, quand il cause en tête à tête avec ses amis Gassendi et Gabriel Naudé, il a l'air d'aller bien avant et de toucher de bien près, comme il dit, au sanctuaire. Qu'on se rassure : s'il est homme à faire trembler les vitres, il ne les casse jamais. Il a sur les cérémonies, et même sur des points de dogme, des poussées de hardiesse qui semblent ne plus vouloir s'arrêter ; mais cela ne se tient pas. Il est loin de tout système. Il ne croit guère aux indulgences, il croit aux prières : « Les prières des gens de bien servent merveilleusement. » Quand il est près d'être continué dans sa charge de doyen (novembre 1651), sentant le poids et les devoirs qu'elle lui impose, il écrit à un ami : « Je me recommande à vos grâces et à vos bonnes prières. » Il a sur la mort en toute rencontre des réflexions philosophiques dont il relève la banalité par un sentiment vif et un certain mordant d'expression : « M. le comte de R. est mort comme il a vécu. *Il est sorti de ce monde sans avoir jamais voulu savoir ce qu'il y était venu faire.* Il a vécu en pourceau et est mort de même. Mon Dieu! que le vice rend les hommes malheureux!... Dieu ne manque jamais de punir ces brutaux épicuriens, et l'on ne saurait manquer d'attendre de lui

telle justice. » En apprenant la mort du débauché Des Barreaux, il note avec blâme « qu'il a bien infecté des pauvres gens de son libertinage ; que sa conversation était bien dangereuse et fort pestilente au public ». Et puis la malice se retrouve tout à côté du sérieux, en ce qu'il remarque que Des Barreaux, qui n'avait qu'un grain de libertinage avant d'aller en Italie, était achevé au retour. Quoi qu'il en soit, c'en est assez pour montrer que, dans le cabinet de Gui Patin, le grand Crucifix pouvait, en toute sincérité, occuper la première place, et que *le bon Dieu*, comme on disait et comme il disait en langage de famille, continuait de régner en effet sur cet assemblage un peu disparate de personnages si divers et sur la conscience du maître lui-même.

Il faut dire la même chose du roi. En politique, Gui Patin a plus que des échappées : il semble dans un état d'opposition et de Fronde continuelle, il blâme tout ; cela commence sous Richelieu et ne cesse pas un instant sous Mazarin. Il veut le maître, le roi, mais point de ses serviteurs ni de ses ministres. C'est un pur libéral de l'école du seizième siècle : il a horreur de 93, je veux dire de 1593, de la Ligue et des Ligueurs ; il en a connu de vieux dans sa jeunesse et les estime méchants : mais les Frondeurs, c'est tout autre chose à ses yeux ; ils ont toute sa tendresse ; il ne les voit que par leur beau côté : « Il y a ici des honnêtes gens qu'on appelle des *Frondeurs,* qui sont conduits par M. de Beaufort, le Coadjuteur, Mme de Chevreuse et autres. » La première Fronde ne l'a atteint qu'à peine et nullement averti. Il n'en veut qu'un peu plus au Mazarin pour sa belle maison des champs à Cormeilles près Argenteuil, qui a été pillée ; il y a perdu d'un coup de filet deux mille écus, et il compte bien que tôt ou tard le ministre impopulaire payera pour ce méfait dont il a été cause et pour tant d'autres. Il reste donc royaliste et anti-Mazarin.

Si, sur ces entrefaites, son ami l'incomparable M. de Saumaise écrit « en faveur du roi d'Angleterre contre les Anglais qui lui ont coupé la tête ». Gui Patin en parle comme ferait un pur et un fidèle : « Pour les Anglais, si vous en exceptez un petit nombre d'honnêtes gens, je leur souhaite autant de mal qu'ils en ont fait à leur roi. » Si son autre ami, et bien plus intime, Gabriel Naudé, écrit en faveur de Mazarin son volume dit *le Mascurat*, il prend sur lui de ne point blâmer le livre, mais il fait aussitôt ses réserves en ajoutant : « C'est un parti duquel je ne puis être ni ne serai jamais. » La première Fronde, même après qu'elle est terminée et manquée, a tout son assentiment et son éloge : « Ceux qui décrient le *parti de Paris* en parlent avec passion et ignorance : c'est un mystère que peu de monde comprend. Le Parlement a fait de son mieux... » La seconde Fronde le trouve encore tout favorable et crédule à ce qu'il désire. Il est très lié avec M. de Blancmesnil, l'un des principaux du Parlement, un des deux prisonniers pour la liberté desquels se firent les premières barricades d'août 1648. Le président de Blancmesnil a coutume de dire à ses amis que Gui Patin n'est pas seulement son médecin guérisseur, mais aussi son philosophe et son docteur. Il aime à vivre en garçon en sa maison de Blancmesnil à trois lieues de Paris : « Quand il a besoin de mon conseil, nous dit Gui Patin, il m'envoie un coureur gris qui me porte là en cinq quarts d'heure, et, après y avoir bien soupé et bien causé fort avant dans la nuit, nous deux seuls (car il n'a ni femme ni enfants ni n'en veut avoir, ni valets même), je dors le reste de la nuit pour en partir le lendemain de grand matin. C'est un des plus honnêtes hommes du monde, et un des plus sages pour son âge, n'ayant pas encore atteint l'âge de trente-deux ans... *Nous en disons de bonnes nous deux, quand nous sommes enfermés...* »

Aux approches de la seconde Fronde, Gui Patin paraît croire à la convocation des États généraux. Il a l'air de compter beaucoup sur « le bon duc Gaston ; » il reste et restera attaché à Retz qu'il appelle un honnête homme. Parlant du Premier Président Molé qui appuie la Cour, il dira *sa brigue* et *sa cabale*. Il n'hésite pas à déclarer et à maintenir jusqu'au bout le parti des Frondeurs, celui des plus honnêtes gens qui soit aujourd'hui, « et, pour le certain, *reliquiæ aurei seculi*. Je prie Dieu qu'il donne de la force et de la constance à ce parti, qui est le vrai ennemi de la tyrannie. » En même temps, le jour de la majorité du roi et de la cérémonie qui en est célébrée, il suspend son opposition et ses présages; il fait comme nous avons vu faire à d'autres royalistes de l'opposition en d'autres temps les jours de sacre ou de la Saint-Louis, il fait relâche à ses satires; il crie de tout son cœur : *Vive le roi !*

La Fronde finie et épuisée, et quand lui-même à bout de colère a fait comme tout le peuple de Paris et a crié : *La paix !* Gui Patin garde sa haine entière contre le Mazarin. Il ne parle jamais de cet habile ministre sans une litanie d'injures; il n'entend rien à son génie de négociations, ni à ses talents de cabinet; il lui refuse même d'être un fin politique : Mazarin pour lui n'est qu'un coupeur de bourses, ni plus ni moins. Quant à Richelieu, c'était autre chose : « Il ressemblait à Tibère; c'était un atrabilaire qui voulait régner, un *Jupiter massacreur*. » C'est la seule différence qu'il établisse entre eux. Mazarin ne versait point de sang; il en a peu répandu, c'est qu'il aimait mieux sucer en détail celui de tous. La politique de Gui Patin n'est pas plus longue que cela : c'est celle de la Fronde honnête, parlementaire, et surtout bourgeoise, qui n'a jamais regardé dans sa propre coulisse et qui a borné à sa rue son horizon.

Il détestait d'instinct les grands, la noblesse, les princes du sang même : il les raille, il les méprise, il les appelle *anthropophages;* il a, en s'exprimant, de ces hyperboles à la Juvénal et à la d'Aubigné, et qui font rire. Quand je parle de Juvénal, c'est toujours d'un Juvénal en belle humeur et qui a lu son Rabelais. Il a contre la Cour et tout ce qu'elle renferme une horreur de classe et de race ; il distingue peu entre prince et prince, être le grand Condé ou le duc de Beaufort, sinon qu'il a peut-être un faible pour ce dernier. Du reste, le meilleur, suivant lui, n'en vaut rien ; il ne voudrait pas être à leur service. Sont-ils malades, ils peuvent guérir ou ne pas guérir : « au moins le pain est-il encore plus nécessaire » qu'eux tous. Mais ces grands débordements s'arrêtent tout d'un coup et tombent au seul nom du roi : Bayle a déjà remarqué que, sur cet article, le respect de Gui Patin ne se dément jamais. Si le jeune roi est malade, il faut voir comme Gui Patin s'intéresse aux moindres circonstances de sa santé : il aime le roi de toute la haine qu'il porte au Mazarin et à ses entours, et de quelque chose de plus encore, d'un vieux sentiment français héréditaire. Dans la campagne de 1658, le jeune roi tombe dangereusement malade à Calais ; il guérit, mais pour avoir pris du vin émétique, dit-on. Ici toutes les passsions de Gui Patin sont en jeu. Non, ce n'est point l'émétique, dont il n'a pris que très peu, qui a décidé la guérison, dit-il : « Ce qui a sauvé le roi, ç'a été son innocence, son âge fort et robuste, neuf bonnes saignées, et les prières des gens de bien comme nous, et surtout des courtisans et officiers qui eussent été fort affligés de sa mort, particulièrement le cardinal Mazarin. » La phrase de Gui Patin, commencée avec sérieux, tourne vers la fin en raillerie ; mais ces prières de gens de bien sont sérieuses, et lui-même il a fait la sienne. Cet ami des Frondeurs est royaliste par le côté du bon

Louis IX, du bon Louis XI et de Henri IV. Cinquante ans plus tôt, il aurait fournit avec Gilot, Rapin et Passerat sa part de bons mots et de sel patriotique à la *satyre Ménippée.*

Il ne prétendait point d'ailleurs, en son temps, agir sur les destinées de l'Etat ni sur l'opinion du public, hors du cercle de ses devoirs et de sa profession. Dans sa maison, place du Chevalier-du-Guet, il avait pour voisin M. Miron, président aux Enquêtes, et M. Charpentier, conseiller. Ce M. Miron était de la famille de celui dont Montesquieu a dit magnifiquement : « Il semble que l'âme de Miron, prévôt des marchands, fût celle de tout le peuple. » Gui Patin aimait à aller passer avec ses deux voisins les après-soupers : « On nous appelle les trois docteurs du quartier, dit-il. Notre conversation est toujours gaie. *Si nous parlons de la religion ou de l'État, ce n'est qu'historiquement, sans songer à réformation ou à sédition.* Nous nous disons les uns aux autres les choses à peu près comme elles sont. Notre principal entretien regarde les Lettres, ce qui s'y passe de nouveau, de considérable et d'utile. L'esprit ainsi délassé, je retourne à ma maison, où, après quelque entretien avec mes livres, ou quelque consultation passée, je vais chercher le sommeil .. » La juste mesure des opinions et de la *Charte* de Gui Patin est toute dans ces paroles : Ni réformation ni sédition, mais autant de franc-parler que possible ! Ce beau temps selon lui, où l'on pouvait penser à cœur joie et dire tout haut ce qu'on avait sur le cœur, était *avant que Berthe filât :* « Depuis qu'elle a filé, le monde s'est bien corrompu. ».....

Il eut, dans les quatorze dernières années de sa vie, une relation illustre et qui est faite pour honorer encore aujourd'hui son nom. Le Premier Président de Lamoignon, qu'il connaissait d'auparavant, le prit en amitié

particulière dès 1658 et le voulut voir souvent ; il l'aurait voulu même tous les jours. Ce grand magistrat n'avait guère alors plus de quarante ans ; il avait l'âme libérale et généreuse, et portée vers toutes les nobles idées de son siècle, en même temps qu'il tenait de la force du précédent. « Il y a du plaisir avec lui, disait Gui Patin, parce qu'il est le plus savant de longue robe qui soit en France. — Il sait les poètes grecs par cœur, Plutarque, Cicéron et Tacite, qui ne sont pas des mauvais originaux. Il sait aussi par cœur la Pathologie de notre Fernel, qu'il a autrefois lue par mon conseil. » Envahi par les devoirs de sa charge, M. de Lamoignon regrettait de ne pouvoir vaquer comme il aurait voulu à ses livres et à ses chères études, et il aimait du moins à en causer à souper avec Gui Patin. Il l'envoyait chercher souvent ; il lui fit part tout d'abord de son dessein d'établir dans sa maison une petite Académie qui s'assemblerait au moins une fois par semaine. Cette Académie de *belle littérature* se fonda en effet ; on s'y rendait tous les lundis. Pellisson, le Père Rapin et un petit nombre de savants gens du monde en étaient. Gui Patin et son cher fils *Carolus*, l'amateur d'histoire et de médailles, y tenaient leur bonne place. Cette amitié si particulière du Président de Lamoignon pour Gui Patin prouve une chose : c'est que ce dernier, malgré ses sorties et ses saillies parfois excessives, était en effet « agréable et charmant en conversation, » qu'il avait le bon sens dans le sel, et était de ceux qu'un esprit solide pouvait agréer dans l'habitude. Je dis cela parce que de loin, en pressant trop les traits et en voulant offrir nos personnages en raccourci, nous sommes tentés d'en faire encore moins des portraits que des caricatures. Évitons ce travers et ne présentons jamais comme burlesque un homme d'esprit original que goûta si constamment M. de Lamoignon.

C'est au même M. de Lamoignon que, bien des années

auparavant, en mai 1645, Gui Patin, se trouvant à Bàville, dit ce mot singulier et si souvent cité, que « s'il eût été dans le Sénat lorsqu'on tua Jules César, il lui aurait donné le vingt-quatrième coup de poignard. » M. de Lamoignon, fort jeune alors, était tellement du *parti de Pompée*, qu'il témoigna de la joie à Gui Patin de l'en voir également. Ce sont là des propos de vacances qu'il convient d'entendre comme ils ont été dits. Cette forme d'expression hyperbolique, je l'ai remarqué déjà, est celle qu'affectionne Gui Patin; quand il avait ainsi lancé sa pensée dans une parole à outrance, bien imprévue, pittoresque ou même triviale, il était content : il avait l'hyperbole gaie et amusante.

Sur ce chapitre de Jules César, Gui Patin, après la Fronde, bien que si peu guéri, eût sans doute pensé différemment : « On a imprimé en Hollande, écrivait-il en 1659, un livret intitulé : *Traité politique, etc., que tuer un tyran n'est pas un meurtre;* on dit qu'il est traduit de l'anglais; mais le livre a premièrement été fait en français par un gentilhomme de Nevers, nommé M. de Marigny, qui est un bel esprit. Cette doctrine est bien dangereuse, et il serait plus à propos de n'en rien écrire. Je n'aime point qu'on fasse tant de livres. *De Venenis* par la même raison. J'ai toujours en vue le bien public; je n'aime point ceux qui y contreviennent. » Voilà le correctif du mot tant cité, et adressé treize ans auparavant à M. de Lamoignon.

La sensibilité de Gui Patin a été contestée : il en avait pourtant comme en ont ces natures fortes et ces vies sobres : il ne s'agit que de toucher en elles les vraies cordes. On a pu citer de singuliers passages de Gui Patin, et très grossiers, sur la maladie ou la mort de son beau-père ou de sa belle-mère ; il a l'air d'être plus presser d'en hériter que de les pleurer, et il ne s'en cache pas. Ce n'est point sur ces endroits qu'il faut le

prendre, mais sur ses amitiés de choix : elles sont vives chez lui et sincères. Avec Spon, avec Falconnet et ses amis de Lyon, avec Gabriel Naudé son ami de jeunesse, il est plein de chaleur, de cordialité, d'un souvenir inaltérable et fidèle. Il a vu Spon en 1642, et, des années après, il pourrait, s'il était peintre, tracer son portrait tel qu'il était alors : « Je pense si souvent à vous que je vous vois à toute heure. » Dans les interruptions de la Fronde, il attend les lettres de Spon aussi impatiemment que les créanciers du roi d'Espagne attendent les galions. Le 12 septembre 1664, pensant à un autre ami bien cher, il lui écrit : « Il y a aujourd'hui vingt-deux ans qu'Armand, cardinal de Richelieu, ministre enragé, fit couper la tête dans votre ville à mon bon et cher ami M. de Thou : *Heu dolor ! scribere plura vetant lacrymæ...* » Gui Patin pleure en effet quelquefois : il pleure quand les parties sérieuses de son esprit ou de son âme sont remuées. Un jour, en décembre 1652, il est appelé auprès de M. l'avocat général Talon, qu'il trouve en hydropisie et très malade :

« Ayant reconnu son mauvais état, je vous avoue que les larmes m'en sont venues aux yeux, ce que je ne pus si bien cacher qu'il ne le reconnût lui-même et ne m'en fit compliment. Néanmoins je vous dirai que mes larmes n'ont pas été à cause de lui tout seul, quelque homme de mérite qu'il soit, mais pour le malheur commun de tout le monde qui perd beaucoup à sa mort. M. Talon est un fort homme de bien, de grand jugement, et d'un esprit fort pénétrant, *le plus beau sens commun qui ait jamais été dans le Palais*, qui a le mieux pris une cause, et qui y a le plus heureusement rencontré aux conclusions qu'il y a données. »

Je n'examine pas si Gui Patin n'avait pas pour M. Talon quelque reconnaissance particulière à cause des conclusions prises dans son ancien procès : mais que j'aime cet éloge : « *Le plus beau sens commun* qui

ait jamais été dans le Palais ! » et que c'est bien la marque d'un vigoureux et bon esprit de se sentir ému à en pleurer par la considération d'une perte de cette nature !

Un autre jour, Gui Patin pleure encore. Il a marié un de ses enfants : avec les nouveaux époux et avec sa femme, il fait ce qu'il appelle une *débauche*, c'est-à-dire une grande infraction à ses habitudes ; il s'est laissé entraîner à Saint-Denis où la foire se tenait alors. Il visite l'abbaye, le trésor « où il y a bien du galimatias et de la badinerie, » dit-il ; puis les tombeaux des rois « où je ne pus m'empêcher de pleurer voyant tant de monuments de la vanité de la vie humaine ; quelques larmes m'échappèrent aussi au monument du *grand et bon roi François Ier, qui a fondé notre Collège des professeurs du roi*. Il faut que je vous avoue ma faiblesse : je le baisai même, et son beau-père Louis XII, qui a été le Père du Peuple, et le meilleur roi que nous ayons jamais eu en France. » Heureux siècle, et encore voisin des croyances, où ceux qui étaient réputés les grands railleurs avaient de ces naïvetés touchantes et de ces sensibilités tout antiques et toutes patriotiques !

Dans cette visite à Saint-Denis, Gui Patin, en même temps qu'il laisse voir des restes de simplicité, maintient à ses propres yeux sa supériorité d'homme et de mari, en souriant de sa femme qui écoute et croit tout ce qu'on lui raconte de particularités et de bagatelles sur les derniers princes ensevelis. Il ne prend pas même la peine de la détromper. En général, Gui Patin est à l'égard des femmes dans les principes du bonhomme Chrysale chez Molière : il les exclut de la science et des hauts entretiens. Il les juge évidemment inférieures et ne croit pas qu'on doive entrer en commerce avec elles sur les grands et sérieux articles. Il est fier de son sexe et le fait sonner bien haut : « J'ai souvent loué Dieu, dit-il, de ne m'avoir

fait ni femme, ni prêtre, ni Turc, ni Juif. » En présence de l'hôtel Rambouillet et de ce nouvel empire, il reste de l'avis de Scaliger qui raillait le cardinal Du Perron de ce que, pour paraître savant, il entretenait les dames du flux et reflux de la mer, de l'Être métaphysique et autres points de philosophie. Il assemble d'ordinaire dans un commun dédain les courtisans et les femmes. Une de ses plus jolies histoires du temps de la Fronde est celle de M. de Beaufort, pour qui les Parisiens, et particulièrement toutes les femmes, avaient une dévotion singulière : il nous le montre, un jour qu'il jouait à la paume dans un tripot du Marais, visité comme en procession par plus de deux mille femmes tant de la Halle que d'ailleurs. Il conte cela sans ironie, et comme une conséquence toute simple de la faiblesse et de l'exaltation féminine. La reine Christine, dans ses doctes bizarreries et ses inconstances, trouve elle-même difficilement grâce à ses yeux. C'est un trait de plus dans le portrait de Gui Patin que ce dédain pour les personnes du sexe au moment où elles s'établissaient plus généralement dans la société, et où elles allaient y introduire ce qui surtout lui manquait, à lui et aux autres savants cantonnés dans les corps, je veux dire la politesse.

Une grande douleur des dernières années de Gui Patin ce fut l'aventure fâcheuse et l'exil de son second fils Charles, de celui qu'il aimait le plus tendrement, et qui dut s'expatrier en 1668 sous le coup d'une accusation vague et grave. Il fut soupçonné d'avoir introduit en France des libelles contraires au roi ou aux personnes royales. Sa curiosité d'amateur lui nuisit. Il trouva d'ailleurs hors de France mainte compensation pour sa fortune : son père seulement n'en trouva point à son absence. Gui Patin mourut le 30 août 1672, à soixante et onze ans. Ses dernières lettres, à mesure qu'on avance dans le règne de Louis XIV, montrent à quel point il

retarde en quelque sorte et ne peut se faire au siècle nouveau. En 1664, au moment où la jeune et brillante littérature va prendre son essor et où l'époque se dessine déjà, s'appuyant sur quelques cas isolés de désordre et brigandage, il s'écrie : « Nous sommes arrivés à la lie de tous les siècles ! » Gui Patin est de ceux qui, en vieillissant, ne se renouvellent en rien, et qui prennent chaque jour leur pli plus creux et plus profond. En littérature française, jeune il avait causé avec M. de Malherbe, et il le citait quelquefois ; mais il en avait gardé mémoire bien moins pour ses odes ou sa réforme de la langue que pour ses gaillardises. Il appréciait Balzac et estimait la grande édition posthume qu'on préparait de ses Œuvres (1665) capable de faire honneur à la France et à notre langue. Il parle en un endroit de « M. Corneille, illustre faiseur de comédies. » Il goûte M. Arnauld, et en général tous les écrivains de Port-Royal, non par communion de sentiments ou de doctrine, mais par une sorte de complicité d'esprit et de sympathie morale. Surtout il prise singulièrement Pascal, l'auteur alors anonyme des dix-huit petites Lettres, et il dit sans hésiter : « L'auteur de ces Lettres est un admirable écrivain. » Vers la fin il nomme une fois Molière. Mais il est évident, à qui le lit jusqu'au bout, que ses prédilections et ses souvenirs le reportent plus naturellement à l'âge des Grotius et des Saumaise ; et dans la dernière lettre imprimée qu'on a de lui (janvier 1672), on lit : « Je viens d'apprendre du jeune Vanderlinden que *M. Gronovius* est mort à Leyden. Il restait presque tout seul du nombre des savants de Hollande. Il n'est plus dans ce pays-là de gens faits comme *Joseph Scaliger, Baudius, Heinsius, Salmasius* et *Grotius*. Je viens aussi d'apprendre par des lettres de Bruxelles que *M. Plempius*, célèbre professeur en médecine, est mort... Adieu la bonne doctrine en ce pays-là ! Descartes

et les chimistes ignorants tâchent de tout gâter, tant en philosophie qu'en bonne médecine. » Ce sont là les dernières paroles d'un homme qui s'en va, dont la vue se trouble, et pour qui le livre de l'avenir est déjà clos et scellé. Qu'il suffise à l'honneur de Gui Patin d'avoir attaché son nom comme signe et comme étiquette caractéristique à une longue époque intermédiaire. Il nous la rend dans ses Lettres avec un peu de cahotement, mais sans ennui, et il en est un dernier produit des plus vivants.

LE PRINCE DE LIGNE

Lundi, 13 juin 1853.

A la fin de la campagne de 1759, le prince de Ligne est choisi pour aller porter au roi de France à Versailles la nouvelle de l'affaire de Maxen; il a raconté sa première apparition dans cette Athènes dont il était déjà, et il l'a fait avec piquant et un peu de cliquetis, son beau moment parisien, sa belle heure française n'était pas encore venue.

La paix faite et après quelques années, il y reparut souvent, il y vécut et fut quelque temps avant d'y être apprécié comme il devait. Mme du Deffant, juge des plus sévères, mais aussi des plus clairvoyants, parle de lui comme venant de faire sa connaissance, dans l'été de 1767, il avait alors trente-deux ans : « Le prince de Ligne, dit-elle dans une lettre à Horace Walpole (3 août), n'est point le beau-fils de la princesse de Ligne du Luxembourg, c'est son cousin; il est de ma connaissance, je le vois quelquefois; il est doux, poli, bon enfant, un peu fou; il voudrait, je crois, ressembler au chevalier de Boufflers, mais il n'a pas, à beaucoup près, autant d'esprit; il est son *Gilles*. » Ce qui me frappe, c'est que Grimm, vers cette date, dit à peu près la même chose; parlant de la lettre adressée par le prince à Jean-Jacques Rousseau en 1770, lettre dans laquelle il lui

offrait un asile contre la persécution et une retraite à Belœil, comme M. de Girardin la lui fit accepter plus tard à Ermenonville, Grimm ajoute : « Cette lettre n'a pas eu de succès à Paris, parce qu'on n'y a pas trouvé assez de naturel, et que la prétention à l'esprit est une maladie dont on ne relève pas en ce pays. » Il y a sur ceci deux points à remarquer : d'abord, c'est que les personnes, déjà en crédit et en possession, qui vous voient à vos débuts, ont peine à vous admettre : elles vous comparent à d'autres qui tiennent déjà un rang ; les places sont prises dans leur esprit, les hauteurs sont occupées. Il faut, pour s'en emparer, déloger quelques-uns de ses devanciers, ce qui ne se fait pas en un jour ni sans quelque effort. Puis il est à croire qu'à ses débuts, le prince de Ligne forçait en effet sa manière. Saint-Lambert avait dit de Boufflers naissant : « C'est Voisenon le Grand. » Le prince de Ligne visait à être Boufflers le Grand. C'était une prétention. Il a écrit quelque part : « J'aime mieux une chanson d'Anacréon que l'*Iliade*, et le chevalier de Boufflers que le *Dictionnaire encyclopédique.* » J'ai noté (car j'aime jusque dans les gens aimables à saisir les côtés élevés ou sérieux) ce culte de religion militaire, qui transportait tout enfant le prince pour la gloire des Eugène et les Maurice de Saxe. Il ne lui a peut-être manqué, pour marquer hautement sa place de ce côté, qu'un commandement en chef donné à temps ; car, sans parler de l'intrépidité sur le champ de bataille, il avait le coup d'œil. Mais, à côté de cet idéal noble et fortifiant, il en avait un autre d'un tout autre genre et qui tenait d'une imagination un peu atteinte et gâtée en naissant de l'air du siècle : « Qui est-ce qui sait, dit-il, que Bussy se battait à la tête de la cavalerie légère de France à la bataille des Dunes ? mais on se ressouvient de l'*Histoire amoureuse des Gaules* et de la chanson des *Alleluia*. Quand un homme

se peint dans ses ouvrages, surtout du côté de la volupté, il intéresse toujours, surtout les jeunes gens : on voudrait avoir vécu avec ces aimables débauchés d'Anet et du Temple, et ces messieurs à Roissy. » Cela nous ramène aux petits soupers avec les mauvais sujets, avec les Du Barry et autres, et à une certaine affectation première de rouerie et de débauche à la mode, dont le prince de Ligne eut peut-être insensiblement à se corriger. Il s'en corrigea comme de vouloir paraître avoir trop d'esprit : il en avait bien assez sans y songer. « Même dans les écarts, il y a des gens à qui tout va, parce qu'ils ont de la grâce et du tact. » Il fut de bonne heure de ces gens-là. Jusqu'à la fin il aura le désir de plaire : « il n'y a que les bourrus qui ne l'aient pas ; » mais son grand précepte, en pareille matière, sera surtout de *n'imiter personne* : « La méthode se verrait, tout serait gâté. Le plus grand art pour plaire est de n'en pas avoir. » Tel il dut être, sinon dans le premier, du moins dès le second moment.

Celui que Mme du Deffand et Grimm faisaient d'abord quelque difficulté d'admettre comme de la pure race des esprits français, l'était si naturellement devenu, qu'écrivant en 1807 de Teplitz à son compatriote le prince d'Aremberg, l'ancien ami de Mirabeau, et lui parlant de M. de Talleyrand, qui venait d'arriver : « Jugez, disait-il, de son plaisir d'être reçu par moi, car il n'y a plus de Français au monde que lui, *et vous et moi, qui ne le sommes pas*. » Et il disait vrai en parlant ainsi.

Il s'était essayé sous Louis XV, et il réussit complètement sous Louis XVI, dans cette cour jeune et folâtre, au milieu de ses véritables contemporains. Il a peint en quelques pages légères et d'une touche inimitable ces promenades, ces cavalcades matinales et familières, où la reine Marie-Antoinette ravissait et effleurait les cœurs, et ne cessait de mériter les respects : il nous a rendu cette reine aimable et calomniée sous ses vraies

couleurs, comme il fera également de tous les illustres souverains qu'il a connus, de l'impératrice Catherine, de Frédéric le Grand, de Joseph II, de Gustave III. Sur tous ces personnages historiques, le prince de Ligne est le témoin le plus juste et le plus rapide, le peintre le plus animé, le plus aisé et le plus au naturel. Ses jugements sont d'un grand prix, et le bon sens qui est au fond de son amabilité s'y décèle.

Dans les entretiens qu'il eut avec Frédéric au camp de Neustadt (1770), la conversation étant venue à tomber sur la religion, le roi se mit à en parler librement et peu décemment, comme il faisait avec les La Mettrie et les d'Argens : « Je trouvai, dit le prince de Ligne, qu'il mettait un peu trop de prix à sa damnation et s'en vantait trop... C'était de mauvais goût au moins de se montrer ainsi... Je ne répondis plus toutes les fois qu'il en parla. « Avec Voltaire, autre souverain, chez qui il va faire un séjour à Ferney, et dont il nous rend la conversation, les gestes, les incongruités même dans tout leur déshabillé et leur pétulance, il y a plus d'un propos sérieux : « Il aimait alors, dit-il de Voltaire, la Constitution anglaise. Je me souviens que je lui dis : Monsieur de Voltaire, ajoutez-y comme son soutien l'Océan, sans lequel elle ne durerait pas un an. » L'homme qui semblait des deux le plus léger ne se trouvait pas être ici le moins sage.

Ce côté sérieux et sensé, qu'il n'eut jamais l'occasion de développer avec suite dans les affaires, tourna avec les années chez le prince de Ligne au profit de l'homme aimable : même en ne restant que cela avant toute chose, il y a un progrès qui est à faire pour continuer d'en mériter la réputation. Il faut nourrir cette amabilité, en avançant, de toutes sortes d'idées justes et solides sans en avoir l'air : l'homme aimable de soixante ans, même pour paraître n'en avoir jamais que vingt, ne

doit pas être aimable comme on l'est à vingt, où l'on paye de mine et de jolies manières en bien des cas, il faut, tout en conservant le désir de plaire, qu'il y joigne bien des qualités qu'il n'avait pas à cet âge, il faut qu'en sentant toujours de concert avec la jeunesse, il ait l'expérience de plus, et qu'elle accompagne sans se marquer. Au reste, le prince de Ligne, qui s'y connaît mieux que personne, va nous développer tout ce qui convient à son idée, et nous raconter ces divers degrés et, pour ainsi dire, ces saisons successives de l'homme aimable :

« Je connais des gens, dit-il, qui n'ont d'esprit que ce qu'il leur faut pour être des sots. Écoutez-les, ils parlent bien ; lisez-les, ils écrivent à merveille : du moins cela se dit comme cela. Tout le monde a de l'esprit à présent, mais, s'il n'y en a pas beaucoup dans les idées, méfiez-vous des phrases. S'il n'y a pas du trait, du neuf, du piquant, de l'originalité, ces gens d'esprit sont des sots à mon avis. Ceux qui ont ce trait, ce neuf, ce piquant, peuvent encore ne pas être parfaitement aimables ; mais, si l'on unit à cela de l'imagination, de jolis détails, peut-être même des disparates *heureux*, des choses imprévues qui partent comme un éclair, de la finesse, de l'élégance, de la justesse, un joli genre d'instruction, de la raison qui ne soit pas fatigante, jamais rien de vulgaire, un maintien simple ou distingué, un choix heureux d'expressions, de la gaieté, de l'a-propos, de la grâce, de la négligence, une manière à soi en écrivant ou en parlant, dites alors qu'on a réellement de l'esprit, et que l'on est aimable. »

Mais voici le second degré et la seconde saison qui fait la maturité durable, et sans quoi l'homme aimable, même défini de la façon qu'on vient de voir, court risque de mourir en nous ou de se figer avec la jeunesse :

« Si, ajouté encore à cela, on a des connaissances agréables de la littérature et de la langue de plusieurs pays, si l'on a de la philosophie, si l'on a beaucoup vu, bien comparé, parfaite-

ment jugé, eu des aventures, joué un rôle dans le monde ; si l'on a aimé, ou si on l'a été : on est encore plus aimable. »

Vous vous croyez au dernier degré ; mais le prince de Ligne qui ne se contente pas à peu de frais, et qui porte dans cette grâce et dans cette félicité sociale quelque chose de ce feu, de cette poésie vivifiante que nous lui avons vu mettre dans les entreprises de guerre, dira en complétant son modèle et en nous laissant par là même son portrait :

« Si, ajouté encore à cela, on inspire l'envie de se revoir, si l'on y fait trouver un charme continuel, si l'on a une grande occupation des autres, un grand détachement de soi-même, une envie de plaire, d'obliger, de prendre part aux succès d'autrui, de faire valoir tout le monde ; si l'on sait écouter : si l'on a de la sensibilité, de l'élévation, de la bonne foi, de la sûreté, et un cœur excellent ; oh ! alors on porte le bonheur dans la société où l'on vit, et l'on est sûr d'un succès général. »

Vous remarquerez que, pour l'achever et la couronner, il a cru essentiel de mêler à son idée de l'homme aimable un sentiment d'humanité, d'affection, et presque de détachement sincère au milieu du succès : c'est qu'il sait bien que l'écueil de ce qu'on appelle ordinairement l'amabilité dans le monde et de l'usage exclusif de l'esprit, c'est la *sécheresse* et la *personnalité*. Il faut donc dans la qualité même le remède, le contraire du défaut, pour qu'il y ait tout le charme et que ce charme dure.

Parmi les ouvrages décousus échappés au prince de Ligne dans la première moitié de sa vie, et qui le peignent le mieux à cette date, je distingue ce qu'il a écrit sur les jardins à l'occasion de ceux de Belœil. *Coup d'œil sur Belœil*, avait-il intitulé son Essai (1781) par un de ces jeux de mots et de ces sortes de calembours qui sont un de ses petits travers. C'était le temps où

l'abbé Delille publiait son poème des *Jardins*, et disait de ce beau lieu de Belœil près d'Ath en Belgique, qui était la propriété et en partie la création du prince de Ligne :

> Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre...

On était alors en France dans une veine de création et de renouvellement pour les jardins : le genre anglais s'y introduisait et y rompait l'harmonie de Le Nôtre. C'était à qui s'étudierait à diversifier la nature et à en profiter pour l'embellir. M. de Girardin créait Ermenonville, M. de Laborde Méréville ; M. Boutin avait Tivoli, et M. Watelet Moulin-Joli. Belœil était, et, j'aime à le croire, est encore un assemblage et un composé charmant de jardins anglais et français, quelque chose de naturel et de régulier, d'élégant et de majestueux. Tout ce qui, à Belœil, était grand, régulier, dans le genre de Le Nôtre, venait du père du prince : lui, il s'occupa d'y jeter le varié et l'imprévu ; il ne lui manqua que plus de temps pour achever son œuvre, son poème. Il n'est pas exclusif : il serait bien fâché de bannir la ligne droite ; il ne veut pas substituer la monotonie anglaise à la monotonie française, ce qui de son temps arrivait déjà ; mais, en jardins comme en amour, il est d'avis qu'il ne faut pas tout montrer d'abord, sans quoi, le premier moment passé, l'on bâille et l'on s'ennuie. Il traite des bâtiments dans leurs rapports avec la campagne : autre doit être une *résidence* et un *palais*, autre un *château*, autre une maison de *plaisance*, une maison de *campagne*, une maison de *chasse*, une maison des *champs*, une maison des *vignes*, etc. ; mais quels que soient les bâtiments, « j'exclus, dit-il, tous ceux qui ont une façade bourgeoise, sans mouvement dans le toit ou la bâtisse, sans milieu, sans saillant sur les ailes, ou en plâtre avec un air vulgaire ; et je recommande encore le beau ou le

simple, le magnifique ou le joli, et *toujours le propre, le piquant et le distingué.* »

Pourquoi dit-on jardins anglais, plutôt que jardins chinois, plutôt que jardins naturels ? Selon lui, Horace nous a tracé un jardin anglais : son *Qua pinus ingens...* est la meilleure description, la plus douce, la plus riante : « Ce petit ruisseau qui travaille à s'échapper a fait, dit le prince, mon bonheur à exécuter encore plus qu'à le lire. » En lisant tout ce qu'il écrit sur les jardins et cette suite de boutades décousues avec un peu d'indulgence, on en est payé par de charmants passages, par de jolies peintures de sites et comme par des gouaches et des aquarelles légères très vivement enlevées. Bien qu'il s'élève quelquefois contre la *templomanie*, il y mêle encore un peu trop d'autels, de statues et d'allégories selon le goût du temps ; mais il y a, dans les jolis dessins où il se joue, des plans et des devis tout naturels et pour toutes les fortunes :

« Je ne voudrais point, dit-il, faire venir l'ombre et l'eau dans mon jardin, que j'abandonnerais pour les chercher ailleurs. Si vous n'êtes pas riche vous aurez tout ce qu'il vous faut, avec une maison à un étage, simple, propre, un toit caché, un enduit de couleur, quelques bas-reliefs en plâtre, ou un encadrement rustique, un ruisseau large et rapide, s'échappant d'un vrai rocher, un pont tremblant comme celui d'Albane, quelques bancs, peut-être une table de pierre ; une cabane de berger, salon ambulant, monté sur quatre roues ; quelques pins, fiers sans orgueil, quelques peupliers d'Italie, élevés, sans faste, lestes et obligeants, un saule pleureur, un arbre de Judée, un acacia, un platane, trois plates-bandes de fleurs jetées au hasard, des marguerites sur une partie de votre pelouse, un petit champ de coquelicots et de bluets... »

Je supprime ici le chapitre des allégories, inscriptions, hiéroglyphes, dont il ne veut pas qu'on abuse, mais que toutefois il accorde, tribut payé au goût du temps :

« Avec tout cela, dit-il, et un *haha* (1) environnant et ignoré, qui fait jouir des coteaux, des plaines, des bois, des prairies, des villages et des vieux châteaux des environs, je surpasserais et Kent et Le Nôtre, et, avec vingt mille francs pour tout l'ouvrage et deux cent francs d'entretien, je détournerais de dix lieues tous les voyageurs. »

C'est ainsi qu'il construit son Tibur selon le rêve d'une médiocrité dorée ; mais, si vous êtes riche, il travaille sur d'autres frais ; il vous proposera les colonnes, les marbres, les galeries avec dôme de cuivre doré ou terrasses en plomb, tout un ordre de fabriques à la romaine : « Et je veux que tout cela soit éloigné l'un de l'autre dans un grand espace, et joue avec l'eau, le gazon et les plus b aux chênes. »

Je ne veux, par ces citations, que rendre le sentiment qui circule dans tout ce qu'a écrit le prince de Ligne sur les jardins. Le prince a le style le plus contraire à celui de certaines personnes de notre connaissance ; il a le style gai et qui laisse passer des rayons. Il apporte, dans sa composition des jardins, un grand souvenir de la société et un goût de l'y réunir et de la retrouver. Il est de l'avis de La Fontaine : *Les jardins parlent peu.* Il aime la nature, mais rarement toute seule. Il prend la campagne au retour des camps, dans l'intervalle de deux campagnes, comme il dirait lui-même en plaisantant : « Vous que la Cour et l'armée dispensent pour quelque temps de vos soins, amusez-vous dans vos jardins ; puis élevez vos âmes dans vos forêts. » Il est resté tellement sociable, même dans ses heures de solitude et de retraite, qu'il ne serait pas fâché que de son habitation champêtre on découvrît une grande capitale : « Voilà, dirais-je assis au pied d'un vieux chêne, le rassemblement des ridicules et des vices... » Et il entre dans l'énumération, il pousse

(1) *Haha*, simple fossé de clôture, sans mur ni haie.

jusqu'au bout le développement de ce joli motif qui parodie le sage de Lucrèce jouissant en paix du spectacle de l'orage. A défaut des visites qu'il n'a pas l'air de craindre, il veut du moins que tout soit peuplé autour de lui : « Que sur la rive de mes fontaines tout retentisse des cris d'une augmentation considérable d'animaux. Que toutes les pièces d'eau soient troublées par les sauts de plusieurs milliers de carpes. Que les canards fassent partout des nids. Que l'on rencontre jusqu'à des oies. Que les pigeons chassés de tous les côtés viennent se réfugier sur les toits. Il me semble que c'est augmenter la richesse de la nature que d'augmenter le nombre de ses enfants. Beaucoup de paons surtout, quoique je déteste les orgueilleux. Que tout soit bien habité. Que l'on rencontre beaucoup de gens, n'importe de quelle espèce ils soient. » Enfin toutes sortes de gens, même des bêtes, pourvu que ce ne soient pas des sots. C'est bien là l'esprit de société tel qu'il se mêlait, au dix-huitième siècle, au goût des jardins. On a fait un pas depuis dans le culte de la nature : je ne dis pas qu'on aime beaucoup plus à être seul qu'autrefois, mais on a moins peur de l'être, et on trouverait moins d'amateurs des jardins qui diraient avec le prince de Ligne : « J'ai toujours tant aimé la société quelconque, que je me suis défait, il y a quelque temps, presque pour rien, d'un *Salvator Rosa*, parce qu'il n'a que des déserts, et que les déserts ont l'air de l'anéantissement. Un tableau sans figures ressemble à la fin du monde. »

Pourtant le prince de Ligne, dans les dernières années de sa vie passées à son *Refuge* sur le Léopoldberg près de Vienne, paraitra en être venu à admirer plus véritablement la nature pour elle-même. Il a laissé là-dessus quelques pages qui sentent une âme enfin initiée, et qui montrent qu'il avait été récompensé de ses soins champêtres assidus. L'habitude de ce genre de beautés renou-

velait ses jouissances au lieu de les diminuer, ce qui est le grand signe en toutes choses qu'on aime : « Je m'aperçois tous les jours de plus en plus, disait-il, qu'on ne se lasse pas du beau spectacle de la nature. » Pour conclure avec lui sur les jardins, sa morale pratique en ce genre est qu'il faut « en chercher et n'en pas faire, » reconnaître et trouver les points de vue existants, les mouvements de terrain naturels, se contenter de les dégager, et non vouloir les créer à toute force ni les construire.

Combien de fois ces jours derniers, en lisant cette suite de pensées et d'excursions du prince de Ligne sur les jardins, en comparant l'édition de 1781 avec celle de 1795 des Œuvres complètes, et y voyant des différences sans nombre et sans motif explicable, j'ai souhaité que, pour ce travail comme pour le reste de ces Œuvres, un homme d'attention et de goût (non pas un éditeur empressé et indifférent) pût faire un choix diligent et curieux qui ferait valoir tant d'heureux passages ! Il y a surtout dans la première édition, dans celle de 1781, quantité d'aperçus pleins d'invention et de fraîcheur. Il y en a un sur le choix des semences aux environs des parcs : le prince suppose toujours qu'ils ne sont point enclos de murailles et que la vue s'étend à l'entour par des éclaircies bien ménagées : il soigne alors les nuances diverses des semences dans les plaines, et veut assortir « le petit vert du lin, le mêlé, le tacheté du sarrasin, le petit jaune du blé, le gros vert de l'orge, et bien d'autres espèces que, dit-il, il ne connaît pas encore, » toutes ensemble faisant le fond du tableau et qui deviennent le plaisir des yeux. Tout cela est dit d'un rien, avec une légèreté négligente et piquante, mêlée d'un certain aveu d'inexpérience, et comme par un Hamilton qui en serait venu à aimer sincèrement les champs.

Dans l'histoire du pittoresque en notre littérature, les

esquisses et paysages du prince de Ligne à propos de Belœil peuvent servir assez bien de date et de point de mesure. On avait Jean-Jacques Rousseau qui avait découvert et révélé la solitude, les douceurs ou les sublimités qu'elle enferme ; on allait avoir Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand découvrant et décrivant à leur tour la forêt vierge, les sauvages et splendides beautés d'un autre monde ; on allait avoir Oberman s'abîmant dans la contemplation solitaire et dans l'expression intime des aspects reculés ou désolés ; mais les amateurs restés gens du monde, les gens de goût, et d'un noble goût, touchés en effet de la nature, et ne la voulant point cependant séparer jamais de la société, disaient entre autres choses avec le prince de Ligne, et ne pouvaient en cela mieux dire que lui :

« J'aime dans les bois les quinconces et les percés, de belles routes mieux tenues que celles des jardins, de belles palissades, des allées de hêtres surtout : elles ont l'air de colonnes de marbre quand elles ressortent sur un taillis bien haut et bien vert. J'aime l'air jardin aux forêts, et l'air forêt aux jardins ; et c'est comme cela que je compte toujours travailler. »

Ces aperçus et bien d'autres du prince, qui sont juste de la date du poème des *Jardins* de Delille, me paraissent aujourd'hui représenter, mieux que ne le feraient quelques vers du charmant abbé, l'esprit de transition véritable qui, profitant des idées et des inspirations des grands écrivains pittoresques novateurs, le voulait concilier avec les traditions de notre goût et avec les inclinations de notre nature. Je parle du prince de Ligne comme étant tout à fait un Français quand il écrivit sur Belœil, et il l'était pour ne plus cesser de l'être.

MARIVAUX

Lundi 16 janvier 1854.

Le Théâtre de Marivaux est resté sa gloire. Ses cadres ne sont pas étendus, mais ils sont neufs, et il a été vraiment poète, il a créé quelque chose de ce côté. Il a surtout écrit avec prédilection pour la scène italienne. On se rappelle que la troupe italienne, bannie sous Louis XIV, fut rappelée pendant la Régence par le duc d'Orléans. Marivaux fut du nombre des jeunes auteurs qui cherchèrent sur ce théâtre nouveau une variété et une légèreté de formes que ne leur permettait pas la scène française. Le Théâtre italien d'alors, à quelques égards, c'était le *Gymnase* du temps. Marivaux y trouva des acteurs, et surtout une actrice unique, pour revêtir et faire valoir ses rôles. Tous ceux qui ont vu et connu Mme Balletti, dite au théâtre et dans la société *Silvia*, ont parlé d'elle comme parlent de Mlle Mars ceux qui l'ont vue à quinze ans : « Action, voix, esprit, physionomie, maintien, et une grande connaissance du cœur humain. » Silvia possédait tout cela. On ajoute que, dans la vie, sa conduite fut toujours sans tache, et qu'elle ne voulut que des amis, jamais des amants. Sans trop insister sur ce point délicat et souvent obscur, il est à noter que pour bien jouer Marivaux, pour représenter tous ces rôles de

femmes à la Marianne, si distingués, si délicats, si calculés, il n'est pas besoin d'une grande sensibilité de cœur, et que cette qualité serait peut-être nuisible. J'ai ouï dire que Mlle Mars elle-même avait peu de sensibilité proprement dite : mais elle était née pour jouer du Marivaux avec cette ingénuité habile, avec cet art du naturel, avec cet organe charmant, enchanteur, et cette voix sonore à travers laquelle se dessinaient les moindres intentions comme les perles dans une eau limpide. Les pièces de Marivaux semblent faites pour tenter ainsi et susciter, de temps à autre, des acteurs et des actrices qui cherchent la distinction, et qui sont destinés aux caractères fins et de bonne compagnie.

Les pièces de Marivaux qui sont restées au répertoire et qu'on joue encore quelquefois : *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, son chef-d'œuvre ; *le Legs, la Surprise de l'Amour, les Fausses Confidences, l'Épreuve* et d'autres encore, se ressemblent plus ou moins ou ne diffèrent que par des nuances déliées. On a très bien remarqué que, dans ses comédies en général, il n'y a pas d'obstacle extérieur, pas d'intrigue positive ni d'aventure qui traverse la passion des amants ; ce sont des chicanes de cœur qu'ils se font, c'est une guerre d'escarmouches morale. Les cœurs au fond étant à peu près d'accord dès le début, et les dangers ou les empêchements du dehors faisant défaut, Marivaux met la difficulté et le nœud dans le scrupule même, dans la curiosité, la timidité ou l'ignorance, ou dans l'amour-propre et le point d'honneur piqué des amants. Souvent, ce n'est qu'un simple malentendu qu'il file adroitement et qu'il prolonge. Ce nœud très léger qu'il agite et qu'il tourmente, il ne faudrait que s'y prendre d'une certaine manière pour le dénouer à l'instant ; il n'a garde de le faire, et c'est ce manège, ce *tatillonnage* bien mené et semé d'accidents gracieux, qui plaît à des esprits délicats.

Vous y viendrez! Vous n'y viendrez pas! Je gage que oui! Je gage que non! c'est ce que toute l'action semble dire. J'ajouterai qu'il y a tout un public et un ordre d'esprits sur lesquels cet ingénieux harcèlement n'a jamais de prise : ce sont ceux qui goûtent avant tout quelques scènes de *l'Étourdi* de Molière, ou *les Folies amoureuses* de Regnard.

Marivaux, au théâtre, aime surtout à démêler et à poursuivre les effets et les conséquences de l'amour-propre dans l'amour. Tantôt (dans *les Serments indiscrets*), c'est l'amour-propre piqué qui s'engage à l'étourdie, et qui retarde et complique tout d'abord un aveu qui allait de lui-même échapper des lèvres ; tantôt, ce même amour-propre piqué, et la pointe de jalousie qui s'y mêle (dans *l'Heureux Stratagème*), réveille un amour trop sûr qui s'endort, et le ramène, au moment où il allait se changer et dégénérer en estime ; tantôt (comme dans *les Sincères,* comme dans *la Double Inconstance*), l'amour-propre piqué ou flatté détache au contraire l'amour, et est assez fort pour le porter ailleurs et le déplacer.

Cette petite comédie des *Sincères* est une des plus agréables à lire de Marivaux. Ce sont deux personnes, la marquise et Ergaste, qui font état avant tout de parler franc et d'être sincères. Très aimée de Dorante, qu'elle trouve fade avec ses compliments, la marquise a recours à Ergaste pour se remettre en gaieté et en bonne humeur. Elle débute par une scène de raillerie et de satire du monde, où elle drape à ravir cinq ou six originaux qu'elle vient de quitter. Cette scène des portraits, en diminutif et sauf tout ce qu'on sait bien, en rappelle une célèbre du *Misanthrope*. Tout va à merveille tant que les deux sincères ne le sont qu'à l'égard d'autrui et non vis-à-vis l'un de l'autre : mais Ergaste se hasarde trop en croyant qu'il peut, sur les questions de la Marquise,

lui avouer qu'il a aimé Araminte presque autant qu'elle, et convenir qu'Araminte, à la vérité, lui semble plus belle, bien que la marquise plaise davantage ; il ne réussit lui-même qu'à déplaire. Et ici ce n'est point pour sa sincérité précisément que la marquise entend se choquer, notez-le bien : « Mais quand on a le goût faux, lui dit-elle, c'est une triste qualité que d'être sincère. » Ergaste, à son tour, à qui elle se met à dire des vérités, se fâche, et il se rejette vers Araminte, de même que la marquise revient à Dorante, qu'elle veut forcer aussi à lui dire ses défauts : Dorante, en ayant l'air d'obéir, choisit si bien les deux ou trois défauts qu'il lui reproche, que cela devient une flatterie nouvelle et des plus insinuantes. Et le tout finit par un double mariage, qui est l'inverse de celui qu'on avait prévu d'abord : tant il est vrai que dans la vie il faut un peu de flatterie, même pour s'aimer avec amour et se plaire avec quelque passion. « Ah ! ah ! ah ! s'écrie à la fin la marquise en se mettant à rire, nous avons pris un plaisant détour pour arriver là ! » Ce mot pourrait servir d'épigraphe à toutes les pièces de Marivaux.

Les valets et les soubrettes de Marivaux, ses *Frontin* et ses *Lisette* ont un caractère à part entre les personnages de cette classe au théâtre. Les Scapin, les Crispin, les Mascarille, sont assez ordinairement des gens de sac et de corde : chez Marivaux, les valets sont plus décents ; ils se rapprochent davantage de leurs maîtres ; ils en peuvent jouer au besoin le rôle sans trop d'invraisemblance ; ils ont des airs de petits-maîtres et des manières de porter l'habit sans que l'inconvenance saute aux yeux. Marivaux, avant et depuis son *Paysan parvenu,* a toujours aimé ces transpositions de rôles, soit dans le roman, soit au théâtre. Dans une petite pièce intitulée *l'Ile des Esclaves,* il est allé jusqu'à la théorie philanthropique ; il a supposé une révolution entre les classes,

les maîtres devenus serviteurs et *vice versa*. Après quelques représailles d'insolence et de vexations, bientôt le bon naturel l'emporte ; maîtres et valets se réconcilient et l'on s'embrasse. Ce sont les saturnales de l'âge d'or. Cette petite pièce de Marivaux est presque à l'avance une bergerie révolutionnaire de 1792. La nature humaine n'y est pas creusée assez avant ; on y voit du moins le faible de l'auteur et son goût pour ce genre de serviteurs officieux, voisins des maîtres.

Je pourrais m'étendre sur plus d'une pièce de Marivaux, car la diversité n'y manque pas. *La Double Inconstance* est une de ses pièces qu'il préférait, et aussi l'une de celles où il a le mieux fait jouer tous les ressorts, à lui connus, de coquetterie, de rivalité piquée au jeu, de perfidie et de câlinerie féminine. Dans *la Mère confidente*, qui sort de ses données habituelles et qui est d'un ordre à part dans son théâtre, il a touché des cordes plus franches, plus sensibles et d'une nature meilleure.

Mais sauf quelques rares exceptions qu'offrirait ce talent fertile, l'amour, qui est le caractère dominant dans le Théâtre de Marivaux, est bien tel chez lui qu'il s'est plu à le représenter dans une de ses plus agréables feuilles ; il ne le veut point constant, même lorsqu'il finira par être fidèle et par revenir là d'où il est parti :

« En fait d'amour, dit-il, ce sont des âmes d'enfants que les âmes inconstantes. Aussi n'y a-t-il rien de plus amusant, de plus aimable, de plus agréablement vif et étourdi que leur tendresse...

« A peindre l'Amour comme les cœurs constants le traitent, on en ferait un homme.

« A le peindre suivant l'idée qu'en donnent les cœurs volages, on en ferait un enfant ; et voilà justement comme on l'a compris de tout temps.

« Et il faut convenir qu'il est mieux rendu et plus joli en enfant qu'il ne serait en homme.

« C'est une qualité dans un amant bien traité que d'être d'un caractère exactement constant; mais ce n'est pas une grâce, c'est même le contraire...

« En amour, querelle vaut encore mieux qu'éloge. »

C'est là le jeu qui circule dans les parties les plus agréables du Théâtre de Marivaux. Il a dédié une de ses jolies pièces, *la Seconde Surprise de l'Amour* (1728), à la duchesse du Maine, cette princesse spirituelle et capricieuse qui avait gardé de l'enfant ; elle serait bien en effet la reine, telle qu'on pourrait l'imaginer, de ce monde en miniature. Elle était des premières à s'y plaire ouvertement et à y applaudir.

La vie de Marivaux ressemble assez à ce qu'on peut s'en figurer par ses ouvrages. Marmontel nous le montre, dans le cercle même de Mme de Tencin, « laissant percer visiblement l'impatience de faire preuve de finesse et de sagacité. » Plein d'égards et aux petits soins pour l'amour-propre des autres, il était susceptible dans le sien à l'excès, et prenait la mouche promptement.

Nommé à l'Académie française à la place de l'abbé de Houtteville, il fut reçu le 4 février 1743, le même jour que le duc de Nivernais, et par l'archevêque de Sens, M. Languet de Gergy. Ce prélat parla, ce me semble, assez bien de Marivaux ; il le loua d'abord, non pas tant pour ses écrits que pour son caractère : « Ce n'est point tant à eux, dit-il, que vous devez notre choix, qu'à l'estime que nous avons faite de vos mœurs, de votre bon cœur, de la douceur de votre société, et, si j'ose le dire, de l'*amabilité* de votre caractère. » En venant aux ouvrages, il s'exprime plutôt comme par ouï-dire, afin de n'avoir point, lui, homme d'Église, à se prononcer directement en ces matières légères de roman et de théâtre : « *Ceux qui ont lu vos ouvrages racontent* que

vous avez peint sous diverses images, etc. (1) » Il mêlait aux éloges, aux beaux noms de La Bruyère et de Théophraste qu'il ne craignait pas d'appliquer à notre auteur, quelques réserves et quelques censures morales, en priant son nouveau confrère de les lui passer et de les mettre sur le compte du ministère saint dont il était chargé. Marivaux ne fut pas content. On dit même qu'il fut sur le point d'interrompre le prélat et de faire un appel public à l'assemblée. Quelques années après (1751), lisant dans une séance publique de l'Académie des *Réflexions sur les Hommes et sur les Romains,* il parut trop viser au sérieux et eut peu de succès auprès du public ; c'est peut-être ce jour-là que, voyant qu'il n'était pas écouté à son gré, il termina brusquement sa lecture avec un mécontentement visible, dont nous sommes informés par d'Alembert. Tous les contemporains, Voisenon, Marmontel, Grimm, s'accordent à dire que vers la fin, et sentant que son moment de faveur était passé, Marivaux était incommode et épineux dans la société par trop de méfiance : il entendait finesse à tout ; « on n'osait se parler bas devant lui sans qu'il crût que ce fût à son préjudice. » On est toujours puni par où l'on a péché : cette délicatesse de nuances qu'il portait dans toute son observation, il en payait la façon en détail dans sa propre sensibilité nerveuse et maladive. Il était atteint de ce mal particulier que nous avons vu à certains amours-

(1) Fontanes, en notre siècle, crut devoir renouveler quelque chose de la même réserve, lorsqu'il reçut M. Étienne à l'Institut, en 1811 ; lui, il n'était pas évêque ni archevêque, mais il était grand maître de l'Université, et c'est par égard, — par un égard un peu exagéré, — pour la gravité de l'hermine dont il était revêtu, qu'il se crut obligé de dire au récipiendaire :

« *Je n'ai point vu* la représentation de vos *Deux Gendres*, je ne puis donc juger de tout leur effet, mais j'ai eu le plaisir de les lire, etc. »

propres pointilleux de notre temps (1) et qu'on a appelé *le rhumatisme littéraire* : « Je n'ai vu de mes jours à cet égard, nous dit Collé, personne d'aussi chatouilleux que lui : il fallait le louer et caresser continuellement comme une jolie femme. » Les portraits de Marivaux nous le représentent avec la physionomie fine, spirituelle, bienveillante, mais inquiète et travaillée. Cette physionomie-là avait dû avoir bien de la grâce, de l'éveil et de l'espièglerie dans sa jeunesse.

Un nouveau siècle était né et avait grandi : Marivaux appartenait à l'époque de transition, à la génération ingénieuse et discrète de Fontenelle, de Mairan, de La Motte, et le monde désormais appartenait à Voltaire régnant, à Montesquieu, à Buffon, à Rousseau, à d'Alembert, à cette génération hardie et conquérante qui succédait de toutes parts et s'emparait de l'attention universelle : « Marivaux a eu parmi nous, disait Grimm en 1763, la destinée d'une jolie femme, et qui n'est que cela, c'est-à-dire un printemps fort brillant, un automne et un hiver des plus durs et des plus tristes. Le souffle vigoureux de la philosophie a renversé, depuis une quinzaine d'années, toutes ces réputations étayées sur des roseaux. » Ce jugement de chêne à roseau est trop altier et trop sévère. Marivaux avait dans l'esprit, on l'a vu, un coin de sérieux qui eût mérité de trouver grâce auprès des vrais et modestes philosophes, et que d'Alembert du moins a senti. Mais ce qui était bien véritable aussi et frappant, c'est que tout ainsi que Montesquieu pouvait dire : « L'esprit que j'ai est un moule, on n'en tire jamais que les mêmes portraits », l'esprit de Marivaux, à plus forte raison, devait paraître un patron d'où il avait tiré à la fin toutes les broderies et toutes les dentelles. Le public en avait assez pour longtemps de

(1) Témoin Alfred de Vigny

ce mets délicat et de cette sucrerie dont on ne pouvait, sans s'affadir, goûter beaucoup à la fois. Marivaux était arrivé, on peut le dire, à l'entière et complète perfection de son talent ; il l'avait varié en bien des gens ; il avait fait de son fruit fin et musqué les cadeaux de dessert les plus excellents ; mais tout ce qu'il avait à donner de bon, il l'avait produit et à plusieurs reprises ; les variétés, les distinctions qu'il pouvait y faire encore, n'étaient plus sensibles que pour lui seul : aux yeux des autres, il se répétait. Il se découragea donc vers la fin ; la paresse le gagna, et il eut le chagrin secret de se survivre.

D'autres embarras s'y mêlèrent, Marivaux avait les goûts recherchés que l'on conçoit de la part d'une organisation si fine et si coquette, parure, propreté curieuse, friandise ; tout ce superflu lui était chose nécessaire. Ses amis, sous prétexte de l'enrichir du temps du Système, l'avaient ruiné. Marié dans sa jeunesse, il perdit sa femme de bonne heure, et en eut une fille unique qui se fit religieuse. Une vieille amie, Mlle Saint-Jean, se dévoua à le soigner et à tenir sa maison, en y mettant du sien sans qu'il parût s'en douter. Il avait son logement sur le Palais-Royal. Son laisser-aller, sa négligence d'homme comme il faut, sa facilité à donner, le réduisirent souvent à de tristes expédients ; il touchait une pension d'Helvétius, une autre de Mme de Pompadour. Cela ne lui suffisait pas : « Il vint un jour chez moi, dit Voisenon, me confier que ses affaires n'étaient pas bonnes, et qu'il était décidé à s'ensevelir dans une retraite éloignée de Paris. Je représentai sa situation à Mme la duchesse de Choiseul, en la priant de tâcher de lui faire avoir une pension ; elle eut la bonté d'en parler à Mme de Pompadour qui en fut étonnée : elle faisait toucher tous les ans mille écus à Marivaux, et, pour ménager sa délicatesse et l'obliger sans ostentation, elle les lui faisait

toucher comme venant du roi. Marivaux, voyant que j'avais découvert le mystère, me battit froid, tomba dans la mélancolie, et mourut quelques mois après. » C'est avec cette physionomie d'homme mortifié que cet aimable et piquant Marivaux, cet esprit lutin d'un monde si riant, prend congé de nous. Il mourut le 12 février 1763, à l'âge de soixante-quinze ans.

Sa réputation, qui ne s'est jamais entièrement éclipsée au théâtre, a eu de vifs retours et des réveils qui ont dû consoler son ombre. Le dix-neuvième siècle a été particulièrement favorable à Marivaux ; le gracieux interprète qu'il a retrouvé sur la scène, cette actrice inimitable qui a débuté par ses rôles malins et ingénus, leur a rendu à nos yeux toute leur jeunesse. Sans doute le mot de *marivaudage* s'est fixé dans la langue à titre de défaut : qui dit *marivaudage* dit plus ou moins badinage à froid, espièglerie compassée et prolongée, pétillement redoublé et prétentieux, enfin une sorte de pédantisme sémillant et joli : mais l'homme, considéré dans l'ensemble, vaut mieux que la définition à laquelle il a fourni occasion et sujet. Marivaux, étudié surtout par les hommes du métier, par les critiques ou les auteurs dramatiques, a autant gagné que perdu avec le temps : il est plein d'idées, de situations neuves qui ne demandent qu'à être remises à la scène avec de légers changements de costume. Il est si rare d'inventer, de découvrir quelque chose dans ce monde moral si exploré ! et Marivaux a ajouté à ce qu'on en savait déjà ; il a fait quelques pas de plus dans le gracieux labyrinthe de la vanité féminine ; il nous a mis à la main un fil délié et furtif pour nous y conduire. Nos spirituels ou poétiques auteurs de petites comédies, de proverbes, de spectacles dans un fauteuil, ont reconnu en Marivaux un aîné sinon un maître, et lui ont rendu plus d'un hommage en le rappelant ou en l'imitant. Sans beaucoup chercher, on

lui trouverait aussi des analogues et des parents assez reconnaissables dans l'ordre de nos moralistes en renom. Quand on a aujourd'hui à parler de lui après cent ans, on rencontre encore des esprits justes et amis qui le possèdent en entier, et qui vous disent en le soignant, comme on ferait d'un contemporain : « Prenez garde de n'en pas trop mal parler! » C'est qu'il y a un fonds chez Marivaux ; il a sa forme à lui, singulière en effet, et dont il abuse ; mais comme cette forme porte sur un coin réel et vrai de la nature humaine, c'est assez pour qu'il vive et pour qu'il reste de lui mieux qu'un nom.

FÉNELON

SA CORRESPONDANCE SPIRITUELLE.

Lundi, 27 mars 1854.

Fénelon est surtout un parfait et souverain directeur. Je vais tout d'abord au-devant de l'objection. Comme tel, comme arbitre secret des âmes, il a eu ses erreurs, il a dévié, il s'est livré surabondamment à ses goûts et à sa prédilection. Il y a eu dans sa vie un moment critique où ce penchant et cette vocation particulière qu'il se sentait pour la direction intérieure et pour les mystères délicats de la piété l'ont abusé et légèrement enivré. En rencontrant chez Mme Guyon une âme tendre et subtile, qui renouvelait en apparence ce qu'on a rapporté des ferveurs les plus saintes et les plus favorisées, il s'oublia trop à spéculer avec elle et à rivaliser de curiosité ou d'abandon. Passons l'éponge sur ce moment d'illusion et d'oubli dans lequel nous ne pourrions d'ailleurs faire un seul pas sans obscurité ou sans éblouissement. Ce n'est pas à nous et ce n'est pas ici qu'il convient d'entrer en éclaircissement sur ce qu'on a appelé *les divers degrés d'Oraison* : nous ne pouvons rester qu'au seuil, et c'est beaucoup de nous y tenir. Je ne prendrai donc Fénelon qu'en dehors de cette affaire du Quiétisme, et tout simplement comme un guide approprié, le plus fin, le plus distingué, le plus à souhait, que consultaient quelques âmes inquiètes, quelques amis fidèles.

On a depuis longtemps recueilli sous le titre de *Lettres spirituelles* les lettres de Fénelon qui portent spécialement sur ces points de la vie intérieure, et dans lesquelles il enseigne à faire de vrais progrès « dans l'art d'aimer Dieu ». Ce recueil, si répandu et si estimé qu'il soit, n'est pas celui de Fénelon que je conseillerais aux personnes du monde ni que je préfère. On y a trop exclusivement rassemblé ce qui tient aux choses intérieures, en retranchant des lettres ce qui s'y mêlait d'accidentel, de relatif au monde, aux personnes, ce qui y donnait de la réalité. Je ne saurais mieux comparer l'effet continu de ces lettres ainsi réduites qu'à un festin dans lequel, sous prétexte de retrancher des aliments et des mets toute portion inutile ou grossière, on n'aurait servi que des gelées, des consommés, des sirops et des élixirs : on en est tout aussitôt rassasié. La meilleure manière, selon moi, de lire les *Lettres spirituelles* de Fénelon lorsqu'on veut en faire un lent et juste usage, c'est de les lire dans leur suite et leur diversité, telles qu'on les a recueillies et disposées dans la grande édition en onze volumes de la *Correspondance* (1827). Là on trouve les noms, les dates, les événements, tout ce qui circonstancie et qui fait vivre.

Et par exemple, nous connaissons la comtesse de Grammont : elle était née Hamilton, et sœur du piquant et moqueur écrivain ; elle était femme du chevalier, depuis comte de Grammont, si connu par les Mémoires que rédigea pour lui son beau-frère. Amenée jeune en France par ses parents pendant les troubles civils de son pays, elle avait été élevée au monastère de Port-Royal et y avait toujours conservé des attaches. Revenue plus tard en France à titre de comtesse de Grammont, femme de la Cour des plus en vue, hautaine, brillante, galante même, mais respectée et considérée jusque dans ses dissipations, elle garda en vieillissant les restes de beauté,

se fit agréer en tout temps de Louis XIV, et au point de donner par moments de l'ombrage à Mme de Maintenon. Saint-Simon et Mme de Caylus nous apprennent tout cela, et ne nous laissent pas ignorer non plus les variations d'humeur et de caractère qui faisaient d'elle une personne encore plus agréable qu'aimable. Eh bien la comtesse de Grammont est une des correspondantes spirituelles de Fénelon, non pas précisément une de ses pénitentes ; pourtant il semble être celui qui contribua le plus à la ramener et à la fixer aux idées de religion, et ce ne fut que lorsque Fénelon fut retiré à Cambrai et dans l'exil que la comtesse revint à ses anciens errements de Port-Royal et à se déclarer ouvertement de ce côté : jusque-là, et tant que Fénelon avait été à sa portée, elle se contint dans une voie moyenne.

C'est vers l'âge de quarante-cinq ans que la comtesse de Grammont commença ainsi à changer et à vouloir régler sa vie. Elle avait fort à faire : « Vous avez beaucoup à craindre et du dedans et du dehors, lui écrivait Fénelon. Au dehors, le monde vous rit, et la partie du monde la plus capable de nourrir l'orgueil donne au vôtre ce qui peut le flatter, par les marques de considération que vous recevez à la Cour. Au dedans, vous avez à surmonter le goût d'une vie délicate, un esprit humain et dédaigneux, avec une longue habitude de dissipation. Tout cela, mis ensemble, fait comme un torrent qui entraîne malgré les meilleures résolutions ». Et il conseillait comme vrai remède de sauver chaque jour quelques heures pour la prière et pour la lecture. Ne fût-ce qu'une demi-heure le matin, qu'un demi-quart d'heure pris sur les embarras et bien ménagé, tout est bon. De plus, même dans la vie la plus envahie, il y a des instants d'intervalle toujours : « Divers petits temps, ramassés dans la journée, ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considérable. » C'est

dans ces instants qu'on se renouvelle, dit-il, devant Dieu et qu'on répare à la hâte *les brèches que le monde a faites*. Le silence surtout lui paraît un grand remède, et le seul dans les instants même qu'on ne peut dérober au monde. Imaginez la sœur d'Hamilton, digne en tout de lui pour l'esprit, pour les grâces moqueuses, pour l'ironie fine, imperceptible, élégante, impitoyable et vengeresse : il faut retrancher tout cela, *laisser aux autres les honneurs de la conversation* : « Vous ne pouvez dompter votre esprit dédaigneux, moqueur et hautain, qu'en le tenant comme enchaîné par le silence... Vous ne sauriez trop rudement jeûner des plaisirs d'une conversation mondaine. Il faut vous rabaisser sans cesse : vous ne vous relèverez toujours que trop ». Il sait bien le point où il touche, et il y revient instamment : conserver le recueillement *même en conversation* : « Vous avez plus besoin qu'un autre de ce contre-poison. » Mais encore faut-il que ce silence qu'on observe et auquel on se condamne ne soit pas un *silence sec et dédaigneux*, car l'amour-propre refoulé a bien des détours : « Il faut au contraire que ce soit un silence de déférence à autrui. » Ainsi Fénelon sur tous les tons et avec toutes les adresses essaye d'insinuer la charité pour le prochain à la sœur d'Hamilton (1). Fénelon se méfie

(1) Il aurait pu également lui dire ce qu'il écrivait à la duchesse douairière de Mortemart (11 octobre 1710), sur cette habileté à voir et à reprendre les défauts de ceux qui nous entourent : « C'est par imperfection qu'on reprend les imparfaits. C'est un amour-propre subtil et pénétrant qui ne pardonne rien à l'amour-propre d'autrui. Plus il est amour-propre, plus il est sévère censeur. Il n'y a rien de si choquant que les travers d'un amour-propre, à un autre amour-propre et hautain. Les passions d'autrui paraissent infiniment ridicules et insupportables à quiconque est livré aux siennes ». Délicat comme était Fénelon, combien il lui aurait été facile d'être malin et satirique ! Il sut s'en abstenir par humanité ou s'en guérir par charité.

aussi avec elle d'un autre écueil : « Vous avez plus de besoin d'être mortifiée, lui dit-il, que de recevoir des lumières. » Ces lumières de religion, il sait bien que la comtesse les a reçues dès l'enfance dans le monastère où elle a été élevée ; elle a plutôt besoin, en revenant du monde à la religion, de ne point passer d'un amour-propre à un autre, de ne point chercher à exceller ni à être merveilleuse dans un autre sens : « Ce que je vous souhaite le plus est la petitesse et la simplicité d'esprit. Je crains pour vous une dévotion *lumineuse*, haute, qui, sous prétexte d'aller au solide en lecture et en pratique, nourrisse en secret je ne sais quoi de grand et de contraire à Jésus-Christ enfant, simple et méprisé des sages du siècle. Il faut être enfant avec lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous ôter non seulement vos défauts, mais encore ce goût de grandeur dans les vertus, et de vous rapetisser par grâce. » Il n'y a rien dans ces lettres de Fénelon à Mme de Grammont qui paraisse excéder pour le fond ce que le bon sens délicat du directeur chrétien le plus éclairé peut conseiller et prescrire. Dans l'expression pourtant il se glisse quelques termes trop enfantins comme on en passe à saint François de Sales, mais qui sont déplaisants ici sous une plume châtiée et dans le sérieux du grand siècle : « Il faut vous *apetisser*, vous faire enfant, vous *emmaillotter* et vous *donner de la bouillie* ; vous serez encore une *méchante enfant*. » Ce sont là les mièvreries du genre, et le mauvais goût de Fénelon. C'est par ce côté qu'il n'a point repoussé d'instinct et par une aversion première Mme Guyon et son jargon, comme l'eût fait Bossuet ou même Du Guet.

Dans le temps que Mme de Grammont se réfugiait ainsi avec assez de peine, mais avec sincérité, vers la pensée religieuse, il y avait des exemples à l'entour ou de conversions ou de rechutes, et qui faisaient bruit.

M. de Tréville, dont il m'arrive de parler quelquefois et qui était un personnage considérable aux yeux de la société d'alors, venait de retomber dans des habitudes mondaines après quelques années de retraite et d'austérités. Ce pourrait bien être de lui et de son exemple que Mme de Grammont était préoccupée en 1686, et Fénelon lui répondait :

« Ce qui me fâche le plus dans ces affaires malheureuses, c'est que le monde, qui n'est que trop accoutumé à juger mal des gens de bien, conclut qu'il n'y en a point sur la terre. Les uns sont ravis de le croire et en triomphent malignement ; les autres en sont troublés... On s'étonne de voir un homme qui a fait semblant d'être bon, ou, pour mieux dire, qui, ayant été véritablement converti dans la solitude, est retombé dans ses inclinations et dans ses habitudes, dès qu'il a été exposé au monde. Ne savait-on pas que les hommes sont fragiles, que le monde est contagieux, que les gens faibles ne peuvent se conserver qu'en fuyant les occasions ? Qu'y a-t-il donc de nouveau ? Voilà bien du bruit pour la chute d'un arbre sans racines, et attaqué de tous les vents ! »

Mais une autre conversion qui occupa le monde quelques années après et qui tint bon, fut celle de Mme de La Sablière, cette amie désabusée de La Fare, cette patronne constante de La Fontaine :

« Ce que vous me mandez de Mme de La Sablière, écrivait Fénelon de Versailles (1691), me touche et m'édifie. Je ne l'ai vue qu'une fois, mais il m'en est resté une grande impression. Elle a bien raison de ne chercher plus rien dans les hommes, ayant trouvé Dieu, et de faire le sacrifice de ses meilleurs amis. Le bon ami est au dedans du cœur. »

Les mortifications de divers genres ne manquèrent point à Mme de Grammont en ces années. MM. Hamilton ses frères, qui étaient de l'expédition d'Irlande et du parti de Jacques II, échouèrent en quelque occasion par-

ticulière, furent blâmés et encoururent quelque disgrâce à Saint-Germain : elle en fut piquée et outrée dans sa tendresse et dans son orgueil ; elle s'y retrouva tout entière avec « son humeur hautaine, injuste et révoltée ». Fénelon fait tout pour la dompter et pour l'adoucir : « Hélas ! Madame, qu'attendiez-vous des hommes ? Vous ne les connaissiez donc pas ? Ils sont faibles, inconstants, aveugles ; les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La créature est un roseau cassé : si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut vous soutenir et vous perce la main. » Ce sont les touches énergiques chez Fénelon. L'expression toutefois est-elle aussi ferme et aussi exacte de tout point que l'aurait eue en pareil cas Pascal ou Bossuet ? Ce *roseau cassé*, ce roseau résistant et sec, et qui perce la main quand on s'y appuie, est-il bien de la même nature que le roseau qui *plie* et qui, par conséquent, se dérobe ? Fénelon n'a-t-il pas associé dans une même image deux roseaux d'espèce différente ? Je rougis presque de hasarder ce doute littéraire à l'occasion d'une belle pensée morale.

A cette mortification de famille et d'orgueil, il s'en joignait en ce temps-là une autre pour Mme de Grammont, une mortification plus intime et plus secrète, qui tenait à la personne et à la beauté. Elle n'était plus jeune, elle n'était plus belle, elle le disait sans doute, mais elle avait de beaux restes, elle le savait, elle en jouissait encore tout bas comme un vaincu généreux qui sait se faire respecter, même en se retirant. Or voilà qu'une disgrâce désagréable vient la saisir au front : son visage se couvre de rougeurs ; des dartres (puisqu'il faut les appeler par leur nom) viennent l'éprouver : « Dieu vous a donné, lui disait Fénelon, une rude croix par le mal que vous souffrez. Il est opiniâtre, il est douloureux ; outre les douleurs du mal, vous avez celles des remèdes.

Mais la douleur n'est pas ce qui vous fait le plus de peine ; vous êtes courageuse et dure contre vous-même pour souffrir patiemment ; mais Dieu vous a prise par un autre endroit plus sensible, qui est votre faible, il attaque votre délicatesse et votre propreté. Vous qui êtes d'un goût si exquis et si dédaigneux, vous êtes réduite à être dégoûtée de vous-même... » Chaque fois qu'il revient sur ce point pénible, Fénelon a soin de montrer combien l'épreuve est bien choisie, combien l'espece de mal est appropriée à cette fine et fière nature, la plus faite pour en ressentir l'affront. Il ne manque pas d'ajouter que « la lèpre de l'orgueil, de l'amour-propre et de toutes les autres passions de l'esprit, si nous n'étions point aveugles, nous paraîtrait bien plus horrible et plus contagieuse ». Mme de Grammont le croyait sans doute comme lui, mais elle souffrait tout en le croyant.

Pendant qu'il lui écrivait ces lettres de demi-consolation, Fénelon était encore à Versailles, attaché à l'éducation du duc de Bourgogne, et il ne pouvait dérober que des quarts d'heure de son temps. Mme de Grammont s'en plaignait quelquefois et semblait croire que de plus heureux qu'elle occupaient ses soins comme directeur. Il s'en défendait fort : « Ce n'est pas moi, madame, qui suis difficile à voir, c'est vous. Souvenez-vous-en bien, et n'allez plus gronder contre les gens qui me gardent comme une relique. » Fénelon n'entra donc jamais très avant ni d'une manière parfaitement suivie dans la direction de Mme de Grammont ; ses conseils tournent dans un même cercle et ne se renouvellent que par l'agrément d'expression qu'il y met : « Surtout, madame, sauvez votre matin, et défendez-le comme on défend une place assiégée. Faites des sorties vigoureuses sur les importuns ; nettoyez la tranchée, et puis renfermez-vous dans votre donjon... »

Quelques-unes de ces lettres que Fénelon adresse à la

comtesse de Grammont vont pourtant plus avant et développent les points importants, et toujours intelligibles, de sa doctrine de piété. Les Stoïciens, Épictète par exemple, posaient en principe que, pour être heureux et sage, il faut se retrancher en soi et dans les seules choses qui dépendent de nous, en coupant court à ce qui est du dehors, aux accidents, et en levant pour ainsi dire à chaque fois le pont-levis, de telle sorte que la communication ne se fasse que par manière d'acquit et sans nous affecter essentiellement. Fénelon, comme tous les vrais chrétiens, trouverait cette façon d'atteindre à la sagesse et au bonheur bien morne et bien insuffisante : ce n'est point en se réfugiant et en se retranchant dans le *moi* qu'il croit possible de trouver la paix : car en nous, pense-t-il, et dans notre nature sont les racines de tous nos maux ; tant que nous restons renfermés dans nous-mêmes, nous offrons prise sous le souffle du dehors à toutes les impressions sensibles et douloureuses : « Notre humeur nous expose à celle d'autrui ; nos passions s'entre-choquent avec celles de nos voisins ; nos désirs sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tous les traits du reste des hommes ; *notre orgueil, qui est incompatible avec l'orgueil du prochain, s'élève comme les flots de la mer irritée* : tout nous combat, tout nous repousse, tout nous attaque ; nous sommes ouverts de toutes parts par la sensibilité de nos passions et par la jalousie de notre orgueil. » Le remède, à ses yeux, est donc de sortir de soi pour trouver la paix, et de s'élever par le cœur et par la prière, de se plonger et de se perdre autant qu'on le peut dans la pensée de l'Être infini, de l'Être paternel, aimant et bon, et toujours présent ; d'obtenir, s'il est possible, que sa volonté se substitue en nous à la nôtre : « Alors on goûte la vraie paix réservée aux hommes de bonne volonté... ; alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous, car ils ne peu-

vent plus nous prendre par nos désirs ni par nos craintes ; alors nous voulons tout et nous ne voulons rien. C'est être inaccessible à l'ennemi ; c'est devenir invulnérable. » Qu'il y ait eu dans la doctrine des derniers Stoïciens, d'Épictète même et de Marc-Aurèle, un commencement de cette manière de concevoir l'affranchissement de l'esprit, je ne le nierai pas ; mais une telle pensée n'a eu son éclaircissement entier et son accomplissement que dans le Christianisme et dans l'idée de Dieu qu'il est venu révéler au monde. La doctrine de Fénelon, dégagée de quelques subtilités d'expression et de quelques renchérissements particuliers à sa manière de sentir et d'écrire, n'est autre que la doctrine chrétienne dans sa plus spirituelle vivacité.

Qu'on veuille un moment y penser! L'idée de Dieu, c'est-à-dire d'une cause supérieure et première qui nous domine et nous environne, est une idée toute naturelle et selon la perspective humaine de tous les temps. Il arrive seulement que cette idée varie dans son mode et dans ses degrés. Aux époques où l'on n'avait pas étudié la nature physique et où les causes secondes et les lois de l'univers étaient peu connues, la toute-puissance suprême semblait plus rapprochée de chacun en ce qu'on la voyait comme directement dans chaque événement inattendu, dans chaque phénomène. Le bon Joinville, en son voyage d'Égypte et de Syrie, nous est une image fidèle de ces époques naïves et ferventes, pour qui le miracle éclatait et renaissait à chaque pas. Depuis que la nature physique est plus connue et que la science en observe et en expose successivement les lois, il serait à craindre que la pensée de Dieu, même auprès de ceux qui ne cessent de l'admettre et de s'incliner devant elle, ne reculât en quelque sorte aux confins de l'univers et ne s'éloignât trop de l'homme, jusqu'à ne plus être à son usage et à sa portée ; il serait à craindre que ce Dieu, tel

qu'on a reproché à Bolingbroke de le vouloir établir, Dieu plus puissant que bon, plus souverainement imposant que présent et que juste, Dieu qu'on admet en un mot, mais qu'on n'adore point et qu'on ne prie point, il serait à craindre que ce Dieu-là ne prît place, et seulement pour la forme, dans les esprits, si la pensée chrétienne ne veillait tout à côté, si le Dieu du *Pater* ne cessait d'être présent matin et soir à chaque cœur, et si la prière ne maintenait cette communication invisible et continuelle de notre esprit borné avec l'Esprit qui régit tout. Avant d'ouvrir les écrits spirituels de Fénelon ou ceux de tout autre chrétien, c'est là ce qu'il faut se dire pour ne pas être étonné de certaines expressions vives. Les écrivains dits spirituels et mystiques, à force de sentir cette condition de l'homme souffrant, dénué et orphelin, qui n'a pas cessé d'etre dans un rapport intime avec un Dieu aussi tendre et aussi miséricordieux que puissant, ont eu des paroles qui semblent annoncer une exaltation excessive et une certaine ivresse. Fénelon non plus que saint François de Sales n'en est pas exempt.

On est plus disposé à passer cet excès à saint François de Sales, en raison de son siècle, et aussi à la faveur d'une certaine poésie franche qui s'y mêle et qui ne se donne que comme poésie. On comprendra qu'entre ces deux natures si déliées, si fines, si élevées, je n'aie pas à exprimer même une préférence, et je ne puis que parler en général de la diversité de ton et de nuance qui caractérise leur manière. Saint François de Sales a plus d'enthousiasme, et un enthousiasme toujours renaissant ; il a la verve lyrique, l'hymne amoureux qui s'élance : Fénelon a plus le don de la causerie, de la conversation légère, le conseil gracieux, délié et rapide (*lenes susurri*). Saint François de Sales court de çà et de là et sort de son sujet, ou du moins voltige alentour : il chante comme un oiseau en sautant de branche en branche ; il a l'ébriété

de la vigne mystique, et il ne le cache pas. Il voit la nature toute fleurie, toute vivante sous ses plus riants emblèmes ; il rejoint plus directement les objets de sa piété aux images de la nature physique, aux vendanges, au printemps. S'il a l'esprit sérieux, il le dérobe souvent, il a l'enfance de l'imagination ; la langue de son temps y prête, et il en use comme d'un privilège qui lui serait singulier. Son expression prend feu et reluit à chaque pas : « J'ai fait un sermon ce matin tout de flammes... — Voyez-vous, je ris déjà dans le cœur sur l'attente de votre arrivée. — O Dieu ! ma chère fille, elles s'en vont ces années et courent à la file imperceptiblement les unes après les autres, et, en dévidant leur durée, elles dévident notre vie mortelle : et, se finissant, elles finissent nos jours. Oh ! que l'Eternité est incomparablement plus aimable !... » Ces chants-là, ces accents et ces essors sont perpétuels chez lui. Quand il parle de la Fête-Dieu, du Saint-Sacrement ou de la Vierge, chevalier naïf de l'ordre de Dieu, il n'a pas seulement le saint nom gravé sur la poitrine, il porte au bras les rubans et les couleurs. Il est plein d'abus de goût ; il s'amuse, il folâtre, il se joue. On devrait inventer un mot comme *marivauder* pour saint François de Sales, mais un mot sans blâme et sans injures : je dirai de lui qu'il *séraphise*. On le lui passe comme à quelqu'un qui tient d'Amyot, qui est venu avant Bossuet et qui s'est formé avant Malherbe.

Fénelon est racinien de ton ; il a la distinction et le fini des sentiments, il a plus rarement l'image. Elle lui vient pourtant, discrète, courante, familière, et quelquefois trop familière : « Vous pouvez faire de moi, écrit-il au duc de Chaulnes, *comme d'un mouchoir* qu'on prend, qu'on laisse, *qu'on chiffonne* : je ne veux que votre cœur, et je ne veux le trouver qu'en Dieu. » J'aime mieux qu'il dise à Mme de Grammont : « Vous êtes une bonne montre, mais dont la corde est courte et qu'il faut

remonter souvent. Reprenez les lectures qui vous ont touchée, elles vous toucheront encore, et vous en profiterez mieux que la première fois. » Dans sa Correspondance spirituelle avec Mme de Montberon, il se croit ou il se dit quelquefois *sec*, *irrégulier* ; il entre, au contraire, d'une manière fine et rapide dans les délicatesses de l'amour divin ; il en donne en termes prompts et menus la théorie, comme nous dirions, les préceptes ; il le veut simple, mais d'une simplicité à laquelle on n'arrive pas du premier coup. Comme il a affaire ici à une âme plus scrupuleuse, plus raffinée, il pénètre plus avant qu'avec Mme de Grammont. Il insiste sur ce point un peu subtil, que, dans la prière, il faut tâcher de se taire soi-même pour ne laisser parler que l'esprit de Dieu en nous : « Il n'y a pas plus de vrai silence, dit-il, dès qu'on s'écoute. Après s'être écouté, on se répond, et, dans ce dialogue d'un subtil amour-propre, on fait taire Dieu. La paix est pour vous dans une simplicité très délicate (1). » C'est dans cette doctrine de silence et de quiétude en priant qu'est le germe de ce qu'on a appelé *Quiétisme* et qui peut devenir une illusion. Je n'en dis pas plus, et je passe vite. En général, on le voit, la *simplicité délicate* de Fénelon n'est pas cette simplicité d'où l'on part, c'est celle à laquelle on revient à force d'esprit, à force d'art et de goût. Je ne veux pas trop le presser dès à présent et le définir, avant à le montrer encore par de plus sérieux côtés. J'ai parlé d'images : en voici une qui me paraît du plus vif et du plus joli Fénelon. Mme de

(1) Et encore dans une lettre que je recommande aux curieux adressée à la duchesse douairière de Mortemart (11 octobre 1710) : « Quand nous n'entendons pas cette voix intime et délicate de l'Esprit qui est l'âme de notre âme, c'est une marque que nous ne nous taisons point pour l'écouter. Sa voix n'est point quelque chose d'étrange : Dieu est dans notre âme, comme notre âme dans notre corps. » Et ce qui suit.

Grammont était allée à des eaux avec le comte de Grammont qui s'y trouvait bien et qui, dit-on, y rajeunissait : « Versailles, écrit à ce propos Fénelon, ne rajeunit pas de même ; il y faut un visage riant, mais le cœur ne rit guère. Si peu qu'il reste de désirs et de sensibilité d'amour-propre, on a toujours ici de quoi vieillir : on n'a pas ce qu'on veut, on a ce qu'on ne voudrait pas ; on est peiné de ses malheurs, et quelquefois du bonheur d'autrui ; on méprise les gens avec lesquels on passe sa vie, et on court après leur estime. On est importuné, et on serait bien fâché de ne l'être pas et de demeurer en solitude. *Il y a une foule de petits soucis voltigeants qui viennent chaque matin à votre réveil, et qui ne vous quittent plus jusqu'au soir ;* ils se relayent pour vous agiter. Plus on est à la mode, plus on est à la merci de ces lutins. Voilà ce qu'on appelle la vie du monde... » On a toute la grâce. Les *petits soucis voltigeants* sont de ces images insensibles comme il en naît sous la plume de Fénelon ; mais ce qui suit, ces *relais*, ces *lutins*, me semblent de trop et sentent la gentillesse. Toute part faite à la familiarité de la correspondance, la large manière n'est pas celle-là.

CHATEAUBRIAND

ANNIVERSAIRE DU *GÉNIE DU CHRISTIANISME*.

Lundi, 17 avril 1854.

Il y a cinquante-deux ans que le dimanche 28 germinal an X (18 avril 1802), jour de Pâques, *le Moniteur* publiait à la fois l'annonce de la ratification du Traité de paix signé entre la France et l'Angleterre, la proclamation du premier Consul déclarant l'heureuse conclusion du Concordat devenu loi de l'État ; et, ce même jour où l'église Notre-Dame se rouvrait à la solennité du culte par un *Te Deum* d'action de grâces, *le Moniteur* insérait un article de Fontanes sur le *Génie du Christianisme* qui venait de paraître et qui inaugurait sous de si brillants auspices la littérature du dix-neuvième siècle. Ce sont là de ces coïncidences uniques, de ces harmonies sociales qui ne se rencontrent qu'à de longues distances : Fontanes, au début de son article, en résumait l'accord merveilleux et en traduisait le sens divin, avec autant d'élévation que d'élégance. La critique n'est pas souvent appelée à l'honneur insigne de faire l'office d'introducteur en de semblables fêtes. Et pourtant à pareil jour, à cinquante-deux ans d'intervalle, il m'a semblé que bien des pensées aussi se présentaient. Et nous aussi, nous avons vu comme on tombe dans une révolution, et comme on en sort ; comment tous,

et les derniers, et les plus distingués, y poussent à l'envi, comment plusieurs même aimeraient à y rester, mais comment un seul, inspiré de plus haut, vous en retire. Et nous aussi, nous avons avec l'Angleterre, cette fois, notre vraie paix d'Amiens, et nous aussi, nous voyons le libre concert et l'union de l'Église et de l'État : et, à ce point de vue plus particulier du *Génie du Christianisme* qui nous occupe, n'est-ce donc rien comme signe charmant de douce influence regagnée et socialement établie, que cette image de la Vierge envoyée hier par l'empereur à nos flottes, et qui y est reçue avec reconnaissance en protectrice et en patronne ? Mais les mille pensées qu'éveille la comparaison de la société à ces deux époques, avec ce qu'il y a de ressemblances réelles et de dissemblances profondes, me mèneraient trop loin, et me tireraient surtout des cadres tout littéraires où j'aime à me renfermer, sauf à les agrandir le plus que je puis. Je vais donc simplement aujourd'hui payer envers Chateaubriand ma dette et célébrer l'anniversaire du *Génie du Christianisme*, en traitant une question assez délicate, sur laquelle j'ai recueilli des notions précises, mais dont la solution sera tout à l'honneur du poète : sans cela, on peut le croire, je n'eusse point choisi un tel jour pour en venir parler.

Chateaubriand, dans la première Préface de son livre, touchait le point de sa conversion, car il n'avait pas toujours été religieux : loin de là : lié avec les hommes de lettres de la fin du dix-huitième siècle, Chamfort, Parny, Le Brun, Ginguené, il s'était montré à eux tel qu'il était, lorsque, disciple de Jean-Jacques, il allait étudier la nature humaine plus vraie, selon lui, et supérieure chez les sauvages d'Amérique, dans les forêts du Canada. Il avait manifesté, depuis, sa manière de sentir et de voir sur tout sujet dans l'ouvrage qu'il avait

publié à Londres en 1797, l'*Essai historique, politique et moral sur les Révolutions*, et dont quelques-uns de ses amis, les gens de lettres de Paris, avaient eu connaissance. Ici dans le *Génie du Christianisme*, il reparaissait tout autre ; bien que les couleurs brillantes et poétiques donnassent le ton général, et qu'il s'attachât à émouvoir ou à charmer plutôt qu'à réfuter, il prenait l'offensive sur bien des points : il s'agissait, au fond, de retourner le ridicule dont on avait fait assez longtemps usage contre les seuls chrétiens ; le moment était venu de le rendre aux philosophes. Ceux-ci ne pouvaient pardonner à l'adversaire imprévu d'ouvrir cette veine toute nouvelle. Ginguené surtout, qui était Breton comme Chateaubriand ; qui avait fort connu sa sœur Mme de Farcy et toute sa famille ; qui savait des particularités intimes sur les premières erreurs du poète, sur les fautes dont s'était affligée sa mère, et qui s'en était entretenu avec lui depuis même son retour d'Angleterre : Ginguené, honnête homme, mais roide et peu traitable, devenait un adversaire dangereux. Chateaubriand, allant au-devant des objections personnelles qu'on ne pouvait manquer de lui faire, disait donc dans sa Préface :

« Ceux qui combattent le Christianisme ont souvent cherché à élever des doutes sur la sincérité de ses défenseurs. Ce genre d'attaque, employé pour détruire l'effet d'un ouvrage religieux, est fort connu : il est donc probable que je n'y échapperai pas, moi surtout à qui l'on peut reprocher des erreurs.

« Mes sentiments religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant la nécessité d'une religion, et en admirant le Christianisme, j'en ai cependant méconnu plusieurs rapports. Frappé des abus de quelques institutions et des vices de quelques hommes, je suis tombé *jadis* dans les déclamations et les sophismes. Je pourrais en rejeter la faute sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que

je fréquentais : mais j'aime mieux me condamner, je ne sais point excuser ce qui n'est point excusable. Je dirai seulement de quel moyen la Providence s'est servie pour me rappeler à mes devoirs.

« Ma mère, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots, où elle vit périr une partie de ses enfants, expira dans un lieu obscur, sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume ; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs (Mme de Farcy) de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus ; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé : je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré, et j'ai cru. »

Les *Mémoires d'outre-tombe* donnent cette lettre écrite par Mme de Farcy à son frère, et par laquelle elle lui annonçait la mort de sa mère. Mais les *Mémoires d'outre-tombe*, écrits si longtemps après, et sous l'influence de tant de souvenirs contradictoires et entrecroisés, n'ont pas une grande valeur en ce qui est de la vérité réelle et positive. Au moment où le *Génie du Christianisme* parut, Ginguené, qui rendit compte du livre dans *la Décade*, marqua dès le début de ses articles qu'il ne se tenait point pour satisfait de l'explication vague et générale que l'auteur donnait de sa conversion : il semblait même énoncer quelque inexactitude dans le récit, et, sans trahir le secret de conversations confidentielles qu'il avait eues avec Chateaubriand, il y faisait allusion de manière à inspirer des doutes au lecteur.

Je vais plus loin, et j'avance sans crainte dans cette voie plus qu'il ne l'a fait et que personne encore ne l'a pu faire, certain que je suis de revenir à bien. Un document curieux existe, je l'ai sous les yeux, et j'en puis

parler en toute connaissance de cause : il nous livre l'état vrai, et trop vrai, des opinions, des croyances et de l'âme de Chateaubriand à la date de 1798, quelques mois seulement avant sa conversion et avant la conception première du *Génie du Christianisme*. Ce document, voici en quoi il consiste :

Chateaubriand avait publié à Londres son *Essai sur les Révolutions* en deux volumes qui n'en faisaient qu'un, un énorme in-8° de près de 700 pages ; il y avait versé toute son érudition historique juvénile, tous ses rapprochements d'imagination, toutes ses audaces de pensée, ses misanthropies ardentes et ses douleurs rêveuses ; livre rare et fécond, plein de germes, d'incohérences et de beautés, où est déjà recélé tout le Chateaubriand futur, avant l'art, mais non avant le talent. Quand je dis qu'il y avait tout mis et tout versé de lui-même, je me trompe : il y avait des points sur lesquels il s'était montré moins explicite et moins décidé qu'il ne l'était au fond réellement. Aussi, quelques mois après avoir publié cet écrit et quand il comptait en donner une seconde édition, il avait noté de sa main en marge sur un exemplaire diverses modifications à y introduire, et, oubliant bientôt que l'exemplaire était destiné à des imprimeurs, il s'était mis à y ajouter pour lui-même en guise de commentaires ses plus secrètes pensées. Je les lis de sa main, écrites à une date qui, à quelques mois près, ne peut guère être que 1798. Il y a de ces remarques qui concernent Parny, Le Brun, Ginguené, Fontanes ; elles ont cela de précieux de n'être point faites à distance et de souvenir falsifié comme les notes de 1826, ni en vue d'aucun public, mais de peindre les choses et les gens à nu, tels qu'on les voit pour soi et qu'on les note à l'instant sur son carnet. Sur Parny, par exemple, on lit : « Le chevalier de Parny est grand, mince, le teint brun, les yeux noirs enfoncés et fort vifs. Nous étions liés. Il

n'a pas de douceur dans la conversation. Un soir nous passâmes cinq heures ensemble, et il me parla d'Eléonore, etc. » Sur Le Brun, il y a un commencement de portrait qui, en trois coups de crayon, est admirable : « Le Brun a toutes les qualités du lyrique, Ses yeux sont âpres, ses tempes chauves, sa taille élevée. Il est maigre, pâle, et, quand il récite son *Exegi monumentum*, on croirait entendre Pindare aux jeux olympiques... » Il n'est pas malaisé d'y surprendre des particularités qui convainquent les *Mémoires d'outre-tombe* de légère inexactitude. Ainsi, dans ces derniers Mémoires, racontant sa présentation à Versailles et sa présence à l'une des chasses royales, Chateaubriand veut que dans les deux circonstances Louis XVI ne lui ait parlé qu'une seule fois pour lui dire un mot insignifiant : ici, dans une note de l'*Essai*, il remarque que Louis XVI lui a parlé deux fois, et il écrit même de sa main en marge les mots très courts que le roi lui adressa dans les deux occasions ; mais ces mots, dont il ne reste que quelques lettres, ont été arrachés par un ongle irrité. Quelque royaliste fervent, en parcourant le volume, aura été blessé de les voir dans la bouche de Louis XVI soit comme trop insignifiants, soit pour toute autre raison. On n'a pas eu la même susceptibilité pour ce qui touche Dieu et les idées religieuses : sur ces points l'opinion de Chateaubriand à cette date subsiste tout entière, inscrite de sa main en marge, dans des notes aggravantes et corroboratives du texte. Y a-t-il dans le texte, en effet, ces mots qui se rapportent à l'exposé de la doctrine des Stoïciens : « Dieu, la Matière, la Fatalité ne font qu'Un, » Chateaubriand écrit en marge : « Voilà mon système, voilà ce que je crois. Oui, tout est chance, hasard, fatalité dans ce monde, la réputation, l'honneur, la richesse, la vertu même... » Et cette note, qui peut tenir lieu des trois ou quatre autres qui sont aussi expressives et aussi for-

melles sur le même sujet, finit en ces mots sinistres : « Il y a peut-être un Dieu, mais c'est le Dieu d'Épicure ; il est trop grand, trop heureux pour s'occuper de nos affaires, et nous sommes laissés sur ce globe à nous dévorer les uns les autres. »

Ainsi donc voilà où en était Chateaubriand à la veille du moment où il fut vivement frappé et touché, et où il conçut l'idée du *Génie du Christianisme*. Revenant en souvenir sur cette époque de sa vie dans ses *Mémoires d'outre-tombe* et sur cette disposition intérieure où il était après la publication de l'*Essai*, il ne s'en rendait plus un compte bien exact quand il disait : « Je m'exagérais ma faute ; l'*Essai* n'était pas un livre impie, mais un livre de doute et de douleur. A travers les ténèbres de cet ouvrage se glisse un rayon de la lumière chrétienne qui brilla sur mon berceau. Il ne fallait pas un grand effort pour revenir du scepticisme de l'*Essai* à la certitude du *Génie du Christianisme*. » Sans doute il y avait des contradictions dans l'*Essai*, et ces contradictions pouvaient être une porte entr'ouverte pour que l'auteur remontât par là jusqu'à la lumière, comme cela est arrivé ; sans doute il se séparait, jusque dans son incrédulité, des Encyclopédistes et des philosophes proprement dits, jaloux d'établir leur domination sur les esprits, puisqu'il leur disait : « Vous renversez la religion de votre pays, vous plongez le peuple dans l'impiété, et vous ne proposez aucun autre palladium de la morale. Cessez cette cruelle philosophie ; ne ravissez point à l'infortuné sa dernière espérance : qu'importe qu'elle soit une illusion, si cette illusion le soulage ? etc. » Toutefois, pour montrer à l'auteur qu'il ne s'exagérait pas sa faute en la confessant, comme il fit, dans la première Préface du *Génie du Christianisme*, il eût suffi de lui faire repasser sous les yeux cette *profession de foi* d'incrédulité, écrite et signée par lui en confirmation des

pages de l'*Essai*, cette double et triple négation directe de Dieu, de l'immortalité de l'âme, du Christianisme, toutes apostasies formelles que j'indique bien suffisamment et dont je supprime d'ailleurs les preuves de détail trop choquantes (1).

(1) Je puis ici, dans cette réimpression en volume, et sans inconvénient pour des lecteurs réfléchis, constater plus au long par des textes ces trois sortes de reniements :

1° Celui du Dieu-Providence. C'est à la page 416 de la première édition de l'*Essai* (Londres, 1797) qu'en regard de ces mots du texte imprimé : « Dieu, la Matière, la Fatalité, ne font qu'Un, « Chateaubriand écrit en marge : « Voilà mon sys-« tème, voilà ce que je crois. Oui, tout est chance, hasard, « fatalité dans ce monde, la réputation, l'honneur, la richesse: « la vertu même : et comment croire qu'un Dieu intelligent « nous conduit ? Voyez les fripons en place, la fortune allant « au scélérat, l'honnête homme volé, assassiné, méprisé. Il y « a peut-être un Dieu, mais c'est le Dieu d'Épicure ; il est trop « grand, trop heureux pour s'occuper de nos affaires, et nous « sommes laissés sur ce globe à nous dévorer les uns les « autres. »

2° Le reniement de l'immortalité de l'âme. C'est à la page 569 de l'*Essai* (édition susdite), en regard de ces mots du texte imprimé : « Pardonne à ma faiblesse, Père des miséricordes ! « non, je ne doute point de ton existence ; et soit que tu m'aies destiné une carrière immortelle, soit que je doive seulement passer et mourir, j'adore tes décrets en silence et ton insecte confesse ta divinité ; » c'est à côté de ces mots que Chateaubriand écrit en marge : « Quelquefois je suis tenté de « croire à l'immortalité de l'âme, mais ensuite la raison m'em-« pêche de l'admettre. D'ailleurs pourquoi désirerais-je l'im-« mortalité ? il paraît qu'il y a des peines mentales totalement « séparées de celles du corps, comme la douleur que nous « sentons à la perte d'un ami, etc. Or si l'âme souffre par « elle-même indépendamment du corps, il est à croire qu'elle « pourra souffrir également dans une autre vie : conséquem-« ment l'autre monde ne vaut pas mieux que celui-ci. Ne dé-« sirons donc point survivre à nos cendres : mourons tout « entiers, de peur de souffrir ailleurs. Cette vie-ci doit corri-« ger de la manie d'*être*. »

3° Enfin le reniement du Christianisme. A côté de ces mots

Mais il en est sorti, et c'est ce beau côté victorieux que je tiens à mettre pour le moment en pleine lumière. Il y a, au milieu de toutes les exagérations de l'*Essai*, un sentiment touchant qui y règne en effet et qui y circule : Chateaubriand sauvage et fier, mais malheureux est alors humain, sympathique et fraternel aux infortunés, modeste même, il est ce que le génie et la gloire, en le couronnant, oublieront trop de le laisser depuis. Dans un singulier chapitre expressément dédié *Aux Infortunés*, et qui est placé, on ne sait trop comment, entre celui de *Denys à Corinthe* et celui d'*Agis à Sparte,* il s'adresse à ses compatriotes émigrés et pauvres, à tous ceux qui souffrent comme lui du désaccord entre leurs besoins, leurs habitudes passées et leur condition présente ; il leur rappelle la consolation des Livres saints, « vraiment utiles au misérable, parce qu'on y trouve la piété, la tolérance, la douce indulgence, l'espérance plus douce encore, qui composent le seul baume des blessures de l'âme. Ce sont, dit-il, les Évangiles. Leur divin auteur ne s'arrête point à prècher vainement les infortunés, il fait plus : il bénit leurs larmes, et boit avec eux le calice jusqu'à la lie. » Il entre à son tour, par les conseils qu'il donne, dans mille détails familiers, appropriés : il indique les recettes, les palliatifs applicables aux âmes tristes ou ulcérées, surtout les jours de fète et quand tout respire la joie alen-

du texte imprimé (page 609) : « Dieu, répondez-vous, vous a fait libre. Ce n'est pas là la question. A-t-il prévu que je tomberais, que je serais à jamais malheureux ? Oui, indubitablement. Eh bien ! votre Dieu n'est plus qu'un tyran horrible et absurde ; » tout à côté de ces mots imprimés Chateaubriand ajoutait de sa main : « Cette objection est insoluble et renverse « de fond en comble le système chrétien. Au reste, personne « n'y croit plus. »

On a maintenant sondé tout l'abime et touché le fond de son incrédulité.

tour. Sous forme indirecte et à la troisième personne, il raconte sa propre vie en Angleterre, sa fuite ces jours-là loin des jardins publics, loin des promenades fréquentées, sa recherche des sentiers solitaires : il nous initie aux plus humbles consolations de sa vie misérable, comme ferait un enfant du peuple, un Werther et un René des faubourgs (1) : « Lorsque la brume commence à confondre les objets, notre infortuné, dit-il, s'aventure hors de la retraite, et, traversant en hâte les lieux fréquentés, il gagne quelque chemin solitaire où il puisse errer en liberté. Un jour, il va s'asseoir au sommet d'une colline qui domine la ville et commande une vaste contrée : il contemple les feux qui brillent dans l'étendue du paysage obscur, sous tous ces toits habités... » Il faut voir, dans le livre même, le détail des ruses innocentes employées pour éluder ou pour tromper la douleur : « Mais le but favori de ses courses sera peut-être un bois de sapins, planté à quelque deux milles de la ville. Là il a trouvé une société paisible qui, comme lui, cherche le silence et l'obscurité : ces sylvains solitaires veulent bien le souffrir dans leur république, à laquelle il paye un léger tribut, tâchant ainsi de reconnaître, autant qu'il est en lui, l'hospitalité qu'on lui a donnée. » Ce sont les lapins sans doute, les hôtes de la garenne, qu'il désigne ainsi sous cette métaphore indécise et assez gracieuse qu'il livre aux commentateurs. Après avoir conseillé surtout l'étude de la botanique, comme propre à calmer l'âme et à lui ouvrir une source d'aimables et faciles jouissances, il montre le promeneur fatigué rentrant plus riche le soir dans sa pauvre cham-

(1) Si j'osais prendre un nom qui résumât toute ma pensée, je dirais qu'il y a du *Joseph Delorme* dans ce Chateaubriand primitif : ce que j'ai voulu en effet dans *Joseph Delorme*, ç'a été d'introduire dans la poésie française un exemple d'une certaine naïveté souffrante et douloureuse.

bre : « Oh ! qu'avec délices, après cette course laborieuse, on rentre dans sa misérable demeure, chargé de la dépouille des champs ! » Puis en marge il ajoute de sa main cette note touchante qui est faite pour racheter bien des incrédulités amères, et dont les premiers mots respirent une naïveté douloureuse : « *C'est ce qui m'est arrivé vingt fois,* mais malheureusement j'avais toujours l'inquiétude du lendemain. Je pourrais encore être heureux et à peu de frais : il ne s'agirait que de trouver quelqu'un qui voulût me prendre à la campagne ; *je payerais ma pension après la guerre.* Là, je pourrais écrire, herboriser, me promener tout à mon aise. Pourvu que je ne fusse obligé de faire compagnie à personne, etc. » — Qui ne se sentirait ému en lisant cette phrase jetée en passant : *Je payerais ma pension après la guerre !* Et encore, le vœu du retour dans la patrie est exprimé sans faste, comme on l'aime chez un naufragé : « Si la paix se fait, j'obtiendrai aisément ma radiation, et je m'en retournerai à Paris où je prendrai un logement au Jardin des Plantes. Je publierai mes *Sauvages,* je reverrai toute ma société. Toute ma société ! combien je trouverai d'absents !... » A cette première époque de Londres et avant la gloire, Chateaubriand avait encore en lui une simplicité et une sensibilité qui le montrent comme l'un de nous tous, comme un homme de la vie commune et naturelle, plus égaré seulement, plus rêveur, plus facile à effaroucher et à rejeter dans les bois.

C'est alors que, par un concours de circonstances qu'il ne nous a expliqué qu'à demi, éclata tout d'un coup en lui une explosion de sentiments dont on a peine à se faire idée. La mort de sa mère, la lettre de sa sœur en furent l'occasion déterminante : il est à croire que les reproches et les plaintes de sa mère mourante portaient moins encore sur les écrits de son fils qu'elle avait peu

lus et dont l'écho avait dû parvenir difficilement jusqu'à elle, que sur quelques autres égarements, peut-être sur quelque passion fatale qu'il n'est permis que d'entrevoir. Quoi qu'il en soit, la sincérité de l'émotion dans laquelle Chateaubriand conçut la première idée du *Génie du Christianisme* est démontrée par la lettre suivante écrite à Fontanes, lettre que j'ai trouvée autrefois dans les papiers de celui-ci ; dont Mme la comtesse Christine de Fontanes, fille du poète, possède l'original ; et qui, n'étant destinée qu'à la seule amitié, en dit plus que toutes les phrases écrites ensuite en présence et en vue du public. On me permettra de la donner ici tout entière : c'est un titre essentiel ; c'est la seule réponse victorieuse qui se puisse opposer aux notes marginales qu'on invoque, et dont j'ai cité quelques-unes, du fameux exemplaire de l'*Essai*. Confidence intime contre confidence ; et, à quelques mois de date, un cœur qui se retourne et qui se réfute éloquemment avec sanglots. Le ton de cette lettre paraîtra certainement étrange, le style est exagéré ; celui qui écrit est encore sous l'empire de l'exaltation, mais le caractère véridique de cette exaltation ne saurait être mis en doute un moment.

Lettre de Chateaubriand à Fontanes.

« Ce 25 octobre 1799 (Londres).

« Je reçois votre lettre en date du 17 septembre. La tristesse qui y règne m'a pénétré l'âme. Vous m'embrassez les larmes aux yeux, dites-vous. Le Ciel m'est témoin que les miens n'ont jamais manqué d'être pleins d'eau (1), toutes les fois que je parle de vous. Votre souvenir est un de ceux qui m'attendrit davantage, parce que vous êtes selon les choses de mon cœur et selon l'idée que je m'étais faite de l'homme à grandes espérances. Mon cher ami, si vous ne faisiez que des vers comme Racine, si vous n'étiez pas bon par excellence comme vous

(1) Style de la première manière.

l'êtes, je vous admirerais, mais vous ne posséderiez pas toutes mes pensées comme aujourd'hui, et mes vœux pour votre bonheur ne seraient pas si constamment attachés à mon admiration pour votre beau génie. Au reste, c'est une nécessité que je m'attache à vous de plus en plus, à mesure que tous mes autres liens se rompent sur la terre. Je viens encore de perdre une sœur (1) que j'aimais tendrement et qui est morte de chagrin dans le lieu d'indigence où l'avait reléguée Celui qui frappe souvent ses serviteurs pour les éprouver et les récompenser dans une autre vie. Oui, mon cher ami, vous et moi sommes convaincus qu'il y a une autre vie (2). Une âme telle que la vôtre, dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement dans un monde dont les figures passent si vite et où tout consiste à acheter si chèrement un tombeau. Toutefois Dieu, qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition, ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents, et que là était ma vanité : il m'en a privé afin que j'élevasse les yeux vers lui. Il aura désormais avec vous toutes mes pensées. Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain que je suis que là gît la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme dans un fort inaccessible aux méchants.

« Il faut que je vous parle encore de l'ouvrage auquel vous vous intéressez (3). Je ne saurais guère vous en donner une idée à cause de l'extrême variété des tons qui le composent, mais je puis vous assurer que j'y ai mis tout ce que je puis, car j'ai senti vivement l'intérêt du sujet. Je vous ai déjà marqué que vous y trouveriez ce qu'il y a de mieux dans *les Natchez*. Puisque je vous ai entretenu de morts et de tombeaux au commencement de cette lettre, je vous citerai quelque chose

(1) Mme de Farcy.

(2) C'est une réfutation directe de la note marginale de l'*Essai* précédemment cité : « Quelquefois je suis tenté de croire à l'immortalité de l'âme, mais ensuite la raison m'empêche de l'admettre, etc., etc. »

(3) L'ouvrage qu'il avait entrepris sur le *Christianisme*.

de mon ouvrage à ce sujet. C'est dans la 7e partie où, après avoir passé en revue les tombeaux chez tous les peuples anciens et modernes, j'arrive aux *tombeaux chrétiens:* je parle de cette fausse sagesse qui fit transporter les cendres de nos pères hors de l'enceinte des villes, sous je ne sais quel prétexte de santé. Je dis : « Un peuple est parvenu au moment de sa dissolution, etc.

Il cite en cet endroit tout un morceau de son livre ; il pourrait être curieux de comparer cette première version avec le texte imprimé dans le *Génie du Christianisme* (4e partie, livre II, au chapitre des *Tombeaux chrétiens*) : on y verrait au net de quel genre de conseils et de corrections l'auteur fut redevable à ses amis de Paris ; mais cela nous détournerait de notre but. Et après cette première citation :

« Dans un autre endroit, continue Chateaubriand, je peins ainsi les Tombeaux de Saint-Denis avant leur destruction : « On « frissonne en voyant ces vastes ruines où sont mêlées égale- « ment la grandeur et la petitesse, les mémoires fameuses et « les mémoires ignorées, etc. »

Je supprime encore ce second morceau, inséré à la suite du premier, et qui prêterait aux mêmes observations comparatives ; mais je vais donner toute la fin de la lettre avec son détail mélangé, afin que le lecteur en reçoive l'impression entière, telle qu'elle ressort dans son désordre et son abandon :

« Je n'ai pas besoin de vous dire qu'auprès de ces couleurs sombres on trouve de riantes sépultures, telles que nos cimetières de campagne, les tombeaux chez les Sauvages de l'Amérique (où se trouve le *tombeau dans l'arbre*), etc. Je vous avais mal cité le titre de l'ouvrage, le voici : *Des Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne, et de sa Supériorité sur tous les autres Cultes de la terre.* Il formera deux volumes in-8°, 350 pages chacun.

« Mais, mon cher ami, ce n'est pas de moi, c'est de vous que je devrais vous entretenir. Travaillez-vous à la G. S. (1) ? Vous parlez de talents : que sont les nôtres auprès de ceux que vous possédez ? Comment persécute-t-on un homme tel que vous ! Les misérables ! Mais enfin ils ont bien renié le Dieu qui a fait le ciel et la terre, pourquoi ne renieraient-ils pas les hommes en qui ils voient reluire, comme en vous, les plus beaux attributs de cet Être puissant ? Tâchez de me rendre service touchant l'ouvrage en question, mais, au nom du Ciel, ne vous exposez pas ! Veillez aux papiers publiés lorsqu'il paraîtra (2) : écrivez-moi souvent. Voici l'adresse à employer : *à Monsieur César Godefroy, négociant à Hambourg*, sur la première enveloppe ; et en dedans : *à MM. Dulau et Cᵉ, libraires*. Mon nom est inutile sur l'adresse, mettez seulement après Dulau deux étoiles... Je suis à présent fort lié avec cet admirable jeune homme auquel vous me léguâtes à votre départ (3) ; nous parlons sans cesse de vous ; il vous aime presque autant que moi. Adieu : que toutes les bénédictions du Ciel soient sur vous. Puissé-je vous embrasser avant de mourir ! »

Maintenant nous sommes tranquilles, ce me semble. L'auteur du *Génie du Christianisme* nous a dit vrai, suffisamment vrai dans sa Préface, et ce livre a été entrepris en effet et en partie exécuté sous le genre d'inspiration qu'il exprime et qu'il tend à consacrer. C'est là ce qu'il importait de constater avant tout. Il est trop certain que, dans une nature mobile comme celle de Chateaubriand, cette inspiration première n'a point persisté autant qu'il l'aurait fallu pour l'entière efficacité de sa mission et même pour l'entière convenance de son rôle. Il est le premier à nous l'avouer, et il y aurait mauvaise grâce à le trop presser là-dessus : « Quand les semences de la religion, dit-il en un endroit de ses Mémoires, germèrent la première fois dans mon âme, je

(1) *La Grèce sauvée*, poème de Fontanes.

(2) Il comptait publier son livre à Londres, chez MM. Dulau.

(3) On ne saurait dire de quel *admirable* jeune homme il s'agit ici.

m'épanouissais comme une terre vierge qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une bise aride et glacée, et la terre se dessécha. Le Ciel en eut pitié, il lui rendit ses tièdes rosées ; puis la bise souffla de nouveau. Cette alternative de doute et de foi a fait longtemps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices. » Otez les images, allez au fond, et vous obtenez l'entier aveu. Que nous faut-il de plus ?

Il ne serait pas impossible peut-être, dans une Étude suivie sur Chateaubriand, de noter avec la même précision la date de quelques-uns de ses autres revirements, et celle, par exemple, de sa prochaine rechute épicurienne ; mais ce serait sortir aujourd'hui de notre objet, tout honorable à sa mémoire. Qu'il nous suffise d'avoir reconnu et, en quelque sorte, surpris sa sincérité, là seulement où nous avons droit de l'interroger et de l'atteindre, — sa sincérité, je ne dis pas de fidèle (cet ordre supérieur et intime nous échappe), mais sa sincérité d'artiste et d'écrivain. La lettre à M. de Fontanes qu'on vient de lire, écrite dans le feu de la composition du *Génie du Christianisme*, est évidemment celle d'un homme qui croit d'une certaine manière, qui prie, qui pleure, — d'un homme qui *s'est mis à genoux* auparavant et après, pour parler le langage de Pascal (1).

(1) « Mais je vois en ceci avant tout une imagination qui s'exalte, une tête qui se monte, » me dit quelqu'un. — Je n'entreprends pas d'analyser la nature de la croyance ni la qualité de la ferveur ; c'est assez qu'il y ait eu l'instant de ferveur et de croyance, et de le constater.

RAMOND

(1755-1827)

LE PEINTRE DES PYRÉNÉES

Lundi, 4 septembre 1855.

[I. — Les Alpes].

... Ramond devait être avant tout un prosateur : il le devint dès les années suivantes dans son voyage de Suisse, en se souvenant de Rousseau et de Buffon, et en présence des grands spectacles naturels. Ce voyage est de 1777. Il le fit à pied avec un ami né dans le pays, et, aussi bien que son compagnon, il entendait l'allemand dans tous ses dialectes. Il vécut donc avec les bergers, avec les paysans ; et lorsque les *Esquisses de l'État naturel, civil et politique de la Suisse, présentées dans une suite de Lettres*, par William Coxe, parurent en anglais et obtinrent du succès, Ramond se trouva en mesure à l'instant de les traduire en les perfectionnant, en y ajoutant nombre de chapitres originaux qui les complétaient et en faisaient un ouvrage tout nouveau. Ce sont ces *Lettres de William Coxe*, traduites de l'anglais et augmentées par le traducteur (1781), qui attirèrent vivement l'attention des curieux et qui commencèrent la réputation du jeune Ramond. « Ce traduc-

teur, disait La Harpe, est un homme qui paraît versé dans l'étude de l'histoire de l'antiquité ». — « Nous ne craignons point d'assurer, disait Grimm, que la traduction est fort supérieure à l'orignal ; ce que M. Ramond s'est permis d'ajouter aux descriptions du voyageur anglais forme plus d'un tiers de l'ouvrage, et n'en est sûrement pas la partie la moins intéressante. » Coxe avait voyagé en homme riche et qui s'arrête à mi-côte ; Ramond, svelte, allègre et dispos, en piéton et en homme dont ces sortes de fatigues font le bonheur. C'était le moment où de toutes parts on découvrait la Suisse intérieure et pittoresque. Jean-Jacques Rousseau n'avait fait, dans la *Nouvelle Héloïse*, que dessiner le Pays de Vaud et le Valais sans dépasser guère les collines : maintenant on en était à décrire les hautes vallées, les glaciers, à gravir les pics les plus inaccessibles. Dix années pourtant devaient s'écouler encore avant que Saussure, après Balmat et Paccard, parvînt à atteindre la cime du Mont-Blanc (3 août 1787), mais de tous côtés le signal était donné, et il n'y avait plus de trêve dans cette conquête entreprise sur tous les points et ouverte désormais à la science comme aux pinceaux.

Ramond, âgé de vingt-deux ans, fut un des pionniers qui ont laissé trace (1). Il décrit dans un curieux détail les mœurs et le gouvernement des petits Cantons ; il n'a rien gardé du vague et de la fougue qui dominaient dans ses précédents ouvrages ; la partie positive et commerciale l'occupe ; il ne néglige aucune des circonstances

(1) Coxe et lui furent les premiers guides des voyageurs en Suisse en ces années : « Ceux-ci parcouraient à l'envi, nous dit Ramond, les routes que nous avions frayées, mais n'en frayaient guère d'autres ; et les lieux ignorés dont j'avais révélé le secret devenaient peu à peu une promenade publique où les Anglais rencontraient des Anglais, les Français des Français, et personne les Suisses ».

physiques des lieux qu'il parcourt ; il y mêle des considérations morales qui le montrent affranchi des lieux communs de son siècle, ou plutôt devançant l'esprit du siècle prochain. En parlant de la célèbre abbaye de *Notre-Dame-des-Ermites* ou d'Einsielden, dans le canton de Schwitz, William Coxe, ministre de chapelain anglican, s'était permis bien des ironies sur les pèlerins et leur dévotion qu'il appelait superstitieuse : ici Ramond prend à son tour la liberté d'abréger, dans sa traduction, ces sarcasmes trop faciles, et il exprime pour son compte un tout autre sentiment :

« Je l'avoue, dit-il, l'aspect de ce monastère m'a ému ; sa situation au milieu d'une vallée sauvage a quelque chose de frappant ; son architecture est belle, et son plan est exécuté sur de grandes proportions ; rien de plus majestueux que les degrés qui s'élèvent à la plate-forme de l'édifice qui la préparent de loin par une montée insensible... Il est impossible d'entrer dans cette chapelle dont le pavé est jonché de pêcheurs prosternés, méditant dans un respectueux silence et pénétrés du bonheur d'être enfin parvenus à ce terme de leurs désirs, à ce but de leur voyage, sans éprouver un sentiment de respect et de terreur. En ne considérant même ce pèlerinage que dans le sens philosophique, n'a-t-on pas quelques réflexions satisfaisantes à faire dans un lieu où la faible et souffrante humanité vient chercher des secours contre les maux de l'âme, un lieu que les consciences effrayées regardent comme un port assuré contre les orages qui les tourmentent, où l'infortuné dévoré de scrupules trouve contre des remords, peut-être imaginaires et factices, des remèdes sûrs, et par cela même précieux ?... Plaignons les faiblesses de l'humanité, et *respectons les moindres de ses espérances* ; n'en arrachons aucune à l'âme crédule et timide : elle mérite plus que toute autre l'indulgence du philosophe et les tendres soins des âmes fortes. »

Certes, ce sentiment exprimé par un jeune homme de vingt-deux ans, cette leçon donnée aux esprits forts (appelés ici par politesse des âmes fortes), en présence de la philosophie du siècle, à deux pas de Voltaire et

pendant la vogue de l'abbé Raynal, annonce, encore mieux que *le Jeune d'Olban* et que les *Elégies*, combien Ramond appartient d'avance à un mouvement réparateur et à une inspiration digne des régions sereines où se passeront les plus belles heures de sa vie (1). C'est ainsi encore qu'à l'occasion des Crétins du Valais dont les hommes notables du pays semblent rougir, les regardant comme une tache pour leur nation, et dont ils n'aiment guère à parler avec les étrangers, mais que le peuple et les enfants même respectent et considèrent au contraire comme une bénédiction, « comme des innocents marqués par le Ciel pour n'avoir nulle part aux

(1) Je retrouve dans ses *Voyages au Mont-Perdu*, publiés en 1801, un sentiment tout pareil, à l'occasion d'une chapelle de la Vierge qui se rencontre dans la partie la plus désolée de la vallée de Héas et qui y a créé un peu de civilisation et de vie. La tradition veut que la Vierge Marie ait autrefois apparu dans ce lieu où on lui a dédié un oratoire : « Quelques chaumières, dit Ramond, et quelques cultures pressées autour du saint édifice, loin de peupler ce désert, n'en font que mieux ressortir la solitude et la nudité. A la vue de ces imposantes barrières qui le séparent du reste du monde, l'âme la plus froide éprouve un frémissement secret. Quoi ! c'est là, c'est au pied de ces rochers formidables, que la piété a ménagé des consolations à la misère et des encouragements au travail ! Ce sol ingrat, c'est elle qui le féconde, en aidant de l'obole du pauvre de plus pauvres qui le cultivent ! Lieux désolés et sublimes ! sans votre chapelle, vous seriez peut-être sans habitants et sans spectateurs. Ces cabanes, ces moissons, ces prés sont un miracle au-dessus des forces d'une grossière industrie : chez un peuple simple et crédule, il fallait chercher ailleurs les puissances capables de le produire. Que l'humanité soit conduite à la conquête de la terre par la colonne de nuages ou par la colonne de feu, elle marche : bénissons la Cause directrice qui assortit les moyens à l'état de nos sociétés et que notre courte sagesse s'incline devant la Sagesse profonde qui dirige au même but ce que nous appelons l'erreur et ce que nous appelons la vérité ! » Ainsi parlait le naturaliste philosophe un an avant que parût le *Génie du Christianisme*.

crimes de la terre et pour arriver sans obstacle au séjour des récompenses », il dira sans hésiter : « Laquelle de ces deux opinions est la plus respectable ? N'est-ce pas celle qui garantit à une portion malheureuse de l'humanité les soins les plus prévenants, la condescendance la plus attentive, en un mot, ce tendre intérêt si supérieur à la simple compassion ? » Ces pensées nous ouvrent un jour sur ce qu'il est, en général, si important de connaître lorsqu'on veut juger d'un écrivain, sur la religion philosophique et morale de Ramond.

Son récit de voyage dans les parties supérieures du Hasly offre des passages admirables, et plus simples peut-être d'expression qu'il n'en trouvera plus tard lorsque son talent, d'ailleurs, aura acquis sa plus entière originalité. A Lucerne, le général de Pfyffer, à qui l'on doit un magnifique *Relief* de la Suisse, l'avait honoré de ses conseils, et, connaissant sa manière de voyager, ne l'avait pas jugé indigne d'affronter les hautes Alpes : il lui traça un itinéraire que le jeune homme prit plaisir à suivre et dont le pays de Hasly était la première station. Dans son trajet de l'abbaye d'Engelberg au Dittlisberg, Ramond rencontre bien des difficultés, des dangers, mais aussi de ces jouissances sans nom qu'il décrit de la sorte :

« Du haut de notre rocher, nous avions une de ces vues dont on ne jouit que dans les Alpes les plus élevées : devant nous fuyait une longue et profonde vallée, couverte dans toutes ses parties d'une neige dont la blancheur était sans tache ; çà et là perçaient quelques roches de granit, qui semblaient autant d'îles jetées sur la face d'un océan ; les sommets épouvantables qui bordaient cette vallée, couverts comme elle de neiges et de glaciers, réfléchissaient les rayons du soleil sous toutes les nuances qui sont entre le blanc et l'azur ; ces sommets descendaient par degrés en s'éloignant de nous, et formaient une longue suite d'échelons dont les derniers étaient de la couleur du ciel, dans lequel ils se perdaient. Rien de plus majes-

tueux que le ciel vu de ces hauteurs : pendant la nuit, les étoiles sont des étincelles brillantes dont la lumière plus pure n'éprouve pas ce tremblement qui les distingue ordinairement des planètes ; la lune, notre sœur et notre compagne dans les tourbillons célestes, parait plus près de nous, quoique son diamètre soit extrêmement diminué ; elle repose les yeux qui s'égarent dans l'immensité : on voit que c'est un globe qui voyage dans le voisinage de notre planète. Le soleil aussi offre un spectacle nouveau : petit et presque dépourvu de rayons, il brille cependant d'un éclat incroyable, et sa lumière est d'une blancheur éblouissante ; on est étonné de voir son disque nettement tranché, et constrastant avec l'obscurité profonde d'un ciel dont le bleu foncé semble fuir loin derrière cet astre et donne une idée imposante de l'immensité dans laquelle nous errons. On peut dire que pendant l'été il n'y a point de nuit pour ces sommets ; du fond de la plaine, on les voit teints de pourpre longtemps après le coucher du soleil, quand les vallées sont déjà ensevelies dans les ténèbres ; et longtemps avant l'aurore, il en annoncent le retour, par une belle couleur rose admirablement nuancée sur les glaces d'argent et d'azur qui couronnent leurs cimes. »

Par un de ces accidents de chaleur qui ont lieu quelquefois jusqu'au milieu des glaces et des neiges les plus élevées, tout d'un coup les voyageurs sont surpris d'arriver à un endroit entièrement découvert de neiges :

« Rien de plus délicieux dans la nature que le gazon que nous foulions; à peine abandonné par les neiges, il était déjà émaillé d'une innombrable quantité de fleurs dont les couleurs étaient d'une vivacité que les fleurs de la plaine n'atteignent jamais, et qui répandaient l'odeur la plus suave. Tout, jusqu'à l'*oreille d'ours*, qui est ici indigène, en est imprégné, et les aromates, tels que le serpolet et le thym, sont si riches en essence, qu'à chaque pas nous faisions jaillir dans l'atmosphère des parfums délicieux ».

C'est ce sentiment, si souvent exprimé depuis, des hautes cimes et de l'allégresse intime, de la sérénité de pensée qu'on y rencontre, c'est cette sublimité naturelle

et éthérée que Ramond excelle à rendre dans ces pages comme il y en avait si peu à cette date dans notre langue. Elles sont si peu connues aujourd'hui du grand nombre des lecteurs et elles sont tellement dignes de l'être, elles sont si belles de vérité et si irréprochables de forme, que j'éprouve un extrême embarras de choix dans le désir que j'aurais de les faire lire par amples extraits et de les faire goûter de tous :

« Arrivé dans cette forêt, dit-il quelque part, et prêt à descendre, j'éprouvais une sorte de tristesse que, depuis ce temps-là, j'ai toujours retrouvée, quand du haut des Alpes je suis descendu dans les plaines. A leur sommet on respire si librement, la circulation est si facile, tous les organes transmettent si vivement à l'âme les impressions des sens, que tout est plaisir, que le travail le plus opiniâtre devient facile, et qu'on supporte les incommodités du corps avec courage et même avec gaieté. J'ai souvent éprouvé que sur les montagnes on est plus entreprenant, plus fort, moins timide et que l'âme se met à l'unisson des grands objets qui l'entourent. Je me rappelle que j'avais sur ces hauteurs des idées et des sentiments que j'aurais peut-être exprimés alors, mais que maintenant je serais non seulement dans l'impossibilité d'exprimer, mais incapable de me retracer avec quelque force. Jamais je ne suis descendu de ces sommets sans éprouver qu'un poids retombait sur moi, que mes organes s'obstruaient, que mes forces diminuaient et que mes idées s'obscurcissaient; j'étais dans la situation où se trouverait un homme qui serait rendu à la faiblesse de ses sens inhumains après l'instant où ses yeux, dessillés par un Être supérieur, auraient joui du spectacle des merveilles cachées qui nous environnent. »

Revenant ailleurs sur cette idée d'une transformation qu'éprouvent à de certaines hauteurs les organes du corps et les facultés de l'esprit, il fait appel à tous ceux qui en ont, un jour ou l'autre, ressenti les effets dans l'ascension vers les hauts lieux : « Quelque merveilleux que soit ce que j'avance, je ne manquerai point de garants, et je ne trouverai d'incrédules que dans le nom-

bre de ceux qui ne se sont jamais élevés au-dessus de la plaine. Quant à ceux qui ont atteint quelques-unes des hauteurs du globe, je les appelle en témoignage : en est-il un seul qui, à leurs sommets, ne se soit trouvé régénéré et n'ait senti avec surprise qu'il avait laissé au pied des monts sa faiblesse, ses infirmités, ses soins, ses inquiétudes ; en un mot, la partie débile de son être et la portion ulcérée de son cœur ? » C'est après avoir lu ces belles pages des *Notes sur la Suisse* que Buffon, accueillant l'auteur, lui disait magnifiquement : « Monsieur, vous écrivez comme Rousseau. » Et en effet, ces parties du premier Voyage de Ramond rappellent notablement les formes et le ton du maître ; et, parmi les écrivains célèbres que nous avons vus depuis, La Mennais, George Sand, ces grands élèves de Rousseau, n'ont rien écrit de mieux, de plus plein, de plus nombreux et de plus correct dans leurs descriptions de nature...

[II. — Les Pyrénées]

En 1786, Ramond parcourut une portion des montagnes de l'Auvergne et du Velay. Ce fut dans l'été de 1787 qu'il aborda, pour la première fois, les Pyrénées. Ce curieux voyage est le sujet d'un volume publié en 1789, *sous le privilège*, comme on disait, de l'Académie des sciences, et sous le titre d'*Observations faites dans les Pyrénées*, pour servir de suite à celles que l'auteur avait déjà faites sur les Alpes dix années auparavant. Nous retrouvons ici le peintre, et dans des tableaux tout neufs que nul avant lui n'avait traités. Plus d'un savant, sans doute, avait déjà considéré les Pyrénées à des points de vue tout spéciaux, mais aucun avec ce sentiment de la nature uni à une science positive aussi étendue et aussi solidement diverse.

Voulant embrasser les Pyrénées dans leur ordonnance

et dans leur ensemble, en bien comprendre le système de formation et les lois, Ramond croit devoir les attaquer d'abord par leur centre, du côté de Bagnères de Bigorre et de la vallée de Campan ; il pense que s'il monte avant tout au sommet du Pic du Midi, il pourra de là, comme du haut d'un observatoire, débrouiller le chaos des montagnes centrales, se fixer sur celles qu'il lui importe de visiter, et se tracer un plan de campagne et d'invasion qui le mettra à même d'asseoir ensuite des comparaisons étendues avec la partie correspondante des Alpes. Les premiers paysages qu'il retrace, et qui sont les plus cités dans les Cours de littérature, sont ceux de la vallée de Campan et des rives de l'Adour : « Je ne peindrai point cette belle vallée qui le voit naître (l'Adour), cette vallée si connue, si célébrée, si digne de l'être ; ces maisons si jolies et si propres, chacune entourée de sa prairie, accompagnée de son jardin, ombragée de sa touffe d'arbres ; les méandres de l'Adour, plus vifs qu'impétueux, impatient de ses rives, mais en respectant la verdure ; les molles inflexions du sol, ondé comme des vagues qui se balancent sous un vent doux et léger : la gaieté des troupeaux et la richesse du berger ; ces bourgs opulents formés, comme fortuitement, là où les habitations répandues dans la vallée ont redoublé de proximité... » Il finit cette description riante par des présages menaçants qui font contraste, et qui furent trop réalisés l'année suivante (1788) par l'affreux débordement qui dévasta ces beaux lieux. Mais ces premiers paysages faits à dessein et composés avec art, qui sont relevés d'images et de souvenirs mythologiques ou classiques (*Arcadie, épée de Damoclès, autels d'Esculape*, etc.), me plaisent moins que ceux qui seront retracés chemin faisant et avec des traits plus naturels, sans que l'auteur ait l'air de se mettre exprès à son chevalet. Il y a toujours de la composition dans les paysa-

ges de Ramond ; le plus souvent il n'y a que la couleur vraie donnée par le sujet. Ainsi, en montant le Pic du Midi, le voyageur arrivé à une certaine élévation se trouve avoir atteint à un beau réservoir d'eau appelé *le lac d'Oncet*, et où la nature commence à prendre un grand caractère ; il en fait voir en peu de mots l'encadrement, et en quoi ce nouveau genre de beauté consiste : « C'est un beau désert que ce lieu : les montagnes s'enchaînent bien, les rochers sont d'une grande forme ; les contours sont fiers, les sommets hérissés, les précipices profonds ; et quiconque n'a pas la force de chercher dans le centre des montagnes une nature plus sublime et des solitudes plus étranges prendra ici, à peu de frais, une idée suffisante des aspects que présentent les monts du premier ordre. » Pour lui, laissant là en arrière ses compagnons et son guide, et retrouvant son sentiment allègre des hautes Alpes, il se met à gravir seul et en droite ligne vers la cime : « Je l'atteignis en peu de temps, et, du bord d'un précipice effroyable, je vis un monde à mes pieds. » C'est ici qu'il entre dans une description parfaite et de ce que la vue embrasse du côté des plaines, et des rangées de monts qui s'étagent en amphithéâtre au midi, et des collines et pâturages plus rapprochés qui s'élèvent du fond du précipice vers la pente escarpée du Pic et forment un repos entre sa cime et sa base :

« Là, dit-il, j'apercevais la hutte du berger dans la douce verdure de sa prairie ; le serpentement des eaux me traçait le contour des éminences ; la rapidité de leurs cours m'était rendue sensible par le scintillement de leurs flots. Quelques points surtout fixaient mon attention : je croyais distinguer le troupeau et reconnaître le berger, qui peut-être regardait planer sur sa tête l'aigle que je voyais, bien au-dessous de moi, décrire de vastes cercles dans les airs.

« Le lieu même où je me trouvais n'eut que mon dernier regard. J'avais déjà épuisé le peu de force que se trouve

l'homme qui veut contempler la nature dans son immensité, lorsque je considérai mon étroite station ; lorsque je vis sur cet âpre rocher que tout n'est pas débris, et que les feuillets hérissés du dur schiste qui le composent protègent de la verdure et des fleurs contre la froidure et les ouragans de cette haute région. Le *carnillet moussier*, riante parure des rochers élevés, et deux ou trois pieds d'une *gentiane* qui se plait dans les lieux que la neige couvre longtemps et qu'elle abreuve sans cesse, fleurissaient exilés sur cette cime déserte. Quelques insectes bourdonnaient à l'entour; un papillon même, parvenu à cette hauteur par les pentes méridionales, voltigea un moment d'une fleur à l'autre ; mais bientôt emporté vers le précipice, il confia sa frêle existence à l'immense Océan de l'air. »

Et il insiste sur ce que ce n'est point là le spectacle et la décoration des montagnes centrales, de ces hauteurs désolées et de ces déserts, « où l'œil ne rencontre plus rien qui le rassure : où l'oreille ne saisit pas un son qui appartienne à la vie ; où la pensée ne trouve plus un objet de méditation qui ne l'accable ; où l'imagination s'épouvante à l'approche des idées d'immensité et d'éternité qui s'emparent d'elle ; où les souvenirs de la terre habitée expirent ; où un sombre sentiment fait craindre qu'elle-même ne soit rien... Ici l'on n'est pas hors du monde ; on le domine, on l'observe : la demeure des hommes est encore sous les yeux, leurs agitations sont encore dans la mémoire ; et le cœur fatigué, s'épanouissant à peine, frémit encore des restes de l'ébranlement. » Tel est le premier des beaux et grands paysages de Ramond, par lesquels il exprime dans ses différences avec les Alpes la nature pyrénéenne. Il y mêlera des personnages, des figures selon la rencontre, le berger basque, plus tard le contrebandier aragonais :

« En ce moment (au moment de la descente), deux jeunes montagnards nous abordèrent ; beaux et bien faits, ils marchaient pieds nus avec cette grâce et cette légèreté qui distinguent

éminemment les habitants des Pyrénées. Leur bonnet était orné avec goût des fleurs de la montagne, et leur air aventurier avait quelque chose de singulièrement intéressant. Ils montaient au Pic, et nous demandèrent si l'on voyait la plaine bien dégagée de vapeurs, car la curiosité seule les y conduisait, et ils venaient des montagnes du Béarn... Les Alpes ne m'ont point offert d'exemple d'une pareille curiosité : elle suppose cette inquiétude de l'esprit, ces besoins de l'imagination, cet amour des choses étonnantes, lointaines, fameuses, dont le bonheur paisible de l'habitant des Alpes ne fut jamais troublé, et dont le bonheur plus romanesque de l'habitant des Pyrénées se compose. »

On commence à voir de quelle manière ce paysage se diversifie d'avec les précédents, et comment ces continuelles courses de montagnes ne se ressemblent point toutefois et admettent les accidents, les variétés les plus sensibles.

Le coup d'œil qu'il a jeté du haut du Pic du Midi sur les divers étages et les groupes des montagnes centrales, jusque-là mal démêlées dans leurs proportions respectives, a indiqué à Ramond les sommets inexplorés où il doit tendre, et c'est droit au Marboré d'abord qu'il va se diriger. Il s'y rend par la vallée de Gavarnie, dont il monte les bassins successifs et de plus en plus resserrés. L'aspect riant s'efface et y disparait à mesure qu'on s'élève ; le caractère sauvage et triste s'y prononce avec sévérité. A un certain endroit un pont d'une seule arche se présente, jeté sur le Gave, à quatre-vingt-dix pieds environ au-dessus du torrent : « Ce pont lui-même, antique et dégradé, revêtu de lierre qui pend de sa voûte en rustiques festons, a pris en quelque sorte l'uniforme de la nature, et a cessé d'être dans ce sauvage tableau un objet étranger. » *L'uniforme de la nature* est un de ces traits maniérés ou affectés qui se rencontrent quelquefois chez Ramond, mais qui ne sauraient compromettre le juste effet des ensembles. Ramond n'a rien de cette mollesse et de cette fadeur de teinte que

nous avons souvent remarquée chez quelques écrivains de l'époque finissante de Louis XVI ; il a plutôt quelque chose de l'apprêt et de la roideur qui s'attacheront aux nobles tentatives de l'art régénéré, et auxquels Chateaubriand à sa manière n'échappe pas plus que David. Mais veut-on sous le pinceau du voyageur un paysage tout simple, animé de figures, avec un sentiment à la fois actuel et biblique, avec un reflet moral de l'homme au milieu de la plus réelle nature ? Je n'ai qu'à découper une de ces pages, qui s'intitulerait bien *la Famille pastorale en marche*, et il en est comme cela une centaine dans les deux ouvrages de description et de science qui recommandent avec originalité son nom (*Observations sur les Pyrénées*, 1789 ; et *Voyages au Mont-Perdu*, 1801). On ferait avec ces deux ouvrages de Ramond, et en laissant de côté les considérations purement scientifiques, une suite de *Morceaux choisis* dans le genre de ceux de Buffon, et qui mériteraient d'avoir place dans toutes les jeunes bibliothèques. Le voyageur a continué de gravir les étages de la vallée de Gavarnie en s'élevant du côté du Marboré vers l'Espagne :

« Tout le long de l'étroit passage que je viens, dit-il, de décrire, nous avions rencontré des bergers des monts voisins de l'Espagne, qui en descendaient pour changer de pâturages. Chacun chassait devant soi son bétail. Un jeune berger marchait à la tête de chaque troupeau, appelant de la voix et de la cloche les brebis qui le suivaient avec incertitude, et les chèvres aventurières qui s'écartaient sans cesse. Les vaches marchaient après les brebis, non, comme dans les Alpes, la tête haute et l'œil menaçant, mais l'air inquiet et effarouchées de tous les objets nouveaux. Après les vaches venaient les juments, leurs poulains étourdis, les jeunes mulets, plus malins mais plus prudents : et enfin le patriarche et sa femme, à cheval ; les jeunes enfants en croupe, le nourrisson dans les bras de sa mère, couvert d'un pli de son grand voile d'écarlate ; la fille occupée à filer sur sa monture ; le petit garçon, à pied, coiffé du chaudron ; l'adolescent armé en chasseur ; et celui

des fils que la confiance de la famille avait plus particulièrement préposé au soin du bétail, distingué par le sac à sel, orné d'une grande croix rouge. Naïve image de l'homme qui accomplit le premier pacte que sa race ait fait avec la terre ! vivante image du pasteur de toutes les montagnes du monde, de quels siècles ne serait-elle pas contemporaine ? à quels climats est-elle totalement étrangère ? quels âges de la vie pastorale et quels lieux aimés des troupeaux ne me rappellerait-elle pas ? Ainsi marchait, il y a plus de trois mille ans, le berger que nous peignit Moïse ; tel était le régime des troupeaux du *désert*... Tel je l'ai trouvé dans les Alpes, et le retrouve dans les Pyrénées ; tel je le retrouverai partout. Tableau doux et champêtre dont la simple nature a fait les frais, il doit réunir comme elle la vénérable empreinte de l'antiquité aux charmes d'une immortelle jeunesse, et se renouveler au retour de chaque année comme la feuille des arbres et comme l'herbe des prés... Cette rencontre était un heureux hasard pour la troupe dont je faisais partie, et de pareils objets lui présentaient un bien nouveau spectacle ; mais nul ne leur pouvait trouver comme moi ce charme dû à la comparaison et au souvenir, et depuis longtemps ami des troupeaux, seul je les abordais en ami, jouissant de leur curiosité, de leurs craintes et de leur farouche étonnement. »

Pourquoi ces pages et tant d'autres, qui honorent la littérature scientifique et pittoresque de la France, ne sont-elles pas plus connues ? L'ouvrage de Ramond où elles se trouvent, ces *Observations sur les Pyrénées* parurent en 1789, c'est-à-dire au moment de la Révolution, et n'eurent pas le temps d'avoir leur succès ; venues quelques années plus tôt, elles auraient sans doute obtenu la vogue, elles auraient peut-être même déterminé un courant de l'opinion et entraîné des flots d'élégants visiteurs par-delà Campan et Bagnères, du côté des hautes vallées des Pyrénées, comme cela s'était vu dans les vallées de la Suisse et des Alpes. Le *Voyage en Syrie et en Égypte* de Volney, qui avait paru en 1787, avait eu le temps de réussir et d'être apprécié, de classer son auteur parmi les écrivains : Ramond, qui est

un Volney bien autrement éloquent et ému, qui n'est pas seulement un dessinateur, qui est un coloriste et parfois un Claude Lorrain ou un Carle Du Jardin des montagnes (il y a de quoi justifier ces rapprochements), ne fut apprécié que de quelques-uns. Depuis lors, la critique littéraire qui, aux mains des maîtres, ne s'est guère appliquée qu'à des époques plus éloignées, n'a pas daigné regarder ou du moins signaler ce qu'elle n'ignorait pas, ce que pourtant, je crois, elle ne prisait point assez et à sa valeur. On hésite toujours à se mettre en avant quand l'opinion de la foule ne nous a pas frayé le chemin : il faut même, pour cela, une espèce particulière de courage, ce que j'appelle le courage du jugement. Mais, en fait de critique, osons procéder comme Ramond ; il n'a pas hésité plus d'une fois à faire ses propres sentiers ; il a, le premier, monté à plus d'une cime. Il ne s'agit pour nous aujourd'hui que de le suivre dans un livre, et il me semble que ce n'est pas si pénible ni bien fatigant...

Il ne recule pas devant les sites bouleversés et désolés : mais il est surtout heureux si là où l'on s'y attendrait le moins, et en sortant des horreurs convulsives qui marquent les déchirements du globe, il retrouve tout d'un coup dans le spectacle de l'ensemble, et sous l'effet du soleil, de l'ombre et de la lumière, cette harmonie suprême qui fait le beau grandiose et le sublime.

C'est ainsi qu'en se dirigeant vers le Marboré, après avoir traversé d'affreuses solitudes et en arrivant à Gavarnie, d'où se découvre presque en entier le grand cirque du fond, au mur demi-circulaire, avec ses neiges aux flancs et ses cascades, il dira de cette belle masse, qui est la partie la plus connue du Marboré :

« Son volume et sa hauteur la feraient croire très voisine de Gavarnie ; mais sa couleur, qui tient de l'azur des hautes ré-

gions de l'atmosphère et de l'or de la lumière répandue sur les objets distants, avertit qu'on aura plus d'un vallon à parcourir avant de l'atteindre. Tableau magnifique encadré par les montagnes plus voisines, il contraste avec elles autant pour la teinte que pour la forme, et semble être un fond de décoration, coloré par un pinceau plus brillant, plus léger, plus magique. Quiconque ne connaît point les monts du premier ordre, ne saurait se former une idée de cette couleur dorée et transparente, qui teint les plus hautes sommités de la terre. Souvent c'est par elle seule que l'œil est averti de leur hauteur respectable : car, trompé dans l'estimation des élévations et des distances, il confondrait ces monts avec tout ce qui, par sa forme et sa situation, copie la grandeur, si cette espèce de lueur céleste n'annonçait que leur cime habite la région de la sérénité. »

Dix ans plus tard, dans un autre voyage entrepris au Mont-Perdu, voisin du Marboré, abordant par une autre vallée ces hautes enceintes, il en admirera la forme, qui, jointe à la lumière, se traduira sous sa plume comme sous un pinceau :

« Cependant nous entrions dans la vallée d'Estaubé, et nous contemplions en silence ses tranquilles solitudes. C'est à la fois le calme des hautes régions et des terrains secondaires. Des montagnes qui paraîtraient déjà considérables, quand même on n'aurait pas d'égard à l'élévation de leur base, étonnent encore par une simplicité de formes qu'elles n'affectent communément que sur la lisière des grandes chaînes, et au voisinage des lieux où elles dégénèrent en humbles collines. Les masses largement modelées offrent ces contours coulants, mais fiers, qu'aucun accident bizarre ne fait sortir des limites du beau. Tout s'élève ou s'abaisse suivant de justes proportions; rien ne trouble l'harmonie d'un dessin dont la sévérité modère la hardiesse ; et une couleur transparente et pure, un gris clair légèrement animé de rose, sympathisant également avec la lumière et l'ombre dont il adoucit le contraste, accompagne dans l'azur du ciel des cimes qui en ont revêtu d'avance les teintes éthérées. »

Il excelle à rendre cette couleur presque indescriptible des hauts lieux, ces rayons d'*un soleil sans nuages*.

mais sans ardeur; ces caractères des glaciers que l'œil exercé distingue de loin et que l'amant des hauteurs désire, cette *teinte bleuâtre,* cette *coupure nette*, ces *fentes à vive arête* qui le réjouissent, et de près, lorsqu'on y marche, lorsque le bâton et les crampons n'y mordent qu'à peine, « la couleur *de ce bleu de ciel qui est l'ombre des glaciers.* » Ramond n'excelle pas moins à donner l'impression des diverses heures du jour, celle du soir et du couchant, — soit qu'il en jouisse à la descente, dans une vallée déjà riante, non loin de Bagnères-de-Luchon, près d'une antique chapelle :

« Je m'arrêtai un moment devant cette chapelle, frappé de la magnificence du paysage qui l'entoure : le soleil voisin de son coucher y répandait ce charme qui naît de l'approche du soir. C'est alors que l'immense nature adopte cette unité de couleurs et cette régulière disposition d'ombres qui simplifient les formes, les lient en grandes masses, et leur donnent cet ensemble, cette harmonie, cette gravité qui reposent à la fois l'œil et l'âme... »

— soit que le crépuscule l'atteigne bien plus haut, redescendant à peine de sa seconde visite au Mont-Perdu, et qu'assis à l'extrémité d'une rampe il contemple la nuit s'élevant des profondeurs et montant lentement vers les sommets encore rougis des derniers rayons du soleil :

« Partout le crépuscule, dit-il, a quelque chose de touchant et de grave : dans les hautes montagnes, il a quelque chose de solennel. Au soir d'une journée si pénible, il était doux de voir la nature rentrer dans l'ombre qui nous invitait au repos, et d'en jouir un moment sur les restes de ces structures guerrières que la paix livre à la destruction. »

On comprend la beauté du dernier trait quand on vient d'assister avec lui au morne spectacle de cette enceinte altière, assez voisine de la Brèche de Roland, et

quand on sait aussi ce qu'il pense scientifiquement de ces hauts monts ruineux, dont il a dit : « *Périr est leur unique affaire.* »

Mais je ne cite que des traits, car l'ensemble des tableaux dépasserait toutes les bornes que je me puis permettre. Dans les premières *Observations* publiées en 1789, je signalerai deux grands endroits. Dans un de ses voyages, Ramond est monté au pic d'Espingo, au cœur des plus âpres Pyrénées ; menacés, poursuivis dès le matin par un ouragan, lui et son guide en sont assaillis à midi sur une crête élevée et ne trouvent à se tapir qu'à l'abri d'un gros bloc de granit suspendu sur un lac qui est entièrement gelé. Pendant cet orage, tout donne idée d'un hiver dans une contrée polaire, et ici Ramond choisit en effet ce moment pour faire son rêve. Ce rêve qu'il décrit en détail et dont il nous donne toute la sensation et l'image, ce serait de passer tout un hiver seul cantonné sur ce haut mont, d'y avoir, sous un rocher capable de résister aux avalanches, une hutte assez solide et assez bien approvisionnée pour y vivre, et, là, spectateur curieux, observateur attentif, d'assister à des phénomènes qui n'ont jamais eu de témoin, de soumettre à des calculs, d'assujettir à des mesures le combat des éléments, la vitesse des vents, la puissance des neiges déplacées, les convulsions de l'air et de la terre : « Non, s'écrie-t-il en se voyant à la place de l'observateur favorisé, non, ses jours ne seraient point livrés à l'ennui. Que d'événements se succéderaient jusqu'à présent inconnus, inobservés, inouïs ! Que de sensations et que d'idées nouvelles ! Quel spectacle, une fois que les tempêtes de l'automne se seraient emparées de ces lieux comme de leur domaine; que l'izard léger et la triste corneille, seuls habitants de leurs déserts, en auraient fui les hauteurs ; qu'une neige fine et volage, entraînée de pentes en pentes, et volant de rochers en rochers,

aurait englouti sous ses flots capricieux leur stérile étendue... » Et avec un enthousiasme mêlé de joie il suit le tableau dans sa succession, jusqu'au retour du prochain printemps et jusqu'à la fonte des neiges. Dans l'intervalle, entre les tourbillons de décembre et le réveil encore plus orageux de mai, pendant la complète victoire de l'hiver, il y aurait un intervalle de mort, de stagnation, de calme silencieux, de méditation immense. On sent tout ce qu'a d'original ce double sentiment, exprimé ici, du peintre et du savant, de l'observateur et de l'amant de la nature. L'*Oberman* de Sénancour dans ses voyages aux Alpes sera capable de former un tel vœu, mais il ne le formera que comme rêveur et pour avoir une sensation neuve, extatique, trop stérile : ici Ramond, tout en rêvant et en jouissant des âpres saveurs d'un tel spectacle, entend bien avoir le baromètre en main, peser, mesurer, calculer, faire son office enfin de disciple de Galilée et d'Empédocle, et c'est ce mélange, cette combinaison en lui du physicien et du savant avec le disciple de Jean-Jacques qui a de quoi se faire admirer, et dont le sentiment est si grandement rendu.

Un autre très bel endroit de ces premières *Observations* est le moment qu'il choisit pour exposer son système général des montagnes, et en particulier des Pyrénées. Ce moment est celui où monté seul sur la *Maladetta* ou Montagne maudite dans les Pyrénées espagnoles, et contemplant les groupes et les chaînes d'alentour, il croit voir tout d'un coup les contradictions disparaître, les accidents et les irrégularités se subordonner, les écarts même rentrer dans la loi, et tout un système primitif jaillir du sein d'un chaos apparent. Saussure avait eu une illumination de ce genre à l'un des sommets des Alpes : le savant, à ces heures, est comme sur le Sinaï de la science ; mais il peut avoir ses éblouissements. Ramond a varié plus d'une fois cette

vue générale et supérieure à laquelle il tend par nature et élévation d'esprit ; il l'a renouvelée et complétée une dernière fois au sommet du Pimené, dans les *Voyages* imprimés en 1801. Ces sortes de tableaux théoriques du géologue et de l'historien praticien des montagnes sont comme du Buffon mis en scène et en situation : ce que l'on imaginait et concevait à Montbard sur les Époques de la Nature, les autres le vérifient ou trouvent à le modifier sur place. Ramond en appelait volontiers de Buffon jugeant des glaciers à Montbard, à Buffon s'il avait lui-même vu les montagnes ; mais là où il s'écartait de ses idées, il le définissait encore avec respect « ce grand homme par qui, tous tant que nous sommes, nous raisonnons bien ou mal d'histoire naturelle et de géologie. »

Les *Voyages au Mont-Perdu* me semblent le plus classique des deux ouvrages de Ramond. Après tout ce que j'ai dit comme exemple et preuve de sa manière, je n'indiquerai que les tableaux grandioses. Le Mont-Perdu, assez voisin du Marboré, participant de cette structure, et que Ramond estimait la montagne la plus haute des Pyrénées, est ici le but principal qu'il se propose. Personne n'y était monté jusqu'alors ; il en approcha deux fois, il y toucha, et avait toujours été arrêté à une petite distance de la cime. Son ascension entière sur le principal sommet n'eut lieu qu'en 1802, et le Mémoire qu'il lut à ce sujet à l'Institut devrait être ajouté au volume de *Voyages* de 1801, si on réimprimait ce dernier (1).

(1) Nous espérons bien que ce n'est pas ici un vœu stérile que nous exprimons. Le fils de M. Ramond a donné en 1849 un tome Ier des *Œuvres complètes* de son père, classées et publiées par ses soins. Ce premier volume, tout scientifique, contient les divers Mémoires sur la *Formule barométrique* et les *Nivellements* : il attend et il appelle les volumes suivants, d'un intérêt plus général pour les divers ordres de lecteurs, et dont le digne fils de M. Ramond est fait pour apprécier, autant et mieux que personne, les mérites et les beautés.

La première fois que Ramond tenta d'aborder ce mont renfermé et véritablement perdu derrière tant d'autres montagnes, en l'attaquant par une pente de neiges et de glaces dont l'inclinaison avait fini par être de 60 degrés, et dans laquelle on taillait en zigzag la place de chaque pas, cette première fois lorsqu'on déboucha au haut de la brèche, et qu'après un dernier effort d'une angoisse inexprimable, le mont tout d'un coup se révéla (*Deus ! ecce Deus !*) ce ne fut qu'une sorte d'apparition gigantesque et formidable : le soleil ne brillait pas, une brume dérobait le sommet principal, et l'autre cime moindre, qu'on nomme le *Cylindre*, cette figure de tour tronquée, plus sombre que le nuage, plus menaçante que le Mont-Perdu lui-même, en usurpait l'apparence et devenait l'objet le plus extraordinaire du tableau. C'était vers cet énorme rocher que les regards étaient sans cesse ramenés : c'était lui que les guides s'obstinaient à nommer le Mont-Perdu. Les voyageurs, forcés par l'heure de s'éloigner, n'emportèrent de cette première vision qu'une idée accablante et bizarre.

Mais à un second voyage, un mois après, en septembre, tout s'éclaircit, tout se coordonna. Combien l'on fut amplement payé de sa fatigue et de ses périls ? On croyait avoir vu le Mont-Perdu, on ne le connaissait pas : on n'avait nulle idée de l'éclat incomparable qu'il recevait d'un beau jour :

« Aujourd'hui, rien de voilé, dit Ramond, rien que le soleil n'éclairât de sa lumière la plus vive ; le lac complètement dégelé réfléchissait un ciel tout d'azur ; les glaciers étincelaient, et la cime du Mont-Perdu, toute resplendissante de célestes clartés, semblait ne plus appartenir à la terre... Tout était d'accord, l'air, le ciel, la terre et les eaux : tout semblait se recueillir en présence du soleil et recevait son regard dans un immobile respect.

« En comparant l'imposante symétrie du cirque au désordre hideux qu'il offrait lorsqu'une brume épaisse se traînait autour

de ses degrés, nous reconnaissions à peine les lieux que nous avions parcourus. Ce n'était plus la lourde masse du *Cylindre* qui fixait exclusivement les regards : la transparence de l'air rectifiait les apparences qu'avait brouillées l'interposition de la nue; la cime principale était rentrée dans ses droits; elle ramenait à l'unité toutes les parties de cet immense chaos. Jamais rien de pareil ne s'était offert à mes yeux. J'ai vu les hautes Alpes, je les ai vues dans ma première jeunesse, à cet âge où l'on voit tout plus beau et plus grand que nature; mais ce que je n'y ai pas vu, c'est la livrée des sommets les plus élevés revêtue par une montagne secondaire. Ces formes simples et graves, ces coupes nettes et hardies, ces rochers si entiers et si sains dont les larges assises s'alignent en murailles, se courbent en amphithéâtres, se façonnent en gradins, s'élancent en tours où la main des Géants semble avoir appliqué l'applomb et le cordeau : voilà ce que personne n'a rencontré au séjour des glaces éternelles : voilà ce qu'on chercherait en vain dans les montagnes primitives, dont les flancs déchirés s'allongent en pointes aiguës, et dont la base se cache sous des monceaux de débris. Quiconque s'est rassasié de leurs horreurs, trouvera encore ici des aspects étranges et nouveaux. Du Mont-Blanc même, il faut venir au Mont-Perdu : quand on a vu la première des montagnes granitiques, il reste à voir la première des montagnes calcaires. »

Et ce n'est que le centre et le pivot de la description; il faut en suivre le détail et les circonstances chez l'auteur, sans oublier cette belle page sur l'absence totale de vie, sur la fuite ou l'anéantissement de tous êtres vivants dans ces mortelles solitudes dès cette époque de la saison : deux papillons seuls, non pas même des papillons de montagnes (ils sont trop avisés pour cela), mais de ceux des plaines, le *Souci* et le *petit Nacré*, aventuriers égarés on ne sait comment, avaient précédé les voyageurs jusqu'en ce vaste tombeau, « et l'un d'eux voletait encore autour de son compagnon naufragé dans le lac. »

DE LA POÉSIE DE LA NATURE

DE LA POÉSIE DU FOYER ET DE LA FAMILLE

SAINT-LAMBERT

Lundi, 13 novembre 1854.

J'ai depuis longtemps un dessein, c'est de rechercher comment la poésie que j'appelle celle de la nature ou de la campagne, et aussi celle des affections chères, intimes, élevées, n'a point réussi en France au dix-huitième siècle chez les écrivains en vers, et comment, dans le même temps, elle réussissait mieux en Angleterre, chez nos voisins, et produisait des poèmes encore agréables à lire, dont quelques-uns ont ouvert une voie où sont entrés avec succès et largeur d'éminents et doux génies au dix-neuvième siècle. Cette poésie touchante, familière et pure, a aussi tenté, de nos jours, quelques hommes de talent en France, et je suis loin de ne pas les estimer à leur prix : toutefois la veine principale et la source vive ont été surtout en Angleterre, et j'aimerais à ce que nos auteurs en fussent mieux informés, non point pour aller l'imiter et la vouloir directement transporter chez nous, mais pour se mieux pénétrer des conditions nécessaires à ce genre d'inspirations et pour s'y placer, s'il se peut, à l'avenir.

Afin d'éviter les considérations générales et trop vagues, je m'attacherai tout d'abord à des noms connus.

et prenant Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons*, je me rendrai compte de son insuffisance autrement encore que par le talent; puis je toucherai rapidement à Delille, et seulement par ce côté; choisissant, au contraire, chez nos voisins, le poète qui, non pas le premier, mais avec le plus de suite, de force originale et de continuité, a défriché ce champ poétique de la vie privée, William Cowper, j'aurai occasion, chemin faisant, de rencontrer toutes les remarques essentielles et instructives.

M. de Saint-Lambert était né dans un pays pittoresque, en Lorraine, à Vézelise, le 16 décembre 1716. Il était gentilhomme et pauvre; il passa sa première jeunesse au service et à Lunéville, à la Cour de Stanislas. Ce qu'il fit en ces années nous échappe, et on peut au plus en prendre quelque idée par ce qu'il nous dit du prince, depuis maréchal de Beauvau, dont il a écrit la vie, les Mémoires, et à la carrière duquel il s'attacha de tout temps, moins encore en protégé qu'en ami. La première fois que Saint-Lambert se montre à nous, c'est par sa liaison avec la marquise du Châtelet. Dans un des voyages qu'elle fit de Cirey en Lorraine, elle n'eut pas de peine à le distinguer dans ce joli et gracieux monde, et elle écrivait de Commercy à d'Argental, qui était alors à Plombières (30 juillet 1748) :

« Je ne puis me refuser de vous envoyer des vers d'un homme de notre société (Saint-Lambert) que vous connaissez déjà par l'*Épître à Chloé*; je suis persuadée qu'ils vous plairont. Il meurt d'envie de faire connaissance avec vous, et il en est très digne; je compte bien vous l'amener à Cirey. Votre ami (Voltaire) qui l'aime beaucoup veut lui faire avoir ses entrées à la Comédie pour *Sémiramis*... C'est un homme de condition de ce pays-ci, mais qui n'est pas riche, qui meurt d'envie d'aller à Paris, et à qui ses entrées à la Comédie feront une grande différence dans sa dépense. »

Et elle ajoute d'un ton de protection, qu'elle ne gar-

dera pas toujours : « Notre petit poète vous prie de ne point donner à Plombières de copies de ses vers, parce qu'il y a beaucoup de lieutenants-colonels lorrains. »

Nous avons cette *Épître* de Saint-Lambert *à Chloé ;* c'est une des meilleures de ses poésies dites *fugitives :* elle pourrait être aussi bien la première en date des Élégies de Parny : elle en a la forme ; le tour en est simple, net et fin, l'inspiration toute sensuelle. Dans tout ce que fera Saint-Lambert en poésie légère, on notera les mêmes qualités et les mêmes défauts : c'est sec, spirituel, galant et bien tourné : « Ce sont autant de myrtes dont une feuille ne passe pas l'autre, » disait de lui Parny ou Boufflers, je ne sais lequel. Quelques épigrammes qu'on a, quelques mots piquants qu'on sait de Saint-Lambert, marquent le talent qu'il aurait eu pour le genre satirique s'il se l'était permis. Tel nous le voyons de loin sans trop lui faire injure : il a du trait, quelque imagination, de l'élégance, de la roideur.

Lié avec Mme du Châtelet, qui s'éprit pour lui d'une vive passion, il parut y répondre ; on a publié assez récemment un extrait de leur Correspondance. Les lettres de Saint-Lambert sont lestes, dégagées, cavalières, et non exemptes d'un certain jargon poli : elles manquent tout à fait de tendresse. Il dit à Mme du Châtelet qu'il l'adore, mais on ne sent pas qu'il l'aime. — Il avait alors trente-deux ans.

Voilà, somme toute, un homme distingué, mais un poète assez mal préparé, ce semble, pour chanter les beautés de la vie retirée et champêtre, et pour en goûter toutes les douceurs. J'omets ce que tout le monde sait, l'éclat que causa sa liaison avec Mme du Châtelet et qui le mit à la mode à la mort de la marquise. Il vint à Paris, y vit la bonne compagnie, eut son logement à l'hôtel de Beauvau, gardant un pied en Lorraine tant que vécut le roi Stanislas. Il obtint un brevet de colonel en France,

et quitta bientôt le service pour se livrer tout entier aux lettres et à la société. Les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau nous montrent Saint-Lambert, en 1756, dans le vif de sa liaison avec Mme d'Houdetot, liaison qui subsista durant presque un demi-siècle, et dont plusieurs de nos contemporains ont vu la fin. Il ne mourut que le 9 février 1803. Durant cette dernière moitié de sa vie, il passait la belle saison dans la vallée de Montmorency, à Eaubonne, à Sannois, et ses hivers à Paris dans le monde des Beauvau, tant qu'ils vécurent, et de leur fille la princesse de Poix. Saint-Lambert, qui était surtout fait pour la société, avait certainement du goût pour la nature, et il l'a chantée de la manière dont il l'aima.

Son poème des *Saisons* parut au commencement de 1769, un an seulement avant la traduction des *Géorgiques* de Delille. L'auteur y travaillait depuis quinze ou vingt ans. Le poème, dans sa nouveauté, eut beaucoup de succès ; il ne faudrait point croire cependant que presque toutes les objections que nous faisons aujourd'hui en essayant de le relire, ne furent point faites alors : il est rare que dans chaque temps la vérité ne se dise pas ; elle est souvent étouffée par le bruit du monde et de la vogue, mais il suffit pour l'entendre de s'approcher de ceux qui la savent, et qui la disent en causant ou en s'écrivant.

Voltaire fut des plus ardents à exalter Saint-Lambert. Il y était intéressé et parce qu'il était fort loué dans le poème, et par toutes sortes de motifs de revanche délicate ou de prosélytisme philosophique ; pourtant il loue si fort, et il y revient si souvent dans les mêmes termes, qu'il faut bien croire que c'était le fond de sa pensée :

« J'ai un remords, écrivait-il à Saint-Lambert (7 mars 1769), c'est d'avoir insinué à la fin du *Siècle* présent, qui termine le grand *Siècle de Louis XIV*, que les beaux-arts dégénéraient. Je ne me serais pas ainsi exprimé si j'avais eu vos *Quatre-Saisons*

un peu plus tôt. Votre ouvrage est un chef-d'œuvre ; les *Quatre-Saisons* et le quinzième chapitre de *Bélisaire* sont deux morceaux au-dessus du siècle. Ce n'est pas que je les mette à côté l'un de l'autre... »

Et le 4 avril :

« Quand je vous dis que votre ouvrage est le meilleur qu'on ait fait depuis cinquante ans, je vous dis vrai. Quelques personnes vous reprochent un peu trop de *flots d'azur*, quelques répétitions, quelques longueurs, et souhaiteraient dans les premiers chants des épisodes plus frappants.

« Je ne peux ici entrer dans aucun détail, parce que votre ouvrage court tout Genève, et qu'on ne le rend point ; mais soyez très certain que c'est le seul de notre siècle qui passera à la postérité, parce que le fond en est utile, parce que tout y est vrai, parce qu'il brille presque partout d'une poésie charmante, parce qu'il y a une imagination toujours renaissante dans l'expression... »

Et plusieurs années après (1er septembre 1773) :

« Je fus certainement l'avocat d'une cause gagnée quand je fus si charmé du poème des *Saisons* : soyez sûr que cet ouvrage restera à la postérité comme un beau monument du siècle. »

Voltaire ne veut pas surtout qu'on égale le poème de Thomson à celui qui est venu depuis et qui en est, à bien des égards, une imitation. Thomson, que d'ailleurs il estime, n'est point, selon lui, à mettre en parallèle avec le poète français, soit pour l'agrément des peintures, soit pour l'utilité philosophique du but. Ces jugements exprimés en dix endroits, et qui ressemblent à des contre-vérités sur tous les points, sont aujourd'hui un peu compromettants pour celui qui les a portés : dans la poésie élevée, ou sérieuse avec âme, Voltaire n'a pas eu le vrai style, et il est à craindre qu'il n'ait pas même toujours eu le vrai goût.

Une femme, Mme du Deffand, précisément parce qu'elle n'était pas du métier et qu'elle n'en croyait que son impression, se trompait moins lorsqu'elle écrivait à Horace Walpole (12 mars 1769) :

« Je ne vous enverrai point Saint-Lambert ; rien, selon mon goût, n'est plus fastidieux, excepté huit vers que voici :

Malheur à qui les Dieux accordent de longs jours !
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparaître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.
Il voit autour de lui tout périr, tout changer ;
A la race nouvelle il se trouve étranger,
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.

Rien n'est si beau, à mon avis, que cette peinture de la vieillesse ; j'aurais voulu que les expressions du quatrième vers eussent été plus simples, mais le mot *être* est du style à la mode. Ce Saint-Lambert est un esprit froid, fade et faux ; il croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même ; et sans les *roseaux*, les *ruisseaux*, les *ormeaux* et leurs *rameaux*, il aurait bien peu de choses à dire. »

Horace Walpole dans le même temps, avec la hardiesse d'un homme tout rempli de Milton, de Shakspeare, et qui était l'ami de Gray, ajoutait son impression à celle de la clairvoyante aveugle, et la confirmait en des termes vifs, qui sont encore pour nous la vérité même :

« Mme du C... m'avait prêté *les Saisons* avant l'arrivée de votre paquet. Ah ! que vous en parlez avec justesse ! le plat ouvrage ! Point de suite, point d'imagination ; une philosophie froide et déplacée ; un berger et une bergère qui reviennent à tous moments ; des apostrophes sans cesse, tantôt au bon Dieu, tantôt à Bacchus ; les mœurs et les usages d'aucun pays. En un mot, c'est l'Arcadie encyclopédique. On voit des pasteurs, le dictionnaire à la main, qui cherchent l'article *Tonnerre*, pour entendre ce qu'ils disent eux-mêmes d'une tempête... Vous y

avez trouvé huit vers à votre usage : en voici un qui m'a frappé, moi :

Fatigué de sentir, il parait insensible.

Quant aux Contes orientaux (également de Saint-Lambert), ce sont des épigrammes en brodequins, de petites moralités écrasées sous des turbans gigantesques. Je persiste à dire que le mauvais goût qui précède le bon goût est préférable à celui qui lui succède. »

Mais ce n'était pas seulement Walpole qui jugeait ainsi le poème des *Saisons*, c'était Grimm, c'était Diderot qui, sous le couvert de Grimm, avait tout un article critique développé, où il disait à bout portant, et pour ses correspondants d'Allemagne, tout ce qui était à dire. Après avoir relevé la fadeur et le vague des tons, quelques beaux vers perdus dans une foule de vers communs, la vie champêtre vue de trop loin, regardée de trop haut, sans étude et sans connaissance assez précise, il se demande comment M. de Saint-Lambert, qui passe une partie de sa vie à la campagne, n'a pas mieux vu, n'a pas mieux saisi et rendu tant de scènes réelles, de circonstances familières et frappantes :

« Pourquoi M. de Saint-Lambert n'a-t-il pas trouvé tout cela avant moi ? C'est que son corps était aux champs et que son âme était à la ville...

« — Mais, me direz-vous, M. de Saint-Lambert est instruit ? — Plus que beaucoup de littérateurs, mais un peu moins qu'il ne croit l'être. — Il sait sa langue ? — A merveille. — Il pense ? — J'en conviens. — Il sent ? — Assurément. — Il possède le technique du vers ? — Comme peu d'hommes. — Il a de l'oreille ? — Mais oui. — Il est harmonieux ? — Toujours. — Que lui manque-t-il donc pour être un poète ? — Ce qui lui manque, c'est une âme qui se tourmente, un esprit violent, une imagination forte et bouillante, une lyre qui ait plus de cordes : la sienne n'en a pas assez... Oh ! qu'un grand poète est un homme rare ! »

Il me semble qu'on ne peut demander à la critique d'une époque rien de plus net et de plus formel que ces

jugements : elle ne saurait aller plus loin sans faire elle-même office et acte de poésie. Si l'on ajoute aux huit vers cités par Mme du Deffand et qui sont du chant de l'Automne, quelques vers assez beaux peignant les jours caniculaires de l'Eté et cet accablement qui pèse alors sur tous les corps mortels :

Tout est morne, brûlant, tranquille, et la lumière
Est la seule en mouvement dans la nature entière,

on aura présent à l'esprit à peu près tout ce qu'il y a d'un peu remarquable pour nous dans ce poème si fort vanté à sa naissance et aujourd'hui tout entier passé.

Saint-Lambert manquait des sources vraies d'où s'alimente le genre de poésie naturelle qu'il cultivait. Il avait beaucoup d'esprit et un sens *exquis*, un tact *exquis*, dans l'acception où le prenait la société de son temps : c'est l'éloge que lui accordent ceux mêmes qui le jugeaient d'ailleurs le plus sévèrement. Homme du monde accompli, il était réservé à l'extérieur : « il avait pour tout ce qui lui était indifférent une politesse froide qu'on pouvait quelquefois confondre avec le dédain. » Cette circonspection tenait sans doute à plusieurs causes : il avait vécu dans une petite Cour et dans un grand monde où sa fortune ne répondait point à sa condition ; il avait de la dignité et une délicatesse susceptible qu'il ne voulait pas exposer aux blessures. Il aurait eu l'épigramme excellente, dit Grimm, s'il ne s'était observé et s'il n'avait réprimé ses premiers mouvements. Le fond de son commerce, où il entrait du sens, de l'équité et des qualités sûres, était « d'une sécheresse et d'une aridité singulières. » Deux ou trois dîners chez Mlle Quinault, qui nous le montrent en gaieté et en veine d'enthousiasme, accusent en même temps et convainquent cet enthousiasme de ne se montrer que pour des objets et des tableaux d'une sensibilité toute

physique et toute sensuelle : il ne croit ni à la chasteté ni à la pudeur, ni à aucune religion, et ne fait pas même grâce à la religion naturelle : — « Pas plus celle-là que les autres, » s'écrie-t-il. Il nie les principes de la famille, de la société, et il revêt d'une sorte d'imagination échauffée et factice ses conclusions stériles. Il mérite que Mme d'Epinay, étonnée, lui dise : « Vous, monsieur, qui êtes poète, vous conviendrez avec moi que l'existence d'un Etre éternel, tout-puissant, souverainement intelligent, est le germe d'un plus bel enthousiasme. »

Au reste, Saint-Lambert a lui-même exposé dans sa vieillesse, et sans plus y mêler la mousse du champagne, la série et le système complet de ses réflexions sur tous sujets dans ce fameux *Catéchisme universel* qui parut une œuvre philosophique si morale sous le Directoire. Ce *Catéchisme* commence par une analyse de l'homme et une analyse de la femme. L'auteur, dans ce second chapitre, fait parler en un dialogue le médecin philosophe Bernier et Ninon de Lenclos : « J'avais besoin d'une femme d'esprit qui n'eût pas conservé cette retenue et cette dissimulation que les mœurs imposent à son sexe ; il me fallait une femme qui eût beaucoup pensé, beaucoup vu, et qui osât tout dire. » Et, en effet, il s'y dit froidement beaucoup de choses qui rappellent la conversation des dîners de Mlle Quinault. Dans un petit poème, qui est à peu près du même temps, intitulé *les Consolations de la Vieillesse*, Saint-Lambert décrit en des vers spirituels et assez brillants son bonheur à Eaubonne ou à Sannois, au sein de la nature et de l'amitié, puis il ajoute en terminant que, lors même qu'il y serait seul, il jouirait du moins de la saison nouvelle, du printemps, du soleil :

Et j'y voudrais penser et rire tour à tour
Entre Montaigne et la Pucelle.

Est-il besoin maintenant de faire sentir les aspects arides qui, indépendamment de ce qui lui faisait faute dans le talent, devaient lui fermer les sources du dehors ? Il ne décrit la nature qu'imparfaitement, avec monotonie, sans aucune de ces images *grandes et douces* que les Anciens ont connues : et comment en serait-il autrement, puisque jusqu'en ses heures les plus recueillies et sur son banc de gazon, sous son prunier en fleur, il a d'un côté Montaigne ouvert (je le lui passe, quoique ce ne soit pas le moment), mais de l'autre il a *la Pucelle* ?

Et comment aurait-il parlé, en même temps que de la nature, de ce qui donne à la vie privée son embellissement et tout son charme, des femmes qu'il aimait, mais qu'au fond il estimait assez peu, dont il décomposait et niait les plus naturelles vertus par la bouche de Ninon, et en faveur de qui, sous le nom de Bernier, et pour tout réparer, il se contentait de dire : « Maintenons dans les deux sexes autant que nous le pourrons ce qui nous reste de l'esprit de chevalerie... » Mais ce reste d'esprit de chevalerie qui, dès lors bien factice et tout à l'écorce, était bon pour entretenir la politesse dans la société, est loin de suffire pour renouveler et pour réjouir sincèrement le fond de l'âme, pour inspirer le respect et l'inviolable tendresse envers une compagne choisie, et pour former au sein de la retraite une image de ce bonheur dont le grand poète Milton a montré l'idéal dans ces divines et pudiques amours d'Adam et Eve aux jours d'Eden. En parlant ainsi, je touche aux vraies sources de cette poésie que Saint-Lambert a manquée.

WILLIAM COWPER

OU

DE LA POÉSIE DOMESTIQUE

Lundi, 4 décembre 1854

[Sainte Beuve vient de consacrer deux articles à Cowper, je donne ici la plus grande partie du troisième.]

Encore une fois, je ne veux point déprécier l'abbé Delille : tous ceux qui l'ont connu l'ont trop aimé, l'ont trop goûté et applaudi pour qu'il ne dût pas y avoir en lui bien des grâces et une magie de talent : il y a certainement dans le poème de l'*Homme des Champs*, dans celui de l'*Imagination* (plus que dans *les Jardins*), des morceaux qui méritaient tout leur succès quand ce gentil et vif esprit les soutenait de sa présence et de son débit, et quand il les récitait dans les cercles pour qui il les avait composés. Lus aujourd'hui, ils plaisent encore ; ils montrent surtout combien le goût public a changé, et comment on demande moins souvent qu'autrefois aux auteurs de ces vers qu'on appelait spirituels. Laissons les comparaisons inutiles ; je me contenterai de supposer qu'on a une idée générale et suffisante de la manière et de la veine de l'abbé Delille, et je choisirai rapidement, dans le poème de *la Tâche*, les endroits qui indiquent chez le poète anglais d'autres sources et d'autres inspirations.

Cowper aime tendrement la campagne, il l'aime pour y vivre, pour y habiter, pour ne s'en lasser à aucun âge

ni à aucune saison. Dans son premier chant, après cette promenade avec Mme Unwin que j'ai citée, et cette description si parfaite du paysage, il ne s'en tient pas là : comme poète, son morceau est fait ; comme amant de la nature, que de choses il a à dire encore ! Aussi, le tableau terminé, il recommence aussitôt. Ce n'est plus en compagnie de son amie, c'est seul, à une saison moins belle et quand un pied de femme ne se tirerait pas aisément des mauvais pas, qu'il fait ses excursions et qu'il va à la découverte du pays. Il nous le décrit à la ronde, semant sa course plus libre de mille impressions qui tiennent soit aux accidents agrestes du terrain, soit aux sons qu'il entend et auxquels il est des plus sensibles, soit à la couleur variée des arbres qu'il distingue et spécifie par toutes leurs nuances ; la vie, l'intérêt, une passion tendre et profonde se fait sentir sous toutes ces descriptions desquelles on ne peut pas dire qu'il s'y amuse, mais bien plutôt qu'il en jouit. Dans le cours de ses longues excursions, après avoir gravi les hauteurs, descendu les pentes rapides, franchi les ruisseaux plus ou moins gonflés ou à sec selon les saisons, il arrive devant un parc seigneurial par où il peut abréger son chemin en le traversant ; il ne fait point comme Rousseau qui éviterait sans doute d'y passer, et qui aimerait mieux faire le grand tour sous le soleil que de rien devoir au riche et au puissant. Le seigneur de ce domaine fermé, a permis à Cowper de le traverser librement, ce qui veut dire qu'il lui a donné une clef une fois pour toutes. Cowper, au sortir de la rase campagne, entre donc dans ces hautes avenues et y trouve la fraîcheur et l'ombre :

« Où donc est maintenant le soleil dévorant ? Par une transition soudaine, nous avons échappé à son éclat éblouissant, et nous sommes entrés tout d'un coup dans un plus frais climat. O avenues tombées ! encore une fois je déplore votre chute im-

méritée ; encore une fois je me réjouis qu'il y ait un restant de votre race encore debout. Qu'elle est aérienne et légère cette voûte gracieuse, et pourtant auguste et vénérable comme celle de la nef consacrée qui retentit de pieux cantiques ; tandis qu'au-dessous la terre tachetée de lueurs changeantes semble mobile comme une onde ridée par le vent ! Si folâtre est le rayon lancé à travers les branches, qu'il danse lorsqu'elles dansent elles-mêmes ; ombre et lumière s'entremêlant dans un réseau rapide, et obscurcissant ou illuminant, au gré des feuilles qui se jouent, chaque point du sol à chaque instant.

« Et maintenant les nerfs rafraîchis et remontés, et les esprits réjouis, nous foulons le désert, dont les sentiers bien ménagés, se déroulant d'une courbe facile et douce et d'une ligne trompeuse, simulent un grand espace dans d'étroites limites. Plus loin, le bosquet nous reçoit ; à travers les troncs tout droits de ses grands ormes, nous pouvons distinguer le batteur en grange à l'ouvrage. Coup sur coup résonne le fl au régulier qui semble se balancer incertain, et qui pourtant tombe en plein sur l'épi destiné. La paille menue vole au loin : la tige broyée envoie dans l'air un fréquent brouillard d'atomes, qui étincelle dans le rayon de midi. Venez ici, vous qui pressez vos lits d'édredon et qui n'y dormez pas ; voyez-le, l'homme de peine, suant au-dessus de son pain avant de le manger. C'est la malédiction première, mais désormais adoucie en miséricorde, et devenue le gage clément de jours meilleurs et de nuits sans gémissements. »

Ces hautes avenues, ces grands ormes, et l'atome de loin qui luit dans le soleil ! on a toute la variété et les contrastes du tableau : un Ancien eût fini peut-être par ce dernier trait et par cette image, mais Cowper ne s'y est pas tenu ; il y a mêlé son idée de fils d'Adam sur le travail qui est une peine et un châtiment, mais qui est devenu un moyen ou un gage de rachat. Cowper est profondément chrétien ; l'austérité domine même trop chez lui, au point de vue de la mesure et du goût. Il a un côté presque hébraïque par la rigidité, par l'effroi, et de son bosquet et cabinet de verdure, en même temps qu'il aperçoit de loin les batteurs en grange à travers

le feuillage, il lui arrive quelquefois d'avoir tout à coup une vue, une vision sur le Sinaï.

Cowper est de plus un patriote et un excellent Anglais, jusqu'aux préjugés et aux préventions inclusivement. Pour le lire comme il faut et pour bien entendre toutes ses cordes, et aussi pour se bien rendre compte du grand succès de son poème dès qu'il parut, il convient de se rappeler les événements de ces années, la guerre d'Amérique dont l'issue humiliait l'Angleterre, les débats passionnés du Parlement, les triomphes et les crimes dans l'Inde, les premiers efforts de Wilberforce pour l'affranchissement des Noirs, les dilapidations et le désordre dans les plus hauts rangs et l'inconduite du jeune prince de Galles :

Cowper, en ses moments lucides et tandis qu'il composait *la Tâche*, voyait tout cela de loin, en gros, mais avec bien de la curiosité et de l'ardeur : « Oh! qu'il est doux, disait-il quelque part, dans la retraite d'un soir d'hiver, à travers le trou de sa serrure, de guetter le monde tel qu'il est fait, de voir tout le remuement de cette Babel et de ne point sentir la foule. » Mais il avait trop de sensibilité, de patriotisme, de mouvements humains et chrétiens pour en rester à cet état de spectateur amusé, et il s'échappait à tout instant en élancements et en effusions douloureuses qui peuvent sembler aujourd'hui toucher à la déclamation, mais qui, à les bien prendre et à les saisir dans leur jet, étaient surtout des à-propos éloquents. C'est ainsi que son premier chant, que nous avons vu commencer par ces gentillesses et presque ces mièvreries ingénieuses sur le Sopha, se termine par cette tirade ou par ce couplet rural et patriotique tout ensemble :

« Dieu fit la campagne, et l'homme a fait la ville. Faut-il dès lors s'étonner que la santé et la vertu, ces dons qui peuvent seuls adoucir l'amer breuvage que présente la vie à cha-

cun de nous, se trouvent plus en abondance et soient moins menacées dans les champs et dans les bois ? Restez donc, vous qui, portés dans des chaises ou dans des chars, ne connaissez d'autre fatigue que celle de l'oisiveté et ne goûtez d'autres scènes que celles que l'art combine, restez toujours dans votre élément ; là seulement vous pouvez briller ; là seulement des esprits comme les vôtres peuvent ne pas nuire. Nos bois ont été plantés pour consoler à midi le promeneur pensif qui erre sous leurs ombres. Au soir, le rayon de la lune, glissant mollement entre les feuilles endormies, est toute la lumière qu'il désire ; le gazouillement des oiseaux est toute sa musique. Nous pouvons épargner la splendeur de vos lampes ; elles ne font qu'éclipser notre astre plus doux. Vos chansons troublent nos plus harmonieux concerts ; la grive s'envole effrayée, et le rossignol offensé se tait. Il y a un malheur public dans votre joie ; elle est un fléau pour votre pays ; une folie telle que la vôtre, parée d'une épée quand elle mériterait mieux un éventail, a fait, ce que jamais les ennemis n'eussent pu faire, que cette voûte de notre Empire, inébranlée jusqu'à vous, n'est plus qu'un édifice mutilé qui menace ruine. »

Qui ne sent ici la douleur du vieil Anglais au moment où se détache toute l'Amérique du Nord, ce magnifique quartier de la partie britannique ?

Le second chant du poème est tout entier consacré aux malheurs publics ou plutôt encore aux calamités physiques et naturelles qui éclatèrent alors (1781-1783) par d'affreux ouragans, par des tremblements de terre soit à la Jamaïque et dans les îles adjacentes, soit plus tard en Sicile et autres lieux. Cowper, avec son tour d'imagination frappée, y voyait non seulement des avertissements divins et des châtiments infligés au monde, mais encore des signes précurseurs de la fin des temps et du Jugement dernier. Ordinairement il intitule ses chants d'après le morceau de début ou le tableau principal qui les décore : ainsi un des chants s'intitule *le Jardin* ; un autre *le Soir d'hiver*, un autre *Promenade d'un matin d'hiver*, un autre *Promenade d'hiver à midi* ; mais le second chant a pour titre *le Cadran*, quoiqu'il n'y soit

point question d'une telle chose ; c'est un titre mystique et symbolique, comme qui dirait *les Signes des temps*. On ne demande point au poète une exactitude de physicien ni le raisonnement méthodique d'un philosophe. Le début de ce chant est admirable de mouvement et d'affection ; le poète y a des accents de David et de Jérémie :

« Oh ! que j'aie un coin où m'abriter dans quelque vaste désert, dans le voisinage de quelque forêt illimitée, là où la rumeur de l'oppression et de l'imposture, de la guerre heureuse ou malheureuse, ne puisse jamais plus m'atteindre ! Mon oreille est blessée, mon âme est malade de ce que j'apprends chaque jour des maux et des outrages dont la terre est remplie. Il n'est plus de chair qui palpite dans le cœur endurci de l'homme ; il ne sent plus rien pour l'homme : le lien naturel de la fraternité est tombé, comme le chanvre qui tombe brin à brin au toucher du feu. L'homme trouve son compagnon coupable, — coupable d'une peau autrement colorée que la sienne, etc... »

Il continue d'énumérer toutes ses douleurs et ses blessures comme Anglais, comme chrétien, et comme homme. Tout ce livre, d'une teinte morale sombre, est comme une suite d'élancements mystiques, bibliques, patriotiques, humains et fraternels : il a l'inconvénient de ressembler plus d'une fois à de la prédication en vers ; mais, par son esprit et par son ardeur, il suffirait à montrer combien Cowper s'élève au-dessus de l'ordre des poètes descriptifs et pittoresques proprement dits.

Le chant troisième, intitulé *le Jardin*, nous ramène à des scènes plus familières et plus douces. Dès les premières pages, on y lit une délicieuse invocation au bonheur domestique, dont Cowper ne jouissait qu'imparfaitement sans doute, mais qu'il appréciait avec une si pieuse et si chaste délicatesse :

« Félicité domestique, toi la seule bénédiction du Paradis qui ait survécu à la chute ! quoiqu'il soit donné à bien peu main-

tenant de te goûter inaltérée et pure, ou, te goûtant, de jouir longtemps de tes dons, trop infirme ou trop imprudent qu'on est pour pouvoir préserver tes douceurs sans mélange de toutes gouttes amères que la négligence ou la brusquerie de nature laisse tomber dans ta coupe de cristal ; tu es la nourrice de la vertu ; c'est dans tes bras qu'elle sourit, paraissant, comme elle l'est en réalité, née dans les Cieux et destinée à y remonter de nouveau. Tu n'es point connue là où le Plaisir est adoré, cette chancelante déesse à la ceinture dénouée et aux yeux errants, toujours appuyée sur le bras de la Nouveauté, son volage et fragile soutien ; car tu es tendrement patiente (*meek* et constante, haïssant le changement, et trouvant dans le calme d'un amour éprouvé des joies que les orageux transports ne donnent jamais. En te délaissant, oh ! quel naufrage nous avons fait, naufrage d'honneur, de dignité et de bonne renommée !... »

Ce chant, pour justifier son titre, traite des fleurs, des travaux du jardinage : « Qui aime un jardin aime aussi une serre. » Il y a des préceptes tout particuliers sur l'art d'élever les courges ; le poète y parle d'après sa propre expérience, et comme quelqu'un qui a mis la main à la bêche et à la terre. Un sentiment de bonheur circule dans ces descriptions aimables ou savantes, et montre Cowper sous son jour le plus riant : « Si j'avais le choix d'un bien terrestre, que pourrais-je souhaiter que je ne possède ici ? santé, loisir, tous les moyens d'en profiter ; amitié, paix, une rêverie errante et non relâchée et vagabonde, une occupation constante sans qu'il y ait souci. Ainsi béni du Ciel, je fais le tableau de mon bonheur. »

Mais c'est dans le chant du *Soir d'hiver* qu'il achève de se peindre à nous en son cadre favori, aux moments le plus heureux, et dans tout le charme d'un raffinement social innocent et accompli. Le début de ce chant est célèbre : c'est l'arrivée du facteur ou messager qui apporte les lettres : « Écoutez ! c'est le son du cor là-bas sur le pont... » Cet insouciant messager apporte dans

son sac, qu'il jette négligemment, la joie ou la douleur, la mort ou la naissance, la fortune ou la ruine..., et il repart en sifflant. Ces jolis tableaux achevés, et qui trouveraient chez Delille plus d'un pendant bien spirituel aussi, quoique d'une exécution moins sûre, ne sont pas ce que j'aime le mieux chez Cowper, et je le préfère lorsque ayant achevé l'énumération de tout ce qui s'agite de nouvelles publiques et privées entassées pèle-mèle dans le sac du facteur, il ajoute : « Maintenant attisez le feu et fermez bien les volets ; laissez tomber les rideaux, roulez et approchez le sopha ; et tandis que l'urne bouillonnante et sifflante fait monter sa colonne de vapeur, et que les coupes qui réjouissent, mais n'enivrent pas, sont là préparées pour chacun, donnons ainsi la bienvenue et l'accueil au soir paisible qui descend. » Dans l'emploi de la soirée qu'il va suivre en ses plus menus détails et dont il fait luire chaque instant à nos yeux, il se souvient d'Horace : « O soirées et soupers dignes des dieux : *O noctes cœnæque Deûm !...* » Mais il y met son originalité et y ajoute sa flamme, un sentiment moral et religieux qui ne l'abandonne jamais, un éclair de saint Paul et des Apôtres, avec l'appréciation toutefois d'un confort et d'un bien-être que les Apôtres ne connurent jamais. Il est inépuisable dans le thème et le motif toujours renaissant de cette quiétude bénie du foyer, et il y joint une élégance toute moderne, tout anglaise, qui fait parfois que telle de ses demi-pages ressemble à une vignette de Westall dans tout son joli et son scintillant. Collins a une ode pleine d'imagination et de haute fantaisie adressée *au Soir :* Cowper, dans le passage suivant, rappelle Collins avec moins de lyrisme et quelque chose de plus arrangé, de plus familier, mais avec une touche d'imagination non moins vive :

« Viens encore une fois, ô Soir, saison de paix, reviens, doux

Soir, et continue longtemps. Il me semble que je te vois vers l'Occident rayé, avec ton pas lent et grave comme celui de la mère de famille, tandis que la Nuit te suit de près et marche déjà sur ta robe traînante : d'une main, tu laisses tomber le rideau du sommeil sur les oiseaux et les animaux divers, et ton autre main est remplie pour l'homme du doux oubli des soins de la journée. Tu n'as point de somptueux atours ; tu n'as pas besoin, comme la Nuit, de relever des traits ordinaires par des grappes de diamants : une étoile ou deux luisant sur ton front te suffisent, sans compter que la lune t'appartient non moins qu'à elle, une lune modeste, non étalée d'en haut avec faste, mais attachée pourtant dans sa pleine rondeur à un pli de ta ceinture de pourpre. Viens donc, et tu trouveras ton pieux adorateur calme d'esprit et tranquille, ou tu me rendras tel aussitôt. L'apaisement est proprement ton bienfait ; et soit que je consacre tes légères heures à la lecture, à la musique, ou au travail du poète, ou à faire des filets pour préserver le fruit qui attire l'oiseau, ou que j'enroule le fil de soie autour de la bobine d'ivoire, selon que parfois l'ordonnent celles à qui l'homme est né pour complaire, je ne te dédaigne jamais, et je te salue le bienvenu toujours! »

Il faut reconnaître les diverses familles d'esprits et de talents, et, pour ainsi dire, les différentes races. Cowper est le poète de la famille, quoiqu'il n'ait été ni époux, ni père ; il est le poète du *chez soi*, de l'intérieur régulier, pur, doucement animé, du bosquet qu'on voit au fond du jardin, ou du coin du feu. Les poètes orageux et hardis comme Byron, les natures mondaines et vives comme Thomas Moore ou Hazlitt devaient assez peu l'aimer. Byron, dans un moment d'humeur, a appelé Cowper un poète *mitonné* (*coddled*). Thomas Moore posait en principe que génie et bonheur domestique sont deux éléments antipathiques et qui s'excluent. Un jour qu'on demandait en présence de Wordsworth s'il en était nécessairement ainsi, le grave poète des Lacs répondit : « Ce n'est point parce qu'ils ont du génie qu'ils font leur intérieur malheureux, mais parce qu'ils ne possèdent point assez de génie : un ordre plus élevé d'esprit et de senti-

ments les rendrait capables de voir et de sentir toute la beauté des liens domestiques (1). »

J'ai le regret de rappeler que Montaigne n'était pas de cet avis et qu'il penchait du côté du dérèglement : citant les Sonnets de son ami Etienne de La Boëtie, il estime que ceux qui ont été faits pour la maîtresse valent mieux que ceux qui furent faits pour la femme légitime, et qui sentent déjà *je ne sais quelle froideur maritale* : « Et moi, je suis de ceux, dit-il, qui tiennent que la poésie ne rit point ailleurs comme elle fait en un sujet folâtre et déréglé. » Nous nous sommes trop souvenus en France de cette parole de Montaigne, et nous nous sommes laissés aller à cette idée de folâtrerie.

Quelques-uns de ceux même qui ont eu l'idée d'introduire chez nous des images de la poésie familière et domestique, et qui y ont réussi à certain degré, n'en ont pas eu assez la vertu pratique et l'habitude dans la teneur de la vie ; ils en ont bientôt altéré le doux parfum en y mêlant des ingrédients étrangers et adultères, et l'on a trop mérité ce qu'un grand évêque (Bossuet) a dit : « On en voit qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période ; en un mot, à rendre agréables des choses non seulement inutiles, mais encore dangereuses, comme à chanter un amour feint ou véritable, et à *remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée.* »

Revenons à Cowper, sans nous dissimuler toutefois qu'il n'eût point peut-être réussi à exprimer si au vif la poésie des situations tranquilles que l'habitude rend insensibles à la plupart, s'il n'avait eu, lui aussi, ses ora-

(1) Le plus ancien et le plus sacré des poètes, Homère, ne pensait pas autrement que Wordsworth, lorsqu'il a dit : « Il n'est rien de meilleur ni de plus beau que lorsqu'un homme et une femme habitent la maison, ne faisant qu'un par le cœur. » C'est Ulysse qui dit cela en adressant des vœux d'heureux mariage à Nausicaa et en songeant lui-même à sa Pénélope.

ges intérieurs étranges et ses bouleversements profonds. — Le livre sixième de *la Tâche* débute par un morceau célèbre, et en effet délicieux :

« Il y a dans les âmes une sympathie avec les sons, et, selon que l'esprit est monté à un certain ton, l'oreille est flattée par des airs tendres ou guerriers, vifs ou graves. Quelque corde à l'unisson avec ce que nous entendons, est touchée au dedans de nous, et le cœur répond. Combien touchante est la musique de ces cloches de village qui, par intervalles, vient frapper l'oreille en douces cadences, tantôt mourant au loin, tantôt reprenant avec force et toujours plus haut, claire et sonore, selon que le vent arrive ! avec une force insinuante elle ouvre toutes les cellules où dormait la Mémoire. Quel que soit le lieu où j'aie entendu une mélodie pareille, la scène m'en revient à l'instant, et avec elle tous ses plaisirs et toutes ses peines. Si vaste et rapide est le coup d'œil de l'esprit, qu'en peu de moments je me retrace (comme sur une carte le voyageur, les pays parcourus) tous les détours de mon chemin à travers maintes années... »

Il poursuit de la sorte, et, par une association insensible, il arrive à se retracer quelques circonstances émouvantes de son passé ; une allusion directe nous ramène à la perte de son père, dont il se reproche de n'avoir pas assez apprécié l'amitié sous sa forme un peu sévère : « Un ami est parti, peut-être le meilleur ami de son fils, un père dont l'autorité même quand elle se montrait en apparence le plus sévère et qu'elle rassemblait toute sa force, n'était que la contenance plus grave de la tendresse... » Puis tout d'un coup, et sans autre transition, il se met à tracer cet exquis et mémorable tableau qui a donné son titre au sixième livre, *la Promenade d'hiver à midi*. C'est la dernière citation que je veuille faire de Cowper ; ne perdons rien de cette peinture perlée et finie, et toutefois si vivante et si naturelle. Les Flamands ont trouvé leur égal en poésie :

« La nuit, l'hiver s'était montré dans son humeur la plus

rude ; le matin avait été piquant et clair : mais maintenant à midi, au sud des collines en pente, et où les bois font un abri contre le vent du nord, la saison sourit, oubliant toutes ses colères, et elle a la tiédeur de mai. La voûte, là-haut, est bleue, sans un nuage ; et au-dessous, blanche sans une tache est la splendeur éblouissante de la plaine. Voici qu'une harmonie (un son de cloche) revient passer sur le vallon, et à travers les arbres je vois la tour crénelée d'où m'arrive toute cette musique. De nouveau je ressens la calmante influence des mélodies qu'apporte la brise, et je m'oublie en douces rêveries tandis que je foule le sentier encore verdissant sous les chênes et les ormes dont les branches étendues font voûte au-dessus de la clairière. Le dôme, quoique mobile dans toute sa longueur quand le vent l'agite, a suffi pourtant jusqu'ici, et interceptant dans leur chute silencieuse les flocons pressés, a conservé un sentier pour moi. Nul bruit en ces lieux, aucun du moins qui empêche la pensée. Le rouge-gorge gazouille encore, mais il se contente de ses notes les plus tenues et plus qu'à demi supprimées. Satisfait de sa solitude et voltigeant léger de rameau en rameau, partout où il se pose il secoue de chaque petite branche les gouttes de glace suspendues qui tintent en tombant sur les feuilles séchées du chemin. Un calme accompagné de bruits si doux charme plus que le silence. Ici, la méditation réduit les heures à n'être que des moments. Ici le cœur peut donner une utile leçon à la tête, et la Science devenir plus sage sans ses livres. Savoir et Sagesse, loin de ne faire qu'un, n'ont souvent aucune parenté. Le Savoir habite les têtes remplies des pensées d'autrui ; la Sagesse, un esprit attentif aux siennes... Le Savoir est fier d'avoir tant appris ; la Sagesse est humble de sentir qu'elle n'en sait pas davantage. Il n'est pas rare que les livres soient un talisman et comme un grimoire magique à l'aide desquels d'habiles esprits, subtils enchanteurs, tiennent asservie une foule sans pensée. Les uns, fascinés par l'éclat d'un nom, livrent leur jugement un bandeau sur les yeux. Le style ensorcelle quelques autres, et, à travers les labyrinthes et les déserts de l'erreur, les mène s'extasiant pour une harmonie ; tandis que la paresse séduit la plupart, trop faibles pour soutenir l'insupportable fatigue de la pensée, et prêts à engloutir, sans réflexion et sans choix, le bon et le mauvais grain, le son et la fleur du froment. Mais les arbres et les ruisseaux dont le cours rapide défie la rigueur de l'hiver, les retraites des daims, les parcages des brebis tout peuplés d'agneaux bêlants, et les sentiers où la primevère, avant son heure, perce à travers la mousse qui revêt le pied de l'aubépine, ne trompent aucun de

ceux qui les étudient. Là, la Sagesse et la Vérité, non effarouchées comme dans le monde, et non plus à conquérir par de lentes poursuites, se saisissent du premier coup de la pensée errante et la fixent uniquement (1). »

Cowper vécut encore quinze années après la publication de *la Tâche* ; il ne mourut que le 25 avril 1800. Mais, après ce poème excellent, il n'entreprit plus rien d'original qui fût de longue haleine.

Deux ans environ après la publication de *la Tâche*, il quitta sa résidence d'Olney, qui lui était devenue moins agréable. Une aimable cousine, une compagne d'enfance, qu'il avait retrouvée avec bonheur et dont la fortune était considérable, lady Hesketh, lui fit arranger dans les environs d'Olney, à Weston, l'un des plus jolis villages d'Angleterre, une maison commode pour lui et Mme Unwin, et elle-même y venait passer chaque année plusieurs mois. Un assaut de la même maladie qui ne faisait que sommeiller, en quelque sorte, aux heures riantes, le reprit en 1787 ; il en sortit encore ; mais l'abattement et la mélancolie devinrent son état habituel et constant depuis 1793. Le plus grand malheur qui pût l'atteindre l'avait frappé : Mme Unwin, son ange domestique (2), attaquée de paralysie, se survivait à elle-même, et elle le précéda de quatre ans au tombeau. Cette fin de vie de Cowper est triste, humiliante pour l'esprit humain, et bien propre à faire rentrer en soi quiconque est tenté de s'enorgueillir.

(1) Traduction de M. William Hughes, comme pour quelques-uns des autres morceaux. — Mes amis et moi, dans cette étude déjà ancienne de Cowper, à laquelle j'aurais pu donner bien plus de développement, nous avons cherché à lutter d'exactitude et de fidélité de ton en présence de l'original.

(2) Au sortir d'une maison de santé, après une crise grave, Cowper avait rencontré à Westengen la famille Unwin, et ne l'avait plus quittée. Mme Unwin, dit Sainte-Beuve, « devint pour lui comme une mère », ou comme une grande sœur.

Il eut d'ailleurs jusqu'à la fin des amis, des parents affectueux qui se renouvelèrent autour de lui et se disputèrent l'honneur de soigner et d'abriter ses agonies et ses lentes souffrances.

L'éclair de la poésie et du génie ne cessait de briller de temps en temps à travers les éclipses et les ombres. Il répondait, quand on regrettait qu'il n'entreprît plus rien de son propre fonds : « L'esprit de l'homme n'est pas une fontaine, mais une citerne ; et le mien, Dieu le sait, est une citerne brisée. » Mais il trouvait encore des inspirations courtes et vives, et des jaillissements du cœur. Tout le monde connaît en Angleterre sa pièce à Mme Unwin, malade et infirme, intitulée *A Marie*, et quoique je vienne de dire que je ne citerai plus rien de Cowper, je ne puis m'empêcher de donner quelques strophes ou plutôt quelques versets de cette tendre et incomparable plainte, écrite avec des larmes. Cowper fait allusion dans les premiers vers à sa grande rechute de mélancolie en 1773, la première qu'il avait eue depuis qu'il demeurait avec Mme Unwin :

A MARIE

« La vingtième année est bien près d'être écoulée, depuis que pour la première fois notre ciel s'est obscurci ; ah ! puisse cette fois être la dernière, Ma Marie !

« Tes esprits ont un cours moins rapide ; je te vois chaque jour devenir plus faible ; c'est ma détresse qui t'a ainsi réduite si bas, Ma Marie !

« Tes aiguilles, toute une collection brillante, infatigables jusqu'à présent pour moi, maintenant se rouillent inutiles et ne brillent plus, Ma Marie !

. . . .

« Tes paroles indistinctes semblent comme un langage mur-

muré dans un rêve ; pourtant elles me charment, quel qu'en soit le sens, Ma Marie !

« Tes boucles argentées, autrefois d'un châtain luisant, sont encore plus belles à mes yeux que les rayons dorés du soleil levant, Ma Marie !

. . . .

« Partageant ton triste déclin, tes mains perdent leur peu de force ; cependant, doucement pressées, elles pressent doucement les miennes, Ma Marie !

« Telle est la faiblesse que tu éprouves dans tes membres, que maintenant, à chaque pas que tu fais, il faut être deux à te soutenir, et pourtant tu aimes toujours, Ma Marie !

« Et toujours aimer, bien qu'accablée de maux, dans l'hiver des ans ne sentir aucun froid de cœur, pour moi c'est être la plus aimable toujours, Ma Marie (1) !... »

La maladie morale de Cowper, dont j'ai parlé sans la définir, était d'une nature à part et d'une singularité extrême : il se croyait à jamais rejeté et réprouvé, et il le croyait avec une suite, une persistance et une opiniâtreté qui constituaient la manie. Sa maladie ne ressemble point à celle de Pascal : ce dernier, qui peut avoir eu à certains moments des visions et des halluci-

(1) En lisant ces vers *à Marie*, qui tournent sensiblement à la litanie pieuse, on ne peut s'empêcher de penser à cette autre Marie par excellence, la Vierge, celle dont il est dit dans la *Divine Comédie* de Dante, par la bouche de Béatrix : « Il est au ciel une noble Dame qui se plaint si fort de ces obstacles contre lesquels je t'envoie, qu'elle fléchit là-haut le jugement rigoureux ». C'est la confiance en cette Marie toute clémente et si puissante auprès de son Fils qui a manqué à Cowper. Cette dévotion de plus, si son cœur l'avait pu admettre, l'aurait secouru et peut-être préservé. — « O Dame ! a dit encore Dante en un beau passage du *Paradis*, tu es si grande et tu es si puissante, que vouloir une grâce et ne point recourir à toi, c'est vouloir que le désir vole sans ailes. »

nations, dominait en général par l'intelligence son état nerveux. On a dit que, dans les dernières années, il croyait voir un abîme ouvert à ses côtés ; si cela est exact, c'était une pure sensation physique dont il n'était pas la dupe et qu'il repoussait. Quant à Cowper, il ne voyait pas l'abîme entr'ouvert, il se voyait lui-même et se sentait moralement tombé au fond de l'abîme, sans espérance, sans recours. Il lui semblait, au milieu de toutes ses méditations et de ses soliloques spirituels, entendre toujours une voix fondamentale et profonde, qui lui criait : « C'en est fait de toi, tu es perdu ! *Actum est de te, periisti !* » Rien n'était capable de le consoler sur ce point, rien ne le détrompait. Dans ses bons moments et ses plus heureuses saisons, la voix s'éloignait ou parlait plus bas, mais il ne parvenait jamais à l'étouffer entièrement, et aux heures de crise elle redevenait menaçante et sans trève. Il se figurait avoir commis un péché, je ne sais lequel, le seul irrémissible, et qui avait rendu son âme déserte du côté de Dieu. A toutes les observations qui lui étaient faites par M. Newton, et aux exemples qu'on lui alléguait de cas plus ou moins semblables au sien, et qui avaient été restaurés et guéris, il répliquait : « Ce n'est point là exactement mon mal, et je suis une exception. » Dans cette désespérance entière de lui-même, voyant son nom définitivement rayé du Livre de vie, religieux et chrétien comme il était, on peut juger de son angoisse et de sa dépression mortelle. Ajoutez que, dans le fort de sa détresse et de son délaissement, il se jugeait incapable et indigne de prier. Il avait l'âme comme morte. C'est du sein de cette habitude intérieure désolée qu'il se portait si vivement, pour se fuir lui-même, à ces occupations littéraires et poétiques où il a trouvé le charme et où il nous a rendu de si vives images du bonheur. On n'a jamais lutté avec plus de constance et de suite qu'il ne

l'a fait contre une folie aussi présente et persistante, « une des plus furieuses tempêtes, disait-il, qui ait été déchaînée sur une âme humaine, et qui ait jamais bouleversé la navigation d'un matelot chrétien ». Une de ses dernières pièces de vers, intitulée *le Rejeté*, est la peinture d'un matelot tombé en pleine mer pendant le voyage de l'amiral Anson, et s'efforçant de suivre à la nage le vaisseau d'où ses compagnons lui tendent en vain des câbles, et qu'emporte la tempête : il y voyait une image lugubre de sa destinée.

C'est plutôt avec le coin de manie et de folie qui s'était logé avant dans l'esprit de Rousseau pendant les dernières années, qu'il y aurait lieu de comparer la maladie de Cowper, si compatible avec d'admirables preuves de talent. Il se croyait voué à une réprobation irrévocable, de même que Rousseau se voyait l'objet d'une conspiration universelle. Cowper d'ailleurs, qui a encore de commun avec lui de s'être développé si tard, a parlé de Rousseau plus d'une fois, et en connaissance de cause ; il l'avait lu, au moins dans ses premiers grands ouvrages, et, dès le temps où il était établi à Huntingdon auprès des Unwin, il écrivait à son ami Joseph Hill : « Vous vous souvenez de la peinture que fait Rousseau d'une matinée anglaise ; telles sont celles que je passe ici avec ces braves gens ». Je ne sais de quelle matinée anglaise il s'agit, à moins que ce ne soit dans l'*Émile* le joli rêve de « la maison blanche avec des contrevents verts », et de la vie qu'on y mène ; Cowper et Hill, en le lisant d'abord ensemble, l'avaient peut-être qualifié ainsi (1). Il y a un autre endroit où Cowper,

(1) Je cherchais bien loin. Voir tout simplement *la Nouvelle Héloïse*, V[e] partie lettre III ; et dans les sujets d'estampes pour *la Nouvelle Héloïse*, la 9[e] estampe ayant pour inscription *la Matinée à l'anglaise*.

sans le nommer, me paraît avoir évidemment pensé à Rousseau : c'est dans *la Tâche*, au chant cinquième, lorsqu'il s'agit de combattre les raisonnements de l'épicurien endurci qui s'abandonne ouvertement aux appétits naturels, aux liens de la chair, et qui jouit tout haut de son sommeil de mort : « Hâte-toi maintenant, Philosophe, et délivre-le, si tu le peux, de sa chaîne. Viens lui parler de devoir, de convenance, lui dire combien la vérité morale est aimable, combien le sens moral infaillible... Ne t'épargne pas sur ce sujet... Déploie toutes tes facultés de déclamations et d'emphase à la louange de la vertu... Pousse ta prose éloquente jusqu'à surpasser l'éclat de la poésie... Il y manque toujours une *toute petite parole* à voix basse, que Celui-là seul peut prononcer de qui le verbe atteint d'un coup son plein effet, et qui dit aux choses qui ne sont pas d'être, et elles sont à l'instant ». Il me semble qu'en cet endroit Cowper a pensé à la *profession de foi du Vicaire savoyard* et qu'il en touche l'endroit faible et défectueux, qui est aussi celui de tous les éloquents continuateurs de Rousseau : il y manque la *toute petite parole* qui change les cœurs.

Rousseau est certainement l'écrivain qui, en France, au dix-huitième siècle, a le premier senti et propagé avec passion cet amour de la campagne et de la nature que Cowper, de son côté, a si tendrement partagé : à cet égard, nous aurions peu à envier à nos voisins. Aussi, lorsque j'ai exprimé le regret que la France n'eût point, dès ce temps-là, une poésie pareille et comparable à celle des Anglais, je pensais moins encore à la peinture directe de la nature considérée en elle-même, peinture dont notre prose élevée présente de si belles et si magnifiques images, qu'à l'union de la poésie de la famille et du foyer avec celle de la nature. C'est cette *union* qui manque essentiellement chez Rous-

seau, et par toutes sortes de raisons qui font peine à ses admirateurs : ce peintre aux larges et puissantes couleurs vit et habite dans un intérieur souillé. Il a de plus une indélicatesse naturelle ou acquise qui viole souvent cette première vertu protectrice du foyer, la pudeur. On trouverait encore de profondes différences morales entre Rousseau et Cowper, en ce que l'un aspire à se passer d'autrui, affecte de s'isoler et de se mettre en guerre ou en divorce avec le genre humain, et que l'autre au contraire, aime à devoir aux autres, à ceux qu'il aime, et à se sentir leur obligé. Tout en maudissant Londres comme l'autre Paris, et jusqu'à travers ses ardents anathèmes, il est sociable et a des doctrines sociables. Sauf quelques rares mouvements de misanthropie, il veut que sa demeure ne soit point trop à l'écart ni hors de portée des ressources et des bienfaits de la société. Une fois il a découvert dans ses courses autour d'Olney, sur une colline assez escarpée, une toute petite cabane cachée dans un bouquet d'arbres, et il l'a appelée *le Nid du paysan* ; il rêve de s'y établir, d'y vivre en ermite, y jouissant de son imagination de poète et d'une paix sans mélange ; mais il ne tarde point à s'apercevoir que le site est incommode, qu'on y manque de tout, qu'il est dur d'être seul : tout bien considéré, il préférera son cabinet d'été et sa serre avec son simple et gracieux confort, et il dira à la hutte sauvage et pittoresque : « Continue d'être un agréable point de vue à mes yeux; sois mon but de promenade toujours, mais mon habitation, jamais ! »

Bernardin de Saint-Pierre, chez nous, a fréquemment mêlé aux peintures naturelles de vives images de la vie et de la félicité domestique : mais la poésie en vers était restée en arrière, on ne sait pourquoi. De nos jours, des essais ont été tentés dans ce genre intime, familier, et pourtant relevé d'art, et qui a besoin d'un détail curieux

et de fini. Ces essais, dont aucun n'a eu l'excellence ni la popularité de *la Tâche,* demanderaient un examen attentif et un chapitre développé. Je remarquerai seulement qu'en Angleterre, la vie privée est plus close, plus abritée, mieux encadrée dans son ensemble, plus conforme par son esprit aux mœurs générales de la race et de la nation : ainsi ornée et préservée, ainsi à demi enveloppée de son mystère comme le *cottage* l'est dans ses roses ou comme un nid dans le buisson, elle prête davantage à cette douce et poétique ferveur qu'elle inspire et dont on vient de voir tant de purs exemples. C'est tout ce que j'ai voulu dire ici, sans nier qu'avec des différences dont le talent saurait se faire une originalité, nous puissions, par une application heureuse, y réussir à notre tour.

WERTHER

CORRESPONDANCE DE GŒTHE ET DE KESTNER

Traduite par M. L. POLEY

... Gœthe avait fait la connaissance de Charlotte le 9 juin 1772, et il partit brusquement de Wetzlar le 11 septembre. Sauf une courte visite de trois jours qu'il revint y faire du 6 au 10 novembre de cette même année, il ne revit plus Charlotte que bien tard, lorsqu'il avait soixante-dix ans, et elle plus de soixante, et qu'elle était la respectable mère de douze enfants.

Gœthe ne songea point à faire tout aussitôt un roman et un livre de cette liaison qui n'avait rien pour lui d'une aventure. Ses Mémoires sont un peu vagues sur ce point et ne suivent pas les événements d'assez près. On y voit qu'il fit, au printemps de l'année suivante probablement (car les dates précises n'y sont point marquées), un voyage près de Coblentz pour s'y distraire, et qu'il y devint légèrement amoureux d'une des filles de Mme de La Roche : « Rien n'est plus agréable, dit-il à ce sujet, que de sentir une nouvelle passion s'élever en nous lorsque la flamme dont on brûlait auparavant n'est pas tout à fait éteinte : ainsi à l'heure où le soleil se couche, nous voyons avec plaisir l'astre des nuits se lever du côté opposé de l'horizon : on jouit alors du double éclat des

deux flambeaux célestes. » Cela nous apprend du moins que l'amour qu'il pouvait avoir gardé pour Charlotte n'avait rien de furieux ni d'égaré.

Les lettres qu'on a de Gœthe, adressées à Kestner pendant les mois qui suivent l'instant de la séparation, nous le prouvent aussi, tout en nous donnant assez bien la mesure de cette espèce de culte d'imagination et de tendresse idéale, mystique, pourtant domestique et familière, mêlée de détails du coin du feu. Il a beau souffrir, il ne regrette point l'emploi qu'il a fait de ses derniers mois : non, ce n'est pas un mauvais Génie qui l'a conduit à ce bal où il a fait la connaissance de Lotte : « Non, c'était un bon Génie, s'écrie-t-il, je n'aurais pas voulu passer mes jours à Wetzlar autrement que je ne l'ai fait ; et pourtant les Dieux ne m'accordent plus de tels jours, ils savent me punir et me *Tantaliser.* » A Francfort, où il est revenu vivre près de sa famille, il a dans sa chambre la silhouette de Lotte attachée avec des épingles au mur ; il lui dit le bonsoir en se couchant, et le matin, il prend plus volontiers ces épingles-là que d'autres pour s'habiller. Il a (comme dans *Werther*) le nœud de ruban rose qu'elle portait au sein la première fois qu'il la vit ; il est question à plusieurs reprises d'une certaine *camisole à raies bleues* dans laquelle elle est adorable en négligé, et qu'il regretterait de loin de lui voir quitter. Pourtant, dans tout cela rien de sensuel, et quand il dit à Kestner que ce n'est jamais dans le sens humain qu'il la lui a enviée, on le croit. Seulement sa Laure et sa Béatrix ont le costume et le déshabillé d'une idylle des bords du Rhin ; on a quelque peine à s'y faire. Comprenons l'amour vrai sous toutes les formes et dans tous les costumes avec ce qu'il a de désintéressé. Saint-Preux, chez Jean-Jacques, n'a-t-il pas dit : « Assis aux pieds de ma bien-aimée, je teillerai du chanvre, et je ne désirerai rien autre chose, aujourd'hui, demain, après-

demain, toute la vie ». Gœthe, qui cite ce mot du cœur en se l'appliquant, le renouvelle par une légère variante : « Avec vous (Lotte et Kestner), je désirais autrefois de cueillir des groseilles et de secouer des pruniers, demain, après-demain, et durant toute ma vie ».

J'ai dit qu'après les avoir quittés, il ne se mit pas tout aussitôt à écrire *Werther*. En effet, s'il le médita et le couva dès auparavant, il ne dut point commencer à l'écrire avant le mois de septembre 1773, c'est-à-dire un an après son départ de Wetzlar, et lorsqu'il eut publié son drame de *Gœtz*. Dans l'intervalle, il s'était passé deux événements. Le jeune Jérusalem, fils d'un théologien connu, et secrétaire de légation, qui se trouvait à Wetzlar en même temps que Gœthe, jeune homme romanesque et lettré, épris d'une passion malheureuse pour la femme d'un de ses collègues, se tua d'un coup de pistolet à la fin d'octobre 1772. Sans être très lié avec Kestner, c'était précisément à celui-ci qu'il avait emprunté des pistolets sous le prétexte d'un voyage. Gœthe, comme tout le jeune monde allemand d'alors, fut très frappé de cette mort sinistre, et il s'enquit très curieusement des détails auprès de Kestner, qui les lui donna par écrit. C'est alors qu'il conçut l'idée d'identifier bientôt l'histoire de ce Jérusalem avec celle d'un amoureux comme lui-même l'avait été ou aurait pu l'être, et de faire du tout un personnage romanesque intéressant, et qui aurait pour le vulgaire le mérite de finir par une catastrophe. Mais l'idée sommeilla en lui environ dix mois avant qu'il la mît en œuvre. Un second événement, qui dut lui donner de l'aiguillon dans l'intervalle, fut le mariage de Kestner avec Charlotte, qui s'accomplit vers Pâques 1773 ; non pas qu'il eût du tout, à cette occasion, l'envie de se brûler la cervelle ; il a soin, dans sa Correspondance, de rejeter bien loin une pareille pensée, et je crois fort que c'est sincère. Cependant, il

dit dans ses Mémoires que « la mort de Jérusalem, occasionnée par sa malheureuse passion pour la femme d'un ami, l'éveilla comme d'un songe et lui fit faire avec horreur un retour sur sa propre situation ». Mais, dans ses Mémoires, il entendait ceci d'un commencement de passion plus récente qu'il croyait éprouver pour la fille de Mme de La Roche, la même personne qu'il avait vue il y avait peu de temps à Coblentz, et qui venait de se marier à Francfort. L'idée de ces relations fausses et de ces engagements sans issue lui fut donc vivement retracée par la mort de Jérusalem. Quoi qu'il en soit, tout se passa dans le domaine de l'imagination. S'il souffrait, il le dissimule bien dans ses lettres d'alors à Kestner et à Charlotte, qui, tout à fait fiancés, n'attendent que le prochain printemps pour s'épouser. Dans ce qu'il leur écrit durant cet hiver de 1772-1773, qui précède le mariage, il paraît gai, heureux ou du moins libre, et tourmenté du besoin d'aimer et du vague de la passion plutôt que d'aucune particulière blessure. Il a sur la fête de Noël une lettre à Kestner pleine de joie, de cordialité de sentiment pittoresque, et aussi de sentiment de famille :

« Hier (veille de Noël), mon cher Kestner, j'ai été avec plusieurs braves garçons à la campagne; notre gaieté a été bruyante, des cris et des rires depuis le commencement jusqu'à la fin. Ordinairement ce n'est pas de bon augure pour l'heure prochaine ; mais y a-t-il quelque chose que les saints Dieux ne puissent pas accorder s'il leur plaît ! Ils m'ont donné une joyeuse soirée ; je n'avais pas bu de vin, mon œil était sans trouble pour jouir de la nature. La soirée était belle; lorsque nous rentrâmes, la nuit survint. Il faut que je te dise que mon âme se réjouit toujours quand le soleil a disparu depuis longtemps, la nuit occupant l'horizon entier, de l'orient jusqu'au nord et au sud, et qu'un cercle demi-obscur seulement luit du côté de l'occident ; la plaine offre un spectacle magnifique. Quand j'étais plus jeune et plus ardent, j'ai regardé souvent, pendant mes excursions, ce crépuscule durant des

heures entières. Je me suis arrêté sur le pont (1) : la ville sombre des deux côtés, l'horizon brillant silencieusement, le reflet dans le fleuve, ont produit sur mon âme une impression délicieuse que j'ai retenue avec amour. Je courus chez les Gerock, et demandai un crayon et du papier, et je dessinai, à ma grande joie, le tableau entier aussi chaud qu'il se représentait dans mon âme ; tous partagèrent ma joie sur ce que j'avais fait, et leur approbation me rassura. Je leur proposai de jouer aux dés mon dessin ; ils ne voulurent pas, et me demandèrent de l'envoyer à Merck. Il est maintenant suspendu au mur de ma chambre, et me fait aujourd'hui autant de plaisir qu'hier. Nous avions passé ensemble une belle soirée comme des hommes auxquels le bonheur vient de faire un grand cadeau, et je m'endormis en remerciant les Saints dans le ciel pour la joie d'enfants qu'ils ont voulu nous accorder pour la nuit de Noël... »

Telle était sa disposition trois mois après avoir quitté Charlotte, sept semaines après la mort du jeune Jérusalem, et quand il avait déjà en idée le germe de *Werther*.

Gœthe, on le sait, aimait à patiner ; on n'a pas oublié son plus beau portrait de jeunesse, tracé par sa mère même :

« — Mère, vous ne m'avez pas encore vu patiner, et le temps est beau ; venez donc, et comme vous êtes, et tout de suite. — Je mets, disait la mère racontant cela depuis à Bettine, je mets une pelisse fourrée de velours cramoisi qui avait une longue queue et des agrafes d'or, et je monte en voiture avec mes amis. Arrivés au Mein, nous y trouvons mon fils qui patinait : il volait comme une flèche à travers la foule des patineurs ; ses joues étaient rougies par l'air vif, et ses cheveux châtains tout à fait dépoudrés. Dès qu'il aperçut ma pelisse cramoisie, il s'approcha de la voiture, et me regarda en souriant très gracieusement. — Eh bien ! que veux-tu ? lui dis-je. — Mère, vous n'avez pas froid dans la voiture, donnez-moi

(1) On se rappelle le bel endroit de *René* : « Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil... » Dans le tableau naturel que nous trace Gœthe, on remarquera comme différence fondamentale avec Chateaubriand, le sentiment cordial et domestique, la *joie d'enfants* à cette veillée de Noël.

votre manteau de velours. — Mais tu ne veux pas le mettre, au moins? — Certainement que je veux le mettre. — Allons, me voilà ôtant ma bonne pelisse chaude; il la met, jette la queue sur son bras, et s'élance sur la glace comme un fils des Dieux. Ah! Bettine, si tu l'avais vu! il n'y a plus rien d'aussi beau, j'en applaudis de bonheur! Je le verrai toute ma vie, sortant par une arche du pont et rentrant par l'autre: le vent soulevait derrière lui la queue de la pelisse qu'il avait laissée tomber. »

On a le portrait par la mère; or, voici le glorieux pendant par Gœthe lui-même. N'oublions pas que dans ce temps il lisait continuellement Homère, et qu'il était plein de ces magnifiques images de l'Olympe. On était au mois de février 1773; il écrit à Kestner dans une espèce d'hymne triomphal :

« Nous avons une glace superbe pour patiner en l'honneur du soleil. J'ai exécuté hier des rondes de danse. J'ai encore d'autres sujets de joie que je ne puis pas dire (Ne serait-ce point l'idée de *Werther* qui déjà remue et qui veut sortir?); ne vous en inquiétez pas. Je suis presque aussi heureux que deux personnes qui s'aiment comme vous; il y a en moi autant d'espérance qu'il y en a chez des amoureux; j'ai même depuis pris plaisir à quelques poésies et autres choses pareilles. Ma sœur vous salue, mes demoiselles vous saluent, mes Dieux vous saluent, nommément le beau Pâris à ma droite et la Vénus d'or de l'autre côté, et Mercure, le messager, qui se réjouit des courriers rapides, et qui attacha hier à mes pieds ses belles et divines semelles d'or, qui le portent avec le souffle du vent à travers la mer stérile et la terre sans limites (1). Et ainsi les personnages chéris du Ciel vous bénissent. »

Admirable élan et salut vraiment divin! C'est peut-être ce même jour où il comparait ses rapides patins aux

(1) Il se rappelle en cet endroit l'*Odyssée*, livre I, vers 96-99.

semelles d'or de Mercure, que sa mère aussi le comparait, lui, à un fils des Dieux. Nous reconnaissons là le souffle des premières et belles parties de *Werther*, de celles où l'auteur se répand sympathiquement par toute la nature et voudrait s'en emparer : « Ah ! pour lors, combien de fois j'ai désiré, porté sur les ailes de la grue qui passait sur ma tête, voler au rivage de la mer immense, boire la vie à la coupe écumante de l'Infini !... » Ce sera aussi le cri de René : « Levez-vous, orages désirés !... » Ce sera celui de Lamartine : « Que ne puis-je porté sur le char de l'Aurore !... » Mais chez ces deux poètes il s'y mêle une teinte de sombre ou de mélancolique que n'a pas le Werther du début.

Car on l'a très justement remarqué, et les lettres de Gœthe, écrites dans le cours de cette inspiration, nous le confirment ; ce n'est pas le désespoir, c'est plutôt l'ivresse bouillonnante et la joie qui président à la conception de *Werther* ; c'est le génie de la force et de la jeunesse, l'aspiration, douloureuse sans doute, mais ardente avant tout et conquérante, vers l'inconnu et vers l'infini. Tout ce qui est sorti de cette source élevée et débordante y est sincère, et a jailli de l'imagination et de la pensée de Gœthe. Voilà le vrai du livre et son cachet immortel ; le reste, désespoir final, coup de pistolet et suicide, y a été ajouté par lui après coup pour le roman et pour la circonstance : ce qui ressemble le moins à Gœthe, et qui se rapporte à l'aventure de ce pauvre Jérusalem, le côté faux, commun, exalté, digne d'un amoureux d'Ossian, non plus d'un lecteur d'Homère (1).

(1) En France nous n'avons longtemps connu *Werther* que par ce côté exagéré. J'ai pris soin ailleurs (article sur Charles Nodier, *Portraits littéraires*, tome Ier) d'en noter le contre-coup dans notre littérature, depuis Ramond, auteur des *Aventures du jeune d'Olban*, publiées en 1777, jusqu'à Nodier lui-même qui donnait *le Peintre de Salzbourg* en 1803. Les imitateurs français se sont

Gœthe (et il l'a dit) s'est guéri lui-même en faisant *Werther*; il s'est débarrassé de son mal en le peignant, mais il l'a en même temps inoculé aux autres; et alors pourquoi leur a-t-il indiqué un faux remède? Là est le vice de *Werther*. La vraie conclusion de *Werther* pour les artistes (car Werther est un artiste ou veut l'être), ce serait la conclusion qu'a choisie Gœthe lui-même, s'occuper, produire, se guérir, en s'appliquant ne fût-ce qu'à se peindre; et si tous, dans cette tâche, n'atteignaient pas aussi haut qu'un Gœthe le peut faire, ils y gagneraient du moins de sortir de leur mal, de le traverser, et de se rattacher bientôt derechef aux attraits puissants de la vie.

La différence des impressions du lecteur à celles de l'auteur est ici par trop forte et trop criante; elle n'est pas juste. Quoi? *Werther* une fois fait, et même à mesure qu'il le conçoit et le compose, Gœthe retrouve sa sérénité : il a triomphé de ses sentiments puisqu'il les a magnifiquement exprimés. Il est comme Neptune dans la tempête de Virgile, lequel, bien que fortement ému au dedans (*graviter commotus*), lève un front tranquille et pacifique à la surface des mers : *summa placidum caput extulit unda*. Voilà pour l'auteur. — Mais les lecteurs, au contraire (je parle des premiers lecteurs, de ceux de 1774), qui trouvent dans le prodigieux petit livre

surtout rattachés à *Werther* par la fièvre de tête, par les dehors, le costume, le suicide et l'explosion finale, enfin par les défauts. — Je lis dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1855 un article sur *Werther*, par M. Emile Montégut, ou plutôt un hymne plein de feu, d'âme et de tendre intelligence. Le type en est saisi et embrassé dans son entier comme par un jeune frère. Mais il a fallu quatre-vingts ans de tâtonnements, et, j'ajouterai, l'éducation tout exotique de M. Emile Montégut, pour qu'on arrivât en France à une interprétation si intime, si complète dans le meilleur sens, et à la fois si exempte de danger.

tous leurs sentiments, jusque-là confus, exprimés au vif et en traits de feu, s'y prennent, ne s'en détachent plus, passent, sans s'en apercevoir du Werther-*Gœthe* au Werther-*Jérusalem*, et sont ainsi conduits, par cette contagion du talent et de l'exemple, à l'idée du suicide. Il y a là, si je l'ose dire, moins encore un tort peut-être qu'une inexpérience chez Gœthe. Eût-il conclu de même s'il avait prévu tout l'effet de son roman, cet effet qu'il a comparé à celui d'une allumette qui met le feu à une mine ? Il est difficile à un artiste de résister à l'à-propos, et de renoncer à un grand succès. Gœthe, averti à l'avance, eût donc bien pu ne vouloir rien changer, sans compter qu'un autre dénoûment n'était pas si aisé à offrir. Ce qui est certain, c'est que toute la jeunesse allemande fut à l'instant et profondément atteinte et ébranlée. L'artiste sain, vigoureux, généreux avait substitué à sa propre méthode de guérison dont il gardait le secret, une solution maladive et banale à l'usage du vulgaire. La fin de *Werther* laissait en vue et livrait aux regards du public un faux Gœthe au lieu du vrai, un fantôme creux et trompeur après lequel la foule allait courir, comme Turnus dans le combat s'acharne à poursuivre le fantôme d'Énée qui l'égare, tandis que le véritable héros est ailleurs et dans le lieu de l'action. Aujourd'hui, pour le jugement définitif du livre et le rang qui lui est dû dans l'ordre des œuvres de l'art, cette fin de *Werther* nuit aux parties principales, et quand on considère le caractère si opposé de l'auteur, et ses destinées en un sens si inverse, elle a peine à ne pas nous faire l'effet d'une mystification.

Mais de fait, et même chez un artiste de tout temps si réfléchi, si maître de soi dès sa jeunesse, les choses se passèrent plus au hasard et plus confusément. Pour revenir à la Correspondance de Gœthe avec les époux Kestner, dont le mariage se fit en avril 1773, on y suit assez bien les traces du projet et de la composition, jus-

qu'au moment où toute la pensée prend flamme. Ce mariage, en s'accomplissant, dut lui donner l'idée du désespoir qu'il n'avait pas, mais qu'un autre aurait pu avoir. Pour lui, qui s'est chargé d'envoyer de Francfort les anneaux d'alliance et qui y a joint toutes sortes de bons souhaits, il se contente, pour punir à sa manière les nouveaux mariés, de leur écrire : « Je suis vôtre, mais, pour le moment, je ne suis guère curieux de voir ni vous, ni Lotte. Aussi sa silhouette disparaîtra de ma chambre le premier jour de Pâques, qui sera probablement le jour de votre mariage, ou même dès après-demain, et elle n'y sera de nouveau suspendue que quand j'apprendrai que Lotte est mère. Une nouvelle époque commencera alors, et je ne l'aimerai plus, mais j'aimerai ses enfants, — un peu, il est vrai, à cause d'elle, mais cela ne fait rien... » Et même cette menace amicale, il ne l'exécute pas ; la silhouette reste là suspendue comme par le passé. Qui plus est, une amie qui revient de la noce lui apporte le bouquet de mariage de Lotte, et il s'en pare. Cependant la grande consolation intérieure, l'occupation poétique dure et augmente : il publie son *Gœthe de Berlichingen* ; il écrit des drames, des romans, dit-il, et autres choses de ce genre (juin 1773) ; et en septembre il commence sa confidence couverte de *Werther* aux jeunes époux désormais installés à Hanovre : « Je fais de ma situation le sujet d'un drame que j'écris en dépit de Dieu et des hommes. Je sais ce que dira Lotte quand elle le lira, et je sais ce que je lui répondrai. » Et encore : « O Kestner, je me trouve bien heureux ! quand ceux que j'aime ne sont pas près de moi, ils sont pourtant toujours devant moi. Le cercle des nobles cœurs est la plus précieuse de mes acquisitions. » — « Vous êtes toujours près de moi quand j'écris quelque chose. Je travaille maintenant à un roman, mais cela va lentement... Encore une confidence d'auteur :

mon idéal grandit et embellit de jour en jour, et si ma vivacité et mon amour ne m'abandonnent pas, il y aura encore beaucoup de choses pour ceux que j'aime, et le public en prendra aussi sa part. »

Lorsqu'il a fini son *Werther* et qu'il s'apprête à le publier, il a une crainte, c'est de blesser les jeunes époux : il glisse dans ses lettres toutes sortes de précautions à cet égard, des précautions mystérieuses et pour eux obscures, mais qui avaient pour but de les prévenir et de les empêcher de se trop choquer. Lorsque Lotte est mère pour la première fois, mère d'un garçon dont il est parrain, ou du moins dont il a choisi le nom, il écrit à Kestner : « Je ne puis pas me la figurer comme une femme en couches ; c'est décidément impossible. Je la vois toujours telle que je l'ai quittée ; ainsi, je ne te connais pas en ta qualité de mari ; je ne connais d'autres relations que nos anciennes, *auxquelles j'ai associé dans une certaine occasion des passions étrangères.* Je vous en avertis pour que vous ne vous en fâchiez pas. » — « Adieu, mes amis (que j'aime tant que j'ai été forcé de prêter et d'accommoder la richesse de mon amour à la représentation fictive du malheur de notre *ami*). Vous saurez plus tard le sens de cette parenthèse. » Cet *ami*, c'est Werther. En juin 1774, dans une lettre à Charlotte, il l'annonce positivement sous ce nom : « Adieu, ma chère Lotte, je vous enverrai bientôt un ami qui me ressemble beaucoup, et j'espère que vous le recevrez bien. Il s'appelle *Werther*, et vous expliquera lui-même ce qu'il est et ce qu'il a été. » Et le 27 août, avec ce tutoiement sentimental ou poétique qui nous étonne un peu, mais qui probablement n'a rien de choquant de l'autre côté du Rhin : « O Lotte !... je t'enverrai prochainement un livre, appelle-le comme tu le voudras, des prières ou un trésor, pour te rappeler matin et soir les bons souvenirs de l'amitié et de l'amour. »

Que ce soit à Lotte qu'il parle ainsi et qu'il semble adresser particulièrement son livre, on le conçoit : il espère plus d'indulgence et de grâce auprès d'elle qu'auprès de Kestner.

Il a raison. Le livre paraît : un des premiers exemplaires arrive à Hanovre. Or, jugez de l'impression pénible qu'il dut faire à une première lecture sur les deux jeunes époux, qui y voyaient toute leur liaison de ces quatre divins mois dans la vallée de la Lahn divulguée en même temps et comme profanée par un mélange avec d'autres événements et des circonstances étrangères, moins délicates et moins pures. A une seconde et troisième lecture, ils purent toutefois s'apaiser un peu, Lotte surtout, j'imagine, qui, dans le secret de son cœur, sentait qu'au fond elle était l'âme et la divinité d'un beau livre. Mais Kestner supportait plus difficilement cette publicité et le rôle qui lui était fait, ce rôle d'Albert froid, flegmatique et médiocre. On a sa première lettre de plainte à Gœthe : « La ressemblance (avec Albert) ne porte, il est vrai, disait-il en terminant, que sur le côté extérieur, et grâce à Dieu, seulement sur l'extérieur ; mais si vous teniez à l'y introduire, était-il donc nécessaire d'en faire un être aussi apathique ? Peut-être était-ce dans l'intention de vous placer fièrement à côté de lui et pour pouvoir dire : *Voyez quel homme je suis, moi !* »

Gœthe s'empressa de répondre, d'expliquer, de se justifier, de demander un répit à ses amis irrités et alarmés pour qu'ils pussent juger de l'effet général avec plus de sang-froid et au vrai point de vue. « Il faut, mes chers irrités, que je vous écrive tout de suite pour en débarrasser mon cœur. C'est fait, c'est publié ; pardonnez-moi si vous pouvez. Je ne veux décidément rien entendre de vous avant que le résultat ait démontré l'exagération de vos craintes, avant que vos cœurs aient mieux apprécié

dans ce livre l'innocent mélange de vérité et de fiction » (octobre 1774).

Et ici, pour ne faire tort ni injustice à personne, établissons nettement les deux aspects de la question, les deux points de vue. Il y a celui de la vie régulière et de la famille, de la morale domestique et sociale, ce qui saute aux yeux tout d'abord pour peu qu'on se place en idée dans la situation. Imaginez le désagrément et la peine pour un honnête homme comme Kestner, heureux d'épouser celle qu'il aime depuis des années, l'emmenant comme en triomphe de Wetzlar à Hanovre, la présentant avec orgueil à tous les siens, et remplissant avec considération un emploi honorable, imaginez-le, après dix-huit mois de mariage, recevant de son meilleur ami, en cadeau, ce petit volume, où il est crayonné d'une manière assez reconnaissable sous les traits d'Albert ; où sa fiancée paraît à bien des moments près de lui échapper ; où elle n'est guère retenue que parce qu'elle est supposée déjà liée à lui par un engagement positif. Ajoutez, pour combler le désagrément, que l'aventure de Jérusalem se confondant dans le roman avec l'amour de Gœthe, et Kestner ayant réellement prêté ses pistolets à Jérusalem, qui s'en était servi pour se tuer, on ne savait plus comment séparer à temps l'Albert de la fin du roman d'avec celui de la première moitié. Kestner recevait donc des lettres de condoléance, et à demi curieuses, par lesquelles on le plaignait de son accident, d'avoir eu un ami si entreprenant, si malheureux, et qui avait dû troubler étrangement sa lune de miel et son bonheur. Il répondait par des explications et des éclaircissements qu'on a, et qui sont précieux pour nous, en ce qu'ils déterminent exactement la part de vérité et de fiction dans *Werther*, et le procédé de composition. On trouvera même, en les lisant, que Kestner n'est pas aussi blessé au fond qu'il aurait droit de l'être : « Vous voyez, écrit-

il à un ami, que vous n'avez pas eu raison de me plaindre. C'est malgré nous que ce livre nous met dans les conversations du public ; mais nous avons la satisfaction de savoir que c'est sans raison et sans motifs. Grâce à Dieu, nous avons vécu et nous vivons encore ensemble heureux et contents. » Il n'est que bien modéré quand il s'échappe jusqu'à dire : « Un de mes amis m'écrivait dernièrement : *Sauf le respect pour votre ami, il est dangereux d'avoir un auteur pour ami*. Il a bien raison. » Il est assez disposé, d'ailleurs, à excuser Gœthe auprès de ceux qui le blâmeraient trop : « Vous comprendrez qu'il ne m'a pas rendu un service, — sans dessein, il est vrai, et dans l'exaltation d'auteur ou par étourderie, — en publiant *les Souffrances du jeune Werther*. Il y a dans ce livre beaucoup de choses qui nous fâchent, moi et ma femme ; son succès nous contrarie encore davantage. Pourtant je suis disposé à lui pardonner ; mais il ne doit pas le savoir, pour qu'il soit plus circonspect dorénavant. » Excellent ami ! il était dans le vrai en pardonnant ; pourtant il ne se rendait pas tout à fait compte du procédé de Gœthe, quand il l'attribuait à une légèreté de jeunesse. En effet, ce n'était, de la part de celui-ci, ni étourderie, ni vague exaltation : c'était un acte de conquérant et de grand prêtre de l'Art, qui prend ce qui est à sa convenance et met en avant je ne sais quel droit supérieur et sacré. Gœthe en a fait une doctrine.

C'est le second point de vue ; et, tel qu'il nous est exprimé par Gœthe, on conviendra qu'il ne se présente ni sans beauté, ni sans grandeur. Gœthe a senti bien vite, même à travers les premières irritations des deux amis, qu'ils ne lui en veulent pas mortellement, et il s'empresse de profiter de la disposition pour les remercier, pour les ramener et les entraîner, s'il le peut, dans le sens de son œuvre :

« Oh! si je pouvais me jeter à ton cou, écrit-il à Kestner (21 novembre), me jeter aux pieds de Lotte pendant une minute, une seule minute, et tout ce que je ne pourrais expliquer dans des volumes serait effacé et expliqué! — Oh! m'écrierais-je, vous manquez de foi, ou du moins vous n'en avez pas assez! — Si vous pouviez sentir la millième partie de ce qu'est *Werther* pour des milliers de cœurs, vous ne regretteriez pas la part que vous y avez prise... Au péril de ma vie, je ne voudrais pas révoquer *Werther*; et crois-moi, tes craintes, tes *gravamina* disparaîtront comme des spectres de la nuit, si tu prends patience; et ensuite je vous promets d'effacer, d'ici à un an, de la manière la plus charmante, la plus unique et la plus intime, tout ce qui pourrait encore subsister de soupçon, de fausse interprétation dans ce bavard de public qui n'est qu'un troupeau de pourceaux (1). Tout cela disparaîtra comme du brouillard devant un vent pur du nord. — Il faut que *Werther* existe, il le faut! Vous ne le sentez pas, *lui*; vous sentez seulement *moi* et *vous*; et ce que vous croyez y être seulement *collé* y est *tissé*, en dépit de vous et d'autres, d'une manière indestructible... Oh! toi, crie-t-il à Kestner, tu n'as pas senti comment l'Humanité t'embrasse, te console! »

Kestner, dans son modeste intérieur, fut quelque temps à se remettre de cette brusque invasion et de cette embrassade en masse de l'Humanité. Mais certes, on n'a jamais plaidé avec plus de hauteur et de passion le droit qu'a l'œuvre, fille immortelle du génie, d'éclore à son heure, de jaillir du divin cerveau, et de vivre, dût-elle, en entrant, heurter quelques convenances établies, et froisser quelques susceptibilités même légitimes.

(1) N'est-ce pas pourtant un peu en vue de ce gros public qu'il a immolé en partie ses amis, ou du moins sacrifié la pudeur de l'amitié?

Gœthe revient en un autre endroit sur cette promesse mystérieuse qu'il n'a pas exécutée, d'inventer je ne sais quoi, je ne sais quel nouveau roman ou poème, qui, par un coup de son art, placerait les deux époux au-dessus de toutes les allusions et de tous les soupçons. « J'en ai la puissance, dit-il avec l'orgueil de celui qui est dans le secret des Dieux et qui tient le sceptre de l'apothéose, mais ce n'est pas encore le temps. » — S'il ne réussit point tout à fait à entraîner avec lui Kestner dans cette marche en triomphe vers l'idéal, celui-ci, du moins, n'était pas indigne de sentir ce qu'il y avait d'élevé dans de telles paroles, et il répondait à ceux qui le questionnaient sur cet étrange et assez dangereux ami : « Vous ne vous imaginez pas comment il est. Mais il nous causera encore de grandes joies, quand son âme ardente se sera un peu calmée. »

Ces joies ne furent que lointaines et telles que les peut procurer un ami, homme de génie, à ceux qui, séparés par les situations et les circonstances, se sentent avec lui un nœud étroit dans le passé. Il est impossible de ne pas remarquer que *Werther* fait et publié, la correspondance se ralentit aussitôt et ne consiste plus qu'en billets de plus en plus rares. Gœthe reste avec les Kestner et avec la famille de Charlotte dans des termes affectueux et intimes, mais à distance ; et l'on se dit involontairement : Qu'avait-il affaire d'eux désormais ? Il en avait tiré l'usage principal qu'il en désirait, l'œuvre ! — Tantôt c'est sa mère, tantôt c'est sa sœur, qui écrivent pour lui et qui l'excusent. Moins de deux ans après la publication de *Werther*, la vie ducale de Gœthe a commencé : « Vous êtes sans doute étonné du silence du docteur (Gœthe), écrit sa mère à un frère de Charlotte (février 1776). Il n'est pas ici ; il est depuis trois mois à Weimar chez le duc, et Dieu sait quand il reviendra. Mais il apprendra avec plaisir que j'ai écrit à son cher

ami, car je ne saurais vous dire combien il a toujours parlé de vous et de votre famille. Il a toujours considéré le temps passé dans votre famille comme le plus heureux de sa vie. » Sur ce point, Gœthe est invariable. Il a dans le passé, dans le souvenir des jours qu'il a vécu à Wetzlar, au sein de *la famille allemande*, entre Charlotte et Kestner, sa saison d'âge d'or, un cercle pur et lumineux que rien n'éclipsera : « Vous avez été pour moi jusqu'ici, écrira-t-il à Kestner des années après, l'idéal d'un homme heureux par l'ordre et par la modération des désirs. » — « J'apprends avec plaisir, lui dit-il encore, ce que vous m'écrivez de vos enfants. Celui qui a son univers dans sa famille est heureux. Reconnaissez bien votre bonheur, et sachez que des positions plus brillantes ne sont guère à envier. » De telles paroles sont faites pour se joindre désormais à la lecture de *Werther* et pour en corriger la moralité finale par un témoignage qu'on ne saurait récuser.....

Croirait-on, quand on n'a lu de Gœthe que *Werther*, qu'à un moment c'est lui, l'enthousiaste d'hier, qui va donner à Kestner, à l'ancien *Albert* lui-même, le meilleur conseil de vie pratique? et il le lui donne dans des termes à la Franklin : « Vous me demandez un conseil (septembre 1777); c'est difficile de loin. Le meilleur conseil, et à la fois le plus loyal et le plus éprouvé, est : *Restez où vous êtes*. Supportez maints désagréments, chagrins, passe-droits, etc., parce que vous ne vous trouverez pas mieux quand vous aurez changé de séjour. Restez fidèlement et avec fermeté à votre place. Dirigez vos efforts sur un seul but. Vous êtes l'homme pour cela, et vous *avancerez en restant*, parce que tout ce qui est *derrière vous* recule. Celui qui change de position perd toujours moralement et matériellement *les frais de voyage et d'établissement*, et reste en arrière. Je te dis cela en ma qualité d'homme du monde, qui apprend

peu à peu comment les choses se passent. » Ce sont là les suites réelles de *Werther*, du vrai Werther guéri et calmé, et qui sont à opposer, en bonne critique et en saine morale, à la catastrophe romanesque.

Une autre conclusion également imprévue qui s'y rattache, c'est que dans l'année qui suivit celle de la publication de *Werther*, Gœthe devint l'ami du jeune duc de Saxe-Weimar, et bientôt son principal conseiller, son ministre. « Mes chers enfants, écrivait-il de Weimar le 9 juillet 1776 à Kestner et à sa femme, il y a tant de choses qui m'agitent. Autrefois, c'étaient mes propres sentiments ; maintenant ce sont en outre les embarras d'autres personnes que je dois supporter et arranger. Apprenez seulement ceci : je demeure ici et je puis y jouir de la vie à ma façon et de façon à me rendre utile à un des plus nobles cœurs. Le duc, avec lequel j'ai, depuis neuf mois, des rapports d'âme les plus sincères et intimes, m'a attaché aussi à ses affaires. Que Dieu bénisse nos relations ! » Et le 23 janvier 1778 : « J'ai, en outre de mes fonctions de conseiller intime, la direction du département de la guerre et des chaussées, avec les caisses. L'ordre, la précision et la promptitude sont des qualités dont je tâche tous les jours d'acquérir un peu. » Au milieu de cela, des voyages en Suisse, en Italie, l'étude dans toutes les directions, la comparaison étendue dans toutes les branches des beaux-arts et des littératures ; bientôt les sciences naturelles qui vont s'y joindre ; une vie noble, assise, bien distribuée et ordonnée, occupée et non affairée, à la fois pratique et à demi contemplative. « Je demeure hors de la ville, dans une très belle vallée où le printemps crée dans ce moment son chef-d'œuvre » : tout ce qui, enfin, devait faire de cette riche organisation de Gœthe le modèle et le type vivant de la critique intelligente et universelle. Un moment, dans les premières années de cette existence nouvelle à

Weimar, il a l'idée de se plaindre de son esclavage ; un reste de misanthropie werthérienne s'est glissé sous sa plume, mais il a le bon esprit aussitôt de s'en repentir : « Que le style de ma dernière lettre ne vous fâche pas, écrit-il à Kestner (mars 1783). Je serais le plus ingrat des hommes, si je n'avouais pas que j'ai une meilleure position que je ne mérite. » Il sent que dans ce monde de luttes et où si peu arrivent, ce serait offenser Dieu et les hommes que de se plaindre pour quelques ennuis passagers, quand il a trouvé un cadre si orné et si paisible à son développement et à toutes les nobles jouissances de son être.

En 1783, il eut l'idée de faire quelques changements à *Werther* : « J'ai repris dans des heures calmes mon *Werther*, et, sans toucher aux parties qui ont fait tant de sensation, je pense le hausser de quelques degrés. J'avais l'intention de faire d'Albert un caractère que pouvait bien méconnaître le jeune homme passionné, mais pas le lecteur ; cela produira un effet excellent et longtemps désiré. J'espère que vous en serez satisfait. » — *Albert*-Kestner, à qui Gœthe écrivait cela, prit la nouvelle avec feu, et il revint sur son désir d'obtenir les modifications qu'il avait à cœur. J'ignore s'il les obtint toutes ; il faudrait pour cela comparer entre elles les diverses éditions de *Werther*, comme nous le faisons aujourd'hui en France pour nos *Manon Lescaut* et nos *La Bruyère*.

Je l'ai dit : s'il est permis de conjecturer, je crois que Kestner dut toujours garder quelque chose de pénible sur le cœur à l'occasion de *Werther*, mais Lotte au fond n'en fut point offensée : je me la figure plutôt tacitement enorgueillie et satisfaite dans son silence. Puis, les années s'écoulant et la mort achevant d'épurer et de consacrer les souvenirs, le quatrième de ses douze enfants à qui elle avait transmis plus particulièrement

sans doute une étincelle de son imagination et de sa douce flamme, s'aperçut qu'après tout il y avait là, mêlé à de l'affection véritable, un de ces rayons immortels de l'art que le devoir permettait ou disait de dégager, que c'était un titre de noblesse domestique, même pour son père, de l'avoir emporté sur Gœthe, et que de la connaissance plus intime des personnes il allait rejaillir sur les plus modestes un reflet touchant de la meilleure gloire. Il s'est donc mis à réunir toutes les lettres et les pièces qui se rapportent à cette liaison de Gœthe avec ses parents et qui éclairent la composition de *Werther*, et il les a fait précéder d'une Introduction. Au moment de les publier lui-même, ce fils de Charlotte mourut, mais les autres membres de la famille ont voulu accomplir son vœu, et c'est ainsi que l'ouvrage a paru l'année dernière en Allemagne. Il me semble cette fois que l'Ombre de Kestner lui-même y a souri, et qu'il a pardonné enfin sans aucune réserve à ce glorieux ami dont il devient, bon gré mal gré, le compagnon dans l'immortalité. Et n'est-ce pas Gœthe qui lui écrivait un jour sur la première page d'un poème de Goldsmith dont il lui faisait cadeau : « N'oublie pas celui qui de tout son cœur t'a aimé et *a aimé avec toi?* »

DE P. DE RONSARD

ŒUVRES INÉDITES

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR M. PROSPER BLANCHEMAIN

Un vol. petit in-8°; Paris, Auguste Aubry, 1855.

Étude sur RONSARD, considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare, par M. Eugène Gandar, ancien membre de l'École française d'Athènes. 1 vol. in-8°; Metz, 1854.

18 octobre 1855.

Depuis vingt-sept ans déjà que j'ai publié un Choix des Poésies de Ronsard (1828) joint à un Tableau historique de son école, dans lequel j'essayais de remettre en lumière et en honneur un côté du moins de son entreprise, je me suis en général abstenu d'en parler. J'avais eu tellement l'air de l'épouser d'abord aux yeux de certaines personnes, que je sentais bien que je nuirais plus que je ne servirais à son retour de fortune en insistant. J'avais d'ailleurs donné mes meilleures raisons et mes preuves. J'ai donc laissé faire le temps, et j'ai aussi beaucoup laissé dire. Je ne prétends pas aujourd'hui que la cause soit gagnée : il y a très peu de points qui soient gagnés définitivement en histoire littéraire; les conclusions les plus claires et les mieux motivées suscitent et ramènent de temps en temps des procès qui recommencent. Mais il est pourtant de certaines notions qui, une fois établies et remises en circulation, ne se

perdent plus, et qui entrent, bon gré mal gré, dans les jugements mêmes qui aimeraient à n'en pas tenir compte. Aujourd'hui, l'opinion moyenne sur Ronsard et sa tentative est assez fixée pour qu'il ait été possible à M. Gandar, ancien élève de l'École d'Athènes, de faire de ce poète le sujet d'une thèse en Sorbonne (car telle est l'origine de son livre), et d'y soutenir que Ronsard méritait plus encore que n'avaient réclamé pour lui ceux-mêmes qui avaient paru aller trop loin. Et voilà M. Prosper Blanchemain qui, dans une édition de luxe publiée par un libraire bibliophile, a jugé qu'il n'était pas inopportun de présenter, non plus un extrait et un choix des œuvres connues de Ronsard, mais un surcroît d'œuvres inédites, des variantes ou fragments tirés de recueils manuscrits, en un mot quelque chose de plus que ce qu'on avait déjà. Ce sont là des signes assez évidents que la *question de Ronsard*, comme on pourrait dire, a marché et a fait son chemin depuis vingt-cinq ans dans le monde des lettres. On me permettra donc d'y revenir à mon tour et pour dire un mot de ces travaux récents, et pour rappeler avec précision ce que j'avais désiré et demandé moi-même à l'origine.

Qu'on veuille se reporter en 1827, au moment où la curiosité critique se dirigeait dans tous les sens, non point par un esprit de simple étude et de connaissance impartiale, mais avec un désir de conquête, d'appropriation, et une honorable avidité de s'enrichir au profit de l'art et, s'il se pouvait, de la création moderne. En même temps, une jeune école de poètes cherchait de toutes parts des veines nouvelles. M. de Lamartine avait du premier coup fait jaillir une source de sentiments élevée, abondante, et qui s'épanchait en une large et facile harmonie. D'autres poursuivaient non sans effort, ce qu'ils étaient destinés à atteindre un jour ; ils gravissaient les rochers ou fouillaient les plis du vallon. Les

principaux de ces poètes, ceux qui avaient le plus d'avenir, se rattachaient à l'ordre d'idées et d'affections inaugurées dès le commencement du siècle par M. de Chateaubriand, et dont la Restauration favorisait le réveil; et, pour cette autre initiation qui tient plus particulièrement à la forme poétique, ils aimaient à se réclamer d'André Chénier, non pas tant pour l'imiter directement que par instinct de fraîcheur, de renouvellement, et par amour pour cette beauté grecque dont il nous rendait les vives élégances et les grâces. Il faut (même après qu'ils sont devenus célèbres) voir les hommes tels qu'ils sont, tels qu'ils étaient, et ne point se payer de mots. La plupart des poètes de cette génération étaient instruits et avaient fait des études suffisantes, mais ils n'étaient point doctes. Il est aisé aujourd'hui à un ancien élève de l'École normale qui a de plus couronné son éducation classique à l'École d'Athènes, et qui a parcouru avec méthode pendant des années le cercle complet des lectures tant latines que grecques, de venir indiquer par où pouvait pécher une tentative d'imitation et un retour quelconque vers l'antique, et de relever les témérités ou les inexpériences. Nos poètes de 1827 n'avaient pas fait, comme Gœthe, leurs études dans des universités allemandes d'où l'on sortait en emportant *l'Odyssée* dans ses promenades; comme Byron ou les Lakistes, ils n'avaient pas été formés dans des écoles où l'on finit par lire les chœurs des tragiques grecs en se jouant. Ils avaient fait ce qu'on appelait sous l'Empire de bonnes études: ils étaient gens du monde, quelques-uns militaires, pressés d'ailleurs de produire, et dignes de se perfectionner par l'étude sans en avoir les loisirs ni les instruments; mais ils avaient une certaine flamme au cœur et une ardeur d'idéal qui ne s'est pas encore éteinte chez tous, et qui fait l'honneur de ces générations rapides dont les individus isolés se survivent; il y avait

eu je ne sais quel astre ou quel météore qui les avait touchés en naissant. Chacun alors prenait donc l'initiation où il le pouvait; l'un entrait dans le sentiment de la haute poésie par Byron, l'autre par Shakspeare, un autre de préférence par Dante; on saisissait un point, et l'on devinait le reste : tout cela se rejoignait dans une noble fièvre et une émulation commune. Ce qui était bien certain pour ceux qui tentaient la pratique de l'art en vers, et surtout dans l'ordre lyrique, c'est que les dernières sources trop fréquentées du XVIIIe siècle, sources de tout temps mélangées et fort minces, étaient taries et épuisées, et qu'il fallait se retremper ailleurs, non pas tant pour les sentiments (on les avait en soi) que pour l'expression, pour la couleur, pour le style. Une grande partie de la difficulté était là.

Or, en ces mêmes années, étudiant de mon côté le XVIe siècle français et notre ancienne poésie à un point de vue critique, je ne fus pas longtemps à m'apercevoir d'un certain rapport entre ce qu'on avait voulu alors et ce qu'on désirait dans le présent. Et, en effet, à ce grand moment de la Renaissance, lorsqu'au sortir de l'étude fervente des belles œuvres de l'Antiquité on s'était retrouvé en présence d'une poésie française naturelle, élégante, mais peu élevée, on avait eu conscience à cet égard de la pauvreté domestique; on avait fait effort pour en triompher, et pour monter une lyre au ton des plus graves et des plus héroïques desseins. On avait échoué, mais, selon moi, en partie seulement; car il était possible encore, dans l'ensemble confus des poésies oubliées de cette époque, de recueillir à première vue et de faire goûter une certaine quantité de pièces vives, neuves, d'un rythme ferme et varié, d'une couleur charmante, d'une expression imprévue et pourtant bien française. Est-ce à dire pour cela que je conseillais d'imiter ces poètes du XVIe siècle et, en particulier, Ron-

sard, soit directement dans la forme et dans la langue, soit dans l'ordre des idées? Pas le moins du monde. Je disais précisément le contraire, et j'avertissais que tel n'était point mon but. Mais la lyre de Malherbe, celle que ce rigoureux lyrique avait refaite et léguée à ses successeurs, n'était plus qu'à quatre cordes, et je demandais qu'on en ajoutât une cinquième qui y avait été avant lui. Mais le style de la poésie lyrique était fort déchu ; il était entravé et gêné de toutes parts, jeté à froid dans des moules usés; les heureuses tentatives de quelques jeunes poètes tendaient à le restaurer, à l'étendre, et à ceux qui s'en étonnaient et s'en irritaient comme d'une innovation inouïe, je rappelais qu'on l'avait déjà essayé et sans tant de maladresse et de malheur qu'on l'avait bien voulu dire. Enrichir la palette de quelques tons agréables à l'œil, ajouter quelques notes aux accents connus, quelques nombres et couplets aux rythmes en usage, justifier surtout par des exemples retrouvés à propos ce qu'osaient d'instinct les poètes novateurs de notre temps, renouer la tradition sur un point où l'on n'avait jusque-là signalé que des débris, c'était mon ambition la plus haute. Je la rassemblais autour du nom de Ronsard, et je la limitais moi-même dans ces vers où, ce me semble, je ne demandais que peu. J'y disais en propres termes, et en m'adressant au poète auquel je venais d'élever dans mon volume une sorte d'*autel expiatoire*.

Non que j'espère encore, au trône radieux
D'où jadis tu régnais, replacer ta mémoire.
Tu ne peux de si bas remonter à la gloire :
Vulcain impunément ne tomba point des cieux.

Mais qu'un peu de pitié console enfin tes mânes ;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur:

Qu'on dise : il osa trop, mais l'audace était belle;
Il lassa sans la vaincre, une langue rebelle,
Et de moins grands depuis eurent plus de bonheur.

Ma conclusion, après tout, n'était pas tellement différente du jugement qu'avait porté, sur Ronsard, Fénelon dans sa Lettre à l'Académie française :

« Ronsard, y disait-il, avait trop entrepris tout à coup. Il avait forcé notre langue par des inversions trop hardies et obscures : c'était un langage cru et informe. Il y ajoutait trop de mots composés qui n'étaient point encore introduits dans le commerce de la nation : il parlait français en grec, malgré les Français mêmes. *Il n'avait pas tort, ce me semble, de tenter quelque nouvelle route pour enrichir notre langue, pour enhardir notre poésie, et pour dénouer notre versification naissante.* Mais, en fait de langue, on ne vient à bout de rien sans l'aveu des hommes pour lesquels on parle. *On ne doit jamais faire deux pas à la fois ;* et il faut s'arrêter dès qu'on ne se voit pas suivi de la multitude. La singularité est dangereuse en tout : elle ne peut être excusée dans les choses qui ne dépendent que de l'usage.

« *L'excès choquant de Ronsard nous a un peu jetés dans l'extrémité opposée : on a appauvri, desséché et gêné notre langue.* Elle n'ose jamais procéder que suivant la méthode la plus scrupuleuse et la plus uniforme de la grammaire : on voit toujours venir d'abord un nominatif substantif qui mène son adjectif comme par la main : son verbe ne manque pas de marcher derrière, suivi d'un adverbe qui ne souffre rien entre deux ; et le régime appelle aussitôt un accusatif, qui ne peut jamais se déplacer. C'est ce qui exclut toute suspension de l'esprit, toute attention, toute surprise, toute variété, et souvent toute magnifique cadence. »

Rempli de la poésie des Anciens et particulièrement des Grecs, la goûtant dans ses hardiesses les plus harmonieuses et les plus naturelles, Fénelon savait tout le faible de la poésie moderne et de la nôtre en particulier ; il l'a indiqué encore en d'autres endroits de cette Lettre, et on n'a jamais dit à une Académie accoutumée à se célébrer elle-même, ainsi que sa propre langue, des vé-

rités plus fortes d'une manière plus douce. Mais cela n'a été donné qu'au seul Fénelon.

M. Guizot, parlant de Ronsard dans un morceau sur l'*État de la poésie en France avant Corneille*, et lui tenant compte des services qu'il avait rendus ou voulu rendre, a dit à peu près dans le même sens, et sous forme d'aphorisme politique : « Les hommes qui font les révolutions sont toujours méprisés par ceux qui en profitent. »

Maintenant je viens exprès de relire, de parcourir encore une fois tout Ronsard en me demandant si je l'ai bien compris dans mon ancienne lecture, si je ne l'ai pas surfait, et aussi (car M. Gandar m'en avertit, et c'est un avertissement bien agréable et flatteur puisqu'il implique un succès) si je n'ai pas été trop timide, et si je ne suis pas resté en deçà du vrai dans ma réclamation en sa faveur. Je sais tout ce qu'avaient d'incomplet, et jusqu'à un certain point de hâtif cet extrait et ce jugement de 1828, et je le livre aux corrections de détail de ceux qui y reviennent armés de toutes pièces et avec une application d'érudit ; mais en ce qui est d'avoir fait un acte de goût, je ne saurais m'en repentir, et l'idée que je me forme de Ronsard est encore la même, c'est-à-dire celle-ci.

Il est jeune quand il conçoit son dessein : pourtant il a déjà vécu, voyagé ; il a fait légèrement ses premières études et les a manquées ; il est devenu page, et encore enfant il a couru le monde : il est allé en Angleterre, en Écosse, en Hollande, en Allemagne, en Piémont. A le voir, on le croirait tout destiné au monde et aux armes, voué au service des princes. Il est de belle taille, de mine élégante, alerte et adroit aux exercices du corps, le front ouvert, l'air noble et généreux ; il a la conversation agréable et facile. Une surdité qui lui survient et qui l'afflige dès la jeunesse lui est un premier temps d'arrêt, un premier rappel intérieur qui le sollicite à la retraite. Et surtout il y avait alors dans l'air un grand souffle et

un grand courant qui enlevait et qui embrasait toutes les âmes studieuses, et, parmi les ignorants mêmes, tous ceux qui étaient capables d'une ambition vraiment libérale. Ce mouvement de la Renaissance, comme on l'a vu du mouvement de 89, était un de ces puissants et féconds orages auxquels la jeunesse ne résiste pas. Ronsard en fut atteint ; Lazare de Baïf, auprès duquel il avait été quelque temps en Allemagne, l'initia à ce goût nouveau d'études. Ronsard prit une grande résolution. A l'âge de dix-sept ans, après sept ou huit années de courses, de dissipations, il se dit qu'il fallait être homme, compter dans son temps par un genre d'ambition et de succès qui ne ressemblât point à un autre, et cueillir la seule palme qui ne flétrit pas. De retour à Paris, il s'enferma dans un collège auprès de Jean Dorat pour maître, et pendant sept ans (1542-1549), avec quelques condisciples de sa trempe et qu'il excitait de sa propre ardeur, il refit de fond en comble son éducation. Il lut tous les poètes anciens, surtout les Grecs, chose très neuve alors en France. Ce que fera un jour Alfieri à un âge plus avancé, Ronsard le fit plus jeune, mais par un même principe d'opiniâtre volonté ; il se dit : « Je serai poète, je le suis ; » et il le fut. Il sortit de là plein d'enthousiasme et chargé de munitions poétiques, et il leva son drapeau. Lui et ses amis ils avaient conjuré ensemble pour que la langue française eût enfin une haute poésie, et ils se mirent incontinent à l'œuvre pour la lui donner (1550).

Ici j'entends des érudits de nos jours qui en parlent bien à leur aise, et qui disent (Messieurs de Schlegel en tête) : Cette poésie française élevée existait au moyen âge, elle était dans les romans de chevalerie, dans ces chansons de geste qu'on exhume chaque jour, dans ces traditions vraiment modernes où il fallait l'aller chercher comme à sa source naturelle, et non chez les Grecs

et les Latins. Le poète polonais Mickiewicz, dans ses considérations d'histoire littéraire, adresse un reproche de ce genre à Ronsard ; il l'accuse d'avoir rompu avec la tradition du moyen âge, et d'avoir jeté la poésie française dans la route qu'elle n'a plus quittée. Tout ce qu'on a dit plus vulgairement de Malherbe, il l'impute à Ronsard, et il a raison en un certain sens. La poésie française classique, à proprement parler, date bien de celui-ci, et Malherbe n'a fait que recommencer l'œuvre en la corrigeant, en la prenant d'un cran plus bas. Les critiques étrangers romantiques sont donc sévères à Ronsard et à l'esprit même de sa tentative, en tant que revenant sans discrétion à l'Antiquité : de sorte qu'en se chargeant de défendre et de maintenir ce brave poète, on a à la fois affaire et aux classiques français qui ne veulent pas reconnaître en lui leur grand-père, et aux plus éclairés des romantiques étrangers qui le traitent comme le premier en date de nos classiques. On est entre deux feux.

Mais dans ces considérations générales où l'on opère sur des siècles et des âges tout entiers, et où la critique parcourt à vol d'oiseau d'immenses espaces, on oublie trop un point essentiel, c'est que le poète vient à une heure précise et à un moment. Or, au moment où s'essaya Ronsard, la tradition du moyen âge chez nous était toute dispersée et rompue, sans qu'il eût à s'en mêler ; ces grands poèmes et chansons de geste, qui reparaissent aujourd'hui un à un dans leur vrai texte, grâce à un labeur méritoire, étaient tous en manuscrit, enfouis dans les bibliothèques et complètement oubliés ; on n'aurait trouvé personne pour les déchiffrer et les lire. Depuis un siècle on n'avait sur tout cela en France que des romans en prose interminables, affadissants. Rabelais après Villon était venu, et avait fait sa parodie bouffonne, dont le rire au loin retentissait. Ronsard,

qui n'avait pas le génie et qui n'était qu'un homme de talent poussé d'érudition, prit la poésie française au point où elle était, et vit, avant tout, un progrès à faire, une victoire à remporter sur Marot et sur Mellin de Saint-Gelais. Il marque nettement chez nous l'époque et l'avènement de la Renaissance, et en est le produit direct en français : elle avait retardé jusque-là, elle fit irruption avec lui.

Ce n'est pas à dire qu'avec plus de ressources et d'imagination il n'eût pu être un poète de Renaissance tout autrement vif, inventif et léger. A le prendre tel qu'il fut, il eut son utilité et son mérite.

20 octobre 1855,

Un des plus beaux sonnets de Ronsard, et qui le caractérisèrent le mieux dans son feu d'étude, dans sa fièvre de poésie et de travail, c'est celui qui commence par ces vers empressés, impétueux :

> Je veux lire en trois jours *l'Iliade* d'Homère,
> Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moi...

Il y ordonne à ce laquais, Corydon, de tenir sa porte exactement close et de ne le déranger pour rien au monde, sous peine d'éprouver à l'instant sa colère. Il n'y aurait que le cas unique où quelqu'un viendrait de la part de sa maîtresse Cassandre : Oh! alors la consigne tomberait à l'instant; mais, hormis pour elle, il est invisible à l'univers :

> Au reste, si un Dieu vouloit pour moi descendre
> Du ciel, ferme la porte et ne le laisse entrer.

Je le crois bien, en lisant avec cette passion *l'Iliade* d'Homère, il est déjà avec les Dieux mêmes et avec les héros fils des Dieux.

Dans cette petite pièce, on sent toute l'ardeur de la Renaissance, cette avidité d'apprendre, de dévorer, de s'incorporer les Anciens. Si Ronsard sort d'une lecture ainsi forcée avec une poésie un peu haute en idée, mais inégale et indigeste, et la tête montée comme on dit, on n'en sera pas surpris. Excusez-le s'il ne gouverne pas son français comme il le faudrait, il vient de faire un excès d'Homère ou de Pindare.

M. Gandar, qui est un adorateur d'Homère (et j'appelle adorateurs ceux qui le sont par un vœu tout spécial et par une pratique fidèle), lui qui a fait le pèlerinage d'Ithaque, qui a visité le port de Phorcys et la grotte des Nymphes, qui a reconnu le lieu certain des étables d'Eumée, et déterminé l'endroit probable de la maison d'Ulysse (1), M. Gandar s'est complu à rechercher dans l'œuvre de Ronsard la trace et l'influence homérique. Il a très bien montré que c'était une grande nouveauté alors en France de lire Homère en grec, que dans l'Université même, et parmi ceux qui passaient pour doctes, on ne s'en avisait que depuis peu, et il en a fait un mérite à notre poète, qui, non content de l'étudier sans cesse, voulait encore l'imiter, le reproduire, et doter son siècle et son pays d'un poème épique : vain effort, mais noble pensée !

Ici je ne puis m'empêcher de remarquer combien l'influence d'Homère, de ce grand poète naturel, fut petite dans notre littérature, ou, pour parler plus exactement, combien elle en fut absente ; et, afin de rendre le fait plus net et plus sensible, je me pose une question :

Quels sont les grands écrivains français qui auraient pu s'aller promener aux champs en emportant un Homère, rien que le texte, ou qui, s'enfermant comme Ronsard en des heures de sainte orgie, auraient pu avoir

(1) Dans sa thèse latine : *De Ulyssis Ithacæ*, 1854.

raison en trois jours de *l'Iliade* ou de *l'Odyssée*? Quels sont-ils, grands prosateurs ou poètes? et, selon que cette lecture directe et familière leur a été possible ou non, n'y aurait-il pas un certain trait à en déduire par rapport à chacun, une certaine réflexion qui porte sur l'ensemble du talent? et aussi, cette revue faite, n'y a-t-il pas une conclusion générale à tirer sur le caractère presque exclusivement latin de notre littérature?

Avant Ronsard, il n'est chez nous qu'un seul écrivain célèbre, un seul qui soit capable de cette lecture largement prise à la source : c'est Rabelais, également lecteur de Platon, d'Hippocrate ou d'Homère; et au milieu de ses bruyantes facéties, — à l'ampleur, au naturel et à la richesse aisée de sa forme, — il s'en ressent.

Depuis Ronsard, je cherche en vain un poète, un écrivain de renom dans son siècle, qui soit comme lui, je ne dirai pas de la religion, mais de la familiarité et de la fréquentation homérique. Ce n'est pas Des Portes, déjà tout Italien et déchu des grandes sources; ce n'est pas le doux et languissant Bertaut; ce n'est pas le vigoureux Regnier, purement participant des satiriques italiens et latins. Ce n'est pas même Montaigne. Entre Homère et Virgile, si on les veut comparer, l'auteur des *Essais* se récuse et avoue bonnement qu'il n'est pas juge : « Moi qui n'en connais que l'un, dit-il, puis seulement dire cela, selon ma portée, que je ne crois pas que les Muses mêmes allassent au delà du Romain. » D'Homère cependant il est très tenté de faire un des trois plus excellents hommes et presque un Dieu, mais il ne le lit pas. Il aimerait moins Sénèque, s'il le lisait.

Henri Estienne et Amyot, eux, gens du métier, lisaient Homère à livre ouvert quand ils le voulaient, et leur belle et bonne langue en a profité comme de toute la Grèce. Amyot même a cela de particulier que, sans le

savoir, il a donné un air homérique à Plutarque, et il le fait parler un peu comme Nestor.

A continuer, après le siècle de Ronsard, d'adresser cette question à nos poètes et auteurs en renom : « Lisez-vous Homère? aimez-vous Homère? » ce n'est certes point Malherbe qui répondra *Oui ;* ni vous non plus, ô grand Corneille ! Stace et Lucain sont trop près de vous et vous sont trop chers. — Je n'oserais dire de Balzac, si instruit, si docte même, qu'il n'a pas eu la connaissance d'Homère, mais je dirai sans crainte que l'habitude d'Homère lui a manqué. — Pascal, au génie sévère et à l'imagination sombre, le connaît peu : il en parle comme de l'auteur d'un beau roman, il ne voit en lui que le père des mensonges. Saint-Évremond et les spirituels élèves des Jésuites n'y entendaient plus rien. Le grand Arnauld ne l'avait jamais lu, je pense, et ce qu'il savait de grec, vers la fin de sa vie il l'avait oublié.

Avec Boileau, du moins, nous retrouvons un poète qui, pour les endroits où il l'a étudié, peut emporter avec fruit un volume d'Homère, et qui travaille à le traduire en quelques beaux passages. Racine plus heureux (il le doit à Lancelot) le lit couramment, et il y puiserait sans effort, s'il ne préférait Euripide.

La Fontaine devine Homère comme toutes choses ; il le lit je ne sais comment, mais je croirais volontiers qu'il l'a vu face à face ; il est si digne d'en tout comprendre ! Molière, qui sait son Lucrèce, n'a guère eu le temps ni l'occasion, près de Gassendi, d'aller jusqu'à Homère. La Bruyère l'entend, à coup sûr ; mais en a-t-il bien profité ? Fléchier, dans sa politesse ingénieuse, écrit toujours et en toute occasion comme quelqu'un qui ne l'a ni lu ni entrevu.

Bossuet, dans une Instruction sur le style oratoire, a écrit : « Les poètes aussi sont de grand secours. Je ne connais que Virgile ; — et un peu Homère. » Il est vrai

qu'il écrivait cela avant d'être chargé de l'éducation du Dauphin ; dans le cours de cette éducation, il eut des loisirs, et il put se remettre à cette lecture, moins faite pourtant que celle d'un David pour son génie. C'est à Fénelon qu'il en faut venir pour posséder l'esprit familier et adouci d'Homère, tout ce qui pouvait alors se naturaliser de lui en France et y être à l'usage de chacun dans une prose suave et persuasive.

Depuis Fénelon, et durant tout le dix-huitième siècle, nous n'avons à attendre, si nous prononçons le nom d'Homère, que des réponses négatives et sèches ; trop heureux quand ce ne sont pas des épigrammes et des impertinences! Fontenelle, La Motte, il ne faut point leur en parler ; ils ne le lisent pas, et ils l'abrégent. Sans le connaître, ils sentent en lui comme un grand ennemi personnel, et ils le voudraient supprimer. Par eux, Mme Dacier est restée atteinte de ridicule pour avoir rendu de son mieux le divin poète et l'avoir trop défendu. Par malheur, aucun de nos grands prosateurs d'alors, ni Montesquieu, ni Voltaire, ni Buffon, ni Jean-Jacques, n'ont lu directement Homère : il n'est entré pour rien dans la composition ni dans la trempe de leur talent ; on s'en aperçoit à leur cachet. — Ce n'est pas la bonne volonté pour Homère qui a manqué à Diderot, et, sans guère le lire, il a dû plus d'une fois en causer de près et par bouffées avec son ami l'Allemand Grimm, l'ancien élève d'Ernesti. — Celui qui l'a lu (j'entends toujours lu à la source), dans tout ce monde du dix-huitième siècle, ce n'est ni d'Alembert, ni Duclos, ni Marmontel, ni même le critique La Harpe, dont ce serait pourtant le devoir et le métier ; ce n'est pas même Fontanes, d'un goût si pur, mais paresseux. Nommons vite André Chénier, pour nous rattacher avec lui au sol sacré et au vrai rivage. Bernardin de Saint-Pierre, par une grâce du Ciel, avait déjà reconnu de loin la grande

plage antique, et, sans y aborder, il l'avait saluée à l'horizon. Ajoutons aussi que Chateaubriand, malgré une éducation classique très incomplète, avait su dans les solitaires études de sa jeunesse revenir directement et mordre tant bien que mal au texte d'Homère ; il en avait ressaisi, pour les reproduire, l'esprit, la grandeur, ou même le charme, autant qu'on le peut sans la simplicité. Je ne pousserai pas plus loin, ni auprès de plus modernes, ma question qui deviendrait indiscrète : « Lisez-vous, avez-vous lu Homère ? »

VOLTAIRE

LETTRES INÉDITES

RECUEILLIES PAR M. DE CAYROL, ANNOTÉES PAR

M. A. FRANÇOIS,

AVEC UNE PRÉFACE DE M. SAINT-MARC GIRARDIN (1).

Lundi, 20 octobre 1856.

La vérité sur les hommes comme sur les choses est difficile à trouver, et quand elle est trouvée une fois, elle n'est pas moins difficile à conserver. Où en est-on sur Voltaire? à combattre encore, à se contredire, à se lancer ce nom à la tête comme une arme de guerre, à s'en faire un signal de ralliement ou une pierre de scandale. Nous demandons la permission, ayant à parler de lui, d'en rester à nos propres impressions déjà anciennes, fort antérieures à des débats récents, et de redire, à propos des volumes aujourd'hui publiés, et sauf les applications nouvelles, le jugement assez complexe que nous avons tâché, durant plus de vingt ans, de nous former sur son compte, de mûrir en nous et de rectifier sans cesse, ne voulant rien ôter à un grand esprit si français par les qualités et les défauts, et voulant encore moins faire, de celui qui n'a rien ou presque rien respecté, un personnage d'autorité morale et philosophique, une religion à son tour ou une idole.

Il n'y aura d'ailleurs nulle singularité ni originalité

(1) Deux vol. in-8°, chez Didier, libraire, quai des Augustins, 35.

en tout ceci. Voilà déjà trois générations, ce me semble, qui se succèdent et dans lesquelles un nombre assez considérable d'esprits partis de points de vue fort différents se sont fait de Voltaire une assez juste idée, mais une idée qui est restée dans la chambre entre quelques-uns et qui a toujours été remise en question par la jeunesse survenante ; car les jeunes gens, à leur insu, au moment où ils entrent activement dans la vie, cherchent plutôt dans les hommes célèbres du passé et dans les noms en vogue des prétextes à leurs propres passions ou à leurs systèmes, des véhicules à leurs trains d'idées et à leurs ardeurs : soit qu'ils les épousent et les exaltent, soit qu'ils les prennent à partie et les insultent, c'est eux-mêmes encore qu'ils voient à travers ; c'est leur propre idée qu'ils saluent et qu'ils préconisent, c'est l'idée contraire qu'ils rabaissent et qu'ils rudoient. Voir les choses telles qu'elles sont et les hommes tels qu'ils ont été est l'affaire déjà d'une intelligence qui se désintéresse, et un effet, je le crains, du refroidissement.

Je dis que pendant trois générations successives Voltaire a été sainement apprécié de quelques-uns, bien que ces jugements soient comme en pure perte et qu'ils n'aient pu se consolider encore et s'établir parmi tous. Comptons un peu. De son vivant, il a été parfaitement jugé et connu, tant pour ses bonnes qualités que pour ses défauts, pour ses belles et charmantes parties que pour ses folies et ses détestables travers, par des personnes de sa société, et, jusqu'à un certain point, de ses amis.

Qui voudrait recueillir dans les Correspondances du temps les mots et les juts mngeede Mme Du Deffand, du président Hénault et autres de ce monde-là sur Voltaire, les jugements du président de Brosses, de Frédéric, de Mme de Créqui (j'en ai donné des échantillons), quiconque

ferait cela aurait l'idée d'un Voltaire vrai, non convenu, non idéalisé et ennobli par l'esprit de parti, et auquel on laisserait toutefois la gloire entière de ses talents. Mais cette opinion de quelques témoins clairvoyants et bien informés se transmit peu. L'éloignement où Voltaire se tint dans ses dernières années, la révérence qu'il inspirait de loin, dans son cadre de Ferney, aux générations nouvelles qui n'avaient rien vu de sa pétulante et longue jeunesse, le concert de louanges que sa vieillesse habile et infatigable avait fini par exciter en France et en Europe, tout prépara l'apothéose dans laquelle il s'éteignit et contre laquelle bien peu de protestations alors s'élevèrent.

Cependant il avait contre lui au fond, même dans le parti de la philosophie dès lors triomphant, les disciples et les sectateurs de ce Rousseau qu'il avait méconnu et outragé. Après que la Révolution eut fait son œuvre de ruine, bien des anciens adorateurs de Voltaire se détachèrent de son culte plus qu'à demi; ils sentirent le prix des institutions qu'il avait imprudemment sapées; ils se dirent qu'il les aurait, lui aussi, regrettées comme ils les regrettaient eux-mêmes; on se rendit mieux compte de ses inconséquences, et, en gardant de l'admiration pour l'esprit inimitable et séduisant, on en vint à le juger avec une sévérité morale justifiée par l'expérience. Marie-Joseph Chénier continuait de tout admirer de Voltaire, et l'Épître qu'il lui adressa put devenir le programme brillant du peuple des voltairiens : mais les gens de goût et dont en même temps l'esprit s'ouvrait à des aperçus d'un ordre plus élevé, des hommes tels que M. de Fontanes, par exemple, savaient fort bien concilier ce que méritait en Voltaire l'auteur charmant, et ce qui était dû au satirique indécent, au philosophe imprudent, inexcusable. Dans cette seconde génération, Voltaire trouva donc des juges très éclairés.

très équitables de mesure, et qui surent faire les deux parts.

Quant à ce que j'appelle la troisième génération, et dans laquelle je prends la liberté de ranger les gens de mon âge à la suite de ceux qui ont une dizaine d'années de plus, c'est moins d'une admiration excessive qu'ils eurent à revenir que d'un sentiment plus ou moins contraire. L'influence de M. de Chateaubriand juge d'ailleurs assez équitable de Voltaire, celle de Mme de Staël, c'est-à-dire de Rousseau toujours, le réveil d'une philosophie spiritualiste et respectueuse pour la nature humaine, l'action aussi de la Renaissance religieuse qui atteignait au moins les imaginations quand ce n'était pas les cœurs, l'influence littéraire enfin qui soufflait tantôt de la patrie de Gœthe et de Schiller, tantôt de celle de Shakspeare, de Walter Scott et de Byron, ces diverses causes générales avaient fort agi sur plusieurs d'entre nous, jusque dans nos premières lectures de Voltaire. Quelques-uns étaient tentés de lui trop refuser. Mais, avec le temps, et en perdant soi-même de sa roideur et de sa morgue juvénile, on a rendu plus de justice à ce naturel parfait, à cette langue qui ne demande qu'à être l'organe rapide du plus agréable bon sens, qui l'est si souvent chez lui, et à laquelle, après tous les essors aventureux et les fatigues de style, on est heureux de se retremper et de se rafraîchir comme à la source maternelle. On s'est laissé reprendre à tant de qualités de vive justesse, de raison railleuse et de grâce. Je dirai donc, sans croire nous trop accorder, que dans cette génération plus d'un esprit en est revenu, sans fléchir sur les points essentiels, à voir en Voltaire ce qu'il convient d'y voir avant tout, lorsqu'on le considère en lui-même et dans les conséquences immédiates qui sont sorties de ses œuvres. Mais ces conséquences (là est le malheur), elles ne sont pas seulement immédiates et

relatives à son temps, elles ont encore à sortir et à courir pour plusieurs générations, et elles sont loin d'être épuisées. L'homme et l'écrivain chez Voltaire sont parfaitement définis et connus, ou du moins peuvent l'être : le combattant et le chef de parti Voltaire continue toujours. Comme un général mort, mais dont le nom promet des victoires, on l'a attaché sur son cheval, et la bataille se rengage autour de lui, comme autour du plus guerroyant. Il est le champion voué à des querelles immortelles. Demandez donc de l'impartialité dans cette mêlée ! Pauvre effort d'une postérité qui fuit continuellement et recule ! On se donne bien du mal pour arriver à être juste, à voir juste, et quand on a à peu près atteint le point, entrent à l'instant de nouveaux venus qui brouillent tout encore une fois, remettent tout en jeu, et, au nom de leurs passions ou de leurs convictions, ne veulent voir qu'un côté, sont excessifs dans l'enthousiasme comme dans l'invective ; et c'est ainsi que tout est à recommencer toujours...

[SUR LA JEUNESSE DE VOLTAIRE.]

Admire qui voudra cette faculté qu'avait Voltaire à vingt-quatre ans de faire des tragédies, un poème épique et des *affaires !* Il prévoyait, dit-on, qu'il fallait être riche pour être ensuite indépendant. Je crois qu'il prévoyait moins cela alors, qu'il n'obéissait à un goût naturel, à un besoin chez lui très caractérisé et qu'ont noté tous ceux qui l'ont bien connu. Seulement il y joignait bien du bel air.

Dans une des lettres de ce temps à Mme de Bernières, il met ce mot à l'adresse de Thieriot : « Et vous, mon cher Thieriot..., je vous demande instamment un Virgile et un Homère (non pas celui de La Motte). Envoyez cela, je vous prie, au suisse de l'hôtel de Villars,

pour me le faire tenir à Villars. J'en ai un besoin pressant. — Envoyez-le-moi plutôt aujourd'hui que demain. Ces deux auteurs sont mes deux domestiques, sans lesquels je ne devrais point voyager. » Voilà le poème épique qui le préoccupe au milieu de tant d'autres soins : cette diversité d'emplois et de pensées ne laisse pas d'y nuire. Conçu, bercé, caressé et promené dans ces châteaux des Sully, des Caumartin, le poème de *la Henriade* n'y reçut jamais ce dernier achèvement de la méditation, de la solitude, ce je ne sais quoi de sacré que donne la visite silencieuse de la Muse. Homère et Virgile n'étaient pas, j'imagine, sujets à de telles diversions mondaines. Molière, louant le peintre Mignard, son ami, et célébrant ses grands travaux du Val-de-Grâce, lui disait, ou plutôt disait à son sujet à Colbert :

> L'étude et la visite ont leurs talents à part ;
> Qui se donne à la Cour se dérobe à son art.
> Un esprit partagé rarement s'y consomme,
> Et les *emplois de feu* demandent tout un homme.

Le feu chez Voltaire fut toujours rapide. Ce ne fut qu'une flamme souvent charmante : ce qu'elle n'avait pas dessiné en courant et du premier jet, le foyer intérieur n'y suppléait pas. Même quand il eut tout le loisir, il n'eut jamais le recueillement ; son esprit, de tout temps, resta partagé.

Il est vrai que, si l'on excepte les poèmes épiques, on fait bien des choses à la fois dans la jeunesse. Ce grand monde et ces salons qui se disputaient Voltaire l'accomplirent à certains égards et firent de lui le poète du tour le plus vif, le plus aisé, l'homme de lettres du goût le plus naturellement élégant. Quand on ne songe qu'à l'idéal de l'agrément, à la fleur de fine raillerie et d'urbanité, on se plaît à se figurer Voltaire dans cette demi-retraite, dans ces jouissances de société qu'il rêva

bien souvent, qu'il traversa quelquefois, mais d'où il s'échappait toujours. « Mon Dieu, mon cher Cideville, écrivait-il à l'un de ses amis du bon temps, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de Lettres avec des talents et point de jalousie, de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrais un jour dans ce petit paradis, mais je veux que vous en soyez le dieu. » La lettre où il dit cela est de 1732, c'est-à-dire d'une date postérieure à son séjour en Angleterre. Sans trop presser les dates, les personnages de cette intimité idéale que de loin et à distance on lui compose seraient Formont, Cideville, Des Alleurs, Mme Du Deffand, le président de Maisons, Genonville, l'élite des amis de sa première ou de sa seconde jeunesse; gens d'esprit et de commerce sûr, jugeant, riant de tout, mais entre soi, sans en faire part au public, sachant de toutes choses ou croyant savoir ce qui en est, prenant le monde en douceur et en ironie, et occupés à se rendre heureux ensemble par les plaisirs de la conversation et d'une étude communicative et sans contrainte, Mais Voltaire, en étant le dieu d'un tel monde et se modérant assez pour s'en contenter, se condamnant à mener cette vie de parfait galant homme, n'eût rien été qu'un Voiture accompli et un Hamilton supérieur : et il avait en lui une autre étoffe, bien d'autres facultés qui étaient à la fois son honneur et son danger. Il traversa bien souvent dans sa vie de ces cercles délicieux (*suavissimam gentem*, comme il disait) qui se formaient un moment autour de lui, qui se ralliaient à son brillant, dont il était le génie familier et l'âme, et il en sortait bientôt par quelque accident. L'accident au fond venait de lui ; il tenait à un défaut et à une qualité. Le défaut, c'était le besoin d'action à tout prix, le besoin de bruit et de renommée qui ne se passait

ni des intrigues ni des manèges, et qui jouait avec les moyens scabreux : de là toute une suite d'indiscrétions, de déguisements, de rétractations, de désaveux, de mensonges, une infinité de misères. La qualité était une passion souvent sincère et la conviction sur des points qui intéressaient l'humanité. Mais, même lorsqu'il fut devenu ce qu'il n'aurait pu dans aucun cas s'empêcher d'être, le roi des poètes de son temps et le chef du parti philosophique, même alors Voltaire avait des regrets et des habitudes d'homme de société, d'auteur de société, et qui n'aurait voulu rester que cela. A l'entendre, lui l'homme de la publicité harcelante et qui fatigua la renommée, il ne publiait jamais, presque jamais, ses livres que malgré lui, à son corps défendant : il avait un secrétaire qui le volait, un ami indiscret qui colportait ses manuscrits ; le libraire pirate s'emparait de son bien en le gâtant, en le falsifiant, et force lui était alors d'imprimer lui-même ses productions et de les livrer au public dans leur sincérité. C'était son apologie. « Comment est-ce donc qu'on a imprimé ma lettre à l'abbé Dubos? écrivait-il à Thieriot en 1739; j'en suis très mortifié : il est dur d'être toujours un homme public. » Ce fut toute sa vie sa prétention d'avoir l'existence d'un écrivain gentilhomme, qui vit de son bien, s'amuse, joue la tragédie en société, s'égaye avec ses amis et se moque du monde : « Je suis bien fâché, écrivait-il de Ferney à d'Argental (1764), qu'on ait imprimé *Ce qui plaît aux dames* et *l'Education des filles* ; c'est faner de petites fleurs qui ne sont agréables que quand on ne les vend pas au marché. »

Je me suis amusé moi-même à recueillir dans la Correspondance nouvellement publiée bon nombre de préceptes de vie qui se rapportent à ce régime de gaieté, auquel il dérogea souvent, mais sur lequel aussi il re-

vient trop habilement pour que ce ne soit pas celui qu'il préfère :

« Ce monde est une guerre ; celui qui rit aux dépens des autres est victorieux. »

« Je me contente de ricaner sans me mêler de rien. Il est vrai que je ricane beaucoup. Cela fait du bien et soutient son homme dans la vieillesse. »

« Mes anges (il appelle ainsi M. et Mme d'Argental), en attendant la tragédie, voici la farce; il faut toujours s'amuser, rien n'est si sain. »

« Que la guerre continue (celle de Sept ans), que la paix se fasse, *vivamus et bibamus !* »

« Je me ruine (à bâtir), je le sais bien; mais je m'amuse. Je joue avec la vie : voilà la seule chose à quoi elle soit bonne. »

« J'ai essuyé de bien cruelles afflictions en ma vie ; le baume de Fier-à-bras que j'ai appliqué sur mes blessures a toujours été de chercher à m'égayer. Rien ne m'a paru si gai que mon Epitre dédicatoire (celle de la tragédie des *Scythes*). Je ne sais pas si elle aura plu, mais elle m'a fait rire dans le temps que j'étais au désespoir. »

« Réjouissez-vous bien, Monsieur (il parle au comte de la Touraille), il n'y a que cela de bon après tout. »

J'arrête là ces citations qu'on pourrait multiplier à l'infini. On sent en plus d'un endroit une sorte de parti pris de rire. Il ne rit pas seulement, il ricane ; il y a un peu de tic, c'est le défaut. A la longue, on prend toujours la ride de son sourire.

Quoi qu'il en soit, Voltaire, même au début, avant le rire bouffon et le rire décharné, Voltaire dans sa fleur de gaieté et de malice était bien, par tempérament comme par principes, le poète et l'artiste d'une époque dont le but et l'inspiration avouée était le plaisir, avant tout le plaisir.

Mais les cercles les plus agréables, cependant, ne suffisaient point à Voltaire et ne pouvaient l'enfermer : il en sortait, à tout moment, je l'ai dit, et par des défauts et par des parties plus sérieuses et louables. Il en sortait

parce qu'il avait le *diable au corps*, et parce qu'il avait aussi des étincelles du dieu. Se moquer est bien amusant; mais ce n'est qu'un mince plaisir si l'on ne se moque des gens à leur nez et à leur barbe, si les *sots ennemis* qu'on drape n'en sont pas informés et désolés; de là mille saillies, mille escarmouches imprudentes qui devenaient entre eux et lui des guerres à mort. Le théâtre, la tragédie, qu'adorait Voltaire et où il excellait selon le goût de son temps, le livrait au public par un plus noble côté. L'histoire, où il excellait aussi, et où il se montrait supérieur quand elle était contemporaine ou presque contemporaine, ne le conviait pas moins à devenir un auteur célèbre dans le sens le plus respectable du mot, le peintre de son siècle et du siècle précédent. Voltaire s'intéressait à tout ce qui se passait dans le monde auprès de lui ou loin de lui; il y prenait part, il y prenait feu; il s'occupait des affaires des autres, et, pour peu que sa fibre en fût émue, il en faisait les siennes propres; il portait le mouvement et le remue-ménage partout où il était, et devenait un charme ou un tourment. Ce *diable d'homme* (c'est le nom dont on le nomme involontairement) ne pouvait donc, dans aucun cas, malgré ses velléités de retraite et de riante sagesse, se confiner à l'existence brillante et douce d'un Atticus ou même d'un Horace, et se contenter pour la devise de sa vie de ce mot qu'il écrivait galamment au maréchal de Richelieu : « Je me borne à vous amuser. » Il avait commencé, nous l'avons vu, par dire à Mme de Bernières : « La grande affaire et la seule, c'est de vivre heureux; » et, bon gré mal gré, il était entraîné à justifier chaque jour à l'avance le mot de Beaumarchais : « Ma vie est un combat. »

[Voltaire a Ferney.]

N'allons pas croire, toutefois, que Ferney ait corrigé Voltaire : il était de ceux qui pensent qu'on ne se donne rien et qu'on se corrige très peu. Il vivait sans se contraindre, selon ses veines et ses boutades de nature. Il y a chez lui l'homme irréligieux, anti-chrétien, que le séjour de Ferney ne fera que fortifier par la sécurité et confirmer dans ses hardiesses. De même que dans ses lettres les plus ordinaires, il y a toujours un joli tour, un je ne sais quoi de piquant et de leste et un air d'agrément, de même dans ses meilleures pages, il y a presque toujours une pointe de licence, d'impiété, qui se glisse et qui se fait sentir, ne fût-ce qu'en jouant, et au moment où l'on s'y attend le moins. Il nous suffit de dire que, dans le nouveau Recueil, ce côté n'est pas celui qui domine. On fait plus qu'entrevoir, pourtant, le fond du cœur de Voltaire et sa passion d'homme de parti, lorsque, écrivant à M. Bordes de Lyon, sur la nomination de Clément XIV, il lui dit (juillet 1769) :

« Je ne sais pas trop ce que sera le cordelier Ganganelli ; tout ce que je sais, c'est que le cardinal de Bernis l'a nommé pape, et que, par conséquent, ce ne sera pas un Sixte-Quint. C'est bien dommage, comme vous le dites, qu'on ne nous ait pas donné un brouillon. Il nous fallait un fou, et j'ai peur qu'on ne nous ait donné un homme sage... Les abus ne se corrigent que quand ils sont outrés. »

Ce sont là de détestables sentiments, en même temps qu'un détestable système et une fausse vue des véritables intérêts qui importent le plus aux hommes réunis en société. Bien imprudent et insensé celui qui, en quelque ordre que ce soit, appelle de ses vœux l'excès du mal sous prétexte d'un total et prochain redressement, et qui se plaint lorsqu'à la tête des pouvoirs humains (pour ne parler ici qu'humainement) se rencontrent la modération et la sagesse !

Ce même M. Bordes, à qui Voltaire écrivait ainsi, était un ancien ami de Jean-Jacques Rousseau, et qui était devenu, depuis, son réfutateur et son adversaire. En lui parlant de Rousseau, Voltaire s'abandonne à toute son antipathie contre cet émule et ce puissant collaborateur, en qui il s'obstine à ne voir qu'un fou et qu'il injurie sans pitié :

« Ah ! monsieur, écrivait-il à M. Bordes (mars 1765), vous voyez bien que Jean-Jacques ressemble à un philosophe comme un singe ressemble à l'homme... On est revenu de ses sophismes, et sa personne est en horreur à tous les honnêtes gens qui ont approfondi son caractère. Quel philosophe qu'un brouillon et qu'un délateur ! Comment a-t-on pu imaginer que les Corses lui avaient écrit ? Je vous assure qu'il n'en est rien ; il ne lui manquait que ce nouveau ridicule. Abandonnons ce malheureux à son opprobre. Les philosophes ne le comptent point parmi leurs frères. »

Il n'a point assez d'injures dans son vocabulaire pour le flétrir : c'est « un misérable dont le cœur est aussi mal fait que l'esprit » ; c'est « le chien de Diogène qui est attaqué de la rage ». Dans une lettre à M. Thomassin de Juilly, un autre des réfutateurs de Rousseau :

« Ce malheureux singe de Diogène, dit-il, qui croit s'être réfugié dans quelque vieux ais de son tonneau, mais qui n'a pas sa lanterne, n'a jamais écrit ni avec bon sens ni avec bonne foi. Pourvu qu'il débitât son orviétan, il était satisfait. Vous l'appelez Zoïle : il l'est de tous les talents et de toutes les vertus. »

Il y a particulièrement un endroit qui donne tristement à réfléchir sur la faiblesse du cœur humain chez les plus grands esprits. Voltaire vient d'écrire à la duchesse de Saxe-Gotha au sujet de l'exécution du chevalier de La Barre ; il en est révolté, et avec raison ; il trouve horrible que, pour un indigne méfait, et qui certes méritait (ce n'est plus lui qui parle) une correction

sévère, le chevalier ait été torturé, décapité, livré aux flammes, comme on l'eût fait au douzième siècle ; et tout à côté (tome II, page 557), dans la lettre suivante, adressée à M. Tabareau de Lyon, voilà qu'il plaisante lui-même sur l'idée qu'on pourrait bien pendre Jean-Jacques Rousseau :

« Je fais mon compliment, monsieur, à la ville de Lyon sur les droits qui lui sont rendus; mais je ne lui fais point mon compliment si elle pense qu'il y ait jamais eu un projet de déclarer Jean-Jacques le Cromwell de Genève. Il est vrai qu'on a trouvé dans les papiers du sieur Niepz un mémoire de ce polisson pour bouleverser sa taupinière, et je vous réponds que si Jean-Jacques s'avisait de venir, il courrait grand risque de monter à une échelle qui ne serait pas celle de la Fortune. Mais vous ne vous souciez guère des affaires de Genève : elles sont fort ridicules... »

Quel changement de ton ! l'idée de Jean-Jacques montant à la potence ne lui arrache plus qu'un éclat de rire. Il est bien vrai que ce ne sont là que des paroles ; que si Jean-Jacques était venu à Genève pour y tenter une insurrection, et s'était vu obligé de se réfugier à Ferney, et que si on avait dit tout d'un coup à Voltaire à table, en train de se déchaîner contre lui : « Le voilà qui entre ! il est dans la cour du château, il vous demande asile, » Voltaire n'aurait plus dit : *Le misérable !* il se serait écrié : « Le malheureux ! Mais où est-il ? qu'il entre vite ! fermez les grilles !... » Il aurait couru l'embrasser (1). —

(1) Je n'invente rien ; ma supposition n'était qu'une réminiscence. On lit, en effet, dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, à la date du 1er janvier 1766 :

« A propos de M. de Voltaire et de J.-J. Rousseau, il faut conserver ici une anecdote qu'un témoin oculaire nous conta l'autre jour. Il s'était trouvé présent à Ferney le jour que M. de Voltaire reçut les *Lettres de la Montagne*, et qu'il y lut l'apostrophe qui le regarde ; et voilà son regard qui s'enflamme, ses

Ses propos sur Jean-Jacques n'en sont pas moins odieux et de toute indécence. Les hommes de lettres doivent veiller à leurs propos, à leurs pensées publiques, car ils ne peuvent donner que cela.

Dans ses violences contre Rousseau, il ne faudrait point voir cependant de la jalousie. Voltaire n'était point jaloux; il était passionné, injuste, et dans le cas présent il obéissait en aveugle à toutes ses antipathies de goût

yeux qui étincellent de fureur, tout son corps qui frémit, et lui qui s'écrie avec une voix terrible : « Ah! le scélérat! ah! le monstre! il faut que je le fasse assommer... Oui, j'enverrai le faire assommer dans les montagnes, entre les genoux de sa gouvernante. » — « Calmez-vous, lui dit notre homme, je sais que Rousseau se propose de vous faire une visite, et qu'il viendra dans peu à Ferney. » — « Ah! qu'il y vienne, répond M. de Voltaire. » — « Mais comment le recevrez-vous? » — « Comment je le recevrai?... je lui donnerai à souper, je le mettrai dans mon lit, je lui dirai : Voilà un bon souper; ce lit est le meilleur de la maison; faites-moi le plaisir d'accepter l'un et l'autre, et d'être heureux chez moi. »

« Ce trait, ajoute Grimm, m'a fait un sensible plaisir : il peint M. de Voltaire mieux qu'il ne l'a jamais été; il fait en deux lignes l'histoire de toute sa vie. »

L'homme dont parle Grimm a tout l'air d'être le prince de Ligne, qui, de son côté, raconte ce qui suit d'une conversation de Voltaire, à Ferney :

« Je n'aime pas, disait Voltaire, les gens de mauvaise foi et qui se contredisent. Ecrire en forme pour ou contre toutes les religions est d'un fou. Qu'est-ce que c'est que cette profession de foi du vicaire savoyard de Jean-Jacques, par exemple? » — C'était le moment où il lui en voulait le plus; et dans le moment même qu'il disait que c'était un monstre, qu'on n'exilait pas un homme comme lui, mais que le bannissement était le mot, on lui dit : « Je crois que le voilà qui entre dans votre cour. » — « Où est-il, le malheureux? s'écria-t-il; qu'il vienne : voilà mes bras ouverts; il est chassé peut-être de Neuchâtel et des environs. Qu'on me le cherche! amenez-le moi; tout ce que j'ai est à lui. »

Il en résulte bien certainement que Voltaire a dû dire quelque chose d'approchant.

et d'humeur contre l'homme qui ne badinait jamais, qui tournait tout, non en raillerie, mais en amertume ; qui écrivait avec emphase, et dont l'élévation même devait lui sembler emphase ; qui déclamait en républicain contre les arts, les spectacles : « Souvenez-vous que ce malheureux petit Jean-Jacques, le transfuge, m'écrivit il y a un an. *Vous corrompez ma république pour prix de l'asile qu'elle vous a donné.* » Toute l'explication du mépris léger de Voltaire pour Rousseau est dans ces mots-là. Il ne comprit rien au sérieux ardent de ce nouvel apôtre et à sa prise sur les jeunes âmes : il n'y vit qu'un grotesque, par-ci par-là éloquent.

Ce n'était pas un démocrate que Voltaire, et il n'est pas mauvais de le rappeler à ceux qui de loin, et pour le besoin de leurs systèmes, veulent nous donner un Voltaire accommodé à la Jean-Jacques ; quand on aime à étudier les hommes et à les voir tels qu'ils sont, on ne saurait s'accoutumer à ces statues symbolisées dont on menace de faire les idoles de l'avenir. Voltaire est contre les majorités et les méprise ; en fait de raison, les masses lui paraissent naturellement bêtes ; il ne croit au bon sens que chez un petit nombre, et c'est assez pour lui si l'on parvient à grossir peu à peu le petit troupeau.

« Il paraît par la dernière émeute, écrivait-il à M. Bordes (novembre 1768), que votre peuple de Lyon n'est pas philosophe : mais pourvu que les honnêtes gens le soient, je suis fort content. » — « La France, écrit-il à un autre de ses correspondants de Lyon, M. Tabareau, serait un bien joli pays sans les impôts et les pédants. A l'égard du peuple, il sera toujours sot et barbare : témoin ce qui est arrivé à Lyon. Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin ».

Malheureuse parole ! Voltaire se moque quelque part du bruit qui avait couru qu'on allait ériger sa terre de Ferney en marquisat : « Le *marquis Crébillon*, le *mar-*

quis Marmontel, le *marquis Voltaire*, ne seraient bons qu'à être montrés à la foire avec les singes de Nicolet. » C'est avec son goût qu'il se moque du titre ; mais son esprit, sa nature était aristocratique au fond, et cette fois sa première impression l'a emporté plus loin, il a été brutalement féodal. On a dit que la Révolution, s'il avait assez vécu pour en être témoin, l'aurait désolé ; ce qui est bien certain, c'est que les excès et les horreurs qui se mêlèrent dès l'abord aux utiles réformes ne l'auraient en rien surpris. En 93 même, s'il y avait assisté, il aurait dit : « Les y voilà, je les reconnais, mes Welches ; c'est bien cela ». Nul n'a aussi vivement et aussi fréquemment exprimé le contraste qui se fait remarquer dans le caractère des Français et des Parisiens aux diverses époques de notre histoire. Voici un passage entre dix autres :

« J'ai toujours peine à concevoir, écrit-il au père de Benjamin Constant (janvier 1776), comment une nation si agréable peut être en même temps si féroce, comment elle peut passer si aisément de l'Opéra à la Saint-Barthélemy ; être tantôt composée de singes qui dansent, et tantôt d'ours qui hurlent ; être à la fois si ingénieuse et si imbécile, tantôt si courageuse et tantôt si poltronne. »

Et encore, et plus gaiement (septembre 1770) :

« Je crois que rien ne pourra empêcher le Factum de La Chalotais de paraître ; le public s'amusera, disputera, s'échauffera ; dans un mois, tout finira ; dans cinq semaines, tout s'oubliera. »

Il faut que ce soit un Français aussi Français que Voltaire qui dise de ces choses à sa nation d'alors et d'autrefois pour qu'on se permette de les répéter. Ajoutons, pour être juste, que dans toutes ses appréciations piquantes et sagaces, mais qui sentent la boutade, Vol-

taire oubliait ou ne prévoyait pas un adoucissement graduel de mœurs, un progrès insensible et continu auquel lui-même contribuera. Le peuple de Paris a montré de nos jours, et même dans les périodes d'excès, qu'il n'était plus le même que ce peuple informe, tout nouvellement sorti de la société d'avant 89.

M. H. TAINE

Lundi, 9 mars 1857.

Essai sur les Fables de La Fontaine. — Voyage aux Eaux des Pyrénées. — Essai sur Tite-Live. — Les Philosophes français du XIXe *siècle* (1).

M. Taine est un des jeunes critiques dont le début a le plus marqué dans ces derniers temps, ou, pour parler sans à peu près, son début a été le plus ferme et le moins tâtonné qui se soit vu depuis des années en littérature. Chez lui rien d'essayé, rien de livré au hasard de la jeunesse : il est entré tout armé ; il a pris place avec une netteté, une vigueur d'expression, une concentration et un absolu de pensée qu'il a appliqués tour à tour aux sujets les plus divers, et dans tous il s'est retrouvé un et lui-même. Il a voulu, et il a fait. Il a du talent, et il a un système. J'aimerai à rendre justice à tout le talent, et à discuter quelques-unes des idées. Les devanciers déjà vieux doivent ce premier témoignage d'estime aux hommes nouveaux qui comptent, de les regarder et de bien les connaître. Cela renouvelle d'ailleurs, de s'occuper de ceux qui arrivent, même quand ces jeunes gens n'ont de la jeunesse que la force et se produisent déjà très faits et très mûrs. On est obligé de se soigner deux fois et de resserrer sa ceinture en les approchant.

(1) Librairies de Hachette, rue Pierre-Sarrazin, et de Mme Joubert, rue des Grès.

N'ayant pas encore le plaisir de connaître personnellement M. Taine, je le devinerai ou le conclurai d'une manière générale d'après ses écrits. Ce qu'on ne saurait oublier en le lisant, c'est qu'il a été élève de l'École normale, qu'il s'y est formé dans le recueillement et la méditation, que sa première jeunesse, dont il est à peine sorti, a été forte, laborieuse, austère. Il est de ceux (et ils sont rares) qui ont porté sans fléchir ces énormes programmes qu'on impose aujourd'hui, et, en définitive, il les a trouvés légers. Il sait à fond les langues anciennes, les langues modernes, les philosophies et les littératures, il a la clef de tous les styles. Les choses difficiles le tentent, et les plus âpres méthodes, il les a dévorées. Il a écrit quelque part dans un de ses derniers articles, ces paroles qui, bien qu'ayant un sens plus général là où il les dit, expriment évidemment l'impression qu'ont dû lui laisser les années pénibles de l'apprentissage : « Aujourd'hui la lutte est partout, et aussi le sérieux triste. Chacun a sa position à faire... La vie n'est plus une fête dont on jouit, mais un concours où l'on rivalise. Joignez à cela que nous sommes obligés de nous faire nos opinions. En religion, en philosophie, en politique, dans l'art, dans la morale, chacun de nous doit s'inventer ou se choisir un système : invention laborieuse, choix douloureux... La vie n'est plus un salon où l'on cause, mais un laboratoire où l'on pense. Croyez-vous qu'un laboratoire ou un concours soient des endroits gais? Les traits y sont contractés, les yeux fatigués, le front soucieux, les joues pâles. »

Qu'on veuille bien se représenter ce que doivent produire de pensée intense et active, de pensée accumulée, trois ou quatre années de séminaire philosophique intellectuel chez de jeunes esprits ardents et fermes, lisant tout, jugeant tout. Je suppose encore une fois que ces esprits, ces cerveaux, ne sont pas de ceux que

tant d'étude surcharge et accable, mais de ceux qu'elle excite et qu'elle nourrit. Dans ces heures de solitude et de silence, sous la lampe nocturne, quel effet leur font les œuvres, souvent si incomplètes et si légères, qui occupent le monde et passionnent pour un temps la curiosité de la foule! Combien de fois, eux qui ont accès aux sources antiques, qui ont présents et familiers les différents termes de comparaison, et qui tiennent en main les mesures, doivent-ils se dire devant ces chefs-d'œuvre d'un jour : *J'en ferais bien autant!* ou peut-être : *Je n'en voudrais pas faire autant!* Combien de fois ont-ils dû prendre en dédain les discussions écourtées et superficielles, les bévues tranchantes des prétendus Aristarques en crédit! Pourtant, on a beau être savant et d'une pénétrante intelligence, comme on est jeune, comme on a soi-même ses excès intérieurs de force et de désirs, comme on a ses convoitises et ses faiblesses cachées, il y a des illusions aussi que peuvent faire ces œuvres toutes modernes du dehors et qui s'adressent à la curiosité la plus récente; on les voit comme les premières jeunes femmes brillantes qu'on rencontre, et à qui l'on croit plus de beauté qu'elles n'en ont; on leur suppose parfois un sens, une profondeur qu'elles n'ont pas, on leur applique des procédés de jugement disproportionnés, et on les agrandit en les transformant. On leur prête en un mot de ce sérieux qu'on a en soi, et on en fait autre chose que ce qu'elles sont en réalité. Quoi qu'il en soit de ces légères erreurs et de ces séductions dont les plus méfiants ne savent pas toujours se garantir, quiconque a la noble ambition de se distinguer et de percer à son tour trouve là, durant ces années recluses, tout le loisir de méditer sa propre force, ses éléments d'invention ou d'arrangement, ses formes de jugement et de compréhension, de combiner fortement son entrée en campagne et sa conquête. Que

si l'on veut rompre avec l'École en en sortant, si l'on se sent épris des fantaisies, des descriptions mondaines, piqué du démon de raillerie et curieux du manège des passions, on s'y jouera dès l'abord avec un art d'expression plus savant, plus consommé, et une ivresse plus habile que celle de personne : il n'y a plus de noviciat à faire en public ; il s'est fait dès auparavant et à huis clos. Si l'on est critique, si l'on veut rester dans les voies de la science et de l'histoire littéraire, on paraîtra complet dès le début ; on ne sera pas de ceux qui se jettent dans la mêlée à l'improviste et ont dû achever de s'armer vaille que vaille tout en combattant ; on aura sa méthode, son ordre de bataille, son art de phalange macédonienne à travers les idées et les hommes. Si épaisse que soit la foule, c'est une manière sûre de faire sa trouée et que bientôt chacun dise en vous montrant du doigt : « En voilà un de vraiment nouveau. »

Le premier ouvrage de M. Taine, et où il condensait déjà les principales idées qu'il a développées depuis, a été son *Essai sur les Fables de La Fontaine* (1853). Cet Essai est, à première vue, la chose la plus étrange et la plus inattendue, eu égard au sujet. C'est, il est vrai, une thèse de doctorat en Sorbonne ; M. Taine a choisi le fabuliste pour sujet de sa thèse française ; mais, depuis quelques années, les brillants candidats au grade de docteur nous ont habitués, le lendemain matin de leur réception, à lire des livres plutôt que des thèses proprement dites : il a suffi pour cela que le brocheur enlevât la page finale où se lisait le *visa* de M. le doyen. Hier encore, M. Rigault nous donnait un ouvrage de littérature sur les Anciens et les Modernes, où l'origine du travail est entièrement dissimulée ; il est besoin de savoir qu'il y a eu là-dessus débat, conflit, *soutenance* en Sorbonne, comme disent les gens du métier ; à simple lecture on ne s'en douterait pas. M. Taine n'a pas voulu

faire ainsi ; il n'a rien dissimulé ; il a voulu réellement faire une thèse, et il l'a faite *le plus thèse* qu'il est possible : ç'a été son art ce jour-là. « Le lecteur dira (c'est lui qui parle dans l'Avertissement) : *Ceci n'est pas un Essai sur les Fables de La Fontaine.* En effet, c'est une Étude sur le Beau, et, bien pis, une thèse de *Sorbonne.* De là les raisonnements, les abstractions, le système ; la poésie est en fort mauvaise compagnie. Si parmi les syllogismes croissent quelques pauvres fleurs, c'est la faute ou le mérite de La Fontaine : où n'en ferait-il pas naître ? » M. Taine, qui pense que chaque chose peut être bonne en son lieu, que chaque organisation se justifie elle-même dans son cadre naturel, a estimé qu'une thèse proprement dite n'était nullement déplacée en Sorbonne, même au XIXe siècle ; il a trouvé piquant d'appliquer cette forme dans ce qu'elle a de rigoureux au plus libre et au plus irrégulier, au plus doucement enthousiaste des génies, à La Fontaine ; car si cette forme est, en quelque sorte, impertinente par rapport à La Fontaine, elle est très convenable, très bienséante et légitime en Sorbonne, dans ce vieil empire d'Aristote. De cette contradiction aussi bien que de cet accord il résulte un double effet singulier et comme un double jeu, où tout est calculé, où la pensée se déjoue et se rajuste, où l'on est contrarié par la forme, satisfait par le raisonnement, impatienté et vaincu, et qui a bien de l'originalité dans son artifice.

Je viens de parler d'Aristote : M. Taine, dans sa théorie de la Fable et dans la théorie du Beau qu'il y adapte, montre combien il l'a lu et le possède, combien il applique et imite son procédé d'abstraction quand il le veut. Avoir lu Aristote et Kant, et le prouver à chaque ligne en parlant de La Fontaine, là est le tour singulier et comme la gageure. La méthode de M. Taine est tout le contraire de la manière discursive, de ces promenades dans le

goût de Montaigne, où l'on a l'air d'aller tout droit devant soi à l'aventure et au petit bonheur de la rencontre. Ici tout prend la régularité d'une science positive, d'une analyse exacte et rigoureuse, dominée et couronnée par une logique inexorable ; si l'on observe et si l'on recueille les détails, ce n'est que pour y démêler des lois.

D'abord il donne le procédé et la recette de la fable qu'il appelle *philosophique*, de l'apologue dans toute sa simplicité. C'est un court récit, une vive morale en action, où figurent en général des animaux, des plantes, des êtres plus ou moins voisins de l'homme, et qui représentent ses vices ou ses vertus, ses défauts ou ses qualités. Dès que le récit est terminé, la moralité sort et on la déduit ; elle se grave dans l'esprit par l'exemple : car ce que l'homme aperçoit moins quand il s'agit d'hommes ses semblables, et ce qui glisse sur lui, le frappe davantage quand cela se transpose et se réfléchit par allégorie chez des êtres d'une espèce différente. Ainsi ont fait dans leurs fables Ésope, Lessing, et chez nous La Motte, que M. Taine ne nomme pas, et qui est un des plus ingénieux fabricateurs de fables faites exprès et purement en vue de la leçon.

La fable *poétique*, que M. Taine oppose à la fable *philosophique*, sera celle où le poète ne courra pas tout droit à son but moral, où il s'oubliera et se complaira à animer ses personnages, à les faire parler, à les rendre vraisemblables et vivants. La morale ne viendra pas au bout toute sèche et toute directe :

Une morale nue apporte de l'ennui.

Le poète aura l'air, par moments, de n'y plus songer ; elle lui échappera même quelquefois en mouvement touchant, en effusion de tendresse, comme dans une idylle, comme dans une élégie ; *les Deux Pigeons*, critiqués par La Motte, sont le chef-d'œuvre de ce genre

libre et de cette espèce d'épopée en petit : La Fontaine en est l'Homère.

Mais il y a autre chose que la fable *poétique* ainsi considérée dans sa richesse dernière, et que la fable *philosophique* ou *didactique* dans sa stricte justesse : il y a la fable *enfantine*, toute primitive, qui n'est pas exacte et sèche dans son ingénieux agencement comme l'une, et qui n'est pas vivante et amusante comme l'autre : c'est la fable naïve, spirituelle encore, mais prolixe, mais languissante et souvent balbutiante, du moyen âge, le genre avant l'art et avant le goût. M. Taine a montré le même sujet de fable traité dans les trois manières, *le Renard et la Panthère* — par Ésope (genre didactique), — puis par un des Ysopets du moyen âge (genre enfantin), — et enfin *le Singe et le Léopard* de La Fontaine (genre de génie, et qui est la perfection) : « Ce même sujet, dit-il, trois fois raconté, distingue les trois sortes de fables. Les unes, lourdes, doctes, sentencieuses, vont, lentement et d'un pas régulier, se ranger au bout de la morale d'Aristote, pour y reposer sous la garde d'Ésope. — Les autres enfantines, naïves et traînantes, bégayent et babillent d'un ton monotone dans les conteurs inconnus du moyen âge. — Les autres enfin, légères, ailées, poétiques, s'envolent, comme cet essaim d'abeilles qui s'arrêta sur la bouche de Platon endormi, et qu'un Grec aurait vu se poser sur les lèvres souriantes de La Fontaine. »

M. Taine examine successivement, dans le grand fabuliste, les *caractères*, l'*action* et l'*expression*. Les *caractères*, suivant lui, les personnages des fables de La Fontaine, quels qu'ils soient, animaux, hommes ou dieux, ce sont toujours des hommes et des contemporains du poète ; et il s'applique à le démontrer, en parcourant les principales catégories sociales, roi, courtisans, noblesse, clergé, bourgeoisie, peuple, et en les retrouvant en mille

traits dans sire Lion, dans maître Renard, maître Bertrand, ours, loups, chats et rats, mulets et baudets, etc. M. Taine se garde bien de prétendre que le fabuliste, en faisant agir et parler son sire Lion, ait songé expressément à Louis XIV. « Certes, dit-il, on ferait tort à La Fontaine si l'on trouvait dans son lion le Louis XIV des bêtes. Il est moraliste, et non pamphlétaire, il a représenté les rois, et non le roi. Mais il avait des yeux et des oreilles, et faut-il croire qu'il ne s'en soit jamais servi? On copie ses contemporains en dépit de soi-même, et les Romains ou les Grecs de Racine sont bien souvent des marquis beaux diseurs et d'agréables comtesses. Avec un peu de complaisance, on découvrirait dans La Fontaine *des souvenirs qu'il avait et des intentions qu'il n'avait pas.* » Ce sont ces souvenirs reconnus involontaires, ces reflets d'alentour que M. Taine prend plaisir à rassembler dans les analyses qui suivent, y passant en revue les différentes classes de la société du XVII[e] siècle telles qu'elles nous reviennent par le miroir du fabuliste. M. Taine excelle à situer les auteurs qu'il étudie, dans leur époque et dans leur moment social, à les y encadrer, à les y enfermer, à les en déduire : ce n'est pas seulement chez lui une inclinaison et une pente, c'est un résultat de méthode et une conséquence qui a force de loi. C'est ainsi qu'il cerne, en quelque sorte, La Fontaine dans les mille circonstances du monde d'alors, dans les anecdotes les plus caractéristiques que nous en savons, et qu'il essaye de montrer le contre-coup, la réverbération, — comment dirai-je? — les ricochets de cet état de choses dans ses fables. Il le confronte sans cesse avec Saint-Simon, avec La Bruyère. C'est extrêmement ingénieux, d'une sagacité perçante, mais fatigant à suivre et d'une lecture peu courante. Le tout va au plus grand honneur de La Fontaine, et l'impression reçue est antipathique à celle que produit La Fontaine.

Le bonhomme est opprimé. On a beau dire, il y a là un désaccord trop criant entre le procédé critique et l'idée aimable que suggère le poète. Qui serait le premier étonné de s'entendre expliquer et commenter de la sorte? ce serait La Fontaine. — Un jour que, devant une toile de Raphaël, un de nos peintres modernes, grand esthéticien encore plus que peintre, homme à vastes idées et à plans grandioses, avait développé devant quelques élèves une de ces théories sur l'art chrétien et sur l'art de la Renaissance, où le nom de Raphaël sans cesse invoqué sert de prétexte, il se retourna tout d'un coup en s'éloignant, et, en homme d'esprit qu'il est, il s'écria : « Et dire que s'il nous avait entendus, il n'y aurait rien compris! » Je ne voudrais jamais que telle chose se pût dire de l'auteur, de l'artiste que l'on explique, même après des siècles, et que l'on commente.

Je sais que les points de vue changent et se déplacent; qu'en avançant dans la marche, et d'étape en étape, de nouvelles perspectives s'ouvrent vers le passé et y jettent des lumières parfois imprévues; que si, dans les œuvres déjà anciennes, de certains aspects s'obscurcissent et disparaissent, d'autres se détachent mieux et s'éclairent; que des rapports plus généraux s'établissent, et que, dans la série des monuments de l'art, il y a un juste lointain qui non seulement n'est pas défavorable, mais qui sert à mieux donner les proportions et la mesure. On peut donc, jusqu'à un certain point, voir dans une œuvre autre chose encore que ce qu'y a vu l'auteur, y démêler ce qu'il y a mis à son insu et ce à quoi il n'avait point songé expressément. De même qu'il aurait certainement beaucoup à nous apprendre s'il nous était donné de le revoir, et que nous serions ramenés au vrai sur bien des questions où nous allons au delà, on pourrait, je le crois, lui apprendre sur lui, à lui-même, quelque chose de nouveau. Là (si on y réussissait) serait

la gloire suprême du critique; là, sa part légitime d'invention.

Aussi aimerais-je que, lorsqu'on écrit sur un auteur (et j'entends surtout parler d'un poète ou d'un artiste, d'un auteur de sentiment ou d'imagination), on se le figurât présent et écoutant ce que nous en disons. Cette supposition, au premier abord, pourrait intimider; mais un peu de timidité ne messied pas en abordant les maîtres qu'on admire. Cette première impression de pudeur serait bientôt dissipée, et l'on se mettrait à parler, à disserter du grand écrivain, avec liberté, avec hardiesse, en se figurant quelquefois qu'on le surprend bien un peu et qu'on l'étonne, mais en s'efforçant tout aussitôt de le convaincre et de le gagner à son sentiment. On serait animé par une idée bien flatteuse et par un puissant mobile, par la pensée qu'on l'instruit, lui aussi, qu'on lui fait faire un pas de plus dans la connaissance de lui-même et de la place qu'il tient dans la renommée; on jouirait de sentir qu'on lui développe un côté de sa gloire, qu'on lui lève un voile qui lui en cachait quelque portion, qu'on lui explique mieux qu'il ne le savait son action sur les hommes, en quoi elle a été utile et salutaire, et croissante; on oserait ajouter en quoi aussi elle a été moins heureuse et parfois funeste. Les soins qu'on mettrait à toucher ces endroits défectueux pour la morale ou pour l'art, et les précautions qu'on apporterait à l'en convaincre (lui toujours supposé invisible et présent), seraient un hommage de plus au génie et à la renommée, et ne feraient que communiquer à la critique je ne sais quelle émotion contenue et quelle réserve sentie qui aurait sa délicatesse, et qui, venue de l'âme, irait à l'âme. On serait sympathique, en un mot. On ne parlerait pas de Racine, de La Fontaine, d'Horace (Horace, La Fontaine et Racine toujours censés présents), comme de Bossuet et de Cor-

neille. On se mettrait d'abord, autant que faire se pourrait, à une sorte d'unisson : car il importerait surtout que le grand écrivain trouvât que nous entrons dans son sens assez directement pour consentir ensuite à entrer un peu dans le nôtre. On arriverait par degrés à l'endroit où l'accord cesse (s'il doit cesser), à la limite. On marquerait à l'un ce qu'il a dit sans le savoir, à l'autre ce qu'il a fait sans le vouloir. Le grand homme, jusque-là si bien mené par son guide, serait comme forcé d'avancer avec le lecteur : ce ne serait qu'un lecteur de plus et le plus intéressé de tous. On amènerait Racine jusqu'à comprendre l'éloge de Shakspeare, et on expliquerait devant Bossuet la tolérance. Le ton propre à chaque sujet s'observerait jusque dans ces parties extrêmes, où, de l'admiration au point de départ, on serait allé graduellement jusqu'à une demi-contradiction. Et c'est de la sorte que, par le seul mouvement de la critique, on maintiendrait la tradition, qu'on la conserverait sensible et vivante, en même temps qu'on la continuerait avec progrès.

Voilà des rêves. Il faut avant tout respecter les formes de l'esprit chez les critiques comme chez les poètes. M. Taine a sa forme à lui, bien arrêtée, bien résolue. Loin de moi de lui demander de la changer! et je n'ai été amené à dessiner ce jeu de contre-partie que par l'excès d'application qu'il a fait de sa méthode à La Fontaine. Il aurait droit de dire que je n'ai pas donné de cette méthode une idée suffisante, que je l'ai affaiblie et énervée. Il termine son ingénieux Essai par une conclusion expresse : il a voulu prouver que l'ouvrage de La Fontaine n'était, dans le détail, que la pratique de certaines règles, de deux règles principales : il énumère et résume ce qu'il a démontré successivement pour toutes les parties, et il conclut par *donc*, comme dans un syllogisme. Il avait dit ailleurs, en parlant de l'*action* dans

les fables du poète, de cette action qui semble si éparse et qui se rattache toute à une idée, à un but : « *Poésie* et *système* sont des mots qui semblent s'exclure, et qui ont le même sens. » — Oui assurément; si l'on entend par *système* un tout vivant, animé, coloré ; oui, si ce mot de *système* a le même sens que *cosmos* et que *monde* ; mais chez nous (et cela tient peut-être à notre peu de goût pour la chose), le mot de *système* se prend dans une acception moins entière et moins belle; il implique la dissection, l'abstraction. Aristote n'est pas le même qu'Homère; une salle du Muséum d'histoire naturelle n'est pas une matinée de printemps.

J'ai hâte d'arriver au second ouvrage de M. Taine, dans lequel, tout en gardant ses qualités nerveuses, il montre avec plus d'étendue et avec largeur la portée de son talent. Son *Voyage aux Eaux des Pyrénées* (1855), illustré de soixante-cinq vignettes sur bois par Doré, et qui s'accommode très bien de ce dangereux vis-à-vis, rappelle à quelques égards les charmants Voyages de Topffer, et l'on y trouve des pages descriptives qui peuvent se mettre à côté des paysages de montagne tracés par Ramond et par Sénancour. L'auteur ici, pas plus qu'ailleurs, ne procède au hasard, et ne se laisse aller à son impression sans la juger et la commander. Il est *naturiste* au fond, *naturiste* par principes, et accorde tout à cette grande puissance universelle qui renferme en elle une infinie variété d'êtres et d'accidents. Il a sa théorie du climat, du sol, de la race. Il ne se borne pas à reconnaître des rapports et des harmonies, il voit des causes directes et des effets. Parlant d'un coin particulier du Béarn, il dira : « Ici les hommes sont maigres et pâles : leurs os sont saillants et leurs grands traits tourmentés comme ceux de leurs montagnes. Une lutte éternelle contre le sol a rabougri les femmes comme les plantes ; elle leur a laissé dans le regard une vague

expression de mélancolie et de réflexion. Ainsi les impressions incessantes du corps et de l'âme finissent par modeler le corps et l'âme ; la race façonne l'individu, le pays façonne la race. Un degré de chaleur dans l'air et d'inclinaison dans le sol est la cause première de nos facultés et de nos passions. » Et ailleurs : « Le climat façonne et produit les bêtes aussi bien que les plantes. Le sol, la lumière, la végétation, les animaux, l'homme, sont autant de livres où la nature écrit en caractères différents la même pensée. » De même, en étudiant l'histoire, il est porté à voir dans les individus, et sans excepter les plus éminents, une production directe, un résultat à peu près fatal du siècle particulier où ils sont venus. Il accorde peu à la force individuelle. Il le dira énergiquement dans son *Essai sur Tite-Live*. « Si inventeur que soit un esprit, il n'invente guère ; ses idées sont celles de son temps, et ce que son génie original y change ou ajoute est peu de chose. La réflexion solitaire, si forte qu'on la suppose, est faible contre cette multitude d'idées qui de tous côtés, à toute heure, par les lectures, les conversations, viennent l'assiéger... Tels que des flots dans un grand fleuve, nous avons chacun un petit mouvement, et nous faisons un peu de bruit dans le large courant qui nous emporte ; mais nous allons avec les autres, et nous n'avançons que poussés par eux. » Chacun des remarquables articles de M. Taine aux *Débats* est signé par une profession toujours nouvelle et une variante de cette théorie. Ce qu'il faut lui répondre quand il s'exprime avec une affirmation si absolue, c'est que, entre un fait si général et aussi commun à tous que le sol et le climat, et un résultat aussi compliqué et aussi divers que la variété des espèces et des individus qui y vivent, il y a place pour quantité de causes et de forces plus particulières, plus immédiates, et tant qu'on ne les a pas saisies, on n'a rien expliqué.

Il en est de même pour les hommes et pour les esprits qui vivent dans le même siècle, c'est-à-dire sous un même climat moral ; on peut bien, lorsqu'on les étudie un à un, montrer tous les rapports qu'ils ont avec ce temps où ils sont nés et où ils ont vécu ; mais jamais, si l'on ne connaissait que l'époque seule, et même la connût-on à fond dans ses principaux caractères, on n'en pourrait conclure à l'avance qu'elle a dû donner naissance à telle ou telle nature d'individus, à telles ou telles formes de talents. Pourquoi Pascal plutôt que La Fontaine ? pourquoi Chaulieu plutôt que Saint-Simon ? On ignore donc le point essentiel de la difficulté ; le *comment* de la création ou de la formation, le mystère échappe. Ce qu'on peut faire de plus sage, c'est de bien voir et d'observer, et ce qu'il y a de plus beau quand on le peut, c'est de peindre. Les formules générales n'attestent qu'une vue et un vœu de certains esprits ; il est mieux d'en être sobre et de ne les faire intervenir qu'à la dernière extrémité, car trop fréquentes et présentées à tout moment, elles offusquent et elles écrasent...

Novateur, M. Taine ne craint pas de forcer ses idées en les promulguant : « Selon la coutume des novateurs, a-t-il dit de l'historien philosophe Niebuhr, il pousse la vérité jusqu'à l'erreur : exagérer est la loi et le malheur de l'esprit de l'homme : *il faut dépasser le but pour l'atteindre.* » Pourquoi, comme innovation la plus rare, n'essayerait-on pas une fois de commencer, s'il se peut, par une entière justesse ? M. Taine a le bonheur d'être savant, et ce qui est mieux, d'avoir l'instrument, l'esprit scientifique joint au talent littéraire ; tout s'enchaîne dans son esprit, dans ses idées ; ses opinions se tiennent étroitement et se lient : on ne lui demande pas de supprimer la chaîne, mais de l'accuser moins, de n'en pas montrer trop à nu les anneaux, de ne pas trop les rapprocher, et, là où dans l'état actuel de l'étude il y

a lacune, de ne pas les forger prématurément. Il procède trop par voie logique et non à la façon des sciences naturelles. Si l'on peut espérer d'en venir un jour à classer les talents par familles et sous de certains noms génériques qui répondent à des qualités principales, combien, pour cela, ne faut-il pas auparavant en observer avec patience et sans esprit de système, en reconnaître au complet, un à un, exemplaire par exemplaire, en recueillir d'analogues et en décrire!

MADAME BOVARY

PAR M. GUSTAVE FLAUBERT (1).

Lundi, 4 mai 1857.

Je n'oublie pas que cet ouvrage a été l'objet d'un débat tout autre qu'un débat littéraire, mais je me souviens surtout des conclusions et de la sagesse des juges. L'ouvrage appartient désormais à l'art, seulement à l'art, il n'est justiciable que de la critique, et celle-ci peut user de toute son indépendance en en parlant.

Elle le peut et elle le doit. On se donne souvent bien de la peine pour réveiller des choses passées, pour ressusciter d'anciens auteurs, des ouvrages que personne ne lit plus guère et auxquels on rend un éclair d'intérêt et un semblant de vie : mais quand des œuvres vraies et vives passent devant nous, à notre portée, à pleines voiles et pavillon flottant, d'un air de dire : *Qu'en dites-vous ?* si l'on est vraiment critique, si l'on a dans les veines une goutte de ce sang qui animait les Pope, les Boileau, les Johnson, les Jeffrey, les Hazlitt, ou simplement M. de la Harpe, on pétille d'impatience, on s'ennuie de toujours se taire, on grille de lancer son mot, de les saluer au passage, ces nouveaux venus, ou de les annoncer vivement. Il y a longtemps que Pindare l'a dit pour ce qui est des vers : Vive le vieux vin et les jeunes

(1) Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 *bis*.

chansons! — Les jeunes chansons, c'est aussi la pièce du soir, c'est le roman du jour, c'est ce qui fait l'entretien de la jeunesse à l'instant où cela paraît.

Je n'avais pas lu *Madame Bovary* sous sa première forme et dans le Recueil périodique (1) où l'ouvrage avait été publié d'abord par chapitres successifs. Si saisissantes qu'en fussent les parties, il devait y perdre, et surtout la pensée générale, la conception devait en souffrir. Le lecteur, s'arrêtant court sur des scènes déjà hardies, se demandait : *Qu'y aura-t-il au delà ?* On pouvait supposer à l'ouvrage de folles poussées, à l'auteur des intentions qu'il n'avait pas. Une lecture continue remet chaque scène à son vrai point. *Madame Bovary* est un livre avant tout, un livre composé, médité, où tout se tient, où rien n'est laissé au hasard de la plume, et dans lequel l'auteur ou mieux l'artiste a fait d'un bout à l'autre ce qu'il a voulu

L'auteur, évidemment, a beaucoup vécu à la campagne et dans le pays normand qu'il nous décrit avec une vérité incomparable. Chose singulière! quand on vit beaucoup aux champs, qu'on sent si bien cette nature et qu'on la sait si bien peindre, c'est pour l'aimer en général, c'est du moins pour la présenter en beau après surtout qu'on l'a quittée; on est porté à en faire un cadre de bonheur, de félicité plus ou moins regrettée, parfois idyllique et tout idéale. Bernardin de Saint-Pierre s'ennuya fort à l'île de France tant qu'il y vécut, mais revenu de là, et de loin, il ne considéra plus que la beauté des sites, la douceur et la paix des vallons; il y plaça des êtres de son choix, il fit *Paul et Virginie*. Sans aller si loin que Bernardin de Saint-Pierre, Mme Sand, qui s'était peut-être ennuyée d'abord dans son Berry, ne s'est plu ensuite à nous le montrer que par des

(1) La « Revue de Paris » *Note de l'éditeur des extraits*.

aspects assez attrayants ; elle ne nous a pas désenchantés, tant s'en faut, des bords de la Creuse ; en y introduisant même des personnages à théories ou à passions, elle a laissé circuler un large souffle pastoral, rural, poétique dans le sens des Anciens. Ici, avec l'auteur de *Madame Bovary* nous touchons à un autre procédé, à un autre mode d'inspiration, et, s'il faut tout dire, à des générations différentes. L'idéal a cessé ; le lyrique est tari. On en est revenu. Une vérité sévère et impitoyable est entrée jusque dans l'art comme dernier mot de l'expérience. L'auteur de *Madame Bovary* a donc vécu en province, dans la campagne, dans le bourg et la petite ville ; il n'y a point passé en un jour de printemps comme le voyageur dont parle La Bruyère et qui, du haut d'une côte, se peint son rêve en manière de tableau au penchant de la colline, il y a vécu tout de bon. Or, qu'y a-t-il vu ? Petitesses, misères, prétentions, bêtise, routine, monotonie et ennui : il le dira. Ces paysages si vrais, si francs, et où respire l'agreste génie des lieux, ne lui serviront qu'à encadrer des êtres vulgaires, plats, sottement ambitieux, tout à fait ignorants ou demi-lettrés, des amants sans délicatesse. La seule nature distinguée et rêveuse qui s'y trouvera jetée, et qui aspire à un monde d'au delà, y sera comme dépaysée, étouffée ; à force d'y souffrir, de ne pas trouver qui lui réponde, elle s'altérera, elle se dépravera, et, poursuivant le faux rêve et le charme absent, elle arrivera de degré en degré à la perdition et à la ruine. Est-ce moral ? Est-ce consolant ? L'auteur ne semble pas s'être posé cette question ; il ne s'est demandé qu'une chose : Est-ce vrai ? Il est à croire qu'il aura observé de ses yeux quelque chose de semblable, ou du moins il a aimé à condenser dans ce tableau étroitement lié et à y reporter le résultat de ses observations diverses, sur un fonds général d'amertume et d'ironie.

Autre particularité également remarquable : parmi tous ces personnages très réels et très vivants, il n'en est pas un seul qui puisse être supposé celui que l'auteur voudrait être ; aucun n'a été soigné par lui à d'autre fin que pour être décrit en toute précision et crudité, aucun n'a été ménagé comme on ménage un ami ; il s'est complétement abstenu. il n'y est que pour tout voir, tout montrer et tout dire ; mais dans aucun coin du roman on n'aperçoit même son profil. L'œuvre est entièrement impersonnelle. C'est une grande preuve de force.

Le personnage le plus essentiel à côté de Mme Bovary est M. Bovary. Charles Bovary fils (car il a un père qui nous est dépeint aussi d'après nature) nous est montré dès le temps du collège comme un garçon rangé, docile mais gauche, mais nul ou incurablement médiocre, un peu *bêta*, sans distinction aucune, sans ressort, sans réponse à l'aiguillon, né pour obéir, pour suivre pas à pas une route tracée et pour se laisser conduire. Fils d'un ancien aide-chirurgien-major assez mauvais sujet, il n'a rien de la crânerie ni des vices de son père ; les épargnes de sa mère l'ont mis à même de faire à Rouen de chétives études qui l'ont mené à se faire recevoir officier de santé. Le grade obtenu non sans peine, il ne s'agit plus que de choisir un lieu où il ira exercer. Il se décide pour Tostes, petit pays non loin de Dieppe ; on le marie à une veuve bien plus vieille que lui, et qui a, dit-on, quelques rentes. Il se laisse faire et n'a pas même l'idée de s'apercevoir qu'il n'est pas heureux.

Une nuit, il est appelé à l'improviste pour aller à une ferme, à six bonnes lieues de là, remettre une jambe cassée au père Rouault, un cultivateur veuf, aisé, et qui a une fille unique. Le voyage de nuit à cheval, les abords et l'aspect de la riche ferme dite *des Bertaux*, l'arrivée, l'accueil que lui fait la jeune fille qui n'est pas du tout une paysanne, mais qui a été élevée en demoi-

selle dans un couvent, l'attitude du malade, tout cela est admirablement décrit et rendu de point en point comme si nous y étions : c'est hollandais, c'est flamand, c'est normand. Bovary s'accoutume à retourner aux Bertaux, et plus souvent même qu'il n'est besoin pour le pansement du malade ; il continue d'y aller même après la guérison. Ses visites à la ferme, sans qu'il s'en aperçoive, sont devenues peu à peu un besoin, et au milieu de ses occupations pénibles une exception charmante :

« Ces jours-là, il se levait de bonne heure, partait au galop, poussait sa bête, puis il descendait pour s'essuyer les pieds sur l'herbe, et passait ses gants noirs avant d'entrer. Il aimait à se voir arriver dans la cour, à sentir contre son épaule la barrière qui tournait, et le coq qui chantait sur le mur, les garçons qui venaient à sa rencontre. Il aimait la grange et les écuries ; il aimait le père Rouault qui lui tapait dans la main en l'appelant son sauveur ; il aimait les petits sabots de Mlle Emma sur les dalles lavées de la cuisine : ses talons hauts la grandissaient un peu, et quand elle marchait devant lui, les semelles de bois, se relevant vite, claquaient avec un bruit sec contre le cuir de la bottine.

« Elle le reconduisait toujours jusqu'a la première marche du perron. Lorsqu'on n'avait pas encore amené son cheval, elle restait là. On s'était dit adieu, on ne parlait plus ; le grand air l'entourait, levant pêle-mêle les petits cheveux follets de sa nuque, ou secouant sur sa hanche les cordons de son tablier, qui se tortillaient comme des banderolles. Une fois, par un temps de dégel, l'écorce des arbres suintait dans la cour, la neige sur les couvertures des bâtiments se fondait. Elle était sur le seuil ; elle alla chercher son ombrele ; elle l'ouvrit. L'ombrelle de soie gorge-de-pigeon, que traversait le soleil, éclairait de reflets mobiles la peau blanche de sa figure : elle souriait là-dessous à la chaleur tiède, et on entendait les gouttes d'eau, une à une, tomber sur la moire tendue. »

Se peut-il un plus frais, un plus net tableau, et mieux découpé et mieux éclairé, et où le ressouvenir de la forme antique soit mieux déguisé à la moderne ? Ce

bruit des gouttes de neige fondue, qui tombent sur l'ombrelle, m'en rappelle un autre des gouttes de glace qui tintent en tombant des branches sur les feuilles sèches du sentier, dans la *Promenade d'hiver à midi* de William Cowper. Une qualité précieuse distingue M. Gustave Flaubert des autres observateurs plus ou moins exacts qui, de nos jours, se piquent de rendre en conscience la seule réalité, et qui parfois y réussissent : il a le *style*. Il en a même un peu trop, et sa plume se complaît à des curiosités et des minuties de description continue qui nuisent parfois à l'effet total. Chez lui, les choses ou les figures les plus faites pour être regardées sont un peu éteintes ou nivelées par le trop de saillie des objets environnants. Mme Bovary elle-même, cette Mlle Emma que nous venons de voir si charmante à son apparition, nous est si souvent décrite en détail et par le menu, que physiquement je ne me la représente pas très bien dans son ensemble ni d'une manière bien distincte et définitive.

La première Mme Bovary meurt, et Mlle Emma devient la seconde et la seule Mme Bovary. Le chapitre de la noce qui se fait aux Bertaux est un tableau achevé, d'une vérité copieuse et comme regorgeante, mélange de naturel et d'endimanché, de laideur, de roideur, de grosse joie ou de grâce, de bombance et de sensibilité. Cette noce, la visite et le bal au château de la Vaubyessard, qui en sera comme le pendant, toute la scène des Comices agricoles qui viendra plus tard, font des tableaux qui, s'ils étaient peints au pinceau comme ils sont écrits, seraient à mettre dans une galerie à côté des meilleures toiles du genre.

Voilà donc Emma devenue Mme Bovary, installée dans la petite maison de Tostes, dans un intérieur étroit, avec un petit jardin plus long que large, qui donne sur les champs ; elle introduit partout aussitôt l'ordre, la

propreté, un air d'élégance; son mari, qui ne songe qu'à lui complaire, achète une voiture, un *boc* d'occasion pour qu'elle puisse se promener, quand elle le voudra, sur la grande route ou aux environs. Lui, il est heureux pour la première fois de sa vie, et il le sent; occupé de ses malades tout le jour, il trouve, en rentrant au logis, la joie et la douce ivresse; il est amoureux de sa femme. Il ne demande plus rien que la durée de ce bonheur bourgeois et tranquille. Mais elle, qui a rêvé mieux, et qui s'est demandé plus d'une fois dans ses ennuis de jeune fille comment on faisait pour être heureuse, elle s'aperçoit assez vite, et dès sa lune de miel, qu'elle ne l'est pas.

Ici commence une analyse profonde, délicate, serrée; une dissection cruelle s'entame et ne cessera plus. Nous entrons dans le cœur de Mme Bovary. Comment le définir? elle est femme; elle n'est que romanesque d'abord, elle n'est nullement corrompue. Son peintre, M. Gustave Flaubert, ne la ménage pas. En nous la dénonçant dès l'enfance dans ses goûts raffinés et coquets de petite fille, de pensionnaire, en nous la montrant rêveuse et sensible d'imagination à l'excès, il la raille impitoyablement; et l'avouerai-je? on est, en la considérant bien, plus indulgent qu'il ne semble l'être à son égard. Emma a, dans la position où elle est désormais placée et à laquelle elle devrait se faire, une qualité de trop, ou une vertu de moins: là est le principe de tous ses torts et de son malheur. La qualité qu'elle a de trop, c'est d'être une nature non pas seulement romanesque, mais qui a des besoins de cœur, d'intelligence et d'ambition, qui aspire vers une existence plus élevée, plus choisie, plus ornée que celle qui lui est échue. La vertu qui lui manque, c'est de n'avoir pas appris que la première condition pour bien vivre est de savoir porter l'ennui, cette privation confuse, l'absence d'une vie plus agréable et

plus conforme à nos goûts; c'est de ne pas savoir se résigner tout bas sans rien faire paraître, de ne pas se créer à elle-même, soit dans l'amour de son enfant, soit dans une action utile sur ceux qui l'entourent, un emploi de son activité, une attache, un préservatif, un but. Elle lutte sans doute, elle ne se détourne pas du droit chemin en un jour; il lui faudra s'y reprendre bien des fois et pendant des années avant de courir au mal. Cependant chaque jour elle s'en approche d'un pas, et elle finit par être égarée et follement perdue. Mais je raisonne, et l'auteur de *Madame Bovary* n'a prétendu que nous montrer jour par jour, minute par minute, son personnage en pensée et en action.

Les journées longues, mélancoliques d'Emma solitaire, livrée à elle-même dans les premiers mois de son mariage, ses promenades jusqu'à la hêtrée de Banneville en compagnie de *Djali*, sa fidèle levrette, tandis qu'elle s'interroge à perte de vue sur la destinée et qu'elle se demande *ce qui aurait pu être*, tout cela est démêlé et déduit avec la même finesse d'analyse et la même délicatesse que dans le roman le plus intime d'autrefois et le plus destiné à nourrir les rêves. L'impression de la nature champêtre, comme au temps de René ou d'Oberman, vient se mêler par caprices et par bouffées aux ennuis de l'âme et stimuler les vagues désirs :

« Il arrivait parfois des rafales de vent, brises de la mer, qui, roulant d'un bond sur tout le plateau du pays de Caux, apportaient jusqu'au loin dans les champs une fraîcheur salée. Les joncs sifflaient à ras de terre, et les feuilles des hêtres bruissaient en un frisson rapide, tandis que les cimes, se balançant toujours, continuaient leur grand murmure. Emma serrait son châle contre ses épaules et se levait.

« Dans l'avenue, un jour vert rabattu par le feuillage éclairait la mousse rose qui craquait doucement sous ses pieds. Le soleil se couchait; le ciel était rouge entre les branches, et les troncs pareils des arbres plantés en ligne droite semblaient une colon-

nade brune se détachant sur un fond d'or : une peur la prenait, elle appelait Djali, s'en retournait vite à Tostes par la grande route, s'affaissait dans un fauteuil, et de toute la soirée ne parlait pas. »

C'est vers ce temps qu'un voisin, le marquis d'Andervilliers, qui se prépare une candidature politique, donne un grand bal à son château, et il y convie tout ce qu'il y a de brillant ou d'influent dans les environs. Un hasard lui a fait connaître Bovary qui, à défaut d'autre médecin, l'a guéri un jour d'un abcès à la bouche ; le marquis, en venant à Tostes, a entrevu une fois Mme Bovary, et d'un coup d'œil l'a jugée assez *comme il faut* pour être invitée au bal. De là, la visite de M. et Mme Bovary au château de la Vaubyessard ; c'est un des endroits principaux du livre, et des plus savamment touchés.

Cette soirée où Emma est reçue avec la politesse qui attend partout une jeune et jolie femme, et où elle respire en entrant ce parfum de vie élégante, aristocratique, qui est sa chimère et pour laquelle elle se croit née, cette soirée où elle danse, où elle valse sans l'avoir appris, où elle devine tout ce qu'il faut, et où elle réussit très convenablement, l'enivre et contribuera à la perdre : elle s'est comme empoisonnée dans le parfum. Le poison n'agira qu'avec lenteur, mais il est entré dans ses veines et n'en sortira plus. Toutes les circonstances, même les plus futiles, de cette mémorable et unique soirée, lui restent gravées dans le cœur et y travailleront sourdement : « Son voyage à la Vaubyessard avait fait un trou dans sa vie, à la manière de ces grandes crevasses qu'un orage, en une seule nuit, creuse quelquefois dans les montagnes. » Quand le lendemain du bal, partis au matin de la Vaubyessard, et de retour chez eux à l'heure du dîner, M. et Mme Bovary se retrouvent dans leur petit ménage, devant leur table modeste où fume une soupe à l'oignon et un morceau de veau à l'oseille, Bovary est

heureux, il se frotte les mains en disant : « Cela fait plaisir de se retrouver chez soi ! » elle le regarde avec un ineffable mépris. Son esprit, à elle, a fait bien du chemin depuis hier et en un sens tout opposé. Quand ils partaient l'un et l'autre dans leur *boc* pour la fête, ils n'étaient que très différents : quand ils en sont revenus, un abîme les sépare.

J'abrège là ce qui occupe des pages, ce qui va se prolonger pendant des années. Il faut rendre cette justice à Emma, elle y met du temps. Elle cherche des auxiliaires à son effort de sagesse : elle en cherche et en soi et auprès de soi. En soi : — elle a un défaut grave, elle n'a pas beaucoup de cœur ; l'imagination de bonne heure a tout pris et absorbé. Auprès de soi : — autre malheur ! ce pauvre Charles qui l'aime, et que par moments elle voudrait tâcher d'aimer, n'a pas l'esprit de la comprendre, de la deviner ; s'il était ambitieux du moins, s'il se souciait d'être distingué dans son art, de s'élever par l'étude, par le travail, de rendre son nom honoré, considéré ; mais rien : il n'a ni ambition, ni curiosité, aucun des mobiles qui font qu'on sort de son cercle, qu'on marche en avant, et qu'une femme est fière devant tous du nom qu'elle porte. Elle s'en irrite : « Ce n'est pas un homme, cela. Quel pauvre homme ! s'écrie-t-elle, quel pauvre homme ! » Une fois humiliée par lui, elle ne lui pardonnera pas.

Enfin une espèce de maladie la prend, que l'on qualifie de maladie nerveuse ; c'est comme une nostalgie, le mal du *pays inconnu*. Charles, toujours aveugle et toujours dévoué, essaye de tout pour la guérir et n'imagine rien de mieux que de lui faire changer d'air, et pour cela de quitter Tostes et la clientèle qui commençait à lui venir, pour aller se fixer dans un autre coin de la Normandie, dans l'arrondissement de Neufchâtel, en un fort bourg nommé Yonville-l'Abbaye. Jusque-là, le roman

n'a fait que préluder : ce n'est que depuis l'installation à Yonville que la partie s'engage et que l'action, moyennant toujours application et accompagnement d'analyse, avance à pas moins lents.

Au moment de ce changement de séjour, Mme Bovary est enceinte de son premier et unique enfant, qui sera une fille. Cet enfant apportera dans sa vie un léger contre-poids, des retards au progrès du mal, des accès et comme des caprices de tendresse : pourtant ses entrailles de mère sont mal préparées ; le cœur est déjà trop envahi par les passions sèches et par les ambitions stériles pour s'ouvrir aux bonnes affections naturelles et qui demandent du sacrifice.

Le nouveau pays où l'on s'installe, et qui confine à la Picardie, « contrée bâtarde où le langage est sans accentuation comme le paysage sans caractère », est décrit avec une vérité non flatteuse ; le gros bourg et les principaux habitants, le curé, le percepteur, l'aubergiste, le sacristain, le notaire, etc., y sont pris sur le fait et restent fixés dans la mémoire. Parmi ceux qui vont désormais paraître et ne plus quitter la scène à titre d'officieux et d'empressés, au premier plan se dessine le pharmacien M. Homais, une création de M. Flaubert, et qui s'élève à la hauteur d'un type. M. Homais, nous l'avons tous connu et rencontré, mais jamais sous une face si fleurie et si triomphante : c'est l'homme important, considérable du lieu, à phrases toutes faites, se vantant toujours, se croyant sans préjugés, emphatique et banal, adroit, intrigant, faisant servir la sottise elle-même au savoir-faire ; M. Homais, c'est le M. Prudhomme de la demi-science.

Dès le jour de leur arrivée, M. et Mme Bovary, en descendant au *Lion d'Or*, font connaissance avec quelques-uns des principaux du pays ; mais, parmi les habitués de l'auberge se trouve un petit clerc de notaire, M. Léon

Dupuis, qui à table se prend particulièrement de conversation avec Mme Bovary, et à l'instant, dans un dialogue très bien mené, très naturel, et foncièrement ironique, l'auteur nous les montre allant au-devant l'un de l'autre par leurs côtés faux, leur goût de poésie vague, de romanesque, de romantique, tout cela servant de prétexte à la diablerie cachée ; ce n'est qu'un commencement, mais il y a de quoi déconcerter ceux qui croient à la poésie du cœur et qui ont pratiqué l'élégie sentimentale ; évidemment leurs procédés sont connus et imités et parodiés : c'est à dégoûter des dialogues d'amour pris au sérieux.

Les choses ne se passeront pas comme vous êtes porté à l'imaginer : ce petit M. Léon fera du chemin dans le cœur de Mme Bovary, mais pas si tôt ni si avant, mais pas encore. Pendant quelque temps Mme Bovary est, de fait, une honnête femme, bien que son nom secret, tel qu'on le lirait déjà inscrit au dedans, soit *perfidie* et *infidélité*. Ce petit M. Léon, au fond, n'est pas grand'-chose ; cependant il est jeune, il a l'air aimable, il croit aimer. Elle croit, par moments, aimer aussi. Cela est entretenu et interrompu par les gênes de leur vie très observée, par la difficulté de se voir, par leur timidité à tous deux. Elle institue en elle des combats, bien qu'elle n'en ait l'honneur aux yeux de personne : « Ce qui l'exaspérait, c'était que son mari n'avait pas l'air de se douter de son supplice. » Elle essaye un jour de s'en ouvrir au brave curé, M. Bournisien, nature épaisse et vulgaire, qui est à cent lieues de deviner de quel mal moral il s'agit. Par bonheur Léon, sur ces entrefaites, vient de partir à temps : il va continuer ses études de droit à Paris. Les adieux contraints, les chagrins étouffés, les nuances inégales de ce qui leur fait l'effet tout bas d'être un désespoir, le regret qui s'augmente chez elle par le souvenir et qui s'exalte après coup à l'aide de l'imagination, ce sont là des analyses parfaite-

ment suivies et nettement creusées. L'ironie est toujours au-dessous.

Il y a un bien beau jour pour Yonville-l'Abbaye, c'est celui où s'y tiennent les Comices agricoles de la Seine-Inférieure. Le tableau de cette fameuse journée compose le troisième grand morceau d'ensemble de l'ouvrage ; il est achevé dans son genre. Le sort de Mme Bovary s'y décide. Un beau monsieur du voisinage, une manière de gentillâtre, M. Rodolphe Boulanger de la Huchette, qui l'avait vue quelques jours auparavant chez elle, en conduisant à son mari un paysan pour être saigné, M. Rodolphe, un homme de trente-quatre ans, grossier mais frotté d'élégance, grand chasseur du sexe, et dont l'esprit est tourné de ce côté, s'est dit que Mme Bovary avait de bien beaux yeux et lui conviendrait fort. Le jour des fameux Comices, il ne la quitte pas ; bien que membre du jury, il lui sacrifie son rôle de représentation sur l'estrade.

Il y a une scène très piquante et très bien tissée : tandis que, dans son discours, le conseiller de préfecture qui préside s'élève sur les tons les plus graves aux considérations économiques, industrielles, politiques et morales que suggère la circonstance, Rodolphe, dans l'embrasure d'une fenêtre de la mairie, glisse à l'oreille de Mme Bovary les éternels propos qui lui ont tant de fois réussi auprès d'autres filles d'Ève. Ce discours solennel, officiel, et qu'on a soin de remplir de pathos, coupé de temps en temps par cette tendre déclaration *en mineure* et ces roucoulades sentimentales non moins banales au fond, est d'un effet très heureux, toujours ironique. Résultat bien naturel ! Mme Bovary, qui avait résisté à Léon, mais dont le cœur avait été ébranlé par lui et qui se repentait d'avoir tant résisté, va céder du premier jour à ce nouveau venu qui, dans sa fatuité, s'en attribuera tout l'honneur. Toutes ces bizarreries,

ces inconséquences de la nature féminine sont d'une observation excellente.

Une fois qu'elle a fait le premier pas décisif, Mme Bovary va vite et regagne le temps perdu. Elle aime follement Rodolphe, elle se jette à sa tête et ne craint pas de se compromettre pour lui. Nous la suivons de moins près désormais. L'épisode *pied-bot*, c'est-à-dire d'une sotte opération entreprise et manquée par son mari, achève d'enterrer celui-ci dans son cœur comme dans son estime. Elle en vient, dans son égarement de passion, jusqu'à ne plus supporter un jour d'absence loin de Rodolphe, et à réclamer un enlèvement, à implorer une chaumière avec lui au fond des forêts, une cabane au bords des mers. Il y a une scène touchante et poignante : c'est celle où Bovary, rentré de ses visites, la nuit, devant le berceau de sa fille, se met à rêver (le pauvre homme qui ne soupçonne rien !) tout ce qu'il peut se promettre de bonheur pour cette enfant, pour l'avenir de sa petite Berthe ; et à côté sa femme, qui fait semblant de dormir, ne rêve, elle, pour le lendemain matin, qu'enlèvement dans une chaise de poste à quatre chevaux, félicité romanesque, voyages imaginaires, Orient, Grenade, Alhambra, etc. Ce double rêve côte à côte et à perte de vue, du père abusé qui ne songe qu'à de pures douceurs et joies domestiques, et de la belle et forcenée adultère qui veut tout briser, est d'un artiste qui, quand il tient un *motif*, lui fait rendre tout son effet.

On aurait à noter bien des mots pris à même de la nature. Un soir que Rodolphe est venu rendre visite à Mme Bovary et qu'il s'est installé dans le cabinet aux consultations où personne n'entre à cette heure, on entend du bruit ; Emma lui dit : « As-tu tes pistolets ? » Le mot le fait rire. Ces pistolets, contre qui aurait-il à s'en servir, sinon contre son mari à elle ? et certes il n'a nulle envie de le tuer. C'est égal, le mot a été dit. Mme Bovary,

en le disant, n'y a pas réfléchi; mais elle est de ces femmes qui, au besoin et dans l'emportement de leur passion, ne reculeraient devant rien. Elle le montrera encore plus tard, lorsque délaissée par Rodolphe qui veut bien avoir une jolie voisine, mais qui ne tient pas du tout à l'enlever, ayant trouvé dans un voyage à Rouen Léon très gâté et qui n'est plus timide, livrée elle-même à d'ignobles entraînements, ayant ruiné son intérieur et contracté des dettes à l'insu de son mari, un jour qu'elle ne sait plus où donner de la tête et où la saisie la menace, elle dit à Léon en lui demandant de lui procurer 3.000 francs à l'instant même: « Si j'étais à ta place, moi, je les trouverais bien. — Où donc? — A ton étude. » Le meurtre et même le vol, cette dernière dégradation, voici ce que Mme Bovary irait jusqu'à insinuer à ses amants s'ils étaient hommes à l'entendre. Mais il est bien de n'avoir laissé entrevoir ces affreuses perspectives que par des mots perçants une fois dits.

Dans la dernière moitié de l'ouvrage qui n'est pas moins étudiée ni moins exactement exprimée que la première, je signalerai un inconvénient qui a trop éclaté; c'est que, sans que l'auteur y ait visé certainement, mais par l'effet même de sa méthode qui consiste à tout décrire et à insister sur tout ce qui se rencontre, il y a des détails bien vifs, scabreux, et qui touchent, peu s'en faut, à l'émotion des sens: il eût absolument fallu s'arrêter en deçà. Un livre, après tout, n'est pas et ne saurait jamais être la réalité même. Il y a des points où la description, en se prolongeant, trahit le but, je ne dis pas du moraliste, mais de tout artiste sévère. Je sais que jusqu'en ces endroits les plus risqués et les plus osés le sentiment chez M. Flaubert demeure très âpre et ironique; le ton n'est jamais tendre ni complice: au fond, rien n'est moins tentant. Mais il a affaire à un lecteur

français *né malin*, et qui met de cette malice partout où il le peut.

La fin atroce de Mme Bovary, son châtiment si on veut l'appeler ainsi, sa mort, sont présentés et exposés dans un détail inexorable. L'auteur n'a pas craint d'appuyer sur cette corde d'airain, jusqu'à la faire grincer. La fin de M. Bovary, qui suit de près, est touchante et intéresse à ce pauvre excellent homme. J'ai parlé de mots naturels, et terriblement vrais, qui échappent. Dans sa douleur de la perte de sa femme sur les torts de laquelle il s'est abusé tant qu'il l'a pu, Bovary continue de tout rapporter à elle, et recevant vers ce temps la lettre de faire part du mariage de Léon, il s'écrie : « Comme ma pauvre femme aurait été heureuse! » Bientôt après, quand il a trouvé le paquet de lettres tant de Léon que de Rodolphe, il pardonne tout, il aime encore l'ingrate et l'indigne qu'il a perdue, et il meurt de douleur.

Il faudrait peu de chose, à certains moments de ces situations, pour que l'idéal s'ajoutât à la réalité, pour que le personnage s'achevât et réparât en quelque sorte. Ainsi pour Charles Bovary vers la fin : le sculpteur n'avait qu'à vouloir, il suffisait d'un léger coup de pouce à la pâte qu'il pétrissait pour faire aussitôt d'une tête vulgaire une noble et attendrissante figure. Le lecteur s'y serait prêté et le réclamait presque. Mais l'auteur s'y est toujours refusé : il n'a pas voulu.

Au moment même où le père Rouault arrivé tout exprès, vient d'enterrer sa fille, au milieu de sa douleur désespérée il a un mot de paysan, grotesque et sublime de naturel : chaque année il envoyait à Charles Bovary une dinde en souvenir de sa jambe remise : en le quittant les larmes aux yeux, il lui dit pour dernier mot de sentiment : « N'ayez peur, vous recevrez toujours votre dinde. »

Tout en me rendant bien compte du parti pris qui est la méthode même et qui constitue l'*art poétique* de l'auteur, un reproche que je fais à son livre, c'est que le bien est trop absent ; pas un personnage ne le représente.

Le seul dévoué, désintéressé, amoureux en silence, le petit Justin, apprenti de M. Homais, est imperceptible. Pourquoi ne pas avoir mis là un seul personnage qui soit de nature à consoler, à reposer le lecteur par un bon spectacle, ne pas lui avoir ménagé un seul ami ?

Pourquoi mériter qu'on vous dise : « Moraliste, vous savez tout, mais vous êtes cruel. » Le livre, certes, a une moralité : l'auteur ne l'a pas cherchée, mais il ne tient qu'au lecteur de la tirer, et même terrible. Cependant, l'office de l'art est-il de ne vouloir pas consoler, de ne vouloir admettre aucun élément de clémence et de douceur, sous couleur d'être plus vrai ? La vérité d'ailleurs, à ne chercher qu'elle, elle n'est pas tout entière et nécessairement du côté du mal, du côté de la sottise et de la perversité humaines. Dans ces vies de province, où il y a tant de tracasseries, de persécutions, d'ambitions chétives et de coups d'épingle, il y a aussi de bonnes et belles âmes, restées innocentes, mieux conservées qu'ailleurs et plus recueillies ; il y a de la pudeur, des résignations, des dévouements durant de longues années : qui de nous n'en sait des exemples ? Vous avez beau faire, dans vos personnages même si vrais vous rassemblez un peu comme avec la main et vous rapprochez avec art les ridicules, les travers ; pourquoi aussi ne pas rassembler le bien sur une tête au moins, sur un front charmant ou vénéré ? J'ai connu, au fond d'une province du centre de la France, une femme jeune encore, supérieure d'intelligence, ardente de cœur, ennuyée : mariée sans être mère, n'ayant pas un enfant à élever, à ai-

mer (1), que fit-elle pour occuper le trop plein de son esprit et de son âme ? Elle en adopta autour d'elle. Elle s'était mise à être une bienfaitrice active, une civilisatrice dans la contrée un peu sauvage où le sort l'avait fixée. Elle apprenait à lire et enseignait la culture morale aux enfants des villageois souvent épars à de grandes distances. Bénévolement elle faisait quelquefois une lieue et demie à pied ; son élève, de son côté, en faisant autant, et l'on prenait la leçon dans un sentier, sous un arbre, sur une bruyère. Il y a des âmes dans la vie de province et de campagne : pourquoi ne pas aussi les montrer ? cela relève, cela console, et la vue de l'humanité n'en est que plus complète.

Voilà mes objections à un livre dont je prise très haut d'ailleurs les mérites, observation, style (sauf quelques taches), dessin et composition.

L'ouvrage, en tout, porte bien le cachet de l'heure où il a paru. Commencé, dit-on, depuis plusieurs années, il vient à point en ce moment. C'est bien un livre à lire en sortant d'entendre le dialogue net et acéré d'une comédie d'Alexandre Dumas fils, ou d'applaudir *les Faux Bonshommes*, entre deux articles de Taine. Car en bien des endroits, et sous des formes diverses, je crois reconnaître des signes littéraires nouveaux : science, esprit d'observation, maturité, force, un peu de dureté. Ce sont les caractères que semblent affecter les chefs de file des générations nouvelles. Fils et frère de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout !

(1) Je puis la nommer aujourd'hui qu'elle n'est plus, — Mme Marsaudon, qui résidait à Mézières, dans la Haute-Vienne.

ŒUVRES ET CORRESPONDANCE

INÉDITES

De M. de TOCQUEVILLE (1).

Lundi, 31 décembre 1860.

[Voici comment dans ses notes intimes, Sainte-Beuve avait jugé Tocqueville :]

Tocqueville m'a tout l'air de s'attacher à la démocratie comme Pascal à la croix : en enrageant. C'est bien pour le talent qui n'est qu'une belle lutte; mais pour la vérité et la plénitude des convictions, cela donne à penser.

Tocqueville ne met jamais les pieds à l'Académie française; je le crois bien : personne n'est plus étranger que lui à cet ensemble de curiosités et d'aménités qui (les grands monuments à part) constituent, à proprement parler, la littérature.

Tocqueville a le style triste. — Ballanche a un style pontifical.

La Correspondance est très riche, pleine de cœur et de pensée. Toute une première série de lettres s'adresse à M. Louis de Kergoray, l'ami intime, l'intelligence-sœur de M. de Tocqueville, et qui lui fut de bonne heure un confident unanime et comme une seconde conscience. Ils étaient là, dans ce monde aristocratique et libéral, il y a quelque trente ans, un certain nombre de jeunes gens

(1) Publiées et précédées d'une Notice par M. Gustave de Beaumont (2 vol. in-8°, Paris, Michel Lévy, rue Vivienne, n° 2 *bis*).

noblement doués, partisans éclairés des idées nouvelles, retenus par plus d'un anneau à la tradition, exacts et réguliers de mœurs, religieux de pratique ou du moins de doctrine; nés tout portés, dispensés de percer la foule et de donner du coude à droite ou à gauche, n'ayant, s'ils le voulaient qu'à sortir des premiers rangs et à faire preuve d'un talent ou d'un mérite quelconque pour être aussitôt acceptés. Je touche là à un inconvénient pour eux en même temps qu'à un avantage, quelques-uns sont restés à l'état méditatif et exceptant, faute de cet aiguillon souverain de la nécessité. Ceux mêmes que l'ambition généreuse et une secrète ardeur ont le plus poussés en avant et à se faire connaître n'ont pas toujours assez tenu compte de cette rude condition du grand nombre, qui consiste à lutter de bonne heure, à pâtir, à forcer des difficultés de plus d'un genre. Sans faire tous les métiers comme Gil Blas, il est bon de savoir ce que c'est qu'un métier, ne fût-ce que pour être plus indulgent au pauvre monde, au commun des honnêtes gens, et pour ne pas opposer trop souvent un véto absolu aux faits accomplis nécessaires. Certes, il est beau, il est satisfaisant pour un délicat orgueil de pouvoir s'écrier à un certain jour, comme M. de Tocqueville écrivant à M. Lanjuinais : « Vous appartenez, et je me permets de dire, *nous* appartenons à une famille intellectuelle et morale qui disparaît. » Je reconnais le droit de le dire à celui qui parle ainsi, comme je le reconnaissais à M. Royer-Collard le patriarche; mais le monde va, l'humanité subsiste et se transforme; les sectes morales les plus nobles elles-mêmes passent; et dans le lointain quel effet nous font-elles? Quel effet, par exemple, nous fait aujourd'hui la plus respectable des sectes morales de l'Antiquité, le Stoïcisme? On s'incline, on salue; mais la vraie philosophie politique et morale, qui accompagne l'homme tel qu'il est et non tel qu'on veut qu'il soit,

passe outre, poursuit sa marche, et n'abdique jamais.

M. de Tocqueville me communique, sans que j'y songe, de sa méthode, et je m'aperçois que je m'arrête pour raisonner avec lui et sur lui à chaque pas. Il y avait donc autour de sa personne un groupe qui s'isolait un peu, et qui se distinguait par des traits particuliers entre les divers groupes de la jeunesse d'alors. Le comte Louis de Kergorlay, l'un des plus distingués du petit cercle choisi (cela ressort pour ceux mêmes qui ne le connaîtraient que par la Correspondance présente), est un de ces heureux qui méritent de l'être, et qui ont mieux aimé faire le bien en agissant qu'en écrivant. Combien de fois M. de Tocqueville ne s'est-il point posé cette question au sujet de son ami? Pourquoi n'écrit-il pas? Pourquoi, nature si riche, ne produit-il pas au dehors ses fruits naturels? M. de Kergorlay (pour une raison ou pour une autre) se contentait d'être le dépositaire et le critique intelligent des idées de celui qu'il admirait sans le flatter; en écoutant la suite des confidences et des épanchements de M. de Tocqueville, celui-ci se définira de lui-même à nos yeux.

Juge auditeur à Versailles avant la révolution de juillet 1830, il prend part aux travaux du ministère public; il est plusieurs fois appelé devant la Cour d'assises: « En général, écrivait-il à son début (23 juillet 1827), il y a chez moi un besoin de primer qui tourmentera cruellement ma vie. J'ai un autre défaut pour le moment présent. Je m'habitue difficilement à parler en public; je cherche mes mots, et j'écoute mes idées; je vois à côté de moi des gens qui raisonnent mal et qui parlent bien: cela me met dans un désespoir continuel. Il me semble que je suis au-dessus d'eux, et quand je me montre, je me sens au-dessous. » M. de Tocqueville parlait bien et très bien, quoi qu'il en dise; il lui manquait, pour être décidément un orateur, la force des organes, les moyens

d'action. et aussi, selon sa juste expression, il *écoutait ses idées*, plus qu'il ne les versait; il avait un geste familier par lequel il s'adressait à lui-même et à son propre front plutôt encore qu'à ses auditeurs : il regardait son idée. L'orateur le plus spirituel et le plus facile de nos grandes assemblées (1) disait un jour de lui par une ironie légère : « Quand je considère *intuitivement*, comme dirait M. de Tocqueville... » Voilà pour le dehors; mais de près, dans un cercle moindre, dans un comité, dans une Académie, il reprenait tous ses avantages, toutes ses distinctions, netteté, finesse, nuance, une expression ferme et décisive, une pensée continue, un accent ému et vibrant donnant la note de l'âme.

Dans ses lettres à M. de Kergorlay on le voit de bonne heure tracer le plan de sa vie, s'assigner un but élevé et se confirmer dans la voie dont il n'a jamais dévié : « A mesure que j'avance dans la vie, écrivait-il (6 juillet 1835), âgé de trente ans, je l'aperçois de plus en plus sous le point de vue que je croyais tenir à l'enthousiasme de la première jeunesse : une chose de médiocre valeur, qui ne vaut qu'autant qu'on l'emploie à faire son devoir, à servir les hommes et prendre rang parmi eux. » Il est déjà en plein dans l'œuvre politique, au moins comme observateur et comme écrivain, et malgré tout, en présence du monde réel, il maintient son monde idéal; il se réserve quelque part un monde à la Platon, « où le désintéressement, le courage, la vertu, en un mot, puissent respirer à l'aise ». Il faut pour cela un effort, et on le sent dans cette suite de lettres un peu tendues, un peu solennelles. Voulant exprimer le besoin qu'il a de la conversation de son ami, dans la solitude de la campagne où il est pour le moment, il dira : « Il y a trois hommes avec lesquels je vis tous les jours un peu, c'est Pascal, Montesquieu et Rousseau : il m'en manque un quatrième

(1) M. Thiers.

qui est toi. » Et la phrase qui suit ne corrige par aucun sourire la solennité de cette déclaration ; bien au contraire elle la motive sérieusement. Je sais qu'entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt, ni demander une raison exacte à ces étroites alliances d'âmes, à ces amitiés de Montaigne et de La Boëtie ; pourtant, dès qu'on nous livre les secrets de l'intimité, nous devenons plus ou moins des juges. Il y a donc dans cette suite d'épanchements d'une âme jeune et mûre, beauté morale, élevation constante, mais aussi tension très sensible, et qui se traduit même par des mots. Le mot de *visée* revient volontiers sous la plume de l'auteur ; il se crée des *nœuds* au-dedans : « Il y a, dit-il, deux tendances en apparence inconciliables qui se trouvent unies dans ma nature : mais comment s'est fait ce *nœud ?* Je l'ignore. Je suis tout à la fois l'homme le plus impressionnable dans mes actions de tous les jours, le plus entraînable à droite et à gauche du chemin dans lequel je marche, et à la fois le plus obstiné dans mes *visées.* » Sa noble vie sera tout d'une teneur, mais on y sentira la *ténacité,* et ce mot non plus ne lui déplaît pas (tome I, page 433). Ces formes de la langue indiquent bien et accusent l'état et, pour ainsi dire, la posture habituelle de l'âme : la sienne était toute bandée, comme dirait Montaigne, vers un but relevé et hautain. Même lorsqu'il se croira un peu détendu et calmé, il rendra cet effet par un mot qui est bien du même ton : « J'attends moins de la vie, je *cave* moins haut. Voilà, à ce qu'il me paraît, ce que j'ai gagné. »

Dans cette disposition alternative, dans ce double état d'excitation ou de calme relatif, que de questions également il s'adresse ! Il est l'un des hommes qui s'est le plus adressé de questions, qui s'est le plus mis à la question lui-même. Dans ses dernières années comme dans les premières, « le grand problème que présente

l'avenir des sociétés modernes est sans cesse devant son esprit, » et jusqu'à l'offusquer, jusqu'à l'empêcher de voir autre chose. Quand il entreprend vers la fin de sa vie cet ouvrage de *l'Ancien Régime et la Révolution*, que de difficultés il se pose pour ses lectures dans un sujet si ouvert et si exploité (tome I, page 403) ! Entre tout lire et ne rien lire dans cette immense littérature de la Révolution, quel parti prendre, se demande-t-il, à quel point intermédiaire s'arrêter ? Il est évident que cet éminent esprit n'a pas fait jusqu'alors comme le commun des martyrs qui lit les ouvrages intéressants au fur et à mesure de leur publication, et que depuis 1825 il n'a pas lu, comme tous les jeunes gens de sa génération, au hasard et à tort et à travers (c'est la bonne méthode), cette quantité de mémoires et de documents qui ont successivement paru ; sans quoi il aurait ses premières couches et son fond de tableau déjà préparé, il ne se poserait pas toutes ces questions préliminaires, il ne dresserait pas avec tant de peine tous ses appareils comme pour une découverte. Et sur le caractère de la Révolution en particulier, sur cette sorte de fanatisme essentiellement révolutionnaire qu'elle a inculqué à quelques hommes, à une postérité survivante et vivace, que de questions encore (tome I, page 404) ! « D'où vient cette race nouvelle ? qui l'a produite ? qui l'a rendue efficace ? qui la perpétue ?... Mon esprit s'épuise à concevoir une notion exacte de cet objet... » Il y a assurément de l'excès dans cette méthode scrutatrice, et bien des horizons plus ouverts et souvent plus faciles à atteindre qu'on ne se l'imagine se ferment devant elle (1).

(1) Quelqu'un de très judicieux et de très respectable a dit sur M. de Tocqueville ce mot dont on rabattra ce qu'on voudra, mais dont il reste quelque chose de vrai : « Il a commencé à penser avant d'avoir rien appris ; ce qui fait qu'il a quelquefois pensé creux. »

La sincérité de l'auteur en ressort d'autant mieux. S'il est ambitieux dans son effort, il est d'une modestie parfaite en ce qui le touche personnellement, lui et son œuvre. Lorsque ce livre sur la Révolution paraît et obtient aussitôt un succès assez vif auquel on ne se serait pas précisément attendu, au milieu des éloges ou des contradictions qu'il excite et des félicitations qui lui en arrivent, l'auteur ne s'exagère en rien la portée d'influence qu'il peut avoir : « Les classes influentes ne sont plus celles qui lisent, écrit-il à M. de Kergorlay (29 juillet 1856). Un livre, quel que soit son succès, n'ébranle donc point l'esprit public et ne saurait même attirer longtemps, ni de la part du grand nombre, l'attention sur son auteur. Cependant comme, même chez les peuples qui lisent le moins, ce sont après tout certaines idées très abstraites qui, au fond, finissent par mener la société, il peut toujours y avoir quelque utilité éloignée à répandre celles-ci dans l'air. De nos jours, d'ailleurs, je ne vois pas d'emploi plus honorable et plus agréable de la vie que d'écrire des choses vraies et honnêtes qui peuvent signaler le nom de l'écrivain à l'attention du monde civilisé, et servir, quoique dans une petite mesure, la bonne cause. » — A propos de quelques critiques de style que son ami lui adressait dans le même temps, il répondait avec une docilité et une modestie exemplaires : « Ce n'est pas la perception et la conviction du mal que tu signales qui me manquent. Je sais qu'il y a entre mon style et le style des grands écrivains un *certain obstacle* qu'il faudrait que je franchisse pour passer de la foule dans les rangs de ceux-ci. » Il va trop loin et il n'est pas du tout juste avec lui-même en se mettant dans la foule ; il est au premier rang des écrivains de notre temps qu'on appelle distingués.

Je ne suis pas sans m'étonner moi-même de la liberté que je prends de marquer ainsi mes réserves et mes

limites d'éloge en parlant d'un homme si fait pour commander l'estime. Nous qui avons passé le meilleur de notre jeunesse au gré de notre imagination, dans les jeux de la poésie et de l'art, nous devons, ce me semble, y regarder à deux fois, quand nous nous mêlons de vouloir mesurer et discuter des esprits constamment sérieux, qui se sont occupés sans relâche et passionnément des grands intérêts publics. Et toutefois, en vieillissant, nous avons acquis notre sérieux aussi, nous avons notre expérience des choses et notre résultat moral ; pourquoi hésiterions-nous à en user pour dire notre pensée, pour témoigner avec respect nos dissidences et toucher les points qui séparent ? En continuant de parcourir la Correspondance de M. de Tocqueville, nous aurons d'ailleurs à signaler des parties vraiment belles et même tout à fait aimables.

Lundi 7 janvier 1861.

Les amis de M. de Tocqueville eurent besoin eux-mêmes de quelques explications pour être assurés de sa pensée fondamentale et de son but, lorsque les deux premiers volumes de *la Démocratie en Amérique* parurent. M. de Corcelles avait été frappé de cette sorte de contradiction qu'il y avait entre le tableau vraiment assez triste de cette démocratie moderne, présente ou future, et les conclusions du livre qui tendaient à l'acceptation et à l'organisation progressive de cette même démocratie. M. de Tocqueville lui répondait, comme aussi à un autre de ses amis, M. Eugène Stoffels, en leur indiquant le double effet qu'il avait la prétention de produire sur les hommes de son temps : diminuer l'ardeur de ceux qui se figuraient la démocratie brillante et facile ; diminuer la terreur de ceux qui la voyaient menaçante et impraticable ; les concilier, les régler, les guider s'il était possible, leur montrer les périls et, en même temps que les conditions essentielles, les voies et moyens. Noble but, noble

effort, et par lequel il réalisait un des vœux de sa première jeunesse, lorsqu'après le récit d'une de ses courses opiniâtres à travers les montagnes de la Sicile, il s'écriait en finissant : « Pour moi, je ne demande à Dieu qu'une grâce : qu'il m'accorde de me retrouver un jour voulant de la même manière une chose qui en vaille la peine! »

La volonté! c'est ce dont il fait le plus de cas : « Ce monde, pense-t-il, appartient à l'énergie. » Lui si moral, si tempéré, il semble même par moments tout près de vouloir cette énergie à tout prix, tant il est l'ennemi de la mollesse et de l'indifférence : « A mesure que je m'éloigne de la jeunesse, écrivait-il à M. Ampère, je me trouve plus d'égards, je dirai presque de respect pour les passions. Je les aime quand elles sont bonnes, et je ne suis pas bien sûr de les détester quand elles sont mauvaises. C'est de la force, et la force, partout où elle se rencontre, paraît à son avantage au milieu de la faiblesse universelle qui nous environne. » Ses passions, à lui, se réduisaient pourtant à une seule, et il nous la déclare : « On veut absolument faire de moi un homme de parti, et je ne le suis point (il écrivait cela en mars 1837, après son premier grand succès). On me donne des passions et je n'ai que des opinions; ou plutôt je n'ai qu'une passion, l'amour de la liberté et de la dignité humaine. Toutes les formes gouvernementales ne sont à mes yeux que des moyens plus ou moins parfaits de satisfaire cette sainte et légitime passion de l'homme. »

Lorsqu'on entre dans la politique avec une telle visée, on court risque de rencontrer sur son chemin bien des mécomptes. Ceux qui se croient le plus affranchis des préjugés de naissance (et M. de Tocqueville était de ce nombre) ont à se garder d'un autre préjugé indirect bien tentant pour une âme généreuse ; c'est d'aller transporter à l'humanité tout entière les idées nobiliaires trop avantageuses qu'ils n'ont plus pour eux-mêmes. L'homme,

il faut le savoir, peut s'élever très haut par la culture, par l'effet continu et sans cesse agissant de la civilisation ; mais, en fait, le point de départ, dans quelque doctrine qu'on se place, et que l'on se reporte au dogme mystérieux de la Chute, ou que l'on se tienne à l'observation naturelle directe, le point de départ a été très bas et infime. Demandez aux plus grands de ceux qui ont gouverné les hommes et qui ont le plus fait avancer leur nation ou leur race, à quelques croyances religieuses et métaphysiques qu'ils appartiennent, — Mahomet, Cromwell, Richelieu, — ils se sont tous conduits en vertu de l'expérience pure et simple, comme gens qui connaissent à fond l'homme pour ce qu'il est, et qui, s'ils n'avaient pas été les plus habiles des gouvernants, auraient été les moralistes perspicaces les plus sévères. Emancipés aujourd'hui, fils de l'Occident, héritiers de tant d'œuvres, et comme portés sur les épaules de tant de générations, espérons mieux ; mais, si nous nous appelons philosophes, n'en venons jamais, par une sorte d'orgueil intellectuel, à oublier les origines si grossières et si humbles de toute société civile.

M. de Tocqueville, non content d'écrire et de méditer, entra dans la politique active et fut nommé député en 1839 ; il s'était présenté aux électeurs dès 1837, et un incident curieux signala cette première candidature. M. Molé, alors président du Conseil des ministres, qui aimait et estimait fort M. de Tocqueville, le porta ou avait dessein de le porter comme candidat du Gouvernement ; dès que M. de Tocqueville le sut, il s'empressa de repousser toute attache officielle, revendiquant non pas le droit d'attaquer le Pouvoir, mais celui de ne l'appuyer que librement, dans la mesure de ses convictions. Une lettre qu'il écrivit en ce sens à M. Molé provoqua une fort belle réponse de cet homme d'Etat ; je la citerai ici tout entière, parce qu'en y faisant la part d'une certaine

vivacité qui tenait aux circonstances et aussi à la délicatesse chatouilleuse des deux personnes, on y trouve une leçon gravement donnée, et d'un ton fort digne; il y respire un sentiment fort élevé de la puissance publique que M. Molé concevait et représentait en homme formé à la grande école. Dans la lettre de M. de Tocqueville perçait l'idée, poliment exprimée, qu'un homme qui se respecte doit être de l'opposition. M. Molé ne se le laissa pas dire, et ne souffrit pas qu'on déplaçât ainsi le respect :

« Paris, ce 14 septembre 1837.

« Mon cher monsieur, je reçois de vous une lettre qui demande prompte et ample réponse. Je vous rendrai franchise pour franchise, et puisque, d'un bout à l'autre, je ne partage aucun des sentiments ou des principes qui vous l'ont inspirée, j'aurai le courage de vous le dire. Je réclamerai d'abord et protesterai, au besoin, contre la distinction que vous établissez entre le président du Conseil et M. Molé. Si ce dernier avait dû s'effacer pour faire place à l'autre, il aurait repoussé la présidence et, comme dans toute sa carrière, il eût préféré sans hésiter la moindre de ses convictions morales ou politiques au pouvoir et à tous les avantages qu'on lui attribue. Ce n'est pas seulement dans l'exercice du pouvoir politique, c'est dans toutes les affaires de la vie qu'il faut accepter la lutte du bien contre le mal. Si on ne se mêlait que de celles où l'on serait sûr de faire tout ce qu'on croit bien ou vrai sans transaction, on ne ferait pas même ses propres affaires ; il faudrait se renfermer dans l'inaction. Je suis donc au pouvoir, comme vous y serez, faisant le bien, empêchant le mal, avec toutes les ressources que me fournissent les circonstances ou mes facultés. Le premier des devoirs est, à mes yeux, de lutter dans les élections comme ailleurs pour l'opinion qui m'a porté au pouvoir, que j'y défends et qui m'y prête son loyal appui. Je n'admets donc pas que ce soit accepter un joug dont la délicatesse ou la fierté aient à souffrir, que d'arriver par notre influence à la Chambre, ni que ce fût trahir un engagement que de se séparer de nous plus tard sur une question où l'on ne pourrait, en conscience ou avec conviction, nous soutenir. Tout ceci est bien terre à terre, je le sais, aux yeux de cette opinion facile et amoureuse de popularité, qui tient le *Pouvoir*, quelles que

soient les mains qui l'exercent, pour l'adversaire présumé de la société. Mais je me permettrai de vous demander si vous croyez donc que vous serez plus libre d'engagement, si vous arrivez par les légitimistes, les républicains ou une nuance quelconque de la gauche que par le juste milieu. Il faut choisir; l'isolement n'est pas l'indépendance, et l'on dépend plus ou moins de ceux qui vous ont élu. L'armée du ministère dans les élections ne se compose pas seulement de gens qui relèvent de lui et lui doivent leur existence: elle se compose surtout d'hommes pensant comme lui et croyant bon pour le pays qu'il se maintienne et qu'il l'emporte contre ses adversaires. C'est parmi de tels hommes, mon cher monsieur, que j'aurais été heureux et fier de vous rencontrer. Vous ne le voulez pas, vous avez presque dit que vous en rougiriez: à la bonne heure! Je méritais que vous me parlassiez avec autant de franchise. Mais vous n'avez pu croire que je prisse assez peu au sérieux le métier que je fais pour désirer de vous voir arriver sous l'un des drapeaux de nos adversaires. Ce métier, sachez-le bien, est un des plus pénibles et des plus méritoires que l'on puisse faire. Il entraine pour moi plus de sacrifices que pour bien d'autres, parce que les goûts de mon esprit, les penchants de mon âme, toutes mes habitudes y sont complètement sacrifiés. Mais je croirais manquer aux vues de la Providence sur moi, si je ne portais pas avec courage ma destinée. J'estime que, dans nos circonstances publiques, le pays courrait quelque risque, si le pouvoir passait actuellement dans d'autres mains. Si je ne me trompe pas, les cœurs honnêtes et les esprits sensés me doivent quelque estime, même quelque encouragement et quelque appui. En résumé, il sera fait selon votre volonté. Je vous avais porté dans l'intérieur du Cabinet comme au dehors jusqu'ici *à outrance*, il faut que je m'en confesse. Je ne connais pas votre préfet, mais apparemment il m'avait deviné. Aujourd'hui même le ministre de l'intérieur va apprendre de moi que nous ne devons vous soutenir nulle part. Nos amis (car nous en avons) vous combattront; car, en matière d'élection, la neutralité est impossible. Si vous arrivez, je m'en féliciterai pour vous, et d'autant plus, permettez-moi de l'ajouter, que la pratique des affaires et des hommes pourra vous rapprocher de ces malheureux ministres qu'il vous paraîtrait si fâcheux aujourd'hui de paraître appuyer. Dans quelques rangs que vous vous placiez, vous n'en serez pas moins pour moi un parent que j'aime et honore, l'un des esprits les plus élevés et des talents les plus rares que notre époque ait produits. Agréez, etc. »

Le pronostic de M. Molé se réalisa. M. de Tocqueville s'isola un peu trop, même dans l'Opposition ; il eut jusqu'en 1848 un rôle des plus honorables, mais peu efficace, peu étendu, un de ces rôles d'Ariste ou de Cléante au théâtre, et qui, le faisant estimer dans les deux camps, ne lui procura dans aucun une action proportionnée à ses lumières et en rapport avec l'énergie de ses sentiments.

Il étudiait beaucoup cependant, il approfondissait chacun des sujets en discussion, et dans les questions non politiques, non ministérielles, ses collègues aimaient à le choisir comme le rapporteur le plus sûr, le plus consciencieux. La question de l'Algérie fut une de celles qu'il étudia le plus à fond ; il fit pour cela deux voyages en Afrique. Dans une des lettres si aisées et si spirituelles du maréchal (alors colonel) de Saint-Arnaud, je lis ce passage : « Je suis parti mardi (25 novembre 1846) pour aller chercher le maréchal (Bugeaud) à l'Oued-Fodda avec un escadron... Il avait avec lui MM. de Tocqueville, de Lavergne, Béchamel et Plichon, députés, et Broët et Bussière, gens de lettres. M. de Tocqueville posait un peu pour l'observation méthodique, profonde et raisonnée... » Il ne posait pas, c'était l'attitude naturelle de son esprit, de toute sa personne ; mais il faisait un peu cet effet aux militaires, à ceux qui ont l'esprit prompt, l'observation facile et nette, et même brusque : ce sont des familles d'esprits différentes et même opposées ; il n'y a rien d'étonnant que quelque antipathie se prononce. J'entendais, à ce propos, l'autre jour, un de nos braves et spirituels généraux lâcher sous sa moustache le mot de *pédantisme*. De son côté, M. de Tocqueville le leur rendait. Lisant plus tard les Mémoires de Marmont, il l'appelle « un de ces aventuriers (fort bien élevés d'ailleurs), que la Révolution française a fait percer ». — « Je m'étonne toujours, dit-il, qu'on ait pris part à de si grandes choses, touché à de

si grandes affaires et vécu en telle compagnie et qu'on n'ait que cela à dire ! Ce peu pourtant est très digne d'être lu... » M. de Tocqueville avait un peu du dédain des esprits établis pour les *aventuriers* qui se risquent et commencent, pour ceux qui, engagés à corps perdu dans l'action, ne s'avisent pas d'en raisonner ; il oubliait qu'on ne raisonne pas des choses à perte de vue quand on les touche à bout portant. Lisant une autre fois les Mémoires historiques du grand Frédéric, il en dira :

« Je vous renverrai sous peu les Mémoires du grand Frédéric, que j'ai lus : c'est assurément une œuvre remarquable, bien moins cependant que l'homme même dont elle émane. Quels produits différents de l'intelligence que la pensée qui fait écrire et celle qui fait agir ; la pensée qui se resserre dans les limites d'un acte à accomplir, et celle qui s'étend dans un grand espace et veut juger en général les résultats et les causes ! Comme le même homme peut être supérieur dans le premier emploi de son esprit, et médiocre dans l'autre, et réciproquement ! Jamais cela ne s'est mieux vu qu'ici. Dans ces Mémoires, d'ailleurs, le grand Frédéric ne parle guère que de batailles, ce à quoi je n'entends rien... Ce que j'aurais voulu surtout savoir, c'est comment Frédéric menait son gouvernement, et les réflexions que ce sujet lui suggérait ; mais j'imagine qu'il dédaignait trop cette partie de sa vie pour s'appliquer à la faire comprendre au lecteur. »

Pas du tout. Le grand Frédéric n'avait pas de ces dédains et ne fait pas de ces mystères ; lisez ses lettres. Si lui, le plus sensé et le plus pratique des esprits, le roi administrateur par excellence, il est sobre, dans ses Histoires, de longs raisonnements et de grandes considérations, même de guerre, c'est qu'il savait à combien peu tiennent souvent les plus grandes choses.

Je ne fais qu'indiquer les groupes opposés d'esprit, ceux que M. de Tocqueville appelle réalistes en politique, et ceux dont il est lui-même, les raisonneurs ou généralisateurs ; les praticiens et les théoriciens. Ce n'est pas

que M. de Tocqueville ne juge à merveille les situations politiques, les crises; qu'il ne les prévoie mieux que bien des politiques qui se piquaient d'être plus pratiques que lui. Il a des diagnostics et des pronostics excellents de sagacité; il sait tâter le pouls à son malade; il dira le danger, il en expliquera les causes; mais, comme beaucoup de savants médecins, il ne va pas jusqu'au remède, — je ne parle que du remède efficace, du remède possible à l'heure même. Il a des théories qui le gênent. Périsse le malade plutôt qu'un principe!

Il ne pouvait se résoudre à dire avec Montaigne : « La vertu assignée aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoignures et coudes pour s'appliquer et joindre à l'humaine faiblesse... »

La Correspondance s'anime beaucoup depuis la révolution de Février, et toute tronquée qu'elle est, acquiert un grand intérêt. M. de Tocqueville s'y épanche avec beaucoup d'âme et de sincérité; il devient plus expansif, ce me semble. Son court passage au ministère des Affaires étrangères avait altéré sa santé. Il souffrait de plus, et avec toute l'intensité morale qui lui était propre, de la marche des choses publiques, qui allaient à l'encontre de son rêve, de la fondation idéale de toute sa vie. Ceux même qui partagèrent le moins cette douleur d'une noble intelligence sont faits pour la comprendre, pour la respecter; ici, chez lui, ce n'était pas une ambition déçue, ce n'était pas un point d'honneur en jeu, c'était une religion. Il n'y avait rien à lui dire. Le théoricien idéaliste était confondu et stupéfait encore plus que l'homme politique n'était froissé en lui. Pour s'arracher de lui-même, pour se distraire et s'absorber, il se mit courageusement à l'œuvre; il tenta de renouveler sa vie; il s'appliqua à l'étude de l'allemand, à toutes sortes de lectures; il entreprit son travail sur l'ancien Régime et sur les causes de la Révolution. Il faut voir avec

quelle anxiété, avec quelle conscience émue il aborde le moment, pour lui solennel, de la rédaction et de la mise à exécution, après que le plus gros de ses recherches est terminé. De la part d'une intelligence si ferme et si exercée, cette soudaine méfiance d'elle-même a quelque chose de maladif et de touchant :

« J'ai à peu près terminé, écrivait-il à M. Rivet (23 octobre 1853), les travaux préparatoires dont je vous ai parlé... Il s'agit de savoir s'il y a maintenant quelque chose à tirer de ces matériaux qui ne sont qu'un fumier inutile si par leur moyen on ne fait pas pousser quelque plante nouvelle. Je me mettrai à écrire véritablement dans une dizaine de jours. C'est alors que je me recommande à vos prières ; car alors seulement se posera et se débattra au dedans de moi cette redoutable question de savoir si je puis, oui ou non, tirer désormais parti de ma vie. »

Et à M. Freslon (3 novembre 1853) :

« C'est enfin la semaine prochaine que j'abandonnerai la lecture des livres et la recherche des vieux papiers, pour commencer à écrire moi-même. Je vous assure que je vois arriver ce moment avec une grande anxiété et une sorte de terreur. Trouverai-je ce que je vais chercher ? Y a-t-il en effet dans le sujet que j'ai choisi de quoi faire le livre que j'ai rêvé, et suis-je l'homme qu'il faut pour réaliser ce rêve ? Que ferais-je si j'apercevais que j'ai pris des inspirations vagues pour des idées précises, des notions vraies mais communes pour des pensées originales et neuves? J'ai tellement arrangé ma vie que si j'échouais dans cette tentative, je ne saurais que faire ; car vivre pour *vivre* ne m'a jamais été possible : il m'a toujours fallu de toute nécessité faire ou du moins me donner l'illusion que je faisais quelque chose de plus. »

Et à M. Gustave de Beaumont (3 octobre 1854) :

« Je tremble d'avance en pensant à quel degré il est nécessaire pour moi de réussir. Je ne sais en vérité ce que je deviendrais si cette unique occupation me manquait. Je suis comme ces pauvres gens qui, s'étant réduits à ne vivre que de pommes

de terre, meurent de faim sans miséricorde dans les mauvaises années. »

La question pour lui est de savoir s'il pourra transformer l'homme politique en homme de science et d'érudition ; il s'y applique à cinquante ans avec toute l'ardeur de la jeunesse. Pour celui qui étudie les formes différentes et caractéristiques des esprits, il est curieux de suivre M. de Tocqueville en Allemagne dans son voyage à la recherche de cet ancien Régime qui le préoccupe tant : il ne parvient pas d'abord à trouver ce qu'il espérait, et à découvrir un ordre de symptômes précurseurs de 89 et corrélatifs aux nôtres. Cet ancien Régime allemand est multiple, il diffère d'État à État, il a peu de rapports avec l'ancien Régime français. La Révolution de 89, sur cette autre rive du Rhin, était apparemment très peu prévue. Bref, l'objet de sa recherche, et pour lequel, dans son zèle d'investigateur, il a fait le voyage, paraît se dérober. Il est évident qu'il arrivait là avec son cadre de questions toutes dressées, avec son *moule* tout prêt ; la réalité n'y répond pas, et les choses ne se prêtent pas à y entrer : mais il apprend en revanche quantité d'autres choses imprévues, il fait mainte autre observation chemin faisant. La vie lui a manqué pour élaborer et mettre en œuvre ces matériaux tout neufs qu'il était en train de fondre.

Dans une lettre à M. Duvergier de Hauranne (1er septembre 1856), il a du reste exposé sa méthode de composer, de considérer et d'écrire. Cette méthode, qui est singulière et toute personnelle, une vraie méthode *à priori*, est chez lui invariable et inflexible ; il n'a pas l'idée de la modifier selon les sujets, il faut que les sujets s'y accommodent et arrivent bon gré mal gré sous sa prise. L'instrument, tel qu'il nous le définit, est encore plus original que le résultat.

D'autres choisiront de préférence d'autres passages dans ses lettres; pour moi, je l'aime mieux quand il est moins affirmatif, moins dogmatique, quand des accès de doute et de scepticisme le viennent saisir et qu'il les confesse avec ingénuité. Comme il est très sincère, il se montre à ses amis tel qu'il est, selon les moments :

« Ma santé, écrit-il à M. Gustave de Beaumont (3 mars 1853), semble graduellement se raffermir; je recommence à travailler très activement, mais sans rien produire encore. Je suis perdu dans un océan de recherches, au milieu desquelles la fatigue et le découragement viennent parfois me saisir. Ce n'est pas seulement le découragement de moi-même, mais des hommes, à la vue chaque jour plus claire du petit nombre de choses que nous savons, de leur incertitude, de leur répétition incessante dans des mots nouveaux depuis trois mille ans, enfin de l'insignifiance de notre espèce, de notre monde, de notre destinée, de ce que nous appelons nos grandes révolutions et de nos *grandes* affaires... Il faut travailler pourtant : car c'est la seule ressource qui nous reste pour oublier ce qu'il y a de triste à survivre à l'empire de ses idées, etc... »

En ces endroits tristes, mais non plus amers, et que je voudrais plus fréquents, il s'est détendu, il a mûri, il a gagné à être roulé dans le courant des choses; il n'est plus là si affirmatif ni si absolu. Ne croyez point pourtant que je sois de ceux qui ne commencent à estimer Brutus que du moment où il a dit : « Vertu, tu n'es qu'un nom! » mais j'aime une philosophie moins fastueuse et moins guindée, et qui me paraît plus d'accord avec la faiblesse et la diversité humaines. Ainsi encore ce passage d'une lettre à M. de Corcelles (4 août 1855) :

« En revoyant mes paperasses, j'ai songé au temps passé. Cela produit un singulier effet de se promener ainsi tranquillement au milieu des débris de tant d'agitations; de rencontrer, à chaque pas, des maux prévus qui ne sont pas survenus, des biens espérés qui ne se sont pas réalisés, et, pour comble de misères, la trace de préoccupations violentes à propos de faits qui ne

sont pas indiqués et dont la mémoire même ne reproduit rien. Une pareille promenade devrait suffire pour apprendre à supporter paisiblement le mouvement de toutes les affaires de ce monde. Mais à quel âge et par quels procédés apprend-on jamais à corriger ce qui tient au fond même de la nature humaine ? »

Tout cela est charmant et d'une tristesse adoucie : mais tout à côté ce sont des accents étouffés de douleur et même de désespoir. Le trouble l'a envahi. Il a des mots d'une expression poignante, des mouvements sentis, éloquents, mais aussi (et j'en ferai juges les plus désintéressés) des paroles d'injustice.

Quoique cette note lamentable revienne sans cesse et domine, son talent, dans ses lettres des dernières années, me paraît s'être sensiblement assoupli. Il n'avait pas eu jusque-là beaucoup de souplesse : il n'avait jamais pu, par exemple (n'y ayant jamais été forcé), faire d'article de Journal ou même de Revue ; les articles qu'il commençait, il nous le dit, devenaient peu à peu sous sa plume des *chapitres*. Vers la fin, il était en voie de se rompre ; il introduisait plus de variété dans ses lectures, dans ses études et dans ses idées. Son champ s'étendait chaque jour. Il ne lui avait manqué, avec le loisir, qu'un peu plus d'habitude des choses purement littéraires, et il y venait...

LE GÉNÉRAL JOUBERT

EXTRAITS DE SA CORRESPONDANCE INÉDITE. — ÉTUDE SUR SA VIE.

PAR M. EDMOND CHEVRIER (1).

Lundi 8 avril 1861.

Combien faut-il, en poésie, de Millevoye, de Maltilâtre, de Gilbert tombés dès l'entrée de la carrière, pour en venir à un grand talent qui réussit et qui vit? — Élevons-nous d'un degré : Combien faut-il de Vauvenargues, d'André Chénier, de Barnave, pour arriver au philosophe, au poète puissant et complet, à l'orateur homme d'État, qui domine son temps, qui fait époque et qui règne? — Changeons de carrière : Combien faut-il de Hoche, de Desaix, de Joubert, de ces héros moissonnés avant l'heure pour rehausser et grandir encore le général en chef consommé, qui conçoit, qui combine avec génie, qui dirige et résout, après se les être posés, les plus grands problèmes de son art?

Ce sont les questions qui se posent fatalement devant nous et qui reviennent inévitablement à l'esprit chaque fois qu'on se trouve en présence d'une de ces destinées brillantes, tranchées et interrompues. Et cette prophétie encore du plus sensible des poètes : « Jeune héros, si tu parviens à rompre le destin contraire, tu seras Marcellus! » cette pensée mélancolique, ce *Tu Marcellus*

(1) Bourg (Ain), chez Martin Bottier.

cris est comme un refrain funèbre qui retentit de lui-même à notre oreille chaque fois qu'on prononce un de ces noms.

La carrière du général Joubert, du moins, si elle a été courte, a été pure et glorieuse. Que si cependant sa physionomie, son caractère personnel étaient restés un peu indécis et entourés de quelque vague, faute d'un développement historique suffisant, les Lettres que M. Chevrier vient de publier et qui sont tirées des papiers de famille, achèveront de le dessiner heureusement et de l'entourer d'une lumière morale complète. Il est permis maintenant de parler du général Joubert comme de l'un des hommes que l'on connaît mieux.

Il nous représente bien, en effet, avec toutes leurs qualités et dans leur bel enthousiasme, ces jeunes hommes enfants de Révolution, sortis de la classe moyenne éclairée, ces volontaires de 92, patriotes, républicains francs et sincères, mais instruits, bien élevés ; non moins opposés à tout regret et retour royaliste qu'à tout excès terroriste et au genre *sans-culotte* ; ces Girondins aux armées et qui n'eurent point à y commettre de faute. Joubert nous représente à merveille, surtout quand on le suit dans sa Correspondance, l'esprit et l'âme de ces générations non moins civiques que guerrières, et il vécut assez peu pour n'avoir jamais à se démentir.

De plus, il a cela de particulier d'être un pur produit de l'armée républicaine d'Italie, et celui de ses enfants peut-être qu'elle eût pu présenter le plus avantageusement comme parfait émule en regard et en contraste d'un enfant de l'armée du Rhin. C'est avec elle, c'est du revers des Alpes à l'Apennin et de l'Apennin aux Alpes qu'il fit ses débuts et toutes ses campagnes; qu'il gagna tous ses grades, jusqu'à celui du général de division et au commandement en chef d'un corps d'armée. Il ne fit de campagne d'Allemagne que celle que fit l'armée d'Ita-

lie et par laquelle elle couronna la série de ses victoires en 1797. Il a eu ce beau cadre pour carrière; il s'y forma tout entier. Quel fut, cette immortelle et quadruple campagne terminée, quel fut le jeune général que Bonaparte choisit entre tous pour envoyer au Directoire le drapeau dont la Convention avait fait présent à l'armée d'Italie, drapeau qui revenait si glorieux, si surchargé de victoires? Ce fut Joubert avec Andréossi. Joubert représente donc parfaitement l'esprit de cette armée, de ces brigades intrépides et de leurs jeunes officiers, par le brillant de la valeur, par la politesse et l'élégance naturelle des manières, l'habitude et le prestige de la victoire, et un attachement profond au général en chef qu'il eût suivi sans doute s'il eût vécu (1).

[Joubert, né en 1769 à Pont-de-Vaux, en Bresse, s'engage en 1791, sert dans l'armée du Midi, sous Anselme, puis sous Kellermann en Italie.]

..... A Kellermann a succédé Schérer; il se décide à agir. Son plan est bien conçu : il veut séparer les Autrichiens des Sardes; tenant ceux-ci en échec par la division Sérurier, il attaquera les Autrichiens de front aux environs de Loano, sur le littoral, par la division Augereau, tandis que, dans l'entre-deux, Masséna, chargé d'occuper et de couronner les cimes des Apennins, devancera l'ennemi par les hauteurs, aux défilés où il aura à passer en se retirant. Il faut entendre le cri d'enthousiasme de Joubert, à l'annonce de cette campagne : il a secoué tous ses ennuis; il écrit à son père, le 28 octobre (1795) :

« Ce n'est plus de repos qu'il faut que je vous parle, mais bien d'une nouvelle campagne que nous allons commencer dans quatre ou cinq jours avant l'hiver. 40.000 hommes s'ébranlent pour attaquer l'armée austro-sarde, retranchée,

(1) *Mémoires de Napoléon*, Guerre d'Italie, chap. V, 2.

jusqu'aux dents; 12.000 grenadiers et chasseurs, commandés par le général Laharpe, commenceront la trouée ; je figurerai avec cette brave division. Vous voyez, mon père, que ce n'est plus à Pont-de-Vaux qu'il faut songer à aller; aussi je n'ai plus que Milan ou la paix devant les yeux.

« Tandis que la Convention triomphait (en vendémiaire), on y parlait de nous; je commandais, en effet, sous les ordres du général Miollis, la colonne qui brûlait le camp austro-sarde. Eh bien, on en parlera encore pendant l'établissement du nouveau Gouvernement (le Directoire) dont nous attendons notre bonheur. Toute l'armée demande le combat à grands cris. L'enthousiasme est tel qu'au commencement de la Révolution; et les ennemis, en apprenant nos triomphes, trembleront dans l'intérieur comme à l'extérieur. J'attends, moi, la paix pour résultat de notre campagne d'hiver, et, dans cet espoir, je m'y livre tout entier. Vous ne serez sûrement pas fâché d'apprendre que je commanderai une des têtes de colonnes de 12 000(?) grenadiers et chasseurs. »

Nobles sentiments, confiance inaltérée au génie de la Révolution! renouvellement d'espérance que partageait alors toute cette armée! Mais il y a ceci de particulier en Joubert, que s'il fait la guerre avec tant d'ardeur, il a en vue la paix. Cette idée reviendra souvent jusque dans ses lettres les plus belliqueuses; tout son feu n'exclura jamais la modération. Il y a du citoyen uni en lui au guerrier; il a dans les camps les qualités civiles.

Le plan de Schérer, admirablement servi par les généraux divisionnaires, a réussi : la victoire de Loano, des 2 et 3 frimaire (23 et 24 novembre 1795), vient saluer d'un présage heureux l'inauguration du Directoire.

Joubert a été l'un des héros de ces combats. Toujours à l'avant-garde de Masséna, les 23 et 24, il s'est porté en dernier lieu, avec une poignée d'hommes, les meilleurs marcheurs de sa troupe harassée, au point le plus avancé des crêtes sur les derrières de l'ennemi, et par son au-

dace il l'a étonné, épouvanté, forcé d'abandonner dans les gorges chariots et pièces. Il raconte vivement, mais sans vanteries, sa conduite en ces deux journées, dans une lettre qui vient expliquer et confirmer les récits donnés par les historiens militaires. Lire à ce propos Jomini (1), si lumineux, si judicieux, et qui nous fait si bien voir le nœud stratégique d'une action, est un plaisir qui n'est pas réservé aux seuls militaires et que tous les esprits critiques savent apprécier.

Joubert, qu'il nomme souvent dans sa relation de Loano, dut à sa belle conduite d'être nommé général de brigade. Il eut un moment d'hésitation avant d'accepter ; il le dit à son père dans une lettre datée de quelques jours après, et où il se montre bien à nous dans l'élan et la poursuite de la victoire :

« Sous Ceva, 30 novembre 1795.

« Nos fatigues et nos victoires ne cessent point. Je viens encore, après avoir battu les Autrichiens, d'être chargé, avec ma brigade, de talonner les Piémontais, et je leur ai enlevé 19 pièces de canon. Je ne sais si mon physique y résistera. Ma marche est si rapide, que j'ai perdu aides de camp, domestiques, chevaux. Je suis à pied ; tout est derrière moi.

« J'avais eu des scrupules d'accepter le grade de général de brigade ; mais mes camarades et les généraux, le représentant Ritter lui-même, m'ont paru si contents de cette promotion, et je suis chargé d'entreprises si intéressantes (2), que mon refus aurait passé pour refus de service. Je laisse donc aller l'eau sous le pont. »

Ardeur et modestie ! arrêtons-nous un moment : car c'est surtout le caractère moral de Joubert que nous étudions. Voilà les scrupules qui commencent. Quoi ! ce

(1) *Histoire critique et militaire des Guerres de la Révolution*, t. VII, pages 307-321.

(2) Du côté des Piémontais contre qui l'on s'était retourné sur l'autre versant des Apennins.

jeune guerrier si intrépide, si intelligent, si actif et si infatigable, hésite à accepter le grade de général de brigade qu'il vient de mériter et de gagner, au vu et su de tous ! Et bientôt, quand il sera nommé par Bonaparte, à la veille de Rivoli, général de division, ce sera bien pis ! Son premier mouvement sera non de joie, mais pour décliner l'honneur, le fardeau ; il écrira à son père pour le consulter, pour lui demander s'il doit ou non accepter. « Je ne saurai trop vous répéter, général, écrit-il à Bonaparte lui-même, qu'une division de 9.000 hommes est pour moi un fardeau qui m'accable. Une brigade est mon fait, et tout en obéissant au général en chef, je ne puis m'empêcher de le lui représenter. » Et plus tard, quand il sera général en chef, donc ! que ne dira-t-il pas, que ne sentira-t-il pas du poids accablant dont il voudrait bien se démettre, dont il se démit même une première fois ! Qu'il y ait eu un peu de faiblesse physique, de la mauvaise santé dans cette disposition à se méfier de soi-même, je le crois ; mais il y a autre chose encore ; on est obligé d'y voir un trait essentiel de son caractère qui reparaîtra en toute occasion décisive de sa vie, et que Saint-Cyr nous a révélé s'accusant et redoublant avec une persistance étrange dans la nuit de perplexité qui précéda la glorieuse mort du jeune général.

Joubert se rendait compte mieux que personne de la responsabilité d'un chef de troupe, et dans un de ses jours d'inquiétude il la résumait ainsi :

« A chaque heure répondre de la vie de plusieurs milliers d'hommes ; hasarder à propos la vie de ses soldats pour la leur sauver ; ne négliger aucune précaution pour se défendre des embuscades et des surprises de nuit ; voir dans cette lutte continuelle succomber ses amis, ses connaissances, par les blessures ou les maladies : il y a là de quoi tourmenter un homme. Et moi qui ne sens rien faiblement, je m'affecte d'autant plus

profondément que dans notre état il faut avoir l'art de cacher aux autres ses affections particulières. Il faut paraître confiant quand on est inquiet, dur envers le soldat, quand souvent il n'inspire que de la pitié ; il faut enfin avoir un visage qui ne soit point le miroir de son cœur. »

Touchantes et humaines paroles, et dignes d'un Vauvenargues dans les camps ! Dans tout ce que je vais dire, que l'on me comprenne bien, je suis loin de vouloir infirmer le mérite de Joubert, je ne le diminue point. Cette modestie qu'il a, non pas seulement extérieure et apparente, mais intime et sincère, le marque et le distingue entre tous : ce coin de faiblesse (car il y a un peu de faiblesse) me le fait aimer ; c'est une grâce de plus, c'est comme un pressentiment, si on le rapproche de sa fin prématurée. Je veux pourtant suivre la veine et la dessiner nettement aux yeux pour qu'il n'y ait pas doute ni incertitude. J'anticiperai donc sur les faits pour embrasser tout le caractère. Ainsi, simple général de brigade quand il se définissait de la sorte la responsabilité, à peine sera-t-il général de division qu'il dira (22 novembre 1796) :

« Avec mon avant-garde, j'étais joyeux ; avec une division, la tristesse me saisit, je crains les événements. Cependant il faut servir... » (1).

(1) Sainte-Beuve dit à ce propos plus loin (2e article du lundi 15 avril 1861) :

« Joubert est nommé général de division pour le remplacer (22 novembre 1796). Nous avons dit ses craintes, ses effrois, son double refus. Bonaparte y ferme l'oreille, et dit tout haut de manière à ce qu'on le lui rapporte : « Je compte sur lui comme sur moi. » Enfin il se résigne, et il écrit au général en chef, le 18 décembre :

« Je n'accepte ce grade qu'avec inquiétude. Au reste, sous vos ordres, j'agirai toujours avec confiance. Et puis il faut laisser quelque chose à César et à sa fortune. »

Et à son père, trois jours après (21 décembre) :

« Je vais donc encore faire l'épreuve de la fortune. Je m'en

Entre Arcole et Rivoli (toujours dans ses lettres à son père) :

« Vous ne me croyez occupé que de gloire : vous vous trompez, ô mon père ; je ne soupire qu'après le repos. Il m'est impossible, dans l'occasion, de ne pas suivre l'impulsion naturelle ; il faut se montrer. Mais je vous assure que je désire n'avoir plus occasion de guerroyer, et encore une fois que le repos seul est l'état que je désire et dont j'ai besoin. »

A l'entendre, ne dirait-on pas vraiment qu'il n'est soldat que comme Nicole prétendait être controversiste ? malgré lui. Il faut rabattre de ces paroles, je le sais ; mais rabattez ce que vous voudrez, il en restera encore assez pour déceler le symptôme que nous y cherchons.

Après Rivoli, où il s'est couvert de gloire, où il a justifié hautement sa promotion de divisionnaire, et à la veille de sa première expédition dans le Tyrol, dont il vient d'être chargé :

« Plus je réfléchis, moins je me trouve à ma place ; tout, jusqu'au succès, me désespère. Encore une fois, dès que je vois jour, je me débarrasse de tout ce fardeau et je quitte le métier. Je suis né pour les armes et non pour le commandement. Je maudis l'instant où je fus fait caporal ; et je voudrais avoir l'apathie de ceux qui finiront par s'établir bourgeoisement. C'est là où est le bonheur, et c'est là sûrement où, s'il est possible, j'irai le chercher. En attendant je vais, en faisant mon devoir, faire taire encore la cabale. »

défie furieusement. Mais enfin je suis poussé, il faut relever mon vol. Je vois malheureusement aujourd'hui qu'il est plus difficile de l'arrêter que de le commencer.

« Faire son devoir, le faire avec distinction sans se mêler des partis, voilà le vrai patriote, l'homme estimable ; et voilà bien pourquoi je ne me soucie guère d'une grande charge où l'on est entraîné dans les partis ou du moins l'on est entraîné à des liaisons qui décident souvent de votre sort, avec des gens qui ne peuvent exister sans troubler l'État par des opinions exclusives. »

On n'est pas plus héros et plus sceptique à la fois. — Et arrivé à Trente, après avoir réussi :

« Je me livre à la fortune, mais je m'en défie ; et si la chance est favorable, je m'en défierai encore plus encore et rechercherai les postes secondaires que vous prétendez que je ne dois plus accepter. Un soldat se bat dans tous les rangs. Dans une république, on n'est général qu'un temps. J'ai sous mes ordres le brave Dumas, qui a commandé en chef cinq armées ; je lui ai confié mon aile droite, et nous sommes intimes. Pourquoi ne pourrai-je pas me trouver dans le même cas? »

Et de cette même ville de Trente, après des succès auxquels il ne manquait plus que la seconde expédition dans le Tyrol allemand pour atteindre à leur plein éclat, il écrivait à son père encore, plus ambitieux que lui et qui le poussait à tous les genres d'ambition :

« J'ai reçu votre lettre ; vous m'y supposez bien des qualités que je n'ai pas. Pour être homme de pouvoir, il faut de l'ambition et je n'en ai pas. Pour désirer des places, il faut une science approfondie du cœur humain, et une conduite politique à l'avenant ; je dédaigne tant de prudence. Malgré tout ce que vous m'en dites, je suis décidé à quitter une carrière dont je ne voulais parcourir que les degrés moyens et où je me trouve au faîte, sans l'avoir désiré. Je n'ai accepté avec plaisir que le grade d'adjudant-général chef de brigade (comme qui dirait colonel), et c'était là ma place. J'ai été porté plus haut contre mon gré. A présent j'ai trois divisions sur les bras, et je suis décidé à les quitter. *J'aime rendre des services ;* qui ne serait sensible à la joie d'en rendre? Mais je préfère un poste, une position où l'homme jouit de lui-même, à l'éclat d'une grande place où l'on ne vit jamais pour soi. D'ailleurs, ce qu'on appelle réputation dépend toujours des événements, et encore une fois je serais un fou de courir de nouvelles chances sans ambitions. »

Je pourrais multiplier les aveux de ce genre. La disposition ici est trop persistante pour qu'on puisse douter de sa profondeur et de ses racines dans la nature même de l'homme. Décidément Joubert aime les postes en se-

cond et s'y sent plus à l'aise que dans les premiers. D'autres aspirent à monter ; lui, il aspirerait plutôt à descendre. Personne n'est moins enivré après la victoire, personne n'est plus méfiant que lui de l'avenir.

Sans doute un homme, un guerrier mort à trente ans n'a pas donné sa mesure : il ne l'a pas donnée pour tous ses talents et ses mérites, pour tout ce qui s'acquiert par l'expérience ; mais comme génie, comme jet naturel, il s'est montré dans sa force d'essor, dans sa portée et sa visée première, s'il est à l'œuvre depuis déjà cinq ou six années. Je me risquerai donc, à propos de cette singulière modestie de Joubert, à rappeler la pensée d'un moraliste de l'école de La Rochefoucauld : « Une modestie obstinée et permanente est un signe d'incapacité pour les premiers rôles, car c'est déjà une partie bien essentielle de la capacité que de porter hardiment et tête haute le poids de la responsabilité ; mais de plus cette modestie est d'ordinaire l'indice naturel et le symptôme de quelque défaut, de quelque manque secret : non pas que l'homme modeste ne puisse faire de grandes choses à un moment donné, mais les faire constamment, mais recommencer toujours, mais être dans cet état supérieur et permanent, il ne le peut, il le sent, et de là sa modestie qui est une précaution à l'avance et une sorte de prenez-y-garde. On ne se contient tant que parce qu'on a le pressentiment de ne pouvoir aller jusqu'au bout. »

Ce qui ne veut pas dire au moins, en prenant pour vrai le signe inverse, qu'il suffit de ne douter de rien et de se croire propre à tout, pour être en réalité capable de tout. Entendez tout cela comme il convient, c'est-à-dire sobrement, et dans la juste application à notre sujet.

Le malheur du jeune général que nous verrons sortir si brillamment victorieux, si intrépide et si habile dans les luttes prochaines où il n'était que lieutenant et en second, ce fut, à une certaine heure, d'avoir été poussé

au premier rang, d'y être arrivé dans tous les cas trop tôt, et par le jeu des partis qui s'inquiètent peu de vous compromettre et de vous briser, pourvu que vous leur serviez d'instrument un seul jour. Mais que de qualités charmantes et pures en lui! que de vertus aimables, ornement du guerrier! Énumérons un peu :

Sentiment de famille, on l'a vu; — fidélité au pays, je ne parle pas du grand pays, de la patrie et de la France, mais du pays de Bresse et de tous les camarades qui en sont :

« (Avril 1795.) Nous souffrons tous les maux, couchés sur la paille, buvant de l'eau, très souvent réduits à 12 ou 14 onces de pain rempli de pierres et noir comme du temps de Robespierre. J'ai vu passer mon troisième bataillon de l'Ain. Pannetier, Soulier, Boisson sont venus me voir et ont partagé ma misère. Rien n'était si risible que de voir l'approche de ces deux jeunes gens; ils avaient fait une lieue pour nous voir. Je les ai reconnus qui se tenaient à vingt pas de moi, détournant la tête quand je les regardais, en s'extasiant sûrement de voir des *pays* si loin. Nous avons joui un moment de leur embarras bressan. Enfin, pour en finir, mon frère est allé les chercher. »

Autre vertu : sentiment touchant de confraternité d'armes, sainte amitié des camps, qu'il ressent vivement et qu'il a inspirée. Ainsi après une affaire malheureuse, l'attaque des positions en avant de Saorgio, sous Brunet, il écrivait (juin 1793) :

« De notre côté, nous avons à pleurer bien des braves. Un capitaine de mon régiment, M. Langlois, mon intime ami, blessé en tête de sa colonne, et la balle dans le corps, élevait encore son épée en avançant et en excitant le soldat, jusqu'au moment où il est tombé de faiblesse Je l'ai vu en passant à Sospello, une amie le soignait; et comme tout le monde longtemps m'avait cru mort, il avait, dans ses douleurs, souvent parlé de moi et souvent envié mon sort. Trois heures après que je l'eusse vu, il était plus gai et beaucoup mieux. *Il croit que puisque je vis, il ne mourra pas.* Dieu le veuille! »

Superstition du guerrier si naturelle, si nécessaire, au

milieu de cette vie de hasards! Mais ici, et dans ce mot échappé du cœur, on reconnaît plutôt encore la religion de l'amitié.

La probité enfin, la pureté et le désintéressement sont les vertus ordinaires de Joubert. Le lendemain de la victoire de Loano, il se trouve dépourvu de tout. Ce général de brigade, qui vient de prendre les chariots et les bagages de l'ennemi, se voit dans la nécessité d'écrire à son père :

« Un peu de numéraire pour changer mes habits et harnacher mes chevaux me serait nécessaire. Vous savez que je ne demande que quand j'ai besoin. Faites encore un effort, mon père, et un bon mariage raccommodera cela. »

Les fruits de cette victoire de Loano furent à peu près nuls; l'habileté supérieure avait fait défaut. On resta sur place en définitive. Cinq mois après (19 mars 1796), Joubert écrivait de Finale, dans la rivière de Gênes :

« Le Gouvernement, tout occupé du Rhin, nous laisse sans argent, à la merci des fripons qui nous administrent.

« Il n'y a de beau ici que le courage infatigable du soldat et de l'officier, et la patience imperturbable de tous deux. La France frémirait si on comptait tous ceux qui sont morts d'inanition, de maladies. Le pauvre volontaire, en se traînant, s'arrête où il se trouve, s'affaisse sur la terre et meurt. Mon père, si la campagne n'est pas offensive, je prévois des horreurs, et, plutôt que d'assister à l'enterrement d'une armée, je donne ma démission. »

Mais Bonaparte, nommé général en chef, arrivait à Nice le 27 mars et venait prendre en main cette armée de braves, sans habits, sans pain et sans souliers, qui n'attendait qu'un tel chef pour faire ses prodiges.

[Sainte-Beuve suit Joubert dans la campagne, où sa bravoure et son intelligence le rendent précieux à Bonaparte, qui le

nommé général de division malgré lui. Il contribue plus que personne à la victoire de Rivoli. Puis il commande l'armée d'occupation en Hollande : d'où, nommé général en chef de l'armée du Rhin, il fut envoyé presque aussitôt à l'armée d'Italie. Très attaché aux principes républicains, et dévoué à la cause de la liberté des peuples, il vit avec peine la politique du Directoire, dont il ne cessa pourtant d'avoir la confiance.]

22 avril 1861.

... Partagé entre ses devoirs militaires et ses convictions civiles, s'en exagérant peut-être la complication, il commença dès lors à ressentir et à exprimer des dégoûts extraordinaires, à fléchir sous le poids de la responsabilité. Les lettres de réconfort et d'encouragement que lui adressent coup sur coup les directeurs Barras, Merlin et La Réveillère, sont un témoignage à la fois de la haute confiance qu'il inspirait, et des *peines morales* sous lesquelles il se disait accablé. Il offrait sa démission, parlait de trois mois de repos, de convalescence nécessaire, et déclarait en même temps que, l'opération du Piémont terminée, il n'accepterait aucun commandement *en chef*. Cette dernière résolution répondait à cette fibre secrète de modestie profonde que nous avons reconnue en lui. Oh! qu'il était plus à l'aise sur son plateau de Rivoli et à San-Marco, lorsqu'entouré déjà de toutes parts et pressé d'assaillants, il les précipitait des rochers par une charge impétueuse; — oh! qu'il se sentait le cœur plus léger alors, j'en réponds, qu'au milieu de ces sourdes intrigues, de ces tiraillements en sens divers, dont son honorable indécision ne triomphait pas.

Enfin, après deux mois seulement de contestation encore plus que de commandement, il donna de nouveau et maintint sa démission (décembre 1798). « L'armée d'Italie, dit à ce propos Jomini, avait changé six fois de chef en moins d'un an, lorsqu'après la réduction du Piémont elle perdit Joubert, qui demanda son remplace-

ment par dépit de ne pouvoir conserver, pour son chef d'état-major, Suchet, avec lequel il était lié d'amitié. » Le refus qu'on lui faisait du général Suchet ne fut qu'une dernière marque de désaccord qui amena la rupture. Le mot de *dépit*, d'ailleurs, n'est pas très juste : quand on a mesuré, comme tous le peuvent faire aujourd'hui, la belle carrière fournie par le maréchal Suchet, on conçoit le prix que mettait Joubert à conserver un tel chef d'état-major, et combien il fut blessé de se voir retirer un homme de ce mérite et de son étroite confiance, duquel le Directoire le disait *engoué* et qu'on traitait comme suspect.

Revenu en France et à Paris, Joubert n'échappait pour cela ni aux complications ni aux anxiétés : c'était le malheur de la situation. Il est de ces misérables époques intermédiaires qui ne sont bonnes qu'à user les hommes : que tous ceux qui se sentent valeur et avenir, s'y tiennent à l'écart, s'ils le peuvent, et se réservent pour le jour utile! L'année 1799 était une de ces tristes années expirantes. Le Directoire faisait l'effet d'un arbre à moitié déraciné et déchaussé de toutes parts; il ne s'agissait plus que de savoir de quel côté il tomberait, — à droite ou à gauche? Sieyès, qui avait au plus haut degré le sentiment des situations, qui avait compris et proclamé le premier la Révolution commençante, et qui était le premier encore à deviner et à désigner la solution par où elle allait finir, gagnait chaque jour en influence. Entré au Directoire où il avait tout d'abord assisté à l'expulsion des collègues qui le gênaient, il était devenu maître du terrain et comme l'arbitre des combinaisons qui s'essayaient journellement. Joubert, nommé au commandement de Paris peu avant ce petit coup d'État du 30 Prairial (18 juin), y avait prêté la main et en approuvait l'esprit. Il était alors le plus en vue des généraux et sur le premier plan politique. Fouché,

nommé par suite du revirement de Prairial à l'ambassade de Hollande, a raconté qu'étant allé prendre congé de Sieyès, celui-ci lui dit « que jusque-là on avait gouverné au hasard, sans but comme sans principes, et qu'il n'en serait plus de même à l'avenir : il témoigna de l'inquiétude sur le nouvel essor de l'esprit anarchique, avec lequel, disait-il, on ne pourra jamais gouverner. Fouché aurait répondu « qu'il était temps que cette démocratie sans but et sans règle fit place à l'aristocratie républicaine, ou gouvernement des sages, le seul qui pût s'établir et se consolider. » — « Oui, sans doute, reprit Sieyès, et si cela était possible, vous en seriez ; mais que nous sommes encore loin du but ! » — « Je lui parlai alors de Joubert, ajoute Fouché, comme d'un général pur et désintéressé, que j'avais été à portée de bien connaître en Italie, et auquel on pourrait, au besoin, donner sans danger une influence forte : il n'y avait à craindre ni son ambition, ni son épée, qu'il ne tournerait jamais contre la liberté de sa patrie. — Sieyès, m'ayant écouté attentivement jusqu'au bout, ne me répondit que par un *C'est bien*. Je ne pus lire autre chose dans son regard oblique. »

Sieyès avait déjà sans doute son arrière-pensée, qui se trahit par ce mot fameux : « Il nous faut une tête et une épée. » Il entendait la tête d'un côté, — c'était lui, — l'épée de l'autre, un général quelconque : combinaison abstraite et de cabinet ! Le métaphysicien était devancé : la tête et l'épée existaient déjà, mais ensemble ; la tête et l'épée ne faisaient qu'un. Mais à cette heure, Bonaparte, exilé dans sa conquête d'Egypte, semblait perdu pour la France. On s'agitait, on se cotisait pour faire un sauveur en plusieurs personnes.

Joubert était le point de mire de toutes ces ambitions et de ces espérances. Fouché, très bon témoin en tout ceci, va nous le dire encore : « Quand Sieyès vit qu'il y avait moyen, en effet, de s'appuyer sur Joubert, revêtu

*

du commandement de Paris, circonvenu avec habilité, et dont on allait captiver les penchants par un mariage où il se laisserait doucement entraîner, il résolut d'en faire le pivot de sa coalition réformatrice. En conséquence, le commandement en chef de l'armée d'Italie, lui fut dévolu, dans l'espoir qu'il ramènerait la victoire sous nos drapeaux et acquerrait ainsi le complément de renommée nécessaire pour la magie de son rôle. »

Cette espèce de partie liée avec Sieyès tint-elle jusqu'à la fin? ou bien Joubert prêta-t-il l'oreille à d'autres ouvertures, et inclina-t-il vers une autre combinaison en germe? questions inutiles, oiseuses et presque misérables à poser aujourd'hui en présence des accomplissements souverains de l'histoire. M. de Sémonville, que nous avons connu de tout temps si actif, si empressé à se mêler du jeu des événements publics et de leurs chances, avait enlacé Joubert par le plus sûr des liens : une jeune personne charmante, sa belle-fille (1), avait fait impression sur le cœur du général, et allait devenir sa femme. Comment résister à une séduction si touchante, si légitime? Joubert était donc le héros désigné à l'avance et sauveur attendu par toute une partie de la société parisienne.

Les salons de Paris! il est curieux de voir ce qu'ils ont bientôt fait d'un jeune général en renom qui leur arrive, comme ils l'enlacent et l'*enguirlandent* dans leur tourbillon de coteries, dans leurs flatteries et leurs intrigues : comme ils sont prompts et habiles à se faire de son nom et de son épée un instrument, s'il n'y prend garde et s'il n'est doué du plus mâle bon sens. Joubert se laissa faire ; il était amoureux, il se maria, perdit quelques semaines à jouir d'une félicité fugitive, et

(1) Mlle Zéphyrine de Montholon. Devenue veuve, elle épousa le maréchal Macdonald. Parny a célébré ces secondes noces par des couplets (1802).

partit à la fin de juillet 1799 pour prendre le commandement en chef de l'armée d'Italie.

Je le répète, il n'est guère possible aujourd'hui de déterminer avec précision le projet politique auquel il aurait concouru, s'il lui avait été donné de vaincre. Ceux qui, du milieu de leurs clubs ou du fond de leurs boudoirs l'envoyaient si résolûment au loin, à la victoire, le savaient-ils eux-mêmes, et étaient-ils bien fixés ? Leurs coalitions mobiles et peu sincères, dénouées et renouées selon les intérêts et les versatilités de chaque instant, avaient-elles pu s'accorder dans un plan arreté ? Ce qui me parait plus certain, c'est qu'il allait concourir à un changement social dont il n'avait point le secret, dont il ne mesurait pas la portée. Il était chargé, dans cette première distribution des rôles, il était mis en demeure, de gagner avant tout un *appoint* d'illustration qui lui permît de servir ensuite d'instrument à de moins scrupuleux et à de plus habiles. C'était (et il le sentait bien tout en y cédant) s'être jeté, de gaieté de cœur, dans un conflit et un courant de difficultés presque impossible à surmonter pour aucun autre, plus impossible encore pour lui avec son caractère.

Et d'abord la victoire sur laquelle on comptait à Paris pour compléter Joubert n'était point si facile à remporter. A peine arrivé à l'armée, il s'en aperçut trop. Il avait à réparer des désastres, la défaite de Magnano sous Schérer, celle de Cassano sous Moreau. Ce dernier commandait en chef lorsque Joubert vint le relever ; il eut le patriotisme de vouloir assister et prendre part à la bataille que le jeune général était pressé de livrer. Saint-Cyr, qui commandait la droite de l'armée, nous a laissé, dans ses intéressants Mémoires où il fait preuve d'un sens critique si distingué mais si sévère, le tableau circonstancié et fidèle de tout ce qui se passa la veille de cette intempestive journée de Novi. La bataille n'était

pas nécessaire, elle était sans but, et l'eût-on gagnée par l'infanterie sur les hauteurs, on n'avait pas assez de cavalerie pour poursuivre les avantages en plaine ; elle pouvait parfaitement s'éviter. Dans un conseil de guerre auquel furent appelés Moreau, Saint-Cyr, Pérignon, ainsi que Dessoles, chef d'état-major de Moreau, et Suchet, chef d'état-major de Joubert, toutes les raisons furent données, toutes les considérations furent mises sous les yeux de celui qu'il importait de convaincre :

« Rien ne vous oblige à livrer une bataille : l'ennemi finit le siège de la citadelle de Tortone ; mais cette place ne peut tomber en son pouvoir par un siège : il est à désirer qu'il le continue ; il y brûlerait toutes ses munitions avant de pouvoir s'en emparer. Cette place ne peut se rendre que faute de vivres, et l'on est sûr qu'elle en a encore pour deux mois. Vous avez la certitude qu'avant dix jours l'armée du général Championnet, qui se forme dans les Alpes, sera en état de déboucher dans la plaine pour se réunir à la vôtre, on vous assure que cette armée sera forte d'environ 35,000 hommes, c'est à peu près autant que vous en avez ; ainsi la supériorité que l'ennemi conservera encore ne sera du moins plus aussi disproportionnée quelle l'est aujourd'hui. Nous pensons qu'il vaut mieux rentrer dans les montagnes, d'où l'on n'aurait pas dû sortir, et se préparer à s'y défendre ; car les raisons qui doivent nous porter à ne point livrer une bataille avant la jonction de l'armée des Alpes doivent décider l'ennemi à nous attaquer avant qu'elle soit effectuée ; mais les positions que nous devons occuper nous sont bien connues ; ce n'est pas une affaire de quelques heures qui pourra décider les succès de l'ennemi ; là, il ne s'agira pas d'une seule bataille, mais de vingt combats plus ou moins acharnés, sur des points difficiles, où leur nombreuse artillerie et leur cavalerie se trouveront à peu près paralysées. »

Cependant, tout en insistant auprès du général en chef en ce sens de la temporisation, les généraux divisionnaires l'assurèrent de leur zélé concours, quel que fût le parti auquel il s'arrêterait; seulement il y avait hâte et urgence à en prendre un, — ou celui de la re-

traite, très possible et le plus opportun, — ou celui d'une bataille à livrer ; mais, dans ce cas, serait-elle défensive ou offensive? attaquerait-on l'ennemi ou l'attendrait-on ? Il n'y avait pas un moment à perdre pour les dispositions : on avait affaire à Souvarof, ce vieil et ardent guerrier, « qui avait l'âme d'un grand capitaine », s'il lui manquait la science et bien des parties du métier. Joubert écouta tout, et ne put prendre sur lui de se décider. On était au soir, la délibération durait toujours ; on voyait des fenêtres du casin les mouvements de l'ennemi et ses préparatifs pour une bataille. Joubert s'était flatté en croyant que l'ennemi ne la voulait pas ; il essayait tout bas de s'en flatter encore. Saint-Cyr insista une dernière fois sur la possibilité d'une retraite à travers l'Apennin, indiquant avec précision les moyens, les positions à occuper :

« Cette proposition, ajoute-t-il (et lui seul a l'autorité suffisante pour faire accepter de telles paroles), ne put tirer Joubert de l'état d'incertitude où il était plongé ; il en était si affecté, qu'on peut dire qu'il en avait honte. Il dit à Pérignon et à Saint-Cyr qu'il les priait de l'excuser, qu'il ne s'était jamais vu d'une telle faiblesse ; qu'il avait été plus d'une fois utile par ses conseils au général Bonaparte dans des moments très difficiles, et qu'il ne comprenait pas d'où provenait l'extrême irrésolution dont il ne pouvait sortir. Enfin, sur le soir, il parut décidé à la retraite ; il dit à ses généraux qu'ils pouvaient se rendre près de leurs troupes, et que d'ici à une heure ou deux il leur expédierait les ordres pour commencer le mouvement : mais ceux-ci avaient été trop longtemps témoins de cette funeste hésitation pour se persuader que le général en chef persisterait dans le parti qu'il semblait décidé à prendre : ils se rendirent près de leurs troupes, et s'occupèrent plus de dispositions de défense que de retraite. »

Dans une visite qu'il revint faire dans la soirée au général en chef, Saint-Cyr le retrouva le même, sans plan arrêté, et la nuit ne changea rien à son irrésolution : Il

ne donna point d'ordres. Le 15 août, un peu avant le jour, l'attaque de l'ennemi commence à notre aile gauche. Aux premiers coups de fusil, Saint-Cyr envoie prévenir Joubert, qui a peine à quitter ses illusions et veut s'assurer de la réalité de l'attaque : « Je vais à la gauche, dit-il, je compte ici sur vous. » Il n'était pas arrivé à son extrême gauche qu'il put voir aux mouvements de l'ennemi que c'était une bataille sérieuse. « Il réalisa aussitôt ce que quelques mots qui lui étaient échappés la veille devaient faire prévoir ; il dit aux aides de camp dont il était entouré : *Jetons-nous parmi les tirailleurs !* Ce furent les dernières paroles qu'il prononça, car il fut aussitôt atteint d'une balle qui le renversa mort. » On reporta son corps à Saint-Cyr, qui cacha cette mort aux troupes jusqu'à la fin de la journée. Moreau prit le commandement, repoussa pendant tout le jour les efforts de Souvarof et perdit la bataille le moins possible.

Ainsi mourut à l'âge de trente ans ce jeune général, aimé, regretté de tous, succombant, on peut le dire, à une situation trop forte, à une épreuve où la préoccupation politique avait pesé étrangement sur les déterminations de l'homme de guerre. On raisonna beaucoup dans le temps sur cette mort ; il me semble qu'elle s'explique tout naturellement. Joubert qui avait tant *maudit l'instant où il fut fait caporal*, qui avait tant repoussé le poids de la responsabilité, sentit qu'il en avait assumé une double sur sa tête, celle d'une armée, celle d'un parti, mais il était embarqué, il fallait poursuivre. Il défaillait dans son for intérieur, il avait perdu l'espérance ; l'homme de cœur et le héros en lui se revancha du moins, se releva tout d'un bond. Aux premières balles qu'il entendit, il courut leur demander le secret du sort ; il voulut se dédommager par son intrépidité de grenadier de son irrésolution comme général.

J.-J. ROUSSEAU

ŒUVRES ET CORRESPONDANCE

INÉDITES DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Publiées par G. STRECKEISEN MOULTOU.

LES DERNIÈRES ANNÉES]

Lundi 22 juillet 1861.

Ce volume nous offre bien des preuves de la disposition ombrageuse et du mal croissant de Rousseau. Ce mal était tout dans sa tête, non dans son cœur. A peine, dans sa vie errante, commençait-il à être installé quelque part, qu'il se croyait en butte à des poursuites, à des curiosités intéressées et malignes, à un espionnage continuel : la misérable compagne qu'il s'était donnée avait l'art, selon qu'elle se déplaisait plus ou moins vite dans un lieu, d'entretenir ou d'exciter ces inquiétudes qui avaient parfois des redoublements où toute la raison menaçait de périr.

Mais aussi que de bons intervalles lucides! Il revenait alors, il rétractait ses préventions et ses injustices, il demandait pardon à ceux qu'il avait soupçonnés. Plusieurs lettres, publiées ici, font foi de ce scrupule délicat : « M. d'Alembert m'a fait saluer plusieurs fois, écrivait-il à Watelet (1764); j'ai été sensible à cette bonté de sa part. J'ai des torts avec lui, je me les reproche ; je crains

de lui avoir fait injustice, et je n'ai sûrement pas le cœur injuste ; mais j'avoue que des malheurs sans exemple et sans nombre, et des noirceurs d'où j'en craignais le moins, m'ont rendu défiant et crédule sur le mal. En revanche je ne crains ni d'avouer mes erreurs, ni de réparer mes fautes... » Le sentiment qu'inspire la lecture suivie des lettres et pensées qu'on trouve ici rassemblées telles quelles, est celui d'une pitié profonde. Après sa fuite de Motiers, après sa tentative manquée d'établissement en Angleterre, revenu en France, réfugié pendant quelque temps à Trie sous la protection du prince de Conti, il s'alarme, il se figure que la main du maître est insuffisante à le soutenir contre le mauvais vouloir des subalternes ; déjà il lit dans la contenance des habitants que la conjuration tramée contre lui opère : ce ne sont qu'allées et venues souterraines ; que va-t-il sortir des *conseils caverneux de ces taupes ?* Pour lui, il ne demande au petit nombre d'amis qu'il conserve encore que de l'éclairer sur son état, de lui dire ce qu'il lui est permis ou prescrit de faire :

« Puis-je me choisir une demeure au loin dans le royaume? Ferais-je mieux d'en sortir? On m'a laissé entrer paisiblement ; je puis du moins espérer qu'on me laissera sortir de même. Mais comment? par où? Je ne demande qu'à obéir ; qu'on me dise seulement ce que je dois faire, car, durant ma malheureuse existence, je ne puis pas m'empêcher d'être quelque part, mais rester ici ne m'est pas possible, et je suis bien déterminé, quoi qu'il arrive, à ne plus essayer de la maison d'autrui. Une circonstance cruelle est l'entrée de l'hiver pour aller au loin, dans mon état, chercher un gîte. Mon jeune ami (il écrit à son compatriote Coindet, employé à Paris chez M. Necker), mon jeune ami, plaignez-moi ; plaignez cette pauvre tête grisonnante qui, ne sachant où se poser, va nageant dans les espaces, et sent pour son malheur que les bruits qu'on a répandus d'elle ne sont encore vrais qu'à demi. »

On le voit, lui même il n'est pas sans avoir conscience d'une partie de sa folie. Il cherche par moments à me-

surer le progrès de ce mal bizarre, qui entamait si avant sa raison sans altérer sensiblement son talent. Il voudrait bien pouvoir ne le reléguer que dans les dehors de la place, dans ce qu'on appelle *humeurs :* « Mes malheurs, mon cher Coindet, n'ont point altéré mon caractère, mais ils ont altéré mon humeur et y ont mis une inégalité dont mes amis ont encore moins à souffrir que moi-même. » Avant d'en venir à se croire l'objet de cette conspiration générale qui paraît avoir été son idée fixe depuis 1764-1666, il avait passé par bien des degrés. Il y avait loin encore de l'âme tendre, jalouse, exigeante, susceptible, dévorée d'un immense besoin de retour, de celui qui disait : « J'étais fait pour être le meilleur ami qui fût jamais, mais celui qui devait me répondre est encore à venir, » il y avait loin de cette âme seulement refoulée et douloureuse à celle qui devait tourner toute chose en poison, à ce Jean-Jacques, par exemple, qui, en apprenant la mort de Louis XV, s'écriait : « Ah ! mon Dieu ! que j'en suis fâché ! » Et comme on lui demandait pourquoi, et ce que cela lui faisait : — « Ah ! répliqua-t-il, il partageait la haine que la nation m'a jurée, et maintenant me voilà seul à la supporter ! »

Et cependant Rousseau eut jusqu'à la fin des moments de bonheur et d'intime jouissance ; il aimait, il sentait trop vivement la nature pour haïr la vie ; et s'il était besoin d'un témoignage pour prouver que la vie, somme toute, est bonne, si après le bûcheron de La Fontaine, après l'heureux *Mécénas*, après l'Ombre d'Achille qu'Homère nous a montrée dans la prairie d'Asphodèle redésirant à tout prix la lumière du jour, il fallait quelqu'un qui renouvelât ce même aveu, ce n'est pas à un autre qu'à Rousseau, à cet aîné de Werther, à cet oncle de René, que nous l'irions demander. Écoutez-le, l'éloge dans sa bouche a tout son prix :

« Consumé d'un mal incurable qui m'entraîne à pas lents au tombeau, je tourne souvent un œil d'intérêt vers la carrière que je quitte; et, sans gémir de la terminer, je la recommencerais volontiers. Cependant, qu'ai-je éprouvé durant cet espace qui méritât mon attachement? — Dépendance, erreurs, vains désirs, indigence, infirmités de toute espèce, de courts plaisirs et de longues douleurs, beaucoup de maux réels et quelques biens en fumée. Ah! sans doute, vivre est une belle chose, puisqu'une vie aussi peu fortunée me laisse pourtant des regrets. »

S'il ne haïssait point la vie à laquelle cependant il imputait tant de maux, il ne haïssait pas non plus la France, sa vraie patrie, celle qui était la plus faite pour le goûter et le comprendre; il écrivait :

« Les Français ne me haïssent point, mon cœur me dit que cela ne peut pas être. Je n'impute pas à la France les outrages de quelques écrivains que son équité condamne et que son urbanité désavoue. Les vrais Français n'écrivent point de ce ton-là, surtout contre des infortunés; ils m'ont maltraité sans doute, mais ils l'ont fait à regret. L'affront même qu'ils m'ont fait m'a moins avili que les soins qui l'ont réparé ne m'honorent. »

Aussi est-ce la France, est-ce Paris, le lieu du monde où il est le plus aisé de se passer de bonheur, qu'il avait choisi pour y achever de vieillir et de souffrir. Il y était l'objet des respects de tous et, en particulier, l'idole de la jeunesse.

J'aime, en tout sujet que je traite, à augmenter, quand je le puis, ne fût-ce que d'un grain, le trésor de la tradition. Voici à ce propos une jolie histoire sur Jean-Jacques à Paris, sur celui des toutes dernières années : on me l'a contée, et je la raconte à mon tour dans les mêmes termes.

Un jeune homme faisait la cour à une jeune fille aussi distinguée par l'esprit que par le caractère. Il se destinait à la carrière des Eaux-et-forêts ; il devait acheter une charge. Elle lui dit un jour : « Connaissez-vous

M. Rousseau ? » — « Non. » — « Comment peut-on être homme, avoir vingt-cinq ans et ne pas connaître Rousseau ? »

Il résolut alors de tout faire pour connaître celui dont la vue était un gage d'estime auprès de celle qu'il aimait : il s'informe, il court rue Plâtrière, monte au quatrième et frappe. Un vasistas s'ouvre et une figure désagréable paraît. « M. Rousseau ? » — « Il n'y est pas. » Et le vasistas de se fermer.

Il raconte sa mésaventure. Mais, lui dit-on, M. Rousseau copie de la musique. Vite, il s'empresse de retourner rue Plâtrière, avec de la musique à copier. Même manège ; le guichet s'ouvre, la laide figure paraît. « C'est de la musique à copier. » On la lui prend : « Bien, vous repasserez dans huit jours. »

Ainsi pendant des semaines et des mois.

Il s'impatientait fort. Un jour il se présente : oh ! bonheur ! on lui dit : « C'est vous ; attendez, M. Rousseau a à vous parler. » La porte s'ouvre ; on l'introduit dans une petite chambre ; il y a deux chaises ; Rousseau le fait asseoir : « Monsieur, j'ai voulu vous parler ; il est arrivé un accident, je ne puis vous livrer la musique comme je vous l'avais promis. Voyez ce chat, il a renversé l'écritoire sur le cahier copié. » — « Ah ! Monsieur, cela n'y fait rien ; je prendrai tout de même... » — « Non, Monsieur, je n'ai pas l'habitude de livrer de la musique en cet état ; j'ai voulu vous donner cette explication, car je ne manque jamais à ma parole. » — « Mais, Monsieur... » — « Non, Monsieur ; je vous demande seulement quelques jours pour refaire la copie. »

Le jeune homme avait peine à sortir : Rousseau lui-même s'oublie ; la conversation se renoue et s'engage. « Jeune homme, à quoi vous destinez-vous ? » — « Aux Eaux-et-forêts. » — « Ah ! c'est un bel état, bien intéressant et qui exige bien des connaissances. » — Et Rous-

seau énumère avec intérêt tout ce qu'il faut savoir. — « Mais, vous devez savoir la botanique ? » — « Certainement. » — « Eh bien! nous pourrons herboriser ensemble. »

Le jeune homme est aux anges; on prend jour; il herborise avec Rousseau, une première, une seconde fois et d'autres fois encore; il devient son ami et gagne sa confiance au point que, lorsqu'il fallut quitter la rue Plâtrière pour Ermenonville, c'est lui que le philosophe chargea de vendre ses livres, il y avait des notes en marges à plusieurs; il hésitait à s'en défaire; mais la nécessité l'y obligeait. Il désira qu'on les vendît en masse à un libraire et qu'on lui remît l'argent, la somme nette. M. Desjobert (c'était le nom du jeune homme) parle de cette masse de livres à un libraire, et, trouvant quelques difficultés, il pense qu'il est plus simple de les supposer vendus et d'envoyer une somme ronde. Mais Rousseau se méfie, il s'informe, il veut savoir à qui l'on a vendu ; il découvre la supercherie, et depuis ce jour il ne voulut plus avoir de relations avec le jeune homme, qui, disait-il, l'avait trompé (1).

C'est bien le même qui écrivait à son ami Coindet, de qui il appréhendait quelque supercherie pareille : « J'aime à profiter des soins de votre amitié, mais je n'aime pas qu'ils soient onéreux ni à vous ni à vos amis... Je vous crois trop mon ami pour prendre le bon marché dans votre poche ni dans celle d'autrui. »

J'allais oublier de parler des lettres de Rousseau qu'on a recueillies dans ce volume. Elles ne sont curieuses qu'au point de vue biographique. Les lettres de Rousseau ne ressemblent en rien à celles de Voltaire. Il a besoin de temps et d'espace pour être éloquent. Ne cherchez avec lui ni la légèreté du ton ni l'élégance naturelle. Il

(1) Je tiens cette anecdote de mon ami M. Charles Duveyrier, qui lui-même la tenait de son père.

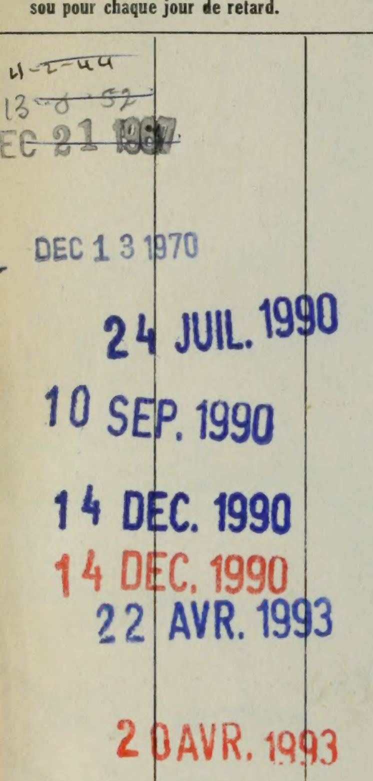
parle à tout propos de ses ennuis, de ses tracas, de ses hardes, des ports de lettres, et il se formalise si l'on affranchit. Tout devient affaire avec lui ; avec Voltaire tout était plaisanterie et jeu. Rousseau ne rit pas, ou il n'a qu'une grâce compassée quand il se risque à badiner ; il est sérieux, consciencieux à l'excès. Comme la plupart de ces lettres qu'on donne aujourd'hui sont adressées à son compatriote Coindet, il se passe les locutions genevoises, et il en gardera dans son parler, même là où il y songera le moins. Enfin Rousseau, dans ses lettres, est aussi peu gentilhomme que possible. Mais prenez garde ! j'ai dit les défauts ; voyons les avantages. Si vous-même vous êtes né pauvre et assujetti, si, aux prises avec la vie commune, vous ne rougissez pas d'en nommer les moindres détails, et si vous ne vous rebutez pas aux misères mêmes de la réalité ; si, en revanche, vous ne faites pas fi des joies bourgeoises ou populaires, si les souvenirs de l'enfance n'ont pas cessé de vous émouvoir, si l'aspect de la vallée ou de la montagne natale, le seuil de la ferme où vous alliez, enfant, vous régaler de lait et de fruits les jours de promenade, rit en songe à votre cœur, alors vous trouverez votre compte avec Rousseau, même dans ces quelques lettres qu'on nous donne ici ; vous lui passerez bien des préoccupations vulgaires en faveur des élans de sensibilité et d'âme par lesquels il les rachète ; vous l'aimerez pour ces accents de cordialité sincère que toute son humeur ne parvient pas à étouffer. Voltaire aime l'humanité, et il affecte en toute occasion de mépriser le pauvre : Rousseau s'étonne de cette inconséquence, et la lui reproche doucement. On n'a jamais à craindre avec lui, même dans ses écarts, de ces contradictions qui tiennent aux sources de l'âme et qui choquent dans le lecteur ami des hommes quelque chose de plus sensible encore que le goût.

TABLE DES MATIÈRES





PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE.


DEC 13 1970
24 JUIL. 1990
10 SEP. 1990
14 DEC. 1990
14 DEC. 1990
22 AVR. 1993
20 AVR. 1993



CE
a39003 002462736b

